



Remember
Alexandra Gonzalez

Dans la clarté de la lune, sans un mot, Reed Hamilton pousse cette belle créature blonde sous l'escalier et la plaque brusquement contre le bardage en bois du vieil entrepôt.

Il a envie d'elle. Son parfum sucré l'enivre et ne fait que stimuler son appétit sexuel. La jeune femme aux cheveux légèrement ondulés est une vraie déesse aux formes enchanteresses. Il veut la posséder, ou plutôt, dans son jargon : la prendre, la baiser. Elle l'excite au plus haut point. Dès son entrée dans le bar, le Joey, elle l'a chauffé à blanc. Elle remuait voluptueusement au rythme de la musique et l'aguichait de ses yeux de chat et de sa voix de velours qui lui promettaient monts et merveilles pour la suite de la soirée.

Au départ, il n'avait l'intention que de s'enfiler une ou deux bières, puis de retrouver la vieille ferme de son enfance. Mais elle est allée droit au but en lui proposant explicitement de l'accompagner dehors afin d'assouvir leurs désirs mutuels.

Reed cède facilement aux avances de la gent féminine. C'est un homme à femmes et, pour ses connaissances, ce n'est plus un secret.

Il vient de rouler de longues heures au volant de sa Mustang Shelby grise de 1967 pour revenir dans sa ville natale de Géorgie après quinze ans d'absence. Il a besoin de se détendre et de se vider l'esprit.

Avant de se poser un moment à New York, il a passé bon nombre d'années à parcourir les États-Unis afin de fuir son passé, vivant de-ci de-là, de boulots sans grand intérêt, voire parfois peu honorables.

Aujourd'hui, il est de retour à Cornfield pour une bonne et simple raison. Et pourtant, Dieu sait que la petite bourgade aux terres agricoles lui rappelle d'assez mauvais souvenirs pour l'éviter à jamais.

Réapparaître dans ce coin perdu au milieu des vastes champs de maïs ne l'enchant guère. Cependant, sa décision est définitivement prise et il ne reculera devant rien.

— Attends ! Attends !...

— Attendre quoi ? grommèle-t-il.

— Comment t'appelles-tu ?

Elle pose ses paumes sur son torse pour le maintenir à distance, mais il insiste et enfouit son nez dans son épaisse chevelure. Il n'a pas envie de parler, c'est bien le cadet de ses soucis de faire connaissance. Il s'en tape éperdument. Tout ce qu'il veut, c'est la baiser. Rien d'autre... Alors qu'elle aille au diable avec ses présentations !

Il recule, laisse tomber sa veste en cuir sur l'herbe humide et pose sa main sur la joue chaude et rougie de sa partenaire. Ses magnifiques yeux bleus ayant le don d'ensorceler n'importe quelle femme, il les plonge dans les siens avant d'aboyer :

— On s'en tape de mon nom, pigé ?

Têtue, elle continue.

— Moi, c'est Melinda.

— Tais-toi, lui chuchote-t-il, agacé, en replongeant ses lèvres au creux de son cou.

Elle se vexe, mais elle tressaille sous ses caresses et ses baisers. Il est tellement beau et attirant

avec son allure de mauvais garçon, ses cheveux noirs, son corps musclé, son tatouage partiellement dévoilé sous l'encolure de son tee-shirt qu'elle en oublie son manque de tact.

D'un rapide tour de main, il lui attrape la ceinture et tire avec force sur la sangle qui se brise comme de la porcelaine. Lui enlever son short et la pénétrer, là, sous ces vieilles marches branlantes est son unique et ultime objectif. Il n'en peut plus. Il sent déjà la pression s'enrouler autour de son membre turgescent.

Il n'a besoin d'aucun préliminaire et, pour ce qui est de Melinda, il s'en moque. Il est égoïste et l'a toujours été. Ce n'est pas à trente-trois ans qu'il changera.

Il s'empresse de défaire les boutons de son jean. Elle en profite pour glisser sa main sous son boxer dans le but de l'attraper entre ses doigts fins. Il vacille, lève les yeux au ciel et gémit en sentant la douceur de sa paume s'activer et effectuer les premiers va-et-vient le long de son pénis. Il sort un préservatif de son portefeuille, arrache l'étui argenté de ses dents et se l'enfile avec habileté.

C'en est fini ! Tout self-control l'abandonne. D'un geste qui n'a rien de délicat, Reed ôte le short de sa proie, lui arrache son string et la soulève par les cuisses. Elle enroule spontanément ses jambes autour de ses hanches. D'un coup sec et sans ménagement, il la pénètre. Elle crie. Il grogne. Elle est aussi douce que du velours et très étroite. Il perd pied. Sa chaleur, les sensations le rendent dingue. Ses coups de reins revendicateurs sont commandés par un instinct animal et primitif. Il devient brutal, violent.

— Hé !... Doucement...

Mais il n'écoute plus rien. Il est en transe.

— Tu me fais mal...

Il n'en a rien à foutre d'être tendre ou non. Il cherche sa propre jouissance.

Pour qu'elle cesse de se plaindre, il lui pose la main sur la bouche. Melinda, les sens en alerte, s'agite, ce qui ne l'en excite que davantage.

Elle se débat et veut hurler, mais sa voix est étouffée par la paume puissante de son agresseur.

Il peine à la maîtriser tant elle remue, mais il est au bord de l'orgasme, alors il la pilonne encore et encore, sans cesse, de plus en plus vite, de plus en plus fort, à bout de souffle.

Elle se contracte sous la douleur et a hâte que le supplice prenne fin. Les larmes inondent ses yeux et lui roulent à présent sur les joues, dévastant son maquillage.

Melinda prie pour qu'un client sorte se soulager la vessie, les aperçoive et mette un terme à son calvaire. Elle entend la porte du bar s'ouvrir et grincer puis claquer, les voitures démarrer et se garer, les rires des motards discutant non loin de là. Cependant, personne ne lui vient en aide. Elle est pétrifiée et abandonne : se débattre est inutile, le rouer de coups ne le ferait même pas sourciller.

Son aspect charmant s'est volatilisé pour laisser place à un monstre assoiffé de sexe. Même ses yeux aussi bleus qu'un ciel d'été lui donnent à présent la nausée.

Il est à bout et sent les premiers frissons d'extase se propager en lui. Elle s'est calmée, attendant désespérément qu'il en finisse, alors il relâche un peu sa poigne et lui retire la main de sa bouche pour soutenir plus fermement ses cuisses et lui infliger le coup de grâce qui le propulse dans une vive jouissance.

Mais c'est une erreur : elle en profite pour hurler à pleins poumons. Ayant à peine repris ses esprits, il la gifle et lui agrippe le visage dans le but qu'elle le regarde bien en face et rendre sa

parole plus convaincante.

— Tu hurles encore une fois, et c'est mon poing que tu prends sur le coin de ta jolie petite gueule, O.K. ?

Elle se pétrifie et lorgne sa main menaçante. Les yeux rageurs de cet homme se plantent dans les siens. Il lui maintient la mâchoire si fermement qu'elle sent ses doigts pénétrer sa chair.

Il la bouscule.

— Maintenant, dégage !

Elle se penche et ramasse ses vêtements, puis se paralyse au contact de la main qui s'enroule autour de son avant-bras.

— Tu racontes ce qui vient de se passer à qui que ce soit, tu es morte, pigé ?

Elle tremble et n'a plus qu'une idée en tête : fuir très loin, à des kilomètres de ce malade. Il insiste.

— Tu as compris ?

Elle hoche simplement la tête et s'éloigne à la hâte dès qu'il relâche sa poigne. Il est tout à fait capable de mettre ses menaces à exécution. Ce ne serait pas la première fois qu'il ôte une vie, non pas parce qu'il aime cela, mais parce que la vie ne lui a jamais fait de cadeau. Depuis tout gosse, il a dû se battre pour survivre.

Une fois rhabillé, il observe Melinda partir, et quitte enfin l'ombre d'une démarche nonchalante.

Traversant le parking, son regard est aussitôt attiré par la voiture garée à côté de son bébé, sa Mustang.

— Merci, Joey, je te revaudrai ça. Tu me sauves vraiment la vie ! Tu ne sais pas à quel point ! Je ne pensais pas en trouver à cette heure-ci.

Cara salue le patron du bar et referme le coffre de sa Ford Focus. Elle et son bienfaiteur viennent d'y caler une bonbonne de gaz.

Reed s'approche lentement. Il reconnaît ces longs cheveux bruns, ce teint halé et ces grands yeux noirs. Il revoit la petite fille qui courait et sautait à ses côtés dans les champs de maïs de son abruti de beau-père.

Derrière elle, il se risque :

— Cara ?

Elle sursaute, ne s'attendant pas à ce que quelqu'un arrive dans son dos.

— Oh ! Mon Dieu ! Vous m'avez fait une de ces peurs, dit-elle, les mains posées sur sa poitrine.

Elle l'examine attentivement. Le visage de cet homme lui rappelle vaguement quelqu'un.

— On se connaît ?

Elle a beau trouver ses yeux magnifiques et y voir beaucoup de... tendresse, quelque chose cloche. Elle reste prudente. N'ayant pas mis les pieds dans sa ville natale depuis dix-huit ans, serait-elle capable de reconnaître ses anciens camarades d'école tant elle est peu physionomiste ?

Cette rencontre inattendue lui a fait perdre ses bonnes manières, alors il lui tend poliment la main et se présente après s'être éclairci la voix.

— Reed... Reed Hamilton.

Il ne lui en veut pas de ne plus se souvenir de lui ; il a tellement changé depuis son adolescence

qu'il est persuadé que même son cadet, qu'il n'a pas encore revu, ne le reconnaîtra sûrement pas.

Le contact établi par leur poigne, une puissante vague de chaleur se propage en elle. Oh ! Wow !

Troublée et pantoise, Cara déglutit, puis penche légèrement la tête sur le côté. Son visage s'illumine ; elle se rappelle enfin.

Les frères Hamilton, évidemment !

— Bon sang !... Oui ! Reed, comment vas-tu ?

Mai 1996

« Dix-huit ans plus tôt... »

Le souffle court, Reed s'allonge lourdement sur les herbes hautes pour reprendre sa respiration, puis il se redresse sur ses coudes afin d'observer Cara. Courbée, les mains en appui sur ses cuisses, elle rit encore et encore. Leur course poursuite au travers des champs l'a épuisée et lui a donné chaud. Aux abords du courant d'eau longeant la propriété des Hamilton, Cara s'écrie :

— Allez ! Viens te baigner... trouillard !

Maintenant immergée jusqu'aux genoux, elle se dandine et s'efforce de tenir l'équilibre dans l'eau fraîche de la rivière recouverte de galets glissants.

— Moi !?! Un trouillard ? Tu vas voir ce qu'il va te faire, le trouillard...

Reed se lève et accourt vers la petite maligne. Riant à pleine gorge, elle remonte le courant pour lui échapper, mais en vain. Une fois Cara à portée de main, il l'enserme et, dans un élan, il les plonge dans l'eau profonde d'une crevasse.

De retour en surface, les deux adolescents s'esclaffent à nouveau et se hissent sur un rocher. Allongés l'un à côté de l'autre, ils ôtent leurs vêtements trempés. Vêtus de leurs simples sous-vêtements, ils profitent des rayons du soleil et de leur après-midi de liberté.

— Cara ? dit-il en observant le pollen danser autour d'eux.

Elle soulève le menton et lui jette un œil interrogateur.

— Hum ?

Il se positionne sur son flanc gauche tout en se maintenant la tête d'une main, puis la dévisage. Elle lui décoche un sourire radieux. Il la trouve tellement belle que les mots ne sortent pas. Il aimerait pouvoir la toucher, l'embrasser ou ne serait-ce que lui avouer ses sentiments, mais il est bien trop timide et mal à l'aise.

Il entrouvre la bouche, puis la referme.

— Qu'y a-t-il, Reed ?

— Je...

Croisant son regard, il se dégonfle une énième fois.

— Tu cours comme une fille !

Spontanément, Cara éclate de rire.

— Je suis une fille !

Reed se sent honteux. Face à elle, il perd littéralement tous ses moyens. Cela dit, un jour, il

devra bien affronter son ressenti. À quinze ans, il n'a jamais embrassé aucune fille. Ce premier baiser, c'est avec elle qu'il aimerait le partager.

Il ferme les yeux, rassemble tout son courage, les rouvre, puis se penche sur elle. Cara recule la tête. Qu'est-il en train de faire ?

Du haut de ses onze ans, elle se doute de ce qui va suivre, mais elle est terrorisée et ne s'y attendait pas. Non, vraiment pas, du moins, pas venant de lui, son grand frère de cœur.

Survolant la bouche de Cara, il hésite. Comment doit-il s'y prendre ? Il s'humecte les lèvres et les pose chastement sur les siennes.

— Non, Reed ! Non ! (Elle l'écarte et se dérobe sur le côté.) Qu'est-ce qu'il te prend ?

Elle affiche de gros yeux emplis de colère.

— Je suis amoureuse de Lucas !

Blessé et résigné, il baisse le regard sur ses propres mains.

— Je sais et je...

Des hurlements l'interrompent ; il tend l'oreille. Il reconnaît les cris de son cadet résonner dans la clairière.

— REED ? CARA ?!

Les deux amis se redressent dans un même mouvement et aperçoivent le visage terrifié et baigné de larmes de Lucas.

Les poings et la mâchoire serrés, Reed constate avec douleur qu'on s'en est encore pris à son petit frère... Cara, vivement inquiète, traverse la rivière à la hâte et se jette dans ses bras pour le réconforter.

«*Cher journal,*

Qui aurait pu croire que moi, Cara Avery, New-Yorkaise d'adoption, je reviendrais à Cornfield dix-huit ans plus tard... Rien ne semble avoir changé, ici. À part peut-être le reflet du miroir en face de moi... ~~Je ne pensais jamais revenir. Je n'aurais jamais dû revenir... pas maintenant, c'est trop tôt...~~ »

Assise sur le vieux coffre de sa chambre de petite fille, Cara soupire et griffonne sur les pages du petit carnet qu'elle vient de retrouver. Mordillant machinalement le crayon, elle pivote la tête pour regarder au travers des vitres.

Il fait un temps magnifique, aujourd'hui. Le soleil s'est levé depuis quelques heures déjà. Elle pourrait en profiter pour faire le tour du jardin, plutôt que de rester dans cette pièce qui lui rappelle tant de souvenirs.

Décidée, elle repose le petit journal : elle n'a de toute façon jamais été douée pour tenir un journal intime. Le petit calepin qu'elle tenait entre ses mains en est la preuve flagrante : il est vide.

Elle se souvient avec nostalgie du jour où sa mère le lui a offert. Elle n'avait que huit ans. À cet âge-là, elle voulait devenir écrivain. Elle passait le plus clair de son temps à écrire sur des feuilles volantes, ce qui avait le don d'agacer ses parents. Sa mère lui avait donc tout naturellement offert ce petit carnet à lanière de cuir pour qu'elle laisse libre cours à son imagination.

Un pincement au cœur, elle se lève et observe la chambre de son enfance. Comme elle l'a écrit plus tôt, rien n'a vraiment changé, ici, à part peut-être son reflet et l'allure fantomatique que confèrent aux lieux les draps qui recouvrent chaque meuble.

Elle détaille la frise de papier peint en se remémorant le jour où elle l'a choisie avec son père, dans le magasin de ce bon vieux Bill. Elle avait fait des pieds et des mains pour obtenir le papier décoré de petites fées bleues.

Plongée dans ses pensées, un sourire attendri se dessine sur son visage pourtant marqué par la nuit atroce qu'elle vient de passer sur le canapé poussiéreux du salon. La vieille maison de ses défunts parents se délabre à vue d'œil. Il est temps de mettre un terme à l'œuvre du temps et de la restaurer.

Elle se souvient l'époque où son père s'est fait muter à New York. Elle n'avait que onze ans et, aujourd'hui, dix-huit ans plus tard, tout ceci lui paraît bien lointain, même si chaque meuble, chaque tableau, chaque recoin fait jaillir en elle un moment de bonheur en leur compagnie.

En se dirigeant vers la cage d'escaliers pour descendre au rez-de-chaussée, elle passe devant la porte de leur ancienne chambre et hésite. Elle aimerait y jeter un coup d'œil. Depuis son arrivée, hier soir, elle a visité toutes les pièces les unes après les autres en constatant l'ampleur des travaux à effectuer pour pouvoir la vendre. Hormis cela elle n'a pas eu le courage d'entrer dans celle-ci. La mort de son père et de sa mère est encore bien trop vive dans son cœur. Elle ne veut pas se laisser envahir par cette peine et ce manque qui s'emparent d'elle à chaque fois qu'elle pense à eux. Persuadée que la seule vue de cette pièce l'anéantirait, elle finit par dévaler les marches en vitesse.

Il est déjà huit heures et demie. L'entrepreneur qu'elle a eu au téléphone hier soir ne devrait donc

plus tarder.

Lucas Hamilton s'empare de son carnet de notes et se munit des formulaires nécessaires pour dresser un devis. Il dépose le tout sur la banquette de son pick-up. Il a monté son entreprise de rénovation depuis peu, et ce rendez-vous constitue son premier vrai projet.

Il connaît bien la maison des Avery pour y avoir passé des journées entières en compagnie de leur fille, Cara. Son aîné, elle et lui étaient autrefois inséparables. Elle était devenue la petite sœur qu'ils n'avaient jamais eue. Cependant, lorsque les Avery ont déménagé, Lucas n'a plus eu aucune nouvelle et a vécu en regardant cette demeure se délabrer au fil des ans.

Leur maison est située au-delà des champs de maïs que cultivait son beau-père à l'époque, terres qu'il a dû se résoudre à vendre, hectare par hectare, après la brusque disparation de celui-ci et de son aîné.

Aujourd'hui, Lucas vit seul dans cette grande maison en bois typique de la région qu'il retape au gré de l'argent qui rentre et en puisant largement dans les économies réalisées grâce à la vente des parcelles autour de cette dernière.

Cela fait bien quinze ans qu'il n'a vu ni son frère aîné Reed, ni Robert Mc Garret, son beau-père. Ils sont tous deux partis du jour au lendemain, sans un mot, sans une explication. Rien. Ils l'ont abandonné à lui-même dans cette grande ferme, alors qu'il n'était qu'un adolescent de quinze ans.

Alors qu'il s'apprête à monter dans son pick-up, une Mustang grise s'engage sur le chemin de gravier et se gare près de la grange. Il tombe des nues lorsqu'il reconnaît le conducteur.

— Salut, frangin, le salue Reed en sortant de sa voiture.

Lucas se raidit en reluquant son frère avancer vers lui. Abasourdi, il croit voir un fantôme tout droit issu du passé.

Reed, les mains dans les poches, marche d'une allure décontractée, mais retenue. Il appréhendait la réaction de son cadet avant même d'arriver.

Il engage une conversation banale :

— Belle bagnole !

Sa voix et ses gestes sont quelque peu hésitants. Il comprend que son frère cadet est déstabilisé par son arrivée inopinée et plus qu'improbable.

— Qu'est-ce que tu fais là, Reed ? sonde Lucas avec une once de méfiance et de dépit dans le regard.

— Je rends visite à mon petit frère !

À la hauteur de Lucas, il lui tend les bras et, tout en le serrant, il lui donne une chaleureuse accolade. Lucas reste une seconde immobile, avant de machinalement l'imiter avec beaucoup plus de raideur.

— Ravi de te revoir, tente Reed en relâchant son étreinte.

Tout comme lui, Lucas a bien changé. Son petit frère n'était qu'un adolescent, une petite brindille, au moment où Reed a quitté précipitamment la ville. Ce dernier est impressionné de le revoir : Lucas fait maintenant une tête de plus que lui et les biceps que laisse apparaître son débardeur blanc marquent sa force et sa robustesse.

Ses yeux verts, quant à eux, n'ont pas changé et Reed ne peut que remarquer à quel point, ils sont semblables à ceux de leur défunte mère.

Lucas s'assied sur le siège et enclenche le contact du pick-up noir.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Absolument rien. Je voulais simplement te voir.

Lucas n'en croit pas un mot, il flaire le mensonge. Il se rappelle à quel point son aîné a toujours eu une fâcheuse tendance à lui dissimuler les choses ou à lui mentir malgré toute la confiance qu'il lui accordait, puis cet abandon fut le coup de grâce.

— Au bout de quinze ans sans nouvelles ?

— Écoute, j'ai eu besoin de...

— Épargne-moi tes salades, je suis attendu.

Agacé, il claque la portière et passe la marche arrière. Reed pose sa main sur la carrosserie au niveau de la vitre ouverte de manière à l'arrêter.

— Attends ! Dis-moi... t'aurais pas un coin pour crêcher ? J'ai passé la nuit à la vieille pension des Shepherd et...

Reed se tait, voyant l'air peu enthousiaste de son frère.

— Bien sûr... j'aurais dû m'en douter, réplique Lucas en levant les yeux au ciel.

Il regarde longuement son aîné qui affiche un sourire désinvolte.

Peut-il décentement le chasser ? C'est la maison que leur mère leur a léguée après tout, et, en conséquence, la sienne aussi, même si, jusque-là, il l'a désertée.

— Fais comme chez toi, Reed. Te gêne pas, lâche-t-il, exaspéré, avant de le planter en plein milieu du chemin.

Empruntant le chemin de gravier à vive allure, il guette son aîné dans le rétroviseur jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière la butte.

Septembre 1998

Ouvrant partiellement les paupières, Lucas est ébloui par la lumière du jour. Le fait de bouger ne serait-ce que le pouce, le tord de douleur, mais l'élanement qu'il ressent au niveau du dos lui est bien plus insupportable. Il se redresse péniblement, la chambre dans laquelle il se trouve lui est inconnue. Il panique. Il ne se souvient de rien. Il ne comprend pas pourquoi il est dans cet état et surtout pourquoi il est dans cette pièce à la tapisserie imprimée de fleurs et aux rideaux de même motifs.

Il s'est réveillé en criant. Rosie Shepherd se rue dans la chambre, inquiète.

— Lucas ! Que t'arrive-t-il ?

Voir un visage familier le réconforte aussitôt, mais toutes ses interrogations refont surface. Il s'affole.

— Qu'est-ce que je fais ici ? Où est mon frère ? Dites-moi ? Je ne pige que dalle... j'ai mal !

Rosie s'assied sur le bord du lit et lui passe une main affectueuse sur l'une de ses joues. Cette

dame âgée d'une cinquantaine d'années l'a vu grandir, l'a nourri et l'a changé, alors qu'il n'était qu'un bébé.

— *Calme-toi, mon grand...*

— *Reed ? Où est Reed ?*

— *Je ne sais pas, mon grand. Nous t'avons trouvé inconscient devant la maison ce matin... Samuel est parti voir à la ferme. Il ne devrait pas tarder à revenir.*

Bercé dans les bras de son ancienne nounou, les sanglots lui nouent la gorge. Il doit rentrer à la ferme, retrouver son frère.

Attendant patiemment l'entrepreneur, Cara fait le tour du propriétaire, bravant les herbes hautes et les innombrables débris oubliés ici et là sur le vaste terrain à l'abandon. Fille unique, elle a hérité de cette maison suite au décès de ses parents, l'été dernier.

En revenant ici pour estimer le coût des réparations et faire le nécessaire pour la mise en vente, elle était loin de s'imaginer que cela allait exiger d'elle un effort si considérable, tant à cause de l'ampleur des travaux qu'à cause de l'attachement qu'elle éprouve encore pour son ancien foyer.

Le crédit étant terminé, elle encaissera les plus-values de la vente, ce qui représentera une coquette somme. Mais cette perspective ne la réjouit pas plus que cela. Son salaire de décoratrice d'intérieur à New York est largement suffisant pour mener une vie confortable.

— Excusez-moi, il y a quelqu'un ? appelle Lucas en surgissant derrière l'ancienne cabane à outils.

Il a frappé à la porte d'entrée durant de bonnes minutes sans que personne ne lui ouvre. Ayant vu la Ford garée dans l'allée, il a contourné la bâtisse en se souvenant qu'à l'arrière se trouvait une véranda.

Assise sur un amas de planches, Cara se redresse et pivote. Pendant un court instant, elle reste sans voix en le reconnaissant, puis le gratifie d'un large et éclatant sourire.

— Lucas ?

Ce dernier se fraye un chemin à travers l'abondante végétation et le sourire qu'il arbore à son tour ne laisse aucun doute à son interlocutrice sur la joie qu'il ressent de la revoir.

— Cara ! Bon sang ! C'est bien toi ?

Il aurait dû lui poser la question hier au téléphone, mais il pensait avoir affaire à un agent immobilier.

— En personne. (Lucas l'étreint amicalement.) Que fais-tu là ?

— Je suis venu pour le devis... Des travaux... On s'est parlé hier au téléphone.

Elle pose sa main sur sa bouche, surprise de constater combien son ami a changé.

— Mon Dieu ! C'était toi ? Désolée... Je n'ai pas reconnu ta voix. Tu aurais dû me le dire.

— Bah, écoute, j'étais loin de m'imaginer que tu étais revenue dans le coin, déclare-t-il, ravi.

Dans les souvenirs de Cara, Lucas était un petit blond mince et chétif. Elle n'en revient pas de voir cet homme d'un mètre quatre-vingts environ à la carrure imposante et aux cheveux plus sombres quoique parsemés de reflets cuivrés. Elle se souvient combien elle aimait partager ses jeux avec lui et qu'elle en était secrètement amoureuse à l'époque. Ce fut son tout premier amour.

— Tes parents vont bien ? s'enquiert poliment Lucas.

Évidemment ! Elle ne pouvait pas échapper à cette demande.

— Ils sont décédés...

Le visage de Lucas se ferme, contrit.

— Oh ! Navré. Toutes mes condoléances, Cara. Je... je ne savais pas.

— Merci, mais ne sois pas désolé, ça ira, dit-elle machinalement. Tu n'y es pour rien.

Elle hausse les épaules et rejoint l'allée pavée qui contourne la maison.

Lucas n'aurait pas dû aborder le sujet. Il voulait juste dissiper le malaise qu'il ressent confusément.

Cara est devenue une femme magnifique. Elle était déjà une adorable petite fille à l'époque. Il se rappelle que son frère et lui l'appelaient l'Indienne, à cause de ses longues nattes noires qui bordaient son visage, son teint hâlé et ses grands yeux noirs.

— J'ai croisé Reed hier soir chez Joey, explique-t-elle pour changer de conversation tout en arrachant une herbe haute au passage.

Lucas lui emboîte le pas, surpris d'apprendre que son frère ait déjà eu l'occasion de la voir.

— Ah bon ?... Vous avez parlé ?

— Euh ! Pas tant que ça, tu sais. J'étais épuisée par la route et lui, semblait si... (Elle réfléchit en se remémorant surtout l'attirance)... Si différent. Mais il avait l'air en forme. Au fait, qu'est-ce qu'il devient ?

— À vrai dire, je n'en ai aucune idée...

Cara s'immobilise et se tourne vers Lucas, incrédule.

— Vous ne vous parlez plus ?...

Elle incline légèrement la tête et son air chagriné n'échappe pas à Lucas.

— Vous étiez tellement proches, gamins. Qu'est-il arrivé ? ajoute-t-elle, attristée.

— Rien de bien grave. (Il sourit gentiment.) Cela ne te dérange pas si on commence l'état des lieux ? Je pense que nous avons pas mal à faire.

Lucas observe attentivement les alentours et ne peut que constater l'ampleur des dégâts dus au manque d'entretien.

— Non, non, allons-y.

Après une bonne demi-heure à détailler les pièces et l'extérieur avec le plus grand sérieux et la plus grande attention, les deux amis s'asseyent autour de la table de la cuisine pour les formalités.

— Veux-tu un café ? propose Cara pendant qu'il finit d'annoter son carnet.

Plongé dans des calculs, il hoche simplement la tête.

— Alors ? Dis-moi, tu es entrepreneur dans la rénovation, maintenant ? C'est super ! Pourquoi ce choix ?

Cara n'en revient pas d'être à ses côtés dix-huit ans plus tard. Durant leur visite, elle s'est extasiée à épier sa démarche gracieuse, à l'écouter lui décrire les différents travaux à faire, les modifications à apporter, très concentré et d'une voix passionnée, chaude et profonde.

Il est devenu un si bel homme, sûr de lui. Il a une telle prestance ! C'est un réel plaisir d'échanger avec lui.

— Oh ! Une simple évidence, j'aime toucher à tout. Raviver ce qui est tombé dans l'oubli. Donner

une seconde jeunesse à la matière. (Subjuguée, par ce qu'il dit, elle lui sert le café et s'assied à ses côtés.) Je me suis rapidement mis à bricoler avec la rénovation de la ferme, si tu veux tout savoir, et j'ai découvert ainsi ma vocation, même si elle est un peu terre à terre.

— D'accord. Tu as l'air d'y prendre du plaisir.

— Oui. J'aime beaucoup ce que je fais. Ça me permet de m'évader, ça me rend heureux, lui explique-t-il en lui décochant un clin d'œil et un sourire chaleureux.

Cara n'est pas du genre à baisser les yeux face à un homme, ni à perdre ses moyens, mais quelque chose chez lui l'intimide, alors elle reporte son attention sur son café en souriant timidement, les joues empourprées. Elle se maudit mentalement. Pourquoi réagit-elle comme une gamine de quinze ans ?

— Bon, et toi alors ? (Il lui appose une main délicate sur l'avant-bras.) Tu m'as dit avoir choisi la décoration ?

— C'est exact ! confirme-t-elle, sentant la chaleur de ce contact se diffuser sous sa peau.

— Nos métiers se rejoignent. On pourrait peut-être prévoir de travailler ensemble un de ces quatre ?

Troublée par son pouce qui lui caresse machinalement le bras, elle déglutit et finit par accepter la proposition.

L'odeur du bois fraîchement vernis et des produits ménagers se mêle à celle de la vapeur d'alcool et les effluves de café. Dans la sombre pièce aux poutres apparentes, au fond de la salle, quelques jeunes buissonniers de Cornfield font une partie de billard. Ils chahutent, rient et boivent des bières sans se soucier de l'écriteau interdisant aux mineurs de consommer de l'alcool.

Assis sur un tabouret, les coudes posés sur le comptoir, Reed plonge le nez au fond de son verre de whisky. Perdu dans ses pensées, il tourne nerveusement le liquide jaunâtre et les glaçons.

Reed en est déjà à son cinquième verre. Boire et enchaîner les conquêtes féminines, voilà à quoi se résume sa vie. Son style vestimentaire, ses cheveux ébène et le tatouage tribal qui lui parcourt la peau au niveau du cou et de l'épaule droite lui confèrent ce petit look bad boy qui attire tant les filles. Il n'a qu'à claquer des doigts et elles se couchent toutes à ses pieds en écartant les cuisses. Or, ce qui attendrit le plus ses multiples partenaires, qui sont pour la plupart de belles prostituées, ce sont ses somptueux yeux aux couleurs d'un lagon. Ils sont en complète contradiction avec l'agressivité qu'il injecte dans ses rapports avec autrui.

— Alors, tu m'expliques ce que tu fais ici ?

Lucas s'assied sur le siège à côté de son aîné. En quittant Cara, sur le chemin du retour, il a aperçu la Mustang garée devant l'établissement et s'est arrêté dans le but d'avoir une discussion avec son aîné.

Reed se tourne vers lui en haussant un sourcil. Il est étonné de le voir débarquer ici, et il est surtout excédé.

— Et toi, frangin ? baragouine-t-il, légèrement ivre.

— C'est ma ville, Reed !

Reed lâche un rire contenu.

— Non, je veux dire : dans ce bar.

— Je n'ai plus quinze ans, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, relève Lucas d'un ton sarcastique.

Reed le scrute de haut en bas en affichant un léger sourire. Son petit frère est devenu un homme, c'est certain. Il a beau toujours voir en lui le gamin fragile qu'il a quitté, ce n'est plus le cas et, bizarrement, ça n'arrête pas de le surprendre.

Après un instant d'hésitation, Reed se dresse en appui sur le cale-pied du tabouret, passe son bras par-dessus le comptoir et attrape un verre posé dans l'évier. Puis il empoigne la bouteille de whisky pour servir Lucas. Boire un verre en compagnie de son frère a longtemps été un souhait, durant toutes ces années passées à écumer et servir dans les bars aux quatre coins du pays.

Lucas est atterré par le culot de Reed. Il agite la tête en attrapant le verre que son aîné lui tend. Reed a toujours été sans gêne, et il n'a visiblement pas changé sur ce point.

— Dis-moi que tu comptes payer.

Reed ne répond pas et tend son propre verre vers son frère. Lucas hésite avant de trinquer.

— Alors, pour quelle raison es-tu revenu ? répète Lucas.

Agacé par l'insistance de son cadet, Reed râle avant de répondre la phrase toute prête qu'il

comptait déjà lui servir cinq minutes plus tôt :

— Qu'est-ce que tu n'as pas compris dans la phrase « je suis revenu pour te voir » ?

— Tu veux savoir ce que je n'ai pas capté ? Facile, dit-il en posant brutalement son poing sur le comptoir. Quinze ans sans nouvelles et sans la moindre explication. Voilà ce que j'ai du mal à comprendre... frangin !

— Tu veux que je te dise quoi ?

Quelque chose échappe à Reed.

— Tu peux m'expliquer pourquoi je me suis retrouvé seul ? Toi et Robert aviez disparu. Pourquoi ? Et où est passé Robert ? Le sais-tu ?

— Tu es sérieux ?

Reed détaille le visage crispé et grave de Lucas. Il ne comprend pas non plus pourquoi son frère s'interroge. Se moque-t-il de lui ? Il s'éclaircit la voix avant d'ajouter à voix basse et les dents serrées :

— À quoi tu joues, Lucas ?

Il rétorque sur le même ton les yeux vissés à ceux de son aîné :

— Non ! Toi, à quoi tu joues ?

— Tu ne te souviens de rien, alors ?... le questionne Reed, son petit frère étant visiblement atteint d'amnésie.

— Me souvenir de quoi, Reed ?

Ce dernier se lève, vide son verre d'une traite et le repose brusquement sur le comptoir.

— Laisse tomber !

Comment se fait-il qu'il n'ait aucun souvenir de ce matin-là ? Lui se souvient de tout, de chaque coup, de chaque cri, de chaque pleur, de chaque goutte de sang. Il aurait préféré être frappé par la même amnésie. Sa vie aurait été tellement moins pénible.

Il tourne les talons.

— Bonne journée, Lucas !

— C'est à propos de Cara ? reprend subitement Lucas lorsque Reed se dirige vers la sortie. C'est pour elle que tu es revenu ?

Ce dernier se fige, puis pivote lentement et lui lance un regard incrédule.

Lucas savait que le simple fait d'évoquer Cara ferait réagir son frère. Il a toujours su que son aîné était éperdument amoureux d'elle.

Reed n'a pas le temps de répondre qu'une voix derrière lui interrompt cette discussion improbable.

— Lucas ! Tu as oublié ton carnet à la maison.

Cara s'avance tout sourire vers son ami sans prêter attention à Reed. Elle vient de la ferme des Hamilton pour ramener le petit cahier de notes à Lucas. Il l'avait laissé sur la table de la cuisine ce matin. En passant devant le Joey, elle a aperçu le pick-up noir et s'est arrêtée.

Les deux frères échangent un long regard. Lucas voit bien que son frère est déjà en train de s'imaginer un tas de choses en apprenant qu'ils se sont vus. Reed, quant à lui, en déduit que son cadet a, comme à l'époque, une longueur d'avance sur lui.

Cara remarque enfin Reed qui n'a pas bougé d'un pouce.

— Oh ! Salut, excuse-moi. Comment vas-tu ?

Ce dernier lance un regard hésitant à Cara et sourit poliment tout en serrant la mâchoire.

— Bien.

La voir lui est difficile. Tant d'années à passer de femme en femme et n'en avoir qu'une seule en tête ne facilite bien évidemment pas les choses. Il se trouve pathétique d'éprouver encore ce genre de sentiments.

— On se boit un verre ensemble ? s'enthousiasme Cara, heureuse de retrouver ses deux amis.

Reed s'excuse poliment.

— J'étais sur le point de partir...

— Voyons, Reed, reste avec nous. On a tant de bons et vieux souvenirs à se remémorer, supplie faussement Lucas avec un sourire surfait.

Les trois amis sont subitement interrompus par le fracas de la porte d'entrée qui claque violemment contre le mur.

— Hamilton ! hurle l'homme visiblement fou de rage en pénétrant dans le bar.

Aussitôt, toutes les conversations cessent dans la salle. Reed plisse les paupières et grimace. Il sait d'avance que cette interpellation ne concerne que lui.

— Je crois que c'est pour moi... raille-t-il.

Il n'a pas fini sa phrase que le poing de la brute épaisse heurte violemment sa mâchoire. Reed perd l'équilibre et bascule sur la table derrière lui.

En un geste réflexe, Lucas bondit de son tabouret pour s'interposer entre son frère et Barry Logan, l'ancien quarter-back du lycée de Cornfield.

Cara se précipite sur le blessé pour l'aider à se redresser. Bombant le torse et provoquant Lucas du regard, Barry fulmine :

— Cet enfoiré a violé ma sœur !

Un « *quoi ?* » de stupéfaction résonne en écho dans la pièce. Barry aimerait se frayer un passage et en coller une autre à l'agresseur de sa sœur. Lucas pose une main sur lui pour le retenir. C'est à ce moment que Melinda fait une prudente apparition à la porte. Reed jette un œil sévère dans sa direction et, quand il se rend compte que tous les regards l'incriminent, il crache avec hargne :

— Bordel ! Cette garce m'a allumé. Elle voulait baiser... je l'ai baisée...

— Ferme-la, Reed ! intervient Lucas.

Cara, désorientée et perdue par la scène qui se déroule sous ses yeux, interroge le blessé du regard. Ce dernier détourne les yeux, refusant de se trahir. Elle recule. La pitié qu'elle a éprouvée en voyant son ami se faire brutaliser laisse place au doute et à la méfiance.

— Cara, supplie-t-il en tendant le bras au moment où il remarque qu'elle s'éloigne, les yeux emplis d'incertitude.

Il peste, puis lance un regard foudroyant de colère sur Melinda. Cette dernière s'avance à tâtons pour agripper le bras de Barry, puis le tire en arrière.

— Laisse, ce n'est pas grave, dit-elle d'une voix à peine perceptible.

— Pas grave ? s'étrangle son frère. Cette petite merde va le payer, je vais le crever !

— Hé ! Hé ! tente Lucas dans une volonté d'apaisement avant d'interroger Melinda. C'est vrai, mon frère t'a fait du mal ?

Il reconnaît la violence de son aîné, il l'a toujours plus ou moins été, mais le viol le surprend. Il aimerait donner tort à Barry, mais il reste sceptique.

— Non ! finit-elle par susurrer, fuyant tous les regards. Il ne m'a rien fait.

— Ah ! Vous voyez ? se consterne Reed.

Barry s'interloque.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu m'as dit le contraire...

— Allez, viens, on s'en va, insiste-t-elle, coupant la parole à son frère.

L'ancien quater-back lance un dernier regard plein de hargne en direction de Reed, à présent assis sur une chaise et toujours ébranlé par le coup de poing.

— Je te préviens, espèce de connard : tu t'approches à nouveau de ma sœur, je te fous une balle entre les deux yeux.

Reed se moque éperdument de ces menaces. Barry ne l'effraie pas le moins du monde, même s'il est bien plus grand et costaud que lui. Il en a maté de bien plus coriaces. Alors, il sourit pour le narguer et fait un petit signe de main en agitant les doigts. Ce dernier geste moqueur est adressé à Melinda qui, en partant, se tourne une dernière fois vers lui.

— Tu m'expliques ? demande Lucas.

— Quoi ?... Oui ! J'ai baisé cette fille. Et alors, ça pose un problème ? Tu veux une liste de toutes les filles que j'ai tringlées ?... Parce que t'en as pour la journée !

Reed se lève en tanguant légèrement et jette un rapide coup d'œil gêné vers Cara, atterrée par ce qu'il vient de se passer et attristée par son manque de respect.

Malgré tout, Lucas persévère :

— Pourquoi elle t'accuse de viol ?

— Tu as entendu, non ? Je ne l'ai pas violée, se défend-il. Elle m'a chauffé. Je suis un homme. Elle est une femme : je l'ai culbutée et voilà... En gros, je lui ai donné ce qu'elle voulait... ce qu'elles veulent toutes, fin de l'histoire, O.K. ?

Reed se passe une main sur la lèvre pour essuyer le sang qui persiste à couler.

— Mais ça, forcément, tu ne peux pas le comprendre ! poursuit Reed avec davantage de mépris dans la voix. Ça fait combien de temps ? Hein ? (Il lui lance une petite claque virile sur la joue.) Depuis combien de temps n'as-tu pas trempé ta queue dans une bonne petite chatte accueillante ?

Rageur, Lucas est prêt à bondir sur son aîné. Cara s'interpose dos à lui, face à un Reed satisfait de le mettre hors de lui. Ce dernier baisse les yeux sur elle et cligne nerveusement des paupières, déstabilisé. Son sourire arrogant s'efface. Il fait demi-tour et se dirige vers la sortie.

— Ça va, toi ? demande Lucas, inquiet, tout en caressant le bras de Cara.

Elle hausse les épaules et s'exclame ironiquement :

— Rien n'a réellement changé ici... Bienvenue à Cornfield !

Les deux amis s'observent avec complicité et rient ensemble sous le regard attentif de Reed. Il referme doucement la porte, l'esprit brouillé par un flot de pensées contradictoires. Comme vient de

le dire Cara, rien n'a réellement changé, ici.

Lucas regarde sa montre.

— Tu veux manger un bout avec moi ? Il est bientôt midi.

— Avec grand plaisir !

Ils prennent leur repas ensemble au Joey en échangeant d'anciennes anecdotes. Comme à l'époque, leur entente est naturelle et complice.

— Je sais que tu évites constamment le sujet, car cela doit être vraiment dur à vivre, mais qu'est-il arrivé à tes parents ?

Ils marchent tous deux côte à côte sur le petit sentier longeant la route. Cara voulait prendre l'air et le Joey se situant à quelques mètres du centre-ville de Cornfield, elle s'est dit qu'elle aimerait revoir la rue principale de sa ville natale.

Elle a beau tourner et retourner les raisons de la mort de ses parents dans sa tête, elle n'est pas certaine de pouvoir en parler sans que ses émotions prennent le dessus.

— Un accident de la circulation.

— Oh ! D'accord. C'est si... brutal.

— Assez, oui ! dit-elle en grimaçant.

Elle retient les sanglots qui lui nouent la gorge et ne sait pas si elle tiendra encore longtemps avant de ressembler aux chutes du Niagara.

— C'est récent ?

— L'été dernier.

Lucas a du mal à imaginer comment elle a vécu leur décès. Sa propre mère étant morte d'une tumeur cérébrale quand il n'avait que quatre ans, il n'en garde que très peu de souvenirs. Il n'a jamais connu son père et son beau-père a disparu. Alors, perdre brutalement ses deux parents simultanément lui paraît une rude épreuve.

— Bon. Et toi, vu qu'on aborde les sujets sensibles, qu'est-ce qu'il se passe avec ton frère ? Quand j'ai déménagé, vous étiez si proches et inséparables. Et maintenant que je vous retrouve, il y a une tension terrible entre vous.

— Ah !... lâche-t-il en enfouissant ses mains dans les poches de son jean.

Il hésite.

— Disons que... j'étais sans nouvelle de lui depuis quinze ans ?

Cara stoppe sa marche, stupéfaite.

— Quoi ? Quinze ans !

Elle n'en revient pas. Il ne sait pas trop par où commencer, alors il se lance un peu au hasard.

— Un beau matin, je me suis retrouvé dans un lit à la pension des Shepherd sans me souvenir de la veille. J'étais couvert de contusions, je ne pouvais pas bouger sans hurler de douleur. Lorsque je suis revenu à la ferme, il n'y avait plus personne. Je me suis tout d'abord dit que Reed était parti traîner comme à son habitude et je supposais que Robert était allé comme chaque jour boire ses bières au Joey...

— Mais, attends... Robert non plus n'est plus ici ?

— Oui, disparu lui aussi. Je pensais qu'ils allaient rentrer le soir même, mais les heures ont défilé, puis les jours... et toujours personne, alors je me suis fait une raison.

— Mon Dieu, c'est affreux ! Tu as dû te sentir si...

—... seul. Oui.

Puis, il reprend :

— Par la suite, j'ai eu peur pour mon frère. Tu te souviens qu'ils se détestaient tous les deux, Robert et lui ?...

— « Détestaient », le mot est faible !

— Oui, voilà ! Donc je me suis imaginé le pire, mais cette crainte s'est apaisée quand, pour la première fois, j'ai reçu une enveloppe contenant une liasse de billets. J'ai par la suite reçu la même somme d'argent tous les mois jusqu'à il y a six mois où ça s'est subitement arrêté. Ça ne pouvait pas venir de Robert : il était incapable d'économiser de l'argent. Chaque cent qu'il possédait, il le cramait pour une bière ou autre stupidité du genre, donc j'ai supposé que ça venait de Reed.

— Il n'y avait pas d'expéditeur ou de cachet sur ces enveloppes ?

— Non, rien ! Une simple enveloppe blanche remplie de billets posée sur le perron, et rien d'autre.

— Et tu n'as jamais...

— ... cherché à savoir qui les déposait ? complète-t-il. Bien sûr, cette enveloppe m'était toujours remise en fin de mois durant la nuit. Alors, j'ai veillé plus de deux semaines en espérant apercevoir qui la déposait, mais j'ai vite arrêté quand j'ai percuté que mon mystérieux facteur ne déposerait pas l'enveloppe tant que je m'obstinerai à passer des nuits blanches à le guetter.

Cara émet un léger rire en se rappelant à quel point Reed leur faisait du chantage et s'amusait à les faire tourner en bourrique.

— C'est du Reed tout craché.

— Exactement, rit-il à son tour.

— Et il ne t'a pas dit pourquoi il est subitement revenu ?

— Non, aucune idée. Nous n'avons pas encore vraiment eu l'occasion de parler. Je ne sais qu'il est à Cornfield que depuis ce matin.

— Et aucune enquête n'a été ouverte pour leur disparition ?

— Non, je n'ai jamais rien dit à personne. Seule Mme Shepherd... tu te souviens de Rosie Shepherd, la femme du Pasteur, la propriétaire de la pension sur la route 14 ?

Cara hoche la tête.

— Oui, Mme Shepherd était votre nounou avant le décès de votre mère me semble-t-il.

— Oui, elle m'a aidé, s'est occupée de moi et a gardé mon secret. Je ne voulais pas finir dans une famille d'accueil ou autre. Alors, nous n'avons rien dit à personne et personne n'a posé de question malgré les rumeurs.

— D'accord ! Eh ben ! C'est une drôle d'histoire, sourit-elle timidement.

Continuant leur marche en silence, les deux amis s'échangent de longs regards, parfois hésitants. Cara aime sa compagnie. Tout chez lui la rassure. Elle a connu quelques hommes à New York, du plus prétentieux au plus lâche, mais son ami d'enfance est pour elle quelqu'un de fiable et de familier.

— Alors, raconte-moi... Il y a une future madame Hamilton ? ose enfin Cara.

— Ah ! Euh... Non. C'est un peu le vide de ce côté-là, avoue-t-il. Et toi ?

— Oulla ! C'est plus que le vide en ce moment : c'est le désert, le calme plat.

— C'est bizarre ! Comment ça se fait ?

À peine sa question formulée, Lucas la regrette déjà. Qu'est-ce qui lui a pris de dire cela ? Il n'aurait pas dû tourner sa question d'une manière aussi abrupte.

Cara hausse un sourcil et jette un coup d'œil incertain à Lucas.

— C'est-à-dire ?

— Oh ! Excuse-moi, se reprend-il. Je voulais dire, tu es plutôt une belle femme... enfin non ! *Tu es* une très belle femme et, qui plus est, tu sembles très intelligente... Donc, je trouve curieux qu'aucun homme n'ait jamais essayé de te passer la bague au doigt.

Cara est séduite par les compliments.

— Il faut croire que non, dit-elle en agitant sa main gauche sous le regard de son ami. Disons que je suis jusque-là tombée sur... des crétins, si tu vois ce que je veux dire ?

Lucas acquiesce dans un soupir. Cara est conquise par la simplicité de leurs échanges, et les regards brûlants qu'ils s'adressent lui font éprouver des émotions qu'elle n'avait pas ressenties depuis des mois. Cependant, sa conscience reprend le dessus : elle n'est pas venue ici pour flirter.

Lucas, quant à lui, est tout aussi conquis. La beauté de Cara, son esprit vif et pétillant ne le laissent pas indifférent.

— Ce n'est pas Reed, là-bas ? dit-elle en le désignant du menton.

— Si !

Les deux amis freinent leur cadence et observent le bout de l'avenue avec curiosité. Devant le pub *Le Giant*, un établissement malfamé, où se jouent des parties de poker clandestines, où se mêlent trafics en tout genre, paris illégaux et prostitution, Reed vient d'en sortir aux bras de deux femmes. L'une paraît bien plus âgée que lui et l'autre semble avoir à peine atteint la majorité. Leurs tenues vulgaires, leur maquillage ignoble et leurs allures désinvoltes laissent à penser qu'il s'agit de prostituées.

Lucas est déconcerté par les actes de son frère, mais ce qui le fait sourire, c'est la grimace d'écœurement et de dégoût qu'affiche Cara en voyant Reed en compagnie de ces deux femmes.

— Tu faisais allusion à ce genre de crétin, tout à l'heure ?

— Exactement, rit Cara. Je n'arrive pas à croire qu'il soit devenu comme ça.

— Moi non plus, surenchérit-il.

— C'est écœurant...

— Ouais ! Allez ! Viens, rentrons.

Lucas fait demi-tour et ose un geste dont il ressent l'envie depuis le début de leur promenade. Il passe son bras sur les épaules de Cara pour l'étreindre et l'attirer doucement contre lui. Cette dernière se laisse faire en souriant.

Le chantier chez Cara accepté, Lucas passe l'après-midi à la recherche des divers matériaux nécessaires à la rénovation. Demain, il attaquera le ponçage extérieur. Cara lui a promis de l'aide

pour ce qui est de la peinture. Il a déjà hâte de passer des journées entières en sa compagnie, et c'est le sourire aux lèvres qu'il rentre à la ferme.

La nuit est tombée sur la plaine de Cornfield. Lucas arrive sur l'étendue de gravier devant la maison et se gare, en jetant un rapide coup d'œil aux alentours.

Dans la pénombre, il distingue la voiture de Reed et aperçoit l'éclairage intérieur. Il ne l'aurait jamais cru, mais le retour de son frère le rassure. La solitude qu'il éprouvait le soir en rentrant chez lui a toujours été très pesante.

Lorsqu'il sort de son pick-up, il perçoit le son de la chaîne hifi à son maximum et reconnaît une chanson de son groupe favori : Hozier.

Après avoir ouvert la moustiquaire et la porte, il pénètre dans le hall et effectue ce qui est devenu un rituel : il pose ses clés sur le buffet, vérifie les messages sur le répondeur un à un et passe rapidement en revue le courrier du matin.

Tout à coup intrigué par les rires et les cris d'une femme, il rejoint le salon. Sur le pas de la porte, il marque un temps d'arrêt, stupéfait. Il devrait détourner le regard et rebrousser chemin, mais il est comme figé par la scène qui se déroule sous ses yeux.

Sur le canapé Reed est allongé, une bière en main, le torse dévêtu, le jean grand ouvert descendu sur les hanches, il accompagne de son autre main les mouvements de tête d'une femme en train de lui prodiguer une fellation, à quatre pattes sur lui. Reed ne cille pas en apercevant son cadet gagner la pièce. Il profite des va-et-vient experts de ces lèvres humides, de cette langue avide qui stimule son pénis.

— Rentre, Lucas, joins-toi à nous !

Arquant le bassin, il s'enfonce plus profondément dans sa bouche et ordonne :

— Avale-moi en entier.

Dans un grognement, il la bloque et éjacule au fond de sa gorge en basculant la tête en arrière. Puis, remis de sa jouissance, il lève des yeux brillants d'extase vers la deuxième fille totalement nue, qui jusque-là se déhanchait devant lui, il pose sa bière au sol et lui claque bruyamment une fesse.

— Toi ! Va t'occuper de mon petit frère !

Obéissante, elle vient à la rencontre de Lucas. Sa démarche féline et le regard qu'elle lui lance lui promettent monts et merveilles. En arrivant à sa hauteur, elle glisse lentement sa main le long de son torse et finit son chemin en l'agrippant par la ceinture.

D'une voix chaude et sensuelle, elle lui demande :

— Alors, c'est donc toi, le petit frère de Reed ? Hum... Pas mal !... Viens avec moi, je peux te faire tout ce que tu souhaites, il suffit de le dire, je suis là pour ça.

Lucas ne bouge pas d'un millimètre. Il frissonne sous les caresses de cette fille au corps de déesse. Elle pose son autre main sur son épaule et trace de petits cercles, s'amusant à redessiner ses biceps. Il fixe sa poitrine. Il est éperdu par l'envie de la toucher et, contradictoirement, de la repousser.

Après une longue inspiration et hésitation, il lève les yeux pour les poser sur ceux de sa tentatrice et lui dit de s'écarter. Tendue, il se précipite sur la télécommande de la chaîne hifi et arrête la musique.

— La fête est finie !

— Bordel ! peste Reed. C'est quoi ton problème ? Sérieux ! Décoince-toi un peu ! Je t'offre une gonzesse prête à écarter les cuisses... et toi, tu fais ton difficile ?

— Je te signale que tu parles d'une femme, d'un être humain ! proteste Lucas, outré. Et non d'un objet !

— Bon sang ! Tire ta crampe un peu ! Amuse-toi !

Lucas attrape les vêtements posés sur la chaise et les tend à la petite rousse qui hésite à les prendre. Il veut que tout ce beau monde disparaisse de sa maison et, s'il pouvait mettre Reed à la porte, il ne se gênerait pas non plus.

— Vous n'avez pas entendu : la fête est finie ! Partez, maintenant !

Reed pousse brutalement la blonde et se redresse en reboutonnant son jean, furieux. Il est contrarié et agacé. Il en veut à son cadet. S'il ne s'agissait pas de son frère, il lui en aurait déjà collé une. Alors, il s'efforce de se contenir.

— Reed, tu nous ramènes ? demande gentiment la plus âgée des deux femmes.

— Que dalle ! Démerdez-vous. Marchez, faites du stop, ce que vous voulez, j'en ai rien à branler, mais dégagez !

Voyant qu'elles hésitent, Reed vocifère, la voix écorchée :

— VOUS AVEZ ENTENDU ? DEGAGEZ !...

— Reed ! le réprimande Lucas, consterné.

Les deux hommes échangent un long regard lourd de reproches. Elles en profitent pour filer en douce. Elles n'ont aucune envie d'assister à la bagarre qui menace et ont de toute façon terminé ce pour quoi elles étaient venues et ce pour quoi elles ont été payées.

Une fois les deux prostituées sorties, Lucas éclate.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

— Non, toi ! Qu'est-ce qui ne va pas chez TOI ? renchérit Reed en le pointant du doigt et en avançant furieusement vers lui, la voix à nouveau écorchée par la colère. Je t'ai donné les moyens de vivre ta vie tranquillement, d'en profiter un max et qu'est-ce que tu fais, ô saint Lucas ? Rien !... Tu bousilles tout !

— Ha ! C'est donc pour cela que tu es revenu ? Pour que je te remercie et que je te rembourse. C'est ça, hein ?

— Je n'en ai rien à foutre du fric !

— Alors pourquoi es-tu là ?

La voix de Lucas est plus posée que celle de son frère, mais la tension, déjà palpable entre eux, s'intensifie. Reed est atterré par la retenue de son frère. Après tout ce qui leur est arrivé, comment peut-il être si serein ?

— PARCE QUE ! hurle Reed.

Lucas affiche de gros yeux interrogateurs : « parce que » n'est pas une réponse.

— Tu n'aurais pas dû partir, me laisser seul...

— Je sais !... MERCI ! Mais c'est comme ça ! Alors arrête de ruminer le passé.

Leur altercation est subitement interrompue par la sonnette de l'entrée. Toujours énervé par le comportement de Reed, Lucas part ouvrir. En s'approchant de la porte à demi-vitrée, il reconnaît la

silhouette de Cara.

— C'est encore moi, dit-elle, tout sourire en lui tendant une pelle.

Lucas ne peut s'empêcher de sourire face à son attitude naturelle et rafraîchissante, mais il hausse les sourcils, interloqué par l'outil qu'elle brandit fièrement. Il n'a pas le temps de l'interroger qu'elle le questionne en jetant un rapide coup d'œil incertain dans le hall :

— Reed est ici ?

— Euh... Oui !

— Parfait ! Ça vous dirait d'aller sur la propriété des Mc Pherson, sous le grand chêne ?

— À cette heure-ci ? Pour faire quoi ?

— Oh ! Ne me dis pas que tu as oublié ?

Elle relâche les épaules et affiche une petite moue que Lucas trouve adorable. Puis la seconde d'après, elle affiche un visage plein d'enthousiasme et un sourire aussi malicieux que désarmant.

— Pour déterrer la boîte, Lucas ! intervient Reed d'une voix totalement détachée et moqueuse tant il trouve cette idée ridicule.

Le sourire de Cara s'évanouit à l'instant même où Reed apparaît dans son champ de vision. Elle glisse spontanément son regard sur le torse musclé et dénudé de son ami d'enfance et déglutit face à son sex-appeal avant de se forcer à détourner les yeux pour les reporter sur Lucas.

— C'est exactement ça, acquiesce-t-elle d'un ton moins enjoué.

Les deux amis suivent Reed jusqu'au salon. Il se défile en râlant. Lucas et Cara insistent pour qu'il les accompagne sous le grand chêne. Reed trouve cela ridicule de vouloir déterrer cette vieille boîte ensevelie. Il y a dix-huit ans, ils se sont fait la promesse de ne jamais se quitter et de l'ouvrir à leur majorité. Mais tout ceci n'est à ses yeux que futilités enfantillages.

— Il est hors de question que j'aille crapahuter dans les bois comme un gamin en mal de sensations fortes, refuse Reed en enfilant son t-shirt.

— On se l'était promis, supplie Cara en le suivant à la trace, où qu'il aille dans la pièce.

Reed ne tient pas en place. Il est tendu et en veut surtout à Lucas d'avoir contrarié ses plans pour la soirée. Il voulait juste se défouler, évacuer toute cette tension... Revenir à Cornfield a un prix, il le sait ; et il en paie déjà les conséquences. Il savait que son retour ne serait pas si facile. De plus, être dans la même pièce que Cara lui est insupportable.

— Il y a dix-huit ans ! crache-t-il, exaspéré par l'entêtement de cette dernière.

Il arrête subitement de faire les cent pas et pivote pour lui faire face. Elle recule, surprise par son arrêt brusque et troublée par cette soudaine proximité. Il en joue en affichant son sourire séducteur.

Elle persiste :

— Et alors ?... Que cela fasse vingt, dix ou cinq ans, c'est la même chose... On a fait un pacte, tu te souviens ?

Pour le convaincre elle va jusqu'à lui faire les yeux doux. Elle souhaite vraiment qu'il se joigne à eux. Il était là, ce jour-là. C'était même lui, à l'époque, qui avait pris la photo se trouvant à l'intérieur de la boîte avec le vieux polaroid de ses parents.

Reed voit clair dans son jeu. Cara veut l'amadouer. Alors, il la fixe droit dans les yeux pour tenter de la déstabiliser davantage.

— Et alors... Tu crois qu'un pacte fait par trois gosses me fera changer d'avis ? Je ne vous suivrai pas, point ! affirme-t-il en s'approchant d'elle.

Campant sur leurs positions respectives, les deux amis se dévisagent. Cara peine à soutenir ce regard arrogant et hypnotique tant sa couleur est profonde. Elle se sent comme déshabillée, dépouillée, avalée. Reed le perçoit et il en joue encore, mais c'est tout juste si l'effrontée cille.

— Dis plutôt que tu as honte de ce que tu y as mis, se moque ouvertement Lucas.

Il observe tour à tour son frère et Cara avec attention. Leur petit échange muet de petits sourires et regards brûlants l'inquiète.

— Lucas ! Tu ne m'aides pas avec ta remarque, gronde-t-elle.

— Écoute, s'il ne veut pas venir, qu'il ne vienne pas !

Reed soupire longuement et, tout en posant ses yeux sur les lèvres de son amie d'enfance, puis pris d'un désir brutal, il abandonne en se secouant mentalement.

— Donne-moi ça, tu vas finir par te blesser, siffle-t-il en lui demandant la pelle qu'elle trimbale partout pour se donner une contenance.

Non, il n'a pas honte. Il connaît le contenu de cette foutue boîte. D'ailleurs, il le sait mieux que

quiconque dans cette pièce. La remarque sarcastique de Lucas et le fait que son cadet ne souhaite pas tellement qu'il soit de la partie l'ont finalement résigné à les suivre. Il veut simplement lui clouer le bec et en profiter pour lui ruiner sa soirée comme il a ruiné la sienne.

En dépit de cause, Cara lui tend l'outil. Si sa motivation est de diriger les opérations, autant le laisser faire.

Il ajoute en fixant Cara.

— Allons-y ! Et pas de mélodrame, vous serez gentils.

Oui ! La remarque lui est clairement adressée. Cette dernière secoue la tête. Comme si c'était son genre de s'émouvoir pour quelques souvenirs d'enfance ! Et puis, même si c'était le cas, qu'est-ce que ça pourrait lui faire ? N'a-t-il plus de cœur ?

Reed ouvre la marche, suivi par Lucas et Cara. La propriété des Mc Pherson est attenante à celle des Hamilton, à l'opposé de celle des Avery. Il suffit de traverser la rivière, le sous-bois et le champ de blé. Le grand chêne sous lequel ils ont enterré la boîte est sur une butte, au milieu de la plantation. Le trajet pour y parvenir prend une bonne dizaine de minutes. La lune étant assez claire, la visibilité est bonne, même si la lampe de poche, tenue fermement par Cara, les aide dans leur périple.

— Alors, où le trouvais-tu, cet argent ? interroge Lucas.

— Quel argent ?

Reed sait pertinemment de quoi parle Lucas, mais il n'a pas anticipé la question et s'imagine déjà sa réaction s'il lui avoue tout. Il n'a pas envie de se prendre mille et un reproches. Cet argent n'étant pas honnêtement gagné, il s'attend à l'inévitable leçon de morale.

Pour l'obtenir, il a risqué plusieurs fois sa vie et s'est attiré pas mal d'ennuis, mais cela, son jeune frère ne le comprendrait pas.

— Celui que tu déposais sous le porche...

— Qui te dit que c'était moi ?

Reed tente une nouvelle fois de se défilier, mais Lucas n'est pas dupe. Ce dernier rit à la mauvaise foi de son aîné et insiste :

— Alors... il provenait d'où ?

— Si tu veux tout savoir... je me suis prostitué pour toi... (Il lui tapote virilement l'épaule.) J'ai donné mon sublime corps à de pauvres femmes esseulées et, parfois, ce n'était vraiment pas beau à voir... Des grosses, des vieilles, des vraiment fripées avec la peau qui pend et tout et tout... C'était dégueulasse... Beurk ! ajoute-t-il, en mimant le dégoût le plus absolu, puis il reprend :

— Étant forcément le plus beau spécimen sur cette terre et étant muni d'un accessoire que beaucoup d'hommes m'envient et... que tu n'auras jamais, j'ai eu un succès fou et je me suis fait un tas de fric. Voilà !

Cara, qui se fait discrète à l'avant, tend l'oreille, et ne peut s'empêcher de sourire à son manque de modestie qu'elle trouve adorable vu qu'elle juge son discours sarcastique.

Lucas soupire.

— Arrête ! Sois sérieux, merde !

Reed pensait vraiment y échapper, alors il grimace avant d'être un tant soit peu sincère.

— Crois-moi ! Tu n'aimerais pas savoir d'où sortait cet argent, alors laisse tomber, tu veux ?

Lucas abandonne. Il n'est de toute évidence pas décidé à parler. Sur cette ultime parole, Reed accélère le pas pour rejoindre Cara qui marche tranquillement, concentrée afin d'éviter de se prendre les pieds dans les racines de ce sombre sous-bois. Arrivant à sa hauteur, il lui agrippe fermement le bras et la bouscule.

— Fais attention où tu mets les pieds, voyons ! Tu pourrais tomber, ricane-t-il, fier de sa boutade.

Elle plisse les yeux et le regard qu'elle lui lance n'est pas aussi ironique que sa blague. Elle ne trouve pas cela marrant et agite son bras pour qu'il lâche prise, ce qu'il fait aussitôt.

— Crétin !

Le sourire idiot qu'esquissait Reed se fane.

— Alors, dis-moi, pourquoi tu cherches tant à déterrer ces vieux souvenirs ?

Elle lui explique :

— Parce qu'on se l'était promis et que nous sommes de nouveau réunis. C'est l'occasion, non ?

— Tu comptes rester longtemps dans le coin ?

À cette question, elle se remémore sa conversation avec Lucas et se rappelle que le retour de Reed date seulement de la veille.

— Et toi ?

— Ce n'est pas bien de répondre à une question par une autre, s'amuse-t-il en se penchant sur elle.

— Je ne sais pas, Reed, lâche-t-elle, agacée. Ça dépendra du temps que prendront les travaux et la vente de la maison.

— Pourquoi veux-tu la vendre, cette maison, madame « j'ai un appartement avec vue sur Central Park » ?

Il sait qu'elle n'est pas financièrement dans le besoin. Surprise, Cara s'immobilise. Il n'est pas censé savoir qu'elle possède un appartement avec vue sur le parc le plus célèbre au monde.

— Comment sais-tu ça ? dit-elle, alors que Reed continue sa route, exprès, sans se retourner.

— Oh ! Regardez... Un grand chêne ! raille-t-il sur un ton faussement enjoué, pour éviter de répondre à l'interpellation de Cara. Vite, allons déterrer nos souvenirs... J'ai trop hâte !

Dépitée, elle secoue la tête et le laisse prendre de l'avance.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Lucas en arrivant à hauteur de Cara.

— Ton frère est...

Elle cherche ses mots.

— ... agaçant ? finit-il sa phrase en devinant très bien ce que ressent Cara, vu qu'il éprouve le même sentiment.

Elle prend une profonde inspiration et acquiesce :

— C'est exactement ça ! Sauf que je n'allais pas être aussi polie que toi.

— O.K, je te l'accorde, c'est un abruti.

Les deux amis rient à l'unisson en échangeant de tendres regards. Leur complicité est intacte, identique à celle de leur enfance. S'étant arrêté pour les attendre, Reed les surveille attentivement. Il serre la mâchoire et les poings, ressentant au fond de lui la morsure de la jalousie qu'il éprouvait déjà à l'époque. Il aperçoit les yeux pétillants de Cara posés sur ceux de son petit frère. Jamais

aucune femme ne l'a regardé de la sorte et il donnerait tout pour connaître cette sensation. Le grand sourire de son amie lui rappelle combien il l'aimait autrefois, combien il l'a toujours aimée. Le geste tendre qu'elle pose ensuite sur l'épaule de Lucas finit de l'achever.

Il détourne les yeux en ravalant sa désillusion. Il aimerait être à la place de son cadet, car il est évident qu'elle flirte avec lui et que ce n'est qu'une question de temps avant que Lucas ne cède.

— OH ! Vous vous bougez un peu, crie-t-il d'un ton bourru. On n'a pas toute la nuit.

Après la traversée du champ des Mc Pherson, le trio arrive enfin à destination. Reed tend la pelle à Lucas. Il s'en empare sans engouement. Il est hors de question pour Reed qu'il creuse. Il est venu, mais n'a pas changé d'avis sur le fait que tout ceci est infantile. Cette boîte ferait mieux de rester ensevelie sous terre. Elle risque de soulever bien trop de questions.

— Amusez-vous bien !

Il tente d'attraper la lampe des mains de Cara, mais cette dernière résiste, alors il grogne :

— Lâche ça !

— Non !

— Si !

Elle ne veut pas la lui donner, elle la tient de toutes ses forces. Reed s'en régale. Il aime le caractère et la fougue de Cara, mais, hélas pour elle, il sait comment avoir le dessus. Il plante ses yeux dans les siens, affiche le petit sourire provocateur ayant le don de mettre en rogne pas mal de monde et avance le menton pour lui effleurer de son nez le visage. Elle déglutit longuement, décontenancée. Elle est sur le point de lâcher prise. Il la met si mal à l'aise qu'elle a même cessé de respirer. Lorsque Reed pose son regard sur ses lèvres, elle abandonne, lui cède la lampe et recule.

— Bon ! dit-elle, en reprenant ses esprits. Il ne reste plus qu'à deviner où elle se trouve parce que, personnellement, je ne m'en souviens pas.

D'un geste machinal, elle replace ses longs cheveux bruns derrière ses oreilles et jette un coup d'œil distrait et rapide en direction de Reed. Elle est déstabilisée par son attitude envoutante. Elle ressent quelque chose de déplaisant. Un sentiment qu'elle essaie de refouler pour se concentrer sur leur tâche. Reed perçoit son trouble, alors, avec un sourire victorieux, il s'adosse au tronc en croisant les bras contre sa poitrine.

Furieux de surprendre la tension sexuelle si palpable dans leur échange, Lucas plante la pelle au hasard dans la terre et commence à creuser. Il entame ainsi plusieurs trous, sans grand succès. Cara tente de se souvenir de l'emplacement exact et entreprend d'aider son ami en fouillant de ses mains.

Se baissant tous les deux en même temps, ils se bousculent maladroitement.

— Pardon ! s'excuse poliment Lucas.

Elle lui sourit timidement. Leur proximité l'attire. Lucas le remarque et décide de détendre l'atmosphère en la bousculant à nouveau de l'épaule.

— Hé ! glousse-t-elle, en lui rendant sa bourrade.

Lucas rit en perdant l'équilibre. Assis, il attrape une motte de terre sablonneuse et la lui envoie sur sa veste. Elle riposte immédiatement et lui lance une poignée d'herbe qu'il reçoit en plein visage. Lucas lève les mains en signe de reddition. Il s'avoue vaincu.

— Attends ! Ne bouge pas ! Tu as quelque chose dans les cheveux, se reprend Lucas en regardant la brindille d'herbe accrochée à sa chevelure.

Il lui retire, sous le regard agacé de Reed. Il ne supporte plus de les voir se livrer à ce petit jeu de séduction. À cran, il quitte la place confortable qu'il avait prise en appui sur l'écorce du chêne et s'empare de l'outil posé par terre. Une fois la pelle en main, il fait quelques pas en direction du nord et la plante violemment dans le sol.

— Elle est là, votre satanée boîte !

Sur ces quelques mots, il redescend la butte d'un pas décidé, abandonnant là son frère et Cara. Il en a marre de cette chasse aux trésors nocturne.

— Reed, où vas-tu ? Reste !... crie Cara.

— Non, je me casse ! répond-il sans même se retourner. Amusez-vous bien !

— La lampe, Reed !

— Dans tes rêves, Lucas ! J'ai que deux yeux, vous en avez quatre, démerdez-vous !

Cara se redresse, prête à piquer un sprint pour retenir le déserteur, mais Lucas l'en dissuade en l'agrippant par la manche.

— Laisse-le. Il ne voulait de toute façon pas venir. Il s'en fout éperdument de cette boîte.

Elle se retourne vers son ami, et déçue, elle s'interroge :

— Pourquoi est-il devenu si... si agressif ?

Lucas hausse les épaules, navré de ne pas pouvoir lui répondre. Elle fixe la pelle plantée au sol.

— Tu crois qu'il a raison ?

— Allons vérifier...

Lucas n'a pas donné trois coups dans la terre qu'ils entendent un choc métallique. Ils se penchent tous deux et creusent à mains nues pour éviter d'abîmer la boîte, quand, soudain, la lueur de la lune se reflète sur l'objet. Lucas l'extirpe avec délicatesse de sa cachette et passe sa paume sur le socle pour le dégager du surplus de boue séchée.

Cara ne peut s'empêcher d'avoir un pincement au cœur en reconnaissant cette boîte à gâteaux joliment décorée. C'était les biscuits aux pépites de chocolat qu'affectionnait tant sa mère. Elle en achetait chaque semaine et avait fini par se constituer une véritable collection.

Les deux amis s'assoient côte à côte, au creux des racines du chêne centenaire, leur trésor sur les genoux. L'érosion du sol ayant oxydé le fer, Lucas peine à l'ouvrir. Toutefois, en s'obstinant, le couvercle finit par céder.

Aussitôt, ils plongent leurs regards au fond de la boîte. Cara est la première à mettre la main dedans pour y saisir ce qu'elle y avait placé dix-huit ans plus tôt, et c'est avec un léger sourire plein de nostalgie qu'elle en sort la peluche qu'elle prénommaut autrefois Mister Bubble. Elle se rappelle combien cela avait été dur de s'en séparer, mais l'objectif de cette boîte était d'y déposer les objets auxquels ils tenaient le plus. Lucas se souvient aussi de ce petit husky bleu et blanc, qu'elle avait tendance à emmener partout.

À son tour, il attrape le petit collier en perles d'ambre que sa mère lui avait confectionné alors qu'il n'était qu'un bébé. Il avait mis cela dans la boîte, car, à l'époque, la seule chose à laquelle il tenait, c'était le peu de souvenirs qu'il gardait de sa défunte mère.

Curieuse de savoir ce dont Reed s'était séparé, Cara se penche pour observer le fond, mais, à sa grande surprise, la boîte est vide.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne va pas ? s'inquiète Lucas en voyant l'air stupéfait de son amie.

— La boîte est vide.

— Sérieux ? lâche-t-il, aussi surpris qu'elle, en y jetant à son tour un coup d'œil.

— Tu te souviens de ce que Reed avait mis dedans ?

— Un bout de papier, je crois, ou plutôt une enveloppe... Oui, c'était une enveloppe, mais je n'ai jamais su ce qu'elle contenait.

— La photo a aussi disparu, dit-elle, déçue de ne pas la revoir. Tu crois qu'il est déjà venu avant ce soir ?

— Je suppose, mais ça doit faire un bout de temps. La terre n'était pas retournée.

Ils se regardent, consternés.

Fixant l'horizon, Reed est assis sur la plus haute marche de cette maison. Elle fut autrefois celle de son grand-père, puis de sa mère. Cette demeure l'a vu grandir, rire et se chamailler avec son petit frère, puis... l'a vu pleurer, hurler et maudire la terre entière. Elle a été témoin de sa descente aux enfers.

Il est rentré depuis une bonne heure. Il réfléchit, une bouteille de vieux whisky infect à la main, une de celle que son beau-père essayait de distiller à l'époque. Il repense à son existence et se surprend à regretter certains épisodes qu'il aurait pu éviter. Il est en colère contre la vie. Contre cette chienne de vie, comme il se plaît à l'appeler. Sa solitude lui pèse de plus en plus.

En avalant une autre lampée de cet infâme liquide amer, son regard est attiré vers une silhouette sortant d'entre les rangées de maïs.

— Ça y est ? Vous avez fini de faire mumuse dans les bois ? rit sans joie Reed en reconnaissant Lucas.

Il s'avance paisiblement les mains dans les poches.

— Ouais, ça y est.

— Et Cara, tu l'as mise où ?

— Raccompagnée chez elle.

Lucas s'assied aux côtés de son aîné. Il perçoit l'humeur noire de Reed qui, en plus, empeste le scotch. Il aimerait l'interroger au sujet de la boîte, mais il se ravise. Il observe le clair de lune sur l'étendue de maïs déjà bien haut pour la saison. Reed lui tend la bouteille, mais il refuse en remuant à peine la tête.

— Ça va, toi ? s'enquiert Lucas.

Portant la bouteille aux lèvres, Reed stoppe son mouvement, interloqué par la soudaine compassion de son cadet. Il laisse retomber mollement le bras. Ivre et déboussolé par le fait qu'ils ont passé la journée à se faire des reproches. Il plante des yeux vides d'émotion dans ceux de Lucas.

— Il est mort.

— Qui ? se soucie Lucas.

Reed se lève en tanguant légèrement, puis s'accroche d'une main à la rambarde en bois.

— Robert... Robert est mort. Alors ne t'attends plus à le voir un jour débouler, ici. Tu es libre... Nous sommes libres, frangin ! Ce cauchemar est fini.

Lucas reste assis, perplexe, et suit du regard son aîné. Ce dernier dévale les marches pour rejoindre sa voiture.

Après avoir frappé plusieurs coups contre la porte, Reed attend qu'on lui ouvre.

— Reed ? Que fais-tu ici ? s'étonne Meredith Dayle.

Il s'élançe sur elle, place ses mains sur sa chute de reins et l'attire contre lui pour presser sa bouche sur son cou. Elle comprend le message et vacille déjà sous ses baisers et ses morsures.

Meredith lui entoure la nuque et gémit.

— Embrasse-moi, Reed...

Il grogne en la faisant reculer vers le salon. Elle réitère sa sollicitation en le repoussant de ses mains contre son torse.

— Putain !... Déshabille-toi, écarte les cuisses et ferme-la, tu seras gentille.

Malgré ses paroles sèches et abruptes, elle lui tient tête en l'écartant une nouvelle fois.

— O.K., je me tais si tu m'embrasses.

Le peu de patience qu'a généralement Reed est mise à rude épreuve. Il tente malgré tout de garder son calme. Il lui enserre le cou de ses doigts, le lui comprime légèrement et la plaque contre la paroi.

— Je t'ai déjà dit cent fois que je ne t'embrasserai jamais, alors si tu ne veux pas que je t'étrangle, tu... la... fermes et tu te laisses baiser ! Pigé ?

Contre toute attente, elle sourit. Ses menaces, elle s'en tamponne. Elle est excitée par sa violence. Meredith Dayle sait comment le mettre à bout. Elle est consciente que cela rendra leurs ébats plus intenses.

Déjà pantelante et animée d'un appétit féroce à l'idée de subir ses coups de butoir, elle défait le nœud de son bas de pyjama et le laisse glisser le long de ses jambes.

— Parfait, murmure-t-il, ravi qu'elle obtempère sans rechigner.

Sans aucune délicatesse, il la soulève à bout de bras, les mains cramponnées à ses fesses et la dépose sur la table. Bouillant de la pilonner, il se hâte d'ôter sa ceinture, son jean et ne prend même pas la peine d'enlever son tee-shirt. Enfonçant ses doigts dans ses cuisses, il l'attire sur le rebord. Il se munit d'un préservatif et s'empresse de l'enfiler.

Il ferme les yeux et, levant le menton vers le plafond, il la pénètre d'un coup sec. Il ressent une vive douleur, mais cela le libère de la rage qui a pris possession de son corps. Il en veut encore davantage. Il veut avoir mal. La chevauchant rudement, des flashes subliminaux se succèdent : Cara allongée nue sur un lit. Elle lui sourit. Son regard l'invite, l'appelle. Elle remue, se redresse et prend des postures aguichantes. Il bande plus fort. Ses seins, ses délicieux petits seins pointent, il les veut en bouche... Bon sang ! Il perd pied. Il fantasme, affamé, mais le retour à la réalité le percute de plein fouet. Meredith se courbe et crie de plaisir. Il est à bout de souffle et en sueur. Les signes précurseurs de l'orgasme se répandent le long de son échine. Il grogne, il râle. Elle hurle et, dans un dernier coup de reins profond, il jouit.

Malgré les révélations de la veille, Lucas a passé une nuit tranquille et apaisante. Ce matin, il est de très bonne humeur. Il se sent léger et heureux. Sifflotant, il se rend à la cuisine pour son petit déjeuner, vêtu de son jean blanc troué et taché de peinture.

Le début des travaux chez Cara commence, il doit prendre des forces. Le café prêt, il se dirige vers le frigo et remarque le post-it collé contre la porte.

*« Je pars deux ou trois jours. Ne t'inquiète pas
ou ne te réjouis pas trop vite, je reviens.*

P.S. : N'organise pas une rave party dans la maison et tu as la permission de minuit, pas plus.

R. »

Lucas sourit puis secoue la tête, exaspéré.

Équipé du matériel nécessaire, il se rend chez Cara. Il est un tantinet nerveux, ce qui est ridicule. Il n'est jamais nerveux, mais... c'est Cara et elle lui plaît, c'est une évidence. Il a hâte de passer cette première journée avec elle. Bien sûr, tout ceci est purement professionnel, mais il va pouvoir échanger, parler et entendre son rire si particulier et si charmant.

— Coucou, le salue-t-elle joyeusement en ouvrant la porte.

Coiffée d'une queue de cheval, les yeux légèrement maquillés et habillée d'un jogging mauve en peau de pêche, elle est radieuse.

Lucas pose ses outils et l'embrasse en accompagnant son geste d'une accolade chaleureuse.

Gênée par cette étreinte troublante tant être contre lui est agréable, Cara bredouille :

— Bon, on... on s'y met ?

— Bien sûr.

— Tu as besoin d'aide pour ton matériel ?

— Non. Ça ira, tout est là.

Il lui montre la ponceuse et la rallonge.

— Parfait, et que puis-je faire pour t'aider ?

Lucas sourit tendrement.

— Un café, peut-être ?

— Oh ! Euh !... Oui. D'accord, j'y vais... installe-toi. Fais comme chez toi... Commence. (Elle lui désigne l'intérieur.) Je... je reviens.

Dans la cuisine, Cara se maudit. Que lui arrive-t-il d'être aussi cruche face à lui ? Elle prend une minute pour souffler et reprendre ses esprits. Une fois le café servi, elle le lui amène.

Dehors, sous le porche, Lucas a démarré le ponçage du bardage effrité par le temps. Elle s'avance et s'écrie pour couvrir le vrombissement de la machine :

— Alors, tu as parlé avec Reed pour la boîte ?

Aussitôt, il éteint la ponceuse et la pose au sol, puis se redresse pour saisir la tasse fumante que Cara lui tend. Pensant qu'elle la maintient fermement, Lucas n'y fait pas attention et dès lors que leurs doigts se frôlent, Cara la lâche et la tasse glisse d'entre leurs mains pour se briser sur les planches.

Hébétée, Cara se baisse pour ramasser les morceaux. Navré, Lucas en fait même.

Leurs fronts se heurtent.

— Oh ! Désolé, disent-ils ensemble.

— C'est rien...

— C'est...

Elle allait dire la même chose. Un court instant, leurs regards se sondent, quelque chose se passe. Ils en sont tous les deux conscients. Cela créé un nouveau malaise. Cara détourne les yeux pour se concentrer sur sa tâche.

— Je vais t'en faire un autre, s'excuse-t-elle en se relevant.

— Non. Cara. Vraiment, ce n'est pas grave.

— D'accord. Comme tu veux.

— Oui. Je vais me mettre au travail et on fera une pause-café plus tard, O.K. ?

Elle acquiesce et quitte les lieux, le laissant poursuivre.

Les heures défilent. Cara s'affaire à ranger et à trier les babioles, les décorations, cadres et autres objets de ses parents pour les mettre dans des cartons qu'elle descend au sous-sol.

Se passant une main sur le front, elle se redresse et balaye la cave du regard. Éclairée d'une petite ampoule qui se balance de droite à gauche rendant l'atmosphère morbide. La pièce est aussi effrayante que dans ses souvenirs. Le temps des travaux, elle y stockera leurs affaires jusqu'à la vente et au déménagement.

Perdue dans le fil de ses pensées, elle sursaute en entendant une marche craquer. Elle se retourne vivement, et soulagée, elle porte sa main contre sa poitrine en soupirant :

— Lucas !...

En haut du vieil escalier en bois, il lui sourit.

— Désolé, je ne voulais pas te faire peur...

— Ce n'est rien. Cette pièce me fiche la trouille.

Amusé, il s'explique :

— Je te cherchais. On se la fait, cette pause-café ?

— Oui. Bien sûr.

Elle tire sur la chaînette pour éteindre la lumière et, avant de monter les marches, elle jette un dernier coup d'œil angoissé derrière elle.

S'installant autour de la table de la cuisine, leurs tasses fumantes en main, les deux jeunes amis se scrutent. Lucas doit mettre un terme à ce malaise, alors il engage une conversation anodine, loin de tout sous-entendu qui pourrait, semble-t-il, la déstabiliser davantage. Non pas qu'il n'aime pas l'effet qu'il a sur elle et qui le réjouit, mais il voudrait amener de la légèreté à leur échange.

— Pour répondre à ta question de tout à l'heure... Non, je n'ai pas pu parler avec Reed au sujet de la boîte.

— Ce n'est pas grave...

— Il m'a dit quelque chose d'étrange, hier soir.

— Oh ?...

Pour la légèreté, Lucas se dit que, finalement, ce n'était pas le bon sujet à aborder. Malgré tout, il poursuit :

— Apparemment, Robert serait mort.

Cara affiche de grands yeux hagards.

— C'est ce qu'il t'a dit ?

— Oui.

Soufflant machinalement sur son café brûlant, Cara en conclut :

— Tu penses qu'il est au courant... Enfin, je veux dire, qu'il sait vraiment ce qu'il lui est arrivé ? ... et qu'il pourrait être...

Elle n'ose pas terminer sa phrase tant sa conclusion est hypothétique et absurde.

— ... impliqué ?

Elle hoche la tête, confuse.

— Sincèrement, je n'en ai aucune idée. Mon frère... (Il réfléchit afin de trouver les mots justes) a toujours détesté Robert...

Cara l'interrompt.

— Ce qui est compréhensible, non ? Il n'était pas tendre avec vous.

— Effectivement, mais...

Il se tait pour prendre une profonde inspiration.

— Mais de là à le tuer... je ne sais pas. En tout cas, je m'en méfie.

— Tu te méfies de Reed ?

Le plus sérieusement du monde, Lucas affirme :

— Oui. Il semble différent. Je pense que le Reed que nous avons connu a disparu. J'ai comme un mauvais pressentiment.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas comment te l'expliquer, mais une chose est certaine, ce n'est plus mon frère...

Déconcerté par sa propre parole, il poursuit après une autre lampée de café.

— Je l'ai vu agir, hier soir, avec ces deux femmes, il les a traitées comme de vulgaires objets. J'ai vu de la rage, de la hargne dans son regard... du sadisme, comme quelqu'un de complétement vidé de bons sens et démuné de sentiments.

Subjuguée par ses dires, elle lui pose la seule et unique question qui lui vient spontanément :

— Tu penses qu'il est revenu ici pour quoi ?

— Sincèrement, lâche-t-il sans réfléchir. Toi...

— Moi ??? s'étouffe-t-elle avec sa gorgée de café.

Perplexe, Cara le jauge du regard. Il paraît indubitablement convaincu de ce qu'il avance. Elle en reste sans voix.

— Ne t'inquiète pas, Cara, la rassure-t-il en apposant sa main sur la sienne. Je ne le laisserai pas te créer d'ennuis... Comme je l'ai toujours fait quand nous étions gosses, d'accord?

Ne comprenant pas trop pourquoi elle devrait se faire du souci, elle préfère se changer les idées. Elle est attendrie par la façon dont Lucas se comporte avec elle. Il est avenant, doux et posé. Être à ses côtés est un vrai plaisir. Ses beaux et tendres yeux verts reflétant l'intelligence, la connaissance et la sérénité la dévisagent avec beaucoup d'affection.

Comment ne pas être sous le charme ?

Portée par une envie subite de le toucher, elle lève sa main pour effleurer sa joue. Au départ, elle voulait simplement lui enlever le surplus de poussière provenant du ponçage, mais son geste se mue en une délicate caresse qu'il accueille en fermant les yeux. Lorsqu'il les rouvre, ils sont plus brillants, plus doux.

Il bafouille :

— Je... je vais m'y remettre.

Finissant sa boisson d'une traite et hésitant, il met fin au contact. Sentir sa main sur sa peau est une agréable douleur. Douleur ? Parce qu'il la désire et aurait aimé l'embrasser, or il est bien trop tôt. Il veut prendre son temps. Faire les choses correctement, par étape. Lucas est un gentleman. Il a peut-être manqué d'éducation, enfant. Il s'est éduqué seul. Il tient à ses principes. Ce sont ses bases, son socle, sa ligne conductrice.

La rénovation se poursuit. Ils passent les jours suivants à poncer, restaurer puis peindre le bardage. Cette semaine est riche en tension entre les deux amis. Alors qu'ils sont occupés à leurs tâches respectives, ils s'épient, par moment de façon discrète, à d'autres non. Leurs journées sont rythmées d'effleurements anodins, recherchés par l'un comme par l'autre, de gestes innocents qui leur paraissent naturels.

Au fil des heures et des jours, ces gestes fortuits le deviennent de moins en moins. Leurs regards se font plus insistants, Cara admire sans la moindre gêne la fermeté des muscles de Lucas, passant de ses bras à son torse parfois nu, puis à ses fesses bien moulées dans son jean. Les yeux de ce dernier sont sans cesse attirés par la forme voluptueuse de sa poitrine, la courbure de ses hanches et son somptueux fessier rebondi. Ils se quittent chaque soir un peu plus troublés et les rêves qui hantent leurs nuits sont d'une telle sensualité que se retrouver en présence l'un de l'autre le lendemain matin est une véritable torture pour leur self-control respectif.

— Toujours pas de nouvelles de Reed ? demande Cara en appliquant son pinceau sur l'encadrement de la moustiquaire.

Perchée sur l'escabeau qu'elle a retrouvé dans l'ancienne cabane à outils de son père, elle se penche pour plonger le pinceau dans le pot de peinture suspendu au crochet de la petite échelle.

— Non. Aucune nouvelle. Mais je suis certain qu'il ne tardera pas à se manifester et, crois-moi, on en aura vite marre.

Cara émet un rire léger.

— C'est certain !

Le sourire aux lèvres, Lucas pose le rouleau et s'avance vers son amie. Cela fait deux bonnes heures qu'ils peignent les fenêtres, volets et portes, sans faire leur traditionnelle pause-café.

Aujourd'hui, c'est vendredi. Lucas et Cara sont fatigués par leur semaine harassante. Ils se languissent du week-end. Étant devenus inséparables depuis quelques jours, ils savent pertinemment qu'ils passeront la fin de semaine ensemble. Il doit d'ailleurs lui demander quelque chose à propos de la soirée à venir, alors il stoppe toute activité. Il est nerveux, étant donné qu'il n'a vraiment pas l'habitude de se lancer dans ce genre de proposition.

— Dis-moi, Cara... Je t'ai dit que cet après-midi, je ne serais pas disponible pour le chantier ?

— Hum, se contente-t-elle de répondre, un sourcil levé.

Pourquoi aborde-t-il à nouveau le sujet.

Lucas sourit plus largement : voir cette fille magnifique poser ses grands yeux noirs perplexes sur lui lui réchauffe le cœur. Son joli visage de poupée est recouvert de petites gouttelettes de peinture blanche, ce qu'il trouve adorable, alors il poursuit :

— Voilà... En fait, je suis à la présidence du comité des fêtes de Cornfield et...

— Waouh ! le coupe-t-elle. Je suis impressionnée, Monsieur le Président.

Elle se moque gentiment de lui. Il rit à son sarcasme non sans une certaine fierté, même si ce statut est pour lui réellement insignifiant.

— Aujourd'hui, en ville, on fête le printemps et, à cette occasion, je dois être présent pour organiser certaines activités, tu comprends ?

— Oui, bien sûr, pas de problème, dit-elle en se passant la main sur le front pour retirer une mèche rebelle.

Ce geste étale un peu plus de peinture sur sa peau et contribue à élargir le sourire de Lucas.

Lui ayant déjà donné son accord pour l'arrêt des travaux avant midi, elle ne comprend pas trop pourquoi il lui explique tout cela.

— Et... continue-t-il, ce soir, on organise un bal... Alors je voulais savoir si tu serais d'accord de m'y accompagner.

— Oh ! Un rencard ?

— Oui, enfin... si tu veux, rétorque Lucas en haussant les épaules. Ce n'est absolument pas une obligation... tu fais vraiment comme tu veux.

Cara perçoit la gêne de son ami, alors elle opte pour l'humour et accepte, non sans excitation, cette invitation :

— Avec grand plaisir ! Je serai honorée d'être à votre bras... Monsieur le Président.

Lucas rit à nouveau et se sent libéré d'un énorme poids. Cara étant toujours perchée sur l'escabeau, il avance vers elle et pose ses mains sur sa taille. À bout de bras, il la soulève pour l'aider à descendre de son perchoir.

— Hé, glousse-t-elle, surprise et amusée, que fais-tu ?

— C'est l'heure de la pause...

— Je dois finir d'étaler la peinture, rechigne-t-elle en riant. Ça va faire une coulure.

En se serrant contre elle, il ressent une forte pulsion, une envie soudaine, un désir qui ne l'a pas vraiment quitté de la semaine. Cela fait des jours qu'il rêve de l'embrasser, et cette proximité l'y encourage.

— Juste une minute Cara. On rattrapera la coulure plus tard.

Cara est heureuse que son ami l'ait invitée à ce bal. Elle se sent bien avec lui. C'est tellement facile de l'apprécier, il incarne tout ce dont elle a besoin en ce moment : tendresse, attention, délicatesse... En plus, pour ne rien gâcher, n'importe quelle femme se retournerait sur son passage. Lucas est d'une rare beauté : grand, bien bâti, attirant et rassurant à la fois par sa large carrure et son regard tendre.

Elle plonge ses yeux dans les siens. Le désir qui naît en elle en le regardant la pousse à lever légèrement le menton. Lucas hésite un peu, mais la gestuelle de son amie semble l'inviter au baiser. Alors, il penche la tête et dépose lentement ses lèvres sur celles de Cara. Le contact est doux et envoûtant ; il gémit. Tout son corps frissonne. Pouvoir enfin lui donner ce baiser lui procure de multiples sensations de plénitude.

Ce premier échange est chaste et tout en retenue, mais plein de promesses. Lorsque leurs bouches se séparent, ils se communiquent leurs impressions avec de simples regards et sans un mot. Les timides sourires ravis se dessinant sur leurs visages laissent à penser qu'ils sont sur la même longueur d'onde. Aucun d'eux n'a envie de briser le doux silence qui les enveloppe. Ils sont comme sur une autre planète, loin de tout.

— Tu veux un café ? murmure Cara, encore éperdue par leur baiser.

— Nous devons finir, grimace-t-il en lui glissant les doigts sur ses joues. On a encore pas mal de boulot, tu ne crois pas ?

Cette dernière soupire et acquiesce. Elle reprend le pinceau et, leur baiser ayant engendré un léger malaise, elle décide de détendre un peu l'atmosphère.

Le regard plein de malice, elle trempe l'outil dans la peinture, tout en fixant Lucas, resté contre elle.

Il anticipe ce qui va se passer et recule de quelques pas, les mains tendues devant lui et le visage sévère.

— Non ! Cara ! N'y pense même pas !

La petite maligne affiche déjà un sourire diabolique et hoche la tête lentement, prête à lui bondir dessus et le barbouiller de peinture.

Lucas se protège et la menace à son tour avec le rouleau, attrapé en se dérobant, et c'est dans un éclat de rire qu'ils se jettent l'un sur l'autre, pour tenter de colorer un maximum l'adversaire. Cara n'a visiblement pas le dessus, mais continue à se défendre férocement. Il a saisi ses fins poignets d'une main et, après lui avoir recouvert les bras, les joues et le bout du nez de peinture, il la menace de poursuivre son relooking si elle ne s'arrête pas. Cara est déçue, elle n'est arrivée qu'à le toucher sur l'épaule et le débardeur.

— Allez, laisse-toi faire, glousse-t-elle, à bout de souffle tant elle rit.

— Non, Cara, je te lâche si tu me promets de ne pas riposter.

Elle esquisse une petite moue dans le but de l'amadouer, mais elle est incapable de tenir sa grimace tant elle s'esclaffe.

— Allez, continue-t-elle, un petit tatouage. C'est joli, les tatouages, non ?

Lucas se doit de sévir face à son obstination, cependant il est tout aussi amusé qu'elle, alors le visage ferme et sérieux qu'il essaye d'afficher n'a rien de convaincant.

Elle pouffe de plus belle.

— Lucas ! J'aime les garçons avec des tatouages, les mauvais garçons.

Il lâche prise et son expression change du tout au tout. Cara ne comprend pas ce brusque revirement d'humeur : qu'a-t-elle dit de mal ?

Il recule et s'assied sur la balancelle suspendue dans l'angle du porche. Et c'est le regard dans le vide qu'il tire sa conclusion :

— Mon frère est ce genre de garçon... Il te plaît ?

Il est passablement inquiet, il a surpris l'autre nuit sous le chêne des échanges de regards peu innocents entre elle et Reed. Cette émotion, il ne la connaît que trop bien, car, presque vingt ans après, elle refait surface. Tout le monde s'est toujours davantage soucié de Reed. Mais c'était lui, Lucas, qui aurait eu besoin d'être réconforté... Il avait besoin d'attention, et pas son frère.

Lucas ravale la haine, la rancœur et la rage. Il serre la mâchoire et les poings, puis ferme les yeux.

— Je... je rigolais, Lucas, cherche-t-elle à le rassurer, égarée par ce subit retournement de situation.

— Je peux te poser une question ?

— Oui, bien sûr, je t'écoute.

— Étais-tu amoureuse de mon frère quand nous étions gosses ?

— Non ! s'offusque-t-elle sans hésitation. Non !

Elle s'avance vers lui et lui pose les mains sur ses joues. Il s'entête à détourner le regard.

— J'étais amoureuse de toi, Lucas... de toi et de personne d'autre ! Ça a toujours été toi ! lui dit-elle, les yeux pleins de certitude. Comment as-tu pu ne pas le remarquer ? Tu ne te souviens pas de notre baiser sous le grand chêne ?

— Si, si... mais...

Malgré ce que vient de lui avouer Cara, il peine à la croire. Il fronce les sourcils et la regarde enfin. Face au doute qu'affiche Lucas, elle scelle son aveu par un baiser. Il l'accueille tout d'abord avec un léger recul puis, peu à peu, avec un désir grandissant, puis, finalement, avec une fougue passionnée.

Effrayé par la crainte qu'il s'est inventée de toute pièce, il respire de nouveau à ce doux contact. Sans quitter la bouche de Cara, il se redresse, la pousse doucement en arrière jusqu'à ce qu'elle heurte le mur de son dos et lui prend le visage en coupe. Il glisse avidement sa langue contre la sienne, lui descend les mains le long du corps, agrippe le haut de ses cuisses et la soulève tout en la plaquant contre la paroi.

Instinctivement, elle l'enroule de ses jambes et croise ses bras derrière sa nuque tout en plongeant ses doigts dans sa chevelure. Elle tressaille, frémit et geint d'exaltation. Le baiser qu'ils échangent est fougueux et en dit long sur le feu passionnel qui les embrase. Cette fusion charnelle qui les pousse l'un vers l'autre depuis des jours parcourt leurs corps de frissons de désir et leurs gestes n'ont plus aucune retenue.

Cara enfouit ensuite ses mains sous le tee-shirt de son amant. Elle veut sentir sa peau, sa chaleur. Elle part à la découverte de chaque parcelle de son torse musclé.

Lucas la repose doucement sur ses jambes et met momentanément fin à leur baiser. Il ôte son débardeur. Il la souhaite tout contre lui, peau contre peau sans plus aucun obstacle entre eux. Il lui

défait la fermeture éclair. Cara laisse tomber sa veste et lui attrape le bras, puis l'invite.

— Viens.

Elle le guide vers le salon. Il la bascule sur le vieux sofa tout en pressant à nouveau ses lèvres contre les siennes et s'allonge sur elle. Malgré le désir qui le tenaille et tout en caressant d'une main l'une de ses joues, Lucas marque une pause et la dévisage quelques instants.

Il lui susurre aux creux de l'oreille :

— Tu es tellement belle. Tu es vraiment magnifique...

Empourprée, elle sourit avant de chercher avidement le contact de ses lèvres. Ce compliment la touche et la fait vibrer. Elle a envie de lui plus que de toute autre chose sur Terre.

— Si tu veux prendre ton temps, dis-le-moi, je ne veux pas te brusquer, d'accord ? précise Lucas refusant de la forcer à faire quoique ce soit qu'elle pourrait regretter.

Avoir une relation intime avec une personne implique à ses yeux un engagement important et un gage d'amour. Il est conscient que leur rapprochement est récent. Ils doivent encore se redécouvrir. Ils ont vécu l'un sans l'autre pendant si longtemps. Ils ont tous deux énormément changé. Mais ce qui est certain, c'est que leur amitié s'est muée en une attirance physique indéniable.

Cara le désire et, pour rien au monde, elle ne souhaite patienter davantage.

— Je t'en prie, Lucas, fais-moi l'amour.

Elle entreprend de lui retirer son jean. Il l'aide et, à son tour, il finit par lui ôter le reste de ses vêtements.

La voyant nue et prête à s'offrir, un long frisson lui parcourt l'échine. Il plonge tout d'abord son nez sur sa somptueuse poitrine ferme. Il prend un de ses seins dans sa paume tandis qu'il titille l'autre du bout de sa langue, puis se met à délicatement le suçoter. Le sang de Cara bouillonne dans ses veines et ses tétons durcissent, gorgés de désir. Encouragé par ses réactions, Lucas glisse ses mains tremblantes d'impatience sur sa peau fiévreuse pour les caler sur ses flancs. De sa bouche, il parcourt le long de son abdomen, sentant celui-ci se contracter sur son passage. La respiration de sa partenaire devient de plus en plus rapide et saccadée. Elle lui agrippe ses cheveux et se cambre légèrement lorsqu'il appose ses lèvres sur son bas-ventre. Lucas lui écarte doucement les jambes et passe ses bras sous ses cuisses afin de l'attirer à lui. Le souffle chaud de Lucas effleurant son intimité, elle vacille. Elle n'en peut plus et se trémousse. Elle se languit du contact de sa bouche sur sa chair sensible. En petits cercles délicats, il caresse son clitoris de sa langue. Elle frémit et gémit en resserrant légèrement ses jambes autour de sa tête. Le plaisir qu'il lui donne la rend folle. Tout en continuant de la laper, il introduit lentement un doigt, puis deux entre les replis de son sexe palpitant et humide de désir pour lui. Elle est à bout, au bord du précipice. Tout ce qu'il lui fait est si bon qu'il la met dans une transe indescriptible. Quand, enfin, l'orgasme la submerge, elle se tend et hurle son prénom, tant son plaisir est intense.

Lucas, impatient de la sentir autour de son membre gonflé, se redresse et se cale au-dessus d'elle. Il marque une hésitation : la question de la protection se pose. Il n'a rien sur lui. Cara écarte résolument les cuisses pour l'accueillir, tout en l'observant, perdue dans la tension de sa jouissance. Elle est sous contraception et a une totale confiance en Lucas. Elle l'attend, elle veut se sentir comblée. Ce besoin fusionnel est presque vital. Elle va devenir folle s'il ne la possède pas maintenant.

— Je n'ai aucune protection, lâche-t-il, hagard.

— S'il te plaît, nous sommes adultes... J'ai confiance en toi et toi, n'aie aucune crainte, d'accord ?

Lucas sourit tendrement et, se plaçant correctement, il la pénètre lentement, trop lentement au goût de Cara. Elle est si étroite qu'il craint de lui faire mal. Il se retire entre chaque poussée. Le supplice est doux, excitant. Tout en la pilonnant à un rythme régulier et lent, il plaque ses lèvres contre les siennes. Ils peinent à reprendre leur respiration. Lucas savait qu'il ne tiendrait pas longtemps tant son excitation et les sensations de velours du vagin de Cara se contractant sont puissantes. L'ultime coup de reins qu'il lui assène fait trembler tout son corps au point qu'il peine à tenir sur ses bras. Ses muscles se raidissent et son corps éclate en un puissant orgasme.

En dépit de leurs multiples étreintes, Cara et Lucas peinent à se quitter. Les « *Bon ! Je dois y aller.* » Les « *Je sais.* » Les « *Tu me manques déjà.* » Les « *Bon ! Je dois vraiment y aller maintenant* », entre deux baisers ne cessent de se succéder. Les deux amants savent qu'ils se reverront dans quelques heures, mais à peine s'imaginent-ils loin des bras de l'autre qu'ils se manquent déjà.

Cet après-midi, Lucas doit se rendre au centre-ville sur la place des commémorations pour y superviser diverses activités et il se doute que la tâche ne sera pas de tout repos. Chaque année, avec l'aide du comité des fêtes, les écoles, collèges et lycées du comté, ils organisent un vide-grenier, des jeux, des animations et un bal en fin de soirée pour la Fête du Printemps.

Lucas devra régler les habituels petits conflits, comme les emplacements à délimiter, car, comme tous les ans, certains essayeront d'empiéter sur l'espace du voisin. Il devra également accorder une attention prioritaire à l'approvisionnement du stand « petite restauration » en boissons et en sandwiches et s'occuper des décorations, des guirlandes électriques ou des banderoles. Dans l'absolu, tout se passe généralement bien. L'ambiance est festive et détendue. Mais la mise en place de tout ce petit monde requiert une concentration constante et beaucoup de patience et de diplomatie.

Ce jour-là, chaque bénévole met la main à la pâte en s'attelant à sa tâche avec le sourire. Tout au long de l'année, cette fête est impatiemment attendue par tous les habitants de la petite bourgade. Dans le cœur des administrés, cet événement passe même avant Halloween, la fête des moissons ou même la fête nationale.

En entrant à la ferme pour se doucher, se changer et prendre un petit en-cas, Lucas remarque la Mustang garée devant la vieille grange. Il se doutait que son aîné se manifesterait aujourd'hui. Il aurait même pu le parier, tant c'était prévisible.

Quand il passe la porte, il heurte une imposante valise posée à même le sol. Il inspecte aussitôt les alentours et constate d'autres sacs de différentes tailles sur les marches de l'escalier menant au premier étage.

— Reed ! Tu es là ? crie Lucas en posant ses clefs sur le buffet et en enjambant une mallette en fer.

Il patiente quelques secondes, planté au milieu du hall et, n'obtenant aucune réponse, il monte à l'étage en suivant les affaires de son frère éparpillées ici et là. La maison des Hamilton est une grande demeure comptant plusieurs pièces dont quatre chambres. Celle de Lucas se trouve juste en haut des marches et, au bout du long couloir, se trouvait jadis celle de leur mère. Étant la plus grande pièce et ne servant plus à personne, au fil des années, Lucas l'avait reconvertie en débarras.

En se dirigeant vers celle-ci, il aperçoit la porte entrouverte et jette un coup d'œil sur l'étui à guitare posé contre le mur. Lorsqu'il pénètre dans la pièce, son frère, fraîchement douché, est en train d'enfiler une élégante chemise, debout devant le miroir sur pied qu'il a dû récupérer dans le dressing où leur mère l'avait autrefois placé.

Reed a fait le ménage dans la chambre et semble s'être servi dans les diverses autres pièces. Lucas jette un rapide coup d'œil pour vérifier qu'il ne lui a rien « emprunté ».

— Lucas, tu aurais au moins pu monter un sac, peste Reed en apercevant le reflet de son cadet dans

le miroir.

Il est atterré de voir son frère arriver les mains vides. Un peu d'aide n'aurait pas été de refus. Il vient de passer de longues heures à s'aménager un espace qui ressemble à une chambre.

Lucas ne prend pas en compte le reproche et s'adosse à l'encadrement de la porte. Il croise les bras et observe son aîné.

— Qu'est-ce que tu fais ? l'interroge-t-il.

— Euh... je m'habille. Je ne voudrais pas être à l'origine de plusieurs évanouissements en ville... Ça ferait désordre si je me baladais nu, tu ne crois pas ? Me faire boucler pour attentat à la pudeur ne fait pas partie de mon programme de la journée.

Lucas rit au manque de modestie de son frère.

— Non, je parlais de tes sacs et de tes affaires.

— Ah !... Je m'installe. J'ai pris la décision de poser mes valises ici, explique Reed en fermant le dernier bouton de sa chemise, puis, retroussant ses manches.

— J'en profiterai pour garder un œil sur mon petit frère, ajoute-t-il en se dirigeant vers son cadet pour lui tapoter virilement l'épaule.

— Je me débrouille très bien sans toi, tu sais...

Tout en avançant en direction de la salle de bain pour arranger les épis de son épaisse chevelure et se mettre une touche d'after-shave, Reed affiche un large sourire narquois lourd de sous-entendus.

— Je n'en doute pas, mais, on ne sait jamais, tu pourrais avoir besoin de moi, si tu vois ce que je veux dire ?...

Lucas ne voit absolument pas où son frère veut en venir. Il a l'intime conviction qu'il est revenu pour Cara. Toutes les excuses ou explications qu'il pourrait lui servir ne le convaincront pas. La coïncidence de leur retour simultané en ville est bien trop flagrante pour être simplement due au hasard.

— Si c'est pour Cara, laisse tomber. Elle est avec moi... « Si tu vois ce que je veux dire... », dit-il en reprenant mot pour mot ses dernières paroles.

Reed s'arrête en chemin et se retourne lentement vers son cadet, un sourcil relevé.

Il glisse un long regard sur lui et, troublé, prononce simplement :

— Oh !... Je vois.

Reed ne pensait pas que leur rapprochement se ferait aussi rapidement. Il est même plutôt surpris par la nouvelle.

Fier de son annonce, Lucas passe à sa hauteur et reproduit son geste en lui tapotant l'épaule. Reed se contente de serrer les dents et d'encaisser.

— Alors, si cela faisait aussi partie de ton programme de la journée, oublie !

Cara se balade dans les quartiers résidentiels de Cornfield. Elle flâne entre les étals du vide-grenier. De nombreux résidents ont exposé leurs vieilles babioles, vêtements et meubles en tout genre sur les allées des garages. Elle aurait pu y participer afin de vendre tout ce qu'elle a pu entasser au sous-sol durant la semaine, mais elle n'a pas eu le temps de s'inscrire pour un emplacement, malgré l'aide de Lucas.

Le soleil et la chaleur sont au beau fixe, rendant la promenade d'autant plus agréable. Le sourire ne la quitte plus, elle se sent bien... Cela faisait des mois qu'elle ne s'était pas sentie aussi heureuse...

Tout à coup, le signal d'un texto l'arrache à sa rêverie. Elle extirpe son portable de la poche de son jean et esquisse un sourire rayonnant en lisant le message de Lucas :

Tu me manques déjà, ma belle.

Le cœur battant à tout rompre et des papillons dans le ventre, elle s'empresse de lui répondre :

Tu me manques aussi, M. le Président.

Monsieur le Président cherche désespérément une banderole disparue...

Ils vont me rendre fou :(Bisous.

Courage ! Je suis certaine que tu finiras par mettre la main dessus. Bisous.

Après le départ de Lucas, elle s'est douchée et changée. Elle s'est ensuite précipitée sur le téléphone pour appeler, sa meilleure amie, Jenyfer et lui raconter les événements depuis son arrivée dans sa ville natale. Bien évidemment, le sujet-phare fut sa relation naissante avec son ami d'enfance. Elle lui a fait part de ses impressions, de son bien-être à ses côtés, de la façon dont Lucas est à son écoute et du fait que ce style de garçon, galant et charmant, n'était finalement pas une espèce en voie d'extinction.

En plus d'être sa meilleure amie depuis l'arrivée de Cara à New York, Jenyfer est aussi sa partenaire. Elle lui envoie de nouveaux clients pour la décoration intérieure de leurs habitations. Jenyfer Hudson tient une agence immobilière réputée à Manhattan. Elle est donc en contact avec bon nombre de personnalités et notables de la ville, ce qui a énormément aidé Cara à se faire connaître et à se constituer une bonne et fiable clientèle.

— Cara ?... Cara Avery ? l'interpelle-t-on, alors qu'elle était penchée sur un vieux tableau représentant une nature morte, posé devant une table quelconque.

Elle se redresse et pivote, curieuse de voir à qui appartient cette voix féminine stridente.

— Meredith ?... s'étonne-t-elle en reconnaissant son ancienne camarade de classe.

Vingt ans après, elle n'a pas changé : rousse aux yeux verts, élégante et sûre d'elle, Meredith Dayle a toujours été le genre « petite fille modèle » avec nœud sur la tête, cheveux parfaitement peignés, vêtue de superbes robes hors de prix, collants et petites ballerines vernies, alors que Cara était plus jogging et baskets, tenue qui se révélait plus adaptée pour crapahuter dans les bois et les champs avec les frères Hamilton.

— Cara, mon Dieu ! Tu es éblouissante. Que fais-tu ici ?

— Je suis venue pour rénover la maison de mes parents, répond-elle sommairement, surprise par l'enthousiasme et le compliment de Meredith.

— Oh ! Comment vont-ils ?

À l'époque, Meredith était considérée comme la petite peste de l'école. Toujours à distribuer ses ordres et ses moqueries aux autres petites filles, toujours là où il fallait être pour se mettre en valeur et s'attirer les faveurs des uns et des autres. L'empathie, elle ne connaissait pas.

— Ils sont décédés.

— Oh... Mon Dieu ! Vraiment navrée, ma belle, lâche-t-elle, exagérément bouleversée, une main posée sur la poitrine.

— Et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

Une fois échangées les habituelles banalités, elle pourra continuer à chiner à son aise, se dit Cara.

— Figure-toi que tu as devant toi l'adjointe du maire de Cornfield, dit-elle fièrement.

Le ton qu'elle a employé trahit tellement son autosatisfaction que Cara ne peut s'empêcher de sourire. Son ancienne camarade de classe n'a visiblement pas changé. Elle est égale à elle-même et l'orientation politique qu'elle semble avoir prise lui va comme un gant, mais Cara ravale ses commentaires et se contente de la féliciter poliment. Puis, elle enchaîne sur un sujet bateau alors qu'elles remontent la rue côte à côte.

— Tu es mariée, des enfants ?

— Hélas non, pas encore, soupire-t-elle de manière théâtrale. Et toi ?

— Non plus.

— Cela dit, j'ai un petit ami, précise Meredith au bout d'un moment pour rompre le silence qui s'était installé entre elles. Enfin... disons plutôt que je fréquente un homme depuis peu... Je peux te le présenter, si tu veux ? Il m'a appelée pour que je le rejoigne sur la Place des Commémorations.

Cara sourit à l'engouement et l'excitation de son amie.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

Cara n'a pas vraiment envie de prolonger ses retrouvailles avec Meredith, mais craint de la blesser.

— Oh ! Mais tu ne nous dérangeras pas ! Et puis tu le connais, c'est Reed... Reed Hamilton. Tu te souviens ? Tu traînais souvent...

Meredith s'interrompt, surprise par l'arrêt soudain de Cara. Cette dernière manque d'avaler sa salive de travers tant elle est abasourdie par cette nouvelle aussi étrange que déroutante. Elle a dû louper quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? s'inquiète Meredith en voyant le visage de Cara se décomposer à vue d'œil.

— Tu... tu... sors avec lui, depuis... quand ?

— Comme je te le disais, cette histoire est toute récente. On s'est croisés à Nashville, il y a environ un mois, pendant un de mes séminaires... Et on a remis ça en début de semaine. Tu devrais voir comme il est devenu craquant, sexy et je te passe les détails !...

Elle ponctue sa phrase en battant des cils.

— En début de semaine ?

Serait-il resté avec Meredith durant ces derniers jours ?

— Euh... oui, début de semaine. Pourquoi ?

Le soudain malaise de son ancienne camarade de classe déroute un peu Meredith.

— Non, rien... hésite Cara en reprenant leur marche vers le centre-ville.

Elles ne sont qu'à quelques mètres de la place. Elles peuvent déjà apercevoir la foule, massée autour de plusieurs échoppes et entendre la musique sortant des haut-parleurs, installés pour l'occasion.

— Je disais ça comme ça, rectifie Cara.

Elle marque un temps d'arrêt et reprend pour tenter de mettre en garde Meredith contre les agissements frivoles de son ami d'enfance, pensant que cette dernière risque de tomber de haut :

— Tu sais, tu devrais faire att...

— Chouette ! Quand on parle du loup...

La bouche encore à demi ouverte, Cara se tourne et suit le regard de Meredith. La Mustang grise se gare en double file, le long du trottoir. Avec une allure désinvolte et un sourire agaçant d'arrogance, Reed descend du véhicule pour le contourner et rejoindre les deux filles.

Il est heureux de revoir Cara, mais ignore intentionnellement sa présence pour se précipiter sur Meredith.

— Salut beauté, la salue-t-il en l'étreignant, tout sourire.

Cara déglutit longuement au vu de son élégante tenue. La chemise noire satinée parfaitement ajustée à son buste athlétique et le jean de couleur identique lui vont à ravir.

Elle détourne le regard lorsque Reed enlace sa compagne pour lui donner un baiser dans le cou, la mordiller et lui presser des mains ardentes sur les fesses.

Cara se sent mal à l'aise. Non pas à cause de l'impolitesse ou de la vulgarité des gestes de Reed, mais plutôt parce qu'il la provoque en embrassant et mordant à pleines dents l'épaule de Meredith sans même la quitter de son regard troublant de beauté.

Elle trouve cela déplacé et irrespectueux, mais, bon, c'est Reed !... Et elle ne s'attend à rien de mieux de sa part. Cara inspire profondément, s'efforçant de reprendre un air naturel. Elle ne veut surtout pas lui montrer qu'elle est troublée par ses yeux. Elle se sent fautive d'être déstabilisée à ce point et d'éprouver un désagréable picotement au bas du ventre.

— Cara, finit-il par la saluer sans quitter les bras de Meredith qui semble tout émoustillée.

— Alors, de retour ? se contente de répondre Cara, sans réellement le saluer.

— Ouais !

Il pose son regard sur Meredith et, en affichant un sourire surfait, il ajoute :

— J'ai décidé de me fixer un temps dans le coin.

Il semble vouloir dire qu'il reste pour Meredith, mais Cara doute. Lucas et elle en ont déjà parlé. Ils s'interrogent tous deux sur les réelles motivations de son retour.

— D'accord ! Bon, je vous laisse. Je dois rejoindre Lucas...

Meredith lui fait un petit geste de la main, rehaussé d'un léger sourire. Cara remarque ses yeux pétillants et ne peut s'empêcher de penser qu'à fréquenter Reed, elle déchantera vite, surtout depuis que Lucas lui a raconté l'épisode des deux prostituées à la ferme Hamilton.

— Bye, Cara, à plus tard ! chantonne Meredith.

Cara lui fait signe et poursuit son chemin. Elle n'a pas fait deux pas que Reed lui attrape le bras et la retourne brusquement vers lui.

— Attends !

Irrité par l'indifférence de Cara, il souhaite prendre deux minutes pour lui parler. Sans lui lâcher le bras, il l'amène à l'écart, derrière une camionnette garée sur le bord du trottoir. Elle tente de se dérober de sa poigne.

— Lâche-moi, Reed !

Il s'exécute.

— À quoi joues-tu avec Lucas ?

— Je ne joue à rien. J'aime beaucoup...

Il secoue la tête. Elle se tait.

— Tu te payes sa tête, oui ! Nous savons, toi comme moi, que ce n'est pas le style de mec qu'il te faut...

Elle plante un regard furibond dans le sien.

— Mêle-toi de tes affaires !

— Arrête de faire semblant !

— Faire semblant de quoi ? s'étonne-t-elle, un peu perdue par ce soudain revirement.

— Arrête, Cara ! Arrête ! Je t'ai laissé filer quand nous étions gosses, je ne referai pas la même erreur.

— Erreur ? Je ne comprends rien à ce que tu racontes, Reed.

Elle ignore vraiment de quoi il parle, ce qui le met colère.

— Allez ! Ne fais pas l'innocente ! Je te connais Cara... Une relation avec Monsieur « bâton dans le cul. » ne te fera jamais vibrer, te lassera... Tu as besoin de davantage de passion. Tu es comme ça, Cara... comme moi...

— Mais... non...

— Si, Cara ! la coupe-t-il abruptement en lui posant ses deux mains sur les joues pour la fixer droit dans les yeux.

Tout en maintenant fermement son visage, il débite le fond de sa pensée sur un ton sec et amer :

— Mon frère n'est pas fait pour toi... On est tous les deux faits l'un pour l'autre, et tu le sais au fond de toi ! Tu l'as comme moi toujours su ! Alors, le petit jeu auquel tu joues avec lui, arrête-le tout de suite, sinon tu ne vaux pas mieux que ces petites allumeuses, ces petites garces, ces putes. C'est ce que tu es : une pute, une garce...

Cara l'interrompt violemment en lui collant une gifle. Il va trop loin et se montre odieux. Il n'a pas à lui parler de la sorte.

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ? intervient Lucas.

Il venait à la rencontre de Cara pour profiter d'une pause en sa compagnie et a vu le geste de sa copine envers son aîné.

— Rien ! répond Cara. Viens ! On s'en va.

Rassurée par la présence de Lucas, elle lui pose une main sur l'épaule et, se dressant sur la pointe des pieds, elle l'embrasse en jetant un dernier coup d'œil rageur et quelque peu provocateur à Reed. Il détourne aussitôt le regard.

Cara est excédée et choquée par les paroles insultantes de Reed. L'avoir entendu la traiter de pute, de garce et autres grossièretés lui reste en travers de la gorge. Quelle mouche l'a piqué ? Elle est bien avec Lucas et cette dernière semaine a été l'une des plus agréables depuis bien longtemps. Elle n'a certainement pas besoin d'un homme de la race de Reed : menteur, coureur de jupons et, qui plus est, prétentieux et grossier. Elle en a assez rencontré dans les bars et boîtes de nuit de New York. Elle a eu son lot de pauvres types. Il est temps qu'elle passe à une relation sérieuse avec quelqu'un de sérieux et de stable.

En quittant Reed et Meredith, Cara se montre taciturne. Lucas voit bien que quelque chose ne tourne pas rond, mais elle semble ne pas avoir envie d'en parler. Il essaie de lui changer les idées en lui racontant quelques anecdotes au sujet de la banderole récalcitrante, mais en vain, le visage de Cara reste fermé.

Il tente une nouvelle approche en s'arrêtant devant le stand de churros. Pendant qu'il passe commande, Cara fait les cent pas légèrement en retrait.

— Hé ! Tu m'expliques ce qui ne va pas, Cara ? insiste une dernière fois Lucas en lui tendant le sachet de friandises.

Il espère adoucir la petite boule de nerfs devant lui.

— Ton frère est un con, peste-t-elle en se vengeant sur le churro qu'elle mord à pleines dents.

— Il semblerait, oui ! Mais que t'a-t-il dit pour te mettre dans cet état ?

— Il... Il m'a... Il m'énerve, lâche-t-elle la bouche pleine, furieuse et à deux doigts de taper du pied comme une gamine.

Lucas abandonne toute autre tentative désespérée et lui ouvre simplement les bras, l'invitant à venir s'y blottir.

— Hé ! Cara, viens là !...

Il l'enlace et passe une main sur ses cheveux tout en ramenant sa tête contre son torse. Il n'en saura pas plus pour le moment, alors il se contente de la consoler par des gestes tendres et des caresses. Elle parlera quand elle s'en sentira le courage.

Cara inspire longuement. Entendre ses battements de cœur contre son oreille la calme lentement. Être dans ses bras a un effet apaisant et rassurant. Elle sait que lui seul a ce pouvoir sur elle. Sa sérénité est le meilleur des remèdes.

Ils finissent par s'asseoir sur un banc et discuter tout en dévorant les churros. L'après-midi de travail n'est pas encore fini pour Lucas. Il doit encore se charger de l'agencement du bar sous le chapiteau qui accueillera le bal de ce soir. Alors, ils se dirigent tous deux vers la tente, main dans la main.

Sur le chemin, ils font une halte au stand où se déroule la traditionnelle course de cochons. Cara retrouve le sourire ; ils rient de l'absurdité de ce spectacle. Elle éclate de rire lorsque Lucas se fait embarquer de force par un homme afin de l'aider à raisonner son porcelet. L'animal s'entête à prendre le sens inverse de la course.

Assise sur un des bancs qui servira pour le repas du soir, Cara passe la fin d'après-midi à observer son copain descendre les fûts de bière de la semi-remorque. Elle profite du spectacle : contempler Lucas dévoiler la tension de ses muscles en plein effort est plutôt sexy. Elle ne voit pas le temps passer, surtout quand la fanfare se met à jouer des musiques folkloriques pour égayer l'ambiance. De temps à autre, il la rejoint pour une courte pause. Ils boivent un verre, rient, s'embrassent et se taquent gentiment.

Vers vingt et une heures, ils passent à table, face à face, seuls, sur le bord d'une des longues planches posées sur des tréteaux. Le repas préparé par l'église de Cornfield est simple, mais convivial. Vers vingt-deux heures, Lucas raccompagne Cara chez elle pour qu'elle puisse se changer, et il retourne à la ferme pour faire de même.

Après s'être rapidement douchée et préparée, Cara se regarde un long moment dans le miroir du salon. Elle est tendue et nerveuse. Elle devrait pourtant être heureuse d'accompagner son petit ami à ce bal. Il doit venir la récupérer à vingt-trois heures trente. Le thème de la soirée étant bien évidemment la campagne, la petite robe blanche de paysanne à fleurs bleues et le ruban qu'elle a glissé dans ses cheveux lui donnent un côté petite fille. Cet effet est accentué par les deux nattes qu'elle s'est faites comme à l'époque de son enfance.

Tout en défroissant le bas de sa robe, elle repense à son altercation avec Reed. Elle est toujours profondément blessée par la façon abrupte dont il lui a dit les choses. Elle n'est effectivement pas indifférente à sa beauté, à son physique, mais est-ce une raison suffisante pour remettre en cause sa relation naissante avec Lucas ?

En effleurant son propre visage, elle se souvient de ce qu'elle a ressenti lorsque Reed a posé ses mains sur ses joues. Elle se rappelle avoir posé ses yeux sur sa bouche avec la volonté ferme d'éviter son regard. À cette simple pensée, son corps réagit de la même façon que plus tôt dans la journée. Son ventre se contracte et de légers picotements se diffusent en elle jusqu'à s'éteindre dans sa poitrine. Elle déglutit, la gorge serrée, et se fixe à nouveau dans la glace. Elle a honte de ses réactions, surtout après l'excellent après-midi passé avec Lucas.

Cara sursaute au moment où l'on frappe à la porte. Elle jette un coup d'œil à l'horloge. C'est sûrement Lucas, il est pile à l'heure. Lorsqu'elle ouvre, ils se lancent de longs regards. Même si la tenue de Lucas paraîtrait ridicule aux yeux d'un grand nombre de citadins, Cara le trouve très séduisant avec ses bretelles noires, sa chemise écrue et son pantalon en fin velours marron.

— Mademoiselle Ingalls, raille-t-il en tendant galamment son bras.

Elle ricane, amusée par la référence à La petite maison dans la prairie, et fait une demi-révérance.

— Charles...

Cara se redresse et lui agrippe le bras, puis ils partent pour le bal. Il se déroule sous le chapiteau monté pour l'occasion sur un des champs de blé de la propriété Mc Pherson.

— Tu es splendide, Cara, lui glisse-t-il à l'oreille, en descendant les marches du perron.

Elle lui rend son sourire. Le compliment la touche et la reconforte. Lucas est de toute évidence l'homme qu'il lui faut. Plus les heures passent, plus elle l'espère.

En homme galant qu'il s'efforce d'être, Reed accompagne Meredith. Cette idiote ne fait que

jacasser comme une pie tout le long du trajet. Il en a marre, s'il pouvait lui fourrer le foulard qu'elle a autour du cou dans la bouche pour lui faire fermer son clapet, il le ferait. Mais il se contient et sourit poliment sans l'écouter. La seule chose qu'il apprécie réellement chez elle, c'est que, quand ils baisent, elle se tait et accepte tout sans rechigner : de la simple fellation à la sodomie en passant par les positions farfelues. Meredith Dayle est peut-être d'apparence frigide et pincée, elle est loin de l'être au pieu, et il en est parfaitement conscient. Il en use et en abuse pour son plus grand plaisir. Ils ont d'ailleurs passé une partie de l'après-midi chez elle. Affecté par la gifle de Cara, il s'est débarrassé de sa frustration en la projetant dans la baise avec Meredith, qui, du reste, n'y a rien trouvé à redire.

Une bière à la main, Reed discute avec un ancien ami qu'il a revu par hasard à New York l'été dernier. À peine arrivée, Meredith se précipite à la rencontre du Maire, Monsieur Johnson. Un sujet la tracasse depuis quelques jours. Elle a essayé d'en parler à Reed, mais il n'en avait apparemment rien à faire.

Sous le chapiteau, l'ambiance est déjà à son comble, entraînée par un orchestre installé sur une estrade. Ils jouent toute sorte de morceaux : des rythmes les plus modernes aux balades les plus anciennes.

Concentré sur sa conversation, Reed lance de temps à autre un coup d'œil vers l'entrée. Il est surpris de ne pas encore avoir vu son frère et Cara. Il balaye plusieurs fois la salle du regard dans l'espoir de les apercevoir, mais en vain.

Lorsqu'il rit à la blague de son ami, sa vue est soudainement attirée par l'arrivée de la pétillante et rayonnante jeune femme. Celle qu'ils appelaient l'Indienne à l'époque. Ce souvenir le percute en remarquant qu'elle a tressé ses cheveux en deux longues nattes noires. Il glisse un long regard sur elle, sur ses bras et le laisse dévier sur ses jolies et fines jambes nues que met si bien en valeur sa courte robe blanche à fleurs bleues. Son cœur se serre : Cara est sublime.

Il cesse aussitôt de rire, crispe la mâchoire et froisse son gobelet de bière. Les yeux maquillés de noir de la jeune fille ne voient que Lucas, et les étoiles que perçoit Reed dans son regard lui broient le cœur.

Cara, amusée par la réflexion de Lucas au sujet de l'allure de Monsieur Mc Pherson, se met à glousser. C'est vrai qu'il ressemble un peu à un épouvantail avec son chapeau de paille éculé, ses bretelles et son pantalon trop court.

Se concentrant ensuite sur l'homme venant à leur rencontre afin de saluer Lucas, elle aperçoit Reed, non loin de là. Le sourire de Cara s'évanouit pour laisser place à une longue inspiration. Elle peine à supporter le poids de son regard. Elle le trouve tout aussi séduisant que son cadet, si ce n'est plus, dans sa tenue de jeune fermier. Il est vêtu d'un béret aussi noir que ses cheveux, d'une chemise blanche partiellement déboutonnée, laissant apparaître la naissance de ses pectoraux, des bretelles identiques à celles de son frère et d'un pantalon gris.

— Dis-moi, Cara, tu ne comptes pas lui sauter à la gorge là maintenant devant toute la ville ? intervient ironiquement Lucas en la voyant le dévisager avec un regard aigre.

Cara n'avait pas remarqué que Lucas l'observait, elle le pensait toujours en train de discuter. Elle

reprend ses esprits et détourne difficilement le regard en bredouillant :

— N... Non...je... j'étais ailleurs.

Lucas ricane. Il est amusé par son étourderie. Ils ont beaucoup parlé cet après-midi. Elle est parvenue à s'ouvrir et à lui expliquer certains détails de sa dispute avec Reed en omettant quelques passages. Elle lui a surtout parlé de la haine qu'elle a éprouvée. Lucas est maintenant rassuré. Aux dires de Cara, elle ne ressent aucune attirance pour son frère, alors il a l'esprit tranquille et interprète ses regards comme haineux.

— Allez, viens, je te paye un verre, annonce-t-il pour détendre l'atmosphère électrique.

Lucas et Reed ne se sont pas croisés à la maison. Cela tombait plutôt bien, Lucas n'était pas d'humeur à supporter son humour décalé et ses sous-entendus graveleux au sujet de Cara. Quand ils passent à côté de lui pour rejoindre le comptoir, Lucas l'ignore volontairement.

Cara, quant à elle, lui glisse un léger regard suivi d'un bref sourire de politesse, mais ne peut s'empêcher d'avoir un long et agréable frisson lorsque son bras frôle celui de Reed. Les gens se bousculent et s'agglutinent tous autour du bar. Le contact est inévitable.

Reed a une envie irrésistible de la toucher. Il lève ses doigts pour effleurer sa peau et il perçoit que ce frôlement la déstabilise. Toutes les réactions de son amie d'enfance la trahissent ; il en est certain. Cet après-midi, il pensait vraiment ses paroles, mais il regrette de s'être montré si direct, si brutal. Il ne sait pas comment s'y prendre avec elle.

— Allez ! Viens danser avec moi, Lucas, s'il te plaît, supplie Cara.

Elle en a son compte de rester comme un piquet entre des individus ivres. Cela fait un petit moment qu'elle insiste, mais Lucas ne semble pas décidé à la suivre.

— Oh ! Non, non, non ! Ne compte pas sur moi pour danser. Je suis un piètre danseur et tu vas te moquer, se justifie-t-il. Si tu veux, je t'accorderai un slow, à la limite.

— Mais on s'en fout ! Allez, viens !

Cara affiche une petite moue dans le but de l'amadouer, mais c'est peine perdue. Alors elle décide d'y aller seule, abandonnant Lucas à sa discussion avec le petit moustachu aux lunettes rondes.

Elle se faufile entre les danseurs et se déhanche au son de la musique. Elle sautille, balance les bras et la tête de droite à gauche. Elle se laisse aller, ce qui lui fait un bien incroyable. Elle a besoin de se défouler et ce rythme endiablé est parfait. Le groupe enchaîne deux voire trois morceaux sans qu'elle ralentisse la cadence. En tournant sur elle-même, elle jette des coups d'œil en direction de Lucas. Il discute toujours avec le même homme, sûrement à refaire le monde. Elle rit et se mord la lèvre afin de réprimer une envie de sourire niaisement. En plus d'être bel homme, son copain a tout pour plaire : il est intéressant, intelligent et, semble-t-il, apprécié de tout le monde, ici.

Elle se surprend parfois à chercher Reed dans la foule. Cela fait un petit moment qu'elle ne l'a pas aperçu. Il doit être en train de draguer, alors que Meredith n'est pas loin. Elle bavarde avec une dame âgée sur le bord de la piste de danse.

Puis, son regard est attiré par un groupe de filles dansant non loin d'elle. C'est avec un sourire qu'elle voit enfin Reed au milieu de ces demoiselles, mais ce qui l'amuse surtout, c'est la façon étrange et ridicule que celui-ci a de remuer les fesses et d'agiter les bras, les pouces en l'air. Il fait l'imbécile afin de divertir ses admiratrices. Cara secoue la tête et lève les yeux au ciel, dépitée par sa bêtise.

Reed aperçoit du coin de l'œil la belle Cara. Elle l'observe. Le sourire provoqué par sa danse grotesque se dessinant sur son visage le ravit. De son index, il lui fait signe de se joindre à eux, mais Cara refuse en secouant la tête. Il se contente de hausser les épaules et de reprendre sa danse en se frottant contre une jolie blonde. Il n'est pas vexé, il la laisse simplement tranquille, tout en continuant de l'épier du coin de l'œil.

Il se délecte à la regarder bouger depuis un bon moment. Il aimerait pouvoir se coller à elle, et onduler sur le rythme de la musique pour être en communion avec son corps. Il aimerait aussi pouvoir glisser ses mains sur elle et la frôler comme il est en train de le faire à cette fille.

Cara se sent épiée, mais n'y prête pas réellement attention. Elle continue de danser plus lentement. Elle se fatigue et a terriblement chaud.

Lorsque l'orchestre enchaîne sur un air plus doux avec quelques accords de guitare d'une chanson d'Ed Sheeran : *Thinking out loud*, beaucoup de danseurs désertent la piste, laissant place aux couples pour une séquence de slow. Cara hésite. Elle est sur le point de retourner au comptoir quand deux mains fermes se posent sur ses hanches. Tout d'abord, elle se fige, surprise. Une fraction de seconde, elle espère Reed, mais elle chasse aussitôt cette idée et se tourne pour enlacer Lucas qui la scrute, les yeux plein d'étoiles.

— Je t'avais promis une danse, dit ce dernier en l'enserrant de ses bras.

Elle lui sourit et pose doucement sa tête contre son torse, puis ferme les yeux pour profiter de ce moment de tendresse avec son petit-ami. Elle resserre son étreinte et se laisse aller aux mouvements de son partenaire, puis à la douceur de la mélodie. En ouvrant doucement les yeux, elle remarque, non loin d'eux, Reed et Meredith dansant, eux aussi, l'un contre l'autre. Elle ne peut détacher son regard des deux amants. Elle se demande combien de temps mettra Reed avant de tout gâcher avec elle ou s'il existe une infime chance pour qu'il change de comportement avant que cela ne soit trop tard. Elle est persuadée qu'il a, malgré ses agissements stupides, un bon fond. Il l'avait quand ils étaient enfants. Comment cela aurait pu changer du tout au tout ?

Perdue dans ses réflexions, elle ne voit pas que Lucas tente de happer son regard.

— Hé ! Cara, tu es toujours avec moi ? dit-il en lui relevant le menton.

— Hum !...

— À quoi pensais-tu ? ajoute-t-il en déposant un baiser sur son front.

Elle se redresse et presse délicatement sa bouche contre la sienne.

— Rien d'important, essaie-t-elle de le rassurer en voyant un pli d'inquiétude barrer son front lorsque la chanson se termine.

Lucas lui glisse une main le long du dos et scelle sa bouche à ses lèvres. Il ne peut résister à leur douceur. Cara frémit. Ce tendre baiser est rythmé par le nouveau morceau d'Ed Sheeran : *Kiss me*, que le groupe vient d'entamer.

Le sourire qu'esquisse Cara n'échappe pas à Lucas.

— Cela te plaît ?

— Quoi ? demande-t-elle confuse.

— La musique ?

— Oui, pourquoi ? J'aime ce chanteur.

Lucas sourit victorieusement.

— Je suis allé soudoyer les musiciens pour qu'ils les jouent.

Surprise, Cara fait un mouvement de recul afin de visser ses yeux aux siens.

— Comment le savais-tu ?

— Le CD dans ta voiture...

Lucas dépose à nouveau sa tête contre celle de Cara, afin d'enchaîner cette nouvelle danse, mais il sent une légère bourrade sur l'épaule.

— Lucas, ça te dit d'échanger nos cavalières pour cette danse ? Je dois parler à Cara, intervient tout à coup Reed, quand son cadet se tourne vers lui.

— Si tu as quelque chose à lui dire, vas-y, fais-le en ma présence. Tu l'as assez blessée comme ça cet après-midi, tu ne crois pas ?

Reed encaisse. Il est bien plus conscient du mal qu'il a pu faire à Cara que le pense son cadet. Lucas n'est pas prêt à abandonner sa copine aux mains de son aîné. Il serait capable de la perturber plus encore et il ne le souhaite pas. Ils passent une excellente soirée et refuse qu'il gâche tout avec son manque de tact.

Cara n'a aucune envie de voir les deux frères se disputer, mais elle est malgré tout intriguée par ce que Reed veut lui dire. Elle pose une main sur le torse de Lucas et, en le gratifiant d'un tendre sourire, elle lui explique sereinement :

— C'est bon, Lucas, cela ne me dérange pas. Tout ira bien. Je te retrouve après, d'accord ?

Lucas jette tour à tour plusieurs rapides coups d'œil à Reed et Cara, puis finit par l'embrasser rapidement avant de rejoindre Meredith.

Reed prend ce baiser pour un avertissement : chasse gardée. Il encaisse une nouvelle fois et se tourne vers Cara. Hésitant, il se rapproche et lui place délicatement une main sur le bas des reins, puis glisse son autre main le long de son épaule jusqu'à entrelacer ses doigts avec les siens. Cara est tendue. La gestuelle sensuelle de Reed et ses caresses la mettent dans un émoi dangereux. Elle est embarrassée d'avoir à poser sa main sur lui. Elle lance un regard sur la poigne ferme qui lui maintient les doigts et relève la tête pour fixer un point à l'horizon.

— Bon, je t'écoute. Que voulais-tu me dire ? demande-t-elle sèchement.

La voix de Cara est légèrement tremblante et pincée. Il joue pour une fois la sincérité, même si cela lui coûte en termes de fierté.

— Je voulais m'excuser.

— Hum... Vas-y, je t'écoute...

— Je m'excuse, dit-il, simplement.

Elle ne peut s'empêcher de lâcher un rire contenu face à des excuses aussi légères que peu convaincantes. Elle fuit volontairement son regard et tourne le sien vers Lucas. Il discute avec Meredith tout en dansant. Même si Cara apprécie l'effort, elle n'est pas encore prête à lui pardonner ses paroles blessantes.

— Je suis persuadée que tu peux mieux faire, le défie-t-elle.

Il sourit.

— Je... m'excuse de t'avoir parlé de la sorte.

— Tu vas nous laisser tranquilles avec Lucas ?

Il serre légèrement la mâchoire avant de souffler.

— Je vous laisserai tranquilles.

— Merci.

Percevant la distance qu'elle persiste à maintenir entre eux, Reed lui glisse la main sur le dos et, tout en la caressant discrètement du pouce, il l'attire davantage contre lui. Elle se raidit immédiatement.

— Détends-toi, lui susurre-t-il en calant sa bouche au creux de son oreille.

Cara n'y arrive pas. Le souffle chaud du jeune homme lui effleure le cou et l'épaule, la perturbant un peu plus. Elle frémit et tous ses sens s'éveillent impunément, son rythme cardiaque s'emballe.

— Je sens ta respiration. Elle s'accélère contre moi, Cara, lui murmure-t-il à nouveau d'une voix tendue et lascive. Je suis navré d'avoir été si brutal dans mes mots, mais ce que je t'ai dit cet après-midi n'était pas totalement faux, et tu le sais. Si je dois attendre, j'attendrai le temps nécessaire.

— Reed... gémit-elle. Je t'en prie, arrête.

Elle a la gorge et le ventre noués, sa bouche s'assèche. Elle a eu tort d'accepter cette danse.

— Arrêter quoi ?

— De...

Elle se tait, incapable de mettre des mots sur ce qu'elle ressent et recule, mais il la retient fermement de sa main calée entre ses omoplates. Il la ramène contre lui et, la bouche à nouveau contre son oreille, il lui demande humblement :

— Ne t'éloigne pas... Laisse-moi au moins profiter de cette danse, s'il te plaît...

Elle se fige à nouveau, il la supplie encore.

— S'il te plaît, Cara. Juste une danse.

Elle ferme les yeux quelques instants, prend une longue inspiration pour apaiser les innombrables émotions contradictoires qui se bousculent en elle et bascule légèrement les épaules en arrière. Ouvrant progressivement les paupières, elle le dévisage intensément.

La danse se termine bien trop rapidement au goût de Reed. Il peine à laisser Cara échapper à son étreinte. Sans un regard ni un mot, cette dernière s'éloigne hâtivement pour retrouver les bras rassurants de Lucas.

— Alors ? Que voulait-il ? s'enquiert-il aussitôt après l'avoir embrassée.

Cara lâche un long soupir, encore perdue et retournée par cette dernière danse.

— S'excuser...

— D'accord. Et c'est tout ?

Elle hoche la tête. En l'étreignant, Lucas lance un rapide coup d'œil à son aîné qui se faufille entre les gens devant le comptoir. Il ne comprend pas le caractère versatile de son frère, mais l'essentiel est que Cara semble apaisée.

La soirée se termine sans encombre. Après de rapides allers-retours au bar afin de se rafraîchir et voler quelques baisers à Lucas, Cara le laisse à ses responsabilités et retourne danser.

Ils passent d'agréables moments ensemble, le sourire ne quitte pas leurs lèvres et, lorsqu'ils se séparent, ils ne se lâchent pas du regard, toujours à veiller l'un sur l'autre.

Même si Cara est déstabilisée par le comportement de Reed pendant leur danse, elle ne lui prête plus la moindre attention. Il lui a présenté ses excuses et elle veut définitivement clore le chapitre.

Vers quatre heures du matin, le bal fini, Cara accompagne Lucas remercier les musiciens. Ils échangent quelques mots et boivent une dernière bière tous ensemble. Lucas fait un rapide et dernier tour d'inspection, vérifie que rien n'a été oublié derrière le bar et ils décident de rentrer.

Ils commencent à s'éloigner du chapiteau lorsqu'ils tombent sur Reed, seul dans la pénombre, une bière à la main et adossé à la portière de sa Mustang.

— Bonne nuit, frerot, articule péniblement Reed, en agitant sa canette en l'air.

Il est sérieusement éméché.

— Bonne soirée. Et ne te sens pas obligé de vider tout le stock de bières, hein ?

Lucas le met en garde de façon ironique, mais, dans le fond, il s'inquiète tout de même de l'état avancé d'ébriété de son aîné.

— Meredith est rentrée sans toi ? l'interroge poliment Cara.

Elle essaie de mettre de l'eau dans son vin en s'intéressant à leur relation. Il se redresse en tanguant légèrement, puis s'avance d'un pas incertain vers Cara, les yeux voilés d'ivresse et, en serrant les dents, il crache :

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

Lucas lui appose aussitôt une main sur le torse pour le faire reculer.

— Ne me touche pas, fulmine Reed en se dégageant maladroitement de son cadet.

— C'est bon, c'est bon, calme toi !

— Je me calme, si je veux !

Lucas se retourne vers Cara :

— Viens, on rentre. Il est complètement bourré.

Elle acquiesce sans un mot et les deux amants s'éloignent main dans la main. Elle jette malgré tout un dernier regard vers Reed.

— Ne vous gênez surtout pas pour moi, finit par hurler Reed en s'adossant lourdement sur sa voiture à la limite de s'écrouler.

Ils ne relèvent pas la remarque désabusée de Reed et filent en direction de la maison de Cara.

— Tu me raccompagnes jusqu'à chez moi ?

Lucas hésite, mais il aimerait vraiment finir la soirée avec elle.

— Je préférerais t'offrir un dernier verre à la maison, si tu veux bien. Nous avons passé toute la semaine à bosser chez toi, et j'aurais l'impression d'avoir de la peinture à étaler.

— Comme tu veux, dit-elle en haussant les épaules.

Ils profitent du calme de leur balade nocturne. Après les basses assourdissantes de la musique, ils sont détendus, simplement heureux de la présence de l'autre.

En arrivant sur le porche de la ferme, Cara profite que Lucas cherche ses clés pour l'entourer par les hanches. Elle veut le sentir tout contre elle, ne plus le lâcher. La porte ouverte, il pivote dans ses bras, se baisse et la soulève pour la porter à bout de bras. Surprise et amusée, elle s'esclaffe.

— Mademoiselle, dit-il en l'amenant dans le hall d'entrée, tout en reclaquant la porte du pied.

— Tu veux boire quelque chose ?

Elle bâille, une main devant la bouche. Elle est épuisée, mais accepte tout de même.

— Tu es fatiguée ?

— Oui.

— Tu veux qu'on monte se coucher ? propose-t-il, affecté par son épuisement.

Il la laisse doucement retomber sur ses pieds et lui tend la main.

— Viens, suis-moi.

Elle se laisse entraîner. Ils montent les marches quand la porte d'entrée s'ouvre avec fracas. Ils s'arrêtent tous les deux dans leur ascension pour se retourner et aperçoivent Reed, immobile sur le pas de la porte, les fixant avec un regard froid. Il les passe en revue, serrant poings et mâchoire. Il a promis à Cara qu'il les laisserait tranquilles, mais il peine à tenir sa promesse. Il l'a dans la peau et plus les jours passent, plus le contact se rétablit entre eux, plus il en souffre. Lucas lui renvoie un regard sombre. Elle ne sait pas trop quelle contenance adopter, alors elle lâche la main de Lucas, refusant de blesser Reed davantage en s'affichant devant lui avec son frère. Même si cela la déconcerte, il semble éprouver des sentiments pour elle.

— Que veux-tu ? l'affronte Lucas.

Sans un mot, Reed fait demi-tour et claque à nouveau la porte. Lucas affiche brièvement un sourire vainqueur, puis se hâte de l'effacer avant de se tourner vers Cara. Elle paraît à nouveau troublée. Il lui saisit la main et l'emmène dans la chambre.

Cara et Reed raccompagnent Lucas à la ferme après s'être assurés que Robert soit parti. Elle est encore une fois affectée par ce qu'il vient de se passer. Reed ne peut que le remarquer. Voir son petit frère dans cet état de détresse et la fille dont il est amoureux depuis longtemps effrayée à ce point le tue. Il aimerait que ce cauchemar cesse.

— Il t'a touché ? s'inquiète Reed en refermant la porte de la chambre.

— Il vient de nous dire que oui ; il l'a encore frappé, s'horrifie à nouveau Cara.

— Je ne parle pas de ça.

Lucas s'allonge sur son lit et se recroqueville sur lui-même en sanglotant à nouveau lorsque que les trois amis entendent la porte d'entrée claquer.

Lucas se crispe et Reed panique :

— Cara, va-t-en !

— Non ! Je reste avec vous.

— Bon sang, Cara ! Pars d'ici, insiste-t-il en se retournant vers elle et en plantant ses yeux dans les siens. Je ne veux pas qu'il te fasse du mal.

— Et je ne veux pas qu'il vous en fasse à nouveau.

Du haut de ses quinze ans, Reed tente de rester courageux, malgré la frayeur qu'il ressent et tient tête à son amie.

— Cara, tu ne peux pas rester là. Je te promets que je vais protéger Lucas, il ne lui arrivera rien d'autre, d'accord ? Mais je t'en prie, va-t-en. S'il te fait du mal à toi aussi, je ne m'en remettrai jamais, tu comprends ?

Cara fronce les sourcils et jette un dernier regard vers Lucas, puis finit par se faufiler par la fenêtre qui donne sur le toit pour rejoindre l'échelle, aidée par Reed qui lui esquisse un sourire peu convaincant. Le geste et la parole qui s'ensuivent la troublent un peu plus : il lui passe la main sur le visage et, les yeux énamourés, il lui murmure :

— Tout ira bien, princesse, je te le promets. Je serai toujours là pour veiller sur vous deux.

... Princesse ? ...

Lucas ferme la porte à clef et prend Cara dans ses bras, puis l'embrasse tendrement. Il commence à la caresser, tout d'abord le long de ses bras nus, ensuite il glisse ses doigts sur la cambrure de ses reins pour enfin passer sous sa robe en calant ses mains sur ses fesses. Elle ne réagit pas à ses gestes et il s'en inquiète.

— Je suis juste épuisée, Lucas. Tout ce travail à la maison cette semaine et, en plus, je n'avais pas autant dansé depuis des mois... J'aimerais juste m'allonger et m'endormir dans tes bras, d'accord ?

Quoiqu'un peu déçu, il abdique gentiment. Elle se déshabille hâtivement et lui demande un tee-shirt qu'elle enfle, puis se glisse dans son lit. À défaut d'être celui qu'il espérait, le message a le mérite d'être clair. Alors Lucas la rejoint, se faufile sous les draps, la prend dans ses bras et la colle contre lui en déposant un doux baiser sur son front.

C'est exactement ce dont elle a besoin. Elle laisse reposer sa tête sur son épaule et place sa main sur son torse. En quelques minutes, elle s'endort, le sourire aux lèvres, sous les caresses chastes de

Lucas. Il se délecte à la regarder. Il savoure ce moment de tendresse et de sérénité.

Lucas se demande depuis combien de temps il l'admire dans son sommeil quand il entend une musique forte accompagnée de rires et de cris d'enthousiasme monter du salon. Il tend l'oreille et la voix de son aîné lui parvient à travers le plancher.

Délicatement, il se dégage des bras de Cara et se lève pour enfiler son jean à même la peau. Il descend les escaliers à la hâte, rejoint le salon et se précipite sur la chaîne hifi pour baisser le son. Reed est au milieu de la pièce, torse nu, une bouteille de whisky presque vide à la main, il se déhanche et frôle, d'une façon indécente, l'une des trois filles qui l'accompagnent.

— Reed ! Bordel de merde, qu'est-ce que tu fous ? Cara dort en haut !

— Et alors ?... Je suis aussi chez moi, petit frère. Je fais ce que je veux, le défie-t-il, un sourire idiot sur le visage.

— Sois plus discret, alors et... Qui sont ces filles ? Tu n'es pas censé être avec Meredith ?

— Meredith ?... C'est qui, celle-là ?

— Reed ! le réprimande son cadet. Tu as quel âge ? Bon sang ! Tu agis comme un ado attardé !

— Elle me casse les couilles, si tu veux tout savoir. Comme toutes ces putes ! Tout le monde me casse les couilles, ici ! Même toi, petit frère, avec tes leçons de morale à la con...

Il porte la bouteille à la bouche et ajoute en laissant retomber mollement son bras :

— Tu peux te les garder pour toi, tes leçons de morale...

— C'est quoi le problème ? le coupe Lucas. Pourquoi agis-tu comme le dernier des imbéciles ?

— Le problème, c'est la pute que tu as dans ton lit, crache-t-il.

— Putain, Reed ! Un peu de respect ! Merde, tu parles de Cara ! Comment peux-tu dire ça ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi ?

— Tu veux vraiment savoir ce qui ne tourne pas rond... Naaaaan, tu veux pas !

Un léger craquement du plancher les interrompt et attire leur attention. Reed est le premier à apercevoir Cara à l'autre bout du couloir, en bas des escaliers, uniquement vêtue du tee-shirt de son frère. Son cœur manque un battement. Il est conscient de l'avoir une nouvelle fois insultée en sa présence et s'en veut déjà. Il secoue la tête. Les idées embrumées par l'alcool, il voit rouge. Si Lucas ne l'avait pas poussé à bout, rien de tout ça ne serait arrivé.

Il repousse brutalement la prostituée toujours pendue à son cou et se rue sur lui afin de lui décocher un uppercut. Sous la violence du coup, Lucas perd l'équilibre et tombe à terre, sonné.

Soulagé d'un poids, Reed rive ses yeux au plafond, secoue sa main endolorie et s'extasie :

— Putain ! Que ça fait du bien !

Il baisse ensuite les yeux sur son cadet, toujours au sol. Il lui jette un regard victorieux et lui décoche un sourire arrogant. Puis il reporte son attention sur Cara. Elle se précipite vers Lucas. Reed se tourne vers une des prostituées et lui agrippe fermement la nuque. Cette dernière, choquée par sa brutalité, se paralyse et peine à le regarder. D'une main, il déboutonne son jean et lui intime en la forçant à se baisser :

— Allez, ma belle, la plaisanterie est terminée. À genoux et occupe-toi de ma queue !

Cara arrive à hauteur de Lucas, le visage tendu par la violence qui électrise l'air. Elle l'aide à se relever et ne peut s'empêcher de voir la prostituée prendre le sexe de Reed en bouche. Elle est

horrifiée et écœurée. Elle a envie de hurler, de bondir sur son ancien ami d'enfance, de l'insulter et de le gifler, mais son besoin impérieux de quitter cette pièce au plus vite l'emporte.

— Lucas, ça va ? s'inquiète Cara en se calant sous son épaule pour le maintenir droit tant il tangué, toujours sonné.

— Oui, oui, ça va aller.

Il s'essuie du revers de la main le léger saignement de sa lèvre qu'il s'est mordue sous la violence du coup.

— Espèce d'abruti ! peste Cara en se tournant légèrement vers Reed et évitant de poser les yeux sur la jeune femme qui s'active à lui donner du plaisir, forcée et contrainte par la main autoritaire posée sur sa tête.

— Tu veux te joindre à nous ? J'en ai assez pour vous quatre et, avec la rage que tu as dans les yeux, je suis certain que nous pourrions passer un moment plutôt bandant et féroce, la provoque-t-il.

— Va te faire foutre !

Il lui décoche un clin d'œil.

— Avec plaisir. (Il reporte son attention sur la jeune femme à ses pieds.) Suce-moi plus fort salope !

C'est la phrase de trop ! Cara est outrée par le comportement de Reed. Comment peut-il être aussi méchant, aussi imbu de sa personne et aussi écœurant ? Où est passé le garçon qui riait, qui débordait de vie et d'amour pour elle et son petit frère ? Désormais, elle le hait et ne peut même plus le regarder. Elle souffre d'avoir cru qu'il était encore bel et bien celui qui fut son ami autrefois. Mais non, ce n'est plus qu'un monstre obscène et violent, dépendant à l'alcool et au sexe.

Prise d'un haut le cœur, elle quitte les bras du blessé, fait un pas en arrière et se retourne tel un automate en direction de la sortie. Elle veut quitter l'enfer qu'est devenue cette maison. Cara sent son cœur cogner durement contre son crâne, elle tremble, elle étouffe, elle suffoque. Uniquement portée par ses jambes, elle traverse le couloir à vive allure. Il lui faut de l'air, beaucoup d'air, et vite ! Lucas l'appelle, mais elle ne l'entend pas. Elle coupe tout contact avec le monde extérieur.

Elle agrippe machinalement la poignée de la porte et dévale les marches du perron à grandes enjambées, puis court à en perdre haleine, droit devant elle, sans même sentir les cailloux affûtés qui entaillent la chair de ses pieds nus.

Lucas essaie de reprendre ses esprits. Il peine, tant il est encore sous le choc. Quand il fait un pas, il tangué, mais il doit rejoindre Cara à tout prix. Sans un regard vers son frère, qui est maintenant tout proche de l'orgasme, il attrape la chemise posée sur une chaise et se rue vers la sortie en s'habillant à la hâte. Il dévale les marches du porche et se met à courir comme un dératé dans l'espoir de rattraper Cara avant qu'elle ne s'enferme chez elle à double tour.

Il pensait la trouver devant la maison, mais elle n'y est pas. Aucune lumière à l'intérieur. Il ne prend pas le temps de frapper et ouvre la porte à toute volée, parcourt chaque pièce en criant son nom, mais en vain. Elle n'est pas là. Il pivote plusieurs fois sur lui-même en se maltraitant les cheveux. Elle avait l'air tellement choquée. Il revoit en boucle son visage effaré et son expression de panique et de dégoût. Il a du mal à faire la part des choses et à se concentrer tant son angoisse grandit. Puis, du fond de lui-même, surgit une étincelle de lucidité. Oui ! Elle ne peut être que là-bas...

Il fait demi-tour et, après une course effrénée, ill'aperçoit enfin, dans la pâle lumière du clair de lune. Elle est repliée sur elle-même, assise, adossée à l'arbre, l'arbre de leur enfance, l'arbre des souvenirs et des jours heureux. Il s'avance doucement. Il se baisse et la prend délicatement dans ses bras. Elle paraît si fragile, tremblante de tout son corps seule dans la nuit.

Elle se blottit doucement contre lui sans un mot. La respiration encore affolée par sa course et tout à la joie de l'avoir retrouvée, il laisse passer un instant, puis l'embrasse tendrement. Les lèvres de Cara sont salées et son visage est inondé de larmes. Elle répond timidement à son baiser, puis avec voracité.

Elle n'est plus que colère et désir mêlés. Elle a un tel besoin d'exprimer cette rage et cette fougue au fond d'elle que, dans un élan, elle lui arrache sa chemise, faisant sauter chaque bouton. Elle précipite ses doigts sur sa peau, lui caresse le torse, puis se presse contre lui. Lucas n'en peut plus. Il la veut, là, maintenant.

À la force de ses jambes, il la relève et l'appuie contre leur arbre, comme si celui-ci s'apprêtait à sceller leur union. Il l'embrasse. Il soulève son tee-shirt, passe la cuisse de Cara sur une de ses hanches, écarte son sous-vêtement et de deux doigts vérifie qu'elle est prête à le recevoir sans autres préliminaires. Il défait hâtivement son jean, se loge entre les replis de sa chair chaude et humide et, d'un seul coup, il s'enfonce en elle. Cara crie son plaisir, en le sentant si dur au fond d'elle. Après quelques va-et-vient rapides et lorsqu'il l'entend gémir son nom, l'incitant à la pilonner davantage, il lâche prise et la prend de plus en plus fort, comme s'il voulait la marquer. Puis ils jouissent l'un après l'autre. C'est tellement intense que, l'instant d'après, ils se laissent glisser et se retrouvent enlacés assis par terre, les jambes emmêlées incapables de les soutenir plus longtemps.

Ils restent ainsi un long moment, l'un contre l'autre, récupérant leur souffle sans un mot. Aucune parole n'est d'ailleurs nécessaire. Ils regardent ensemble le ciel et ses multitudes d'étoiles. Au bout d'une heure, d'un siècle, ils ne savent pas, Lucas se lève et lui tend la main pour l'aider à en faire autant. Une fois Cara debout, il se baisse et la soulève de terre. Il la tient serrée tout contre son torse, dans ses bras. Elle enroule ses mains autour de sa nuque, puis il marche jusque chez elle, toujours en silence.

Il ouvre la porte et l'amène jusqu'à la salle de bain. Il la déshabille et la pousse sous la douche. Il fait couler l'eau, le temps d'éponger le maquillage qui a maculé son visage à cause des larmes. Elle se laisse faire, épuisée par toutes ces émotions. Sous la douche, il la lave des cheveux à la pointe des orteils, sans aucun geste sensuel, il prend simplement et tendrement soin d'elle. Il l'enroule dans une serviette, puis ouvre le premier lit qu'il trouve et l'y dépose tout en douceur. Il prend à son tour une douche rapide, craignant que l'idée de fuir ne la reprenne.

Les yeux fermés, Cara sent que Lucas se couche tout contre elle. Elle a besoin de sa chaleur, de son corps. Elle reconnaît l'odeur de son propre gel douche sur sa peau et cela la fait sourire. Lucas n'est pas insensible à ses gestes et est déjà prêt pour un second round.

Elle sourit à nouveau, le pousse sur le dos et monte à califourchon sur lui pour se laisser glisser le plus lentement possible sur son sexe. Leurs mains se rejoignent, et c'est les yeux dans les yeux qu'ils savourent l'instant. Il lâche ses mains pour lui saisir les hanches et lui faire adopter un rythme plus rapide et intense.

Cara s'endort enfin, apaisée, à des centaines de lieues de Reed et de ses problèmes.

Dans l'obscurité, les yeux vides d'expression et rivés au plafond, Lucas sourit légèrement, puis

plus largement.

Tout se passe comme prévu et à merveille...

Elle s'émerveille de sa façon de bouger et d'onduler des hanches. Elle embrasse son biceps et trace un chemin de baisers vers son torse parfaitement sculpté. Ses yeux dérivent avec avidité de son ventre à son sexe turgescent qui la pilonne avec habileté. S'abandonnant à son rythme savamment mesuré, elle bascule la tête et ferme les paupières. Sa jouissance est proche. Son corps se tend de spasmes délicieux. Elle lâche prise et jouit autour de lui.

— Tu es mienne, dit-il dans un râle.

... Cette voix ?... Ce n'est pas ?...

Elle se redresse brusquement en ouvrant les yeux. Reed l'observe d'un regard fiévreux et empli d'arrogance.

Criant, Cara se réveille en sursaut. La lumière du jour l'aveugle. Elle se passe la main sur le visage. Son cœur bat légèrement trop fort dans sa poitrine et contre ses tempes. Elle se maudit d'avoir fait ce cauchemar et d'y avoir pris du plaisir. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez elle ?

Sa vision se précise peu à peu. Elle jette un coup d'œil sur le magnifique corps robuste allongé à côté d'elle et sourit, rassurée. Lucas dort encore, elle ne l'a pas réveillé. Elle se mord la lèvre en le parcourant d'un air gourmand. Le voir dormir nu sans même un drap sur lui est un régal pour les yeux.

En balayant la pièce du regard, elle reconnaît les rideaux beiges, la tapisserie jaune et la coiffeuse de sa mère dissimulée sous un drap fin. Elle se redresse une nouvelle fois en sursaut. Que fait-elle dans l'ancienne chambre de ses parents ?

Un flot d'émotions la percute. Elle se faufille délicatement hors du lit et se lève en emportant avec elle la couverture afin de recouvrir pudiquement sa nudité. Sur la pointe des pieds et sans bruit, elle quitte la chambre dont la vue lui est insupportable et douloureuse. Une fois dans le couloir, elle s'adosse au mur quelques instants et tente de refouler les sanglots qui lui montent à la gorge. Ses parents lui manquent tellement. Être orpheline à l'aube de ses trente ans lui semble redoutable et effrayant. Elle a encore tant besoin d'eux. Cara aurait vraiment aimé leur parler de Lucas, de l'homme qu'il est devenu et de ses sentiments naissants. Son père aurait été fier de la savoir avec un homme comme lui, sérieux, travailleur et indépendant.

Paul Avery était un homme droit et respecté, un neurochirurgien réputé dans son domaine, et il ne partageait pas toujours les choix de sa fille unique en matière de relations. Il espérait voir un homme digne de ce nom, et non un petit voyou sans avenir, au bras de sa petite puce. Katherine Avery, quant à elle, était une mère et une épouse douce et attentionnée pour sa famille. Femme au foyer, elle s'occupait de tout avec l'éternel et radieux sourire qu'appréciait Cara. Elle aurait adoré ce que Lucas est devenu et Cara aurait sans doute passé des heures à parler de lui avec sa mère, comme elles avaient coutume de le faire autrefois.

— Hé ! Ma puce, déjà debout ?

Lucas en sort la tête dans le couloir.

Perdue dans ses souvenirs, Cara est surprise. Elle ne l'a pas entendu ouvrir la porte. Elle pivote vers lui et glisse un long regard sur son corps nu. Il est magnifique avec ses cheveux cuivrés en

bataille, les yeux encore tout ensommeillés et les traces de draps marquant son visage. Elle l'enlace et pose sa tête contre son torse.

— Oui. Je vais aller préparer des pancakes, ça te dit ? demande-t-elle en levant le menton vers lui.

Il sourit largement. La sentir contre lui l'enchanté. Avant le petit-déjeuner, il souhaiterait clore leur nuit par un dernier câlin, alors il la soulève pour la ramener dans la chambre. Mais elle se débat et lui ordonne :

— Non, Lucas, repose-moi, s'il te plaît !

Lucas, inquiet, s'exécute.

— Tu es sûr que tout va bien ?

Elle quitte la pièce précipitamment.

— Oui, oui !

Cara ne fait pas un pas de plus qu'il la rattrape par le bras.

— Hé, non ! Je vois bien que quelque chose te perturbe ? Alors, dis-moi, que se passe-t-il ? Essaie de me parler, Cara, nous sommes ensemble, nous devons parler des choses qui nous tracassent, non ?

Cara baisse le regard. Il a raison, cela dit si elle se confie, elle ne pourra pas retenir ses larmes, alors elle lâche sommairement :

— C'est... C'était la chambre de mes parents...

Lucas fait rapidement le lien.

— Oh ! Je suis désolé. Je n'ai pas fait attention, hier soir.

— Ce n'est pas grave, Lucas.

Elle reprend un visage rayonnant et poursuit :

— Tu veux combien de pancakes ?

Elle dévale aussitôt les escaliers sans attendre la réponse cherchant à tout prix à éviter le sujet. Lucas, perplexe, se gratte la tête, remet en place les épis de sa chevelure et file chercher ses vêtements.

Reed se réveille lentement. Les battements de son cœur tambourinent à un rythme impitoyable contre ses tempes. Lorsqu'il ouvre enfin ses lourdes paupières, il est allongé, totalement nu, sur le canapé du salon. Les cheveux de la jeune fille le chevauchant s'étalent sur son visage. Il bouge ses membres endoloris par sa position peu confortable. Il ne se souvient plus de sa nuit. Le seul flash lui revenant en mémoire est l'accrochage avec son frère et Cara.

Il fulmine et se maudit. Reed n'est jamais de très bonne humeur au réveil, mais aujourd'hui, c'est vraiment le sommet. Il a encore tout foiré.

Il pousse sans aucune délicatesse la fille sur le côté, et, sans que cette dernière sorte de son profond sommeil, il fait une première tentative pour se lever. La tête lui tourne, alors il s'assied lourdement sur le bord des assises. La jeune femme derrière lui entoure son abdomen de ses bras.

— Coucou, beau gosse ! le salue-t-elle d'une voix rendue rauque par l'alcool et la fatigue.

Reed arrive finalement à se maintenir sur ses pieds. Il est à peine réveillé qu'il en veut à la Terre entière, alors il grogne sèchement :

— Casse-toi, tu seras mignonne.

La jeune femme à la chevelure blonde et au maquillage dévasté et dégoulinant se lève. Elle n'a pas la moindre intention de partir maintenant. Elle n'a pas peur de Reed. Elle aime les mauvais garçons dans son genre et sait comment agir avec eux. Dans la nuit, ses deux copines ont filé en douce, mais elle est restée dans l'espoir de capter davantage son attention.

Elle s'avance doucement derrière lui, passe ses mains sur son torse et dépose un baiser sur son tatouage qui s'étend de son cou à l'épaule.

Il peste à nouveau :

— Dégage ! Tu es sourde ou quoi ?

Elle persiste et descend petit à petit ses doigts le long de son corps ferme. Malgré son agacement, il se laisse faire. À hauteur de son entrejambe, elle lui empoigne délicatement les testicules et les caresse. Il frissonne déjà et sent la pression se propager dans son sexe palpitant entre les mains agiles de la prostituée. Il pivote entre ses bras, hausse un sourcil et, tout en la regardant de haut, il affirme :

— Toi... tu veux encore baiser.

Elle ne répond pas, mais lui sourit de manière plus que suggestive avec un regard coquin. Il la repousse lentement jusqu'à la table et la retourne brusquement, l'agrippe au niveau de la nuque et la contraint à se plier sur le meuble, la joue écrasée contre le bois. Il lui intime l'ordre d'étendre les bras devant elle. Elle obtempère, amusée par son caractère dominant.

Il fouille dans les poches de son jean plié sur le dossier de la chaise et en sort un préservatif, l'enfile soigneusement et sans plus de ménagement, il la pénètre en la maintenant de force pour qu'elle reste dans la même position. Il la pilonne avec tant de brutalité que la jeune femme crie, ressentant autant de douleur que de plaisir. Il ne se soucie pas de savoir s'il lui fait mal ou non. Il cherche sa propre jouissance. Les hurlements de sa partenaire, son étroitesse et la sensation de satin lui entourant la queue l'excitent. Après plusieurs va-et-vient, il sent les premiers signes de la jouissance s'enrouler autour de son échine et une vague de chaleur s'empare de chaque molécule de son corps. Après un dernier et vigoureux coup de reins, ses muscles se contractent, il plisse le front et les paupières, puis, la bouche à demi ouverte, il émet un grognement en éjaculant.

À peine remis de son orgasme, il lui enserme le bras et la relève comme une vulgaire poupée, rive ses yeux aux siens et, en détachant chaque syllabe, il lui ordonne :

— Dé... ga... ge, maintenant ! T'as pi... gé ? Dé... ga... ge...

Lorsqu'elle déguerpit enfin, il se tourne vers la table et l'observe un long moment, sans bouger. Un horrible et lointain souvenir le percute : cette même table, cette même mise en scène...

Mon Dieu ! Que vient-il de faire ? Il devient son propre cauchemar...

Lucas pose les coudes sur le plan de travail au milieu de la cuisine et se soutient le menton. Il est fasciné par sa belle qui s'affaire : pancakes, œufs brouillés et lamelles de bacon grillé. Il en a l'eau à la bouche, son ventre gargouille et toute cette nourriture étalée devant ses yeux le met au supplice. Il tente d'attraper une tranche de bacon, mais Cara l'en empêche en lui tapant vivement la main de sa spatule.

— Hé ! Bas les pattes, goinfre ! Je n'ai pas fini, lui reproche-t-elle gentiment le sourire aux lèvres.

Boudant, Lucas essaie de l'amadouer en adoptant le visage d'un petit garçon triste, mais cela ne marche pas. Elle éclate de rire et le réprimande une fois de plus.

Le déjeuner prêt, ils s'installent à table et mangent tranquillement, au son de la radio. Ils rient et se chamaillent comme deux adolescents. Une fois le repas fini et la vaisselle terminée, Lucas décide de rentrer à la ferme :

— Où vas-tu ?

— Je vais aller mettre une chemise avec des boutons... (Il ricane et lui décoche un clin d'œil complice.) Et voir si Reed...

— Chuuut ! souffle-t-elle en mettant son index devant la bouche. S'il te plaît, est-ce que « R.E.E.D » peut quitter notre vocabulaire et nos conversations au moins pour le week-end ?

Il rit aux éclats.

— D'accord, plus de « R.E.E.D », ma puce, mais il faut tout de même que j'aille me changer, dit-il en lui déposant un bref baiser sur le front.

Cara lui inspecte le visage et, tout en passant son pouce sur sa lèvre gonflée et meurtrie, elle s'inquiète :

— Ça va ? Tu n'as pas trop mal ?

— Ça ira, ma puce, ne t'inquiète pas. J'en ai vu d'autres.

Il lui caresse la joue et, pivotant pour empoigner la porte, il s'arrête brusquement dans son élan.

— Dis-moi, Cara... Ça te dirait qu'on s'éloigne un peu de Cornfield pour le week-end ?

Elle s'enthousiasme à cette initiative.

— Oui, bien sûr. Tu as une idée ?

— Atlanta ? l'interroge-t-il.

— Parfait ! Partons pour Atlanta.

En sortant de la douche, Reed vêtu d'un simple jean, descend à la cuisine. Il est bientôt midi et il est affamé.

Arrivant en bas des marches, il tombe nez à nez avec son cadet. Reed n'est pas fier de l'avoir frappé. Il s'en veut. Pendant des années, il l'a défendu afin que personne ne lève la main sur lui pour finalement devenir lui-même son agresseur. Comment pourrait-il à nouveau le regarder en face ?

Lucas lui jette un rapide coup d'œil et l'évite pour emprunter les escaliers. Il ne lui parlera pas tant que ce dernier ne lui présentera pas ses excuses en bonne et due forme. Et, il attend de lui qu'il soit sincère. Mais son aîné est bien trop orgueilleux pour s'abaisser à cela. Il poursuit donc son ascension afin d'aller se doucher, se changer et préparer quelques affaires.

— Euh... Je vais me faire un truc à manger, tu veux quelque chose ?

Lucas s'arrête et, du haut de l'escalier, se tourne vers lui, la main appuyée sur la rampe.

— Non, merci. J'ai déjà mangé chez Cara.

— Chez Cara, évidemment.

Amère, Reed se passe de tout commentaire. Il se contente d'encaisser et de hocher la tête avant de reprendre sa route.

— Et... c'est tout ? s'enquiert Lucas avec une once de provocation dans la voix.

Il ne s'attend pas vraiment à des excuses. Il est même plutôt agacé par son frère et vaguement jaloux des sentiments douteux qu'il semble éprouver à l'égard de sa petite amie.

Reed se tourne vers Lucas, l'interrogeant du regard. Que veut-il exactement dire par là ?

— Pas de crise ? Pas de coup de poing bien placé ? s'explique Lucas en mimant des uppercuts.

Au vu du sourire moqueur qu'arbore son frère, Reed ne sait pas s'il doit prendre ces remarques au second degré ou non, mais il encaisse encore une fois. Il ne les a pas volées.

— Non. Rien de tout cela, Lucas.

Lucas a une subite envie de mettre les choses au clair. C'est l'occasion : ils sont seuls. Reed semble sobre et pourrait avoir moins de mal à s'ouvrir, pour une fois. Il descend quelques marches sous son regard dubitatif.

— Pourquoi es-tu revenu à la maison ?

Lucas n'a toujours pas obtenu de réponse claire et franche à cette simple question.

— Encore ? Tu insistes, décidément, s'agace Reed dans un rire sans joie.

Lucas en a assez. Il peine à supporter ses cachotteries, alors il dévale les marches pour arriver à sa hauteur. Il ne lâchera pas le morceau, cette fois-ci.

— Oui, Reed. Je me permets d'insister. Dis-moi en me regardant droit dans les yeux que ce n'est pas pour Cara.

Reed fixe le regard furieux de son cadet. Il sait que les explications sont inévitables. Oui, il aime Cara. Il l'a d'ailleurs toujours aimée, mais ce n'est pas un scoop pour Lucas, alors pourquoi persiste-t-il ? Doit-il le crier sur tous les toits afin qu'on lui fiche la paix ? Il n'a pas pour habitude d'étaler ses sentiments. Il a connu des tas de femmes, mais aucune n'est jamais arrivée à la cheville de Cara. En plus, il sait très bien que son comportement de la veille l'a définitivement mis hors course. Alors, à quoi bon avouer son amour pour elle ?

— Ouuiiii, je suis revenu pour elle, si c'est ce que tu veux entendre ! Mais pour toi aussi, alors, arrête ! Ta « séance confession » est vraiment ridicule.

Ils ne se quittent pas des yeux. Ils se toisent et s'examinent un peu à la manière de deux félins prêts à se bondir dessus. Lucas s'interroge. Il n'arrive pas à tout assimiler. Il se souvient de sa discussion avec Cara au sujet de Reed et de sa vie à New York.

— Pourquoi ?... Pourquoi ici et maintenant ?... Puisque, apparemment, tu étais à New York, pourquoi ne pas l'avoir recontactée là-bas ?

Reed soupire. Pourquoi Lucas ne se contente-t-il pas de ce qu'il vient de lui dire ? Il le sait aussi buté que lui-même, mais il n'ignore pas que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

— Je ne pouvais pas, pas encore.

— Alors pourquoi maintenant, bordel de merde ? s'énerve Lucas en haussant le ton.

— Parce que !... hurle Reed hors de lui.

Puis il reprend plus doucement.

— J'étais persuadé qu'elle te tomberait dans les bras en revenant ici et...

Il s'interrompt. Cette discussion devient décidément incongrue et il a honte de ses propres sentiments.

— Et tu ne voulais pas que ça arrive ? C'est ça ?

Reed ne répond pas et baisse le regard. Son frère a mis le doigt sur sa plus grande faiblesse : la jalousie malade qu'il ressent envers son cadet pour tout ce qui a trait à Cara. Lucas le toise en serrant la mâchoire. Tout devient limpide à ses yeux.

Il fait un pas en arrière, se tourne, hésitant, prêt à remonter à l'étage, mais il change d'avis. Il a besoin d'extérioriser cette rage tapie au fond de lui. Il pivote à nouveau vers Reed et, en prenant un maximum d'élan, il serre le poing et lui envoie une droite en plein nez. Sous l'impact, Reed recule, déstabilisé, et percute la commode derrière lui.

— Maintenant ! On est quitte, grogne Lucas avant de laisser son aîné, sonné par le choc.

Meredith Dayle a passé une superbe soirée, hier. Quel plaisir de reparler à Lucas ! À l'époque du lycée, elle était sortie avec lui pendant quelques semaines. Et ce midi, en mangeant tranquillement son déjeuner dans son appartement du centre-ville, elle se demande pourquoi leur relation n'a pas fonctionné. Ils étaient jeunes et elle se souvient que Lucas était très introverti à l'époque, ce qui ne lui plaisait pas tellement. Elle attendait d'un homme un côté plus sûr de lui, plus aventureux.

Cela dit, durant ses années d'université, elle a eu son lot d'histoires avec des garçons très extravertis dans le genre de Reed. Maintenant qu'elle fait la comparaison, elle est certaine d'avoir davantage besoin d'un homme comme Lucas : stable, mesuré, mature et apprécié par tous. En effet, la carrière politique qu'elle souhaite embrasser ne lui permettrait pas d'être au bras d'un homme trimbalant de lourdes casseroles derrière lui. Hélas, Lucas est déjà avec Cara et les sentiments qu'il éprouve pour elle semblent très forts. Il n'a pas arrêté de lui parler d'elle pendant leur danse hier soir. Mais Meredith n'est pas du genre à laisser tomber au premier obstacle. Elle sait s'imposer certains objectifs, et la reconquête de Lucas pourrait bien devenir sa priorité...

Une fois sa vaisselle faite et un peu de ménage effectué, elle se pose sur son canapé en allumant la télévision lorsque quelqu'un frappe à sa porte.

Dans un soupir, elle se lève pour ouvrir.

— Oh, mon Dieu, Reed ! Que t'est-il arrivé ? s'inquiète-t-elle en observant l'ecchymose sur son visage.

Elle lui passe les doigts sur le visage, mais il n'est pas d'humeur. Il évite son geste en tournant la tête et bougonne.

— Rien ! Ne t'occupe pas de ça. J'ai juste besoin de baiser, O.K. ? Alors, ferme-la et laisse-toi faire!

Reed ne lui laisse même pas le temps de répondre qu'il presse ses lèvres sur sa peau au niveau de son cou en la poussant à reculons jusqu'au salon. Il a envie de son corps. Il désire s'abandonner à l'extase qu'il ressent en touchant la peau d'une femme. Il n'a plus que cela en tête. Il est animé par cette rage, ce besoin animal. Il veut noyer la peine et le désespoir qui l'étouffent dans la jouissance. La femme qu'il aime, la seule qu'il aimera sans doute jamais, ne sera sûrement jamais sienne.

Meredith sent son amant perturbé, mais elle se laisse aller à son désir, sans chercher à comprendre. Cela ne vaut pas la peine avec lui. Il ne se dévoile que très rarement.

Puis, elle s'en fiche. Elle a l'impression d'être la femme la plus désirable au monde à chaque fois qu'il se jette sur elle de cette façon. Lorsqu'il pose sa bouche contre elle, son corps frissonne et se

transforme en torche humaine.

Ils percutent ensemble la table basse. Meredith perd l'équilibre, mais il la rattrape de justesse et balance un violent coup de pied au meuble qui virevolte au travers de la pièce. Elle sursaute, mais ne dit rien. La fougue du jeune homme excite sa libido. Elle lui agrippe vigoureusement la chevelure et la tire en arrière afin de lui permettre un libre accès à la peau mal rasée de son cou. Elle y cale sa bouche et plante ses dents sur l'os de sa mâchoire. Il grogne. Elle n'est pas tendre, mais cette morsure est à la hauteur de ses attentes. Il veut avoir mal. Il veut que cette souffrance physique noie celle torturant son âme.

Reed lui attrape l'ourlet de son tee-shirt et le lui ôte sauvagement. Une fois sa poitrine dénudée, il plonge sa tête entre ses seins. Il les lui empoigne et lui mord un à un ses tétons durcis. Elle crie de plaisir. Oui, elle aime sa férocité ! Elle en veut plus, encore plus ! Elle l'incite à poursuivre en lui maintenant la tête plaquée contre sa poitrine.

À bout de souffle et au bord de l'explosion, Reed la jette sur le canapé et, sans même lui laisser le temps de s'allonger correctement, il la retourne pour qu'elle lui offre ses fesses. Avec la même frénésie, il lui retire son bas de jogging, arrachant son string dans la foulée. Encore une fois, il ne se soucie pas de savoir si elle est prête ou non. Il déboutonne son jean, baisse fiévreusement son boxer sur ses hanches, enfle le préservatif que Meredith lui tend, pose un genou sur les accoudoirs du divan afin de bien se caler derrière elle et, d'un coup de reins sec, il la pénètre. Meredith hurle sous la violence de l'assaut et étouffe son cri dans le coussin. Reed est en transe, son abysse est un pur délice, étroit et glissant à souhait. Son intimité s'enroule parfaitement autour de son membre en fusion. La position de la jeune femme lui donne une vue imprenable sur son rectum. Il désire aussi la posséder par cet orifice, alors, les mains plaquées sur elle, il enfouit doucement son pouce pour se frayer un passage. Les cris de Meredith s'intensifient, elle est prise de vagues de chaleur et d'innombrables frissons. La sentant ouverte et prête à le recevoir, il se retire pour pouvoir remplacer son pouce par son pénis. D'une main, il continue à la maintenir et de l'autre, il accompagne sa pénétration, il l'empale d'un seul coup de rein, sans ménagement, puis il râle en levant les yeux au ciel. Il s'immobilise sitôt son sexe entièrement enfoui en elle. Meredith est ravie, ce laps de temps lui permettant d'estomper la douleur due à cette intrusion violente. L'extase qu'il éprouve en sentant sa queue si étroitement entourée le met dans un émoi profond. Il frémit, frissonne et vacille. Elle apprécie, et ondule au rythme de ses va-et-vient plus lents. Elle n'est plus qu'une boule de sensations. Elle connaît l'égoïsme de Reed pendant le coït, alors elle pose ses doigts sur la partie de son intimité qui palpite et qui gonfle d'excitation. Elle se caresse, accorde toute l'attention que réclame son clitoris. Elle est prête à exploser. Son corps tremble et les battements de son cœur s'accélèrent au rythme des mouvements du jeune homme proche de la jouissance. Leurs gémissements se font de plus en plus intenses et se muent en cris. Continuant à la pilonner avec vigueur, il lui empoigne fermement les hanches pour lui imposer sa propre cadence. Meredith étant plus dilatée, il s'enfonce en elle plus profondément. Il s'engouffre de toute sa longueur, cela rend chaque poussée encore plus exquise.

Puis, dans un dernier cri, ils jouissent.

— Non ! Ne change pas de station, rouspète Cara.

Ils ont pris la route pour leur week-end en amoureux. Cornfield étant à vingt-quatre miles d'Atlanta, ils ont une petite demi-heure de route.

— Tu es sérieuse ? Ne me dis pas que tu aimes ce genre de musique ?

— Oui ! J'aime ! Je trouve ça entraînant. Ça donne envie de bouger, de danser, de faire la fête.

— Ce n'est que d'incessants boums boums, et rien d'autre !

— Et alors ? dit-elle, presque outrée par sa remarque. Tu sais, grand-père, il y a autre chose que la country, dans la vie !

Lucas éclate de rire.

— Tu viens vraiment de me traiter de grand-père, là ? Je ne rêve pas ?

Elle glousse. Il sait très bien qu'elle se moque de lui, mais il n'a pas dit son dernier mot. Longeant la route qui rejoint l'Interstate-20 avec la Ford de Cara, il donne un grand coup de volant pour se ranger sur le terre-plein de gravier.

— Que fais-tu ?

Il ne répond pas, sort de la voiture, fait le tour, ouvre la portière et tend la main à Cara.

— Mademoiselle, puis-je me permettre ?

Cara se lève de son siège, quelque peu interloquée par la soudaine mise en scène de Lucas.

Il ouvre la portière arrière et l'invite d'un geste galant à s'y asseoir.

— Après vous...

Perplexe, Cara s'exécute en l'interrogeant du regard.

— Tu vas voir de quel bois se chauffe le grand-père, pouffe Lucas en la poussant à s'allonger avec lui sur la banquette arrière de la Ford.

— Lucas ! s'esclaffe-t-elle lorsqu'il presse ses lèvres sur son cou pour la combler de baisers. On ne peut pas faire ça, ici !

Il sourit contre sa peau et lui passe les mains sous son débardeur.

— Bien sûr que si !

Absolument, il a bien l'intention de lui faire l'amour à l'arrière de cette voiture, sur ce bas-côté de la route. Au diable, la bienséance ! Il veut passer un week-end hors des sentiers battus, à commencer par balancer ses principes à la poubelle.

La nuit tombe sur la petite bourgade de Géorgie. Reed et Meredith ont passé leur samedi au lit.

Elle sort tout juste de dessous les draps. Après sa douche, elle retourne dans la chambre où Reed, toujours dévêtu, profite de la télé une bière à la main.

— Dégage de là, grogne-t-il lorsqu'elle passe devant l'écran plat pour attraper des sous-vêtements dans la commode. Pourquoi t'habilles-tu ? continue-t-il en l'observant enfiler sa culotte de dentelle.

— Si tu m'écoutais lorsque je parle, tu saurais que j'ai rendez-vous avec le maire et les adjoints,

ce soir.

— Tu baisses aussi avec lui ?

— Reed ! Non, c'est un homme marié et, qui plus est, un homme bien. Tous les hommes ne sont pas comme toi à baiser tout ce qui bouge...

— Foutaise ! J'ai côtoyé énormément d'hommes politiques, et je peux te dire qu'ils se tapent tous des minettes dans ton genre.

— Jaloux ? dit-elle en passant sa jupe.

— Je n'en ai rien à branler.

Il lève sa canette vide et la secoue.

— Va m'en chercher une autre, tu seras gentille.

— Tu sais où est le frigo ? Alors, tu bouges ton joli petit cul et tu te débrouilles, Reed, rétorque-t-elle en se maquillant les lèvres d'un rouge vif après avoir enfilé son chemisier.

Reed s'exécute en grommelant.

— Dis-moi, Reed, je voulais te poser une question, demande-t-elle en enfilant ses boucles d'oreilles.

— Comment se fait-il que je sois un aussi bon coup au pieu ? raille-t-il en pensant toutefois un peu ce qu'il dit. Bah ! Écoute, ça me vient comme ça. C'est une seconde nature chez moi.

Une nouvelle bière en main, il la rejoint et se serre contre elle dans le but de la faire reculer et la plaquer contre le mur.

— Si tu en veux encore, tu n'as qu'à demander, ma belle.

Meredith soupire et lève les yeux au ciel, dépassée par son orgueil. Elle passe ses doigts sur ses biceps, appréciant leurs formes et leur robustesse, puis s'explique :

— Non. J'aimerais qu'on organise un petit repas avec Lucas et Cara, un de ces jours.

Reed fait un pas en arrière et son sourire enjôleur s'évanouit aussitôt.

— Non, hors de question !

— Pourquoi ? le supplie-t-elle. Je trouve que c'est une excellente idée, moi !

— Eh ben, moi, je ne trouve pas. C'est même la pire de toutes les idées tordues que tu aies eues.

Elle s'approche à nouveau de lui et lui dessine de petits cercles imaginaires sur ses abdos divinement sculptés.

— Écoute, Reed ! Je sais que tu en pines pour la jolie Cara, donc, je te propose un marché...

Reed fronce les sourcils : d'une, il est agacé par le fait que tout le monde, ici, semble connaître l'attachement qu'il voue à son amie d'enfance, et de deux parce qu'il ne comprend pas où Meredith veut en venir. Un repas ? Pour quoi faire ?

— Voilà : si tu le souhaites, je peux t'aider à conquérir le cœur de ta belle, continue-t-elle.

Reed lui empoigne brutalement le bras et l'attire contre lui. Les yeux fixés aux siens, il grogne :

— Elle me hait. Tu n'y arriveras jamais.

— Tu me connais mal, Reed. Quand j'entreprends quelque chose, j'arrive toujours à mes fins.

Elle se dégage de sa poigne et attrape son sac à main posé sur le petit meuble à côté d'elle.

Il ne peut s'empêcher de ressentir une légère bouffée d'espoir, mais reste tout de même sceptique et

méfiant. Il flaire un piège derrière tant de bonne volonté. En un tour de main, il attrape le cou de Meredith pour que cette dernière le regarde droit dans les yeux et qu'il ait toute son attention.

— Et je peux savoir ce que *toi*, tu y gagnes ?

— Ton frère... s'étrangle-t-elle.

Il relâche sa prise. Elle a toute son attention.

— C'est quoi, le plan ?

— Te faire devenir un gentil petit toutou.

Reed éclate aussitôt de rire, mais se tait rapidement en voyant briller l'étincelle de la détermination dans ses yeux.

— T'es sérieuse ?

Elle hoche la tête en esquissant un petit sourire malicieux.

— Très sérieuse.

— C'est ridicule ! proteste-t-il.

— Ne sois pas si défaitiste, écoute ! Je ne te demande pas de devenir l'homme parfait, mais de te calmer un temps et de démontrer à ta belle que tu sais te tenir, que tu n'es pas qu'une brute épaisse sans cœur. D'accord ?

Elle lui tapote le torse et ajoute :

— Trouve-toi un boulot et sois gentil, tu veux ?

— Et, c'est tout ? Tu penses qu'on peut la berner avec si peu?...

— Évidemment. Les femmes aiment les mauvais garçons, mais... les mauvais garçons avec un cœur et un cerveau.

De son doigt, elle lui trace une ligne horizontale sur son bas-ventre.

— Le cerveau situé au-dessus de la ceinture, Reed !

L'hôtel miteux que Cara et Lucas dénichent après plusieurs tentatives infructueuses dans des endroits plus confortables fera l'affaire pour une nuit. Leur petite escapade dans la plus grande ville de l'état de Géorgie a, malgré leur bonne humeur, très mal démarré.

Tout d'abord, ils ont voulu aller à l'exposition d'un jeune peintre contemporain réputé dans le comté. Malheureusement, celle-ci était annulée pour cause de travaux urgents. Ensuite, ils ont tenté le zoo. Tout s'est bien passé jusqu'à ce qu'un orage éclate et qu'ils se retrouvent trempés jusqu'aux os. Ils se sont donc mis en quête d'un endroit au sec et au chaud où passer la nuit.

Ce quartier d'Atlanta est plutôt malfamé et peu fréquenté, mais c'est le seul hôtel à disposer de chambres libres à cause du grand marathon organisé le lendemain en ville pour une œuvre de charité, et, comme les deux amants ne veulent pas rentrer à Cornfield ce soir, ils se décident finalement à prendre la chambre.

La vieille dame de la réception les amène au premier étage. Cara est légèrement dubitative en remarquant le délabrement et le manque flagrant d'hygiène des couloirs qu'ils empruntent. Elle serre la main de Lucas tellement fort que ce dernier en rit et lui murmure à l'oreille :

— Si tu veux rentrer à la maison, il est encore temps.

Cara prend sur elle et refuse gentiment en secouant la tête. Elle veut vraiment passer cette nuit ici avec lui, loin de tout et malgré le prix à payer. Lucas serait partant pour rentrer, mais il veut lui faire plaisir, alors s'ils doivent dormir dans cet hôtel, ils y dormiront. Lorsque la dame aussi âgée que peu loquace les laisse devant la porte trois cent neuf ou trois cent six, se demande Cara, vu que le dernier chiffre pend lamentablement, ils pouffent de rire. Ils avaient espéré un week-end inoubliable et il le sera, à n'en pas douter.

Lucas ouvre lentement la porte sous le regard suspicieux de Cara qui appréhende l'aspect de la chambre. Elle imagine déjà de gros rats courir dans tous les sens, des toiles d'araignées suspendues aux quatre coins et des murs fissurés semblables à ceux du corridor qu'ils viennent de longer.

— Tu es prête ?

— Allez, ouvre ! Ce ne doit pas être si terrible que ça, j'en suis certaine.

— Tu penses sérieusement ce que tu dis, là ? la taquine-t-il.

Elle le pousse pour l'écarter du chemin. Elle est frigorifiée et ne rêve que d'une chose : passer des vêtements secs.

La chambre n'est finalement pas aussi laide et sale que cela. Évidemment, les murs sont dans le même état lamentable que le reste du bâtiment. Cela dit, tout paraît propre et c'est plutôt cosy, vieillot, mais douillet, pense Cara en s'asseyant sur le matelas au couvre-lit à fleurs. Lucas s'est déjà débarrassé de son polo et de son tee-shirt.

En laissant glisser son regard sur le dos de ce dernier, Cara se souvient avoir déjà remarqué la cicatrice qui lui marque la peau lorsqu'il peignait torse-nu, la semaine dernière.

— Tu t'es fait quoi pour avoir une telle cicatrice ?

Lucas se tourne vers elle, incertain.

— Quoi ? Quelle cicatrice ?

Cara rit face à la perplexité qu'affiche Lucas. Il n'a pas non plus une infinité de marques sur la peau, il est sûrement en train de faire l'imbécile comme depuis le début de leur virée. En plus, cette blessure a plutôt dû être importante au vu de sa longueur. Elle s'étale du dessous de son omoplate gauche à son flanc droit, au niveau des reins. Elle se lève et le rejoint puis, de son doigt, elle retrace le parcours de l'entaille blanche qui contraste sur sa peau bronzée.

— Celle-là, idiot, glousse-t-elle en suivant son index du regard.

Lucas se tord pour regarder son flanc et passe sa main gauche dessus.

— Oh ! Je l'ai depuis des années, dit-il vaguement en déposant un baiser sur le front de Cara avant de se baisser pour attraper un vêtement dans son sac.

— Et ? Elle est arrivée comment ?

— J'avais cette blessure quand je me suis réveillé le matin où Reed est parti.

— Et tu ne sais vraiment pas comment cela t'est arrivé ? C'est tout de même bizarre, non ?

— Bah ! Écoute, ça ne m'empêche pas de vivre. Bon, change-toi, on va aller se dégoter un endroit où manger.

Cara est perplexe par rapport à son attitude. Il est impossible qu'il ne se rappelle pas la cause d'une telle cicatrice. Elle en tire rapidement deux conclusions : ou il lui cache quelque chose ou il a un sérieux problème de mémoire. Voyant Cara froncer les sourcils, Lucas lui dépose les mains sur ses

joues et lui explique :

— Hé ! Ce n'est pas grave ! Je te l'ai déjà dit, certains passages de ma vie sont assez obscurs. Je pense que Reed a la réponse, mais tu sais bien, nos rapports sont plutôt tendus... Ne t'inquiète pas, je n'en suis pas mort. La preuve, je suis devant toi, O.K. ?

— Oui, mais tu n'as jamais cherché à savoir, à combler ces vides ?

— À quoi bon ? s'impatiente-t-il.

— À comprendre !

Elle est exaspérée par tant de désintérêt pour son passé. S'il lui arrivait une telle chose, elle ferait tout pour savoir. Lucas s'éloigne et enfle sa chemise. Il aimerait clore le sujet.

— Tu penses que cela pourrait être Reed qui t'ait fait ça ?

— Je ne sais pas, Cara. Tout est possible...

Il boutonne sa chemise et ajoute en regardant sa montre :

— Allez, habille-toi, il est vingt et une heure passé et on va avoir du mal à trouver un restaurant. Elle abandonne malgré les multiples questions qu'elle se pose.

Ils finissent par trouver une petite pizzeria non loin de leur hôtel. Un léger froid s'est immiscé entre eux à cause de leur récente conversation et le repas se déroule dans un silence mortel. Sur le trajet du retour, ils se contentent de se tenir la main et de marcher sans mot dire.

Presque arrivés à destination, chacun envahi par ses pensées, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont suivis par un type titubant derrière eux.

— Hé ! Mec... Bien roulée, ta gonzesse ! Tu partages ? siffle le type, vraisemblablement d'origine hispanique à entendre le lourd accent qui ponctue ses mots.

Lucas se retourne partiellement, n'étant pas certain que c'est à lui que l'on s'adresse. Cara fait de même.

— Oui, toi, salope ! T'es drôlement bandante, insiste l'ivrogne en détaillant Cara avec un regard lubrique.

Lucas se fige sous l'insulte. L'homme avance droit sur eux. Lucas serre Cara contre lui et observe attentivement l'allure de ce type. Elle sent son petit ami se raidir à mesure qu'il se rapproche d'eux.

— Laisse tomber, Lucas. Rentrons, il est ivre.

Mais ce dernier en a décidé autrement. Il lâche Cara, se rue sur l'homme et le fait brutalement reculer de ses deux mains en appui sur son buste.

— Qu'est-ce que tu viens de dire, connard ?

— Lucas, arrête ! intervient-elle en voyant l'ivrogne perdre l'équilibre et tomber à terre.

L'homme allongé sur le sol est surpris. Il ne s'attendait pas à ce que Lucas riposte et peine à se relever tant la tête lui tourne.

— Tu viens d'insulter ma copine, espèce d'enfoiré !

— Désolé, mec, je...

— Tu quoi ? crie Lucas, hors de lui, en lui envoyant un coup de pied dans les côtes.

Cara s'affole.

— Lucas ! Arrête ! Je t'en prie, partons !

La soudaine violence de ce dernier l'inquiète. Elle se précipite sur lui et tente de l'éloigner en le tirant par le bras.

— Laisse-moi, Cara ! Ne te mêle pas de ça.

Lucas est bien trop fort. Elle ne le fait pas bouger d'un pouce. Il se baisse et attrape l'homme par le col de son blouson, le soulève et l'envoie valser sur le grillage longeant le trottoir. Il fonce à nouveau sur lui et, tout en le maintenant d'une main, il commence à le rouer de coups. Lucas est dans une transe terrifiante. Cara se met à hurler. Elle ne comprend pas son comportement, et ne peut que le regarder faire, horrifiée et impuissante.

Mais elle doit réagir, il va finir par le tuer. Le pauvre homme semble n'avoir plus aucune force pour se défendre. Quitte à prendre un coup elle-même, elle se glisse entre eux deux en pestant :

— Bordel ! Lucas, ARRÊTE !

Ce dernier stoppe net son poing à quelques centimètres à peine du visage de Cara. Elle crispe les paupières, attendant l'inévitable coup qui, heureusement ne s'abat pas. Lucas reprend peu à peu ses esprits, laisse retomber l'homme à terre et recule avec effroi. Que vient-il de faire ? Pourquoi a-t-il agi comme cela devant Cara ?

Sous le choc, il fixe ses mains tendues devant lui, tachées de son sang et de celui de sa victime. Cara s'accroupit au niveau de l'homme immobile. Heureusement, il respire encore. Cara extirpe son portable de sa veste. Elle doit absolument appeler une ambulance et vite. Elle ne peut pas l'abandonner à son triste sort dans cet état. Tant pis, ils prétexteront une bagarre et fileront avant l'arrivée des secours. L'homme était ivre et, avec un peu de chance, il ne se souviendra pas de leurs visages. En portant son téléphone à l'oreille, elle lève les yeux vers Lucas, consternée.

— Mon Dieu, Lucas, qu'as-tu fait ?...

Août 1999.

Reed sort de la grange à vive allure tout en claquant le portail. Il était persuadé d'avoir rangé son vélo contre l'établi. Il est en colère et convaincu de la culpabilité de son frère. Il a dû le prendre et le laisser traîner n'importe où. Furieux, il monte en vitesse les marches du perron. Comme à son habitude, au passage, il file un grand coup sur le pot de fleurs suspendu. Ce geste l'amuse, car il met en rage son beau-père.

— Lucas ! crie-t-il en ouvrant brusquement la porte, où t'as foutu mon VTT ?

N'obtenant aucune réponse, il fouille la maison de fond en comble à la recherche de son cadet. Il commence par l'étage, mais il ne trouve personne dans les chambres. Il descend, mais personne non plus au salon. Il s'arrête devant l'encadrement de la cuisine. Il lui semble avoir aperçu quelque chose d'anormal. Il s'avance doucement. Il pense que son frère se cache derrière le plan de travail central.

— Lucas, tu...

Reed s'interrompt brutalement. Son cœur et son estomac se soulèvent en découvrant la scène devant lui. Il y a énormément de sang, bien trop de sang ! La chevelure blonde et le visage angélique de Lucas en sont recouverts. De ses grandes billes vertes noyées de grosses larmes, son petit frère le regarde, terrorisé, ses mains ensanglantées tendues devant lui.

— *Mon Dieu, Lucas, qu'as-tu fait ? ... s'affole Reed.*

Cara s'affaire à nettoyer les phalanges sanglantes de Lucas. Il ne dit pas un mot. Il paraît sous le choc. Les yeux dans le vide, il se contente de fixer son reflet dans le miroir de cette étroite salle de bain au néon défectueux clignotant et crépitant sans cesse. Cara garde son calme : sa priorité absolue est de le soigner. Une fois les mains de Lucas passées sous l'eau et entourées d'une serviette, elle cherche de quoi les lui bander. Dans l'étagère au-dessus du lavabo, elle trouve une trousse de secours avec le nécessaire.

— On ne peut pas rester ici. Nous allons rentrer, d'accord ? s'inquiète-t-elle en lui passant la bande autour des doigts.

Il ne réagit toujours pas. Il est tout bonnement paralysé. Elle quitte la pièce afin de rassembler leurs affaires. Les gyrophares de l'ambulance attirent son regard vers la fenêtre. Après avoir appelé les secours, ils ont laissé l'homme inconscient sur le trottoir. Cara s'en veut d'avoir fui de cette manière, mais que pouvait-elle faire d'autre ?

Elle tire légèrement le rideau à fleurs et observe attentivement la ruelle. Les ambulanciers brancardent déjà le pauvre homme.

— Je l'ai tué, affirme soudainement Lucas en pénétrant dans la chambre.

Cara sursaute, lâche le rideau et se tourne. Son cœur se serre à le voir à la fois choqué et terrassé par la peur. Elle l'enlace doucement et pose sa tête contre son torse..

— Non, Lucas. Tu ne l'as pas tué.

Août 1999, à la ferme Hamilton.

Reed se baisse pour se mettre à genoux et enlacer son petit frère sous le choc de ce qui vient de se passer.

— Il a recommencé... Je ne voulais pas... répète sans cesse Lucas entre deux sanglots.

— Je sais, je sais...

Reed le réconforte en lui plaquant la tête contre son torse. Il peine à regarder l'homme étendu sur le plancher. Il doit absolument faire quelque chose. Son beau-père a mérité ce couteau dans le ventre, mais Reed aurait dû le faire depuis des années afin de protéger Lucas de tout ce qu'il leur a fait endurer.

— Tiens ! Mets ça, finit par dire Reed en enlevant son tee-shirt pour le lui donner. File à la douche. Je m'occupe du reste, d'accord ?

Lucas hésite, ses bras et ses jambes refusent de lui obéir. Il est comme figé au sol. Reed lui attrape le visage et le force à le regarder dans les yeux pour qu'il cesse de fixer l'homme au sol.

— Allez, Lucas ! Je m'en occupe, dépêche-toi !

— Je l'ai tué ?

— Non, Lucas. Tu ne l'as pas tué. Il respire encore. Allez, dépêche-toi ! S'il te plaît. Va sous la douche.

Lucas se lève lourdement, agrippe le vêtement que son frère lui tend. Il ne peut détourner son regard de Robert qui gît à terre, inconscient.

— *File ! ordonne Reed.*

Lorsque, enfin, Lucas se décide à tourner les talons, Reed serre les dents de rage en découvrant la longue entaille sur le dos de son frère. Il baisse aussitôt les yeux sur la ceinture posée à même le sol et l'attrape pour l'enrouler autour de son poing.

Il s'en veut et culpabilise de l'avoir laissé, une fois de trop, seul avec ce connard.

Agenouillée sur le plancher, Cara repeint les plinthes du salon tandis que Lucas s'applique à passer le rouleau au plafond. Ils ont redémarré la rénovation. Une distance s'est installée entre eux depuis ce fameux soir.

Descendant de l'escabeau, Lucas ressent comme un vertige. Il pose le rouleau sur le bac à peinture et regarde ses mains trembler.

— Ça va, Lucas ?

Cara s'inquiète.

— Oui, oui. Je dois juste avoir un manque de...

— Non. Ça ne va pas du tout, Lucas, dit-elle en s'avançant vers lui. Arrête de faire semblant ! Ça fait des jours que tu fais l'autruche, que tu m'évites : on doit se parler, *tu* dois me parler, s'il te plaît...

— Et si je te faisais du mal à toi aussi, comme j'en ai fait à ce type, hein ? Je ne pourrai jamais me le pardonner, Cara !

— Ne dis pas ça ! Tu ne me ferais jamais de mal, je le sais, d'accord ? Tu es en train de te torturer pour rien.

— Cara, c'est peut-être plus grave que tu ne le penses... J'ai comme une rage au fond de moi, quelque chose de dévastateur qui ne demande qu'à exploser. Je... je...

— Hé, Lucas ! Calme-toi ! Je suis certaine que tu paniques pour pas grand-chose.

Cara l'enlace de ses bras, convaincue qu'ils trouveront ensemble une solution à son mal-être. Elle est persuadée que ce trouble vient de son amnésie.

Sur ces entrefaites, Reed frappe au portant de la moustiquaire et s'éclaircit la voix.

— Hum ! Excusez-moi de vous déranger en plein... hésite-t-il en gesticulant. En plein...

Lucas l'interrompt froidement.

— Que veux-tu, Reed ?

La tête posée sur le torse de Lucas, Cara ne peut s'empêcher de soupirer. Si elle voulait éviter quelqu'un dans ce moment particulier, c'était bien Reed ! Elle craint que Lucas réagisse mal face à son frère.

— Sors de chez moi, Reed ! intervient-elle en plantant ses yeux emplis de haine vers son ami d'enfance.

Reed fait un pas de recul et lève les mains devant lui. Il n'est pas là pour se prendre la tête avec quiconque, alors, pour prouver ses intentions pacifiques, il reste sur le pas de la porte comme un vulgaire intrus.

— Comme je viens de vous le dire, je m'excuse de vous déranger, mais Meredith et moi organisons un repas ce soir à la maison et vous êtes les bienvenus, voilà ! Je vous laisse.

Il fait rapidement demi-tour. La vue de Cara dans les bras de son frère lui est toujours aussi pénible. Le repas de ce soir est évidemment une très mauvaise idée, il le sait. Comment va-t-il pouvoir supporter de les avoir sous le nez toute une soirée sans broncher ?

— Attends ! Tu étais où, toute cette semaine ? le questionne Lucas en pivotant vers lui, sous l'œil inquisiteur de Cara.

— Chez... ma copine, lâche-t-il fièrement après avoir vaguement réfléchi.

Lucas avance d'un pas vers son frère, retenu par Cara. Il pourrait péter les plombs une deuxième fois, elle préfère donc miser sur la prudence. Ce n'est pas que cela la dérangerait de voir Reed prendre une bonne raclée, mais ce sont deux frères, et l'aîné pourrait bien prendre le dessus. Car même si Lucas est très robuste, il n'a pas un aussi mauvais fond que Reed.

— À quoi tu joues avec Meredith ?

Reed hausse les épaules.

— À rien, frangin. Elle et moi, on s'aime bien... (Il se tait pour sourire largement et précise, avec une grimace.) Enfin je crois...

Lucas insiste, persuadé qu'il lui dissimule encore quelque chose.

— C'est quoi, le piège, pour ce soir ?

Reed perd légèrement patience. Il souhaiterait les quitter au plus vite, mais, s'il veut arriver à les convaincre, il doit montrer patte blanche.

— Nous voulons... Enfin, *je* veux enterrer la hache de guerre. Ce n'est qu'un simple repas de... famille, toi, moi et... nos copines. On n'a jamais eu l'occasion de le faire, vu... (Il hésite.) Vu mon départ...

— Vu ta lâcheté d'il y a quinze ans, tu veux dire ?

— C'est bon, on viendra, intervient Cara afin d'arrêter là la discussion.

Reed glisse un long regard sur son amie qui s'est décalée sur la droite et lui sourit poliment.

Il fait abstraction de la remarque acerbe de Lucas et déglutit longuement en la fixant et rebrousse chemin.

— D'accord, merci. Meredith sera contente.

— Pourquoi as-tu accepté son invitation ? s'indigne Lucas en soutenant le regard de Cara lorsque son frère s'éloigne.

— Tu as besoin de parler avec lui. Il a sûrement les réponses à tes questions, alors, prends ce dîner comme une occasion de les obtenir. Je m'occuperai de Meredith pendant que toi et lui, vous aurez une discussion digne de ce nom, O.K. ?

Lucas se contente de hocher la tête. Cara voit toujours le bon côté des choses. C'est d'ailleurs l'une des qualités qu'il apprécie le plus chez elle. Elle ne peut réprimer un sourire en voyant son air peu convaincu.

— Ça ira, Lucas, je te le promets.

Elle se redresse sur la pointe des pieds et l'embrasse tendrement.

— Je n'aime pas te savoir dans la même pièce que mon frère, avoue-t-il tout à coup.

Cara émet un petit rire contenu face à son visage inquiet.

— Tu sais, je suis capable de me défendre.

Elle lui envoie de légers coups de poing sur le torse tout en sautillant.

— Tu es certaine ?...

Il hausse un sourcil dubitatif et esquisse un léger sourire, amusé. D'un tour de main, il lui empoigne les avant-bras et lui fait faire volte-face en croisant ses bras sur sa poitrine. Elle est immobilisée. Calé contre son dos, il colle sa bouche sur l'oreille de Cara et lui murmure :

— Merci... Merci pour tout... Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Elle vacille à la voix suave de Lucas et avale longuement sa salive, puis se retourne dans ses bras. Elle est tracassée par son déséquilibre émotionnel, c'est indéniable, mais elle est prête à tout pour l'aider. Ce qu'elle ressent pour lui s'accroît de jour en jour, et le savoir si perturbé lui arrache le cœur.

— Je n'ai rien fait, dit-elle simplement en plantant des yeux emplis de compassion et d'amour dans les siens.

Il lui caresse les joues.

— Si. Tu n'as pas fui. N'importe qui aurait été effrayé par ce que j'ai fait, et...

— Je ne fuirai jamais, Lucas, jamais... dit-elle en cherchant son regard. « C'est nous contre le reste du monde », tu te souviens ?...

Cara sourit plus largement à cette évocation nostalgique.

12 juillet 1996.

Heureuse et excitée, Cara court entre les tiges de maïs de la propriété des Hamilton. Elle tient dans sa main un petit paquet cadeau. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Lucas et la jeune adolescente est impatiente de le retrouver pour le lui remettre. Ce n'est qu'un bracelet qu'elle a confectionné, mais elle a hâte qu'il le porte.

En arrivant devant la ferme, elle aperçoit le portail de la grange grand ouvert. Les trois amis ont l'habitude de s'y retrouver. Ils montent souvent sur la mezzanine servant jadis à stocker le foin quand, autrefois, l'exploitation avait encore des bêtes. Ils se sont aménagé un petit coin, une cachette afin d'éviter Robert.

Elle se hisse sur l'échelle et s'immobilise une fois en haut. Elle entend des sanglots.

— Lucas ?

— Va-t'en, Cara.

Inquiète, elle se fraye un passage entre les caisses, les cartons et les palettes, puis laisse tomber le cadeau sur le plancher et accourt vers lui, recroquevillé sur lui-même, la tête enfouie entre ses bras croisés sur ses genoux. Elle s'accroupit à ses côtés.

— Lucas, que t'arrive-t-il ?

— Va-t'en, je t'ai dit, s'énerve-t-il en la poussant.

Déséquilibrée, Cara bascule en arrière. Il semble tellement triste et apeuré. Une main derrière elle l'aide à se redresser.

— C'est Robert, explique Reed en la soulevant, cet enfoiré l'a encore frappé après m'avoir envoyé acheter le pain.

Elle se révolte.

— Pourquoi ?

Reed s'assied à côté de son cadet et l'enroule de ses bras pour caler sa tête contre lui. Lucas se laisse faire et sanglote plus fort sous l'élan de tendresse et de soutien de son grand frère.

— Il est encore rentré ivre du Joey.

Cara resserre la mâchoire. Elle déteste Robert et aimerait tellement pouvoir faire quelque chose pour ses amis.

— Vous devez partir, lâche-t-elle abruptement.

— Et pour aller où ? fulmine tout à coup Lucas en la foudroyant de ses yeux noyés de larmes.

Il trouve l'idée totalement idiote.

— Mes grands-parents ont une maison de vacances près du lac, à Covington. Je peux peut-être voler le double des clefs de mes parents. Ça sera facile et vous n'avez qu'à prendre le bus pour y aller.

— Et après, on fait quoi ? questionne Reed dans un rire sans joie.

— Attends ! interrompt Lucas. Elle a raison : on se débrouillera une fois là-bas. J'ai toujours mes économies.

— Arrête ! Tu dois avoir à peine cinquante dollars. Qu'est-ce tu veux qu'on fasse avec ça ?

— Moi, j'ai cent cinquante dollars dans ma tirelire.

— Non, Cara ! On ne va pas te prendre ton argent, se fâche Reed.

— Si ! Je m'en fiche de cet argent, s'écrie-t-elle en tendant la main vers ses deux amis. C'est nous contre le reste du monde, n'oubliez jamais...

Les trois jeunes adolescents scellent leur pacte en posant leurs mains l'une sur l'autre.

Pendant le court trajet à pied qui relie la maison de Cara à la ferme Hamilton, Lucas n'arrête pas de souffler. Cara sait qu'il tente simplement de la décourager pour qu'elle change d'avis et décide de rebrousser chemin. Il aimerait vraiment éviter ce repas, mais elle y tient.

— Lucas, mets-y du tiens un peu... Je suis certaine que tout va bien se passer.

— On aurait peut-être dû amener des fleurs ou une bouteille de vin, non ? raille-t-il. Faisons demi-tour, on va aller les acheter.

— Lucas ! Non ! Nous y sommes. On ne fait pas demi-tour.

En pénétrant dans le hall, ils sont abasourdis. Une odeur appétissante fait frétilleur leurs narines et une musique douce, puis les rires de Reed et Meredith leur parviennent aux tympans. Une lueur flottante de bougies s'échappe de l'entrebâillement de la porte du salon. Lucas remarque que la maison a été nettoyée de fond en comble.

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ? lâche-t-il stupéfait.

Cara dissimule un léger rire.

— Aucune idée, mais si tu ne sais pas quoi faire de ton frère, embauche-le comme homme de ménage, raille-t-elle.

Il soupire.

— Ça m'étonnerait qu'il ait mis la main à la pâte, c'est un fainéant. Je parie plus sur Meredith.

— Lucas ! Tu m'as promis d'être agréable avec lui. N'oublie pas !

Après avoir accroché leurs vestes au portemanteau, ils pénètrent tous deux, main dans la main, dans le séjour.

La pièce à vivre a totalement été réaménagée. Sur les étagères de la bibliothèque, sur la table, et même sur les radiateurs, de hautes bougies ont été disposées, diffusant une lumière tamisée et une ambiance un brin trop romantique au goût de Lucas.

Entourant la table basse, désormais ornée d'un vase neuf débordant de roses rouges, le canapé et deux nouveaux fauteuils ont trouvé leur place devant la cheminée.

— Reed, c'est quoi toute cette mise en scène ? demande sèchement Lucas.

Cara lui jette un coup de coude discret dans les côtes. Il lui a pourtant promis de se montrer agréable avec son frère. Ils doivent impérativement renouer le dialogue, et là, le ton de sa voix était tout sauf chaleureux et avenant.

Il se reprend.

— C'est quoi tout ça ? Tu as acheté de nouveaux meubles ?

— Frangin ! Bienvenue à la maison ! Que penses-tu de la nouvelle décoration ?

Reed se lève du canapé et, quelque peu hésitant, le rejoint pour lui donner une accolade virile. Lucas ne lui rend pas cette étreinte et se contente de répondre.

— C'est... différent.

— Cara, ma belle, comment vas-tu ? la salue Meredith en quittant la cuisine.

Elle vient à leur rencontre et embrasse, tout d'abord, Cara.

— Bien, merci.

— Cara, l'accueille poliment Reed en gardant prudemment ses distances.

Il perçoit toujours dans ses yeux cette même haine à son égard. Elle passe devant lui sans un regard et sans un mot, puis file s'asseoir sur un des fauteuils, suivie par Lucas qui finit d'embrasser Meredith. Cara a accepté ce dîner pour aider Lucas, mais son but à elle est d'éviter tout contact ou échange direct avec Reed.

Les quatre jeunes gens, maintenant assis, se regardent et se sourient avec courtoisie, or, malgré les efforts de chacun, l'ambiance est tendue.

Après plusieurs raclements de gorge, Reed engage la conversation :

— Alors, les travaux avancent, Cara ?

— Oui.

Elle n'est pas décidée à en dire plus. Meredith ayant promis à Reed de tout faire pour que Cara s'intéresse à lui, elle insiste :

— Reed m'a expliqué que tu voulais vendre la maison de tes parents après la rénovation. C'est dommage, non ? Mais bon, je conçois que la vie à Manhattan ne doit pas être donnée surtout proche de Central Park.

Cara pose enfin ses yeux sur lui.

— Je ne sais pas comment il sait où se trouve mon appartement à New-York, mais oui, c'est exact, le coût de vie est plus élevé qu'ici.

Le sourire forcé et bien trop poli qu'elle adresse à Reed lui glace les veines. Il se rassoit correctement et s'exclame :

— Oh ! Simple question de déduction et de bon sens...

— C'est vrai que tu fais souvent preuve de bon sens, Reed, le provoque Lucas.

— Merci de le remarquer... petit frère, siffle-t-il, la mâchoire crispée et avec un sourire aigre.

Lucas a donné sa parole. Il devait se montrer sympa avec son frère, mais cela lui paraît tout à coup bien compliqué. Il fait pourtant de gros efforts, même si personne ne semble s'en rendre compte. Tous le dévisagent avec de gros yeux. Sa remarque quelque peu ironique a jeté un nouveau froid entre eux.

— Vous voulez boire quelque chose ? demande Meredith en se levant d'un bond.

Elle est rapidement suivie par Cara. Elle y voit une opportunité pour Lucas : il va pouvoir parler seul à seul à son aîné. Elle lui lance un regard encourageant dans le but de lui faire comprendre que c'est le moment ou jamais, puis elle propose son aide :

— Je viens te donner un coup de main.

— Oh ! Merci, tu seras mignonne.

Les deux filles parties, Lucas se penche sur la table basse, les coudes posés sur ses genoux et fixe son frère assis face à lui. Malgré l'allure calme qu'il tente d'afficher, Reed est trahi par sa façon de pianoter nerveusement l'accoudoir.

— Que cherches-tu à prouver avec ce repas ? murmure sèchement Lucas.

— Arrête avec tes questions stupides et fais-moi confiance.

— J'avais une confiance aveugle en toi, il y a des années, mais... tu m'as lâché comme le dégonflé que tu es. Tu as fui sans aucune explication, en me laissant seul. Penses-tu qu'après ça, je vais t'accorder ne serait-ce qu'une bribe de confiance ?

Tout en contrôlant sa voix, Reed sort de ses gonds.

— Arrête de radoter, bordel ! Tu crois que je n'en suis pas conscient ? Tu crois que c'est facile pour moi de vivre avec ça ? Tu ne t'es pas dit qu'il y avait sans doute une bonne raison à tout ça, Monsieur l'Amnésique ?

— Quelques souvenirs me reviennent ces derniers jours, et j'ai l'impression de devenir fou. J'ai failli frapper Cara, bon sang ! Toi, qui as toujours été raide dingue de Cara, imagine un seul instant si je lui avais fait du mal... Alors, dis-moi une bonne fois pour toutes ce qu'il s'est passé, ce matin-là ? Qu'est-ce que j'ai fait ?... Ou qu'est-ce que tu as fait ?...

Les rires des deux jeunes filles et leur entrée dans le séjour mettent un terme à leur discussion houleuse, mais la dernière confidence de Lucas trouble Reed.

— Oh ! se contente-t-il de dire avant que Meredith et Cara viennent les rejoindre. Tu te souviens de certaines choses ?

Lucas hoche la tête avant de reporter son attention sur Cara et de lui décocher un magnifique sourire.

— Voilà ! Ces messieurs sont servis.

Après l'apéritif, les quatre jeunes gens passent à table. L'aptitude de Meredith à alimenter facilement la conversation arrive à briser la glace jusqu'au dessert. Ils échangent leurs points de vue sur différents problèmes que rencontre la politique américaine actuelle. Ils partagent leur opinion sur le manque d'intégrité du shérif de Cornfield. Cara est éblouie par le savoir et l'ouverture d'esprit dont fait preuve Lucas : ce genre de discussion en rebuterait plus d'un. Reed, par exemple, qui s'obstine à crier au complot entre le maire de la petite bourgade et le shérif. Meredith et Lucas ne sont pas du même avis et tentent de lui prouver que l'intérêt de l' élu n'est pas d'agir dans le sens du shérif, mais plutôt dans celui de ses concitoyens. Meredith en sait quelque chose vu qu'elle travaille pour lui. Mais Reed campe sur ses positions : pour lui, tout homme politique est corrompu.

— Dis-moi, Lucas, pourquoi ne tenterais-tu pas les prochaines élections municipales ? s'enquiert Meredith. Tu es apprécié et considéré par tous comme quelqu'un d'intelligent et d'honnête...

— Je pense être bien trop honnête, c'est bien là le souci...

— Ah ! l'interrompt Reed en tapant du poing sur la table, faisant s'entrechoquer les couverts posés sur son assiette. C'est ce que je me tue à vous dire depuis tout à l'heure, merci frangin !

— Tu devrais peut-être proposer ta candidature, Reed, ça correspond plus à ton profil, non ? lui lance Cara avec un sourire acide et lourd de sous-entendus.

Jusque-là discrète, elle n'a pas pu s'empêcher de partager le fond de sa pensée. Les regards qu'ils échangent ensuite pourraient tuer un troupeau d'éléphants en furie tant ils sont hostiles. Meredith change stratégiquement de sujet : son plan prend une mauvaise tournure.

— Tu te souviens, Lucas, quand j'ai été élue Présidente du comité des fêtes du lycée, l'année du bal de promo ?...

— J'en ai un vague souvenir, oui... Pourquoi ?

— C'est l'époque où nous sommes sortis ensemble, il me semble, non ?

Dans un même élan, Reed et Cara manquent de s'étouffer, lui avec sa gorgée de vin et elle avec le morceau de gâteau qu'elle mâchait goulûment. Ils ignoraient que Meredith et Lucas aient entretenu une relation autrefois.

Meredith est tout à fait consciente de l'effet que produit la bombe qu'elle vient de lâcher. Elle l'a fait exprès. Son but étant de ranimer quelque souvenir chez Lucas, elle trouve logique de commencer par les prémices de leur idylle.

— C'est exact, dit ce dernier, gêné.

— Aaaaah ! C'était la belle époque, poursuit Meredith sur un ton rêveur. Nous avons été élus reine et roi au bal.

— C'était plutôt sympa, oui.

Lucas passe sa main sur la cuisse de Cara et hausse les sourcils. Il a omis de lui dire que Meredith et lui avait autrefois flirté. Il n'y a même pas pensé, lui-même n'y accordant aucune importance.

Cara s'étrangle.

— Vous avez été élus reine et roi au bal de promo ?

— Exactement, s'enthousiasme Meredith. Ce fut la plus belle soirée de ma vie et la plus importante.

Cara s'étonne et prend sur elle. Se remettant peu à peu du choc de la déclaration, elle choisit de mettre fin à ce nouveau malaise orchestré par Meredith et décide de porter l'attention sur l'aîné des Hamilton.

— Reed, que penses-tu faire, maintenant ? Tu sembles vouloir rester dans le coin, non ? Je me trompe ?

Il réfléchit un court instant. S'agit-il d'une question piège ? Ce soudain regain d'intérêt le laisse dubitatif.

Meredith s'empresse de prendre la parole.

— Nous ne vous l'avons pas encore dit, mais Reed a trouvé un travail, cette semaine. Hein... chéri ? Explique-leur.

Elle pose sa main sur la sienne et prend un air faussement énamouré. Reed ne représente pour elle qu'un bon coup, un passe-temps et la meilleure opportunité de se rapprocher de son cadet. Cara et Lucas échangent un rapide coup d'œil. Cette annonce les laisse pantois. Reed se racle la gorge, déstabilisé par ce petit surnom. Il entre tout de même dans ce petit jeu qu'il trouve complètement stupide.

Il entrelace ses doigts aux siens et explique :

— Oui, je suis le nouveau barman du Joey, dit-il fièrement avant d'esquisser un sourire surfait à Meredith. C'est grâce à toi ma... ma belle.

— Exactement ! Reed a un excellent C.V. en service. J'ai donc joué de mes relations pour lui obtenir ce nouveau job. Et, bien sûr, Joey Stanton a été charmé et surtout emballé par son expérience.

Ils s'embrassent sur la joue et se sourient béatement. Leur attitude surfait n'échappe pas à Lucas. Cara baisse le regard. Les voir se câliner lui donne la nausée. Elle a encore en tête l'image de la prostituée de l'autre nuit.

— Vous semblez très amoureux l'un de l'autre. Vous envisagez de vous installer ensemble ?

Lucas ne croit pas un mot de ce qu'il vient de dire. Non ! Ils n'ont aucunement l'air d'être fous l'un de l'autre. Il essaie simplement de les pousser à la faute.

— Pourquoi pas ? lâche Reed la gorge nouée.

— Ne t'emballe pas trop, mon chéri. Nous devons encore réfléchir un peu.

— Tu ne dis pas toujours ça... chérie ! D'habitude, tu aimes quand je m'emballe.

Il cligne plusieurs fois des paupières suite à son sous-entendu graveleux.

— Idiot ! N'évoque pas ce genre de détail privé à table.

— Oups, raille-t-il, exaspéré par cette mise en scène ridicule qui ne convainc personne. Je suis vraiment très mal poli...

Les mains toujours entrelacées, Meredith lui plante discrètement ses ongles dans la peau et siffle.

— Ce n'est pas grave mon chéri...

L'objectif de Meredith n'est pas de prouver leur grand amour, mais simplement de démontrer à Cara que Reed n'est pas un bon à rien, un crétin sans cœur et grossier. Elle veut le valoriser aux yeux de sa rivale. Sur le coup, elle se met à douter. Si elle avait pu lui attraper les testicules et les lui broyer, elle l'aurait fait sans aucun remord. Reed comprend le message et se tait, même si l'envie de tout envoyer balader lui tord l'estomac. Il ne doit pas foirer.

Son regard s'attarde sur son frère et Cara qui se font des messes basses. Leurs sourires échangés et leurs gestes tendres le révoltent. Il donnerait vraiment n'importe quoi pour être à la place de son cadet et pouvoir lui aussi passer sa main sur sa joue comme il le lui fait à l'instant.

Son portable à la main, Cara se lève brusquement. Elle vient de recevoir un texto de son amie Jenyfer de New York. Elle s'excuse et quitte la table en le lisant.

Urgent ! Rappelle-moi dès que tu as ce message. Mr. Cabana demande que ce soit toi qui aménages son nouvel appartement à Manhattan. Il t'exige, même ! Alors, ramène tes fesses ici vite fait. Ta retraite à la campagne est terminée, Bella !

Cara n'en croit pas ses yeux. Mr Cabana est le dirigeant multimillionnaire d'une société leader dans l'import-export de marchandises, un homme réputé dans la métropole et à travers tous les États-Unis, voire même dans le monde entier.

Une fois sous le porche, elle rappelle immédiatement son amie, le cœur battant à vive allure tant cette nouvelle est aussi incroyable qu'inespérée.

Meredith choisit ce moment pour débarrasser la table, laissant seuls les deux frères.

— Votre petit jeu avec Meredith est ridicule, tu sais ? Tu vas tenir combien de temps avant de te refaire une petite partouze avec tes prostituées ?

Reed s'appuie négligemment sur le dossier de sa chaise et tapote la table. Le temps des confidences est arrivé. Il accepte la remarque.

— Lucas, Lucas, Lucas...

— Reed, Reed, Reed, l'imite-t-il sur un ton narquois. Toujours pas décidé à lâcher le morceau ?

— Que veux-tu savoir, mon cher petit frère ? Je suis tout ouïe...

— Qu'est-ce qui s'est passé avant que tu quittes la maison ?

Reed, crispé, émet un rire puis reprend d'un air glacial.

— De quoi te rappelles-tu ? Raconte.

— De sang, de beaucoup de sang. De la peur, de la haine, explique-t-il les yeux dans le vague. Je l'ai tué, c'est ça ?

— Chuuut ! Mets-la en veilleuse, souffle Reed de peur que Meredith ou Cara ne surprennent la conversation. Non, tu ne l'as pas tué, tu l'as seulement blessé.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Il est loin de nous, Lucas. Alors, passe à l'étape suivante, d'accord ?

— Comment veux-tu que je passe à autre chose ?

— Il t'a agressé ! Tu t'es défendu ! Et j'ai fait le nécessaire pour qu'il sorte de nos vies ! Tu n'as rien à te reprocher, se fâche Reed en vidant son verre de vin avant de s'en resservir un autre.

— Tu l'as tué ?

Comme il ne répond pas, Lucas poursuit :

— Elle vient d'où ma cicatrice ?

— Sa ceinture, répond-il sommairement.

— Pourquoi je me suis évanoui et retrouvé chez les Shepherd ?

Reed fait craquer sa nuque. Le passage qu'il redoute le plus est sur le point d'arriver sur le tapis. Il s'en veut tellement, comment peut-il lui avouer ça ? Ce qu'il a fait à Robert est une chose, mais ce qu'il a fait à son petit frère ce jour-là en est une autre.

— Je... je suis désolé Lucas, s'excuse-t-il au moment où Meredith revient.

Elle s'assied à la place de Cara et ne prend pas garde à la tension palpable entre les deux frères et, de toute façon, elle s'en fiche royalement. Elle engage une nouvelle conversation sous l'œil attentif de Reed.

— Lucas, tu as monté ton entreprise de rénovation à ce qu'il paraît ?

— Oui, effectivement. Je débute, en fait.

Lucas n'est pas du tout d'humeur à discuter avec elle, mais la politesse l'emporte.

— C'est merveilleux ! Et tu fais quel genre de travaux ?

— Un peu de tout : peinture, menuiserie... Je fais de la plomberie et de l'électricité aussi.

— C'est fantastique !

— Oh ! Ce n'est rien d'extraordinaire, je t'assure.

— Non, arrête ! dit-elle en lui posant la main sur la sienne. C'est super ! Encore une fois, tu fais preuve d'un grand altruisme envers les gens dans le besoin.

Reed lève les yeux au ciel. Meredith en fait trop et cela l'agace. Il prend son verre et quitte la table. Autant les laisser tous les deux et s'effacer.

Cara raccroche. Elle n'en revient toujours pas. Le plus gros contrat qu'elle ait jamais pu imaginer est sur le point de lui être confié. Elle range son téléphone dans sa veste. Sa conversation avec Jenyfer lui a mis du baume au cœur, or une crainte la rattrape rapidement : si elle accepte ce contrat, elle devra quitter Cornfield et retourner un long moment à New York. Ce qui implique de laisser

Lucas. Elle ne s'était pas encore posée la question de l'après-travaux. Elle a sa vie là-bas et lui ici. L'un d'eux devra faire une énorme concession s'ils veulent poursuivre leur relation.

— Que fais-tu là toute seule ? Tu ne participes pas aux heureuses retrouvailles de Meredith et Lucas, plaisante Reed arrivant d'un pas hésitant, une main dans une poche et son verre de vin dans l'autre.

— Si, si. J'y retournais justement.

Cara sursaute au moment où elle se retourne et se retrouve nez à nez avec lui. Elle ne le pensait pas si proche.

— Attends ! dit-il quand elle tente de lui échapper en faisant un pas de côté.

Immobile, elle le dévisage et se déteste de trouver ses iris si magnifiques. Elle aime leur couleur bleu-gris, cela confère une certaine douceur à son regard, alors qu'elle sait pertinemment qu'il n'y a rien de doux en lui. Elle finit par détourner les yeux, déroutée.

— Laisse-moi tranquille, Reed. Je ne veux pas te parler.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ! Tu agis comme un connard.

— Tu l'aimes vraiment ?

— Qui ? Lucas ?

Il hoche la tête.

— Quoi que je puisse te dire, tu ne le croirais pas. Tu as été assez clair à ce sujet l'autre jour.

— Je me suis excusé, me semble-t-il...

— Oui, mais ce n'est pas suffisant, Reed. Tu as été abject avec moi.

— Alors, dis-moi comment je peux espérer me faire pardonner. Je ne suis pas très doué pour ce genre de chose.

— Parle à ton frère.

— Pour lui dire quoi ?

— Ce n'est pas à moi de trouver les mots, Reed ! Fais un effort. Tu es un grand garçon, non ? Je pense que vous avez des choses à régler. Il n'est pas bien, en ce moment.

— Je ne le suis pas non plus...

— À qui la faute ? crache-t-elle, impitoyable.

— Je le ferai. Je te le promets.

Cara le sent sincère.

— Et pars ! dit-elle subitement.

— *Quoi ? ...*

— Tu m'as bien comprise. Éloigne-toi de lui, de nous. Tu lui as assez fait de mal comme ça. Ta présence lui fait du tort, et tu le sais.

— Là, tu es carrément blessante, Cara !

— Oh ! Parce que tu as un cœur, maintenant ?

— C'est mon frère, il a besoin de moi et... toi aussi...

— Moi ? Besoin de toi... Non, mais je rêve !

Cara se fend d'un rire sans joie, l'offensant un peu plus.

— J'ai peut-être omis de mentionner un élément important à propos des raisons de ce repas, grimace-t-il en se sentant légèrement fautif.

Il doit la convaincre qu'il peut se montrer digne de confiance.

— De quoi tu parles ?

— Meredith...

— Quoi, Meredith ? Dis-moi, Reed ?

Inquiète, elle essaie de capter un regard qu'il peine à fixer sur elle.

— Elle a élaboré un plan pour te faucher Lucas, avoue-t-il enfin, sachant que cet aveu pourrait lui coûter d'autres ennuis.

— Quoi ?

Alarmée, elle le bouscule afin de se précipiter pour rejoindre Lucas. Il la rattrape par le coude.

— Y a-t-il au moins une chance pour qu'un jour tu me pardonnes ?

Cara marque un temps d'arrêt. Toutefois, la réponse est évidente à ses yeux.

— Non. Plus jamais, Reed : tu as dépassé les bornes. Maintenant, lâche-moi, je retourne auprès de *mon* copain.

Il la retient une nouvelle fois par le bras.

— Tu te souviens de notre devise : « C'est nous contre le reste du monde » ?

Elle hoche la tête à plusieurs reprises. Cette phrase veut dire tant de choses pour elle.

— Oui, bien sûr, mais au moment où tu as frappé Lucas et où tu m'as traitée de pute, notre amitié s'est brisée. Tu ne représentes plus rien pour moi, alors lâche-moi.

Il resserre la mâchoire et encaisse, tout en la laissant filer. Il ressent une intense douleur au fond de lui. Elle vient de lui envoyer une lame en plein cœur.

En inspirant, il lève les yeux au ciel pour avaler cette foutue peine. Toutes ses espérances s'envolent une fois encore. Le verre toujours en main, il boit la dernière gorgée et avec élan, puis force, l'envoie valser contre une poutre du porche afin d'évacuer sa rage. Cara pivote au fracas de bris de verre et croise le regard désabusé de Reed. Elle déglutit longuement et glisse les yeux sur lui.

Elle ne comprend pas ce qui se passe au fond d'elle, mais elle est dévastée en le voyant dans cet état. Elle ne devrait pas, pourtant... Elle devrait le détester et n'éprouver aucune compassion envers le monstre qu'il est devenu.

Août 1999, à la ferme Hamilton.

Agenouillé dans le sang, Reed vient d'entourer son poing avec la ceinture, cette ceinture qui a longtemps lacéré sa chair et, maintenant, celle de son petit frère. L'homme gît au sol, son thorax se soulève lentement, les traits de son visage blafard sont tirés. Il semble reprendre peu à peu conscience. Il est temps pour l'adolescent de prendre une décision. Celle qui pourrait changer sa vie et celle de Lucas. Il doit faire preuve de courage et faire fi des préceptes moraux. La gorge serrée par un sanglot, il inspire longuement. Ses yeux lui piquent et les larmes voilent sa vision. Ce n'est pas le moment de flancher. Il s'en veut d'avoir laissé son petit frère aux mains de cet homme. Il n'est parti qu'une heure, une toute petite heure. Cela a suffi pour que cet enfoiré touche à Lucas. La mâchoire crispée et le poing serré, la haine a pris le pas sur la peur et le dégoût. Dans une colère dévastatrice, il envoie la ceinture valser dans la pièce.

Il se glisse aux côtés du blessé, prend une profonde inspiration et empoigne de ses mains tremblantes le manche du couteau. Il déglutit et, le cœur battant à tout rompre, il retire la lame avec un haut-le-cœur. Son geste occasionne le réveil brutal de son beau-père. Ce dernier ouvre les paupières, fixe Reed de ses yeux vitreux, remplit ses poumons et, dans un réflexe meurtrier, il lui agrippe le cou. Ses doigts s'enroulent autour de sa gorge et la compriment. Robert voit, il comprend, il sait que l'adolescent va lui asséner le coup de grâce.

Reed, à bout de souffle, se débat et tente de tordre le poignet de son agresseur pour libérer sa gorge, mais il est bien trop fort pour lui. Il lève le couteau dégoulinant de sang et le plante d'un coup vif et maladroit dans l'épaule de Robert. Ce dernier hurle et lâche prise. Vidé de toute humanité et de tout sentiment, Reed lacère leur bourreau de coups. Il frappe au hasard encore et encore, comme un malade mental. Emporté dans un soulagement dévastateur, il crie, se casse la voix et se déchaîne, libérant toute la rage et la haine qu'il a enfouies au cours de ces dernières années.

Dans un dernier souffle de vie, l'homme aux cheveux grisonnants fixe son assassin et balbutie ce qui sera son dernier mot :

— Lu... cas...

Reed se redresse en sursaut dans son lit. Il est en sueur et son cœur bat à une allure folle. Il vient de faire un cauchemar mêlant ses souvenirs d'enfance et le repas de la soirée précédente. Il s'est vu poignarder Cara. Il fait souvent ce genre de mauvais rêve, mais c'est la première fois qu'y apparaît son amie d'enfance, l'amour de sa vie, la femme pour qui il se damnerait.

Il se passe une main sur le visage. Il tente de se calmer. *Non !* Il ne pourrait jamais lui faire de mal ! C'est impossible, il l'aime trop pour en arriver là.

Seul sur son lit, il regarde son portable. Il est à peine quatre heures du matin. Meredith et lui se sont disputés après le départ de Cara et Lucas. Ayant tout appris du plan de Meredith, furieuse, Cara a mis un terme à cette mascarade. Reed a une fois encore tout foiré, mais comme toujours, il a agi dans

l'intérêt de Cara. Si elle doit être heureuse avec son cadet, qu'il en soit ainsi. Comment pourrait-il se regarder en face en participant activement au stratagème pour l'en séparer ? Si Cara doit un jour s'intéresser à lui, ce sera SON propre choix et non l'effet papillon d'un plan machiavélique.

Reed est perdu. Sa vie n'est qu'une succession de drames, de désillusions et de souffrances. Il n'attire que la misère autour de lui. Cara a sûrement raison sur un point : il est nocif pour elle et son frère. Il doit les quitter, s'éloigner... Il l'a déjà fait, pourquoi ne le ferait-il pas une seconde fois ? Il doit lâcher prise et abandonner. Toutes ces années, il les a passées à veiller discrètement sur son petit frère et sa jeune amie afin qu'ils soient heureux et ne manquent de rien.

Il doit renoncer à son rôle de bienfaiteur de l'ombre. Cara a été claire : elle aime Lucas et ne veut plus de lui dans sa vie.

Les mains en appui sur la paroi de la douche, Reed ferme les yeux. L'eau qui ruisselle sur sa peau rafraîchit son corps, mais n'évacue pas sa peine. Il a des regrets et se demande quel tournant aurait pris sa vie s'il y a deux ans, dans cette boîte de nuit, il ne s'était pas contenté de ramener Cara ivre morte chez elle et finir sa nuit avec sa copine, Jenyfer.

Novembre 2013, à New York dans une boîte branchée.

La musique électro, la foule, les cris et les rires donnent à cette boîte de nuit l'esprit festif que recherchent les jeunes New-Yorkais. Assis sur un tabouret dans un coin sombre près du comptoir, Reed sirote sa bière sans quitter du regard Cara qui se déhanche au rythme endiablé du son mixé par le DJ. Le tissu fin de sa robe mauve rend hommage à ses somptueuses courbes. Ses cheveux bruns détachés virevoltent dans l'air au gré de ses mouvements. Quelques mèches se collent sur son front et son cou en sueur. Ses longues et fines jambes se dévoilent lorsqu'elle tourne sur elle-même. Accompagnée de son amie, elle se trémousse, boit, trinque et rit aux éclats. Le jeune homme sourit. Il est loin, mais il lui semble entendre ce rire qui le faisait autrefois vibrer.

— Mon vieux, t'as plus de chances de te retrouver pendu à l'Empire States Building que d'arriver à te choper une de ces filles à papa, lui explique le barman en constatant qu'il ne quitte pas Cara des yeux depuis un bon moment.

Reed hausse simplement les sourcils et porte sa bouteille à la bouche. Il sait très bien que Cara n'est pas du style à fréquenter les hommes dans son genre, même si ses dernières conquêtes n'ont pas été très brillantes. Elle est sortie avec des bons à rien, des escrocs et des petits cons, mais des voyous, des paumés comme Reed, non. Il ne l'aurait d'ailleurs jamais permis. Cela fait plus de cinq ans qu'il a retrouvé la trace de son amie d'enfance grâce à un article paru dans le New York Times au sujet d'une opération à succès du Dr. Avery. Depuis, il vient une à deux fois par mois vérifier si elle va bien, et là, tout paraît aller pour le mieux malgré la quantité impressionnante d'alcool qu'elle ingurgite depuis le début de soirée.

Au bout d'un moment, il se lève et jette un billet sur le comptoir. Il est temps pour lui de partir sans se faire remarquer. Un jour, quand sa vie se sera stabilisée et que Cara aura vécu quelques-uns de ses rêves, il sera prêt à l'aborder.

Avant de quitter le night-club, il tente de l'apercevoir une dernière fois et s'inquiète en ne la voyant plus sur la piste de danse, alors que son amie y est toujours. Il scrute la salle et fait un tour

en longeant les banquettes qui entourent la vaste pièce quand, enfin, il l'aperçoit. Elle est couchée, recroquevillée sur elle-même. Elle a trop bu et un type lui tourne déjà autour. Il hésite et s'adosse au mur pour les observer. Il ne s'en ira pas tant qu'il ne la saura pas en sécurité. Si ce mec touche ne serait-ce qu'à un de ses cheveux, il est prêt à lui bondir dessus. Il n'attend que cela. Et l'inévitable se produit.

C'est la mâchoire serrée et les poings fermés qu'il se jette sur l'homme qui vient de s'asseoir à côté d'elle et qui a posé une main indélicate sur sa cuisse.

— *Dégage de là, toi, fulmine Reed en agrippant le garçon par le col de sa chemise pour le redresser.*

— *Oh ! T'es qui, toi ?*

— *Ton pire cauchemar si tu lui fiches pas la paix et que tu reposes tes sales pattes sur elle.*

Le jeune homme lève les mains.

— *C'est bon ! C'est bon ! Cool, mec.*

Il déguerpit en vitesse. Une fois seul avec Cara, Reed se penche sur elle et glisse son index sur sa joue. Il ne sait pas quoi faire, elle dort à poings fermés. Il ne peut la laisser là, seule et sans défense.

— *Hé ! Bats les pattes, crétin ! peste Jenyfer.*

Reed ne lui prête pas la moindre attention et passe ses bras sous les genoux et le dos de Cara afin de la soulever et de l'emmenner. Jenyfer insiste en lui envoyant une tape sur l'épaule.

— *Hé ! Repose-la, abruti !*

— *Va chercher son sac et sa veste au vestiaire. La fête est finie.*

Reed traverse la piste de danse sous le regard ahuri de la jeune New-Yorkaise.

— *Et je peux savoir qui vous êtes ? crie-t-elle en le suivant au pas de course.*

— *Un ami.*

— *Je connais tous les amis de Cara, et vous n'en faites pas partie.*

— *Ah bon ? Tant mieux pour toi.*

Elle ne soulève pas cette remarque bourrue.

— *Et vous l'emmenez où ?*

— *Chez elle.*

En arrivant devant le vestiaire, où une dame passe sa nuit à veiller sur les affaires des noctambules, Reed s'arrête et attend. Jenyfer est stupéfaite et inquiète, elle n'a jamais vu ce type. Elle ignore qui il est et si elle peut lui faire confiance.

Reed s'impatiente :

— *Ses affaires ! ordonne-t-il en plantant ses yeux dans ceux de la jeune femme et lui indiquant d'un signe du menton le comptoir du vestiaire.*

Après un soupir et un court instant d'hésitation, Jenyfer s'exécute. Elle sort les deux tickets de la poche de son jean et les tend à la gardienne. L'homme qui porte son amie a plutôt l'allure d'un mauvais garçon avec sa veste en cuir et le tatouage qui s'étend sur son cou, mais ses magnifiques et doux yeux bleus lui confèrent une touche plus sympathique. Surtout quand il pose son regard sur Cara. Elle ne sait pas pourquoi, et espère ne pas devoir s'en mordre les doigts plus tard, mais elle

a confiance en lui.

— *Vous avez une voiture ? demande-t-elle en arrivant sur le parking.*

Il lui montre la Mustang d'un geste du menton.

— *Oui, là-bas. Mes clefs sont dans la poche droite de ma veste, attrape-les.*

— *Oh ! Belle bagnole ! Je peux la conduire ?*

Elle enfouit la main dans sa poche et en sort les clefs.

— *Hors de question.*

— *Je n'ai pas bu !*

— *Aucune femme ne touche à ma voiture.*

— *Macho !*

— *Ouvre la portière, crache-t-il en sentant Cara bouger dans ses bras.*

Il a peur qu'elle le reconnaisse. Si elle se réveille, il se verrait obliger de donner des explications, ce qu'il ne souhaite pas. C'est la première fois depuis le début de sa filature qu'il risque la confrontation.

Il la dévisage en priant qu'elle n'ouvre pas les yeux et lorsque ses paupières clignent, il détourne la tête en pestant mentalement.

— *Pose... moi, je...vais danser, baragouine Cara en entourant sa nuque de ses bras.*

Il jette un rapide coup d'œil pour l'examiner et remarque l'ivresse dans ses yeux. Elle plante malgré tout un regard intrigué dans le sien.

— *Oh !... t'as de beaux yeux, tu sais ? s'esclaffe-t-elle en balançant la tête en arrière.*

Elle rit encore et encore, jusqu'à en avoir un haut-le-cœur et peu à peu se rendormir sous l'œil attentif et soulagé de Reed et la perplexité de Jenyfer.

Il la dépose délicatement sur la banquette arrière et se redresse en tendant la main vers Jenyfer.

— *Les clefs ?*

— *Ça vous arrive de dire « merci » ou « s'il vous plaît » ? rétorque-t-elle en levant le porte-clefs sans le lui rendre.*

Reed soupire, agacé.

— *Donne-moi ces foutues clefs.*

— *Puis-je réellement vous faire confiance ?*

Il affaisse les épaules et lève les yeux au ciel. Il n'en revient pas. Cette entêtée commence vraiment à lui casser les couilles.

— *Je ne lui ferai aucun mal, mais à toi, je ne sais pas encore... Surtout si tu continues à m'énerver.*

Il s'avance jusqu'à se coller contre elle et la plaquer contre la carrosserie.

— *Dans le fond, c'est peut-être même ce que tu espères ?*

Jenyfer déglutit. Elle peine à dissimuler l'attirance qu'elle éprouve pour cet Apollon, malgré la profonde crainte qu'il lui inspire. Déstabilisée, elle lui tend les clefs.

— *Merci, murmure-t-il.*

Les trois jeunes gens filent en direction de Manhattan. Reed sait parfaitement où se trouve le

tout nouvel appartement avec vue sur Central Park de Cara pour l'avoir déjà suivie il y a quelques mois, mais il fait mine de suivre les indications de Jenyfer.

— Je peux connaître votre petit nom, mystérieux et bel inconnu ?

— Hum... NON ! Moins tu en sauras, mieux ce sera pour ta sécurité...

Elle décide passer outre sa raillerie.

— Allez ? S'il vous plait ?

— Samuel, lui ment-il.

Ce qui n'est pas totalement faux, puisqu'il s'agit de son deuxième prénom.

— Donc... Samuel, comment connaissez-vous Cara ?

— Je ne la connais pas...

— Vous m'avez dit que vous étiez son ami.

— C'était simplement pour avoir ta confiance.

Il reporte son regard vers elle et esquisse un sourire qu'il sait sadique. Il s'amuse avec elle. Il la sent tendue et ne fait rien pour arranger les choses.

— Je ne comprends pas trop. À moins que je me trompe sur vous, vous n'avez pas l'air méchant, donc j'en conclus que vous êtes un ange gardien chargé de veiller sur les jeunes filles ivres, rituelle, tout de même un peu sur la défensive.

— C'est à peu près ça...

Il reste évasif. Moins elle en saura et moins elle en dira à Cara. Il jette un coup d'œil dans le rétroviseur central et l'observe.

— Quelque chose ne colle pas. Vous regardez Cara avec beaucoup de tendresse. Elle semble compter à vos yeux. Vous semblez...

— Tais-toi et mêle-toi de tes affaires, tu seras gentille, la coupe-t-il, agacé.

— Garez-vous là. On est arrivés.

Jenyfer ouvre l'appartement de Cara et s'efface pour laisser passer Reed qui porte, à bout de bras, une Cara toujours comateuse. Elle semble vouloir reprendre conscience en remuant de temps à autre. Elle a de nouveau enlacé son cou et posé sa tête contre son épaule. Reed se hâte. Il n'est vraiment pas prêt à cette confrontation. Il a encore beaucoup de choses à régler avant que ce jour n'arrive.

— Sa chambre est par là, lui indique Jenyfer.

Il l'amène et la pose sur son lit. Il aimerait pouvoir lui caresser le visage, mais il se contente de la regarder sous l'œil vigilant de son amie. Il lui glisse tout de même discrètement son index le long des jambes jusqu'à ses chaussures à talons et les lui ôte avant de quitter la pièce, le cœur lourd.

— Attendez, dit Jenyfer en le voyant quitter l'appartement. Vous me ramenez chez moi ?

— Je ne fais pas taxi.

Reed ne se retourne pas et continue son chemin, suivi de la jeune femme qui s'empresse de refermer la porte.

— Attendez-moi !

— *Restez avec elle. Il vaut mieux.*

Il emprunte la cage d'escalier sans ralentir. Il est abattu et ne veut pas que Jenyfer le remarque, mais elle s'obstine.

— *Attendez !*

Au palier suivant, il interrompt sa course et fait un brusque volte-face. Une fois Jenyfer à sa hauteur, sans un mot, ni aucune douceur, il lui attrape le visage et la plaque contre le mur, puis presse ses lèvres contre les siennes. Il crispe les paupières et s'imagine embrasser Cara. Il n'embrasse que très rarement les femmes, il se contente habituellement de quelques baisers sur leur peau. Il ne veut s'attacher à personne, et trouve cet acte bien trop intime, mais ce soir, il est déstabilisé. Il veut Cara...

La décision de quitter Cornfield est bel et bien prise. Il est venu ici pour de mauvaises raisons. Le jour où il a appris le tragique décès des parents de Cara, il ne l'a plus quittée des yeux. Quand elle fut sur le point de retourner dans leur ville natale, il l'a tout bêtement suivie, espérant que son amour pour elle pourrait enfin être partagé. Tout au fond de lui, il savait qu'elle tomberait à nouveau dans les bras de Lucas. Petits, elle n'avait d'yeux que pour lui, et, bien sûr, l'inévitable s'est produit. Il n'a jamais voulu se mettre entre eux, mais il imaginait stupidement que sa seule présence pourrait changer la donne, et pousser Cara à réfléchir.

Son sac bouclé, il longe l'étagère et la percute. Son livre de Charles Dickens, *Great Expectations* tombe et s'ouvre. Il le ramasse et la photo, celle qui, comme ce livre, ne l'a jamais quitté, glisse d'entre deux pages. Il l'attrape et la regarde un long moment.

Cara était déjà une très jolie fille, avec ses cheveux bruns longs et raides, sa peau hâlée, son visage rond de poupée et ses grands yeux noirs pétillants de malice et d'intelligence. Tenant le polaroïd, il avait immortalisé cet instant, ce bref moment qu'il n'oubliera jamais.

Il est temps pour Reed de tirer un trait sur tout cela, mais, avant de partir, il a une dernière chose à accomplir...

La nuit est claire. Il grimpe les marches du perron et se dirige vers la porte. Sans un bruit, tel un cambrioleur, il pénètre dans la maison. Une fois dans le séjour, il se rend à la cuisine, sort la photo de sa poche et la dépose sur le plan de travail. Il l'observe encore un instant et fait demi-tour. Il sait que Cara aurait voulu conserver ce cliché, alors il lui revient de droit.

— Reed ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Au moment où il agrippe la poignée, Cara surgit de la pénombre du couloir, vêtue d'une simple chemise. Elle était venue boire un peu d'eau, et la présence de Reed a failli l'effrayer. Elle était sur le point de hurler quand elle l'a reconnu. Encore nimbée de sommeil, elle se pose de multiples questions : pourquoi s'est-il introduit chez elle en pleine nuit ? Que leur veut-il encore ? Ne leur a-t-il pas fait assez de mal, ces derniers jours ?

Elle se met instinctivement sur la défensive.

— Reed ? Dis-moi ?

— Je...

Perplexe, Cara balaye la cuisine du regard et aperçoit ce que Reed est venu faire.

— C'est la photo qui était dans la boîte ? s'étonne-t-elle. Pourquoi ?...

Elle se tait, s'avance, la prend et la regarde. Son visage se fend d'un léger sourire.

— Cara, je...

Reed peine à trouver ses mots. Il n'aurait jamais dû venir ici. Il voulait éviter toute discussion et, une fois encore, son plan tombe à l'eau. Elle le dévisage, son air navré et dévasté l'inquiète.

— Ne me dis pas que tu étais sur le point de quitter la ville ? percute-t-elle après avoir rassemblé tous les éléments.

— Cara, je... hésite-t-il une nouvelle fois.

— Bon sang, Reed ! Tu ne vas pas laisser ton frère sans explications ? Non, pas encore !

Il fait un pas vers elle et tente de s'expliquer :

— Tu avais raison, je ne suis pas bon pour lui ni... ni pour toi.

— Mais tu lui dois des explications !

— Je ne peux tout simplement pas rester ici, la supplie-t-il de comprendre.

— Pourquoi ?

— Toi-même, tu m'as demandé de partir.

— Parce que tu m'écoutes, maintenant ? Pas avant d'avoir parlé avec Lucas. Tu lui dois au moins ça.

— Bordel ! Cara...

— Chut ! l'interrompt-elle en lui signifiant d'un geste de main que Lucas dort à l'étage et qu'il doit baisser d'un ton.

Fronçant les sourcils, il plante ses yeux dans les siens. Il sait pertinemment que son frère est ici et qu'elle a dormi dans ses bras. Cette simple évocation lui arrache le cœur. Il doit être honnête avec elle et lui dire ce qu'il ressent avant de les quitter.

— Es-tu la seule dans ce bled paumé à ne pas le voir ?

— Voir quoi ?

Il fait un nouveau pas vers elle et lui appose les deux mains sur ses joues. Elle esquisse un léger mouvement de recul, mais le laisse finalement faire. Ce simple toucher l'électrise. Elle n'ose imaginer ce qu'elle ressentirait au contact de son corps contre le sien.

— Que je fais et dit toutes ces conneries parce que je souffre... je suis fou amoureux de toi, je l'ai toujours été, je le serai toujours et te voir avec mon frère me tue, me rend dingue, m'anéantit et me...

— ... Et te quoi ?

— Je t'aime, Cara.

Il se tait et essaie de capter son regard fuyant. Il espère percevoir un peu d'amour en retour.

Elle lui agrippe doucement les doigts.

— Je le sais, Reed, mais...

— ... Tu aimes Lucas, j'ai compris.

Elle ne dit plus rien, perdue face à cet aveu désespéré.

— Pourquoi je n'arrive pas à le croire ? ajoute-t-il en penchant légèrement la tête et lui caressant la lèvre inférieure de son pouce.

Il perçoit tous les signes qui contredisent ses paroles. Sa respiration haletante, ses joues devenues

brûlantes rehaussées d'une jolie teinte rosée, son regard brillant et fuyant... Il la sent presque frémir sous ses doigts. Les yeux tendres et emplis d'amour de Reed la troublent. Elle lui serre les mains plus fermement.

— Je ne t'aime pas comme tu le voudrais, Reed, je... je... hésite-t-elle.

— Tu me hais, je sais, tu me l'as déjà dit...

— Non, ce n'est pas ça.

— Alors, c'est quoi ?

— Je suis en colère contre toi, tu m'as blessée et... malgré l'attrance que j'éprouve pour toi, je choisis Lucas. Il est bon pour moi, tu comprends ? Il incarne tout ce que je recherche chez un homme.

Il ne s'était pas trompé. Il se passe bien quelque chose entre eux. L'attrait est bien réel, il est bien là, ce désir presque palpable, cette alchimie entre eux, n'est pas un leurre. L'espoir qui l'a toujours animé reprend force. Son visage s'illumine, ses traits se font plus doux. Cara ne manque aucune de ses réactions. C'est vrai, comme elle vient de l'avouer, elle le trouve merveilleusement beau, ses yeux, sa bouche, son allure, son corps puissant et robuste la séduisent chaque jour un peu plus. Toutefois, elle se l'interdit.

Ses mains toujours sur le visage de Cara, Reed rive son regard sur sa bouche qu'elle humecte. Il aimerait tant pouvoir l'embrasser. Ne fût-ce qu'une fois... Une toute petite fois...

Cara déglutit et, avec une profonde inspiration, elle ferme les paupières. Tout en elle lutte contre cette attraction. En ouvrant à nouveau les yeux, elle les dirige aussi vers ses lèvres.

La bouche entrouverte, il avance doucement le menton, emporté par le désir.

— S'il te plaît, ne fais pas ça, gémit-elle.

Elle le freine parce qu'elle se sait incapable de l'arrêter s'il l'embrasse tant elle en a envie. Elle resserre ses doigts autour des siens et le force à les ôter de ses joues.

— D'accord, susurre-t-il dans un soupir.

Le cœur battant à tout rompre, il reprend peu à peu ses esprits. Il pivote lentement.

— Au revoir, Cara.

Des dizaines de pensées contradictoires fusent dans l'esprit de cette dernière et, dans un élan de sincérité, elle le supplie :

— S'il te plaît ne nous laisse pas... J'étais furieuse contre toi. Mais on a besoin de toi, Reed. J'ai besoin de toi.

Ouvrant peu à peu les paupières, Cara s'étire. La nuit a été courte. Une fois tous ses muscles détendus, elle repose lourdement la tête sur l'oreiller et fixe le plafond de cette ancienne chambre d'amis. Lucas et elle l'ont détapissée, repeinte et aménagée ensemble dans la semaine pour l'intégrer rapidement. Mais ce qui tracasse Cara n'est pas cette pièce ni le magnifique jeune homme qui dort à ses côtés ni les événements de la nuit.

Non ! Ce qui l'obsède, c'est ce qu'elle a appris hier soir. Après-demain, elle doit retourner à New York pour rencontrer Mr Cabana. Ce contrat sera la consécration de sa carrière : le fait de compter cet homme d'affaires réputé parmi ses clients va en drainer d'autres et booster ses chantiers. Cependant il y a un hic : comment concilier son job et sa relation avec Lucas ? D'autant que son frère l'a sûrement à nouveau quitté. Lucas a son entreprise et sa vie ici. Il ne voudra jamais quitter Cornfield pour la ville qui ne dort jamais.

Ils pourront se voir le week-end. En avion, ce n'est qu'une question de deux ou trois heures de vol, mais cela est-il bien viable ? Les relations à distance ne durent jamais bien longtemps, c'est bien connu...

Cara est perdue. Elle s'est attachée à lui, elle l'aime beaucoup, et l'éloignement risque d'avoir raison de leur amour.

Elle s'allonge à nouveau sur le dos en soupirant.

— À force de souffler, tu vas te dégonfler, ricane Lucas qui s'éveille à peine.

— Désolée, je t'ai réveillé ?

— Non, et je te supplie de ne pas te dégonfler, surtout à cet endroit, plaisante-t-il en glissant sa main sous la chemise pour lui caresser la poitrine.

Il se redresse et vient s'allonger sur elle, puis dépose un baiser sur son front.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Cara lui passe les mains dans sa chevelure ébouriffée, alors qu'il plonge sa tête dans le creux de son cou pour lui tracer une rivière de baisers.

— Je t'ai dit hier soir que j'avais eu une conversation avec Jenyfer, mon amie de New York.

— Hum...

— Je dois y retourner.

Lucas s'immobilise et relève la tête.

— Longtemps ?

— Je ne sais pas, en fait. C'est pour un chantier. Le nouvel appartement de Mr Cabana.

— Sérieux ? Le type de Travel Corp ?

— Oui, en personne, sourit-elle fièrement.

— Et tu repars quand ?

— Lundi.

Il replonge la tête sur sa peau et déboutonne sa chemise lentement. Il la veut totalement nue contre

lui. De ses lèvres, il descend sur son buste. Elle se cambre sous ses baisers. De ses mains, il prend en coupe ses seins et les suçote l'un après l'autre, doucement, tendrement. Elle gémit, puis émet un léger rire en murmurant son prénom.

— Tu sais, si tu le souhaites, je pourrais t'engager pour les travaux de peinture... lui déclare-t-elle, dans l'espoir qu'il la suive et qu'ils partagent son appartement jusqu'à la fin du contrat.

Cela leur permettrait au moins de passer toutes leurs soirées ensemble.

— Hum...

Lucas continue sa progression sur son corps sublime et réceptif. En arrivant à l'ourlet de sa petite culotte de dentelle, il passe sa bouche d'une hanche à l'autre et les mordille légèrement tour à tour. Elle lâche un petit cri et poursuit :

— Tu serais d'accord, alors ?

Il sourit, en déposant un baiser sur le fin tissu du sous-vêtement.

— Tu sais ce que je voudrais là, de suite ? C'est te faire l'amour...

— Lucas ! Je suis sérieuse !

Elle s'énerve. Elle souhaiterait parler avec lui des conséquences de son départ.

— Et je le suis aussi.

N'étant pas d'humeur à faire l'amour, elle s'extirpe de dessous lui et s'assied sur le rebord du lit en reboutonnant sa chemise. Lucas s'agenouille sur les draps, inquiet.

— Tu es certaine qu'il n'y a pas autre chose qui te tracasse ?

— Si ! répond-elle froidement. Il y a autre chose.

— Explique-moi, je t'écoute...

— Je vais quitter la ville, et j'ignore pour combien de temps.

— D'accord, oui, j'ai bien entendu. Mais tu reviendras, pas vrai ? s'enquiert-il, en s'avançant vers elle.

Elle l'évite à nouveau, puis se lève.

— Je... je ne sais pas. Ma vie est à New York, plus ici. Là-bas, j'ai bâti mon entreprise, j'ai mes amis, des souvenirs bien plus forts qu'ici, même si toi et ton frère avez énormément compté pour moi. C'est à New York que je me suis construite, je te rappelle.

Il écarquille les yeux, consterné par ce qu'elle vient de dire.

— Et moi, dans l'histoire ? Et nous deux ?

— Suis-moi. Viens avec moi ! dit-elle, les yeux pleins d'espoir.

— Ma vie à moi est ici, Cara. Et puis, tu as cette maison qu'on est en train de retaper...

— Pour la vendre ! l'interrompt-elle, voyant que Lucas continue à se voiler la face.

Il lui avoue.

— Je... je pensais que tu changerais d'avis en te mettant avec moi, avoue-t-il. On a... on a aménagé cette chambre pour nous, non ? Je pensais que notre relation comptait plus que ça, pour toi... Je représente quoi pour toi ? Juste un petit intermède avec le pauvre paysan du coin ?

Elle se précipite vers la porte. Lucas la suit du regard.

— Écoute, je n'ai pas envie de me disputer avec toi, dit-elle en quittant la pièce.

— Cara, reviens ici de suite !

Elle se retourne au milieu du couloir, effarée. Qu'est-ce qu'il lui prend de lui parler sur ce ton ? Le visage de Lucas change du tout au tout, il passe de la furie à la douceur. Il n'aurait pas dû s'emporter comme cela.

— Désolé.

Un fois douchée, maquillée et coiffée, Cara descend prendre son petit-déjeuner. Ce matin, elle doit aller faire quelques courses et préparer son départ. Elle laissera sa voiture ici et prendra un vol pour la métropole à Atlanta.

Dans la cuisine, Lucas prépare le café. Il a déjà mis les couverts et les tasses sur la table près de la porte vitrée menant à la véranda. Elle marque un temps d'arrêt en remarquant la photo posée à côté de la carafe de jus d'orange. Les traits tirés, Lucas se retourne vers elle et l'observe attentivement. Il se pose de nombreuses questions quant à la présence de cette photo. Elle fait mine de ne pas y prêter attention et s'assied.

— Tu m'expliques ? demande-t-il en apportant la cafetière sur le dessous de plat.

— Hum... De quoi parles-tu ?

— La photo. Qu'est-ce qu'elle fait là ?

Impassible, elle lâche.

— Reed est passé cette nuit.

— Quoi ? s'étouffe-t-il, manquant de recracher sa gorgée de café. Pourquoi ? Et tu ne me le dis que maintenant ? Vous avez parlé ?

— Oui, on a parlé.

— Et ?

— Et, pas plus.

— Tu vois mon frère en douce, la nuit ?...

Lucas est furieux de ne pas avoir été mis au courant plus tôt de cette rencontre nocturne.

— Pas en douce. J'étais descendue prendre un verre d'eau et je l'ai trouvé ici.

Il s'enfonce sur le dossier de sa chaise et se passe une main sur le visage, puis dans les cheveux.

— Et qu'est-ce qu'il voulait ?

— Je ne sais pas, moi ! répond-elle, exaspérée. Il est venu déposer la photo.

Elle ne sait pas comment lui annoncer que son frère l'a sûrement à nouveau abandonné.

— Tu viens de me dire que vous aviez parlé. Alors, dis-moi, qu'est-ce qu'il y avait de si important pour que mon PUTAIN de frère vienne en plein nuit déposer ici cette FOUTUE photo ?

Il perd patience et tape du poing contre la table. Cara sursaute et affiche de gros yeux. De son autre main, il tapote nerveusement le bord de la table.

— Ne me parle pas sur ce ton, Lucas...

— Je te parle comme je le veux ! vocifère-t-il.

Elle se lève d'un bond.

— D'accord...

D'un pas décidé, elle se précipite vers la sortie, attrapant au vol son sac posé sur la commode et,

en claquant violemment la porte, elle s'en va.

— Cara, je suis désolé. Reviens !

Sur le perron, Lucas l'appelle alors qu'elle grimpe dans sa voiture sans même lui jeter un regard. Ses tremblements le reprennent et la rage tapie au fond de lui est sur le point de refaire surface. En l'observant démarrer et emprunter l'allée, il s'assied sur les marches. Après quelques jurons bien pesés, il se prend la tête entre ses mains et essaie de se calmer.

Tout le long du trajet qui la mène au Joey, Cara peste contre lui. Elle est en colère. Elle peine à comprendre certains de ses comportements. Il est lunatique, et ses brusques sautes d'humeur l'effrayent.

En arrivant sur le parking de l'établissement, elle est stupéfaite d'y voir la Mustang. Elle se gare à côté et gagne l'intérieur du bar. Elle balaye la salle du regard, cherchant Reed qui était censé avoir quitté la ville dans la nuit. Elle marche en direction du comptoir déserté par les clients et se retourne vivement en entendant un raclement de gorge derrière elle.

Nez à nez avec Reed, elle glisse son regard sur lui. Habillé d'un tee-shirt blanc à l'effigie du bar-restaurant et d'un tablier noir noué au niveau des hanches, il tient d'une main un torchon posé sur son épaule.

— Tu ris et je te mets immédiatement à la porte, O.K. ? la menace-t-il en la regardant de haut afin de conserver un semblant de virilité et de dignité.

Sur le point de s'esclaffer, Cara esquisse un large sourire qu'elle dissimule en plaçant sa main sur sa bouche. Elle ne trouve pas son allure ridicule, mais elle n'est pas habituée à le voir ainsi. Elle ressent un profond soulagement, une sorte de joie au fond d'elle qui évacue toute la colère de sa récente dispute avec Lucas. Reed n'est pas parti. Même s'il a été clair sur ses sentiments pour elle et qu'elle sait que rien ne se passera jamais entre eux, le savoir ici et non à errer sur les routes la rassure. Elle pense aussi que sa présence permettra à Lucas de combler ses trous de mémoire.

— Tu es finalement resté, dit-elle avec beaucoup de tendresse dans la voix.

— J'allais vous manquer et je n'ai pas voulu vous causer une aussi grande peine.

Il hausse les épaules et lui fait un clin d'œil. Cara ricane.

— Je te sers quelque chose ?

Reed passe derrière le comptoir pendant qu'elle se hisse sur l'un des tabourets.

— Un café. Et vous n'avez pas des brownies, par hasard ?

— Si... Tu raffoles toujours autant de ces cochonneries ?

— Tu t'en souviens ?

— Évidemment, tu en avais toujours plein la bouche, le bout du nez et les mains. Tu as dû me bousiller une bonne dizaine de bande-dessinées avec tes petits doigts collants.

Cara s'attendrit et glousse à ce souvenir. Il se penche et attrape le gâteau dans le petit réfrigérateur. Avant de lui servir le café, il pose l'assiette devant elle et l'interroge :

— Tu n'as pas déjeuné ?

— Non.

Le visage de Cara jusque-là éblouissant de gaieté se ferme. Il le remarque et s'en soucie.

— Où t'as mis Grincheux ?

— Reed !

— Euh, Lucas ?

— Il est resté à la maison.

Il l'interroge du regard devinant que quelque chose ne tourne pas rond.

— On s'est disputés.

— Ah ! hésite-t-il. C'est le moment où je suis censé te dire combien je suis désolé, mais... je ne le suis pas.

— Reed ! s'offusque-t-elle à nouveau.

— Quoi ?... Je ne vais pas te mentir.

Il lève la paume des mains au ciel, se tourne pour attraper la cafetière et verse le café dans la tasse, puis il se ressaisit en voyant la triste mine de Cara.

— Bon ! Et pourquoi cette dispute ?

Il n'a jamais été un très bon confident, mais il s'efforce de l'être pour elle. Une fois Cara servie, il fait le tour du comptoir et s'assied à ses côtés.

— Parce que je dois quitter la ville pour retourner à New York.

— Oh ! s'étonne-t-il en reculant le buste. Ah !

Reed percute, mais ne trouve pas les mots, alors, lui faisant signe de développer, il ajoute :

— Et ?...

— Et Lucas n'a pas l'air très motivé à me suivre...

Il attrape le torchon posé sur son épaule puis, d'un geste rapide, le lui passe autour de la nuque et attire son visage vers le sien. Cara, surprise, cligne nerveusement des paupières avant de river son regard sur ses lèvres. Elle ne peut s'empêcher de repenser à la nuit passée et au baiser qu'il a tenté de lui donner.

— Tu veux connaître la différence entre mon frère et moi ? sourit-il bêtement avant de plaisanter. Bon ! À part mon sublime corps et mon entrejambe bie...

— Reed ! proteste-t-elle, choquée.

Cette proximité et ses yeux la mettent terriblement mal à l'aise. Elle ne sait plus où poser son regard.

— O.K. ! Je te garde les détails pour un autre jour. Non, sérieusement, la différence est que, quoi que tu décides de faire ou quel que soit l'endroit où tu décides d'aller, moi, je te suivrai... Alors, réfléchis-y.

Elle agrippe le torchon et le force à le lâcher.

— Désolée, je n'aurais pas dû te parler de ça, s'excuse-t-elle, vraiment navrée.

Elle le sait amoureux d'elle, et lui confier ses problèmes de couple est déplacé, elle s'en rend compte. Il lui sourit tendrement, lève sa main pour lui écarter une petite mèche de cheveux coincée entre ses lèvres et lui demande :

— On est amis, non ? Les amis se confient ce genre de choses...

Elle inspire profondément et lui rend son sourire. Elle lui en veut toujours d'avoir frappé Lucas et peine à digérer les mots qu'il a prononcés à son sujet l'autre jour et l'autre nuit, mais elle se rend

compte que Reed a de la profondeur, alors elle s'efforce de passer outre pour le moment. Elle ne peut pas effacer leur ancienne amitié d'un coup de baquette magique, même si, hier encore, elle le souhaitait plus que tout. Reed était ivre, sa peine a été plus forte que sa raison et elle peut comprendre ce genre de sentiments.

— Décidément, ils n'embauchent que de la racaille, ici. Hamilton, qu'est-ce que tu fous encore dans le coin ? les interrompt Barry Logan, l'ancien quarter back du lycée en pénétrant dans l'établissement.

Du haut de son mètre quatre-vingt-dix et de sa démarche assurée, il se dirige vers les deux amis. Reed bondit de son siège. Il peste, il n'avait pas pensé qu'il tomberait sur lui en travaillant ici.

Les torsos bombés, les deux hommes, se défient.

— T'as un problème, Logan ?...

— Ouai. Il est devant moi, le problème !

Reed perd peu à peu patience. Il aimerait lui rendre le coup de l'autre jour, mais il ne peut pas. Pas ici, en plein travail, et devant Cara. Il souhaite se racheter auprès d'elle, et ce n'est pas en se montrant excessif qu'il y arrivera... même si l'envie le démange vraiment.

— Bah ! Alors, dégage. La porte est grande ouverte !

Barry avance d'un pas. Il est échauffé par la désinvolture de Reed et son sourire méprisant. Reed a toujours cette fâcheuse tendance à provoquer ses ennemis en arborant un sourire satirique.

— Calmez-vous, les garçons, s'écrie Cara en s'immisçant entre eux.

Dos à Reed, elle plante des yeux sévères sur Barry et lève les mains devant elle. Ce dernier, mesurant bien deux à trois têtes de plus qu'elle, baisse le regard.

— Avery, tu étais déjà misérable de traîner avec ces deux fouille-merde à l'époque, mais là, tu deviens carrément pathétique.

— Ho ! Abruti ! Tu ne lui parles pas comme ça ! fulmine Reed en passant un bras au-dessus de l'épaule de Cara pour le bousculer.

Aussitôt, elle recule pour l'empêcher de faire un geste qui ne ferait qu'attiser leur animosité et dégraderait davantage l'atmosphère déjà électrique.

— Ce type est un violeur, Cara. Ne viens pas te plaindre après.

— Va-t'en, Barry, dit-elle avec le plus grand calme dans la voix. Reed travaille, et ce genre de règlements de comptes n'a pas lieu d'être ici.

— Très bien ! De toute façon, je n'avais pas l'intention de rester une minute de plus. Ça pue, ici, crache-t-il avant de faire demi-tour.

Cara se tourne vers Reed et l'interroge du regard en reculant. N'est-il même pas capable de se maîtriser pendant ses heures de travail ?

Il s'emporte.

— Je peux me défendre tout seul.

— Je sais. Je ne m'inquiétais pas pour toi, mais pour lui...

Cette réponse le surprend et flatte son ego déjà surdimensionné. Il lui sourit à nouveau. Le cœur battant la chamade, il l'attire brusquement contre lui. Une nouvelle fois troublée, elle se fige.

— Va vite rejoindre mon teigneux de petit frère et parlez-vous. Si vous ne faites pas vos butés,

vous trouverez un terrain d'entente, d'accord ?

Il lâche prise.

— Allez file ! Avant que mon envie de t'embrasser ne dépasse ma raison.

— Je... je dois... te payer.

— File ! C'est ma tournée.

— Merci, lâche-t-elle, la gorge serrée.

D'un pas lourd, il retourne derrière le comptoir sans la quitter des yeux une seule seconde. Beaucoup de sentiments passent dans leurs regards : de la gentillesse, de la tendresse, de l'amitié s'émanent de celui de Cara et, dans les yeux de Reed, on distingue de l'amour, un amour profond, inconditionnel et sans faille...

— Salut Cara, intervient Meredith qu'ils n'ont entendu entrer ni l'un ni l'autre.

D'une démarche déterminée, elle file droit vers le bar en claquant des talons.

— Reed, il faut qu'on parle. Maintenant !

Pour se distraire, Lucas entreprend de poursuivre la rénovation du couloir et de l'escalier. Bien qu'il soit censé ne pas travailler les samedis, il a besoin d'une échappatoire pour évacuer la rage du petit-déjeuner. Il enfle son jean blanc couvert de peinture, sort les outils nécessaires et commence à passer le rouleau sur le mur. Il est arrivé à la moitié du pan quand Cara pénètre dans le hall d'entrée. Lucas se tourne vers elle. Il n'a pas encore ouvert la bouche que celle-ci l'interrompt déjà :

— Surtout, ne dis rien !

Elle lâche brusquement son sac, se précipite sur lui, entoure sa nuque de ses mains et presse sa bouche contre la sienne. Lucas accueille ce baiser avec un immense soulagement et laisse à son tour tomber l'outil pour la serrer dans ses bras.

— Je suis désolée, continue-t-elle entre deux baisers voraces. Je suis persuadée qu'on trouvera un moyen.

— Non, c'est moi qui le suis. Je n'aurais pas dû te parler de cette manière. Pardonne-moi... J'ai peur que tu me quittes.

— Je veux être avec toi ! Je veux rester avec toi, Lucas ! N'en doute jamais...

L'embrassant à en perdre haleine, il lui glisse les mains sur ses jambes, la soulève par les cuisses et la plaque contre la porte de la buanderie. Elle s'enroule autour de ses hanches et enfouit ses doigts dans son épaisse chevelure.

— Fais-moi l'amour, Lucas. Tout de suite !

Évidemment, il était décidé à la satisfaire au premier contact de ses lèvres contre les siennes et il envisageait déjà de lui faire l'amour sur le plastique au sol. Elle ignore pourquoi elle agit comme cela, telle une affamée, mais elle ressent une fougue, une envie féroce d'assouvir son désir. Elle le veut en elle avec brutalité et rage... Presque avec désespoir !

Il le perçoit et la repose sur ses pieds, le temps de lui enlever son débardeur, son soutien-gorge et de replonger sa bouche sur sa peau. Il la fait basculer et la pose délicatement sur la bâche de protection. Il lui ôte le reste de ses habits et se hâte de faire de même pour que leurs corps puissent se chercher, se trouver et se caresser. Leurs baisers passionnés se succèdent. Leur frénésie les transporte dans un embrasement intense.

Il est déjà sur elle, prêt à la pénétrer. Ses gestes se font alors plus doux, plus sensuels. Il vénère son corps, or elle qui apprécie habituellement la douceur et l'attention de Lucas, n'aspire pas à cela, aujourd'hui. Elle veut plus, tellement plus... C'est vital, à cet instant ! En appui sur son torse musclé, elle le repousse de ses deux mains, puis le fait rouler pour se retrouver sur lui. Ce soudain geste de domination intrigue Lucas. Il la questionne du regard, peu habitué à ce que Cara prenne les commandes. Elle semble assoiffée et paraît avoir trouvé un oasis après des heures de course dans le désert. À califourchon sur lui, elle lui donne à nouveau un baiser avide et passionné et, tout en attrapant son sexe, elle s'empale sur lui avec une avidité inouïe. Il en a presque mal, mais cela fait grimper son excitation. Les doigts sur sa poitrine, il caresse ses mamelons dressés, mais Cara lui capture les mains et les lui bloque sur le ventre.

Non ! Pas de caresses ! Elle n'a besoin que d'un orgasme violent et libérateur. Elle ne veut plus

penser, plus réfléchir à ce qui a engendré une telle soif en elle. L'admettre causerait sa perte...

Lucas subit ses mouvements de plus en plus ardents. Fier qu'elle puisse ressentir une telle ivresse pour lui, il se laisse aller et jouit, suivi de peu par Cara, leurs cris d'extase résonnant contre les murs...

Essoufflée et encore tremblante de plaisir, Cara s'effondre sur lui. Il la prend dans ses bras et lui caresse tendrement les cheveux. Puis, il rit :

— Eh bien, ma puce ! Je ne sais pas si c'est notre dispute qui t'a mise dans cet état, mais si c'est le cas, on se disputera plus souvent !

Cara ne répond pas et se contente de sourire. Elle se laisse bercer par ses gestes tendres et amoureux. Malgré tout, une pensée la perturbe. Elle sait très bien que leur dispute n'est pour rien dans sa fougue. Elle finit par s'avouer, à sa grande honte, que son comportement provient uniquement de sa frustration vis-à-vis de Reed. Ils étaient si proches tout à l'heure... Elle a perçu toute la tension sexuelle qui émanait de la proximité de leurs corps. Elle sait que rien ne pourra, rien ne devra se passer entre eux, même si cette attirance la trouble au point de la faire agir de manière irrationnelle.

Du plus loin qu'elle se souvienne, elle a toujours aimé Lucas et rien ne changera.

Juillet 1996, propriété des Mc Pherson.

— *Bordel ! Qu'est-ce qu'elle fout ?...*

Reed ne cesse de regarder sa montre. Il tourne en rond, faisant les cent pas au pied du vieux chêne. Lucas est bien plus calme que son aîné : il patiente, tranquillement adossé au tronc, en mâchant une tige de blé.

Les trois amis se sont donné rendez-vous ici, sous leur arbre. Ils ont élaboré un plan afin que les deux frères puissent échapper à leur beau-père. Cara doit récupérer le double des clefs de la maison du lac de ses grands-parents et le leur donner. Ensuite, ils prendront le bus de dix-sept heures à destination de Covington.

— *Tiens !... La voilà, s'exclame Lucas en se redressant quand, enfin, il l'aperçoit sortir du sous-bois.*

Reed la cherche du regard. Elle court parmi les épis de blé. Il descend la butte et va à sa rencontre.

— *C'est bon. Tu les as ?*

Essoufflée, elle reprend sa respiration. La mine attristée de Cara l'inquiète alors il poursuit.

— *Ça ne va pas ?*

En arrivant sous le chêne, Cara s'assied, aussitôt imitée par Lucas. Reed reste debout, en attente d'une réponse.

— *Il y a un problème, se risque enfin Cara en inspirant profondément.*

— *Lequel ?*

— *Mes grands-parents ont vendu la maison du lac. Je ne le savais pas, désolée.*

— *De toute façon, c'était une mauvaise idée !*

Reed essaie de dissimuler sa colère et sa déception. Le dernier espoir de quitter cet enfer vient

de fondre comme neige au soleil...

— *J'ai appris autre chose, continue Cara en arrachant une poignée d'herbe.*

Les deux frères l'interrogent du regard.

— *Mon père est muté à New York...*

— *Quoi ? aboie Reed, après avoir saisi les conséquences que cet événement va engendrer...*

Faut qu'on se tire d'ici, et vite !

Il empoigne le bras de Cara pour la soulever.

— *Et toi, tu viens avec nous !*

— *Non, Reed ! Je ne peux pas !*

Si elle fugue, ses parents feront tout pour la retrouver, tandis que les deux frères, eux, pourraient partir sans que personne ne s'en soucie.

— *Lâche-la, Reed ! intervient Lucas qui bondit sur ses pieds.*

Reed s'emporte à nouveau.

— *Si on ne part pas tous les trois, maintenant, on va être séparés !*

— *Je sais ! Mais je dois suivre mes parents, Reed, je n'ai pas le choix !*

Reed desserre sa poigne et plante ses yeux emplis de colère dans ceux de Cara.

— *O.K. ! Allez-vous faire voir !*

Il pivote et tourne les talons. Cette nouvelle vient de l'achever.

— *Reed ! Pas besoin de t'énerver, reviens !*

— *Laisse-le partir, Cara, il va se calmer, dit Lucas en l'étreignant.*

— *Vous partez quand ?*

— *Fin août pour que j'intègre mon nouveau collège à la rentrée, dit-elle, morose. Je n'ai aucune envie de vous quitter, Lucas...*

— *Je sais. Moi non plus...*

Elle lève le menton vers son ami. Ils se dévisagent un long moment et Cara, mue par un instinct dont elle ignore tout, dépose chastement et avec une extrême douceur ses lèvres sur les siennes. Lucas se fige, mais se laisse faire. Du haut de ses quatorze ans, il n'avait encore jamais embrassé une fille.

Cara avait depuis longtemps espéré et attendu ce baiser. Elle souhaitait même partager sa vie future avec le jeune homme. Mais ses plans allaient tomber à l'eau dès l'instant où elle embarquerait avec ses parents dans la voiture pour New-York.

Meredith suit Reed à la trace. Lui n'a aucune envie de l'écouter. Il nettoie, débarrasse les tables et remet les chaises en place. Leur dispute d'hier soir ne semble pas avoir affecté la jeune femme, et cela a le don de l'agacer.

— *Écoute, Reed, tu dois m'aider ! On avait conclu un marché : je t'aidais à conquérir le cœur de Cara et, en échange, tu m'aidais à gagner celui de ton frère...*

Il suspend toute activité et se tourne vers elle.

— *Ding, ding, ding... Info de dernière minute, chantonne-t-il d'une manière méprisante en*

gesticulant. Ton plan est et restera un échec. Alors, sois mignonne, et fous-moi la paix. Va jouer plus loin ou trouve un autre type à harceler. Je bosse, là, au cas où tu l'aurais oublié !

— Tu fais bien d'en parler... Je te signale que c'est grâce à mes relations que tu l'as, ce job ! Tu m'en dois une, mon vieux!

— Dans tes rêves ! Je ne te dois rien, alors lâche-moi, tu veux ?

Reed tente une nouvelle fois de fuir, mais Meredith ne l'entend pas de cette oreille et s'accroche à lui en plantant ses ongles dans la chair de son biceps.

En jetant un coup d'œil sur sa main, il poursuit :

— Mon frère n'en a rien à branler de toi. Lâche l'affaire, passe à autre chose ! Je ne sais pas moi, mais pourquoi ne pas t'inscrire sur un site de rencontre spécial névrosé...

— Parce que toi, tu vas laisser tomber pour Cara ?... Arrête, je n'en crois pas un mot !

Reed échappe à sa prise et poursuit son chemin vers le comptoir.

— Ce n'est plus ton problème. Je fais cavalier seul dorénavant, sourit-il, une idée derrière la tête.

— C'est quoi, ce sourire ?... Tu me caches quelque chose ?

— Il se pourrait qu'il y ait un changement dans la donne.

— Tu peux préciser ?

— Cara repart à New York.

— Quoi ?

L'étonnement de Meredith ne s'éternise pas, et laisse place à un large sourire.

— Ce qui veut dire que Lucas restera seul pendant un long moment...

— Bingo ! se moque Reed en secouant les mains. Tu piges vite quand tu veux !

— Tu dois m'aider à trouver un moyen de le faire venir chez moi pour effectuer des travaux.

— Non, non, non. En fait, tu percutes vite quand on t'explique longtemps. Je viens de te dire qu'il n'y a plus de toi et moi. Tu te démerdes de ton côté, et moi du mien. Capté ?

— Si tu persistes, mon joli, je risque de me vexer.

— Et alors, qu'est-ce que tu veux que ça me foute, sérieux ? Je m'en bats les couilles.

— Tu sais, si je t'ai trouvé ce job, je peux te le reprendre aussi...

Meredith le menace, mais elle oublie une chose fondamentale : Reed se fiche de ce travail. Il se contente de lui rire au nez et de partir vers la réserve. Elle lui emboîte aussitôt le pas.

— Je suis sérieuse.

— Tu sais quoi ? prévient Reed en se tournant promptement vers elle, une fois dans l'arrière-salle. Moi aussi, je suis très sérieux quand je te dis que je m'en bats les couilles...

Il dénoue son tablier, le laisse tomber au sol et ôte son tee-shirt.

— Ne fais pas ça ! ordonne-t-elle.

— Je croyais que c'était ce que tu voulais...

Elle pose une main sur son torse nu.

— Voyons... Ne dis pas de bêtises.

Elle commence à caresser ses pectoraux. Il lui envoie valser la main en grognant. Il n'a pas envie d'elle maintenant, mais elle insiste en entourant sa taille de ses bras. Séductrice, elle lui lance un

regard de braise.

— Casse-toi de là, crache-t-il en s'extirpant pour se diriger vers les vestiaires et récupérer ses vêtements. Je n'ai franchement pas envie de te baiser.

— Arrête, Reed, crie-t-elle. Tu as envie de moi, besoin de moi...

Le voyant sans réaction, elle poursuit un ton au-dessus :

— Si tu crois que ta sainte nitouche de Cara pourra te faire prendre ton pied, tu rêves !... Je te connais : tu as besoin de violence et de brutalité, Reed. Tu vas la faire fuir au premier contact ! Elle te haïra encore et encore, et ne pourra plus jamais te regarder ! Tu es un monstre, Reed !...

Il pivote et se dirige droit sur elle pour la plaquer contre une étagère. Les yeux exorbités et les veines du front saillantes, il fulmine à deux doigts de lui en foutre une ou de l'étrangler :

— Non, tu ne me connais pas et tu reparles de Cara de cette manière, femme ou pas, je te défonce, t'as pigé ?

Après avoir réservé ses billets d'avion sur internet, Cara veut profiter de ce dernier week-end avec Lucas avant son départ. Le soleil et la chaleur étant au rendez-vous, elle attend qu'il soit sous la douche pour préparer quelques sandwiches en vue d'un pique-nique improvisé au bord du lac de Covington. Elle n'est pas retournée à cet endroit depuis des années.

Une fois sorti de la salle de bain, Lucas la surprend perdue dans ses pensées.

— Que fais-tu ?

— Ça te dit d'aller au lac pour pique-niquer ?

— Pourquoi pas ? Laisse-moi t'aider à finir de tout préparer.

Ils s'activent dans la bonne humeur, évitant tout sujet de désaccord. Le panier rempli, ils prennent la route. Le temps clément a, apparemment, séduit beaucoup de promeneurs. Ils peinent à trouver une place pour se garer et cherchent un long moment où s'installer correctement sur la pelouse sous les grands arbres. Allongés sur la nappe, ils entament leur repas en se remémorant certains moments fort plaisants de leur jeunesse. Leurs sandwiches dévorés, ils décident d'aller se balader, s'éloignant des cris d'enfants et de parents rameutant leur marmaille.

Cara aime beaucoup cet endroit, si familier et si dépaysant à la fois... En empruntant le chemin qui longe le lac, ils passent derrière l'ancienne propriété de ses grands-parents. C'est le cœur plein de nostalgie qu'elle s'arrête devant l'allée qui y mène. Ils ne peuvent pas l'apercevoir tant la végétation a pris le dessus.

Lucas remarque son changement d'humeur et, l'étreignant tendrement, il lui demande :

— Et si on y allait ?...

— Où ça ?

Il s'éloigne d'elle et l'invite à le suivre en lui tendant le bras.

— Viens ! Tu meurs d'envie de revoir cette maison, alors allons-y !

— Non, Lucas... Et si les propriétaires sont là, qu'allons-nous leur dire ?

— Ne t'inquiète pas, nous trouverons une excuse. Allez, viens ! Mais je doute que quelqu'un y vive encore, vu l'état du jardin.

Elle finit par accepter. Il est vrai qu'elle en meurt d'envie. Elle lui attrape la main et se laisse

guider sur le chemin de terre. En arrivant devant la demeure de bois, Ils constatent qu'il n'y a personne. Ils font le tour pour accéder à la terrasse qui donne une vue imprenable sur le lac. La balancelle que son grand-père y avait placée est toujours au même endroit. Ils s'y assoient. Cara se love dans les bras de Lucas. Elle se sent tellement bien ici, malgré tous les souvenirs dont ce lieu est porteur...

Elle repense à ses parents, au sourire tendre de sa mère et à la voix réconfortante de son père. Que ne donnerait-elle pas pour revivre tous ces instants magiques, comme les Thanksgiving et les Noël passés ici ?

En déposant un baiser sur le front de Cara, Lucas la tire de ses pensées nostalgiques :

— Nous aussi, un jour, nous aurons une maison, ici. La même que celle-là et, d'ailleurs, pourquoi pas celle-là ?...

Leur relation est récente, mais il se risque à parler d'avenir. Ils ne l'ont encore jamais vraiment fait et, après leur dispute de ce matin, il veut se rassurer. Cara lève le menton pour le dévisager et, dans un large sourire, elle s'émerveille :

— Ça serait tellement bien !...

Ils rient, discutent de tout et de rien. L'après-midi se termine et ils n'ont pas vu le temps passer. Lucas lui propose de conclure leur voyage dans le passé par une partie de bowling. En effet, les parents de Cara l'y emmenaient tous les samedis et proposaient régulièrement à Lucas de se joindre à eux. Cara accepte avec plaisir, histoire de voir si elle n'a pas perdu la main. S'il y a bien une activité qu'elle n'a pas exercée depuis des années, c'est bien celle-ci...

Les parties se succèdent. Lucas bat Cara à maintes reprises, mais elle réclame à chaque fois sa revanche. Face à la moue boudeuse qu'elle affiche, Lucas lui laisse gagner la dernière partie avant de rejoindre la maison.

Lucas l'accompagne à l'aéroport d'Atlanta, afin de lui dire au revoir et pour reprendre sa voiture qu'elle a décidé de laisser à Cornfield. Même si leur séparation n'est que temporaire, ils ont tous deux le cœur lourd. Elle lui a promis de revenir chaque week-end. Il compte terminer les travaux dans la maison de Cara, puis la rejoindre à New York une fois les finitions achevées, si elle est encore sur son éventuel contrat.

Ils sont tous deux prêts à faire des concessions et sont sereins, après ce merveilleux et romantique dimanche. Ils ont d'abord fait la grasse matinée. Lucas a été réveillé avec le petit-déjeuner au lit, puis il s'est appliqué à remercier comme il se doit la cuisinière. Après leur douche, ils se sont rendus à la paroisse. Lucas tenait absolument à montrer à Cara les rénovations qu'il y a effectuées. Après un déjeuner au restaurant, ils sont rentrés à la maison où ils ont échangé des projets d'avenir, ont rigolé et se sont taquinés comme des enfants. Ils ont terminé leur journée en faisant l'amour à plusieurs reprises afin de rassasier leurs corps en vue du départ de Cara.

Comme souvent, Lucas s'est montré d'une tendresse et d'une douceur infinies, faisant toujours passer le plaisir de Cara avant le sien.

C'est le sourire aux lèvres, les yeux brillants d'amour et des souvenirs coquins plein la tête qu'elle quitte les bras de son petit ami.

À dix-huit heures, l'avion atterrit sur le tarmac de l'aéroport J.F.K. de New York.

— Haaaa, enfin ! crie une Jenyfer hystérique dès qu'elle aperçoit son amie. Tu es magnifique ! L'air de la campagne te va merveilleusement bien au teint !

Elles s'étreignent dans le hall en riant de bon cœur. Cela fait presque dix ans qu'elles se connaissent et leur amitié est très fusionnelle. Jenyfer glisse un long regard sur la tenue de Cara et se moque gentiment.

— Bon, ici, le jean et la chemise de cow-boy, tu oublies, ma belle !

— Jenyfer ! Ne commence pas, la réprimande Cara, ravie malgré tout de la retrouver.

— Bon, allez, raconte-moi tout. Je veux tout savoir dans les moindres détails sur ton cow-boy ! T'as une photo, au moins ?

— Attends ! Laisse-moi débarquer !

À la sortie du bâtiment, Cara lève la main pour héler un taxi. Un véhicule se gare presque immédiatement devant les deux amies. Pendant que le chauffeur s'occupe de sa valise, Cara extirpe son téléphone de son sac, le déverrouille et le tend à Jenyfer afin de lui montrer son fond d'écran.

— Oh, mon Dieu ! Je comprends mieux pourquoi tu es restée terrée là-bas si longtemps. Par pitié, dis-moi qu'il a un frère jumeau...

Elles s'installent sur la banquette arrière et Cara indique l'adresse de son appartement au chauffeur avant de se tourner vers sa copine :

— Oui, il a un frère. Mais non, il n'est pas pour toi, alors oublie !

— Cara ! Depuis quand tu ne partages plus tes infos sur les beaux mecs ?

— Arrête !... Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Il n'est pas ton style de mec, voilà tout.

— Tu es injuste, ricane-t-elle à nouveau avant de prendre une mine déconfite. Il est moche, c'est ça ?

— Non ! Loin de là ! Il n'est pas moche, il est...

Cara se tait, estimant que la conversation a trop vite bifurqué sur un sujet délicat.

— Il est simplement... lui.

— Euh ?... Simplement lui ?

— Oui. Lui.

— D'accord, je n'en saurai apparemment pas plus. J'abandonne... pour l'instant !

— Dis-moi plutôt, ce contrat avec Cabana ?... Je dois le rencontrer où et quand ?

— Jeudi, chez lui, sur la cinquième avenue à neuf heures pétantes. Je t'enverrai l'adresse demain du bureau.

Le vacarme de la circulation parvient en écho jusque sur la terrasse de ce vingt-sixième étage. Dans la pénombre de la nuit, Jenyfer et Cara sont allongées sur des chaises longues, un fond de musique pop vibrant dans les airs, un verre de vin à la main. Elles achèvent leur repas emporté du restaurant chinois d'en bas de l'immeuble. Cara reçoit un SMS de Lucas et, avec un large sourire, elle le lit à son amie :

Tu me manques, ma puce. Je suis seul dans cette maison vide qui sent la peinture, et je me rends compte que ton parfum est ce que je connais de plus délicieux et enivrant au monde. Reviens-moi très vite.

— Et en plus, il est romantique, relève Jenyfer. Veinarde !

Cara répond au SMS, puis se tourne vers son amie.

— Oui ! Lucas est un amour.

— Tu es amoureuse ?

Cara se rallonge correctement et, tout en scrutant le ciel à la recherche d'une étoile, elle lui répond :

— Je l'aime beaucoup. Oui.

— Parle-moi davantage de lui, s'intéresse son amie.

— Que veux-tu savoir ?

— Je ne sais pas, moi, réfléchit-elle en souriant. C'est un bon coup au lit ?

— Jenyfer !

— Allez, dis-moi. Pense aux copines seules et frustrées.

— Il est top oui : attentionné, avenant, intelligent et plus tendre et plus...

— Plus tendre que qui ou quoi ? s'enquiert Jenyfer, ne saisissant pas le sens de la comparaison.

— Non, je voulais simplement dire : « il est tendre ».

L'air penaud de Cara interpelle aussitôt la jeune New-Yorkaise. Si elle ne connaissait pas aussi bien son amie, elle aurait passé outre, mais l'ombre qui passe sur son visage n'échappe pas à sa perspicacité.

— C'est quoi, le problème ?

— Il n'y a pas de problème.

— Arrête !... La dernière fois que tu m'as fait cette tête, c'était lorsque tu avais peur de larguer l'autre débile, celui qui pleurait à chaudes larmes pendant l'orgasme. Comment il s'appelait déjà, celui-là ?

Cara éclate de rire à cette anecdote.

— Il s'appelait Louis.

— Oui ! Voilà : Louis. Ne me dis pas que ton Lucas a des tics ou des tocs pendant l'acte ?

— Non ! Jenyfer, rien de tout ça.

— Bah, alors ?

— Ben... hésite Cara. Il y a son frère.

— Oulla !

— Oui ! Oulla, comme tu dis. Désolée, je n'aurais pas dû parler de ça. C'est ridicule. Je suis ridicule et...

— Non, non et non ! trépigne Jenyfer. Tu as commencé, tu finis. Qu'est-ce qu'il a de particulier, son frère ?

— Lucas est l'homme parfait, celui dont rêvent toutes les filles, le prince charmant, il est doux et rassurant. Reed est tout le contraire. Il est... Il peut parfois se comporter comme un véritable abruti. Il est macho, grossier, obscène, mais quand je suis proche de lui, je me sens si... vivante, vibrante, si bien. Rien que le fait de me rendre compte qu'il pose les yeux sur moi, je m'enflamme. Bon sang, Jenyfer ! Je suis affreuse, finit-elle en se couvrant le visage de ses mains.

— Meuh non, tu réagis simplement comme n'importe quelle humaine en face d'un mec à tomber...

— Si je te dis que j'ai fait l'amour avec Lucas en pensant à Reed, est-ce que ça fait de moi une garce ?

Cara n'en revient pas de lui avoir fait cet aveu. Elle aurait mieux fait de réfléchir avant de parler. Elle a honte d'elle-même, mais se confier lui fait un bien fou. Jenyfer ne la jugera jamais et, de toute façon, elle n'est pas en mesure de le faire, vu qu'elle a déjà fait bien pire.

— Non, cela ne fait pas de toi une garce. Du moment que les choses sont claires dans ta tête...

La remarque de la jeune New-Yorkaise n'était pas un conseil, mais bel et bien une question, alors elle l'interroge du regard.

— J'adore Lucas, il représente beaucoup de choses pour moi. Mais Reed m'attire physiquement. Alors, oui, les choses sont on ne peut plus claires, rit Cara.

— Et ?

— Et quoi ?

— Tu comptes faire quoi ?... Continuer de fantasmer sur le frère de ton mec pendant que vous faites l'amour ?

— Nooon ! s'indigne Cara. Je vais profiter de mon séjour ici pour l'oublier.

— Et ce Reed, tu penses qu'il a des sentiments pour toi ?

— Jenyfer, tu es insupportable ! Arrêtons de parler de lui, dit-elle avec une grimace désespérée. Je

viens de te dire que je suis aussi là pour ne plus y penser. Alors, plus de Reed sur nos lèvres.

— Sur les miennes, c'est sûr ! Mais sur les tiennes, je n'en mettrais pas ma main au feu...

— Jen ! rouspète Cara en lui lançant un sachet de biscuits à la tête.

Elles finissent par papoter une bonne partie de la nuit, comme à leur habitude. Le lendemain matin, Cara décide d'aller se recueillir sur la tombe de ses parents.

Marchant sur la pelouse, elle se rappelle l'horreur de ce jour-là, le plus noir de sa vie.

Août 2014, Green-Wood Cemetery, New York.

Cela fait deux jours que Cara a appris la terrible nouvelle. Un camion a percuté la voiture de ses parents de plein fouet en grillant un feu rouge.

Cela fait deux jours qu'elle s'active et s'occupe des formalités avec un maximum de courage et d'efficacité afin de leur offrir un enterrement digne de tout l'amour qu'elle ressent pour eux.

Cela fait deux jours qu'elle est en colère et que bon nombre de personnes familières sans être vraiment des proches lui assènent leurs condoléances. Elles font mine de s'inquiéter pour elle, alors qu'au final, elle sait pertinemment qu'elle finira seule à devoir faire son deuil et continuer de vivre avec ce drame sur les épaules.

Cela fait deux jours que des hommes d'affaires, des médecins, des hommes politiques, tout le gratin de New York défile à sa porte. Elle voudrait fuir loin de cet enfer, mais elle doit faire bonne figure pour respecter la mémoire du Docteur Avery.

Cela fait deux jours qu'elle erre comme une âme sans repères. Elle répète sans cesse les mêmes choses : « Oui ça ira, merci. » Mais, bien sûr que non, cela n'ira pas ! Comment pourrait-elle bien se porter, après cette double perte brutale, cette partie d'elle-même qui vient de lui être arrachée ?

Cela fait deux jours qu'elle a envie de crier, de hurler jusqu'à ce que ses poumons explosent. Les gens qui viennent la voir lui ressassent la même rengaine : « Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. » Elle a besoin de ses parents, mais peut-elle le dire ? Et, de toute façon, à quoi servirait-il de l'avouer ?

Oui ! Cela fait deux jours que sa vie a pris un virage irréversible, laissant loin derrière elle l'innocence de la jeunesse. Elle va devoir se débrouiller sans eux.

Aujourd'hui, en cette chaude et magnifique matinée, aux côtés de Jenyfer, sur cette pelouse tondu au millimètre près, elle est debout devant les deux fosses qui abriteront les cercueils de ses parents. Elle n'a plus de force. Elle s'effondre, entourée de ces personnes venues rendre un dernier hommage aux époux Avery. Toute cette compassion de circonstance qu'elle perçoit dans leurs regards lui donne la nausée et l'envie de hurler. Dans les bras de sa meilleure amie, elle se lâche et pleure sans pouvoir s'arrêter, priant pour que cette douleur et cette peine s'atténuent enfin.

Levant son regard baigné de larmes, elle fixe un point au loin et son regard se pose sur un homme qui marche. Il est de dos. Elle ne distingue qu'une silhouette élégamment vêtue d'un

costume sombre à la démarche nonchalante. Il se faufile entre les sépultures et, même si elle ne le connaît probablement pas, elle donnerait tout pour le rejoindre et s'enfuir avec lui loin d'ici.

Plusieurs mois après cette matinée d'août, le sentiment de perte est toujours aussi lourd, seul celui de solitude s'amenuise au fil des jours. Cara frissonne. Il est encore tôt, et la pelouse est toujours humide de l'arrosage de la nuit. Devant les deux stèles, elle s'accroupit et dépose les deux roses. Elle déglutit péniblement, tentant de ravalier les sanglots qui la submergent.

— Papa... Maman... hésite-t-elle, se trouvant ridicule de parler à deux pierres austères. J'ai tellement de choses à vous dire. Par où commencer ?...

Elle soupire longuement et, d'un revers de main, essuie la larme perlant sur sa joue. Puis, d'une voix brisée par le chagrin, elle poursuit :

— Je suis retournée à Cornfield et... j'ai revu Lucas Hamilton. Je vis une histoire avec lui... Papa, tu serais tellement fier de voir ce qu'il est devenu. Je suis certaine que tu l'aurais aimé. Maman, je suis heureuse avec lui et je suis aussi persuadée que tu me dirais combien tu le trouves toujours aussi mignon... C'est trop dur sans vous...

La douleur qui lui vrille le cœur la pousse à partir. Elle se redresse et passe sa manche sur ses yeux larmoyants, puis se ressaisit. Elle doit rester forte. Jetant un dernier coup d'œil aux sépultures, elle quitte précipitamment le cimetière.

Finalement, Cara décide de rentrer chez elle. Elle souhaitait faire les magasins dans le but de se dénicher une tenue convenable pour son rendez-vous avec Mr Cabana, mais elle n'en a plus ni le courage, ni l'envie. Elle préfère se détendre dans un bon bain.

Lorsque le taxi la dépose devant chez elle, perdue dans le fil de ses pensées et absorbée par la recherche de ses clés dans son sac, elle ne s'aperçoit pas qu'on l'observe. C'est en levant la tête qu'elle l'aperçoit, les jambes et les bras croisés, adossé à la portière de sa Mustang garée le long du trottoir. Reed agite ses doigts pour la saluer, un doux et large sourire sur le visage.

Passé le premier moment de stupéfaction, elle s'avance, confuse.

— Bon sang, Reed ! Que fais-tu là ?... Ce n'est pas possible ! Tu venais de trouver un travail !... Je pensais que tu resterais là-bas, avec Lucas...

Elle n'en croit pas ses yeux et hésite quant à l'attitude à adopter. Elle oscille entre joie et colère.

— Ravi de te voir aussi, princesse.

Il se redresse et avance à sa rencontre. C'est finalement la colère qui l'emporte.

— Non, Reed ! NON ! Tu aurais dû rester avec ton frère ! Tu n'as rien à faire ici !

— Boh ! Tu sais, il est un peu bougon depuis ton départ. Il est tout triste, il se morfond et, en plus, il radote. C'est un enfer, se moque-t-il. C'est bien plus distrayant ici.

Il lève les bras au ciel et ajoute avec emphase :

— Bienvenue à New York City, la ville qui ne dort jamais!...

— C'est censé me rassurer ce que tu me dis, là ?

— À vrai dire... pas du tout. J'avoue, grimace-t-il.

Exaspérée, Cara, tourne les talons pour gagner le hall d'entrée de son immeuble.

— Hé ! Attends,

Il la poursuit, mais, lorsqu'il lui attrape le bras, il aperçoit à quelques mètres sur le trottoir une petite blonde qu'il n'a aucun mal à reconnaître.

Il peste en son for intérieur. « *Bordel ! Non, pas elle. Je suis maudit. Ce n'est pas possible ! Elle va tout foutre en l'air !* »

Reed se détourne à la hâte tentant de dissimuler son visage à Jenyfer qui arrive à vive allure.

— Cara ! Super, tu es là ! J'avais une visite dans le quartier, et j'en profite pour te déposer le dossier Cabana avant de filer...

Elle s'interrompt brusquement en remarquant Reed. Elle glisse son regard sur lui et, à son tour, tombe des nues.

Elle est sidérée. Elle ne pensait jamais revoir de sa vie cet apollon l'ayant quittée, ce matin-là, en la laissant étourdie et brûlante au réveil. Celui qui a ensuite hanté ses rêves et alimenté ses fantasmes pendant des jours et des semaines est là, devant elle, et il parle avec Cara...

— Samuel ?

— Samuel !? répète Cara qui y perd son latin.

Reed pivote en affichant une nouvelle grimace. Dans son plan, il n'avait pas prévu cette rencontre plus qu'inopportune.

— Salut... lâche-t-il, la bouche grande ouverte parce qu'il ne se souvient plus de son prénom.

D'un regard, il quémande l'aide de Cara, mais cette dernière est bien trop abasourdie pour réagir. Elle demande, tournant un regard incrédule de l'un à l'autre.

— Vous vous connaissez ?

— Oui. C'est le mec...

Reed s'empresse de lui couper la parole et cherche une excuse pour essayer de se soustraire à cette inextricable situation qui risque de mettre Cara dans une colère noire.

— Cara, excuse-moi. Je dois appeler Lucas. Il n'avait pas l'air dans son assiette quand je suis parti.

Elle panique.

— Quoi ? Il ne va pas bien ?

Reed se dit que ce n'était peut-être pas le prétexte idéal, alors il tente pitoyablement de s'en sortir.

— Si, si... Ça ira, ne t'inquiète pas. Il couve sûrement une petite grippe...

— Il est malade !?!

Cara, complètement perdue, le suit du regard. Il s'éloigne, le téléphone déjà à l'oreille. Elle reporte son attention sur son amie qui lui tend le dossier. Jenyfer semble aussi perplexe qu'elle.

— Tu connais Reed ? l'interroge-t-elle en attrapant l'enveloppe.

— Reed ? Ton Reed ?... C'est lui ?

— Oui ! Qui veux-tu que ce soit ?...

— Ben... Samuel ! s'exclame Jenyfer qui n'y comprend définitivement rien, elle non plus.

D'un seul et même élan, les jeunes femmes lancent un regard noir à l'aîné Hamilton qui se tient non loin de là, simulant un appel téléphonique. Il leur adresse un petit signe de main. Il est coincé et cherche une échappatoire.

— Tu te souviens du type qui m’a obsédée pendant plusieurs mois ? Tu sais, le type qui t’a ramenée chez toi, le soir de ta grosse cuite au Purple ? Ben, c’était lui.

— Quoi ? Non, mais je rêve, là !... Ce n’est pas possible !

Cara se passe les mains dans les cheveux et se triture le cuir chevelu. Elle essaie de rassembler tous les morceaux. Jenyfer se contente de sourire bêtement, et parcourt du regard le jeune homme. Elle se mord inconsciemment une lèvre en fixant son fessier plutôt bien moulé dans ce jean noir.

— Bon ! Ma belle, on en reparle plus tard. Je suis en retard pour ma prochaine visite, dit-elle en posant précipitamment une main sur l’épaule de son amie et en lui faisant la bise accompagnée d’un clin d’œil malicieux. Bonne journée et bonne chance avec le Dieu du Sexe... *Mmm*.

Jenyfer frissonne rien qu’en repensant à la nuit torride qu’elle a passée avec lui, il y a deux ans.

— Jen ! grogne Cara.

Elle voudrait en savoir plus, même si elle connaît déjà tous les détails, vu que Jenyfer a passé des semaines à évoquer la perfection de sa « nuit torride » dans les bras de ce soi-disant inconnu. Mais sa copine se débîne comme une lâche.

— Bye, bye ! lance Jenyfer en gratifiant d’un clin d’œil séducteur Reed au passage.

Cara se précipite aussitôt sur lui. Il a juste le temps de ranger son Smartphone avant d’essuyer sa bourrade.

— Tu as couché avec ma meilleure amie !?!

Il n’est pas très fier de ce coup-là, mais il avoue :

— Il se pourrait. Oui...

Une foule de questions se bousculent dans la tête de Cara, mais une seule lui vient aux lèvres.

— Y a-t-il une seule femme sur cette Terre avec qui tu n’aies pas couché ?

Reed esquisse tout à coup un large sourire et, lorsque Cara comprend l’énormité de sa question, il est déjà trop tard.

— À mon grand regret, oui : toi !

Elle aimerait répliquer, mais rien ne vient. Elle reste bouche bée sous l’œil taquin de son ami d’enfance.

— Oh ! Et puis, tu m’énerves !

Il rit de plus belle.

— Jalouse, peut-être ?... se risque-t-il avec un clin d’œil moqueur. Il n’est jamais trop tard pour tester la marchandise, princesse...

Cara fait une grimace d’écœurement alors qu’il s’esclaffe à nouveau.

— Moi, jalouse ? Non, mais tu rêves ! Et ta... ta marchandise, tu la laisses surtout bien rangée là où elle est, pour une fois.

Malgré la mine dégoûtée qu’elle affiche, Cara sent le feu lui monter aux joues. Elle fait immédiatement demi-tour, se sentant trop vulnérable.

— Non, non, non ! Reste avec moi, dit-t-il en la saisissant par les hanches et se collant contre son dos.

— Non, Reed. Tu n’as rien à faire ici, et je refuse de te parler, alors laisse-moi...

— Pas avant que tu aies accepté de me suivre, lui susurre-t-il à l'oreille, après lui avoir replacé une mèche de cheveux en arrière.

Elle frissonne à ce geste et abandonne toute rébellion pour pivoter dans ses bras.

— Ton frère sait que tu es là ?

— Non. Et ça restera notre petit secret.

— Je ne lui mentirai pas !

— Alors, tu « omettras » de lui dire.

— Reed, tu...

Il la fait taire en posant l'index sur ses lèvres. Agacée ou non, il a la ferme intention de passer la journée avec elle. Et rien ne l'en fera démordre.

— Chuuut ! Allez, suis-moi !

Elle recule d'un pas et croise les bras sur sa poitrine, visiblement contrariée.

— Je te suis à une condition ! Tu m'expliques ce que tu faisais à New York, il y a deux ans et pourquoi tu n'as pas cherché à me revoir, alors qu'on s'est apparemment croisés bien que je ne m'en souviens plus parce que j'étais... trop...

La honte la submerge.

— Bourrée, raille-t-il.

— Hé ! Oh ! Ça va, hein ! Pas la peine d'en rajouter ! Explique-toi, je t'écoute.

— Promis. Je t'explique touuuut ce que tu veux, princesse, mais avant, tu me suis.

Elle connaît son ami et sait qu'il turbine au donnant-donnant, alors elle laisse tomber... pour le moment. Elle penche la tête, le dévisage un instant, puis lui demande, dubitative :

— Tu as vraiment fait treize heures de route pour me parler ?

— Oui et... non.

Il hausse les épaules et lui tend la main en insistant du regard pour qu'elle le suive. Vaguement curieuse, elle accepte le marché, mais elle néglige sa main tendue. Il est hors de question qu'elle le touche !

Un sourire victorieux aux lèvres, il lui emboîte le pas. En arrivant à sa hauteur, il ne peut s'empêcher de lui passer un bras autour de ses épaules et de la serrer contre lui. Elle décide d'ignorer et de laisser faire.

— Au fait, cette nuit-là, tes sous-vêtements étaient vraiment magnifiques, ajoute-t-il, un petit rictus taquin en coin. Je me suis régalé en te déshabillant...

Cara s'immobilise, outrée. Aurait-il osé profiter de son ivresse pour la mater en petite tenue ?

— Qu... Quoi ? Ne me dis pas que...

— Relax, je plaisante, Cara... Je plaisante.

Elle lui envoie un coup de coude dans les côtes.

Après avoir parcouru deux pâtés de maisons, ils arrivent dans une de ces petites ruelles malfamées que Cara a toujours fuies. Reed s'arrête devant une porte en fer. Elle est perplexe : pourquoi l'amène-t-il dans cet endroit sordide, dans ce véritable coupe-gorge ?

— Attends, ne me dis pas que tu as fait tout ce chemin pour m'amener dans un bar musical à dix heures du matin... demande-t-elle en percevant le son d'une musique de style hard-rock.

— Ah !... Ah !... Non, attention ! Pas n'importe quel bar musical : le Bianquiz, jeune fille ! Ce bar est le plus réputé de tout Manhattan.

Cara lève les yeux au ciel et hausse les épaules, loin de partager son enthousiasme. S'il était si renommé qu'il le prétend, elle le connaîtrait, surtout qu'il se trouve à deux rues de chez elle.

Elle s'impatiente.

— Où veux-tu en venir, Reed ? Je ne te suis pas du tout. Que faisons-nous ici ?

— Tu voulais connaître les détails de ma présence à New York, il y a deux ans ? Oui ? Alors, commençons par le début.

Il lui ouvre la porte et l'invite d'un geste à entrer.

— Enfin... une partie du début, rajoute-t-il en lui décochant un clin d'œil.

À l'intérieur, la salle est faiblement éclairée par de petits spots multicolores et tapissée d'affiches de groupes qui s'y produisent tout au long de la journée et de la nuit. Cara est surprise, car, malgré l'heure matinale, il faut se faufiler pour entrer, tant la pièce est bondée d'une populace qu'elle aurait d'ailleurs eu peur de croiser en pleine nuit. Des hommes en majorité, suant la testostérone à plein nez, le corps couvert de tatouages, barbes drues et blousons de cuir éculés.

Au premier abord, ils sont âgés de dix-sept à soixante-dix-sept ans. Les musiciens présents ce matin enchaînent un morceau un peu moins trash que le précédent, enfin, si l'on fait abstraction du batteur aux longs cheveux blonds et gras qui se défonce, corps et âme, sur la caisse claire et les cymbales.

Reed progresse dans la foule en guidant doucement Cara d'une main au creux des reins. Ce seul contact la fait frémir, et elle tente de s'y dérober. Être en sa présence représente déjà une énorme tentation pour elle, alors s'il ne cesse de la toucher, elle ne tiendra pas longtemps la promesse qu'elle s'est faite à elle-même durant leur marche pour venir ici : tu es depuis peu avec Lucas, et tu le resteras...

Ils accèdent enfin au bar, se frayant un chemin entre deux femmes. Reed fait un signe au serveur, puis détaille d'un œil connaisseur les deux jeunes femmes à ses côtés.

— Salut les filles, lâche-t-il avec un sourire enjôleur.

Le regard gourmand, elles lui répondent et le détaillent sans la moindre gêne des pieds à la tête en ne négligeant pas la bosse au niveau de sa braguette. L'une d'entre elles se mord les lèvres d'un air suggestif et l'autre lui passe déjà la main sur le torse, sans prêter la moindre attention à Cara.

Reed est très bel homme. Il a toujours constitué un véritable aimant pour le sexe féminin, et ces regards avides sont loin de lui déplaire. Son inextinguible faim de *baise* n'en est que plus exacerbée,

mais, aujourd'hui, il doit se tenir, car le regard noir que lui lance Cara le ramène bien vite sur terre. Elle ne l'a pas suivi ici pour le regarder se pavaner et séduire toute la gent féminine de Manhattan.

Cara profite d'un mouvement de foule pour se libérer un petit espace et s'accouder au comptoir, loin de lui et de ses deux groupies.

Reed fait un clin d'œil à ses admiratrices, les gratifie d'un irrésistible sourire et s'extirpe pour la rejoindre.

— Bon ! Pourquoi ici ?

— Bordel ! Hamilton ! De retour ? s'écrie un homme arrivant derrière eux.

Reed se tourne aussitôt son nom prononcé. Reconnaisant la voix de son pote, il sourit :

— Eh, mec ! Putain, ça fait plaisir de te revoir !

— Et, à moi donc !

Les deux hommes échangent une accolade accompagnée d'une poignée de main virile.

— Qu'est-ce que tu fous là ? Je croyais que tu avais mis les voiles pour de bon, camarade...

Cara observe l'ami de Reed. Le moins que l'on puisse dire est qu'il détonne dans la clientèle : grand, il fait bien une bonne tête de plus que Reed, la quarantaine, blond, yeux clairs, type irlandais et revêtu d'une veste, d'un tee-shirt blanc et d'un jean. Ce dernier, se sentant détaillé de la tête aux pieds, porte son attention sur Cara. Reed s'empresse de faire les présentations.

— Kurt, je te présente Cara. Cara, voici Kurt, le boss du Bianquiz.

— Ravie, dit-elle simplement en lui tendant la main.

Kurt lâche un petit rire et se penche pour lui faire la bise sans plus de manières. Il est plutôt surpris de voir son vieux pote accompagné d'une fille telle qu'elle. Elle paraît plutôt timide et est aux antipodes du type de femmes que Reed avait l'habitude de fréquenter jusque-là. Il en tire donc une conclusion :

— Laisse-moi deviner... Ça y est : tu t'es rangé !

— Oh ! Non, tu me connais, grimace Reed. C'est la copine de mon petit frère.

— D'accord ! Tu l'as revu, ton frère, alors ?

— Ouaip ! Ça y est !

— C'est génial. Je vous sers quelque chose à boire ?

Sans plus attendre, le patron du Bianquiz prend leur commande et part en direction du bar.

— Je vois que tu es un pilier de l'endroit, raille Cara.

— Pas seulement, princesse. J'ai travaillé pour Kurt pendant plus de deux ans.

Elle s'étonne. Reed lui passe son bras sur les épaules et lui indique du doigt l'arrière du comptoir. Épinglés sur le mur entre les étagères se trouvent plusieurs clichés souvenir.

— Tu vois le beau spécimen sur la photo, au centre ? C'est moi ! dit-il, bombant ostensiblement le torse.

Cara plisse les yeux et se concentre sur l'image. Effectivement, elle le reconnaît, torse nu sur la scène, entouré d'une bonne dizaine de filles, le jean sur les cuisses, l'ourlet de son boxer débordant de billets de 5 \$.

— Quoi ? Tu étais stripteaseur ?!?!...

Dans un élan, Reed bascule la tête en arrière et s'esclaffe.

— Non ! J'étais serveur. Ce soir-là, c'était juste un bon délire entre potes.

— Donc, en gros, conclut-elle. Ce que tu essaies de me dire, c'est que tu as vécu à cinq cents mètres de chez moi pendant deux ans sans même chercher à me revoir ?...

Le visage de Reed se ferme brusquement. Le temps de jeter cartes sur table est arrivé. Il se demande soudain pourquoi elle semble chagrinée d'apprendre cette nouvelle.

— Ce n'est pas exactement ça. Non...

— Vas-y, j'écoute. Je t'ai suivi ici pour...

Elle se tait lorsqu'elle sent son portable vibrer dans sa poche. Elle l'extirpe et lit le texto que lui a envoyé Lucas. Son visage se décompose. Reed s'enquiert :

— C'est qui ?...

Cara pianote une réponse, mal à l'aise.

— C'est Lucas.

Reed est agacé, mais sa curiosité l'emporte : il lui arrache le portable des mains.

— Non ! Bon sang ! Rends-moi ça tout de suite, s'énerve-t-elle en tentant de récupérer son téléphone.

Levant l'appareil en l'air pour l'empêcher de s'en saisir, il lit à voix haute :

Ma puce, tu me manques. Peut-être en profites-tu pour faire la grasse mat', alors, dès que tu as ce message, appelle-moi...

Il rit sans joie.

— Reed, arrête ! Ce n'est pas drôle ! Rends-moi ce téléphone ! Cela ne te regarde pas !

— Attends, j'arrive seulement à la partie la plus intéressante...

Cara lui envoie un coup de poing dans l'épaule pour récupérer son portable, mais il ne bronche pas et poursuit :

— Oh ! Mais c'est qu'elle lui ment, la petite coquine ! ricane-t-il avant de poursuivre la lecture de la réponse de Cara. « Mon cœur »... non, mais vous êtes sérieux avec vos petits mots mielleux ? (Il continue.) « *Mon cœur, je fais les magasins avec Jenyfer, je t'appelle plus tard* »...

Il pose un regard interrogateur sur Cara, lui rend le Smartphone et lui demande :

— Tu m'expliques, là ?

— Je n'allais pas lui dire que j'étais avec toi ! Il... il s'inquiéterait...

— Tu fais comme tu le sens, princesse, mais tu es en train de lui mentir... Moi qui pensais que tu étais l'honnêteté incarnée...

— Je ne lui mens pas... C'est juste que je...

— Tu lui mens...

— Je le rassure, ce n'est pas pareil, dit-elle avec une évidente mauvaise foi. Puis, je croyais que tu voulais que ça reste entre nous...

Reed éclate d'un rire puissant.

— Oui, c'est vrai, je l'ai dit. Mais cela aurait été tellement plus pimenté. Et puis, tu sais, il est assez grand pour encaisser la vérité !

— Je sais, marmonne-t-elle avant d'ajouter, pour reprendre l'avantage. Figure-toi que j'ai remarqué et... bien senti qu'il est devenu un HOMME, un vrai...

— C'est bon ! Passe-moi les détails.

La dernière chose qu'il a envie d'entendre est combien elle prend son pied avec son frère, alors que lui doit se contenter de petits sourires niais comme celui qu'elle affiche à l'instant.

Sur ces entrefaites, Kurt revient avec deux bières et leur fait signe d'aller s'installer à la table qui se libère dans un coin de la salle. Le patron du Bianquiz reste attablé un bon moment à évoquer leurs soirées déjantées avec Reed.

Cara est subjuguée par leur conversation, même si quelque peu choquée par certains détails crus qu'elle aurait préféré ne jamais apprendre (comme leur semblant de partouze avec de jeunes Russes ou la bagarre entre Reed et un transsexuel). Elle est surtout étonnée, car Kurt semble tout à fait sain de corps et d'esprit, mais il n'est pas aussi sage qu'il n'y paraît à première vue. Quand leurs souvenirs tombent dans le vulgaire, elle se concentre vers la musique.

— Bon, et toi, tu viens d'où ? demande Kurt pour intégrer Cara à la conversation et la forcer à quitter ses pensées.

— Je suis originaire de Géorgie, née à Atlanta, mais je vis à New York depuis des années.

— C'est une amie d'enfance, précise Reed.

Kurt glisse son regard de l'un à l'autre et achève sur un ton affirmatif :

— Et vous couchez ensemble.

Cara s'offusque.

— Noon. Je sors avec Lucas, son frère.

Kurt émet un rire légèrement ironique, et tape sur l'épaule de Reed avant de se lever et de s'adresser à Cara :

— Boh ! Tu sais... Rien ne m'étonnerait, avec lui ! Cet enfoiré serait capable de baiser sa propre mère. Allez, je vous laisse, les jeunes ! J'ai du boulot...

Outrée par cette dernière réflexion et l'absence de réaction de Reed, Cara se penche vers ce dernier.

— Tu le laisses parler de ta mère de cette façon ?

— Il plaisante, Cara. Détends-toi ! dit-il en portant sa bière à la bouche.

— Non, Reed ! Je n'ai pas envie de me détendre. Il est presque midi. J'ai faim. Je n'ai pas encore rappelé Lucas. Tu ne m'as encore fourni aucune explication et je suis certaine que je n'en aurai pas. Alors, aussi amusants que soient tes souvenirs tordus et écœurants avec ton pote, j'abandonne. Je rentre.

Elle se lève brusquement, mais il l'agrippe par le bras.

— Reste ! S'il te plaît. Je vais nous commander quelque chose à bouffer, et je te promets de tout te dire.

Elle le dévisage et le jauge du regard, méfiante. Elle ignore s'il est sincère. Elle est une fois de plus troublée par la tendresse qui se dégage de ses yeux quand il la regarde.

Lorsqu'il la sent à deux doigts de lâcher prise et de se raviser, Reed insiste :

— Reste ! Va appeler Lucas si tu veux, mais reviens !

Elle hésite un instant.

— D'accord.

Elle tourne les talons, bien décidée à aller passer son coup de téléphone, mais il la rattrape une nouvelle fois.

— Tes clefs... lui demande-t-il en lui tendant la main.

— Quoi, mes clefs ?

— Je veux être certain que tu n'aïlles pas t'enfermer à double tour chez toi pour m'éviter. Alors file-moi tes clefs.

— Tu plaisantes, là ?

— Nope, je suis on ne peut plus sérieux.

— Écoute ! Je te fais confiance... TU me fais confiance. Ça marche dans les deux sens. Alors, non, je ne te donnerai pas mes clefs. Je vais appeler Lucas et je reviens, O.K. ?

Suspicieux à son tour, il se demande s'il peut avoir confiance. Une part de lui-même doute. Il n'a jamais éprouvé de sentiment de sécurité envers personne. Il a toujours été déçu et trompé, mais, avec Cara, tout peut être différent...

Il lui lâche le bras et lui sourit.

Cara s'éloigne dans la ruelle pour éviter la musique. Que va-t-elle pouvoir dire à Lucas ? Elle se sent terriblement mal et culpabilise, puis se rassure aussitôt. Après tout, elle ne fait que partager un moment avec Reed, en tout bien tout honneur. Elle passe quelques minutes à tourner en rond, hésitante le doigt sur la touche de son Smartphone en cherchant les mots pour ne pas le blesser. Enfin, elle se décide à appuyer sur la touche d'appel. Lucas décroche dès la deuxième sonnerie :

— Salut, ma puce !

La voix enjouée de son petit ami lui comprime davantage le ventre. Angoissée malgré elle, elle répond :

— Salut, comment vas-tu ?

— Bien. Et toi ? Ta séance shopping se passe bien ?

Le cœur de Cara s'emballe. Elle plisse les paupières et se lance dans un mensonge qui, elle le sait, la hantera jusqu'à la fin de sa vie.

— Oui, tout se passe à merveille !

— Vous vous faites un resto toutes les deux, ce midi ?

— Sûrement !... Bon, et toi, que fais-tu de beau ? demande-t-elle rapidement, n'ayant vraiment pas le courage de mentir davantage.

— Ça va ! J'ai attaqué l'étage aujourd'hui, comme prévu.

— Génial !

— Tu es sûre que tout va bien, ma puce ? Tu as une voix bizarre...

— Oui, tout va bien. C'est juste que tu me manques déjà affreusement.

— Tu me manques aussi, mais on se voit ce week-end de toute façon, pas vrai ?

— Oui, répond-elle vivement.

— Bon, je vais te laisser à ta copine. On se rappelle ce soir, O.K. ?

— Ça marche. Bisous, à ce soir.

— Bisous, ma puce !

— Bisous.

Elle pousse son téléphone dans sa poche et tâche de reprendre une respiration normale.

— Donc, tu ne lui as pas révélé notre petit secret ?...

Cara sursaute à la voix de Reed. Elle se retourne, la main sur la poitrine.

— Mon Dieu ! Tu m'as fait une de ces peurs...

Tendant de calmer les battements désordonnés de son cœur, elle ajoute :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu m'espionnes ?

— Ça commençait à faire long, alors je suis sorti, dit-il sur un ton bourru en croisant les bras.

Puis il ajoute, d'un ton plus affirmatif qu'interrogatif en la regardant droit dans les yeux :

— Tu lui as encore menti, hein...

— Oui, je lui ai menti. J'avais le choix, selon toi ?

Furieuse et honteuse d'avoir délibérément menti, Cara regagne l'intérieur d'un pas décidé, plantant Reed dans la ruelle.

Une fois dans le bar, elle se précipite pour commander une autre bière. Elle a comme un besoin irréprensible de se saouler. L'alcool pourra peut-être apaiser son sentiment de culpabilité. Une fois servie, Cara boit une longue gorgée. Plus vite elle avalera, plus vite viendra l'ivresse salvatrice. Elle est à bout de nerfs...

Lorsqu'elle porte le verre à sa bouche pour la seconde fois, une main arrête net son mouvement.

— Cara, lâche ça, prévient Reed d'une voix douce. Tu vas être saoulé.

Elle lui lance un regard courroucé.

— Tu te prends pour mon père, maintenant ? Ou alors, non... mon frère ? Oh ! Non, attends : mon petit ami, peut-être ?... Tu n'es PAS mon petit ami, pour info ! Et tu es très mal placé pour me faire la morale.

— Non, Cara, c'est juste... un conseil d'ami !

— Et puis, quoi encore ? Qu'est-ce que ça peut te foutre que je sois ivre ?...

Reed encaisse la remarque et n'ajoute rien. Il se contente de la dévisager en penchant légèrement la tête. Elle est tellement belle... Il en serait presque attendri. Même hors de ses gonds, son visage reste doux.

Il lève la main pour caresser sa joue, mais elle l'envoie valser.

— Ne me touche pas !!!

Il laisse retomber son bras et avance d'un pas pour la coincer entre le comptoir et son imposante personne. De toute sa hauteur, il la scrute avec attention. Elle est aussitôt déstabilisée.

Il inspire profondément.

— Il y a cinq ans, j'ai retrouvé ta trace grâce à un article sur ton père dans un journal. Je l'ai donc suivi un soir alors qu'il quittait l'hôpital. Je suis resté posté des jours devant la maison de tes parents

dans l'espoir de te voir, et, un dimanche, je t'ai enfin aperçue. Par la suite, j'ai vite remarqué que tu y allais tous les dimanches. C'est devenu mon habitude à moi aussi.

Cara sourit à ce souvenir. Oui, elle allait manger chez eux en fin de semaine. C'était leur journée en famille. Elle n'en a jamais loupé un. Cela lui manque...

— Pourquoi ne t'es-tu pas manifesté ? Cela m'aurait fait plaisir de te revoir !

— Parce que je n'ai pas fait que des choses... honorables dans ma vie, hésite-t-il. Et je ne voulais pas que ces choses déteignent sur toi...

Cara fronce les sourcils.

— C'est-à-dire ?...

Amusé par la curiosité maladive de son amie, il sourit plus largement.

— Je ne t'en dirai pas plus à ce sujet. J'ai encore quelques soucis à régler à ce niveau-là, et c'est d'ailleurs aussi une des raisons de ma présence ici, aujourd'hui, dit-il, en lui passant le bras au-dessus de l'épaule pour attraper les sandwiches que le serveur vient de poser derrière Cara.

Ce geste engendre une promiscuité qui est pénible pour elle. Quelques centimètres à peine la séparent de son cou. Elle hume son parfum à pleins poumons et, à la seconde même où cette agréable odeur pénètre ses narines, tout son corps s'enflamme. Elle ferme les yeux pour reprendre le contrôle et chasser les images embarrassantes qui parasitent son esprit, puis elle les ouvre à nouveau lorsque Reed fait un pas en arrière.

— Le repas est servi, princesse, dit-il en lui tendant le sachet contenant un hot-dog fumant.

Elle le remercie d'une toute petite voix vacillante tant sa gorge est nouée par l'émotion. Attrapant le sachet, elle sent une nouvelle fois le trouble l'envahir quand ses doigts l'effleurent. Elle plonge ses yeux dans les siens et, outre le désir qui la submerge, elle se sent assaillie par la tendresse, l'affection et l'amour que Reed lui porte.

Esquissant un léger sourire, il perçoit le regard troublé de Cara, ce regard qu'il a déjà surpris et cherché à sonder à maintes reprises.

— Viens, allons-nous asseoir.

Joignant le geste à la parole, il lui pose une main délicate sur l'épaule.

Cara veut en savoir davantage sur le passé de Reed. Ce dernier semble prêt à se dévoiler un peu. Alors, elle se lance :

— Tu es donc resté toutes ces années à New York, alors ?

— Non, j'ai d'abord parcouru le pays, d'état en état. J'ai profité de la vie, de ma liberté. J'ai bu. J'ai fait la fête. Je me suis tapé un max de gonzesses, des prostituées pour la plupart, et...

— Reed ! Je mange ! Épargne-moi ces détails dégueulasses, tu veux ?...

— Non, je ne t'épargnerai rien ! réplique-t-il fermement.

Dépitée, elle lui demande :

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas comme mon frère, Cara. Je n'ai pas passé ces quinze dernières années à m'occuper de petits chatons en détresse ou à lécher le cul des petites vieilles de la paroisse... Les culs que j'ai léchés étaient bien plus appétissants...

— Reed !?!...

Cara étouffe à grand peine le rire qui lui monte à la gorge. Même si les paroles de Reed ne sont pas à proprement parler comiques et sont encore une fois vulgaires, elle pense que la comparaison est effectivement crue, mais judicieuse.

— Je sais tout cela. Tu n’as pas besoin de me le répéter.

— Si, j’en ai besoin ! Et toi aussi, tu en as besoin.

Cara l’interroge du regard, se demandant où il veut précisément en venir.

— J’aimerais être certain qu’après avoir appris les horreurs de mon passé, tu me regarderas encore comme tu le fais à l’instant…

Elle mord dans son hot dog, baisse les yeux et, d’un regard malicieux et séducteur qu’elle pose à nouveau sur lui, elle demande innocemment :

— Et… je te regarde comment ?

Reed émet un petit éclat de rire à la soudaine décontraction de Cara et sa petite plaisanterie qui lui réchauffe le cœur. Il reprend son sérieux et, tout en apposant sa main sur la sienne, il l’implore :

— Laisse-moi juste cette journée. Nous sommes partis sur de mauvaises bases, tout les deux. Juste une journée, Cara…

Elle avale péniblement sa bouchée au contact de sa peau.

Elle assimile les paroles de Reed en avalant sa dernière bouchée.

— Donc, tu es allé en Floride, en Louisiane, au Texas, en Californie et, il y a cinq ans, tu as atterri à New York ? reprend-elle en s'essuyant la bouche avec la serviette.

Ils viennent de terminer leur casse-croûte. Reed lui a raconté certains épisodes de son périple au travers des États-Unis. Il lui a confié ses victoires comme ses déboires. Elle a été subjuguée par ses paroles. La partie sur la Louisiane l'a totalement charmée. Elle s'est vue transportée au milieu de l'effervescence des rues en fête à la Nouvelle-Orléans, a entendu le son des jazz-bands sur Bourbon Street et s'est imaginée sur l'un de ces bateaux à aubes naviguant sur le Mississippi.

— C'est bien ça, oui.

— En passant outre tous tes plans-cul tordus et tes innombrables bagarres aux quatre coins du pays, ce voyage a dû être génial. Je rêverais d'aller à la Nouvelle-Orléans.

— Je t'y emmènerai un jour, si tu le souhaites.

Cara sourit, attendrie, tout en considérant la question. Elle aimerait beaucoup pouvoir un jour lui accorder toute sa confiance et faire un voyage comme celui-ci avec lui sans arrière-pensée. Mais elle est avec Lucas, et rien de tout cela ne pourra jamais se réaliser... Elle en a parfaitement conscience et, étonnamment, cela la chagrine quelque peu.

— Donc, continue. Après être arrivé ici, qu'as-tu fait ? Où vivais-tu ?

Il s'attendait à cette question, il l'avait même anticipée. Après avoir posé un billet sur la table et s'être levé, il lui tend la main.

— Suis-moi, je vais te montrer.

Cara hésite et se décide à le suivre en saisissant cette main tendue. En sortant, Reed salue Kurt et lui promet de revenir pour fêter dignement son retour, comme au bon vieux temps, avec des femmes et de la bière coulant à flots, puis il emmène Cara à sa voiture garée en bas de son immeuble.

Une fois la route prise pour une destination dont Cara ignore tout, le portable de Reed se met à sonner. Il le sort de la poche de sa veste et le lui lance.

— Réponds !

— Et « s'il te plaît », tu connais ? rechigne-t-elle en l'attrapant au vol. Bon sang ! C'est Lucas !

Une indicible panique s'empare de Cara. Elle ne veut pas répondre. Comment pourrait-elle expliquer qu'elle décroche sur le portable de Reed ?

Reed insiste :

— Réponds !

— Non !

— Bordel de merde ! Décroche et mets le haut-parleur, précise-t-il, agacé par l'hésitation de Cara.

Il ne lui demandait pas de parler à Lucas ; il n'est pas complètement idiot non plus !

Les mains tremblantes, elle décroche et cale le téléphone sur le tableau de bord juste devant Reed.

— Frangin ! chantonne joyeusement Reed en glissant un clin d'œil complice à Cara. Comment vas-

tu ?

S'enfonçant inconsciemment dans son siège, Cara se décompose à vue d'œil.

— Tu es où ? Je viens de passer au Joey. On m'a dit que tu avais déjà démissionné...

— Bah, écoute, ça faisait trop longtemps que je n'avais pas fait un petit *road trip* aux côtés d'une jolie fille, (Cara le fusille du regard.) Alors, j'en profite. On court nus dans les champs, une marguerite à l'oreille, on se baigne, on bai...

— Reed ! le réprimande son cadet, épuisé par son manque de sérieux.

— Tu me surveilles, maintenant ?

— Non, je voulais que tu passes me donner un coup de main pour déplacer une armoire chez Cara...

— Désolé, mais j'ai trouvé un autre boulot, dit-il d'un ton appliqué en gratifiant Cara d'un nouveau clin d'œil. Je suis... Je suis baby-sitter...

— Baby-sitter !?!... Tu te fous de ma gueule, là ?

— Oh ! Merde ! C'est dommage... Je passe sous un tunnel ! Au revoir, frérot.

— Ree...

Reed raccroche en esquissant un large sourire. Cara, dépitée, lui envoie un coup de poing sur l'épaule.

— Tu es un véritable abruti, quand tu t'y mets ! Un tunnel... Non, mais tu te fiches vraiment de lui ?

— Oh, c'est bon, Cara ! Il ne le voit pas ! On s'en tape ! Si je n'avais pas coupé court, il m'aurait posé des tonnes de questions barbantes auxquelles je n'ai aucune envie de répondre, s'emporte-t-il en gesticulant.

Ce ton bourru n'intimide pas Cara le moins du monde.

— Tu n'es pas censé être l'aîné ? Alors, agis comme tel. Ça ne t'a pas traversé l'esprit qu'il s'inquiète pour toi ?

— Et c'est ma faute à moi si mon petit frère a un bâton enfoncé bien profond dans le cul ?

Cara est indignée tant à cause de ses paroles blessantes que pour le peu de respect qu'il manifeste à l'égard de Lucas.

— Je ne sais même pas pourquoi je gaspille ma salive à te parler, grogne-t-elle en croisant ses bras sur sa poitrine. Où va-t-on ?

— Brooklyn ! répond-il sèchement.

— Bien !

À destination, Reed se gare le long d'une avenue. Ils descendent de voiture et empruntent la cage d'escalier d'un bâtiment qui semble à l'abandon.

Parvenu au premier étage, au fond d'un couloir exigü, Reed s'arrête devant une porte, fouille ses poches et en sort un trousseau de clés.

— On est où, là ?

— Chez moi. Tu m'as demandé où je vivais : nous y voilà !

— Génial ! Ta garçonnière, maintenant, raille-t-elle, sans enthousiasme.

Lorsqu'ils pénètrent dans le petit deux pièces, Cara remarque à quel point son ami est ordonné, ce

qui la surprend. Elle s'attendait à voir des monceaux de bouteilles de bière, de cartons de pizza et de mégots de cigarettes éparpillés à même le sol, mais il n'en est rien. Le studio n'est pas bien grand et compte peu de meubles : un lit, un fauteuil, une table basse, un téléviseur, quelques étagères et une table ronde dans un angle. Le lit, au milieu de la pièce principale, est correctement fait, et tout est à sa place, impeccable.

— Pourquoi tu tires cette tête ? ricane-t-il en voyant le visage perplexe de Cara.

— Je suis simplement étonnée...

— Étonnée de ?...

— Je m'attendais à y voir plus...

— Plus de désordre ?... Des bouteilles d'alcool ? Des vêtements partout ? Des... capotes usagées, peut-être aussi ?

Elle sourit, embarrassée par ses propres a priori. Il a vu juste.

— Tu veux boire quelque chose ? demande-t-il en se dirigeant vers la cuisine. Il doit me rester quelques bières ou du vin.

Elle ne répond pas et profite de sa solitude momentanée pour inspecter du regard les alentours. Elle fait quelques pas sur le parquet grinçant. Elle s'arrête devant la petite bibliothèque et passe les livres en revue.

— Il me reste une bouteille de vin rouge, et attention ! Pas n'importe lequel : du vin français, un bourgogne premier cru, ça te tente ? ajoute-t-il en arborant fièrement la bouteille depuis la porte de la cuisine.

— Non, merci ! Je n'ai pas soif.

— Comme tu veux.

Il repose délicatement la bouteille et vient s'asseoir sur le bord du lit sans la quitter du regard.

— Tu as lu *Native son* de *Richard Wright* ? Je suis impressionnée.

Elle glousse en se retournant pour lui faire face. Il émet un léger rire à son sarcasme. Il est conscient qu'elle a beaucoup de préjugés à son encontre, alors il choisit d'ignorer cette raillerie. Cette journée poursuit aussi le but de lui prouver qu'elle se trompe à bien des égards à son sujet et que, sous son passé et son comportement frondeur, se cache un homme honorable et cultivé.

— Ne reste pas debout. Viens t'asseoir.

— M'asseoir sur ces draps envahis de microbes, très peu pour moi. Avec toutes les prostituées qui ont dû défiler dans ce lit, non merci, grimace-t-elle.

Reed encaisse une nouvelle fois la remarque et sourit plus largement en baissant la tête.

— Tu serais étonnée de savoir que bon nombre de ces femmes sont bien plus soignées et bien plus soucieuses de leur santé que la majorité des autres.

Cara s'interroge. Une question lui brûle les lèvres. Elle ne comprend pas pourquoi un homme avec un regard aussi merveilleux, un visage magnifique et un corps d'athlète, éprouve le besoin de fréquenter ce genre de filles, alors qu'un claquement de doigts suffirait à ce que dix ou vingt filles « normales » se précipitent à ses pieds.

— Pourquoi des prostituées ? Enfin, je veux dire, tu... tu es un très bel homme, tu peux facilement te trouver des femmes, plus... disposées à te rendre heureux ou assouvir tes...

Elle se tait, laissant sa phrase en suspens, gênée par ses propres propos.

Une fois encore, Reed opte pour la sincérité au risque de la choquer.

— Je ne veux pas d'attache : je les paie, je les baise et elles se cassent. Fin de l'histoire. Les relations, les sentiments, ce n'est pas mon truc.

— Et Meredith, tu avais pourtant l'air d'être attaché à elle, non ?

— Meredith est une garce, comme toutes les autres.

— Reed !!! s'écrie-t-elle, scandalisée, avant de poser une nouvelle question qui la perturbe, car il nage en pleine contradiction.

— Et moi ?

— Quoi, toi ?...

— Tu me vois comme ça ? Enfin... tu m'as avoué tes soi-disant « sentiments », donc tu es capable d'en éprouver, non ? Ou alors ton plan est de tirer ton coup et de crier après au monde entier que je ne suis qu'une garce, moi aussi ?

Reed bondit sur ses pieds et s'avance vers elle en plantant ses yeux dans les siens. Il est inadmissible qu'elle pense ce genre de choses.

— Non, Cara. Toi, tu représentes tout pour moi... Tu es... tu es le seul et l'unique amour de ma vie, tu l'as toujours été. Tu es... la seule que je désire réellement et que je respecte, celle qui me donne l'envie de me lever le matin, de respirer, de vivre tout simplement. Tu me parles de bonheur... Je ne serai heureux qu'avec toi. Les autres ne sont qu'un... passe-temps, je ne fais que me vider les couilles avec elles.

Chaque mot la heurte de plein fouet. Hypnotisée par ses yeux flambants, Cara recule inconsciemment et heurte le mur de son dos. Coincée entre la cloison et Reed, elle déglutit. Elle a la gorge sèche et ne sait plus à quel saint se vouer.

— Je t'attends, Cara...

Il lui pose une main à côté de sa tête et poursuit en la dévisageant, les yeux emplis d'intenses regrets et d'une infinie tristesse :

— Je n'aurais pas dû te traiter de pute, l'autre jour et l'autre nuit... Je te présente mes plus plates excuses, Cara. Je te supplie de me croire. Je suis sincère... Je ne sais pas comment me comporter avec toi. Je perds rapidement le contrôle. (Il sourit timidement.) Et je deviens un véritable abruti.

— Et tu penses au mal que tu ferais à ton frère si nous deux... on...

— Tu y penses ? réplique-t-il le regard rempli d'espoir.

— Je...

Elle est tiraillée entre l'envie de lui pardonner, la colère qu'elle ressent toujours à son encounter et la redoutable attirance qu'elle éprouve pour lui, puis à Lucas.

Sentir son souffle chaud lui effleurer le visage la met dans tous ses états. Incapable de soutenir une minute de plus ce regard profond et ardent, elle pose ses yeux sur le tatouage à peine dévoilé par son tee-shirt. Elle y voit une parade pour échapper à cette conversation qui la met dans un dangereux émoi.

— T... Ton... ton tatouage, tu te l'est fait faire où ? Il a une signification ?

Il sourit en saisissant la raison de ce brusque changement de conversation, et recule d'un pas. Il

attrape l'ourlet de son tee-shirt et l'ôte dans un geste rapide.

— Non ! s'écrie-t-elle en fermant les yeux.

Elle ne veut absolument pas qu'il se déshabille.

Lorsqu'elle ouvre à nouveau les paupières, il est trop tard. Elle glisse son regard sur son torse nu et musclé. Son cœur saute spontanément un battement et son ventre se tord.

Lentement, il se met dos à elle pour lui montrer l'étendue de la marque sur sa peau. L'encre indélébile s'étale sur toute l'omoplate droite, l'épaule, une partie de sa nuque et de son cou.

Il murmure :

— Passe ta main dessus.

Cara hésite. Elle remarque tout d'abord des cicatrices semblables à celles qui zèbrent le dos de Lucas. Il en a bien plus que son petit frère, mais elles sont plus fines et moins visibles. Le brutal souvenir de ce que leur beau-père leur faisait endurer la percute de plein fouet.

— Vas-y, touche-le ! insiste-t-il en lui jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule.

Elle lève doucement le bras. Poser sa main sur lui constitue une redoutable tentation. Sentir sa peau sous ses doigts pourrait rapidement lui faire dépasser le point de non-retour. Peut-elle s'y risquer sans ressentir un irrépressible besoin de poursuivre son exploration ? Elle se concentre malgré tout sur la marque.

— Ça ressemble à un lézard, non ?

— Oui, c'est un gecko, pour être exact.

Le contact établi, Cara bloque sa respiration tant elle se sent submergée par un puissant afflux de sensations. Quand leurs corps s'effleurent, il contracte ses muscles et frissonne de la tête aux pieds. Un léger son guttural échappe à sa gorge au moment où son corps tout entier s'embrase d'un violent désir. Il doit garder le contrôle. Tout ceci est une cruelle épreuve pour lui : il doit lutter contre son instinct, contre ce qu'il a enfoui dans l'abîme de son être et ce qu'il désire le plus au monde... ses caresses.

En traçant du bout du doigt les traits d'encre noire, elle comprend brusquement les raisons du tatouage.

— Le tatouage... c'est pour dissimuler une cicatrice ?

— En grande partie, oui.

Il pivote, suspendant le geste de Cara, et, d'un tour de main, il enserre son poignet. Elle tente de se dérober, mais il la maintient fermement et la contraint à poser ses doigts sur son torse, au niveau de son cœur.

Tâchant d'adopter un masque d'impassibilité, elle lui demande, d'une voix pleine d'empathie :

— C'est l'une de celles que t'a laissées Robert ?

— Non, celle-ci provient du coup de couteau d'un abruti que j'avais passablement énervé.

— Tu m'étonnes ! glousse-t-elle.

Attendri par le doux rire de Cara, Reed sourit faiblement et lui dégage une mèche de cheveux qui lui couvre le visage. Il veut profiter au maximum de ce moment de tendresse et d'intimité entre eux. Elle marque un léger recul. Il n'aurait pas dû, il la sait réticente à ce genre de délicatesse.

— Ne bouge pas, susurre-t-il. Je ne tenterai rien. Aie confiance en moi. Je ne ferai rien qui te mette

dans une posture inconfortable. Je ne te toucherai pas tant que tu ne me le demanderas pas.

La main toujours sur son torse, elle perçoit les battements de son cœur s'accélérer peu à peu. Ils se mêlent aux siens et s'envolent sur un rythme effréné.

Elle ne peut décrocher ses yeux de son visage. Malgré tous ses principes, elle est prête à prendre une décision qui pourrait faire s'écrouler tous les murs bâtis ces derniers jours. Comme elle semble sur le point de s'abandonner, il pose ses doigts sur sa joue pour la caresser. Intérieurement, il réfrène l'envie de l'emporter dans ses bras et de l'amener sur le lit pour lui faire l'amour, mais arriverait-il à la satisfaire ? Oui, avec elle, il est hors de question d'agir en brute égoïste. Avec elle, il se montrerait tendre et agirait tout en délicatesse, mais en est-il vraiment capable ?

Tout son corps la réclame et son excitation se répand déjà au niveau de son pénis. Il essaie vainement de chasser ces idées de son esprit. Il ferme les yeux en essayant de reprendre son self-control et, dans un effort surhumain, il recule d'un pas, rompant le contact.

Il s'étonne lui-même d'avoir dominé ses pulsions et d'avoir choisi la voie de la raison, alors que tout son être le poussait vers cette femme qu'il aime et désire plus que tout au monde depuis tant d'années.

À son tour, Cara reprend pied dans la réalité en clignant à plusieurs reprises des paupières.

— Tu... tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu étais venu à New York ?

— C'est-à-dire ?...

Il se baisse pour ramasser son tee-shirt. Il la regarde du coin de l'œil avant de se rhabiller.

— Oui, il y a cinq ans... Tu aurais pu rester à la Nouvelle-Orléans ou à Boston... Pourquoi New York, au juste ?

— Ai-je vraiment besoin de te le préciser ?

Il rit et glisse sur elle un regard entendu en esquissant un sourire mi-amusé, mi-suffisant.

Elle comprend : Reed n'est venu que pour elle... pour la retrouver.

— Bon, et toi ? demande-t-il en reculant pour s'asseoir sur le bord du lit. Pourquoi mon frère ?

Attrapant une chaise, elle se positionne en face de lui tout en gardant une distance de sécurité.

— Que veux-tu savoir au juste ?

— Pourquoi t'être si rapidement jetée dans ses bras ?

Il baisse la tête et la scrute discrètement par-dessous ses longs cils en décochant un sourire en coin.

— Tu n'es pas du genre à fréquenter des cow-boys comme lui. Tu es plutôt du genre « abruti de bonne famille », non ?

— Abruti de bonne famille ? s'exclame-t-elle, stupéfaite. Qu'en sais-tu, d'abord ?

Amusé par sa perplexité et son visage qui pâlit, il rit, puis s'installe plus confortablement sur le matelas en adoptant une position mi-assis mi-allongé.

— Louis Cordola. Avocat, fraîchement divorcé, rencontré dans un speed-dating, énumère-t-il. Vous êtes restés ensemble six mois, c'est ça ?

Elle soupire.

— Comment sais-tu tout ça ?

— Je n'ai pas fait que te suivre, Cara. Je me suis aussi renseigné.

— C'est ma vie privée, se scandalise-t-elle.

— Je sais, mais j'ai le droit de m'inquiéter pour toi, non ?

Cette dernière parole attendrit à nouveau Cara. Le rôle d'ange gardien qu'a tenu son ami d'enfance durant toutes ces années la touche vraiment, même si elle peine à comprendre pourquoi il est resté dans l'ombre.

— Pourquoi as-tu couché avec ma meilleure amie ?

— Cela te blesse ? s'enquiert-il.

— Réponds, s'il te plaît.

— Réponds, d'abord.

— Oui. Ça me blesse !

Se redressant pour se rasseoir correctement, il cale ses coudes sur ses cuisses et se maintient le menton de ses mains entrelacées.

— Je reconnais mon erreur. Je n'aurais pas dû, mais j'étais dévasté. C'était la première fois que je t'approchais d'aussi près depuis des années. Je t'ai tenue dans mes bras, serré contre moi, tu m'as regardé, tu m'as même souri... Alors, mon cerveau a disjoncté. Ta copine était là... je n'ai même pas réfléchi.

— Tu sais, qu'elle m'a bassinée pendant des semaines avec toi ? Monsieur SAMUEL Geoffrey Hamilton, alias Reed !...

Il émet un léger rire, affecté à son tour qu'elle se souvienne de ses prénoms.

— Elle t'a dit que du bien, j'espère ? raille-t-il.

Elle rougit.

— Ne rêve pas, je ne te dirai rien !

— Peu importe ! J'ai entendu mon petit surnom, ce matin, dit-il en se levant avant de répéter fièrement les mots de Jenyfer en haussant plusieurs fois les sourcils. « Dieu du sexe. » !...

Elle secoue la tête, dépitée par sa vanité.

— Allez, viens. Allons à l'étape suivante, tu veux ?

Il se lève.

— Et où allons-nous ?

— Chinatown ! s'enthousiasme-t-il en ouvrant la porte d'entrée. Allez, hop, en route, princesse...

— Arrête de m'appeler comme ça !

— D'accord, princesse, ricane-t-il.

Assis sur l'avant-dernière marche des escaliers, Lucas arbore un visage pâle et fatigué. Tapant nerveusement son tournevis contre sa paume, il réfléchit. Le gros de l'armoire étant démonté, il va pouvoir la déplacer tout seul. La présence de son aîné lui aurait été utile, mais, comme d'habitude, quand on a besoin de lui, il déserte.

— Hé, oh ? Y a quelqu'un ?...

Meredith frappe plusieurs coups secs contre la moustiquaire de la maison des Avery.

Habillée de son plus beau tailleur et fraîchement sortie de chez le coiffeur, elle espère trouver Lucas afin d'enclencher la première phase de son tout nouveau plan de séduction.

Il reconnaît la voix criarde de son ex-flirt du lycée et peste dans son for intérieur. Il ne peut pas la sentir.

— Ouais, entre !

Il descend les marches mollement, et l'accueille poliment en dépit de l'envie irrésistible de la mettre à la porte. C'est décidé, au premier sourire suffisant qu'elle esquisse, il la vire.

— Lucas ! Quel plaisir de te voir ! Tu vas sûrement pouvoir m'aider...

Dans le hall, elle se tait et balaie les alentours du regard avant de se concentrer sur lui.

— Cara est ici ?

Elle sait pertinemment que la jeune New-Yorkaise est absente, mais elle feint l'ignorance pour donner plus de crédibilité et de finesse à sa venue.

Lucas se contente de secouer la tête. Il ne veut pas s'éterniser sur les explications.

— D'accord, continue-t-elle. Voilà ! Je viens te voir pour un petit boulot. L'autre jour, ma table basse s'est cassée... Enfin pas toute seule, tu t'en doutes bien, mais ceci est une autre histoire... Bref, je voulais savoir si tu pouvais me donner un coup de main pour la réparer ? Reed n'étant pas dans le coin, j'ai pensé à toi... Oui, c'est ridicule, mais j'ai désespérément besoin de bras musclés...

Lucas ne l'a que partiellement écoutée. Son discours, sa voix, sa gestuelle l'ont fait déconnecter. Cependant, un mot a frappé son esprit et le pousse à réagir.

— Tu as une idée d'où se trouve mon frère ?

Meredith reste hébétée un court instant. Doit-elle lui avouer ? Reed a suivi Cara à New York, mais lâcher cette bombe pourrait réduire à néant ses espoirs, et surtout ruiner son plan. Il est évident que Lucas accourrait les rejoindre.

— Boh, tu le connais ! Il va, il vient... Il repart, puis il revient... C'est Reed, quoi !

Elle-même ne se convainc pas, alors elle détourne la conversation.

— Tu m'aides, alors ?

Perdu dans ses pensées, Lucas l'interroge du regard.

— Pour ma table basse ? complète-t-elle, exagérément enthousiaste.

— Hum... prononce-t-il sans grand engouement. Tu ne sais réellement pas où est Reed ?

— Non ! Il ne doit pas être bien loin, je suppose. Il se manifestera quand cela lui chantera.

Elle est agacée. On s'en fiche de Reed ! Bon sang !

— Tu ne veux pas l'appeler, là, maintenant ? Il coupe court à la conversation quand c'est moi.

Si c'est ce qu'elle doit faire pour qu'il accepte de venir réparer cette foutue table, elle n'a pas le choix. Elle l'avertit en composant le numéro :

— Je ne suis pas certaine qu'il me réponde.

— On verra. Mets le haut-parleur. Je veux entendre.

Le ton autoritaire de Lucas et son manque d'amabilité la surprennent.

— Ton frère ne deviendrait-il pas une réelle obsession pour toi ? raille-t-elle en portant son téléphone à l'oreille.

Elle ne croit pas si bien dire : il est réellement inquiet quant à sa soudaine disparition, et il est intimement convaincu qu'il y a un lien étroit avec le départ de Cara à New York. Lucas se passe une main dans les cheveux et fait quelques pas, ce qui n'échappe pas à Meredith. Elle le sent tendu, irritable et remarque son tic nerveux de tapoter sans cesse son outil contre sa paume.

— C'est bon ! Raccroche ! Il ne répondra pas, s'impatiente-t-il, au bout de plusieurs sonneries.

Elle change de tactique.

— Que veux-tu lui dire ? Si jamais j'arrive à le joindre avant toi, je lui transmettrai le message... Ce n'est pas trop grave, j'espère ?

— Rien qui te regarde.

Meredith finit par se vexer. Elle tente de sympathiser, de s'intéresser à lui, mais il reste bien trop sur ses gardes à son goût.

— Allez, ne fais pas ta vilaine tête. J'essaie de t'aider...

— Écoute Meredith, je bosse. Alors, si tu n'as pas d'autre demande, je te prierai de me laisser.

Il la raccompagne jusqu'à la porte. Elle pensait récolter plus d'attention. Ce n'était sûrement pas le bon moment, mais, malgré tout, elle insiste une dernière fois :

— Tu passeras pour ma table basse ?

C'en est trop ; il perd patience. Il voit clair dans son jeu. Cara lui a expliqué le véritable but du dîner de l'autre soir.

Il lui agrippe violemment le bras, la force à pénétrer à nouveau dans le hall en vérifiant rapidement qu'aucun témoin n'ait aperçu son geste brutal et la plaque contre le mur. Les yeux exorbités par la hargne et cognant son poing contre la paroi afin d'être convaincant, il fulmine :

— Toi et moi, c'est impossible, d'accord ? Que les choses soient bien claires entre nous : tu ne m'intéresses pas. Tu es insignifiante à mes yeux !... Une pauvre fille ! Ton manège, tu l'arrêtes tout de suite si tu ne veux pas avoir de gros soucis. Suis-je bien clair ?

— Tu es aussi taré que ton frère ! Si ce n'est pire ! peste-t-elle en le bousculant pour se frayer un chemin vers la sortie.

Elle accourt en direction de sa voiture en gardant en mémoire le regard terrifiant et menaçant de Lucas.

— Non, allez, raconte-moi, s'esclaffe Cara en se penchant vers lui pour lui lancer une bourrade amicale.

Se concentrant sur la route, Reed jette un coup d'œil rapide à la petite maligne qui se moque ouvertement de lui.

Après leur virée à Brooklyn, ils font un rapide détour par Chinatown où Reed continue le récit de ses aventures et la visite des lieux importants à ses yeux. En reprenant le chemin en direction de leur prochaine étape, il lui raconte une anecdote au sujet d'une Asiatique pas tout à fait comme les autres, rencontrée dans un club, un soir de beuverie.

— Bon ! Si tu insistes, sourit-il malicieusement. Je me suis retrouvé seul dans l'ascenseur avec elle et, forcément, une chose en amenant une autre... Nous avons commencé à faire ce que font une femme et un homme dans un ascenseur...

— Quoi ? Monter les étages ? ricane Cara, totalement détendue, malgré le fait qu'instinctivement, Reed passe son bras sur ses épaules pour la rapprocher et la caler contre lui.

— Si tu continues à te foutre de ma gueule, je ne te raconte pas la suite !

— Désolée, continue, dit-elle sans pouvoir s'empêcher de rire.

Posant sa tête sur son épaule, Cara écoute attentivement la suite sans quitter du regard la Highway et sa circulation abondante à cette heure de pointe.

— Tout allait bien jusqu'à ce que je me rende compte d'un petit détail gênant... Enfin ! Petit, c'est vite dit ! Le petit détail en question grossissait à vue d'œil sous sa jupe... Tu aurais dû voir ce machin, énorme ! J'en étais presque envieux... Bref ! Elle avait un pénis à la place du vagin.

Cara éclate de rire et, levant les yeux sur lui, elle lui demande :

— Et qu'as-tu fait ?

— Je l'ai envoyé chier ! s'offusque-t-il. Attends, je n'allais pas non plus le sucer ! Ça ne va pas la tête ?!?

— Reed !

Elle secoue la tête, dépitée par sa grossièreté. Il poursuit le récit de ses mésaventures en n'omettant aucun détail, et ils finissent par faire une halte dans un Diner pour manger un morceau. Si, au départ, Cara était récalcitrante à l'idée de le suivre, elle passe finalement une agréable journée en sa compagnie. Au fil des heures, elle retrouve sa complicité avec son ami d'enfance. Elle redécouvre sa bonne humeur, son humour décalé qui la fait énormément rire et la tendresse qu'il a toujours dégageé. Elle se surprend même à éviter tous les appels qu'elle reçoit de Jenyfer pour ne pas être dérangée, tant cet intermède la transporte loin de la réalité. Elle veut en profiter un maximum avant de retourner à ses obligations. Le contrat avec Cabana, Jenyfer, et même Lucas attendront.

Après leur repas et de retour à Brooklyn, Reed décide d'enclencher la dernière étape de sa virée souvenir. C'est sur les berges de l'East River, au coucher du soleil, qu'il choisit d'emmener Cara afin de lui dévoiler son ultime confession... Celle qui changera sans aucun doute la donne.

— Oooh ! La célèbre vue du pont de Brooklyn surplombant Manhattan, se moque-t-elle lorsqu'il se gare au bord de l'eau. Pourquoi m'amènes-tu ici ?...

Elle lève la main et poursuit :

— Attends ! Laisse-moi deviner ! C'est... C'est l'endroit où tu sortais le grand jeu pour séduire celles qui te résistaient ?... Non ! Attends ! J'ai mieux ! Tu y vendais de la drogue ?

Elle se retourne vivement vers lui et, le visage grave, elle s'inquiète :

— Tu ne vendais pas de la drogue, j’espère ?

— Non. Allez, viens avec moi.

Il incline la tête pour l’inviter à le suivre dehors. Une fois à l’extérieur, ils se retrouvent devant le capot de la Mustang, face à face.

— Alors ? Je t’écoute... l’incite-t-elle en haussant les épaules et balançant les bras.

Le silence s’installant entre eux la met rapidement mal à l’aise. Il lui fait signe de se hisser sur la carrosserie du véhicule.

— Tu veux que je monte sur le capot ?

— Oui, vas-y.

— Ce n’est pas un piège, au moins ? Toi qui chéris tant ta voiture...

— N’y plante pas tes talons non plus.

Intriguée, elle s’exécute. Elle pose un premier pied sur le pare-choc et, avec l’aide de Reed, elle se hisse sur la tôle, puis s’assied. Il la rejoint avec beaucoup moins de délicatesse et s’allonge à ses côtés, plaçant ses mains derrière la tête et croisant les jambes dans une allure décontractée. Cara adopte la même position et se laisse emporter par la vue imprenable de ce majestueux pont architectural et de ces gratte-ciels s’illuminant au fur et à mesure que le soleil baisse. Seul le bourdonnement lointain de la circulation se mêlant au courant du fleuve perturbe la sérénité de ce moment. Cara finit par briser la tranquillité environnante :

— Alors, que cache cette étape ?

— Tu ne trouves pas cet endroit apaisant ?

— Si... bien sûr, mais ça dénote avec tout le reste de la journée et tous les endroits que tu as fréquentés.

Il se décale pour se positionner sur son flanc droit afin de faire face à Cara et la scruter plus intensément.

— J’ai passé des soirs... même des nuits entières ici, à cogiter, à ruminer, à penser..., explique-t-il, les yeux dans le vague.

Puis, il précise :

— À penser à Lucas, à toi et...

Elle prend la même posture que lui et l’interrompt :

— Attends ! Je peux te poser une question ?

— Hum ?... Oui, bien sûr.

— Pourquoi l’as-tu laissé seul ? Pourquoi es-tu parti si brusquement ?

Il soupire, esquissant un léger sourire avant de baisser le regard. Il est temps de tout déballer.

Août 1999, à la ferme Hamilton.

Reed, à bout de souffle, se débat et tente de tordre le poignet de son agresseur pour libérer sa gorge, mais la poigne qui l’étrangle est bien trop puissante. Il lève le couteau déjà dégoulinant de sang et le plante dans l’épaule de Robert. Ce dernier hurle et lâche prise. Vidé de toute humanité

et de tout sentiment, Reed lacère leur bourreau de coups tranchants. Il frappe au hasard, encore et encore, comme un possédé. Pris d'une sorte de fièvre dévastatrice, il crie à s'en casser la voix et se déchaîne, laissant libre cours à toute la rage et la haine qu'il a accumulées au fil des ans. Ce monstre a souillé son enfance et son innocence.

Dans un dernier souffle, l'homme aux cheveux grisonnants fixe son assassin et articule ce qui sera son dernier mot :

— Lu... cas...

Recouvrant peu à peu la raison à l'évocation de son cadet, Reed suit le regard éteint de sa victime.

Sur le pas de la porte, les doigts accrochés à l'encadrement, Lucas fixe le corps gisant au sol. Reed, brusquement ramené à la réalité, percute l'atrocité de ses gestes et s'horrifie de les avoir perpétrés sous les yeux de son cadet.

Lâchant le couteau comme s'il était chauffé à blanc, il se redresse en dérapant dans la mare de sang et les morceaux de verres. Une fois en équilibre sur ses jambes flageolantes, il rejoint son frère.

— Lucas ! Lucas ? le secoue-t-il énergiquement. Ce cauchemar est fini ! Il ne nous fera plus jamais de mal.

Il l'étreint pour le rassurer, mais Lucas est tel un pantin désarticulé. Son absence de réaction l'angoisse terriblement. Reed pose ses mains sur chacune de ses épaules et tente de capter son regard.

— Regarde-moi, Lucas ! Hé ? Regarde-moi !...

Mais Lucas reste figé. Un léger sourire fend peu à peu son visage. Il semble avoir perdu la notion de la réalité et de la gravité de la scène à laquelle il vient malheureusement d'assister.

Reed essaie tant bien que mal de le raisonner et le pousse à reculer pour quitter la pièce.

— Je t'avais dit d'aller sous la douche ! Bon sang ! peste-t-il encore. Tu n'aurais jamais dû voir ça.

Subitement pris de folie, Lucas se met à rire d'une façon incoercible et frénétique. Le regard toujours vide d'expression et fixé sur un point à l'horizon, il se met à convulser. Reed tente de le calmer en l'étreignant à nouveau de toutes ses forces, mais son cadet se débat avec la force surhumaine que seuls les gens pris d'un accès de folie furieuse sont capables de déployer. Complètement hystérique, il hurle, pousse son aîné, le bouscule et le provoque volontairement. Il n'est plus qu'une boule de nerfs et de violence.

Paniqué, Reed ne sait plus comment réagir. Il encaisse les coups de son frère qui pleuvent sur lui et finit par se réfugier dans un angle du couloir. Il se protège du mieux qu'il peut avec ses bras tentant de crier plus fort que Lucas qui semble totalement sourd.

— Tu n'avais pas le droit !... Tu n'avais pas le droit !... répète sans cesse Lucas.

Terrassé et acculé par la pluie de coups qui s'abat sur lui sans relâche, Reed ne voit qu'une seule issue : riposter, même si cette idée lui retourne déjà l'estomac. Il a passé des années à préserver son frère du mieux qu'il pouvait de la brutalité de son beau-père pour, au final, devoir le frapper afin de le ramener à la raison. Reed lève la main pour prendre de l'élan et lui envoie une gifle magistrale qui lui rabat la tête sur le côté et lui fait perdre l'équilibre. Sonné par l'impact,

Lucas bascule en arrière et heurte de plein fouet la première marche de l'escalier avec l'arrière de son crâne...

— Tu... tu... t... as tué Ro..., bégaye Cara. Tu l'as tué ?

Ne pouvant plus rester en place, elle se laisse glisser sur la carrosserie et, une fois sur ses pieds, elle recule sur le gravier. Elle est sous le choc. Son sang s'est glacé, figé, si ce n'est pas tourné. Il la rejoint au bord de l'eau.

— Cara ! Écoute-moi ! tâche-t-il de lui expliquer en la rejoignant au bord de l'eau. Je n'avais pas le choix...

— P... pourquoi n'es-tu pas allé voir les flics ? Tu aurais pu leur expliquer...

— Parce que je ne pouvais pas ; Lucas lui avait déjà porté le premier coup... J'ai paniqué et...

— Mais c'était de la légitime défense ! Ils auraient compris ! s'égosille-t-elle, les yeux révoltés par l'horreur.

— Je t'en prie, Cara, ne me regarde pas comme ça...

Reed la supplie. Voir se refléter l'horreur et le dégoût dans son regard est pire qu'un coup de poignard en plein cœur.

— Dis-moi au moins que tu n'as pas laissé Lucas pour mort ! Dis-moi au moins ça !... Que tu n'es pas parti, que tu n'as pas fui en le pensant perdu ?

— Il avait juste pris un mauvais coup sur la tête... Il respirait quand je l'ai laissé sur le perron. Il était vivant, je m'en suis assuré. Je te le jure... Cara, tu dois me croire !

— Depuis quand es-tu médecin ? s'énerve-t-elle en réprimant un violent haut-le-cœur. Mon Dieu ! Ce n'est pas possible, tu n'as pas fait ça ?

Elle rassemble tous les morceaux de ce terrible aveu dans son esprit.

— Mais, c'est horrible ! Comment peux-tu vivre avec ça sur la conscience ?

Effrayé par la distance que met Cara entre eux, il fait quelques pas vers elle et lui tend la main. Son geste est aussitôt arrêté par la plainte de cette dernière.

— Non, non, non, ne t'approche pas de moi. Je te l'interdis.

— Cara, prononce-t-il, abattu.

Elle ressassé.

— Tu as tué un homme... Reed ! C'est... C'est... Mon Dieu ! C'est affreux !... C'est...

Elle ne trouve plus ses mots. Pour seule défense, il hurle à pleins poumons, les yeux exorbités par la hargne qui bouillonne en lui :

— IL ME VIOLAIT ! CETTE ORDURE ME VIOLAIT ! TU COMPRENDS ? CE N'ÉTAIT PAS UN HOMME ! MÊME PAS UN ANIMAL ! JE LE HAIS...

Cara se statufie au son de sa voix brisée. À bout de souffle, il rajoute plus posément :

— Il devait payer pour le mal qu'il nous faisait endurer, je devais... Cara, je le devais... Il m'a tout pris. Tout.

Détruit par ses souvenirs et le sentiment qu'il perd à nouveau la confiance de Cara, ses jambes le lâchent. Il s'agenouille lourdement, démoli et anéanti. Ravagé par le désespoir, il se courbe en avant,

implorant le pardon de son amie. Sa voix se brise et sa vision se trouble de larmes noyant ses yeux rougis par la tristesse et le remords.

La tête lourde, il la relève et quémande :

— Ne me déteste pas, Cara. Ne m’abandonne pas, je n’ai plus que toi... Je n’ai jamais eu que toi, je t’en conjure.

Affectée, elle s’accroupit devant lui.

— Tu as toujours Lucas.

— Il ne me pardonnera jamais, Cara...

— Ne dis pas ça.

Hésitante, elle tend la main vers sa joue pour y étaler une larme qui perle sur sa pommette. Il incline le visage afin d’accentuer le contact sur sa peau.

— J’étais en colère contre toi. J’ai pourtant passé la journée à tes côtés. Rien n’est perdu, Reed...

Elle retire sa main, mais il lui saisit le poignet et la replace où elle était posée. Il a besoin de sa chaleur. Ce geste et la compassion qu’il capte dans son regard le raniment peu à peu.

— Et maintenant ? murmure-t-il, le cœur avide d’espoir. Tu es...

— En toute franchise, j’ai besoin d’assimiler les choses... J’ai besoin que tu éclaircisses encore certains détails. Pour ne rien te cacher, je suis choquée et désemparée. Je comprends mieux certains côtés chez toi, mais d’autres restent incompréhensibles pour moi.

— Je suis prêt à te dire tout ce dont tu as besoin, Cara, pour que tu comprennes que je ne suis pas quelqu’un de mauvais. Je suis juste seul et perdu.

Elle hoche la tête et, torturée par son regard dévasté, celui qu’elle savait battu, mais n’aurait jamais pu imaginer violé, elle comble l’espace qui les sépare et l’étreint tendrement. Reed se laisse aller sur son épaule en humant son parfum à pleins poumons.

— J’ai commis des choses horribles, se lamente-t-il. Je veux me racheter. Je ne veux plus fuir.

24 décembre 1993, veille de Noël à la ferme Hamilton.

Excité, Lucas ne cesse de courir autour de la table du salon en riant. Il vient d'arracher des mains de son frère sa balle de baseball fétiche. Celle signée par un des plus grands joueurs de l'équipe de New York. Il ne veut pas la lui rendre. Ce n'est pas qu'il en ait un réel besoin, mais c'est simplement parce qu'il voulait sortir s'amuser avec lui dehors, et ce dernier a refusé, préférant profiter de l'absence de Robert pour regarder le match des Yankees à la télévision.

— Rends-la-moi tout de suite, Lucas !

Reed perd patience. Il a essayé de le pourchasser, mais tourner en rond autour de la table l'agace.

— Non ! ricane-t-il. Viens la chercher.

Triomphant, Lucas le nargue en secouant la balle à quelques centimètres de son nez. Reed peste, recule et s'assied lourdement sur le sofa. Il abandonne. Il grommelle encore et allume le téléviseur. Le match a déjà commencé, alors il se concentre dessus, laissant son cadet ronchonner dans son coin.

— Viens jouer avec moi ! Je m'ennuie !...

Reed l'ignore une nouvelle fois, mais Lucas n'a pas dit son dernier mot. Il est bien décidé à empoisonner la journée de son aîné afin de se distraire. Il attend patiemment quelques minutes sans se manifester et sans faire le moindre bruit, puis il s'avance discrètement vers la chaîne Hifi de Robert, augmente le volume en tournant à fond la molette et appuie sur le bouton « Play ».

Aussitôt, un son atroce, perçant et braillard fait vibrer les enceintes. Reed sursaute tout comme Lucas. Les mains sur ses oreilles, Lucas affiche un regard rieur et espiègle en voyant son frère se précipiter pour baisser le volume. Les tympan sifflant encore vivement à cause de la débandade soudaine de décibels, Lucas recule, prêt à essuyer la colère de son aîné, mais ils sont interrompus par le fracas de la porte d'entrée.

Reed se fige telle une statue de glace et Lucas recule de quelques pas en arrière. Toute gaieté l'ayant quitté, son visage se ferme, et ses yeux reflètent déjà la peur. Reed n'a pas le temps de lui dire de s'échapper par la cuisine que leur beau-père gagne déjà le salon en sifflant. Ivre d'avoir passé la journée au Joey à s'enfiler du bourbon, il tangué légèrement. Mais, malgré son taux élevé d'alcoolémie, ses gestes sont encore totalement maîtrisés. Sous la vigilance des deux enfants, il ôte délicatement sa casquette, puis ensuite sa veste en jean qu'il plie minutieusement pour la poser sur une chaise et déboutonne son col de chemise afin d'être un peu plus à l'aise.

Ce quarantenaire aux traits marqués par le temps, les beuveries, les bagarres et le tabac, était autrefois chauffeur de bus. Après l'échec de son premier mariage, il avait rencontré la belle et délicieuse Viviana Hamilton. Cette beauté aux pommettes parsemées de taches de rousseur avait toujours un mot doux et gentil pour lui lorsqu'elle déposait son fils, Reed, au ramassage scolaire. Au fil des semaines, ils avaient fini par devenir amants et lorsque, plusieurs mois plus tard, après la naissance de Lucas, le père des deux gosses a fichu le camp, ils se sont mis ensemble et Robert

Mc Garret a repris la ferme du défunt père de Viviana. Hélas, deux ans après leur rencontre, les premiers signes de la maladie s'étaient manifestés. Elle n'en avait plus que pour quelques mois, lui avait tristement annoncé le Dr Avery, un ami de longue date. L'adoption de ses deux petits garçons par Robert était devenue une évidence et une nécessité.

Après la mort lente et douloureuse de la femme qu'il aimait, les vieux démons de cet homme aux multiples facettes resurgirent jour après jour...

— Qui s'est permis de toucher à ma chaîne Hifi ? demande-t-il calmement. Je vous ai dit des centaines de fois que vous n'aviez absolument pas le droit de toucher à mes affaires ! Est-ce bien clair ?

Robert s'avance vers les deux jeunes garçons qui restent muets. Son pas est lent et hésitant. En marchant, il remonte les manches de sa chemise et, une fois à hauteur de Reed, il se penche sur lui afin d'avoir accès au bouton « stop » du poste posé sur l'étagère derrière lui.

Il lui murmure à l'oreille en reniflant son odeur.

— C'est toi, gamin ?

L'haleine fétide de l'homme le répugne et lui donne la nausée. Paralysé par la crainte des conséquences, Reed garde le silence.

— Ou alors... c'est peut-être le mioche ? continue Robert en se redressant pour passer tour à tour un regard lubrique et sadique sur les deux petits.

L'homme se décale pour faire face à Lucas qui hoquette silencieusement, la panique au ventre. De grosses larmes mouillent déjà ses petites pommettes saupoudrées de minuscules taches de rousseur identiques à celles de sa maman.

Lucas s'écrie en tremblant de tout son être :

— C'est pas moi !

Pour se donner plus de pouvoir et jubiler davantage, Robert se penche sur lui en le fixant de haut.

— Casse-toi, morveux !

Tétanisé et sanglotant, Lucas pose lentement le regard sur Reed. Il sait déjà quelles seront les conséquences de son acte sur lui, alors il cherche silencieusement son pardon. D'un discret hochement de tête, son grand frère l'encourage à s'enfuir. Les poings et la mâchoire serrés, Reed anticipe l'inévitable punition. Du haut de ses onze ans, il l'attend et la subira avec courage, comme à chaque fois.

Une fois Lucas parti, son bourreau reporte toute son attention sur lui et le scrute de son regard luisant de perversité. Cet enfant est d'une rare beauté, et ça l'excite. Reed fait taire toute émotion en lui afin de supporter au mieux ce qu'il s'apprête à subir, mais lorsque Robert Mc Garret lui passe une main dans les cheveux, il n'aspire plus qu'à une chose : mourir...

— Tu la veux comment ta correction, mon grand ? demande Robert d'une voix cruellement tendre en passant ses doigts calleux sur la peau si douce de son visage.

Reed détourne le regard et baisse la tête. Il est dans l'incapacité de prononcer le moindre mot.

— La ceinture ?... propose Robert en souriant largement. Non... T'es un grand garçon, maintenant, n'est-ce pas ?... Tu préfères certainement les choses que font les adultes ?

N'obtenant aucune réponse, il lui soulève le menton et hurle:

— RÉPONDS !!!

Le rythme cardiaque totalement affolé, Reed sursaute, puis bredouille :

— La... cein... ture...

— PLUS FORT !!! Je n'entends rien...

— La ceinture, répète-t-il un ton au-dessus.

— C'est bien, mon garçon. (Il lui pince la nuque du pouce et de l'index.) Mais, j'ai pas envie de me défouler avec la ceinture aujourd'hui. J'ai envie d'autre chose de bien plus bandant.

Le maintenant fermement, il le pousse violemment vers la table.

— Penche-toi en avant ! commande-t-il d'une voix rude.

Reed ferme les yeux et inspire profondément. Il connaît les sévices qu'il va devoir endurer, et s'y prépare comme il le peut. La hargne, la rage et la colère bouillonnent en lui. Il voudrait se rebeller, se débattre, il voudrait fuir ou disparaître...

— PENCHE-TOI SUR CETTE PUTAIN DE TABLE, PETIT MERDEUX ! Je ne vais pas le répéter deux fois, ordonne son bourreau avant de le plaquer lui-même violemment contre le bois.

La joue écrasée contre la table, Reed crispe les paupières de toutes ses forces. Le courage l'abandonne peu à peu pour laisser place à la terreur quand, d'une manière soigneusement orchestrée, Mc Garret le positionne de façon à ce qu'il étende les bras devant lui et écarte partiellement les jambes.

Incapable de retenir plus longtemps ses émotions, Reed fond en sanglots. Il pleure toutes les larmes de son corps jusqu'à en avoir les yeux secs. Il supplie son beau-père de ne pas lui faire mal. Il sait, il connaît parfaitement et redoute la douleur de ce qui va suivre. Avec effroi et dégoût, il le sent se froter et sent le sexe de son beau-père durcir contre lui. Tous ses os se glacent, chacune de ses articulations se bloque et tous ses muscles se pétrifient. Terrifié, il est à l'affût de chaque bruit : il entend le cliquetis de la sangle de la ceinture qui lacérait autrefois sa peau. Il sursaute à chaque mouvement, chaque contact, il en a déjà la nausée et sait pertinemment que, comme la dernière fois, il va vomir. Il cesse de respirer lorsque son agresseur lui ôte son jogging et son slip, et vient impunément se masturber entre ses cuisses et contre ses testicules.

Puis, le jeune garçon vomit lorsqu'il sent l'inévitable pénétration qui est cette fois-ci accompagnée de sa propre masturbation.

— Alors, tu aimes ça, hein, mon grand ! souffle l'infâme Mc Garret. Putain ! Que tu es bandant... Plus tu grandis, plus j'ai envie de t'enculer.

Terrassé, brisé et souillé au plus profond de son innocence, il s'agrippe à la table en hurlant. Puis, relevant les yeux, il aperçoit dans l'ombre de la porte du couloir son petit frère debout, sa balle de baseball à la main. Lucas, déjà dévasté par la peur et l'incompréhension, assiste, pétrifié, à son humiliation, à son viol, à la mort de son âme d'enfant.

Malgré l'ignominie de ce que Reed subit, son empathie pour son protégé, sa seule famille, refait surface. Articulant pour qu'il lise sur ses lèvres, il le supplie, l'implore :

— Pars, Lucas. Va-t-en...

Se laissant bercer par les mouvements de la voiture et épuisée par cette journée de confidences et d'émotions plus intenses les unes que les autres, Cara pose son front contre la vitre et se perd dans ses pensées. Elle ressasse ce que Reed a eu le courage et l'honnêteté de lui confier. Entre deux regards en direction du paysage urbain défilant devant elle, elle jette à ce dernier de discrets coups d'œil. Concentré sur sa conduite, il se mordille nerveusement la lèvre inférieure, et paraît aussi absorbé qu'elle.

Malgré la culpabilité, Cara ne peut s'empêcher de le trouver séduisant, avec ses yeux d'une couleur peu ordinaire et son magnifique visage. Aucun sculpteur n'aurait pu façonner des formes aussi parfaites, douces malgré leurs traits indéniablement masculins : sa mâchoire carrée le rendant d'une virilité puissante, la légère courbure de son nez donnant de la finesse à ses traits, ou ses lèvres charnues finement ourlées qui feraient fantasmer n'importe quelle autre bouche avide de passion, ou encore son front droit et ses sourcils bien tracés qui amènent une infime touche de sévérité à son visage.

La situation échappe à Cara. Et que dire de ses sentiments ? Elle se sent partagée entre le besoin de comprendre l'acte désespéré de Reed et la mémoire de son père médecin qui s'est donné corps et âme afin de pouvoir sauver la vie de gens honorables au même titre que celle de parfaits criminels.

Elle se souvient de ce qu'il lui répétait sans cesse :

« *La compassion et le pardon sont le salut de l'âme* ».

Elle peut comprendre la violence de Reed. Elle le savait brisé par les agissements de Robert Mc Garret. Elle fut témoin de sa brutalité à de nombreuses reprises quand elle était petite fille, mais elle ignorait les abus sexuels, les viols. Elle ne pourra jamais se mettre à sa place, mais elle est à même d'imaginer la haine qui l'a poussé à agir.

Dans un sursaut, elle redescend subitement sur terre lorsque Reed, inquiet, lui pose, pourtant avec beaucoup de délicatesse, une main sur la cuisse. Elle n'a pas répondu à sa question posée deux secondes plus tôt.

Il se tracasse.

— Ça va ?

Elle se contente de hocher vigoureusement la tête et d'esquisser un sourire poli. Il resserre sa poigne autour de sa jambe, et, tout en reportant son attention sur la route, il poursuit :

— Si tu as ne fût-ce qu'une question, vas-y, n'hésite pas, mais, s'il te plaît, parle-moi. Ce silence devient pesant.

Elle réfléchit un instant, le temps de faire le tri entre toutes celles qu'elle a à lui poser. Finalement, une seule lui glisse hors de la bouche.

— Pourquoi me le dire à moi, et non à Lucas ? Il a besoin de savoir.

Il ôte sa main de sa cuisse pour la crisper autour du pommeau de vitesse ; son visage se ferme brusquement.

— Je le lui dirai le moment venu, dit-il sur un ton sec et bourru qui provoque un autre long moment

de silence entre les deux amis.

Arrivé devant l'immeuble de Cara, Reed gare la Mustang le long du trottoir.

— Voilà ! La princesse est de retour au château.

— Merci.

Un léger sourire aux lèvres, elle se détache, ramasse son sac à main et, alors qu'elle actionne la poignée pour sortir, Reed l'interrompt dans son geste :

— Attends, ne bouge pas !

Elle n'a pas le temps de comprendre ce qui se passe qu'il se précipite dehors. Il contourne la voiture et lui ouvre la portière.

Il lui tend la main.

— Princesse...

Cara est attendrie par sa soudaine galanterie, certes, vraiment pas naturelle, mais elle note l'effort. Une fois sur pied, elle fouille dans son sac pour en sortir ses clés et son téléphone. Ayant mis ce dernier en silencieux, elle remarque les cinq appels de Lucas et ses multiples messages.

Adossé contre la carrosserie, Reed jette un coup œil indiscret sur l'écran.

— Tu ferais mieux de le rappeler avant qu'il rameute tout le F.B.I.

Cara émet un léger rire avant de relever le regard sur lui, mais, avant qu'elle puisse ouvrir la bouche pour lui dire au revoir, Reed prend les devants. Il n'a aucune envie de la quitter, alors il engage une conversation anodine en remarquant l'enveloppe sortir de son sac.

— Donc... si j'ai bien compris, demain tu vas à ton rendez-vous avec Monsieur le Milliardaire, c'est ça ?

— Oui. Et toi ? Tu comptes rester ici ou retourner auprès de ton frère ?

Dans un geste auquel elle ne s'attendait pas, Reed lui entoure la taille et l'attire sans douceur contre lui. Cara a un réflexe de recul, mais à la seconde où son corps entre en collision avec le sien, elle s'enflamme.

— Tu sais, Cara... commence-t-il en posant son regard sur sa bouche. Si je n'étais pas raide dingue de toi, je te conseillerais de te dégoter un de ces types pleins aux as qui te ferait rêver, voyager, te comblerait de cadeaux et qui te créerait un paradis... Un type de la trempe de ton père, par exemple. Bon et respectueux vis-à-vis de la valeur de la vie...

Délicatement, il appose son index sur la joue de sa belle et suit du regard le trajet de son doigt.

— Cara, ne va pas te terrer dans une ferme à ruminer combien ta vie aurait pu être plus excitante. Mon frère et moi n'en vallons pas la peine. Tu mérites mieux que ça, mieux que nous...

— Je ne veux pas d'un paradis artificiel, Reed.

Frissonnant à ses caresses et à ses mots, Cara lui sourit tendrement. Elle est réellement touchée par son humilité. Son cœur s'emballa de plus en plus et le pincement qu'elle ressent au creux de son estomac ne la trompe pas : elle aime cet homme... Elle ignore encore dans quelle catégorie elle va placer ce sentiment, mais une chose est certaine : elle l'aime malgré sa noirceur, malgré son passé, malgré ses comportements douteux et la violence qui émane de lui par moment. Elle est prête à lui donner toutes les excuses du monde s'il le faut, mais est-elle prête à s'en accommoder ?

L'instant se fige entre eux. Ils s'épient, se dévisagent, et, seuls dans leur bulle en pleine rue new-

yorkaise, l'un contre l'autre, sous la lumière des lampadaires, ils se désirent en silence...

Poussé par l'attraction intense de leurs corps, Reed comble l'espace qui sépare son visage à celui de Cara. Hésitant, il appose lentement ses lèvres sur le coin droit de sa bouche avec une infinie douceur. Il pensait qu'elle détournerait la tête pour accueillir ce baiser sur sa joue, mais au lieu de ça, elle reste immobile et ferme lentement les yeux en inspirant profondément. Instinctivement, elle pose ses doigts sur son torse au niveau du cœur et perçoit ses battements rapides et affolés. Elle frémit et sent sa température corporelle augmenter.

Elle n'a qu'à pivoter la tête de quelques degrés pour pouvoir presser entièrement sa bouche contre la sienne. Ses sens lui dictent de le faire. Goûter à son baiser est une impulsion qu'elle s'entête à réfréner. Elle se sait incapable d'y mettre un terme.

Désireux de la toucher, Reed remonte sa main le long de son dos et vient la caler sur sa nuque après l'avoir délicatement passée dans ses cheveux. Emporté par son envie, son besoin vital et son désir brûlant, il intensifie peu à peu le contact sans dévier de cette bouche qu'il rêve de prendre complètement pour en boire et en découvrir la saveur.

Dans un soupir de plaisir ardent, elle gémit avant de relever légèrement le menton afin d'accentuer ce baiser inoffensif, mais lourd de sens. Puis, elle recule la tête pour y mettre fin. Elle déglutit et ouvre doucement ses paupières. Les yeux larmoyants, elle les plonge dans les siens. Son cœur fait un bond en les découvrant brillants de tendresse et d'amour.

— Je... je vais rentrer, susurre-t-elle, déroutée.

Cara tremble et reprend peu à peu le contrôle de ses sens. La main toujours sur sa nuque, Reed la décale jusqu'à poser son pouce sur la commissure de sa lèvre inférieure.

En la caressant du doigt, il sourit.

— Vas-y, princesse.

Avec peine, elle quitte ses bras et, déjà, elle ressent un vide abyssal.

— Bonne nuit, rajoute-t-il, se sentant aussi dépouillé qu'elle.

Incapable de le quitter des yeux, elle recule pour se diriger vers l'entrée de son bâtiment, mais plus elle s'éloigne de lui, plus sa poitrine se comprime. Luttant encore contre sa propre morale, elle finit par trouver le courage de se tourner pour définitivement rentrer... Mais, avec toute la lâcheté du monde, après quelques pas, elle s'arrête, baisse la tête et ses épaules s'affaissent, écrasée par le poids de la culpabilité qu'elle ressent déjà à cause de ce qu'elle s'apprête à faire.

D'un demi-tour sur elle-même, elle l'appelle.

Il se retourne partiellement et hausse un sourcil, l'interrogeant du regard. Le cœur de Cara s'affole à nouveau quand elle accourt vers lui. Elle est prête à se jeter dans ses bras et anticipe le baiser qu'elle veut à tout prix lui donner. Elle sait déjà qu'elle ne sera plus qu'une explosion de sensations, et qu'elle va se consumer à la seconde même où sa bouche se scellera à la sienne. Elle sait pertinemment qu'elle ne pourra jamais s'en remettre et ne pourra s'empêcher d'en vouloir davantage. Oui ! Elle est prête à jeter sa morale aux orties et aller plus loin avec lui.

— Oh ! Mais qui voilà ? Hamilton ! chantonne une voix sortie de nulle part, stoppant net Cara dans son élan. De retour parmi nous ?

À l'affût, Reed cherche aussitôt l'inopportun du regard. Ses muscles se contractent en reconnaissant l'accent de l'homme. Son instinct protecteur le pousse à tendre le bras vers Cara et, de sa main levée,

il lui intime de ne pas s'approcher.

La mâchoire crispée et le regard alarmé, il lui murmure fermement :

— Rentre chez toi ! Vite !

... Hélas, il est trop tard. Six hommes sortent de l'ombre et les encerclent déjà. Les yeux exorbités par l'adrénaline, Reed fulmine :

— Cara, bon sang ! Dégage de là ! Rentre ! MAINTENANT!

Elle ne comprend pas et reste figée par l'atmosphère électrique qui règne autour d'eux à présent. Elle jette un coup d'œil craintif par-dessus son épaule en sentant l'un d'eux se placer derrière elle.

— Hamilton ! Voyons ! Quel manque de délicatesse envers ta belle... Permits-lui d'assister à ces belles et émouvantes retrouvailles, ricane sournoisement l'Asiatique.

Petit et élégamment vêtu d'un costume gris hors de prix, il s'avance d'un pas lourd et assuré.

— Kuan Ti, laisse-la partir. Elle n'a rien à voir dans cette histoire.

Reed plisse les paupières, puis lève les yeux au ciel, se maudissant d'être revenu à New York pour rejoindre Cara. Leur court détour à Chinatown dans l'après-midi n'est bien évidemment pas passé inaperçu. Il savait que sa présence à ses côtés engendrerait un danger pour elle, mais il a fallu que ses putains de sentiments prennent le dessus sur sa raison.

Suant l'arrogance, Kuan Ti se positionne au centre du petit comité et, dans un geste théâtral, il se tourne vers Cara et s'incline dans une élégante révérence.

— Beauté. Veuillez accepter mes excuses pour cet intermède fort peu opportun, mais j'ai, hélas, un petit problème récurrent à régler avec votre ami. Voyez-vous, votre... « Ami » est à l'origine d'un léger différend financier.

En s'adressant encore à Cara, Kuan Ti pose sa main droite sur son cœur et, toujours sur le même ton suffisant, il joue la désolation.

— Le problème, voyez-vous... beauté, c'est que mon patron réclame ce fric. Non pas qu'il soit dans le besoin, mais c'est, disons... davantage une question...

En cherchant le mot exact, il se tait un instant.

— Une question d'honneur et d'éthique...

— Ne la touche pas, espèce d'enfoiré ! s'écrie Reed, furieux, en fonçant tête baissée sur le blondinet qui enserre les avant-bras de Cara pour les lui ramener et les lui maintenir fermement dans le dos.

Deux des hommes de mains de Kuan Ti arrivent à maîtriser Reed de justesse et à le repousser en arrière.

— Calme-toi !... Calme-toi !... Mon petit ! glousse Kuan Ti. Il n'arrivera rien à ta dulcinée, tu as ma parole, nous ne sommes pas venus pour elle.

Cara et Reed se débattent, mais en vain. Cette dernière est horrifiée lorsque l'un des malfrats brandit fièrement une batte de baseball et se dirige vers Reed en esquissant un sourire malsain, dénonçant clairement ce qu'il s'appête à faire, mais Kuan Ti l'arrête d'un geste de main.

Le Chinois aux traits maintenant sombres, se détourne de Cara pour s'avancer d'une allure nonchalante vers Reed qui, tel un buffle, écume et souffle de rage.

— San Do veut son fric ! Tu as intérêt à le lui rendre, sinon c'est ta belle qui y passe ! Pigé ?

— VA TE FAIRE FOUTRE ! hurle Reed en lui crachant dessus. Vous touchez à un de ses cheveux, je vous crève ! UN PAR UN ! ...

Il n'a pas le temps de finir de proférer ses menaces que Kuan Ti lève la main afin d'intimer l'ordre aux trois hommes restés en retrait d'accomplir leur mission.

Sous les yeux révoltés de Cara, impuissante, Reed reçoit le premier coup de batte en plein ventre, suivi d'une droite bien placée au niveau du menton et d'une béquille qui lui fait perdre momentanément l'usage d'une jambe. Cara s'époumone. Elle supplie. Elle implore ses agresseurs d'arrêter. Les coups pleuvent les uns après les autres jusqu'à ce que le malheureux ne tienne plus debout. Le visage déjà bien tuméfié et ensanglanté, Reed, lâché par les hommes qui l'écartelaient, s'effondre sur le trottoir tel un pantin désarticulé et sans vie.

Aussitôt que l'homme aux cheveux blonds libère Cara pour suivre sa meute qui s'éloigne dans l'obscurité, elle se précipite sur le blessé gisant au sol. Elle s'agenouille à ses côtés, paniquée et alarmée par l'état dans lequel ils l'ont laissé. Elle est sous le choc. De grosses larmes brouillent sa vision et ne cessent de couler sur ses joues. En se remémorant leur violence, elle prend peu à peu conscience de la gravité de ses blessures.

Après avoir appelé une ambulance, et avec beaucoup de délicatesse, elle pose la tête de Reed sur ses cuisses et, tout en le caressant, elle hurle à s'en briser la voix

Un son strident, répétitif et lointain effleure ses tympans. Au milieu de son propre chaos, il décèle des voix, il les entend, mais ne les comprend pas. Il souffre. Il lutte pour reprendre conscience. Sa tête prise dans un étau imaginaire est aussi lourde que ses paupières. Il est dans l'incapacité de bouger et sent chaque cellule de son corps. Elles vibrent et réagissent à chaque stimulus extérieur, mais cette sensation est semblable à une électrocution. Les pupilles dilatées, toutes les images que capte son cerveau sont floues et déformées. Il perçoit des mouvements, des lumières, des flashes qui lui brûlent la rétine. Angoissé, il panique, mais plus aucun de ses muscles ne répond. Ses poumons se remplissent et se vident de leur propre chef. Il ne contrôle plus rien. Il abandonne. À quoi bon se battre ?... Son corps est baigné dans un néant laiteux dans lequel il flotte quelques instants, puis, soudainement, il s'enfonce...

Ses yeux s'ouvrent enfin. Le premier bruit qu'il entend est son rire, ce son cristallin caressant ses tympans. Elle tourne autour de lui telle une petite fille qui danse une ronde. Elle est vêtue de sa robe blanche à petites fleurs bleues, celle qu'il préfère et qui la rend si sexy. Ses longs cheveux bruns virevoltent sous la brise. Tout ce qui l'entoure devient plus net. En tournant sur lui-même pour suivre Cara du regard, il voit défiler les épis de blé et remarque le grand chêne, celui de son enfance avec sa branche reconnaissable entre mille. Elle forme une main capturant le soleil couchant.

Reed reporte son attention sur sa belle qui lui sourit tendrement. Elle ne bouge plus, mais l'observe, avec un visage rayonnant de bonheur et d'amour.

— *Que faisons-nous là ? demande Reed, quelque peu désorienté.*

— *Nous sommes en sécurité. Ça ira, mon amour, je suis à tes côtés. Je ne te quitte plus.*

Elle lui tend le bras. Il s'empresse d'attraper sa main. Est-il mort ? Rêve-t-il ? Il sent sa peau et la chaleur qui en émane, cependant il est conscient que quelque chose cloche. Perdu entre fantasme et réalité, il ne s'est malgré tout jamais senti aussi bien. Il est léger. Il ne ressent ni douleur physique, ni douleur morale.

— *C'est grave ?...*

— *Ne t'inquiète pas, mon amour, laisse-toi aller.*

Elle fait glisser ses doigts fins et menus sur sa joue. Il frémit à ce contact et est frappé par la douceur que reflètent ses yeux. Elle le dévisage avec tant d'amour...

— *J'ai peur, avoue-t-il.*

Tel un léger souffle qui effleure ses lèvres, elle l'embrasse avant de lui murmurer :

— *N'aie crainte. Me fais-tu confiance ?*

Il hoche lentement la tête. L'expression du visage de Cara se mue en tristesse.

— *Ferme les yeux mon amour, lui conseille-t-elle.*

Il fronce les sourcils sans comprendre la raison de cette demande. Elle insiste et répète :

— *Tu me fais confiance ?*

Oui, il lui fait entièrement confiance. Reed s'exécute. Il ferme lentement les yeux, et la peur l'envahit aussitôt. Il ne sent plus aucun contact avec Cara. Ouvrant rapidement les paupières, il tressaute.

L'incompréhension le submerge à nouveau. Il est debout au milieu d'une vaste cuisine, dans une maison qui lui paraît aussi étrangère que familière. Les pieds figés au sol, il examine rapidement ce qui l'entoure. Tout semble neuf, propre et chaleureux. L'ouverture de la pièce donne sur un hall d'entrée vivement éclairé et de larges escaliers. Le tout décoré avec goût et sobriété.

Scrutant le parquet, il finit par s'observer lui-même. Il est pieds nus, vêtu d'un pantalon en toile légère et de couleur grise. Il se passe les mains sur son torse totalement nu.

— Chéri, tu n'es pas encore habillé ? Tu vas finir par être en retard, intervient tout à coup Cara derrière lui.

Il sursaute et pivote. Cara, un doux sourire sur les lèvres, se sert une tasse de café avec l'une de ces machines à capsules instantanées. Ses cheveux attachés en une simple queue de cheval, les joues rosies et les yeux légèrement maquillés, elle est éblouissante.

— En retard ?!?

Il n'assimile pas, mais au moment où Cara porte sa tasse à la bouche, il distingue une bague qu'elle porte à son annulaire gauche. Instinctivement, il porte son attention sur sa propre main gauche et, avec un vif soulagement, il voit un anneau argenté presque similaire orner son doigt.

Il est troublé...

— Ah ! Et n'oublie pas le rendez-vous chez le dentiste pour Noah.

— Le rendez-vous pour... Noah ?

Perdu, il détaille un à un les cadres photos suspendus aux murs. Ces clichés dévoilent la vie parfaite d'une famille unie. Il observe la gigantesque photo de mariage. Dans les bras l'un de l'autre, dans un décor naturel et un cadre verdoyant, lui, vêtu d'un élégant costume noir, et Cara, habillée d'une belle robe blanche, se regardent. Leurs yeux sont étincelants d'amour. Sur le cliché suivant, un petit garçon d'environ six ou sept ans affiche un radieux sourire édenté. Accoutré de l'uniforme d'une équipe de baseball, il brandit fièrement sa batte posée sur sa petite épaule. Le cœur de Reed s'emballe à nouveau. Ce petit bonhomme a les traits, le teint mat et le sourire de Cara, mais ses yeux sont d'un bleu translucide presque blanc, identiques à ses propres iris.

— Oui, je suis navrée, mon amour. La petite Campbell te le déposera au bar après l'école. Tu sais bien qu'aujourd'hui, on va être très occupés à la galerie avec les nouveaux arrivages. Je te promets que la semaine prochaine, je serai plus dispo.

Il vibre et vacille quand elle se colle à lui et l'étreint. Avec un sourire coquin et un regard brûlant, elle lui pince légèrement les fesses.

— Vraiment plus dispo pour toi, raille-t-elle en l'embrassant avec fougue et passion afin d'accentuer son sous-entendu.

— Je t'aime, susurre-t-elle contre sa bouche.

Elle passe sa douce main sur sa joue et rive son regard énamouré au sien.

Il répond, déboussolé :

— Je... je... t'aime.

Lorsqu'elle quitte ses lèvres et ses bras, il en veut plus, ce n'était pas assez. Il veut encore ressentir son délicieux contact.

— Papa ! s'écrie le petit garçon des photos en déboulant des escaliers en bousculant Cara sur son passage.

Elle le gronde :

— Noah ! On ne court pas dans la maison.

Le petit Noah vient se lover autour de la taille de son père. Reed n'ose pas le toucher, pourtant, instinctivement, il souhaite passer sa main dans ses cheveux, mais il se contente de baisser les yeux sur ce petit bonhomme qui se câline contre lui avec tant de force, de confiance et d'amour.

— Tu n'as pas besoin de le déposer à l'école, ce matin, reprend Cara. Lucas s'en occupe, d'accord ?

— Lucas ? prononce Reed en observant le petit Noah partir s'asseoir sur un tabouret devant son bol de céréales.

Noah s'exclame fièrement en zozotant :

— Tonton Lucas a dit qu'il viendrait au match samedi.

Cara glisse ses doigts dans l'épaisse chevelure brune de Noah avant de déposer un baiser sur son front.

— Oui, mon ange, on viendra tous te voir.

Elle se redresse et attrape des clefs sur le plan de travail, puis ajoute :

— Allez ! Je file, mes amours. Passez une bonne journée. À ce soir !

Elle jette un coup d'œil vers Reed et le regard de braise qu'elle lui envoie enflamme tous ses sens. À ce même moment, la porte d'entrée s'ouvre sur Lucas. Aussitôt, Cara esquisse un large sourire de bienvenue et, hissée sur la pointe des pieds, elle dépose un baiser amical sur sa joue.

— Tonton ! s'écrie Noah.

— Hey ! P'tit mec, ça roule ?

Lucas vient à la rencontre de Noah et lui frictionne les cheveux, ce qui le fait instantanément rire.

— Dépêche-toi de finir ton bol, Noah ! Tu vas être en retard, s'inquiète Cara avant de sortir de la maison et de refermer la porte derrière elle. Bonne journée, les garçons !

Reed ressent déjà un manque terrible, mais il se concentre sur son frère qui joue les bagarreurs avec son neveu. Riant, Lucas met un terme à leur chamaillerie pour qu'il finisse son déjeuner et se dirige vers Reed pour lui donner une accolade.

— Ça va, toi ?

— Je... je...

Reed se tait et se concentre sur un bruit qui attire son attention. C'est un son répétitif. Une succession de « bip » retentissant à un rythme régulier...

Malgré le bourdonnement constant dans ses oreilles, le son devient de plus en plus net. Reprenant peu à peu conscience, Reed cligne rapidement des paupières. Sa vision se précise, même si un léger éblouissement la trouble. Son estomac se tord, il a la nausée et, peu à peu, son corps endolori se

réveille.

Un poids mort comprime son épaule gauche. Il s'en inquiète et, tournant légèrement la tête, il distingue de longs et fins cheveux bruns étalés sur lui.

Assise sur un fauteuil, recourbée, les bras croisés sur le matelas, Cara dort tout contre lui. Tenant fermement sa main gauche, elle semble plongée dans un profond sommeil. Il ne peut s'empêcher de humer son parfum en se penchant légèrement sur elle, mais ses douleurs le rattrapent. Il râle et se tord dans d'atroces souffrances. Cara s'éveille en sursaut, secouée par les mouvements et les grognements du blessé.

— Hé ! Calme-toi !... Doucement !

Elle est heureuse de le retrouver conscient et aimerait le prendre dans ses bras tant elle est soulagée, mais il se plaint à nouveau.

— J'ai mal... C'est atroce...

Elle se redresse pour s'asseoir correctement. Dans un réflexe, il lui rattrape la main de son seul bras valide.

— Non ! Reste contre moi.

— Je vais aller appeler l'infirmière pour qu'elle te donne un calmant.

Elle se lève et pivote pour partir, mais il la retient.

— Et toi ? Ça va ? Ils ne t'ont pas fait de mal ? demande-t-il, davantage inquiet pour elle que pour son propre état.

Parler, bouger lui est insupportable. Il se plie à nouveau de douleur.

— Je vais bien, Reed ! Ne t'en fais pas.

— Ils ne t'ont pas touchée ? insiste-t-il.

— Non ! Rassure-toi, tout va bien ! Promis !

Elle lui ôte d'elle-même sa main et replace son bras sur le matelas, puis, après un long regard empli de tendresse, elle s'éloigne.

— Cara ?

Elle s'arrête devant la porte.

— Hum ?...

— Une BELLE infirmière, s'il te plaît ! raille-t-il dans une moue adorable avant de crisper à nouveau le visage.

Dépitée, elle lève les yeux au ciel et rétorque en gloussant :

— Tu n'as pas perdu ton sens de l'humour, c'est déjà ça !

Il feint tout à coup l'inquiétude, ce qui n'échappe pas à Cara, et glisse à bout de force sa main sur son entrejambe pour se le palper.

— Seigneur ! Merci !... dit-il visiblement soulagé. Elles sont toujours là...

Elle rit vivement. Il souhaitait tellement l'entendre rire. Son corps lancinant de douleur se réchauffe à ce son délicat.

— Reed ! Tu es officiellement irrécupérable !

Elle secoue la tête, amusée, et gagne le couloir. Une fois à l'extérieur de la chambre, elle se cale

contre le mur et ravale les larmes qui menacent de couler. Elle a eu tellement peur pour lui !

Après avoir averti l'infirmière du réveil de Reed, elle décide d'aller se prendre un café à la machine à expresso. Elle a besoin d'une bonne dose de caféine. La nuit a été rude et éprouvante. En passant devant sa chambre, elle y jette un coup d'œil. Les médecins ont déjà envahi la pièce pour poser un diagnostic sur son état actuel, alors, l'esprit un peu plus tranquille, elle file en direction du grand hall. Elle est encore fortement choquée, voire un brin paranoïaque. Elle se sent menacée et épiée, ce qui lui donne la chair de poule à chaque fois qu'elle croise une personne qui la regarde avec insistance. Elle se répète sans cesse les paroles de ce Kuan Ti et revoit s'abattre les coups.

À part la somme d'argent due, elle ignore tout de cette histoire et compte bien demander des explications à Reed, une fois celui-ci remis sur pied. En attendant, elle doit absolument se changer les idées, sinon elle va devenir folle à ressasser tout ce drame.

Lors de l'admission de Reed aux urgences du Bellevue Hospital Center aux alentours de minuit, Cara a prévenu Lucas de l'état critique de son frère et lui a brièvement raconté les événements. Il s'est d'abord mis en colère contre eux en apprenant le séjour de son aîné à New York, mais il lui a aussi avoué qu'il s'en doutait un peu, au vu du départ précipité de son frère, puis il s'est inquiété. Lucas a sauté dans le premier vol. Elle s'attend à le voir débarquer d'un instant à l'autre.

Perdue dans le fil de ses pensées, elle se prend un café serré. Le touillant énergiquement, elle culpabilise. Comment va-t-elle pouvoir regarder Lucas dans les yeux ? Elle lui a menti et, pire que tout, elle était sur le point d'embrasser son frère avant qu'il ne se fasse agresser.

Elle se maudit. Est-elle si faible ? N'est-elle pas capable de lui résister ? Comment agir par la suite ? Aime-t-elle vraiment Lucas ?

S'asseyant sur un fauteuil au milieu de ce hall, elle essaye de se convaincre de sortir Reed de ses fantasmes. Elle cumule mentalement toutes les raisons qui font qu'il n'est pas un homme pour elle. Il est tellement arrogant par moment, mais aussi si aimable. Il est parfois égoïste, mais toujours prêt à protéger les gens qu'il aime, et elle sait désormais qu'elle en fait partie. Il est aussi obscène et obsédé... Oui ! C'est bien un de ses traits de caractère qu'elle supporte le moins, mais c'est aussi, paradoxalement, ce qui l'attire.

Posant son gobelet sur la table basse, elle sourit. Oui ! Reed est un indéniable macho, préoccupé uniquement par son besoin insatiable de sexe et un vantard prétentieux. Mais c'est lui, son ami d'enfance, l'homme qui la dévore des yeux et la fait vibrer d'un simple regard. À l'instant même où elle s'autorise à imaginer ses mains sur son corps, elle brûle, s'embrase, ses joues rougissent et sa respiration s'emballe.

— Cara ! Alors ? dit Lucas en arrivant, un sac à dos sur l'épaule.

L'inquiétude se lit sur son visage. Il accourt dans ses bras. En pénétrant l'établissement, il l'a immédiatement repérée parmi la foule.

— Il s'est réveillé il y a une grosse demi-heure, s'effondre-t-elle contre lui après s'être levée.

Elle est tellement soulagée de le voir, de sentir son odeur et son corps. Son étreinte la rassure.

— Il va bien ?

— Il souffre d'un traumatisme crânien et de multiples fractures osseuses ou fêlures, de commotion, je n'en sais rien, Lucas ! Il est... Il est...

Elle n'arrive plus à réprimer sa panique.

— Que s'est-il passé, exactement ?

— On parlait et... et des types ont surgi de nulle part et...

Elle ne trouve pas les mots justes pour expliquer ce qu'elle a vécu.

— Tu n'as rien, toi ?

Il la serre avec beaucoup d'énergie et lui frictionne tendrement le dos.

— Non, non ! Moi, je vais bien.

Elle s'exaspère. Elle n'a rien. Elle est juste choquée. Celui à plaindre, c'est Reed.

— La police a été prévenue ?

Cara hoche la tête.

— Oui, ils sont passés dans la nuit aux alentours de trois heures, je crois...

— Ils t'ont interrogée ?

— Oui...

— Que leur as-tu dit ?

Lucas semble soucieux.

— Que...

Elle se tait. Elle était tellement traumatisée qu'elle ne se souvient même plus de ce qu'elle a pu articuler devant l'officier. Elle a décrit la violence, certains détails physiques des agresseurs, mais que pouvait-elle dire de plus ? Elle ignore pourquoi ils lui ont fait subir cela. À cet instant, elle repense à ce nom qui hante ses pensées : Kuan Ti. L'a-t-elle nommé ? Elle ne s'en rappelle pas...

Après leurs retrouvailles, les deux jeunes gens montent voir Reed. À nouveau seul dans sa chambre et commençant à ressentir l'effet de la perfusion qui lui administre un sédatif, il enfonce lourdement sa tête dans l'oreiller. Il déteste devoir rester immobile. Il ne supporte pas son impuissance physique. Il peste, il grogne, et sa mauvaise humeur reprend le dessus.

La correction et l'avertissement de San Do sont bel et bien passés.

Janvier 2012 Chinatown, New York.

Sur les trottoirs, la foule crie et acclame le défilé de ce nouvel an. Les applaudissements et les effusions de joie vont bon train. Debout aux côtés d'un vieil homme, au milieu d'un attroupement, Reed scrute attentivement les alentours.

— Fils ! s'enquiert San Do en posant affectueusement sa main sur l'épaule de Reed. Ce que Kuan Ti t'a fait sera sévèrement puni, je t'en donne ma parole.

— Il devra payer, oui, mais je m'en chargerai une fois mon épaule remise.

Sentant encore vivement la blessure du coup de couteau qu'il a reçu dans le dos au niveau de l'omoplate, il serre la mâchoire et la haine qui l'habite ne cesse de lui ronger l'âme.

Le vieillard trapu, à la canne sculptée d'un dragon et au visage bridé et inexpressif, se met face au jeune homme.

— Reed ! Tu es comme un fils pour moi ! Et Kuan Ti devra répondre de son acte. Je t'ai pris sous mon aile, t'ai donné un foyer, t'ai accueilli dans ma famille, et tout ceci n'est que pure jalousie.

Ce petit entêté ne comprend rien à rien. Un jour, tu seras au bras de ma douce Li-Ming, et ce bon à rien devra se taire, respecter et rendre honneur à son nouveau maître.

San Do lui tapote le bras. Reed affiche tout son respect et sa reconnaissance au chef de la triade. Celui qui l'a sorti de la misère dans laquelle il était des années auparavant. Il a commencé à se battre pour lui dans des combats de rue illégaux. Il a ensuite servi d'homme de compagnie pour de riches femmes négligées par leurs maris affamés d'argent et de pouvoir, afin de rapporter à San Do des informations utiles à son affaire, et il a fini par gagner la confiance et le respect du vieil homme.

— Toi, mon fils, tu deviendras puissant... Un grand homme, ajoute-t-il avant de se faufiler au travers de la populace, flanqué de ses deux hommes de main.

Sur le qui-vive depuis le coup tordu que lui a fait Kuan Ti, Reed se retourne à la seconde où il sent un frottement dans son dos. Dans un réflexe, il agrippe le bras de son assaillante. Li-Ming sursaute face à sa brusquerie, mais elle lui sourit quand elle voit le visage de Reed se détendre.

— Suis-moi, lui dit-elle avec beaucoup d'engouement et sautillant telle une gamine.

Du haut de ses dix-huit ans, la petite-fille de San Do n'est guère farouche. Elle sait ce qu'elle veut, et là, en l'occurrence, c'est Reed. Elle a totalement craqué pour le jeune homme de dix ans son aîné. Pareille à une enfant gâtée, elle a supplié son grand-père de lui commettre Reed comme garde du corps très rapproché et l'a obtenu sans problème.

Il la suit sans mot dire dans d'étroites ruelles bondées de festivaliers. Il sait être son jouet sexuel, et cela ne le dérange pas le moins du monde. Il aime la baiser, car, comme toutes les prostituées qu'il fréquente, elle ne rechigne à aucune tâche, malgré un agaçant côté romantique.

Après avoir gravi les escaliers étriqués d'un vieux bâtiment, elle l'amène dans un appartement qu'il n'avait jamais encore eu le plaisir de découvrir. La décoration typique de l'Empire du Milieu le fait penser que ce loft appartient probablement à la famille de Li-Ming.

Elle l'attire dans une chambre et, le regard lascif et allumeur, elle se débarrasse de son manteau et de sa robe. Ne portant aucun sous-vêtement, elle est déjà nue, prête à accueillir ses caresses, et bien davantage. Elle le veut et le désire en elle, maintenant ! S'effleurant de ses propres mains afin de l'exciter, elle recule et, de ses mollets, elle heurte le sommier et s'assied sur le matelas. Elle écarte les cuisses et l'attise en se caressant. Reed ne manque aucun de ses gestes et, déjà, son sang bout. Sa respiration se saccade. Il la veut. Il sent la pression s'enrouler autour de sa queue. Il défait sa ceinture, baisse son jean et son boxer pour libérer toute l'éminence de son érection. Le sexe bandé, il n'aspire qu'à se libérer de cette tension.

— Suce-moi, ordonne-t-il.

Aussitôt, elle s'exécute. Ses petits doigts ensèrent son pénis et sa bouche l'avale précautionneusement. Elle y met trop de douceur, alors Reed l'incite à accélérer la succion en rythmant les va-et-vient avec ses mains sur ses joues. Elle manque d'expérience, mais sa petite bouche est un délice pour son membre gonflé et désireux de ces caresses. Après plusieurs allées et venues le long de sa queue et de stimuli de langue, Reed éjacule au fond de sa gorge dans un grognement rauque.

Se léchant les lèvres, Li-Ming recule sur le matelas et, de ses bras autour des reins du jeune homme, elle le contraint à se coucher sur elle. Lui ayant donné du plaisir, elle mérite d'en avoir

aussi. Reed s'allonge de tout son poids sur le minuscule corps de sa maîtresse. Il enfle un préservatif qu'il vient de récupérer dans la poche de son jean. Il est à nouveau prêt à la pénétrer. Il en frémit tant il connaît l'exiguïté de son intimité et sait combien sa queue sera étroitement moulée à son corps.

— Embrasse-moi, le supplie-t-elle en enfouissant ses doigts dans sa chevelure.

Reed plonge ses lèvres sur sa peau, mais elle lui tire les cheveux en arrière pour qu'il relève la tête.

— Embrasse-moi sur la bouche !

— Non ! refuse-t-il en lui plaquant un lourd baiser sur le front, puis lui plaçant une main sous la cambrure de ses reins afin de la caler contre lui pour une meilleure pénétration.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas ça, et tu le sais. Alors, n'insiste pas, et laisse-toi baiser sans l'ouvrir, tu veux ?

Sans aucun préliminaire, son pénis droit comme une trique s'enfonce en elle dans une poussée brutale. Elle se crispe, lui plante ses ongles affûtés dans la peau et se cambre en gémissant longuement. Il se retire et lui assène un autre coup plus rude. Elle crie en s'extasiant des sensations que lui procurent ces intrusions violentes et massives.

— Mais tu m'aimes, non ? gémit-elle à nouveau en agrippant les draps.

Il stoppe ses mouvements et plante son regard dans le sien plein d'espoir.

— Je n'aime personne, ment-il.

Il continue sa progression dans l'abysse étroit, humide et chaud de sa partenaire. Vivement contrariée par la réponse de Reed, elle tente de le tenir à l'écart.

— Quoi ? fulmine-t-il en lui donnant tout de même un autre coup de reins.

Il veut la baiser, et non se prendre la tête avec ces futilités.

— Tu vas demander ma main à mon grand-père, suggère-t-elle sur un ton autoritaire.

— Non, mais ça va pas ?

Reed s'interrompt et se retire pour se laisser retomber à ses côtés. Coupé dans son élan, il peste.

— Sérieux ! Tu fais chier.

— Tu sais bien que c'est ce qu'il veut. Et je le veux aussi.

Refusant qu'il mette un terme à leurs ébats, elle vient s'asseoir à califourchon sur lui et tenant son pénis entre ses doigts, elle s'y empale doucement et commence de lents mouvements de bassin. Partagé entre l'envie qu'elle continue et la vive colère qui l'ébranle, Reed lui appose les mains sur ses hanches et l'immobilise.

— Arrête, ordonne-t-il.

Elle le fusille du regard et continue par caprice.

— Reed, tu es à moi. Je fais ce que je veux de toi et de ton corps. Si je veux que tu deviennes mon époux, tu le deviendras, mais, pour l'instant, baise-moi !

Elle passe un doigt sur les contours de ses pectoraux. Reed relâche légèrement la pression de ses bras sur les hanches de Li-Ming et elle recommence à se pilonner.

Au départ, son mouvement est lent, puis de plus en plus soutenu. Le sentir si dur et imposant en elle la rend hystérique, elle crie, hurle. Elle est proche de l'orgasme et elle veut qu'il jouisse avec elle. Elle le souhaite plus que tout afin de lui faire comprendre qu'elle a une réelle emprise sur lui. Elle remue encore et encore, s'enfoncé à s'en faire mal.

Il lutte contre son propre désir de jouir. Tout son être brûle et s'embrase. Il se retient. Il ne veut pas se laisser dominer par cette petite peste. À bout, il l'empoigne par les fesses et la soulève, puis sans ménagement, il la jette sur le côté du lit.

— Je t'ai dit d'arrêter !

Il se redresse, s'adosse à la tête de lit, retire le préservatif et s'achève devant le regard outré et furieux de la jeune Li-Ming.

La discussion entre les deux frères est tendue. Au centre, Cara essaye d'apaiser les joutes verbales qui fusent de part et d'autre.

— Qu'est-ce que tu foutais, ici, à New York ?

Lucas est furieux.

— Putain ! Lâche-moi la grappe avec tes reproches, ta morale, ton sens des responsabilités. Tu me casses les burnes, et je n'ai franchement pas besoin de ça, maintenant !

— Tu as mis la vie de Cara en danger, avec tes conneries ! Tu t'en rends compte ?

Le visage de Reed se tord de colère.

— Bordel ! Tu penses que je ne le sais pas ?

— Qui sont ces types ?

— Personne ! Ça ne te regarde pas !

— Ça implique Cara, alors, SI, cela me regarde.

— Elle est saine et sauve, Superman. Alors, relax !

Lucas rit sans joie, consterné par le comportement buté et désinvolte de son aîné.

— Reed ! s'énerve Cara. Il faut régler cette affaire, et au plus vite. Combien leur dois-tu ?

— Non, non, non ! Déjà, JE réglerai seul cette affaire. Ensuite, une certaine somme.

— On peut t'aider ! propose-t-elle.

— Non ! Mêlez-vous de VOS affaires... et moi des miennes. À chacun sa merde, les gars !

— Qu'as-tu fait de cet argent ? demande Lucas.

Reed commence à vraiment perdre patience et se fâche :

— À TON AVIS !?! Tu crois que je les ai chiés les billets que je te filais tous les mois, hein ?

Les yeux exorbités par la hargne, il happe la bouteille d'eau en plastique posée sur la tablette mobile disposée au-dessus de son lit et la lance sur Lucas. Il ne supporte plus de devoir lui rendre des comptes.

— Dégage ! Dégage de là ! SORS de cette PUTAIN de chambre !

Esquivant le projectile et, avec un sourire narquois, Lucas obtempère et gagne le couloir en murmurant à Cara d'essayer de le raisonner. Elle est fatiguée de voir les deux frères se disputer. Elle aimerait pouvoir apaiser cette tension et les rabibocher, mais ils sont aussi têtus l'un que l'autre. Lucas a cette fâcheuse tendance à attiser son aîné pour le pousser à bout, et Reed ne fait rien pour arranger les choses et persiste à lui faire des cachotteries.

Cara se rapproche du lit et lui prend délicatement la main afin d'accentuer sa parole.

— Reed, calme-toi, s'il te plaît. Ton frère essaye de comprendre...

Il lui coupe vivement la parole.

— Mon frère ne comprend rien du tout, et ne comprendra jamais rien de toute façon ! Lui qui est si parfait ! Si bon ! Monsieur le Grand Seigneur... Lucas, saint patron de l'honnêteté et de la droiture. C'est qui, qui s'est démerdé pour qu'il ne manque de rien ? Qu'il vive une vie sereine ? MOI... Je

t'ai déjà dit que j'avais fait des choses horribles. Putain, je les ai faites pour lui !

Il se tait et, s'adoucissant, il culpabilise :

— Je t'ai mise en danger... Bon sang, Cara ! Comment aurais-je pu vivre avec ça sur la conscience ?

— Il ne m'est rien arrivé, d'accord ? Alors, arrête de te reprocher tous les maux de la terre et dis-moi plutôt qui sont ces types et combien tu leur dois. Qu'as-tu fait pour en arriver là ?

Las de devoir garder cela pour lui, il finit par lui avouer toute l'histoire, en passant par sa descente aux enfers à errer dans les rues sans un sou, de sa rencontre avec Kuan Ti à Boston, des combats clandestins, des soirées et nuits dans le lit de ces épouses de riches hommes d'affaires et politiques, de sa « pseudo-relation » forcée avec Li-Ming et du fait d'avoir été un pantin et d'avoir été entretenu par le maître de la Triade chinoise new-yorkaise jusqu'au jour où il a tout laissé tomber et fui.

— Et pourquoi lui dois-tu cet argent ? Tu ne l'as pas gagné ? s'enquiert Cara, absorbée par son histoire.

— Quand je lui ai annoncé que je quittais New York, il m'a accordé une faveur, car nul ne quitte la triade de son plein gré et vivant. Il m'a laissé partir, mais à la condition que je m'acquitte de cette dette.

— Qui s'estime à combien ?

Il grimace.

— Aux alentours de trois ou quatre cents mille dollars...

— Quoi ? s'estomaque-t-elle. Mais ce n'est pas possible ? Bon sang ! Reed ! Et comment comptes-tu lui rendre quatre... cents... mille dollars ?

Cara se passe une main sur le visage, dépitée. Elle n'en croit pas ses oreilles.

— Il faut tout raconter aux flics...

— Surtout pas !

— Reed !...

— Tu ne te rends pas compte de qui ils sont, Cara ! San Do a des hommes infiltrés partout, dans toutes les organisations gouvernementales, la police, le F.B.I, la C.I.A, et même à la Maison blanche. Partout ! Ils n'ont rien de commun avec les petits caïds de Cornfield. Ce serait signer nos arrêts de mort que de...

Reed est interrompu par des applaudissements. Se tenant dans l'encadrement de la porte, Lucas secoue la tête en tapant des mains.

— Bravo, frangin ! se moque-t-il, affligé par l'ampleur des ennuis de son aîné. Félicitations...

Il a tendu l'oreille et écouté le récit de son frère.

— Lucas ! le gronde Cara. N'en rajoute pas.

Elle reporte à nouveau son attention sur le blessé.

— As-tu l'argent ?

— Non... Comment veux-tu avoir une telle somme ? J'ai quelques biens, mais ça doit tourner aux alentours de quarante mille dollars.

— D'accord ! dit-elle en soufflant et relâchant les épaules. On va trouver une solution.

Elle réfléchit déjà au problème. Comment trouver rapidement une telle somme d'argent ?

— Cara ! intervient Lucas. Ne te mêle pas de ses affaires. Il s'est mis dans cette merde tout seul comme un grand. Il s'en sortira de la même manière : tout seul.

— Sors-le de suite d'ici ou je te promets que je l'étrangle de mes mains, fulmine Reed.

À bout, Cara se met dans une colère vive et crie :

— TAISEZ-VOUS ! Ça suffit ! Personne ne laissera tomber personne, et personne ne sort de cette fichue chambre tant qu'on n'a pas trouvé une solution !... ENSEMBLE ! Lucas, tu gardes tes remarques pour toi, et Reed, sois plus aimable avec lui, ET PARLEZ-VOUS ! BON DIEU ! C'est trop vous demander de communiquer comme deux adultes, et non comme deux gamins qui se disputent un jouet ?...

Un silence pesant s'installe entre les trois amis, jusqu'à ce que Lucas le brise.

— Cara, je peux te parler seul à seule une minute ?

Il lui tend la main et l'invite à le suivre dans le couloir. Une fois à l'écart, il s'inquiète :

— Je te prie de ne pas te mêler de cette histoire, ça pourrait très mal tourner.

Cara s'interloque :

— On ne peut pas le laisser dans cette situation quand même...

— Depuis quand te soucies-tu de lui ?

— Oh ! Quand même, Lucas ! C'est ton frère ! Tu ne vas pas l'abandonner à son triste sort, s'indigne-t-elle en croisant les bras contre sa poitrine. Ils l'ont passé à tabac et menacé de mort !

— Tu crois qu'il s'est soucié du mien en me laissant seul, il y a dix-huit ans ?

— Il... il ne t'a pas vraiment laissé tomber. Il s'est même foutu dans la merde pour que tu puisses vivre tranquillement sans manquer de rien...

— Tu le défends, maintenant ?

— Non ! Je ne le défends pas. J'essaie de me mettre à sa place.

— Et tu te mets un peu à la mienne aussi, de temps en temps ?

Cara ne comprend pas.

— Que veux-tu dire ?

— Je laisse partir ma petite amie l'esprit tranquille, et qu'est-ce que j'apprends ? Qu'elle a passé la journée avec mon frère qui, faut-il le préciser, est fou amoureux d'elle et prêt à tout pour me la piquer. Et quand je vous retrouve, qui plus est, c'est à l'hôpital après un passage à tabac. Vous échangez des regards mielleux et, peut-être le pire de tout, tu le défends, alors que quelques jours auparavant, tu ne le supportais pas ! Qu'est-il venu faire ici ? Et qu'avez-vous fait, hier ? Hein ?

Adossée contre le mur, Cara baisse la tête un instant pour observer le bout de ses chaussures. Si elle lui raconte en détail leur journée, elle devra en évoquer les raisons. Et la raison principale est que Reed voulait simplement lui avouer son passé, les viols subits et le meurtre de Robert. Et, ce n'est pas à elle de le dire à Lucas.

La voyant hésiter, il s'impatiente :

— Tu m'as menti, Cara ! Tu m'as dit avoir passé la journée avec ta copine ! Alors, explique-moi, pourquoi ?

— Je... je ne sais pas.

Lucas recule et la dévisage avec une intensité déstabilisante. Il ne s'attendait pas à cette réponse. C'était même celle qu'il craignait par-dessus tout.

Il fait un pas de plus en arrière et finit par tourner les talons et se diriger vers la sortie.

— Lucas ? Où vas-tu ?

Elle se redresse pour tenter de lui attraper le bras, mais il l'esquive.

— Prendre l'air, siffle-t-il, vexé.

Cara se maudit et culpabilise, mais que pouvait-elle lui dire ? Affectée, elle retourne auprès de Reed.

— Ça va ? s'enquiert-il en remarquant le visage grave de son amie.

Elle s'assied lourdement sur le matelas et affiche une moue boudeuse.

— On vient de s'embrouiller.

Il tend son bras valide pour lui caresser l'épaule.

— Je suis navré, Cara. Tout ça est de ma faute.

Elle lui sourit faiblement.

— Arrête, tu n'es pas vraiment navré.

— Si ! Je le suis. Je suis désolé de te causer des ennuis.

Il remonte son bras jusqu'à son visage et glisse un doigt sur sa joue, puis, dans un sourire empli de tendresse et le regard rieur, il ajoute :

— Par contre... Ouais, je m'en bats les couilles de votre dispute.

— Reed ! s'offusque-t-elle, même si elle sait qu'il plaisante. Tu ne serais pas handicapé, je t'en collerais une.

Il se vexe :

— Handicapé ?

Il lui agrippe le bras et la force à se rapprocher pour lui faire des chatouilles.

— Tu vas voir de quel bois il se chauffe, l'handicapé !

— Arrête ! Je vais te faire mal, s'inquiète-t-elle, gloussant et remuant pour échapper à ses gestes.

Lorsqu'il la lâche, elle en profite pour s'éloigner et s'asseoir sur le fauteuil proche du lit.

— Cara ?

— Oui ?...

— Que voulais-tu me dire avant que les autres abrutis arrivent ?

— Rien, susurre-t-elle.

— Tu es certaine ?

Elle hoche la tête et, vissant son regard au sien, elle lui précise :

— Je ne voulais rien te... dire. J'étais sur le point de faire une bêtise.

Reed fronce les sourcils. Il ne comprend pas tout de suite, puis il percute.

— Oh ! articule-t-il en proie à la surprise que fait naître en lui ce que vient de sous-entendre Cara.

Son cœur, affaibli par son état physique, se remet à battre violemment dans sa poitrine. La seule

femme qu'il aime voulait de lui... Cette fille, son amie, sa Princesse avait décidé de ranger ses principes au placard, décidé de passer outre les atrocités qu'il a commises par le passé et souhaitait franchir les barrières qui les séparent. L'émotion le submerge. Un sentiment presque inconnu s'empare de son être : il est heureux, car rien n'est perdu.

— Je vais vendre mon appartement, lâche-t-elle subitement, perdue dans ses pensées.

— Quoi ?

Elle répète, bien décidée à mettre son plan à exécution :

— Je vais vendre mon appartement avec l'aide de Jenyfer, et l'argent servira à payer ta dette.

Reed reste bouche bée un court instant, puis assimile avant de se mettre en rogne.

— Quoi, mais non, tu ne vas pas faire ça ! Hors de question !

Elle s'entête.

— Si, Reed ! Nous n'avons pas d'autre choix, de toute façon !

— Je ne veux pas que tu te mêles de ça !...

— Trop tard ! J'y suis mêlée. Ils m'ont aussi menacée, je te rappelle...

Reed grogne et secoue la tête. Il la savait entêtée, mais pas à ce point. Cloué à ce lit d'hôpital, que peut-il faire pour l'en empêcher ?

Ni Lucas ni Reed n'adhèrent au plan kamikaze de Cara. Ils trouvent cela dangereux pour elle et, malgré leur entente commune sur ce sujet, l'atmosphère entre les deux frères se dégrade de jour en jour, ainsi que la relation des deux amants qui prend un mauvais tournant. Lucas est nerveux, peu bavard, et évite tout contact physique avec Cara. Il est blessé par son attitude et toujours furieux qu'elle lui ait menti à propos de Reed. Hormis cela, il décide de rester un temps à New York, histoire de jeter un œil sur son aîné et sa petite amie qui semble avoir perdu la raison à vouloir défier la tête de dragon de la branche new-yorkaise des Triades chinoises.

Le contrat avec Mr. Cabana signé, Cara passe ses journées à organiser la décoration de ce luxueux appartement de Manhattan. Entre les différents coups de fils passés pour contacter les nombreuses entreprises de peintres, carreleurs et cuisinistes, elle s'occupe de la vente de son propre appartement avec Jenyfer qui n'arrive toujours pas à se remettre de ce retournement de situation.

Cara rend visite au blessé qui se rétablit peu à peu et qui persiste à vouloir la faire changer d'avis, même s'il admet que c'est la seule et unique solution envisageable. La police passe prendre la déposition de Reed, mais il refuse de porter plainte et contredit tout ce que Cara a pu leur déclarer : il s'est fait agresser par des hommes de type caucasien, des petits loubards de quartier parce qu'il s'était garé à la mauvaise place, au mauvais moment.

Cara est à nouveau interrogée, mais elle ne change pas un mot à son premier témoignage : une dizaine d'hommes d'origine asiatique munis d'armes blanches s'en sont pris à son ami pour des raisons qu'elle ignore. L'affaire est donc classée sans suite, malgré les suspicions des deux agents.

Les deux premières semaines, les visites s'enchaînent sans aboutir, malgré le fait qu'elle brade son appartement pour l'argent au plus vite.

Jenyfer l'ayant estimé à plus de deux millions de dollars, Cara baisse le prix à sept cents mille dollars. Un loft de cent cinquante mètres carrés avec terrasse et vue sur Central Park à ce prix-là, c'est un véritable cadeau.

La troisième semaine, il trouve acheteur et le compromis de vente est rapidement signé. L'argent déposé sur son compte en banque, elle est prête à régler le problème.

— Bordel, Lucas ! Mais raisonne-la ! intervient Reed en se levant péniblement de son lit d'hôpital.

Se remettant de ses blessures, il tient à peine sur ses jambes. Lucas, l'air détaché, s'adosse au mur à côté de la porte, croise les bras contre sa poitrine et ne dit rien. Révolté par le comportement désintéressé de son cadet, Reed poursuit fou de rage et vivement inquiet pour Cara :

— Je serais ton petit ami, je te séquestrerais dans un putain de placard durant tout le reste de ta vie !

Lucas profite de l'occasion pour le ramener, d'un sourire narquois, à la réalité :

— Mais tu ne l'es pas...

— Oui, bah ! Pour sa sécurité, il aurait mieux valu. Vu que toi, tu ne réagis même pas, alors qu'elle

court au suicide... T'as perdu tes couilles ?... Si du moins t'en as déjà eu ! Réveille-toi, bon sang ! Ce n'est pas à ELLE d'aller là-bas !

— Va te faire foutre, se rebelle Lucas, agacé par les remarques acerbes de son aîné.

Il se redresse et, d'un regard menaçant, il s'avance vers Reed.

— Arrêtez ! s'interpose Cara. Reed : je ne lui ai pas laissé le choix, et je ne te le laisse pas non plus. On en a longuement parlé, je ne vois pas d'autre solution. Tu m'as dit que c'étaient des hommes d'honneur et de principe. Ils ne me feront aucun mal. Ayez confiance en moi et en mon jugement.

— J'ai confiance en toi... s'agace Reed. Mais en eux... NON !

Sur un ton ferme et sec, Cara met un holà à la conversation.

— Tu feras avec.

Reed se rassoit sur le bord du lit et grommelle. Il a peur pour elle. Elle est totalement inconsciente et, par-dessus tout, il en veut à Lucas de la laisser mener cette mission suicide. Lui seul connaît San Do et sait tout ce dont il est capable.

— Dis-moi où les trouver, poursuit Cara.

Reed soupire vivement et abandonne toute résistance.

— Le Fuguihia. C'est un restaurant au centre de Chinatown sur MottStreet. Ne rentre pas. Reste bien sagement devant, ils te reconnaîtront et viendront te chercher.

— D'accord !

Elle franchit les quelques pas qui la séparent du lit où est posée la mallette remplie de billets pour la récupérer, mais Reed lui agrippe vigoureusement le poignet. Plongeant des yeux pleins d'espoir dans ceux de Cara, il se lance dans une ultime tentative pour la persuader de ne pas aller se jeter dans la gueule du loup à sa place.

— Ne fais pas ça ! S'il te plaît, murmure-t-il.

— Je le fais pour toi...

— Raison de plus... Attends que je sois remis sur pied, et je m'en chargerai. Tu n'as pas à le faire.

— Ne t'inquiète pas, Lucas ne sera pas bien loin.

Cara peine à soutenir son regard qui se fait à la fois implorant et très doux. Elle déglutit et prend une profonde inspiration, puis tente de se défaire de sa poigne, mais en vain. Il la retient fermement.

— Reed... gémit-elle.

Lucas intervient sèchement :

— Lâche-la !

Reed crispe la mâchoire et la fait rouler sous sa peau brunie d'une fine barbe. Le visage grave, il lance un regard sombre à son cadet, puis relâche le bras de Cara.

— Si elle revient ne fût-ce qu'avec une écorchure ou une ecchymose, je te promets que je te... commence-t-il d'un ton menaçant avant de se taire.

— Tu me... quoi ?

Cara s'emporte à nouveau.

— Bon sang ! Que vous êtes pénibles, tous les deux ! Allez, viens, Lucas. On y va !

Pendant le trajet, et comme depuis plusieurs jours, un lourd silence s'installe entre Lucas et Cara.

Conduisant la Mustang de Reed, Lucas affiche une mine contrariée et fermée. Ce qui n'échappe pas à la jeune fille, or elle ne relève pas. Cette dernière est bien trop effrayée à la perspective de ce qui l'attend pour pouvoir évoquer leurs problèmes de couple.

Que lui a-t-il pris de vouloir aller elle-même voir ce San Do ? Il est loin d'être un enfant de cœur ou un petit délinquant. C'est un escroc à la tête d'une bande organisée, d'une mafia et, qui plus est, un assassin notoire.

La panique au ventre, ils arrivent enfin devant le Fuguïhia. Lucas gare la voiture sur le trottoir opposé et les deux jeunes gens examinent avec attention les alentours. La rue principale de Chinatown est bondée, et, aux portes de ce restaurant à la devanture riche en couleurs rouge et or, trônent deux hommes élégamment vêtus de costumes noirs, affublés de lunettes de soleil et munis d'oreillettes, tels deux vigiles filtrant une boîte de nuit sélect.

— Ça ira ? s'enquiert Lucas. Tu peux encore faire demi-tour, tu sais ?

Elle inspire et expire profondément en tentant d'atténuer l'angoisse qui la tenaille.

— Non ! C'est bon ! J'ai dit que j'y allais, j'y vais !

Suivant à la lettre les instructions de Reed, Cara sort de la voiture, traverse l'avenue et, mallette à la main, se poste devant l'établissement en attendant patiemment que quelqu'un vienne la chercher. Rapidement, la sécurité s'active et l'un des deux vigiles porte à sa bouche la radio incrustée dans son bouton de manchette. Peu de temps après, Cara est interpellée par l'un d'eux et elle est invitée à entrer. À l'intérieur, rien ne paraît suspect. Cela a tout l'air d'un restaurant haut de gamme à la décoration spécifique à la Chine avec du mobilier ciré et laqué, des lampions de couleur rouge, jaune et de fines pointes turquoise, des pots émaillés ornés de dorures répartis aux quatre coins de la pièce et, aux murs, sont suspendus de longs panneaux de tissu calligraphiés d'idéogrammes chinois.

Emboîtant le pas d'un autre homme qui a pris le relais du vigile, elle fait abstraction des regards posés sur elle. Telle une intruse, le peu de personnel présent la scrute de haut en bas. Ils gagnent une autre salle plus étriquée, meublée uniquement d'un vieux canapé. Sans une parole, l'homme lui fait signe de s'arrêter. Elle s'exécute et tressaute lorsqu'il commence à poser ses mains sur elle, au niveau des épaules, des bras, des aisselles, puis il finit par ses jambes. Subissant une fouille au corps aussi brusque que minutieuse, elle se fige. L'homme se relève et, d'un hochement du menton, il lui désigne la mallette. Elle hésite. Que veut-il ? Elle ne lâchera pas sa seule assurance de rester en vie jusqu'à la fin de cet entretien.

— Ouvrez-la, ordonne-t-il.

Après une autre petite hésitation, elle obtempère. Il l'inspecte rapidement et invite Cara à s'asseoir sur le canapé. Il vérifie que la valise n'est pas piégée et sort sans un regard.

— Patientez ici.

Une fois seule, elle peut enfin reprendre une respiration normale. Balayant la pièce du regard, elle remarque une caméra suspendue face à elle. Tentant de faire abstraction de ce dispositif de sécurité, elle fouille dans une de ses poches pour en extirper son téléphone, mais, évidemment, il n'y a aucun réseau. Plus les minutes passent, plus la pression et le stress lui compriment l'estomac et la poitrine.

Pourquoi est-ce si long ?...

Au bout d'un certain temps, la porte s'ouvre sur un homme, ce même homme qui hante ses cauchemars depuis l'agression de Reed. Vêtu d'un chapeau et d'un costume blanc, Kuan Ti pénètre

dans la pièce. Ses lèvres s'incurvent discrètement en jetant un coup d'œil rapide à la jeune fille.

— Quel plaisir de vous revoir, beauté, finit-il par la saluer.

Se statufiant sur son assise, Cara ne répond pas. La chair de poule envahit le moindre centimètre carré de sa peau. Elle hait ce type. Il la répugne.

— Mon patron ne devrait pas tarder à vous recevoir. Il a décidé de vous rencontrer en personne. Quel honneur pour une femme !

Comblant l'espace qui les sépare, il s'accroupit face à elle.

— Cela dit, je suis déçu. J'aurais tant aimé le faire à sa place, ajoute-t-il en lui pinçant délicatement le menton.

Cara détourne aussitôt le visage, écœurée qu'il la touche. Puis, il reporte son attention sur la mallette.

— Est-ce l'argent ?

Se contentant de hocher la tête, Cara la remonte contre sa poitrine en la serrant davantage.

— Vraiment, je suis admiratif et touché par tant de sentiments envers un minable gigolo. Quoique, il n'a pas qu'une grosse bite, mais aussi un puissant crochet du droit, je dois le lui concéder, mais vendre votre appartement pour lui ? Wow ! ricane-t-il.

Il se redresse et, reculant d'un pas, il sort un téléphone de sa poche.

— Comment êtes-vous au courant de ça ? finit-elle par dire, abasourdie.

— Je suis au courant de tout, beauté. C'est mon job. Rien ne m'échappe. Jamais...

Il porte l'appareil à l'oreille, écoute un bref instant son interlocuteur et dans un souffle, il répond :

— D'accord.

Il raccroche et, sans la moindre délicatesse, il se penche pour lui empoigner le bras et la soulever.

— Mr San Do vous attend.

— Lâchez-moi, se plaint-elle en se débattant.

Kuan Ti la contraint à le suivre dans un long couloir menant à un bureau. Devant la porte, il lui indique d'un geste du menton d'entrer et quitte silencieusement les lieux. Le cœur battant à vive allure, Cara hésite et finit par frapper, puis ouvrir et pénétrer dans la pièce uniquement éclairée par de longs cierges.

— Mademoiselle Avery !... Fille unique de ce cher défunt Docteur, que me vaut l'honneur de votre visite ? retentit une voix à la vibration oscillante.

Un vieil homme à la taille menue assis sur un fauteuil roulant s'avance, sortant de l'ombre, suivi de deux gardes du corps identiques à ceux de l'entrée du restaurant. Serrant la mallette contre sa poitrine comme si cette dernière était sa propre vie, Cara peine à sortir un mot et glisse un long regard sur les deux hommes de main. Leur tenue impeccable, leurs corps robustes et le manque d'expression sur leurs visages l'effraient plus que ce petit vieillard aux traits marqués par le temps et à la balafre s'étalant de sa tempe à ses lèvres. Ressentant sa peur, San Do ordonne immédiatement aux deux vigiles de quitter la pièce.

Une fois seuls, il réitère la question en invitant Cara à s'asseoir sur un fauteuil qui trône dans un coin du bureau :

— Alors ? Je vous écoute, mon enfant...

— Je viens vous demander de laisser Reed Hamilton tranquille et...

— Oh, Reed ! Mon cher petit... Comment se porte-t-il ? l'interrompt-il sur un ton faussement enjoué et sans manifester la moindre émotion.

Elle ne se démonte pas.

— Vu que vous l'avez fait passer à tabac, non, il ne va pas bien.

Le vieil homme secoue imperceptiblement la tête et effectue un petit claquement de langue contre son palais.

— Jeune fille... commence-t-il. Cara, c'est bien votre prénom ?

Elle hoche simplement la tête. Qu'il sache autant de choses sur elle lui glace les veines.

— Reed est comme mon fils...

Elle l'interrompt aussitôt.

— Épargnez-moi le passage où vous l'avez accueilli, sorti de la misère et où il vous doit tout. Je suis au courant. Mais ce n'est pas une raison pour l'avoir envoyé à l'hôpital dans un état proche de la mort.

— Hum ! s'extasie-t-il. Une beauté pure et un caractère affirmé... J'aime ça, Mademoiselle Avery. Je comprends mieux.

— Vous comprenez mieux, quoi ?

— L'attachement que vous porte Reed, bien entendu !

Exaspérée, elle a envie de lever les yeux au ciel, or elle n'arrive pas à détacher son regard du vieil homme. Est-ce que la Terre entière connaît les sentiments de Reed envers elle ?

San Do poursuit :

— Passons !... Que contient cette mallette ?

— L'argent qu'il vous doit.

— Posez-la sur le bureau, voulez-vous ?

Cara ne bouge pas d'un pouce et s'entête :

— Vous me promettez de le laisser tranquille après ?

Pour la première fois depuis le début de leur échange, San Do lui décoche un faible sourire condescendant et cruel.

— Et... qu'est-ce que j'obtiens en retour ?

— L'argent ! s'indigne-t-elle.

Le vieil homme claque à nouveau la langue.

— Cet argent était un prêt généreux de ma part, il me le devait. L'accord que nous allons passer maintenant est tout autre chose et ne concerne que vous et moi, mon enfant. Alors, je répète, qu'avez-vous à m'offrir pour sa liberté inconditionnelle ? À vous d'évaluer ce qu'elle vaut, ma chère. Je vous écoute...

Cara se décompose à vue d'œil aux mots de San Do. Conclure un marché avec le dragon de la triade chinoise ne faisait absolument pas partie de son plan.

— Je... je...

Elle se tait. Son esprit tourne à plein régime. Dans quel pétrin s'est-elle mise ? Elle se maudit.

— Je peux rajouter de l'argent, si vous le souhaitez ?

— Pensez-vous que je sois dans le besoin, Mademoiselle Avery ? dit-il en lui faisant signe de regarder autour d'elle.

— Non. Mais, je n'ai rien d'autre à vous donner.

— Donner !... Donner !... Pourquoi toujours vouloir donner?... Et pourquoi pas cette fois-ci me « rendre » ?

— Vous rendre quoi ?...

— ... un service, par exemple ?

— Quel service ? s'horripile-t-elle déjà.

Elle craint le pire.

— Ma chère Cara, comme vous pouvez le constater, je suis un très vieil homme. Je m'ennuie et j'ai grand besoin de distraction. J'organise donc, pour mon divertissement et celui de quelques vieux amis, certaines soirées très... privées, une fois par semaine. Des combats, pour être plus précis. À une époque, Reed était mon meilleur élément. Il combattait avec honneur et sans relâche. C'était un battant, un homme digne et fort. Et, voyez-vous, quelque chose me chiffonne et me déçoit terriblement...

San Do s'interrompt le temps de se racler la gorge et de tousser. Cara inspire profondément et s'interroge, angoissée à l'extrême, quant à la suite de son discours.

— À cette époque, Reed n'aurait jamais envoyé à sa place une aussi belle femme que vous solder ses comptes. Je réprovoive vivement cette attitude amoralisée et irrespectueuse. Je ne lui ai pas appris à être lâche. Il me déshonore...

Cara gigote nerveusement. Elle aurait bien envie de déballer le fond de sa pensée. Elle trouve cela injuste vu l'état dans lequel ils l'ont mis.

— Alors, continue-t-il. Voilà le marché que je vous propose afin qu'il puisse racheter sa conduite indigne : vous allez le convaincre de se battre une dernière fois pour moi. Si vous obtenez cela de lui, très chère enfant, je vous donne ma parole de le laisser tranquille à l'avenir. Mais, en échange de ma grandeur d'âme, vous accepterez d'offrir votre somptueux corps au gagnant.

— Hors de question ! s'offusque-t-elle, outrée, en se levant d'un bond. JAMAIS je... je ne me prostituerai pour... pour votre bon plaisir !

— Un deal est un deal. Vous me rendez ce service et je vous donne ma parole. C'est non négociable !... Et dois-je vous rappeler que vous avez une chance sur deux de pouvoir vous régaler dans les bras du beau Reed. Il jouit d'une excellente réputation, m'est-il revenu. Elles en redemandent toutes...

— Je suis avec son frère ! Vous êtes infect ! Je... je...

— Oh ! Vous parlez du jeune homme garé sur le trottoir d'en face ? Je n'avais jamais eu le plaisir de le voir. Pourtant, j'en ai entendu parler si souvent que le décompte est impossible.

— Allez-vous faire voir !

Elle jette la mallette sur le bureau et tourne les talons.

— Vous avez votre argent, alors, lâchez-nous !

Ses petites mimiques, sa façon de manipuler les gens comme s'ils étaient de simples pantins l'insupportent. Interrompue dans sa course par un des gorilles qui surgit de nulle part, Cara recule et

pivote à nouveau vers le vieil homme.

— Laissez-moi partir. Vous avez ce que vous vouliez, dit-elle d'une voix que la peur fait trembler.

Dans un ordre silencieux, il lève la main en direction d'un de ses sbires. Ce dernier attrape la valise et gagne silencieusement une autre pièce.

— Un instant, je vous prie...

Elle comprend alors qu'ils veulent procéder à la vérification du compte et l'authenticité de l'argent. San Do relève une main en direction de l'homme qui se tient derrière Cara.

— Amène-la-moi, ordonne-t-il.

La poigne de l'homme l'enserme tout à coup autour de la nuque. Sans délicatesse, d'un geste abrupte, elle est contrainte de s'agenouiller devant le vieillard.

— Lâchez-moi !

Elle se débat. À genou, telle une vulgaire soumise, elle lève des yeux insolents vers le vieil homme.

— Jusqu'à présent, je me suis montré patient et courtois, ma chère...

Il se tait un instant pour la dévisager.

— Baissez les yeux ! fulmine-t-il.

Le sbire de San Do appuie sur la nuque de Cara pour la forcer à incliner la tête. Elle obéit, apeurée, le cœur battant à tout rompre, sous le joug de la panique.

— Vous ferez ce que je demande... poursuit-il, sur un ton très calme. Ce n'est pas une proposition, mais un ordre, que cela soit bien clair ! Reed doit se battre. Et vous vous prostituerez pour moi. Point ! Sinon, vous êtes morts, tous les trois. Me suis-je bien fait entendre ?

Elle s'entête, ne bronche pas et ne dit rien.

— COMPRIS ?

Cara sursaute et s'empresse de hocher la tête, terrorisée.

Au bout d'une bonne minute qui lui semble s'éterniser des heures, l'homme resurgit, mallette en main, et avec un hochement de tête, il la dépose sur le bureau.

— Bien ! Notre petit entretien est à présent terminé... Veuillez raccompagner notre invitée.

Sans attendre, Cara se redresse et s'élance vers la sortie.

Le vieil homme s'écrie :

— Le combat aura lieu dans deux semaines. Reed sait où se rendre. À bientôt, belle Cara !

Le visage déformé par la colère, Cara crie sur Lucas. Tout juste sortie de son entrevue avec San Do, elle se rend compte de l'énormité de sa bêtise. Elle s'en veut, bien entendu, mais elle en a également après lui de ne pas avoir réagi, et surtout de ne pas l'avoir empêchée de s'être mise dans une telle situation. Seul Reed l'a vraiment prévenue du danger et elle aurait dû l'écouter.

Lucas se défend :

— Tu m'as demandé de te faire confiance, c'est ce que j'ai fait ! Que s'est-il passé ?

Cara s'enfonce dans le siège de la Mustang et se prend la tête entre les mains en ruminant :

— Bon sang ! Dans quel merdier je me suis mise !

Elle a envie de pleurer, de hurler. Elle relève les yeux vers un Lucas complètement dépassé par les événements.

— Il veut que je m'offre en récompense...

— En récompense de quoi ? s'inquiète-t-il vivement en ne comprenant plus rien à rien.

Il était prêt à démarrer le véhicule, mais laisse son geste en suspens.

— Pour nous laisser tranquilles, il exige que Reed combatte et que j'offre mon corps en trophée au vainqueur...

— QUOI !?! s'étrangle-t-il. C'est quoi cette connerie encore ?

Le calme de Lucas s'étirole en une fraction de seconde. Après avoir violemment frappé le volant et jeté un regard furieux à Cara, il empoigne la portière en pestant.

— Lucas ! Où vas-tu ? crie-t-elle à s'en briser la voix en le voyant sortir de la voiture, décidé et furieux.

— Régler VOS conneries !

— NON ! Lucas, reviens...

Elle s'extirpe de la Mustang à la hâte et le suit. En plein milieu de l'avenue, Lucas interrompt sa marche et se retourne vers Cara.

— Retourne dans cette putain de bagnole ! Tu en as assez fait pour aujourd'hui.

— Que comptes-tu faire ?

Poursuivant son chemin, il fulmine encore :

— M'échanger contre Reed...

— NON ! Lucas, ne fais pas ça ! Je t'en prie, arrête ! Tu as perdu la tête, ce n'est pas possible !

Une fois sur le trottoir, il change brusquement de cap pour se diriger une nouvelle fois vers Cara et pointant un doigt accusateur sur elle, il déblatère :

— Pourquoi ? Tu ne m'en crois pas capable ? Ou alors, tu rêves secrètement qu'il gagne et que tu puisses te le taper ? C'est ça ? Tu fantasmes de baiser avec mon frère ? Je le sais ! Tu me prends pour un con ? Tu crois que je n'ai rien vu ?...

Scandalisée par ses paroles, elle plante des yeux débordants d'incompréhension dans les siens et, excédée par cette journée harassante, elle le gifle.

— Tu es vraiment en train de me piquer une crise de jalousie, là, maintenant ?

— Ne... me... frappe pas, siffle Lucas, menaçant, les yeux révoltés par la hargne.

— Tu n'as pas à me parler de la sorte.

Sur ces paroles, Lucas tourne les talons et, stoppé dans son élan par les deux vigiles de l'entrée, il demande à voir San Do. Après une vérification de pièce d'identité et un appel interne, la sécurité le laisse entrer et, comme Cara une demi-heure plus tôt, il est amené dans le bureau du vieil homme après une fouille au corps minutieuse.

Entouré de ses deux hommes de main, San Do l'accueille avec circonspection.

— Lucas Hamilton, je présume ?

— C'est exact.

Le visage fermé, le maître de la triade se lève péniblement de son fauteuil roulant à l'aide de sa canne et prend place derrière son bureau en invitant Lucas à faire de même. Ce dernier préfère rester debout.

— Il fut un temps où, moi aussi, j'avais un frère, commence à narrer le vieillard. Le lien fraternel est un attachement si fort et fragile à la fois. Nous sommes issus des mêmes entrailles, grandissons côte à côte avec la même éducation, avec nos lots de bonheur, de malheur, de fierté, et parfois même de jalousie. Pourtant, nous sommes tellement différents...

— J'ai été privé de ce lien et d'éducation très jeune, alors passons, le coupe Lucas, les dents serrées.

Attrapant un stylo dans son porte-crayon, San Do se tait et tapote le Bic contre le verre de thé posé devant lui.

— Ah ! Les jeunes d'aujourd'hui... Quelle fougue, quelle arrogance ! Je suppose que la raison de votre présence ici est due au petit arrangement pris avec votre amie, la belle Cara.

— C'est exact. J'aimerais renégocier.

— Je lui ai pourtant spécifié que notre marché était non-négociable, me semble-t-il.

— Je me doute. Mais voilà, j'aimerais être le challenger de mon frère, annonce Lucas, les yeux pleins de cupidité et de rage de vaincre.

San Do s'enfonce dans son siège et reste immobile et impassible.

— Oh ! Quel retournement de situation intéressant ! Je suis impressionné... Vous faites fort, Monsieur Hamilton, mais quelque chose m'échappe. Pourquoi ?

Lucas s'empresse de lui donner sa réponse :

— Le vainqueur gagne Cara, est-ce bien l'accord ?

— Effectivement. Cela dit, il gagnera le corps de la belle Cara, mais en ce qui concerne son cœur... Ceci est tout autre chose. En avez-vous conscience, jeune homme ?

Lucas gonfle perceptiblement les poumons et hoche la tête. Le vieil homme réfléchit un court instant et, glissant son regard vitreux sur Lucas, il conclut :

— Bon ! Votre idée me paraît convaincante... Proposition acceptée, jeune homme. Vous combattrez votre aîné.

— Merci, murmure Lucas en se courbant afin de saluer le vieillard de façon traditionnelle.

— Quoi ? QUOI ?!? s'étouffe Reed, abasourdi par ce qu'il vient d'entendre. Vous deux, c'est la première et la dernière fois que vous vous mêlez de MES affaires !!!

Il fait les cent pas au milieu de sa chambre d'hôpital. Il vient d'apprendre qu'à peine remis de ses blessures, il va devoir se battre et, qui plus est, contre son propre frère.

Lucas s'indigne :

— Tu voulais qu'on fasse quoi, au juste ?!? Risquer que Cara se fasse violer par un type sorti de nulle part ?

— J'aurais gagné !

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— J'en sais rien, mais... mais l'un de nous deux pourrait y rester ! Tu piges ? On va devoir se battre l'un contre l'autre, sans doute se battre à mort ! Tant que l'autre enfoiré n'aura pas décidé d'arrêter le combat, on devra se battre ! Jusqu'à épuisement, jusqu'à ce que l'un de nous MEURE ! Tu captes ?... IMBÉCILE !

Jusque-là pétrifiée dans son coin et assise sur un fauteuil, Cara se lève d'un bond pour quitter la pièce. Le monde s'écroule autour d'elle. Elle n'en peut plus. Suivant Cara des yeux lorsqu'elle gagne le couloir, Lucas, empli d'espoir, se convainc :

— On va bien arriver à trouver une parade, non ?

— Ah ! Ah ! Une parade, se moque Reed avant de secouer la tête, dépité par la naïveté de son cadet. Redescends sur Terre, abruti !... L'un de nous deux doit se sacrifier...

— Moi, souffle Lucas. L'important est que Cara n'ait pas à subir de viol. Que l'un de nous gagne ou non, elle sera de toute façon en sécurité. Je suis un bon acteur, tu n'auras qu'à me filer des coups mesurés et je simulerai des K.O. Une fois le combat fini, on l'évacue de là-bas...

— Et c'est maintenant que tu décides de ramener tes couilles et de mettre ton costume de super-héros ? raille Reed, toutefois impressionné par la volonté de son cadet.

— On n'a pas le choix.

— Sauf que tu ometts un petit détail dans ton super plan, Superman ! Si ta simulation ne fonctionne pas, je ne te tabasserai jamais à mort ! Ne compte pas sur moi !

— Et on risque d'y passer tous les trois, ajoute-t-il.

Quelques jours avant le combat, assise sur les marches du perron de ce bâtiment de brique mitoyen typique du quartier de Chelsea, Cara, rongée par l'angoisse, porte son verre de vin rouge à la bouche.

Après la vente de son appartement, Lucas et elle ont aménagé chez Jenyfer, le temps de prendre une décision pour l'avenir. Avec les récents événements, ils n'ont eu l'occasion ni d'en parler ni d'être un couple digne de ce nom. À part des engueulades à répétition, des crises de jalousie, des reproches, ils ne se sont pas retrouvés. La flamme est en train de s'éteindre et elle s'en aperçoit de jour en jour.

Ce soir, Cara ressent le besoin de réfléchir. Elle est effrayée, assaillie par le doute et tiraillée par ses propres sentiments. Elle ne supporte pas l'idée que Lucas se sacrifie pour elle, même si elle est intimement persuadée que Reed ne lui portera jamais le coup fatal.

Sa vie a pris un tournant si inattendu au cours de ces derniers mois qu'elle peine à être à la hauteur, mais il lui faudra encore beaucoup de courage pour affronter ce qu'elle s'apprête à vivre.

— Hé ! Ma puce, tu ne viens pas te coucher ? s'enquiert Lucas en apparaissant derrière elle.

Vêtu d'un t-shirt et d'un short, fraîchement sorti de la douche, Lucas s'assied à ses côtés.

Lasse et fixant le fond de son verre, elle murmure :

— J'arrive.

L'étreignant, il s'inquiète :

— Dis-moi ce qui te tracasse. C'est le combat ?

Elle s'extirpe de ses bras.

— Oui et non, c'est un tout.

— Elle n'est pas très explicite ta réponse. Tu boudes ?

— Je suis fatiguée, admet-elle.

— Fatiguée de ?...

Elle gigote nerveusement, agacée de devoir s'expliquer. Elle souhaitait être tranquille encore quelques minutes.

— Je suis fatiguée de vous voir vous détruire, toi et Reed. Je suis fatiguée d'être le prix à décrocher. Je suis fatiguée de devoir compter les points et d'avoir à faire un choix...

— D'avoir à faire un choix ?... se hérissé tout à coup Lucas.

Cara crispe les paupières en se maudissant de l'avoir ouvertement avoué.

— De quel choix parles-tu ?

— Désolée, je ne voulais pas dire ça...

— Si ! Tu l'as dit, trop tard.

Perturbée par la tournure de la conversation, Cara se lève et descend les quelques marches. Plongeant ses doigts dans ses cheveux, elle peine à trouver les bons mots.

— Ne m'oblige pas à le dire...

— Entre mon frère et moi ? C'est de ce choix dont tu parles ?

— Pas que...

— Pas que ? C'est donc ça ?

— Il y a aussi nous deux.

— Sois plus précise Cara ! Car là, je pige que dalle, s'énerve-t-il.

— Écoute, ça fait maintenant deux mois qu'on est ensemble et... et on passe nos journées à nous embrouiller, à...

— À qui la faute ?

Il pense bien évidemment à Reed et ressent une profonde injustice.

— On n'a plus de rapports sexuels. On ne s'embrasse même plus !

Il désigne le trottoir où elle se tient.

— Quand j'essaie de te toucher, tu t'éloignes... La preuve !

— Parce que je n'en ai pas envie, Lucas !

Cette dernière révélation les laisse sans voix. Même Cara est sidérée de s'être confessée aussi radicalement. Il en prend un coup au moral. Abattu, il lui est difficile de se contenir. Déjà, ses mains

tremblent et ses yeux se voilent de tristesse. Le front plissé par la douleur, il articule tout de même :

— Je t'aime, Cara.

Ils ne se sont jamais dit les trois mots fatidiques. Il choisit ce moment-là, désespéré. Affectée par cet aveu, elle ne répond pas et détourne le regard.

— Je suis désolée... J'ai besoin de réfléchir.

Remontant les marches, elle le laisse seul.

Le lendemain matin, après avoir fait chambre à part, l'ambiance entre les deux jeunes gens est tendue. Ce qui n'échappe pas à Jenyfer. Elle ne comprend plus rien à la situation et ce ne sont pas les vagues explications que Cara lui fournit qui éclairent sa lanterne. Alors, comme chaque matin depuis quelques jours, elle part au travail, exaspérée de les voir tirer une tête de six pieds de long.

Mettant fin à sa conversation téléphonique avec son frère, Lucas boit tranquillement son café accoudé à la table. Songeur, il observe Cara. Elle s'attache les cheveux et attrape sa veste.

— Où vas-tu ?

Spontanément, elle répond :

— Reed sort...

Puis, elle se tait. Le visage de Lucas se ferme à l'énonciation du prénom de son frère.

— Il sort de l'hôpital aujourd'hui, achève-t-elle sa phrase avec moins d'engouement.

— Et bien sûr, tu te précipites pour l'aider à... emballer ses affaires ?

— C'est mon ami. Alors, oui ! Je vais l'aider.

Elle plante ses yeux dans les siens et, s'attendant à une réplique bien pesée qui ne vient étrangement jamais, elle tourne les talons et quitte l'appartement.

Le trajet en taxi pour rejoindre Bellevue Hospital Center lui permet de ressasser les événements de ces derniers mois. Avant d'être en mesure de prendre une décision sur sa vie sentimentale, elle ressent le besoin de parler avec Reed.

Devant la porte de sa chambre, elle frappe deux petits coups rapides et, sans plus attendre, elle entre.

— Reed ?

Ne le voyant ni sur le lit ni sur le fauteuil, elle inspecte la pièce avec attention ; son sac étant toujours posé à terre, sous le téléviseur, il ne doit pas être bien loin. Un bruit issu de la salle de bain, attire son attention. Rattachant sa tignasse blonde avec sa pince à cheveux, une jeune infirmière en sort les joues empourprées, suivie de Reed affichant un sourire béat qui s'efface à l'instant même où il s'aperçoit de la présence de Cara.

— Cara ? dit-il, hébété, en serrant à la hâte la boucle de sa ceinture. Que fais-tu là ?

Elle reste bouche bée et suit du regard la jeune femme en blouse blanche quittant la chambre, pantelante et gênée.

— Je... Je... Désolée, je n'aurais pas dû venir sans te prévenir.

Elle fait immédiatement demi-tour. Pourquoi le surprendre avec cette fille la blesse autant ? Oui, elle éprouve des sentiments pour lui, mais ce ne sont qu'attirance et amitié. Elle ne devrait pas ressentir cette peine immense l'envahir, cette révolte, cette envie de le gifler et de lui dire qu'il n'est qu'un coureur de jupons sans cœur.

Il se lance à sa poursuite et, lui enserrant le poignet, il la contraint à se tourner.

— Hé ! Non, reste.

— Je ne... Je ne peux pas... rechigne-t-elle en essayant de se dégager.

Pourquoi a-t-elle cette brusque envie de pleurer ? Elle sent déjà les larmes lui monter aux yeux, sa gorge se nouer et sa respiration se saccader.

— Cara, oh ! Tu m'expliques ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Penchant la tête sur le côté, il tente de capter son regard. Vu qu'elle ne répond pas, il poursuit :

— C'est Lucas ? Il a lâché le morceau ?

— Non. De quoi parles-tu ? Quel morceau ?

— Rien !... C'est cette fille, le souci ? en déduit-il. Écoute, cela faisait des jours que je n'avais pas bai... enfin tu vois... J'ai certain besoin et cette fille...

Il se tait. Cara détourne la tête, dégoûtée par quelque chose qui échappe à Reed. Puis, il se demande pourquoi il éprouve le besoin de se justifier.

— Je voulais juste être présente pour ta sortie. C'est tout, finit-elle par mentir en retenant un sanglot.

La dévisageant, il remarque une larme perler sur sa pommette.

— Hé ! Princesse, tu pleures ?

Elle renifle.

— Non.

À la fois amusé de la voir se buter et peiné de la voir en larmes, il l'étreint avec force et amour en ricanant :

— Toujours aussi têtue.

Elle émet un petit rire tout contre lui, la tête posée sur son épaule. Elle ne reste jamais bien longtemps en colère contre lui et ce sentiment l'exaspère parce qu'elle ne le comprend pas. S'extirpant de son étreinte, elle le fixe en esquissant un triste sourire. Les yeux du jeune homme la dévisagent avec tant de tendresse et de désir que ce n'en finit pas de la dérouter, mais le plus troublant dans leur échange, c'est qu'elle le regarde de la même façon et Reed s'en aperçoit.

— Allez, file rejoindre Grincheux ! Je me débrouille, lâche-t-il en lui caressant la joue.

— Je peux t'aider...

— Non, file ! Allez, ouste !

Elle fronce les sourcils, étonnée qu'il la mette presque à la porte.

— Tu es certain...

Il lui coupe la parole en reculant de plusieurs petits pas.

— Oui, allez. Va rejoindre Lucas avant que...

Elle s'entête.

— Avant que quoi, Reed ?

Au supplice, il se désole.

— Rho, bon sang, Cara, ne m'oblige pas à faire ça !...

L'incompréhension la submerge. Écarquillant les yeux, elle l'interroge. Reed secoue la tête,

vivement agacé, puis il la fixe à nouveau, puis se précipite sur elle.

— Et puis, merde ! Quitte à y rester, autant...

Sa parole est suspendue lorsqu'il lui appose les deux mains sur les joues, remonte son visage et presse ses lèvres contre les siennes. Emportés dans un tourbillon de désir, ils gémissent au contact de l'autre. Comme une évidence, leurs bouches se scellent. Dans un même élan, ils inclinent la tête afin d'assouvir ce besoin qui les tiraille depuis si longtemps. Goûter à ses lèvres, savourer ce baiser entache la morale de Cara, mais elle n'est plus que sensations, énergie, aimant ou même force d'attraction terrestre. Elle le veut. Elle explose, mais n'ose pas le toucher, elle se contente d'agripper chaque pan de son tee-shirt et de se laisser aller. Puis, elle percute. Elle recule et met un terme au baiser.

Toujours pendu à ses lèvres, Reed peine à reprendre ses esprits.

— AVANT D'Y RESTER ?... s'égosille-t-elle en le bousculant. Reed ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi ce baiser ? Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?... Pourquoi Lucas devrait avoir lâché le morceau ? De quel morceau tu parles ?...

Elle s'interrompt pour prendre une inspiration et intensifier la fureur de son regard, puis elle poursuit :

— Vous vous êtes parlé au téléphone, ce matin... De quoi avez-vous parlé ?... Et... et pourquoi Lucas ne m'a pas empêchée de venir tout à l'heure, lui qui se montre si jaloux d'ordinaire ?

Elle commence à rassembler quelques pièces du puzzle, mais ce qu'elle y voit ne lui plaît guère.

— Avant de t'énerver, il faut que tu saches que je n'avais pas le choix...

— Je ne m'énerve pas ! Je veux juste savoir ce que vous me cachez. Pas le choix de ?...

Reculant vers le lit, Reed attire Cara avec lui. Il s'assied face à elle en lui empoignant la main avec force.

— Hier soir, Kuan Ti m'a rendu une petite visite... amicale et...

Cherchant ses mots, il se tait.

— Et ?... s'impatiente-t-elle.

— Et j'ai renégocié les termes du deal.

— Et ?...

— Tu te souviens, je t'avais expliqué qu'il m'avait planté un couteau dans l'épaule et que, pour me venger, j'ai baisé sa femme ?

— Oui, s'agace-t-elle. Je sais tout ça.

— Ben, il veut laver son honneur. C'est donc contre lui que je vais me battre... J'ai réussi à vous écarter, Lucas et toi. Tu es hors de danger, dit-il les yeux pleins d'espoir et de tendresse.

— Tu vas arriver à le vaincre, n'est-ce pas ? Parce que ton baiser avait la saveur d'un baiser d'adieu... Alors, dis-moi franchement : tu penses pouvoir le battre ?

L'attirant davantage contre lui et l'encerclant de ses bras, il grimace.

— Disons qu'il est à ce jour invaincu.

— Mais toi aussi ?

Sa grimace s'intensifie et, relâchant les épaules, il lui avoue :

— J'ai été sauvé de justesse à trois reprises par la petite-fille de San Do, alors... Je ne suis certain de rien, Cara... Navré.

Claquant la porte d'entrée, Cara se précipite au salon en cherchant Lucas. Hors d'elle, furieuse de ne pas avoir été avertie du retournement de situation. Depuis quand Lucas était-il au courant ?

— Pourquoi ne m'avoir rien dit tout à l'heure ? vocifère-t-elle en se dirigeant vers lui.

Tranquillement assis sur le canapé, Lucas, la télécommande du téléviseur en main, reporte son attention sur la furie qui déboule dans l'appartement.

Il répond sommairement, d'un ton las :

— Il m'a demandé de ne rien te dire.

— Et tu fais ce qu'il te dit maintenant ? Depuis quand ? Vous vous foutez de moi !

— Je vois que la nouvelle te réjouit, ironise-t-il.

Elle s'emporte.

— Me réjouir ?... Me réjouir de quoi ?... De peut-être assister en direct et en toute connaissance de cause à la mort de mon ami !?! De ton frère ?

— Toi et moi, on est hors course...

Se plantant devant lui, elle l'interrompt :

— Mais je m'en tamponne !

Lucas peine à garder son sang froid. Il bondit du sofa et l'affronte.

— Qu'est-ce tu voulais que je fasse, hein ? Nous avons déjà fait tout ce qui était humainement possible. Tu veux que je retourne voir le vieux pour m'offrir à nouveau à la place de Reed, c'est cela que tu souhaites ? Reed n'a fait que rectifier le tir... C'est un cercle vicieux, Cara ! Il faudra bien un jour te résoudre à comprendre que ce combat aura lieu, que tu le veuilles ou non...

— Comment peux-tu rester aussi... aussi stoïque ? se scandalise-t-elle.

— Parce que, contrairement à toi, je ne me voile pas la face...

Son regard et sa façon d'énoncer les faits semblent sous-entendre beaucoup de choses.

— Je ne me voile pas la face, j'essaie de me battre, c'est différent. Je préfère garder espoir, plutôt que de baisser les bras comme toi ou même Reed !

— Je ne te parle pas du combat, Cara ! Arrête de tourner autour du pot...

Perplexe, elle l'interroge du regard.

— Quand tu as su que je devais me battre contre lui, tu n'as même pas cillé, alors que tu savais pertinemment bien que je n'aurais jamais le dessus sur lui...

— Ah ! Non, ne commence pas...

— LAISSE-MOI FINIR !

Cara se fige.

— Et là, maintenant, tu t'horrifies à l'idée que Reed puisse y rester ? Tu me prends pour un aveugle, un sourd et un imbécile ?

— Il ne t'aurait jamais porté le coup fatal !

— EH BIEN, MOI, SI !...

— Quoi ?...

La dernière parole de Cara reste en suspens dans l'atmosphère électrique qui a envahi la pièce. Ils se fixent sans bouger, puis elle lâche, consternée :

— Mais, qui es-tu pour dire une telle chose ?

Ses mots ont dû dépasser ses pensées, il ne peut pas en être autrement. Quel genre de personne souhaiterait la mort de son frère ?

Lucas baisse le regard et, bousculant Cara, il quitte le salon pour rejoindre la chambre. Quelques minutes plus tard, il en ressort, son sac sur l'épaule.

— Où vas-tu, Lucas ?

Sans un mot et sans un regard, il part.

Le grand jour est arrivé. Dès son réveil, Cara traîne des pieds et fait les cents pas dans l'appartement. Son attitude et sa mauvaise humeur en deviennent insupportables, même pour Jenyfer. Cette dernière avait pourtant décidé de passer un week-end tranquille, sans histoire et sans accros. Elle a eu une terrible semaine de boulot.

— Bon Dieu ! Cara, si tu as des regrets, rappelle-le ! Mais, s'il te plaît, arrête de tirer cette tête d'enterrement, et surtout de t'enfiler tous mes Brownies.

La bouche pleine, Cara rétorque :

— Je ne le rappellerai pas !

— Alors, arrête de tourner en rond !

Son portable en main, Cara se laisse lourdement tomber sur le canapé et affiche une mine boudeuse en dévisageant son amie.

— Quoi ? s'énerve Jenyfer qui tente désespérément de lire son magazine, alors qu'elle se sent épiée par Cara.

— Rien...

— Rhôoo ! Allez, arrête et crache le morceau.

— J'ai envie de l'appeler.

— Bah, appelle-le ! Bon sang ! Je viens de te le dire.

— Non, mais... Reed...

Elle ne sait pas comment lui avouer qu'elle s'inquiète pour lui. Jenyfer n'est pas au courant de toute l'histoire. Ne voulant pas la mêler à cette affaire, elle lui a caché les vraies raisons de la vente de son appartement. Elle lui a sommairement expliqué que Reed avait eu une énorme dette de jeu et qu'elle voulait l'aider. Cela fait deux jours, depuis sa sortie de l'hôpital, qu'elle est sans nouvelles de lui et son inquiétude grandit d'heure en heure.

— Tu me sidères, là, Cara ! Je ne te reconnais pas. Tu viens juste de te disputer avec son frère. Tu ne vas pas aller te précipiter dans ses bras, tout de même ? la réprimande Jenyfer. Puis, fais attention avec ce type, les accros aux jeux récidivent toujours... C'est dans leurs gènes. C'est plus fort qu'eux. Ce type est un nid à emmerdes.

— Ce fait ne t'a pas empêchée de coucher avec lui et d'en faire tout un plat pendant des semaines, il y a deux ans...

Aussitôt, elle regrette sa parole.

— Pardon...

Au moment où Jenyfer veut riposter, elles sont interrompues par la sonnette d'entrée. L'amie de Cara quitte sa place pour aller ouvrir.

— Cara ! C'est pour toi, s'écrie-t-elle.

La jeune femme accourt à la porte. Un long et fin carton décoré d'un ruban rose pâle dans les mains, Jenyfer l'interroge du regard. Cara s'en empare et reprend sa place sur le sofa pour l'ouvrir.

D'abord curieuse de découvrir le contenu, elle s'empresse de défaire le nœud et de soulever le couvercle, puis une boule lui monte à la gorge lorsqu'elle aperçoit le vêtement trôner au milieu de tulle décoratif.

— C'est quoi ? s'inquiète Jenyfer en voyant la mine déconfite de son amie.

Passant sa main sur la soie rouge, douce et éclatante de ce Qipao orné de pivoines noires, Cara déglutit et, sans même avoir ouvert l'enveloppe déposée dans la boîte, elle sait qui le lui envoie.

— Oh mon Dieu ! Mais elle est magnifique, s'extasie Jenyfer en soulevant la robe chinoise traditionnelle. Magnifique, mais super sexy, se reprend-elle en observant plus en détail cette robe sans manche et très courte.

Effectivement, Cara remarque le col scindé débouchant sur un large décolleté plongeant et l'échancrure sur le côté droit.

— Tu trompais Lucas avec un Chinois ?

— Rends-moi ça, s'agace Cara en lui happant le vêtement des mains.

Immédiatement, elle range la robe en boule dans sa boîte et part le paquet sous le bras se réfugier dans la chambre d'amis pour lire le mot tranquillement.

« Belle Cara,

Je vous prierai de vêtir votre somptueux corps de cet humble Qipao afin d'assister à notre petite fête de ce soir. J'ai malheureusement omis de mentionner le code vestimentaire, et vous m'en excuserez, mais c'est désormais une affaire réglée. C'est une tradition, et vous savez à quel point je suis pointilleux sur le respect des traditions...

Au plaisir de vous voir ce soir,

San Do. »

Allongé sur son Lit, Reed s'étire et se détend la nuque. Réveillé par la lueur du soleil, il est comme à son habitude, de mauvais poil. Il a passé la nuit à baiser avec la petite blonde qui dort encore à ses côtés. Ils se sont rencontrés la veille au Bianquiz et ont fini chez lui à Brooklyn pour enchaîner de longues parties de jambes en l'air jusqu'à l'aube.

Jetant un coup d'œil sur le plantureux corps dénudé de sa partenaire toujours endormie, et déjà rondement excité, Reed se décale pour venir se positionner de tout son long sur son dos. Insatiable, il souhaite remettre ça avant de lui demander de partir.

Sentant le poids de son amant derrière elle et ses baisers sur son épaule, Veronica s'éveille peu à peu.

— Laisse-moi dormir, se plaint-elle. Je suis fatiguée.

— Nope ! Il faut se réveiller, belle au bois dormant, j'ai des tas de choses à faire, aujourd'hui.

Après avoir attrapé un préservatif sur la table de chevet, il se redresse et lui agrippe le bassin afin de lui remonter les fesses.

Elle gigote lentement encore ensommeillée.

— Reed ! Je t'ai dit non.

— Allez ! Merde, sois gentille ! Je vais avoir une dure et éprouvante journée... Puis, tu n'as rien à faire. Lève le cul, écarte les cuisses et l'affaire est dans le sac !...

— J'ai mal partout, se lamente-t-elle encore.

— Oh ! Arrête de pleurnicher comme une gamine.

La protection en place, Reed lui remonte à nouveau et brusquement les fesses, puis lui empoigne fermement les hanches.

— Non !

Mais il est trop tard, Reed s'enfonce déjà en elle. Tellement étroite et peu apprêtée, il peine à la pénétrer. Veronica râle et finit par se détendre. Se raidir ne fait qu'accentuer les douleurs de la nuit passée. Elle se laisse aller à ses pilonnages qui deviennent de plus en plus soutenus. Remuant de façon précise afin de frotter certaines zones érogènes de sa partenaire, Reed veut la faire jouir pour lui prouver que rechigner à la tâche avec lui ne servait à rien.

Arrivant devant la porte du studio de son frère, Lucas frappe avec énergie.

— Bordel de merde !... Qui c'est ? peste Reed en donnant un coup de reins nerveux.

Veronica se retient de crier, le visage enfoui dans l'oreiller.

— Lucas...

— Et merde, fulmine Reed en secouant la tête, irrité de devoir couper court alors qu'il était sur le point d'éjaculer. Ce n'est pas possible ! Tu fais chier ! MERDE !... Tu es seul ?

— Oui, lui répond Lucas, patientant sagement sans prêter attention à l'humeur massacrate de son aîné.

— Entre, c'est ouvert !

— Quoi ? s'horripile Veronica.

Elle essaie de se dégager, mais Reed la maintient fermement et la force à rester en place pour continuer ses va-et-vient. D'un long frisson autour de sa colonne vertébrale, il sent venir l'orgasme et ne veut absolument pas s'interrompre.

— Oh ! Non, mais sérieux, tu abuses, putain ! le maudit Lucas en surprenant son frère dans une telle position sans éprouver la moindre gêne.

Lucas se retourne et peste encore contre son aîné.

— Attends... deux... secondes, jouit-il enfin.

Il se retire et donne une brusque fessée à la jeune fille.

— Allez ! Hop, dégage ! Je dois parler à mon petit frère.

Rassasié, il sourit. Humiliée, Veronica l'insulte et s'empresse de déguerpir en rassemblant vêtements et sac.

— Tu es un véritable enfoiré !

— Moi aussi, je suis ravi de te voir, frangin !... Que veux-tu?

Reed quitte le lit et gagne la salle de bain, un petit sourire arrogant se dessinant au coin de ses lèvres.

— Savoir le lieu pour ce soir.

— On y va ensemble, non ? s'étonne Reed en ouvrant l'arrivée d'eau de la douche.

— Non. Changement de programme, j'y vais seul.

Se passant la tête sous le jet, il s'étonne.

— Et pourquoi donc ?

Lucas s'adosse à l'encadrement de la porte de la petite pièce déjà envahie de vapeur.

— J'ai mes raisons.

— Toujours aussi bavard, réplique Reed en empoignant le gel douche. Tu l'as mise où, Cara ?

— Elle est chez sa copine, je suppose...

— Tu supposes ?

— Ouais, je suppose... Bon ! Tu me la files, cette putain d'adresse ?

Lucas s'impatiente et n'a aucune envie de s'expliquer, mais c'est sans compter la curiosité de son aîné. Se frictionnant le corps de savon, Reed sifflote uniquement dans l'espoir d'agacer son cadet. Il a pu remarquer l'éloignement du couple ces dernières semaines, et il veut en savoir davantage sur le : « je suppose ».

Lucas se redresse et réitère sa demande.

— D'accord, mais avant, frotte-moi le dos, raille Reed d'une voix aiguë en se mettant de dos et en relevant légèrement les fesses.

Ce dernier explose de rire en voyant la tête de son cadet. Lucas souffle ; il est à bout.

— Oh ! Allez !... Dérive-toi un peu, s'exclame Reed en suivant du regard son frère quittant la salle de bain.

Lorsque Reed sort de la douche, Lucas est assis sur le fauteuil en train de bouquiner un livre pris au hasard sur un rayon de la bibliothèque. Vêtu de son simple boxer, Reed s'assied en face de lui à cheval sur une chaise et pianote son téléphone. Aussitôt Lucas reçoit un SMS et extirpe son Smartphone de sa poche.

— C'est l'adresse, lui indique Reed. Bon. Et maintenant, tu m'expliques pourquoi tu ne veux plus t'en tenir au plan et venir seul ?

— Je veux éviter Cara.

— Hein ?...

Lucas finit par lâcher le morceau, même si cela lui en coûte en fierté :

— On est en froid.

Sur cette révélation, Reed ne sait plus que dire. Lui qui a pourtant toujours une bonne répartie et le sarcasme facile, il reste bouche bée sans pouvoir prononcer le moindre mot.

— Ne fais pas cette tête, frangin, le provoque son cadet en lui tapotant l'épaule. Tu devrais être heureux, non ? Ça t'offre une nouvelle opportunité...

Espérant bêtement que sa robe se rallonge comme par magie, Cara tire pour la énième fois sur l'ourlet. Elle se sent affreusement mal, vêtue de la sorte. Fraîchement douchée, maquillée et finissant sa tresse, elle s'aperçoit qu'à chaque fois qu'elle lève le bras, le Qipao remonte pour dévoiler entièrement son sous-vêtement.

— Qu'as-tu encore à râler ? s'enquiert Jenyfer en pénétrant dans la chambre d'amis.

— Cette robe est dix fois trop courte !

— Bah, mets autre chose !

— Si c'était si simple...

— Je n'ai toujours pas compris où tu vas ce soir et pourquoi tu dois porter cette robe.

Regardant l'heure sur son portable, Cara se rend compte qu'il est déjà vingt heures passé. Reed ne devrait pas tarder à venir la chercher.

Emportant au passage son petit sac à main posé sur le meuble et sa veste, Cara fait claquer un rapide baiser sur la joue de son amie.

— Promis ! Je t'explique demain... Je file ! Bonne soirée, la salue-t-elle sans réel engouement tant elle est angoissée.

En ouvrant brusquement la porte d'entrée, elle tombe nez à nez avec Reed. Le bras en suspens devant lui, il était sur le point de sonner. Il glisse aussitôt un long regard sur Cara et écarquille les yeux. Ayant les iris d'un bleu très clair, presque blanc, elle remarque ses pupilles se dilater lorsque son regard s'aimante à sa poitrine.

— Oh ! Nom de Dieu !

— Merci, Reed, se fâche-t-elle. MERCI ! J'étais déjà bien assez mal à l'aise comme ça, mais là, c'est le bouquet !

D'une main contre son épaule, elle le bouscule pour se frayer un chemin.

— Allons-y ! Et qu'on en finisse.

— Hep hep hep ! Pas si vite, jeune fille, la happe-t-il de son bras au niveau du ventre afin de l'arrêter et de la faire reculer. Demi-tour et change-toi immédiatement !

— Je ne peux pas...

— Quoi !? Non, non, non... Tu ne vas pas te pointer dans une arène pleine de testostérone et de mâles en rut accoutrée de ce... de ce tout petit bout de tissu qui ne cache absolument rien ! Jamais de la vie !

Elle se lève sur la pointe des pieds et lui susurre à l'oreille pour ne pas que Jenyfer entende :

— Je suis obligée de porter ce truc, tu comprends ?... Alors, n'insiste pas et partons.

Lâchant Cara, il maudit mentalement San Do. Il pousse le vice trop loin.

— Lucas n'est pas avec toi ?

— Non, il a décidé de faire cavalier seul ce soir.

Cara n'en rajoute pas. Lui ouvrant la portière, Reed l'invite galamment à s'asseoir dans la Mustang. Il fait rapidement le tour et s'installe au volant avant de démarrer et d'emprunter l'avenue.

— Ça va, toi ? finit par s'inquiéter Cara en brisant l'atmosphère tendue.

— Hum, hum ! Et toi ?

— Je suis un peu angoissée et...

— Non, je veux dire... Lucas m'a dit pour votre nouvel accroc, la coupe-t-il.

Cara s'étonne.

— Oh ! Tu es au courant ?

— Ouaip, il est venu pleurnicher ce matin.

— C'est vrai ? Il n'allait pas bien ?

— Je n'en sais rien à vrai dire. Tu sais, il n'est pas très bavard.

— Que t'a-t-il dit ?

— Les mots exacts étaient : « on est en froid », avoue-t-il en tentant d'imiter Lucas, mais Reed ayant une voix bien plus grave, cela s'avère un véritable fiasco. Alors, tu me racontes ?

— Il n'y a rien à dire...

Elle se tait en captant un léger sourire en coin se dessiner sur ses lèvres.

— Quoi ?...

— Rien, rien.

— Allez, l'incite-t-elle. Balance-moi le fond de ta pensée.

Son sourire s'élargit.

— Tu lui as dit pour notre baiser ?

Cara se crispe.

— Non !...

— Alors, c'était quoi le sujet de dispute, cette fois ?

— Rien qui te regarde, ment-elle.

Restant un instant concentré sur la route, Reed finit par l'interroger sur le seul sujet qui lui permette de tenir le coup face à ce qu'il s'apprête à vivre.

— Pourquoi t'es-tu laissé faire ?

Cara est perdue par la tournure de la discussion.

— De quoi parles-tu ?

— Du baiser, lâche-t-il en lui envoyant une petite bourrade de l'épaule.

Reportant son attention sur ses doigts qu'elle maltraite, elle prend une longue inspiration.

— Parce que j'en avais envie.

— Et tu comptes faire quoi de Lucas ?

— C'est-à-dire ?

— Votre relation ?

Cara jette un coup d'œil à travers la vitre et observe la circulation avant de répondre.

— Je ne sais plus. (Elle reporte son attention sur lui.) Il m'a dit qu'il m'aimait.

Reed arque un sourcil.

— Tu lui as répondu quoi ?

— Rien.

— Aïe ! grimace-t-il.

Elle soupire. Il se risque :

— Et tu comptes faire quoi de moi ?

Il ponctue sa phrase d'un clin d'œil et d'un petit sourire en coin.

— De toi ?

— Oui.

Elle marque une hésitation en ouvrant la bouche, puis raille :

— Déjà, essaie de rester en vie. On en reparle après, autour d'un bon café.

— C'est un rencard ?

Faussement exaspérée, elle secoue la tête, puis lui rend son sourire radieux.

Au bout d'une vingtaine de minutes en direction du Bronx, Reed gare le véhicule sur Palisade Avenue, non loin d'un entrepôt lugubre. Très vite, ils sont invités à doubler la file d'attente grossissant de minute en minute le long du bâtiment sous l'œil angoissé de Cara. La gorge serrée, elle suit les deux hommes qui sont venus à leur rencontre pour les amener à l'intérieur. Ressentant la peur de son amie, Reed lui saisit la main. Il aimerait pouvoir la rassurer quant à la suite des événements, mais il sait aussi bien qu'elle, sinon mieux, que la soirée risque d'être hors contrôle, alors il se contente d'entrelacer ses doigts aux siens et de les comprimer légèrement en la caressant de son pouce.

Arrivés dans ce qui ressemble à une arène entourée de gradins, Cara s'horripile de voir le ring flanqué de grilles telle une cage. Les spectateurs assoiffés de sang et de pure violence prennent peu à peu place sur leurs sièges. Ils applaudissent, crient, acclament et tapent des pieds et des mains. La vibration émanant de la foule sanguinaire résonne et amplifie les battements de cœur de Cara. Elle sent la panique la gagner.

Reed se tracasse :

— Ça va aller, princesse ?

La gorge trop nouée pour prononcer une syllabe, elle hoche la tête et resserre sa poigne.

— Je ne vois pas Lucas, finit-elle par crier pour couvrir le brouhaha.

— Moi non plus !

— Mademoiselle, par ici, l'invite un des deux hommes en la dirigeant vers une estrade.

Reed et Cara sont obligés de se séparer. Elle peine à lui lâcher la main. Bousculée par le vigile, elle est poussée en arrière.

— Ne la touche pas, enfoiré ! se fâche Reed en fonçant sur l'homme.

Reed est rapidement maîtrisé par deux autres gorilles et écarté sans ménagement sous les yeux terrifiés de Cara. Ils se lancent un dernier long regard avant qu'il soit emmené, contraint et forcé, dans les coulisses.

Sur l'estrade au milieu de la fosse, Cara s'assied à la place qu'on lui désigne. Seule sur la première rangée, elle scrute les alentours et s'épouvante de voir qu'elle dispose d'une place de choix pour assister à ce combat qu'elle redoute tant.

Une petite minute plus tard, son portable vibre. Elle lit le message provenant de Reed :

Je t'aime. R.

Elle lève les yeux au ciel en retenant un sanglot et, inspirant profondément, elle lui répond simplement :

Elle ricane, malgré l'émotion et l'appréhension qui la tenaillent.

Ce n'est pas un bec, mais un cœur. Idiot !

Je suis peut-être un idiot, mais je suis quasi-certain d'être arrivé à te faire sourire.

— Mademoiselle Avery, l'interrompt San Do assisté par ses deux hommes de main et accompagné d'une jeune et ravissante Chinoise. Ravi de vous revoir. Êtes-vous satisfaite de la place que je vous ai réservée pour notre spectacle ?

Qu'il aille au diable avec ses politesses ! Elle ne lui adresse pas la parole.

— Vous êtes divine, ce soir... La finesse du goût de Li-Ming ainsi que son attachement aux symboles et coutumes de notre pays d'origine m'enchantent depuis son plus jeune âge.

San Do remercie sa petite-fille et, spontanément, Cara s'attarde sur la jeune Chinoise qui s'assied aux côtés de son grand-père sans lui porter la moindre attention. Cara ne peut s'empêcher de la trouver magnifique avec ses longs cheveux noirs et raides, son visage de poupée et ses yeux bridés maquillés d'un fin trait d'eye-liner. Elle porte, elle aussi, un Qipao identique au sien, mais aux couleurs inversées. Cara se rappelle du récit de Reed à son sujet, et elle se surprend à ressentir une pointe de jalousie. Elle peut parfaitement imaginer qu'il ait pu prendre du plaisir avec une déesse pareille.

— Êtes-vous prête pour le spectacle ? insiste le vieil homme.

Cara ne daigne toujours pas lui répondre. San Do s'en amuse.

— Allons, mon enfant, quel est votre favori ?

Haussant les épaules afin de lui manifester son désintérêt, Cara inspecte la salle, cherchant désespérément Lucas des yeux. Elle a beau balayer les tribunes avec attention, elle ne le repère pas. Elle se retourne pour scruter l'arrière-salle, il n'y est pas non plus. Très inquiète, elle lui envoie un texto. Pas de réponse.

— Vous cherchez quelqu'un, peut-être ?

— Mon... mon copain, Lucas, finit-elle par dire.

Après tout, avec toute la sécurité qui surveille la salle, ils l'auront peut-être aperçu. Le vieillard incurve légèrement les lèvres, puis lève une main à l'attention d'un de ses sbires postés derrière eux. Ce dernier se penche sur le vieil homme et écoute attentivement ce qu'il lui murmure et, se redressant, il sort un téléphone de la poche intérieure de sa veste de costume.

— Je me suis permis de prendre une petite assurance, indique San Do lorsque le vigile lui tend le Smartphone.

Déverrouillant l'écran, Cara regarde avec stupeur la photo affichée. Au centre d'une pièce sombre, Lucas est assis sur une chaise, ligoté. La tête penchée, il semble avoir été battu et paraît à bout de forces. Elle s'horripile.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? s'estomache-t-elle. Cela ne vous suffit pas que Reed doive se

battre pour votre plaisir tordu ?

Un long frisson glacial parcourt son échine. Scandalisée et horripilée, elle peine à maintenir l'appareil dans ses mains.

— Voyez-vous, très chère amie, j'ai diversement apprécié que l'accord conclu avec le jeune Lucas soit à nouveau remis en cause. Alors, si vous souhaitez revoir votre ami, je ne peux que vous engager à respecter notre accord à la lettre. Quelle que soit l'issue de ce combat, vous offrirez votre corps enchanteur au vainqueur...

— Vous êtes un vieux fou sénile et pervers !

Elle se lève avec la ferme intention de quitter l'estrade, mais elle est vite contrainte de se rasseoir.

— Détendez-vous, et profitez du spectacle, lui conseille-t-il avant que le speaker annonce le début imminent du combat.

Une musique forte et criarde retentit tout à coup dans les haut-parleurs fixés aux quatre coins du ring sur des pylônes d'acier. Le cœur de Cara se serre en voyant au loin la silhouette de Kuan Ti s'avancer vers la cage de fer. Torse nu et vêtu uniquement d'un short noir, flanqué d'une tête de dragon rouge, il marche pieds nus, le regard droit devant lui, la mâchoire et les poings serrés. Sa concentration et sa détermination se lisent sur son visage. Le public l'acclame lorsque le speaker le présente en beuglant dans son micro suspendu par un câble au milieu de la cage. Il incite la foule à l'encourager en levant le bras de Kuan Ti ; les cris et les hurlements s'intensifient.

Devant l'estrade, dans la fosse, les parieurs commencent leurs échanges et détaillent l'homme qui se met en place et s'échauffe, sautant d'un pied sur l'autre. Celui qu'ils attendent avant de lancer les paris ne tarde pas à faire son entrée.

Uniquement habillé de son jean, Reed fait son apparition et les applaudissements explosent. Pareil à un tonnerre éclatant, le grondement provoqué par les spectateurs en tapant du pied et des mains soulève l'estomac de Cara.

Fidèle à lui-même, Reed paraît détendu et confiant. De son petit sourire arrogant et séducteur, il envoie des baisers aux quelques femmes présentes sur son passage.

Malgré l'envie de fuir loin de cet enfer et la peur qui comprime sa poitrine, Cara lâche un tout petit rire contenu et esquisse un faible sourire en le voyant se comporter de la sorte. Ne peut-il décidément rien prendre au sérieux ?

Remarquant que le vieil homme la regarde du coin de l'œil, elle ravale instantanément son amusement passager.

Dans la cage, Reed se tourne vers la foule et, levant ses bras en l'air, il convie le public à l'acclamer davantage. Une fois satisfait de son accueil, telle une star des rings, il pivote et s'installe face à Kuan Ti, prêt à combattre. L'attitude de Reed exaspère Kuan Ti au plus haut point, et il se fait violence pour ne pas déjà lui bondir dessus. Les deux hommes se sont toujours plus ou moins haïs, et ce dernier rêvait depuis longtemps de mettre une raclée à Reed de ses propres mains. Reed détourne un instant les yeux de son adversaire pour chercher du regard sa belle Cara. L'ayant enfin trouvée, il lui décoche un sourire et un subtil clin d'œil avant de réellement se concentrer.

— Ça t'amuse ? lui lance Kuan Ti.

— Ces personnes se sont déplacées pour avoir du spectacle, donnons-leur-en pour leur argent !

— J'y compte bien...

La cloche annonce le début du match où tous les coups sont permis. Reed et Kuan Ti se mettent en position défensive, puis s'observent. La foule s'apaise peu à peu. Les deux hommes commencent par se tourner autour, en faisant de petits pas chassés. Reed démarre. Il profite des ouvertures que Kuan Ti lui laisse pour lui infliger des coups.

— Tu te ramollis, mon vieux, le nargue-t-il.

Aiguillonné par sa suffisance et la rancœur qu'il lui porte, Kuan Ti frappe fort, très fort. Ayant imprudemment relâché sa vigilance, Reed est percuté de plein fouet par un uppercut qui occasionne une vive ovation au sein de la foule. Légèrement sonné par la puissance du coup, Reed recule en secouant la tête et reprend sa position initiale.

— Je retire ce que je viens de dire ! Tu cognes encore assez fort.

— Ferme-la et bats-toi !

Ce dernier, le regard brillant de fureur, s'élançe à nouveau, mais Reed l'esquive de justesse et en profite pour lui asséner un coup sur les reins. Kuan Ti se plie de douleur et relève la tête en direction de son challenger.

— Tu n'aurais jamais dû revenir ici, merdeux !

— Et manquer ça ? Jamais de la vie.

— Vas-y, fais le malin... Tu la ramèneras moins quand je m'enfilerais ta belle devant les caméras, et j'espère que tu seras aux premières loges.

Kuan Ti se redresse et, le souffle court, il tente de reprendre une respiration normale. Puis il esquisse un sourire machiavélique en voyant le visage de Reed se décomposer.

— Tu dis ?

— Le vieux a décidé de remettre ta belle dans le deal.

— Quoi ??!...

Choqué, Reed en oublie à nouveau sa défense et se voit roué de coups l'instant d'après. Kuan Ti a perdu tout self-control et, la rage au ventre, il enchaîne en cognant avec ses poings, ses genoux et ses pieds, sous les encouragements de la foule surexcitée. Cara assiste, impuissante et terrifiée, au lynchage de son ami. En larmes, elle se tourne vers le vieil homme qui ne bronche pas et reste de marbre.

— Arrêtez-le ! Je vous en supplie, l'implore-t-elle. Arrêtez ce combat !... C'est mon ami, la seule famille qu'il me reste... Je vous en prie.

Toujours debout, mais replié sur lui-même, Reed tente tant bien que mal d'esquiver l'agressivité de son ennemi et d'encaisser.

— Je vous en prie, continue Cara. Laissez-le...

Voyant que San Do ne cille même pas, elle se tait et reporte son attention sur les deux hommes aux corps luisants de sueur. Elle plisse les paupières et détourne le regard au moment où Kuan Ti lui décoche une ultime droite qui envoie valser Reed contre la grille. Il est aussitôt propulsé par terre et reste gisant au sol. Les parieurs ayant misé sur lui se mettent à crier pour l'exhorter à se lever. Certains l'insultent et lui crachent dessus.

— REED ! hurle Cara, au comble du désespoir, en se levant de son siège.

Kuan Ti tangué légèrement, le regard vide, à bout de forces. Puis il secoue la tête, fier d'avoir mis

Reed au tapis. Il lève ses yeux porcins en direction de la foule et les pose ensuite sur Cara. Son visage, jusque-là fermé par la hargne, se fend d'un sourire froid et lubrique.

Se remettant peu à peu, Reed commence à bouger les doigts, les bras, les jambes. Sa vision, d'abord trouble, devient plus nette. Il doit se relever, il doit gagner ce match sinon Cara va subir un viol et qui sait, peut-être la mort. Il sait ce qu'il va se passer. Il y a assisté et même participé à de nombreuses reprises par le passé. Il a même été lui-même le violeur. Il n'avait pas le choix.

Au moment où, à la force de ses bras, Reed essaye de se redresser, Kuan Ti cherche à le plaquer à terre. Mais, penché sur son adversaire, il devient une proie facile.

Reed saisit l'occasion et lui envoie son genou en plein dans le menton. Il se mord la langue. Sans lui laisser le temps de s'en remettre, il lui colle une série de crochets. Le sang mêlé de salive gicle. La foule hurle son enthousiasme à pleins poumons à la vue du sang. Reprenant le dessus sur Kuan Ti, Reed le fauche de son tibia gauche et, immanquablement, son challenger perd l'équilibre et s'étale de tout son long. Reed se hisse sur le corps de Kuan Ti et, l'immobilisant en s'asseyant sur lui, il l'étrangle.

— Jamais, tu m'entends... jamais tu ne poseras tes sales pattes sur Cara.

Empoignant la main qui enserre son cou, Kuan Ti articule difficilement :

— Vas-y... Tue-moi... connard... le défie-t-il.

Kuan Ti connaît le point faible de Reed. C'était d'ailleurs ce qui l'irritait le plus à l'époque. À ses yeux, Reed n'a pas la trempe d'un tueur. Il répugne à administrer la mort. Il n'avait pas sa place dans son clan et ne comprenait pas que le vieux sénile l'idolâtre à ce point, alors que lui n'a jamais hésité à tuer, à agir. Mais Kuan Ti ignore le pilier de la vie de Reed : il serait prêt à brûler en enfer par amour pour Cara et son frère.

Le regard rageur, Reed resserre sa poigne.

— Avec grand plaisir...

Le visage fermé et les yeux éteints, San do se tourne, sous l'œil suppliant de Cara, vers l'un de ses hommes de main. Aussitôt, le garde du corps sort une radio. Cara est immédiatement soulagée d'entendre retentir la cloche qui clôtura la fin de ce cauchemar.

Épuisé, Reed bascule sur le sol lorsque toute la salle se lève pour ovationner les combattants. Au tapis, Kuan Ti se tord d'un rire sans joie et recrache un mélange de salive et de sang.

Reed est déclaré vainqueur. Emportée par l'émotion de ne pas avoir assisté au massacre de son ami, Cara suit le mouvement de la foule, se lève et applaudit.

Debout et les joues baignées de larmes, elle reporte son regard sur le vieil homme.

— Maintenant, à vous d'honorer votre part du marché.

Dressant une main, il ajoute :

— Amenez-la.

Elle est rapidement forcée de quitter son siège.

— Où m'emmenez-vous ? s'écrie-t-elle en se débâtant. Lâchez-moi !...

Traînée comme une vulgaire poupée le long de la fosse, Cara essaie d'attirer l'attention de Reed en criant son prénom. Il se relève et accourt contre la grille. De ses doigts agrippés au grillage, il hurle. Il insulte et menace ses assaillants. Il tourne tel un animal en cage essayant de trouver une issue, mais la porte est toujours verrouillée.

Rassemblant toute la force qu'il lui reste, il la secoue, l'ébranle, mais sans succès. Désespéré, il abandonne sans quitter Cara des yeux. Hélas, elle quitte rapidement son champ de vision.

— SAN DO ! hurle-t-il, hors de ses gonds, en reportant son regard vers la tribune. On avait un accord ! Tu devais l'épargner.

Il fait un tour sur lui-même, cherchant son frère du regard. Où est-il ? Pourquoi ne le voit-il pas ? Pourquoi n'a-t-il pas accouru pour venir en aide à Cara ?

Il crie :

— LUCAS !!!

Toujours dans la même position, Kuan Ti, qui peine à se remettre des coups, éclate d'un rire puissant.

— Qu'est-ce qui te fait rire, connard ?

Reed se précipite sur lui et lui empoigne à nouveau le cou, puis le menace du poing.

— Tu as été sauvé par San Do, mais ne me tente pas... Je me ferai un plaisir de te crever... Ordures !

— Ton frère... tousse Kuan Ti, étranglé par sa poigne.

— Quoi, mon frère ?...

Suffoquant, Kuan Ti esquisse un sourire diabolique.

— Il a été amené dans la salle privée de San Do... battu et ligoté... Si tu ne veux pas qu'il meure, tu vas devoir te plier à la tradition... comme au bon vieux temps...

La sécurité ouvre et ils envahissent la cage. Tiré par deux hommes, Reed lâche prise et assimile les paroles de son adversaire.

À mesure que les deux Chinois la guident dans un long couloir lugubre et austère, la panique envahit Cara. Qu'ont-ils prévu de lui faire ? Que va-t-il advenir des deux frères ? Sans aucune douceur, ils lui font gagner une pièce sombre. Lorsque que la lumière crue jaillit, elle se retrouve au milieu d'une chambre dépourvue de fenêtre. Le cœur battant rudement contre sa poitrine, elle est terrorisée.

— Ton sac ! Tes vêtements, ordonne le plus petit des deux.

Cara recule, resserre son sac contre sa poitrine et secoue la tête.

— Tes affaires !

Terrifiée et en larmes, elle riposte en reniflant :

— Non ! Je ne vous donnerai rien.

Les visages jusque-là austères des deux Chinois se fendent d'hilarité. L'un d'eux se rue aussitôt sur elle. Elle tente en vain d'échapper à sa poigne, mais il lui arrache des bras son petit sac à main et la gifle à toute volée. Sous la brutalité du geste, Cara valse en arrière et retombe tel un pantin désarticulé sur le matelas de ce lit sans draps. Très vite, le second homme prend place au-dessus d'elle et lui ôte sauvagement le Qipao. Elle est presque étranglée par le col scindé lorsque le bouton se brise. Ravagée par l'appréhension et l'effroi, elle hurle et recommence à se débattre quand il relâche légèrement sa poigne, mais elle est vite à bout de forces. Son tyran finit par se glisser hors du lit et la laisse seule, quasiment nue. Sans un mot de plus, ses deux agresseurs quittent la pièce et verrouillent la porte derrière eux.

Tremblante et affolée, Cara se recroqueville sur elle-même, dos au mur. Elle hoquette et appréhende ce qui va lui arriver. Elle donnerait tout pour être loin d'ici, loin de cette chambre morbide à la tapisserie verte terne qui lui donne envie de vomir. Balayant les alentours du regard, elle remarque les caméras de vidéosurveillance fixées aux quatre coins de la pièce et pointées en direction du lit. À part le matelas, les caméras, une télé posée sur une table basse et un bureau à l'entrée, il n'y a rien d'autre. Oui, elle est bel et bien seule avec sa détresse.

Plongée dans un silence insupportable, elle sursaute lorsque le téléviseur s'allume. Sur les images, elle reconnaît immédiatement la silhouette de Lucas. Assis sur cette même chaise, la tête penchée en avant et toujours ligoté, il ne bouge pas. Cara se presse vers l'écran.

— Lucas ?... Lucas, tu m'entends ? s'affole-t-elle.

Une joie immense l'ébranle au moment où Lucas relève partiellement le visage et cherche d'où provient sa voix.

— *Cara ?* dit-il d'une voix rauque et à peine perceptible, tant elle est faible.

Elle s'agenouille face à la télé.

— Lucas, c'est moi ! Comment vas-tu ? Ils t'ont fait du mal ? Où es-tu ?

Scrutant la pièce où il se trouve, il lui précise :

— *Je ne sais pas... Ils m'ont frappé à mon arrivée devant le hangar et ils m'ont amené ici quand j'étais dans les vapes... Je te vois sur une dizaine d'écrans face à moi...*

La voyant dévêtue et dans cette chambre, il commence à comprendre ; San Do s'en tient à son plan initial. L'accord conclu entre Reed et Kuan Ti est caduc.

— Oh ! Mon Dieu, s'horrifie-t-elle. Ils ne t'ont rien dit, ils ne t'ont pas parlé ?

— *Non, je n'ai vu personne depuis. Et toi, tu es où, là ? Le combat a eu lieu ?*

Cara soupire vivement.

— Oui, le combat vient de finir...

— *Qui a gagné ?*

— Reed, je crois. Mais j'ai été éloignée dès que le gong a retenti. J'ignore s'il y a un second round ou non...

Elle se tait. L'écran s'éteint d'un coup. Tapant d'une main dessus, le peu de réconfort qu'elle ressentait à la vue de Lucas s'évanouit. Et si un second round était prévu ? Et si Reed était abattu... La panique envahit tout son être.

Seigneur ! Que ce cauchemar cesse enfin !

Elle ignore depuis combien de temps elle est enfermée ici, quand elle perçoit des voix dans le couloir. Quelqu'un s'approche. Sur le lit, elle se raidit et se remet en boule en ramenant ses jambes contre sa poitrine. On actionne le verrou, elle ferme les yeux un instant priant silencieusement que ce ne soit pas son futur bourreau.

— Bon sang ! Ils t'ont touchée ? s'affole Reed en gagnant la chambre poussé par les deux Chinois.

Il semble avoir été soigné, au vu du pansement recouvrant son arcade sourcilière et il paraît fraîchement douché, ses cheveux étant encore mouillés. Il se précipite vers elle, le front plissé par la révolte. Elle peine à parler et d'autres grosses larmes viennent baigner ses joues.

— Ils m'ont giflée et... et... tente-t-elle de ravalier un sanglot. Et forcée à... me déshabiller.

Reed s'installe auprès de Cara. Il aimerait la réconforter. Il l'enlace de ses bras, mais aussitôt, elle le repousse :

— Ne me touche pas !

Elle est à bout de nerfs, dévastée et effrayée. Il lève les mains et recule pour lui montrer toute sa bienveillance, puis il murmure :

— Hé ! Doucement. Je ne te ferai rien que tu ne veuilles pas, d'accord ?

D'un regard tendre, il ajoute :

— Tu me fais confiance ?

Elle hoche la tête malgré l'incertitude qui se lit sur son visage. Reed retire délicatement son tee-shirt en grimaçant de douleur, sous les yeux apeurés de Cara.

— Tiens, mets ça.

Elle se dépêche à se vêtir et le remercie d'une voix à peine audible.

— Reed, je veux partir d'ici...

— Je sais, *je sais*,...

— C'est quoi, cette chambre ? Pourquoi sommes-nous là ? Je... je ne veux pas...

— Je sais, princesse, répète-t-il, abattu et navré. C'est un de ses nombreux petits jeux pervers.

— On doit trouver un moyen de partir...

Il la coupe en baissant le regard.

— On ne pourra pas quitter cette pièce tant que tu n'auras pas accompli ta part du deal et, apparemment, ils détiennent aussi Lucas...

— Ils finiront bien par nous laisser sortir...

— Si nous ne le faisons pas, ils te violeront et te tueront à coup sûr, ainsi que Lucas... lance-t-il gravement.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— J'ai... hésite-t-il. Par le passé, j'ai participé régulièrement à toute cette... mise en scène. J'ai...

— Tu as... là, dans cette pièce... filmé par ces caméras ??

Il hoche la tête, honteux de devoir lui révéler cette autre partie de son sombre passé.

Les yeux révulsés, elle avale difficilement sa salive, choquée.

— Reed, dis-moi qu'elles étaient consentantes...

Il secoue la tête :

— Non, pas toutes...

— Oh ! Mon Dieu... se scandalise-t-elle, écœurée. Après ce que toi, tu as subi, tu as...

Reed s'empresse de s'expliquer.

— Cara, je ne le voulais pas... C'était une obligation. La première fois que j'ai été mis devant le fait accompli, j'ai refusé. Nous avons attendu dans l'espoir qu'ils nous laisseraient finalement sortir, sauf qu'au petit matin, les hommes de main de San Do ont déboulé, m'ont écarté et l'ont violée sous mes yeux. Ils l'ont ensuite poignardée devant moi. Alors, je sais que tout ça est horrible, mais je n'ai pas eu le choix !... Tu comprends ?

— Je ne veux pas faire ça...

Elle montre le téléviseur et les caméras, puis ajoute :

— ... Pas devant, Lucas... En plus...

— Je sais Cara ! Mais nous n'avons pas le choix, crois-moi. Lucas ferait la même chose, j'en suis certain... Je... J'aurais préféré que tout se passe différemment. Tout est ma faute. Tout ceci est réellement ma faute. Je t'ai entraînée dans cette merde, et je ne me le pardonnerai jamais... Crois-moi et... Je t'en supplie, après ça, tu pourras me détester, refuser à jamais de me voir, mais...

Elle l'interrompt en lui envoyant une gifle. En l'écoutant, elle prend la pleine mesure de la situation... Oui, de tout ce qu'elle a fait pour lui. Elle est hors d'elle. Elle a vendu son appartement pour lui. L'appartement offert par son père en récompense de sa graduation. Elle a négocié avec le Dragon rouge de la triade chinoise, car elle a craint pour sa vie. Maintenant, elle se retrouve dans cette pièce lugubre, filmée par des caméras comme une vulgaire prostituée ou actrice pornographique. Elle se voit contrainte et forcée d'avoir une relation sexuelle avec son ami d'enfance sous peine de mort, et sûrement sous les yeux de Lucas. Alors bien sûr, elle lui en veut.

Reed ne bronche pas. Il comprend. Il a mérité ce jugement.

— Ils vont vraiment me... si je refuse ?

— Tu ne seras ni la première ni la dernière. Ce cirque a lieu tous les samedis depuis des années.

— Oh, mon Dieu !... répète-t-elle en se balançant d'avant en arrière.

Un haut le cœur la submerge. Son esprit semble tourner à plein régime. Reed est totalement désemparé de la voir ainsi.

— Tu es certain qu'ils nous laisseront partir après ?

— Oui, murmure-t-il. San Do est un homme de parole. À condition qu'il ait obtenu ce qu'il voulait.

Cara rit sans joie. San Do, un homme de parole !? Pour elle, c'est un taré, un fou à lier, un pervers narcissique, un psychopathe, à mille lieues de l'image qu'elle se fait d'un homme de parole. Son père était un homme de parole.

Déglutissant longuement, la gorge nouée et résignée, Cara finit par lentement s'allonger sur le matelas, les bras croisés contre sa poitrine.

— Fais ce que tu as à faire et finissons-en, dit-elle, rivant ses yeux au plafond avec toute l'abnégation du monde malgré sa terreur.

Reed soupire et peste mentalement. Bon sang ! Il était loin de s'imaginer qu'un jour, ce serait Cara qu'il retrouverait ici. Il maudit son ancien maître de lui faire ce coup de pute. Cependant, il aurait dû s'y attendre...

Assis sur le rebord du matelas, Reed ne bouge pas. Il fixe son regard sur elle. Non, il ne peut résolument pas la toucher dans cet état.

Délicatement, il s'allonge auprès d'elle. La sentant se crispier, il murmure :

— Hé ! Princesse, n'aie pas peur. Je ne te toucherai pas, d'accord ? Je te l'ai promis, tu te souviens ?...

D'une voix brisée par un sanglot, elle l'implore :

— Il le faut. Je veux partir d'ici, alors, fais-le...

Plus un son ne veut sortir de sa bouche. La situation est totalement surréaliste. Elle est tétanisée et de nouvelles larmes noient ses yeux.

— Je ne te toucherai pas tant que tu ne le voudras pas...

— Je... je ne veux pas, pleure-t-elle.

— Je sais, Cara... Je sais.

Totalement ravagé par le désespoir de Cara, il essaie de la rassurer du mieux qu'il le peut.

— Regarde-moi, l'exhorte-t-il en la voyant fermer les yeux.

Doucement, il appose sa main sur sa joue afin de lui tourner le visage dans sa direction.

— Regarde-moi !... Si tu fermes les yeux, tu vas t'enfoncer dans tes craintes. Alors regarde-moi, je suis là, d'accord ? C'est moi, Reed, ton ami, O.K ? Je ne te ferai pas le moindre mal.

Ravalant sa salive et inspirant profondément, elle ouvre les paupières et plonge son regard dans le sien.

— C'est bien, princesse, lui sourit-il. Voilà, regarde-moi.

Le souffle de la jeune fille est court, son cœur bat à tout rompre. Sa gorge est tellement nouée que Reed remarque sa carotide pulser.

— Maintenant, tu vas me décrire l'endroit de tes rêves, d'accord ?

Elle fronce les sourcils, déconcertée.

— Quoi ?

— Décris-moi un lieu existant ou imaginaire où tu aimerais te trouver... là, maintenant.

— Je ne peux pas, gémit-elle en secouant la tête.

— Si, tu le peux, princesse... Concentre-toi sur cette idée.

Il esquisse un autre sourire plus tendre que le précédent en lui caressant la joue de son pouce.

— Moi, par exemple. Il y a quelques années, j'ai acheté, pour une bouchée de pain, un petit chalet dans les Green Mountains dans le Vermont, au bord d'une rivière, au creux d'une étroite vallée rocheuse. Tu verrais ça ! L'endroit est magnifique ! Tu n'as pas besoin de télévision ou autre merde moderne. La nature t'offre chaque matin et chaque soir le plus beau des spectacles. Tout y est paisible. Il n'y a pas âme qui vive aux alentours, à part peut-être quelques grives et parfois des ours qui viennent se nourrir dans la rivière. À chaque saison, la nature est différente, tu ne t'ennuies jamais. Et tu vois, j'aimerais me retrouver là-bas en ce moment. Alors toi ?... Raconte-moi !... Où aimerais-tu te trouver maintenant ?

La diversion de Reed a effectivement fonctionné ; Cara s'était presque imaginée au bord de la rivière.

— Non, continue, demande-t-elle en renflant. À quoi ressemble ce chalet ?

— Oh ! C'était une vieille bicoque en bois que j'ai commencé à retaper durant tout un été. Il est légèrement enfoncé dans le sous-bois, à quelques mètres d'une petite plage de terre et de galets, poursuit-il en lui glissant l'index le long du bras. L'intérieur est très rustique. Je n'ai refait que le plancher et quelques bricoles. Ce n'est pas le grand confort, mais il y a le nécessaire de survie, de quoi se faire à manger, se chauffer et dormir. Le seul luxe est une douche, mais attention ! Il n'y pas d'eau chaude ; l'eau provient de la rivière.

Elle ricane doucement.

— Dis-moi, il y a des toilettes, au moins ?

— Oui ! sourit-il, soulagé de voir à nouveau une once de détente sur son visage. Mais ce sont des toilettes sèches.

Étonnée, elle recule pour mieux le dévisager.

— Sérieux ?

— Oui ! Tu sais, ce chalet est vraiment perdu au milieu de nulle part, dans la vallée. Y'a pas d'eau courante ni de fosse septique. Il faut faire avec les moyens du bord.

— Il n'y a pas d'électricité ?

— Non plus, ni de réseau téléphonique. Et ça, je te jure, c'est le pied !

— Pourquoi t'être perdu là-bas ?

Il réfléchit un instant pendant que Cara pose lentement sa main sur son biceps.

— La tranquillité, la beauté, je ne sais pas... dit-il en haussant une épaule et observant attentivement sa petite main tremblante sur sa peau. J'aimerais finir ma vie là-bas.

De son index, elle retrace un bout de son tatouage et remonte le long de son cou pour glisser ses doigts sur sa nuque. Elle constate que son geste propage la chair de poule sur sa peau. Elle sourit. Vissant son regard au sien, elle marmonne un merci. Il est arrivé à la détendre et la faire s'évader ne serait-ce qu'un petit moment. Elle lui en est reconnaissante.

— Ne me remercie pas. C'est à moi de le faire.

À ces mots, elle enfouit ses doigts dans sa chevelure et lui attire le visage. Elle soulève légèrement le menton.

— Embrasse-moi, chuchote-t-elle.

— Je...

Abasourdi d'entendre ces mots de la bouche de Cara et habitué à refuser ce genre de marque d'affection, il allait la repousser, mais il se ravise immédiatement en vibrant à la simple pensée qu'elle le lui demande. Il en rêve depuis si longtemps... L'embrasser était devenu une obsession, un fantasme. Le baiser chaste de l'autre jour à l'hôpital le hante encore.

Reportant son regard sur sa bouche, il vient lentement y presser ses lèvres. Il s'électrise aussitôt le contact établi. Il n'a jamais eu l'occasion de ressentir un tel brasier s'allumer en lui. Emporté par son émotion et le désir qui l'embrase, il intensifie son baiser malgré la douleur que lui inflige sa blessure à la lèvre inférieure. Un son entre le gémissement et le grognement s'échappe de sa gorge. Il incline légèrement la tête pour la prendre à pleine bouche et n'aspire déjà plus qu'à caresser sa langue. Il veut la dévorer, la boire jusqu'à plus soif.

Tous les sentiments refoulés ces derniers mois réapparaissent en un véritable feu d'artifice et transportent Cara dans une transe qu'elle n'aurait jamais crue possible surtout au vu de la situation dans laquelle ils se trouvent tous les deux, réduits à être filmés au cours de leurs ébats pour satisfaire la libido d'un voyeur pervers et sauver leur peau.

Cet homme aux lèvres si douces et à la langue experte lui fait oublier le traumatisme de cette soirée. Elle n'a jamais été embrassée avec autant de passion et de désespoir mêlés. Elle sent la fougue et la tendresse qui en émanent. Comment a-t-elle pu s'en passer ? Ce qu'elle avait envisagé comme un supplice se mue en un intense aphrodisiaque. Elle se surprend à en oublier les caméras et Lucas, et elle incite Reed à poursuivre ses caresses et ses baisers.

Quittant un court instant sa bouche, Reed plonge un regard larmoyant de désir dans celui de cette beauté qui esquisse un timide sourire. A-t-elle pris autant de plaisir que lui quand leurs lèvres se sont scellées ? Lui peine à s'en remettre. Tout son corps s'est embrasé jusqu'à la moindre de ses cellules. Il en veut plus, bien plus.

Il se hisse sur son corps et descend lentement en lui relevant le tee-shirt jusqu'au-dessous de sa poitrine. Il dépose sa bouche contre son ventre qui se gonfle et se creuse au rythme de sa respiration haletante. Il exerce une douce pression, pince délicatement sa peau de ses dents et appose ses doigts sur ses flancs afin de longer leurs délicieuses courbes. Il continue sa progression lascive jusqu'à ce qu'il remarque qu'elle se crispe à nouveau et qu'elle regarde autour d'elle. Il lui empoigne la main pour la secouer légèrement.

— Hé ! Hé ! Princesse ! Ne me lâche pas du regard, d'accord ? Pas une seule seconde. Il n'y a que toi et moi. O.K.?

Elle reporte aussitôt ses yeux sur lui et réfrène cette nouvelle vague de panique. Éblouie par la beauté de ses iris et la façon dont il lui transmet toute la profondeur de son amour à travers ce simple regard, elle reprend peu à peu le dessus sur son émotion.

Il poursuit en lui ôtant délicatement et lentement son sous-vêtement. Il veut arriver à lui donner un plaisir aussi puissant que celui qu'il prend à la toucher. Il veut lui faire oublier le contexte de cauchemar dans lequel ils se trouvent au moins pendant quelques minutes.

— Si cela devient insupportable, stoppe-moi immédiatement, O.K ? N'oublie pas : je ne veux absolument pas te forcer.

Elle hoche la tête. Cara n'est plus qu'une boule de sensations contradictoires. L'exhibitionnisme n'étant pas du tout son truc, elle s'interdit de désirer ce qui va suivre. Pourtant, son corps semble la trahir, réagir aux caresses et y aspirer... Ses joues rougissent, son intimité palpite au rythme endiablé de son cœur et des vagues de chaleur la submergent. Il faut qu'elle se détende, mais c'est une véritable lutte intérieure.

Avec une infinie délicatesse, Reed passe les bras sous ses cuisses pour les lui écarter juste ce qu'il faut et lui relever le bassin pour lui faire adopter une position plus confortable. Dans un souffle chaud, il lui attise l'entrejambe avant de déposer ses lèvres bouillantes sur son clitoris. À ce contact, elle laisse échapper un petit cri et se courbe. Avec la même douceur, il y plaque sa langue, puis la retire pour venir l'aspirer minutieusement et tout en finesse, tel un trésor fragile à prendre avec beaucoup de délicatesse. Il la titille, la suçote en se délectant de ses réactions. Il perçoit ce qui lui plaît et ce qui lui déplaît. Il est totalement branché sur la fréquence de son corps, attentif à ses moindres mouvements, alors il réitère certaines de ses caresses sans se laisser emporter par son propre ressenti, bien plus basique et bestial.

Cara est au bord du précipice. Elle halète et se lâche un peu plus, gémissant et se tortillant pour accentuer la pression de sa bouche contre son intimité. Léchant et stimulant chaque zone de sa vulve gonflée et se délectant de son goût, il introduit soigneusement un doigt en elle, puis deux. Entre deux doigtés savamment prodigués, il colle à nouveau sa bouche sur son bouton sensible prêt à exploser d'une seconde à l'autre. Ressentant qu'elle se rétrécit autour de ses doigts, il lève ses yeux enflammés pour observer son visage qui se tord de plaisir et il lui murmure :

— Jouis pour moi, princesse, vas-y... Abandonne-toi à moi.

De son pouce, il lui assène une dernière et tournoyante pression afin que l'orgasme imminent de Cara éclate. Il cesse tout mouvement le temps de l'observer, émerveillé, atteindre l'extase et sourit contre sa cuisse qu'elle remue convulsivement sous la puissance de son orgasme.

Agenouillé sur le matelas entre ses jambes et les doigts tremblants, il redresse le buste pour défaire sa ceinture et la braguette de son jean. Il ne s'est jamais senti aussi nerveux de sa vie. Il la veut. Il l'a toujours voulue, mais cette situation chamboule tout. Tout au fond de lui, il se sent coupable. Il aurait tellement désiré lui faire l'amour dans d'autres conditions. Mais, malgré lui, il ne peut empêcher son esprit de penser que ce sera peut-être la seule et unique fois qu'il pourra la posséder, la faire sienne, et maintenant qu'elle est prête pour lui, rien ne pourra plus l'arrêter.

Une fois dévêtu de son pantalon, de son boxer et en possession d'un préservatif sorti de son portefeuille, il se rallonge sur le corps brûlant de Cara et dépose un baiser sur son front, puis, du plat de sa main, il retire les quelques mèches de cheveux collées sur sa peau moite.

— Ça va toujours, princesse ?

Elle lui décoche un faible sourire, hoche la tête et plonge son regard fiévreux dans le sien. Elle remonte ses bras le long de son dos et fait courir ses doigts dans sa chevelure. Lèvres contre lèvres, leurs langues se mêlent, se goûtent et se savourent avec plus d'intensité. La fougue qu'il y met déroute légèrement Cara. Il soupire, grogne et sa respiration devient sifflante. Ses mains posées sur son cou, elle perçoit l'irrégularité de ses battements de cœur. Elle est consciente de chaque parcelle de son corps magnifiquement sculpté qui se frotte contre le sien. À nouveau, son intimité palpite comme un

appel muet et désespéré à une nouvelle jouissance. Quittant sa bouche, Reed recule, se met en appui sur un genou et sur son coude gauche. Il arrache l'emballage du préservatif de ses dents et l'enfile avec dextérité le long de son pénis bandant si fermement qu'il n'a plus qu'une hâte, lâcher la pression.

Elle le repousse doucement.

— Attends.

— Qu'est-ce que tu fais ? l'interroge-t-il en la voyant s'asseoir et ôter audacieusement le tee-shirt.

Elle se débarrasse dans un même geste de son soutien-gorge.

— Si le vieux pervers veut se rincer l'œil, autant lui donner ce qu'il attend et qu'il y reste dans une crise cardiaque au passage, raille-t-elle, déterminée, sous le regard rieur d'un Reed, impressionné par son courage.

La voir reprendre le dessus sur ses peurs lui réchauffe l'âme et lui confirme que cette fille est décidément faite pour lui.

Assise devant lui, elle porte une attention toute particulière à son sexe en érection. Elle déglutit longuement et, sans s'en rendre compte, elle se lèche la lèvre inférieure sous l'œil brûlant du jeune homme. Du bout des doigts, elle vient lui caresser ses doux testicules et, de son poing resserré autour de lui, elle longe son pénis. Reed frémit, mais lui remonte le menton de son index et plantant ses yeux brillants de désir dans les siens, il la raisonne.

— Pas ici, princesse.

Elle s'agenouille, adoptant la même position que lui. Ils se scrutent, se dévorent des yeux et se désirent silencieusement. Cara trouve finalement une certaine excitation à cette mise en scène lugubre. Elle lui entoure la nuque de ses bras et l'embrasse tendrement pendant qu'il prend en coupe un de ses seins au téton durci et excité. Il lui malaxe, lui caresse délicatement et, tout en quittant la bouche de Cara, il vient le suçoter avant de passer à l'autre et lui accorder autant d'attention.

Sentant son appétence sexuelle grimper de manière exponentielle, il finit par lui agripper les cuisses, les palper et remonter ses mains sur ses fesses afin de plaquer ses fines hanches contre lui. À bout de bras, il la soulève. Surprise, elle lâche un petit cri et l'entoure instinctivement de son corps. Elle est tellement légère que Reed n'éprouve aucune difficulté à la maintenir dans cette posture. Il la positionne de telle façon à pouvoir facilement la pénétrer. Il s'y prépare. Son sexe dressé et calé entre les replis de son intimité, il s'enfonce tout en douceur, millimètre par millimètre, l'écartelant de toute son épaisseur. Dans un gémissement grave, Cara bascule la tête en arrière et ferme les paupières pour profiter de cette sensation exquise. Elle vacille et son esprit part en vrille.

Elle n'aurait jamais pensé avoir envie de lui autant qu'en ce moment. Son odeur, ses caresses, sa bouche, son corps musclé et cette façon qu'il a de l'aduler la transportent au-delà de cette prison. À mi-chemin, Reed perd son self-control. Il a tant besoin de la posséder qu'il frôle la folie. Augmentant la pression de ses doigts sur ses fesses, il l'attire d'un coup sec contre lui pour la combler entièrement. Le geste est si brusque qu'il provoque un claquement de peau. Reed lâche un grognement profond et s'extasie. Elle crie. L'étrange sensation de plaisir mêlé à la douleur ébranle toute sa chair. Reed tremble de tout son être et ne tient plus en place, il veut bouger en elle. Alors, ne faisant désormais plus qu'un, ils s'allongent. Éperdu de désir et encouragé par la gestuelle de Cara, il poursuit ses coups de reins, alternant douceur et brutalité. Il perd rapidement pied. Ses va-et-vient

s'intensifient. Il lui fait l'amour comme si c'était la dernière fois. Il veut la marquer, la graver à jamais. Il n'a jamais autant donné de sa personne et sait pertinemment que son amour pour elle n'en rendra son orgasme d'autant plus explosif.

Leurs regards se verrouillent. Leurs bouches se frôlent, mais ne se touchent pas. Des perles de sueur glissent sur le visage de Reed. Le frottement de son pénis en elle, au fin fond d'elle, rapproche Cara d'un nouvel orgasme. Son corps n'est plus qu'un brasier crépitant. À chaque pilonnage abrupt, elle plante ses ongles dans la chair tendre de ses biceps et accompagne le mouvement du bassin. L'ondulation des hanches de Reed devient plus lente et précise, les menant plus proches du gouffre. Elle sent se déployer en elle le feu et l'extase. Son corps se contracte et les spasmes de la jouissance l'irradient de fourmillements et de pulsations divines. Son orgasme est si intense qu'elle se tord. Son plaisir se répercute sur Reed. Un besoin furieux d'éjaculer s'approprie son corps et son âme. Déposant lourdement son front contre celui de Cara et dans une dernière poussée aussi puissante qu'agile, il éclate à son tour.

Lucas rit à s'en décrocher la mâchoire, encore et encore. Tout ceci est insensé, ce qu'il voit sur ces écrans, ces putain de dix écrans plats suspendus au mur face à lui, est aberrant. Il ne manque aucun mouvement, aucune caresse, aucun coup de reins. Il entend chaque soupir, chaque gémissement, chaque grincement de latte. Celle qui est censée être sa petite amie est en train de se faire baiser par son frère, sous ses yeux. Et le pire est qu'elle prend son pied, alors il rit, encore et encore, plié sur la chaise. Il ne ressent aucune colère, aucune rancœur. Il ne ressent rien. Cela fait des jours, des mois qu'il n'avait pas été dans cet état d'apathie. Ce néant l'a accompagné durant tant d'années qu'il y avait trouvé un refuge et retrouver cet état l'apaise.

Son sourire s'évanouit. Il profite de son bien-être soudain, puis, relevant la tête, il fixe un des téléviseurs et visse son regard sur le visage fiévreux de son aîné.

Le menton calé sur l'épaule de Cara, Reed lui caresse la mâchoire du bout de son nez, il hume son parfum et s'en délecte. L'un contre l'autre, ils reprennent peu à peu leur respiration. Malgré la situation, il est aux anges, et c'est un large sourire aux lèvres qu'il s'enquiert de l'état moral de Cara:

— Ça va ?

Les yeux fermés, elle se contente de hocher la tête. Elle essaie de tout rassembler dans son esprit avant de se prononcer.

— J'aimerais seulement pouvoir quitter cet endroit et vite oublier tout ce qui vient de s'y passer, avoue-t-elle sincèrement en le poussant pour récupérer le tee-shirt et ses sous-vêtements et s'en vêtir à la hâte.

Reed la comprend, mais il se sent quelque peu blessé par ses mots. Il s'allonge lourdement sur le côté et se passe les mains sur le visage. Bien évidemment, elle n'allait pas lui tomber dans les bras après avoir été contrainte de lui donner son corps.

— Ils ne devraient pas tarder...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase qu'ils entendent le verrou de la porte. Cara se recroqueville sur elle-même, se crispe et s'approche de Reed. Un des deux Chinois gagne la pièce sans un regard sur eux. Il dépose le sac de Cara, des vêtements soigneusement pliés et une petite carte sur le bureau, puis s'en va sans un mot en laissant ouvert derrière lui.

Cara se précipite pour récupérer ses affaires et remarque qu'il s'agit d'un jogging gris et d'un tee-shirt blanc, ce qui n'a rien à voir avec la tenue dans laquelle elle était arrivée, mais peu importe, elle a besoin de se sentir à l'aise.

Enfilant son jean, Reed s'approche de la table et jette un coup d'œil par-dessus l'épaule de Cara qui lit la carte.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ta liberté, déclare-t-elle en lui tendant le morceau de papier.

« Prétendre combler ses désirs par la possession, c'est compter étouffer le feu avec la paille. »

Bien à vous, belle Cara. Désormais, Reed est un homme libre.

San Do. »

— Allez-vous faire foutre ! s'écrie-t-elle en direction des caméras.

Une fois habillés, ils s'engagent dans le couloir, pressés de pouvoir enfin refermer la porte sur ce cauchemar.

— Attends ! Attends, s'alerte Cara en retenant Reed par le bras. Lucas ! Il faut retrouver Lucas.

Il grogne.

— Je m'occuperai de Lucas après !

— Où est-il ?

— Pas loin...

— On doit le retrouver. On ne peut pas le laisser là.

— NON, Cara ! ON ne doit rien faire... JE vais te ramener chez ta copine, et après, JE m'occuperai de lui.

— Pourquoi ? Non !...

— Cara, s'énerve-t-il. Tu veux rester ici ?

Elle secoue vivement la tête. Bien sûr que non, elle ne veut pas s'éterniser ici, mais elle ne veut pas non plus abandonner Lucas.

— Alors partons, et vite !... Je réglerai l'affaire « Lucas » plus tard.

Elle s'arrête.

— Reed ! Nous avons peut-être eu un rapport sexuel ensemble, mais Lucas reste mon petit ami. Alors, NON, je ne partirai pas sans lui.

Il fait demi-tour et vient planter ses yeux dans les siens en apposant ses mains sur ses épaules, puis, d'un ton bourru, il lui explique :

— Bon sang ! Cara ! Ouvre les yeux ! Lucas a sûrement rien loupé de ce que nous avons fait ! Tu crois qu'il va te sauter dans les bras et te dire combien il t'aime et blablabla... Que vous allez vous retrouver pour vivre une belle et grande histoire d'amour, comme si de rien n'était... ? Hein ? Arrête de faire l'autruche !

Furieuse, elle lui décoche une nouvelle gifle.

— À qui la faute ?

Il recule et soupire en fermant les yeux, puis il reprend sa marche en secouant la tête. Il bouillonne de rage, mais il se maîtrise. Son objectif premier est de ramener Cara saine et sauve chez Jenyfer, puis de sortir son frère de là. Il sait que l'affrontement sera inévitable et veut épargner Cara.

Au bout du couloir, il ouvre la porte et fait signe à Cara de s'activer. Ils ne rencontrent pas âme qui vive jusqu'à arriver aux abords de la voiture. Dehors, quelques badauds se promènent sur les quais. Toute trace de combat clandestin a disparu du hangar lugubre. L'endroit semble désaffecté et laissé à l'abandon depuis des années.

Après avoir ruminé les récents événements, elle s'excuse :

— Reed, je suis désolée.

Elle n'est pas la seule à avoir vécu une soirée infernale, et elle n'aurait pas dû le gifler.

— Tu n'as pas à t'excuser... Oublie ! grommelle-t-il. Oublie tout. Ce n'est pas ce que tu voulais ?

— Oui ! Je veux oublier cette fichue soirée de merde et...

Elle percute qu'il est d'une humeur noire depuis qu'elle lui a communiqué son désir d'effacer la soirée de sa mémoire au plus vite.

— Oh ! Reed, je suis navrée. Tout à l'heure, je ne voulais pas dire que je souhaitais oublier ce que nous avons fait, mais...

Il lui coupe prestement la parole.

— Ne te fatigue pas, je comprends. Tu as été contrainte et forcée. Tu ne voulais pas coucher avec moi, j'ai compris, d'accord ? Alors, n'en parlons plus. Je vais te ramener chez ton amie. Je vais m'occuper de mon frère. Et toi, tu pourras me zapper de ta vie et poursuivre ta paisible et gentille existence.

— Reed... commence-t-elle, mais elle ravale ses mots tant le regard qu'il lui jette est froid.

Elle ne veut pas le « zapper », comme il dit. À vrai dire, elle ne sait plus trop que faire. Elle s'est disputée avec Lucas. Et ce soir, elle vient de coucher avec son aîné. Malgré les circonstances, elle a apprécié. Reed est un bon amant, ça, elle ne peut le nier. Elle ne peut pas non plus réfuter qu'elle nourrit des sentiments pour lui, alors rien que le fait de l'imaginer à jamais loin d'elle lui noue l'estomac.

— Écoute, Cara. Je sais que le moment est mal choisi, mais va falloir que tu fasses un choix, lui ou moi ?... Si tu le choisis lui, je te promets de vous laisser tranquilles et de m'éloigner de vous, mais... mais, je suis au regret de te dire que ce qu'il s'est passé ce soir entre nous était tout sauf anodin, que ce soit pour moi... ou pour toi !... Alors, tu peux peut-être te voiler la face et continuer à nier la réalité, mais tes regards, tes baisers, tes caresses et ta façon d'avoir été réceptive aux miennes me prouve que tu n'es pas indifférente.

Il s'interrompt en reportant son attention sur une porte en fer qui s'ouvre, non loin d'eux, derrière Cara. À bout de forces, Lucas en sort, titubant. Il se maintient le ventre. Passé à tabac, il souffre le martyr.

Entendant claquer le fer, Cara se retourne et accourt vers lui.

— Lucas !

À sa hauteur et, sous l'œil attentif de Reed, elle passe instinctivement ses bras autour de sa taille afin de le soutenir. Il se tortille mollement.

— Lâche-moi. Je peux me débrouiller seul, dit-il d'une voix rauque.

— Tu tiens à peine debout.

Il peste en plantant un regard noir dans ses yeux.

— Lâche-moi, merde !

Elle s'exécute non sans inquiétude et non sans peine. Une vive douleur lui tord l'estomac quand elle l'entend lui parler de la sorte.

— Oh ! intervient Reed. Calme-toi !...

Ralentissant sa marche, Lucas jette un coup d'œil sombre aux deux amis. Sur le qui-vive, Reed s'attend à l'inévitable affrontement. Les regards des deux frères se croisent. Lucas s'avance encore

d'un pas lourd vers son aîné. Le temps semble s'arrêter autour d'eux. Ils se fixent, s'affrontent silencieusement. Ce face à face fraternel n'a rien de bienveillant. Cara le remarque. Vont-ils encore se battre ? Elle en a ras-le-bol de cette perpétuelle rancœur entre eux. Elle s'approche de Lucas et pose sa main sur son avant-bras.

— Les garçons... arrêtu...

La violente gifle que lui envoie Lucas la fait taire. Elle vacille sous le choc et tombe à terre. Dans la foulée, Reed se précipite sur son cadet pour lui agripper le col de son tee-shirt. Il hurle. Lucas se défend d'un coup de poing en plein menton. Reed percute la carrosserie de la Mustang, sonné.

— Vous deux ! fulmine Lucas. Ne m'approchez plus JAMAIS ! Vous entendez... JAMAIS.

— BORDEL DE MERDE, Lucas ! Tu crois qu'on avait le choix ?...

Lucas revient en force sur son aîné en le pointant du doigt.

— TOI !... Alors, toi, surtout, tu fermes ta gueule, O.K. ? Si un jour, tu recroises ma route, je te pourrirai la vie, tu m'entends ?

— Lucas...

— TAIS-TOI ! vocifère-t-il en se brisant la voix. Je foutrai ta vie en l'air autant que tu as bousillé la mienne.

— Je ne t'ai pas...

— TA GUEULE !... Tu n'aurais jamais dû partir et me laisser seul. Tu n'aurais jamais dû tuer Robert. JE VOULAIS LE FAIRE !... Mais NON ! Monsieur m'en a empêché. Il t'a toujours aimé davantage que moi, de toute façon. J'étais insignifiant à ses yeux... Il n'y en a toujours eu que pour toi!...

Les paroles de Lucas deviennent de plus en plus incohérentes ; Reed peine à comprendre.

— Tu te souviens ?...

— Bien sûr ! Abruti ! Je n'ai jamais rien oublié... Je voulais que tu t'excuses, que tu te mettes à mes pieds, que tu me supplies de te pardonner...

— Que je te supplie de me pardonner quoi ?

— IL T'AIMAIT, ET MOI NON !

Reed est abasourdi. N'ont-ils pas eu la même enfance ?

— Il me violait, Lucas. Il nous frappait... Il ne nous « aimait » pas... tente-t-il de le raisonner. Ce n'était pas de l'amour...

— FERME-LA !... hurle-t-il en le frappant une nouvelle fois.

Lucas recule. Il pivote. Voir son frère lui donne la nausée. Cette haine, cette hargne qu'il a toujours ressenties envers lui l'asphyxient. Il veut le faire souffrir comme lui a souffert pendant toutes ces années. Mais, ce soir, il est exténué. Il n'a qu'un souhait : s'étendre, dormir, et ne plus rien ressentir.

Sous le regard de Cara, pétrifiée, et de Reed qui encaisse le nouveau coup de poing, Lucas s'éloigne dans la pénombre, tel un zombi errant.

La ferme Hamilton, Août 1999.

— Oh, le morveux ! Où est ton frère ? demande Robert en pénétrant dans la cuisine.

Accoudé au plan de travail central, Lucas finit son petit-déjeuner. Plongeant sa cuillère dans le bol de céréales et la tournant, il fixe son verre de jus d'orange sans répondre.

— Hé ! Je viens de te poser une question !...

Lucas hausse les épaules. Mc Garret sort une bière du frigo et, la décapsulant, il s'appuie contre l'évier.

— T'as perdu ta langue ?

Hier soir, Reed et Robert se sont encore battus. Son aîné, du haut de ses dix-huit ans, devient de plus en plus fort. Et Robert peine à le maîtriser. Il est maintenant obligé de l'attacher et de le menacer de s'en prendre à son cadet pour qu'il se taise.

Reed a passé la nuit à pleurer. Ils sont dans la même chambre et les pleurs de son aîné l'ont agacé. Pourquoi pleure-t-il ? Lucas ne comprend pas. Il aimerait être aimé, lui aussi. Il aimerait que Robert lui dise tout ce qu'il dit à Reed. Il aimerait avoir toute son attention. Depuis qu'ils sont enfants, il n'y en a toujours que pour lui. « Tu es magnifique, petit... », « Viens ici, mon grand... », « Assieds-toi sur mes genoux... », « Tu aimes mes caresses ? »... Lucas aussi aimerait recevoir des caresses. Il a beau s'en prodiguer tout seul, il voudrait qu'on le lui fasse comme dans les vidéos qu'il a regardées dans la chambre de son beau-père en l'absence de Mc Garret et Reed.

— Tu réponds, morveux ?... Où est Reed ?

— Je ne sais pas, articule-t-il doucement en lorgnant le porte-couteau.

— Tu ne sais jamais rien de toute façon. Tu ne sers à rien, ricane Robert avec une voix qui dégouline de sarcasme. T'as beau avoir les yeux d'ta mère, t'es qu'un poids mort que j'trimballe depuis des années.

Robert se redresse et, se grattant l'entrejambe, il fait un pas vers Lucas qui courbe le dos, le regard toujours fixé sur les couteaux.

D'une voix à peine audible, il marmonne :

— Ne parle pas de maman.

— Oh, mais c'est qu'il se rebelle, le morveux...

Ayant anticipé ce geste depuis quelques minutes, Lucas attrape un couteau et le retourne contre son beau-père qui ne voit pas venir le coup, vu qu'il s'enfilait une goulée de sa bière. Plantant la lame dans son abdomen, Lucas décharge toute sa haine et sa démence. La Budweiser tombe sur le plancher et se brise avec fracas. Les yeux exorbités, Robert ne bouge plus. Il s'est figé. Toutefois, un son étranglé sort de sa gorge. Reportant lentement son regard vitreux sur son assaillant, Robert ramène ses mains sur le manche du couteau. Lucas le devance de peur qu'il l'agresse à son tour. De toutes ses forces, Lucas le bouscule en arrière. Le blessé perd l'équilibre, glisse sur le liquide et les bouts de verre éparpillés au sol, puis heurte l'évier de l'arrière du crâne. Perdant connaissance, Robert s'effondre. Lucas ne prend pas la mesure de son geste et exulte en silence. Il éprouve une sensation de toute-puissance. C'est la première fois de sa vie qu'il éprouve cela. Il sourit. Mais son sourire s'évanouit lorsqu'il entend la porte de la grange s'ouvrir. Son grand frère est de retour de sa virée matinale. Comment va-t-il expliquer ce geste ? Comme à chaque fois qu'il veut attirer l'attention de son aîné, il va devoir feindre d'avoir été battu.

Il se précipite sur le corps inconscient de son beau-père. Il se dépêche de lui ôter sa ceinture. Il

se dévêt de son tee-shirt et commence à se flageller avec la sangle. Les coups n'étant pas assez énergiques pour être convaincants, il est obligé de dégoter en vitesse une autre solution. C'est urgent, il entend le fracas de la porte de la grange qui se referme ; son frère va débouler ici d'une minute à l'autre. Lâchant la ceinture, il prend un autre couteau, se tord et dirige la lame sur son dos. L'enfonçant légèrement dans sa propre chair, son visage se déforme de douleur. Il entend les pas de Reed sur les marches du perron. Reed va pénétrer dans la maison d'un instant à l'autre. Il se baisse et se cache derrière l'îlot central. Au moyen de son vêtement, il essuie le second couteau et le fait glisser sous les éléments de cuisine. Prêt à recevoir tout le soutien, l'affection et l'amour de son frère, il fixe un point droit devant lui et force ses larmes.

— Lucas ! s'écrie Reed en ouvrant brusquement la porte, où t'as foutu mon VTT ?

Reed se baisse sur Cara, inquiet.

— Hé ! Ça va ?

Il lui tend la main pour l'aider à se relever, mais elle ne bouge pas. Elle est choquée.

Leur histoire va-t-elle se terminer sur une gifle ?...

Elle ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort. Il s'accroupit et vient caresser sa joue, mais elle ne se laisse pas faire et lui envoie valser la main. Il ne réitère pas son geste. Elle a besoin de digérer la baffé et ce qu'elle vient d'entendre, suppose-t-il.

— Je ne comprends plus rien, dit-elle en reniflant.

Elle lutte pour cacher sa peine et sa désillusion vis-à-vis de Lucas.

Comment a-t-il pu la frapper ? Comment a-t-il pu lui mentir à ce point ? Il se souvenait de tout... Et il ne lui a rien dit, alors qu'elle s'inquiétait pour lui. Comment est-ce possible ? Elle s'est trompée sur toute la ligne. Elle ne peut accepter de s'être laissé manipuler par un menteur.

— Moi non plus...

— Il a peut-être dit ça parce qu'il était blessé de nous avoir vus...

— Non, Cara ! Nous n'y sommes pour rien. Il a vécu la même chose que moi. Du moins, il a assisté à ce qu'il me faisait ; il n'a pas le droit de dire ce genre de choses.

Après un instant de lourd silence, elle plante ses yeux larmoyants dans les siens et le supplie :

— Reed ! Je veux partir d'ici...

Il lui tend à nouveau la main.

— Allons-y. Je te ramène chez ta copine...

— Non ! refuse-t-elle en attrapant toutefois sa main tendue.

Il l'aide à se redresser et, une fois sur pied, il maintient son équilibre tant elle tangué. Elle semble à bout de forces et tellement fragile...

— Ramène-moi chez toi.

— Tu...

— S'il te plaît, insiste-t-elle. Jenyfer va me poser des tonnes de questions, et je n'ai pas envie d'y répondre. Je n'ai pas envie de parler.

— D'accord.

Concentré sur sa conduite, Reed ne dit plus un mot. Égarée dans ses pensées, Cara regarde défiler le paysage urbain, son portable à la main. Elle vient d'envoyer un SMS à Jenyfer pour ne pas qu'elle s'inquiète de son absence. Mais, épuisée par les événements, elle s'assoupit sous l'œil protecteur de Reed.

Il ne comprend plus rien. Que s'est-il passé sur ces quais ? Son frère a-t-il perdu la raison ? Pourquoi éprouve-t-il tant de désespoir face à la mort de leur beau-père ? Cet homme n'était qu'un pervers pédophile doublé d'un ivrogne... Quant au sujet « Cara », il n'arrive tout simplement pas à déterminer ce qu'il ressent exactement. Il l'aime plus que tout. Il en a toujours été ainsi, mais, à deux

doigts de pouvoir enfin vivre ce dont il a toujours rêvé, les choses ne se passent pas comme il l'aurait souhaité. Il aimerait pouvoir tout reprendre à zéro.

Sur cette dernière réflexion, il décide de faire ce qui pourrait s'avérer une énorme erreur ou, au contraire, pourrait changer la donne. Il a besoin de se ressourcer, d'y voir plus clair. Il ne connaît qu'un seul endroit où il peut retrouver sa sérénité intérieure.

À un croisement, il choisit d'emprunter l'itinéraire de l'Hudson River pour la traverser et partir en direction d'Albany et des Green Mountains.

Tant pis, elle lui en voudra sûrement de l'avoir « kidnappée », mais il veut se retrouver loin de tout et avec elle. C'est son ultime chance, sa dernière carte.

Au bout d'une trentaine de minutes de route, Cara manifeste les premiers signes de son réveil. Reed se prépare à un conflit imminent. Elle gigote sur son siège et gémit avant d'ouvrir lentement les paupières. Elle lui lance un regard ensommeillé avant de le reporter vers l'extérieur et de remarquer qu'ils roulent en rase campagne.

S'étirant, elle demande.

— On est où ?

Son visage se renfrogne peu à peu.

— De retour parmi nous, princesse ? dit-il, dans l'espoir d'esquiver l'irréversible prise de tête.

Mais elle s'entête en se redressant sur son siège.

— Reed ! On est où, là ?

— Plus à New York, en tout cas !

— Merci ! J'avais remarqué...

— On part en vacances pour quelques jours.

— Bon sang !... Reed ?... Je n'ai pas envie de m'énerver maintenant. Je suis exténuée, j'aimerais pouvoir dormir dans un bon lit ! Alors, de grâce, où que nous allions, je m'en fiche, mais dis-moi que ce n'est pas loin ?

Il ralentit et se tord pour récupérer une couverture sur la banquette arrière à bout de bras, puis il la lui tend :

— Allonge le siège et couvre-toi. On en a pour plusieurs heures.

Elle soupire et, malgré son agacement, elle obtempère. Elle n'a vraiment plus la force de se battre ce soir. Elle abaisse le siège et tente de trouver une position confortable en se recroquevillant dans la couverture.

— Ne crois pas t'en tirer si facilement, raille-t-elle en esquissant un léger sourire paresseux avant de fermer ses paupières lourdes de sommeil et de se laisser bercer par le balancement et le vrombissement du véhicule.

Reed rit doucement et baisse le volume du poste radio, puis se concentre à nouveau sur la route.

Un silence pesant a envahi l'habitacle, Cara s'éveille. Ouvrant peu à peu les yeux, elle s'aperçoit rapidement que la voiture est arrêtée et qu'elle est seule. Elle se redresse et scrute les alentours. Ils sont sur une aire de repos au milieu d'une vaste étendue de sapins. Seule la lumière rouge du néon du complexe routier transperce l'obscurité de la nuit. Elle balaye du regard le parking de gravier à la

recherche de Reed. Ne le trouvant pas, elle s'extirpe hors du véhicule, toujours emmitouflée dans la couverture. Elle fait quelques pas en direction de l'établissement quand il en sort les bras chargés de bouteilles d'eau et de sachets.

— Réveillée, princesse ?

— Arrête de m'appeler comme ça...

— Réveillée... et de mauvaise humeur, constate-t-il, sur le ton de la plaisanterie.

Il la contourne, dépose sa charge sur le toit de la Mustang et s'adosse à la carrosserie. Croisant les bras et les jambes, il attend la sentence.

Perturbée par son regard insistant et un tantinet goguenard, elle demande :

— Quoi ?

— J'attends...

Elle écarquille les yeux, perplexe.

— Et... je peux savoir ce que tu attends ?

Il hausse une épaule.

— Vas-y, défoule-toi ! Insulte-moi... Engueule-moi... Dis-moi à quel point je suis chiant, casse-pied et un emmerdeur de première de t'avoir kidnappée et emmenée loin de New York... Je ne sais pas, moi, mais vas-y, lâche-toi. J'attends. Je suis prêt.

Elle enroule les pans de la couverture autour de ses bras et pose ses mains sur ses hanches.

— Non !

— Non ?

— Non, ça te ferait trop plaisir !

Reed émet un léger rire, amusé. Il s'attendait exactement à cette réplique de la part de Cara.

— Puis, tu viens de parfaitement résumer le fond de ma pensée, alors je n'ai rien à ajouter.

— D'accord. Alors, en route ! dit-il en se redressant et extirpant les clés de voiture de sa poche.

— Attends !... Où va-t-on ?

— Au chalet.

— Ton chalet dans les Green Mountains ?

— Bingo !

— Pourquoi ? Que veux-tu qu'on fasse là bas ?

Sans lui répondre, il se tourne et fouille dans les sacs pour en sortir une paire de chaussures de randonnée.

— Tiens. Enfile ça.

— C'est quoi ? dit-elle spontanément en lorgnant la paire qu'il lui tend.

Il rit.

— Des chaussures...

Elle insiste sans prêter attention à sa moquerie.

— Pourquoi ?

Il perd patience.

— Bon ! Attrape-les et mets-les ! À moins que tu préfères rester en talons avec ton jogging...

— Tu m'as acheté des chaussures ? relève-t-elle, étonnée, en s'en saisissant.

Elle est attendrie et se l'avoue en son for intérieur.

— Non, non... Je les ai trouvées en fouillant les poubelles. Allez... Hop ! En voiture.

Ne prêtant aucune attention à ce nouveau sarcasme qui la fait tout de même sourire, elle s'en chausse hâtivement. Ne plus avoir les pieds à l'étroit est un bonheur sans nom.

— Alors, qu'allons-nous faire dans ton chalet ?... Pas de la randonnée, j'espère ? Je ne suis pas une adepte de ce sport.

Il ouvre la portière arrière et y jette les bouteilles ainsi que les sachets. Un petit sourire mesquin se dessine sur le coin de sa bouche.

— Ah, ça, ça dépendra de toi, ricane-t-il. Mais je suis certain qu'on pourra trouver d'agréables occupations tout aussi sportives... (Il prend un air rêveur.) Seuls... tous les deux... au milieu de nulle part... nus au bord de la rivière...

Il ponctue sa phrase en haussant plusieurs fois les sourcils.

— Reed !

— Je plaisante, Cara ! Relax. Un peu de calme, de solitude loin de tout et de tout problème nous fera le plus grand bien, non ?

Elle souffle.

— Et si moi, je ne veux pas aller là-bas ?

— C'est simple : ne viens pas.

Il s'assied au volant avant de refermer la portière et de démarrer.

Toujours dans la même position et dépitée, Cara n'en revient pas. Elle aurait finalement dû l'insulter. Elle déteste qu'on lui force la main, mais, évidemment, avec lui, rien ne se passe comme elle l'entend. Refusant de reprendre place dans la voiture, elle est estomaquée de voir Reed prendre la direction de la sortie, la laissant plantée là au beau milieu du parking en pleine nuit.

Il sort son bras par la vitre et la salue d'un geste de la main. Elle croit d'abord à une blague, qu'au bout du terre-plein de gravier il s'arrêtera et fera demi-tour, mais elle tombe des nues en le voyant s'engager sur la route et s'éloigner jusqu'à disparaître derrière la butte.

— Non, mais je rêve ! Quel abruti !... Quel enfoiré ! Je vais le tuer !...

Son sac ? Il est parti avec son sac à main, et... son portable. Elle est prête à hurler et taper des pieds telle une petite fille capricieuse, mais elle jette un coup d'œil vers l'épicerie de nuit. Derrière la vitrine, le caissier l'observe et, à en décrypter les traits de son visage, il se moque ouvertement d'elle et de la situation ridicule dans laquelle elle s'est fourrée.

— Parfait ! se dit-elle. Oui ! Vraiment parfait ! Je passe la plus merdique des nuits !

Lorsqu'elle se décide enfin à gagner la petite supérette pour demander de l'aide, une voiture arrive. Éblouie par les phares, elle ne remarque pas de suite qu'il s'agit de Reed. Il se gare à ses côtés et, avec un large et magnifique sourire un tantinet taquin, il lui fait signe de monter. Vu qu'elle reste figée avec d'évidentes envies de meurtre, il s'étire sur le côté passager pour lui ouvrir la portière.

— Allez monte, Cara ! On a encore deux bonnes heures de route.

— Je te hais, Reed ! Je te maudis ! Ne m'adresse plus jamais la parole ! Tu n'es qu'un abruti, un

crétin sans cervelle, un imbécile fini !

Elle claque la portière en reprenant place sur le siège.

— Ah !... s'enthousiasme-t-il en ricanant. Enfin de doux mots d'amour ...

Elle le fusille du regard avant de détourner les yeux vers l'étendue de sapins qui défile à nouveau devant elle.

— Ferme-la !

Il rit à s'en décrocher la mâchoire.

Après plusieurs kilomètres dans un silence pesant, Reed rallume le poste radio. Il est épuisé et a besoin de distraction pour garder les yeux ouverts. La route est encore longue et la petite entêtée à ses côtés ne descelle pas ses lèvres pincées depuis tout à l'heure. Elle boude. Il change de station. Le coin étant perdu au milieu de nulle part, il ne capte que d'atroces grésillements ou des débats politiques qui ne pourraient que l'endormir davantage.

— Tu peux ouvrir la boîte à gants et me sortir un CD, s'il te plaît ?

Elle ne bouge pas. Il réitère sa demande d'une voix plus douce en y ajoutant qu'il a besoin de musique pour se tenir éveillé. Elle s'exécute et fouille. Elle en sort quatre CD : un album des Pixies, King of Leon, Awolnation et The Killers. Le style musical de Reed n'étonne pas Cara. D'ailleurs, un léger sourire se dessine sur son visage lorsqu'elle lui tend les albums pour qu'il fasse son choix.

— Quoi ? l'interroge-t-il en la voyant sourire.

Il lui désigne le CD des The Killers, en le pointant du doigt. En guise de réponse, elle hausse simplement les épaules, puis insère le CD dans la fente du lecteur. Aux premières notes de musique, Reed commence à tapoter le volant, mais sélectionne un autre titre et recommence. Puis il se met à chanter le refrain en remuant sur son siège et battant la mesure :

— *Well somebody told me... ♪ ... You had a boyfriend... ♪ Who looks like a girlfriend ... ♪*

Cara ne peut s'empêcher de rire. Il chante faux, vraiment très faux. C'est un enfer acoustique. Surtout, qu'il y va de bon cœur. Elle s'était pourtant interdit de lui adresser la parole, mais là, c'est un supplice pour ses oreilles.

Elle hurle pour couvrir la musique :

— S'il te plaît, arrête ! Arrête de chanter !

Sa petite parade pour la pousser à sortir un mot marche à merveille, il rit :

— Ah ! Ça y est, tu me parles à nouveau ?

— Ai-je le choix ? Tu chantes comme une casserole, mes tympons ont failli exploser. Puis, à quoi bon rester muette ?

— Boh ! Tu aurais pu passer cette semaine sans prononcer un mot, aucun problème pour moi.

— Quoi ?!? Une semaine ? s'étouffe Cara. Tu veux rester UNE semaine là-bas ?

— Cela dépendra de toi...

— De moi ? Encore...

— On y restera tant que tu me feras la tête.

— Sérieusement, Reed, tu m'énerves ! Arrête de me forcer à jouer à tes petits jeux à la con.

— Te forcer ? reprend-il dans un sourire.

— Oui ! Parfaitement : me forcer !

— Je ne te force à rien. Si tu n'avais pas voulu venir, tu m'aurais planté à la supérette.

Voyant qu'elle l'interroge du regard, il poursuit :

— Oui, tu aurais pu récupérer ton sac, ton portable et tu aurais pu appeler un taxi pour rentrer, pas

vrai ?

Elle est prête à nier, mais se ravise.

— Tu me fais tourner en bourrique ! s'exclame-t-elle, excédée, en croisant les bras contre sa poitrine et se tournant vers l'extérieur pour ne surtout plus l'avoir dans son champ de vision.

Il a raison et cela l'agace.

— Tu vois ? J'ai raison.

Cara secoue la tête, dépitée. Arrive-t-il à lire dans ses pensées ?

— Tu es naze et agaçant !

— Alors, pourquoi tu souris ?

— Je ne souris pas !

— Si ! Tu souris.

— C'est faux !

— Si ! Si...

À court de repartie, elle lui tire la langue en tentant de réprimer le sourire nerveux qui se dessine sur son visage, puis elle éclate d'un rire vif.

Les minutes, les heures et les kilomètres défilent. Déjà, les premiers rayons du soleil illuminent le ciel. Cara s'assoupit de temps à autre et ne peut que constater, à chaque réveil, que le décor change du tout au tout. La rase campagne, les champs cultivés, les prairies laissent place à des vallées, à des hautes collines, des forêts, puis des montagnes. Ils traversent quelques petits villages encore endormis aux maisons typiques de la région avec leur bardage de bois blanc et de charmantes petites chapelles assorties.

Une légère brise rafraîchit sa joue. Malgré l'envie de prolonger son sommeil, Cara ouvre lentement les paupières. Quelque chose a changé depuis cette nuit. Elle n'est plus à l'étroit dans la voiture. C'est confortable. Elle s'étire et sa vision s'éclaircit. Ses yeux suivent le mouvement fluide et léger du voile blanc qui entoure ce vieux lit à baldaquin.

Elle rassemble tous les éléments de sa soirée, de sa nuit et se souvient de l'endroit où elle se trouve. De ses coudes, elle se redresse pour inspecter les lieux. Le drap de coton fin glissant sur ses jambes, elle s'aperçoit qu'elle ne porte plus que son tee-shirt ainsi qu'heureusement ses sous-vêtements et peste déjà contre Reed. Il n'a pas pu s'empêcher de la déshabiller durant son sommeil. En dépit de cette constatation qui devrait l'irriter, elle sourit.

Détaillant les alentours, elle s'assoit dans le lit. Le chalet est plutôt petit et rustique, néanmoins, il a beaucoup de charme. Il n'y a qu'une seule et unique pièce. Le lit trône au cœur. L'espace « salle de bain », sur sa droite, est simplement isolé par une petite palissade de planches. En face d'elle, le coin cuisine est disposé contre le mur sous une petite fenêtre, l'unique de l'habitat, d'ailleurs. Une imposante cheminée en pierres s'étend sur le mur de gauche et diffuse une odeur de cendres froides dans l'atmosphère. Elle doit être le soleil de cette cabane lors des rudes hivers de la région. Sur le côté, elle découvre une petite porte qui doit sans doute ouvrir sur les toilettes. Aucune décoration sur les murs de rondins dont la couleur brunâtre confère une chaleur intime et douce, quoiqu'un peu sombre, à la pièce. L'unique concession à la décoration de l'ensemble consiste en une guitare

suspendue près de la porte d'entrée. Il n'y a aucun tapis, aucun autre meuble, à part un vieux canapé troué.

Il l'a amenée chez lui, dans son refuge, le seul endroit précieux à ses yeux, la retraite où il se retire pour échapper à ses tourments. Son esprit s'égaré sur la cabane de leur enfance, minuscule, bien sûr, mais qui ressemblait vaguement à celle-ci au travers de leurs yeux d'enfants.

Un courant d'air frais la sort de sa rêverie nostalgique. Il provient de la porte d'entrée, grande ouverte. Elle n'entend aucun bruit, seuls le chant des oiseaux et le vent dans les arbres à peine perceptible perturbent le silence.

Elle se lève et traverse en quelques pas la petite pièce. Elle se retrouve alors sur une large terrasse en bois où sont disposées une table et deux chaises vides. Reed n'est pas là. Elle espère qu'il ne l'a pas abandonnée, ici, au milieu de cette nature sauvage.

Elle le cherche du regard, mais ne voit que la forêt humide et dense qui l'entoure. Ses uniques voisins sont de hauts arbres, des fougères et d'immenses plantes vertes. Cara reporte son attention sur la rivière dont le courant bourdonne en une douce mélodie apaisante se frayant un passage autour de grosses pierres polies par l'eau depuis l'aube des temps.

Admirant la beauté du paysage, Cara s'avance et s'assied sur le bord de la terrasse, les jambes dans le vide, à côté de l'escalier qui descend sur un petit terre-plein de galets et de terre sablonneuse s'engouffrant sous l'eau après deux ou trois mètres.

C'est en s'asseyant qu'elle l'aperçoit, au loin. Dos à elle et immergé jusqu'aux genoux, Reed marche lentement dans l'eau, la tête baissée et uniquement vêtu de son boxer noir. Il semble s'être baigné. Ses épais cheveux ébène sont mouillés et de fines gouttelettes reflétant la lumière du soleil ruissellent le long de son dos. Cara l'observe un bon moment et s'en délecte : le corps de cet homme ferait pâlir de jalousie n'importe quel mannequin. Elle remarque un hématome sur son flanc gauche, relief de son combat de la veille. Il est si sombre que la couleur s'harmoniserait presque avec son tatouage. En pensant à la soirée de la veille et en se remémorant certaines images, une vive chaleur emplit ses entrailles. Cependant, elle regrette que les choses se soient passées ainsi. Dans ses fantasmes les plus intimes, elle aurait aimé qu'il en aille autrement, que cela soit réfléchi, désiré et qu'aucune étape ne soit grillée. Avec Lucas, elle s'est précipitée. Il était resté fidèle au jeune garçon qu'elle avait quitté à l'époque, doux et attentionné, ce dont elle avait besoin ces derniers temps. Avec Reed, elle aurait voulu prendre son temps. Creuser plus profondément sa carapace afin d'y rencontrer l'homme qu'il semble dissimuler derrière ce mur de blessures et pouvoir, peut-être, entamer quelque chose avec lui...

Tenant de garder l'équilibre sur les galets glissants de la rivière, Reed se perd dans le fil de ses réflexions. Il a très peu dormi. Après leur arrivée au chalet, il a déposé Cara dans le lit. Elle dormait d'un profond sommeil. Il s'est allongé à ses côtés après lui avoir ôté chaussures et pantalon, puis il l'a contemplée un long moment avant de s'endormir. Mais un cauchemar l'a réveillé d'un bond.

Immobile dans l'eau, ses yeux suivent une truite fario. Elle lui passe entre les jambes. Il se retourne et levant le regard, il aperçoit Cara tranquillement assise sur les rebords de la terrasse. Elle l'épie. Sans plus attendre, il la rejoint, le sourire aux lèvres.

— Bien dormi, princesse ?

Elle hoche la tête. Il se poste devant elle, entre ses jambes qu'elle balance lentement. Posant ses mains de part et d'autres des cuisses de Cara, il se penche pour lui donner un baiser sur la joue. En se

redressant, il remarque le portable dans ses mains.

— Ce n'est pas la peine de le trimbaler partout. Il n'y a pas de réseau, ici.

— Je souhaitais simplement savoir l'heure, lui explique-t-elle en jetant un coup d'œil tendu sur les mains du jeune homme qui remontent doucement le long de ses cuisses.

Elle déglutit et ses poils se hérissent sur leur passage.

— Tu avais raison, le coin est magnifique, poursuit-elle en essayant d'évincer les sensations procurées par cette simple et innocente caresse.

Il remonte ses doigts sur ses hanches, lui empoigne fermement la taille et, promptement, il la soulève sans douceur. Surprise, elle lâche un petit cri. Les bras autour de son cou et les jambes croisées, elle se cramponne à lui.

— Reed ! Tu es trempé et arrête de me porter tout le temps. Je sais marcher, tu sais ?

Il rit et commence son ascension des escaliers.

— J'arrêterai quand tu arrêteras de m'arrêter.

Cara fronce les sourcils, mi-amusée, mi-perplexe.

— C'est très profond, ce que tu dis.

— Je suis toujours très profond, le matin, réplique-t-il en accompagnant sa parole par un clin d'œil taquin.

Elle ricane et lit une nouvelle fois l'heure sur son téléphone.

— Il est midi passé !

— Arrête de regarder l'heure et profite de l'instant présent, tu veux ?

— J'arrêterai de regarder mon portable quand tu arrêteras de me dire d'arrêter.

— O.K. ! Je renonce.

Ils gagnent le chalet.

— Tu veux déjeuner ? demande-t-il.

— Oui. Je meurs de faim.

Il la laisse glisser de ses bras, se penche pour ouvrir le gaz et allumer la petite plaque à cuisson de camping.

— Tu me donnes la cafetière, s'il te plaît ? la prie-t-il en tendant le bras.

— Où est-elle ?

Il se tourne vers Cara et hausse un sourcil, interloqué.

— Devant ton nez.

Elle pointe son doigt vers une sorte de théière en métal.

— C'est ce machin-là ?

— Oui ! Ce machin-là s'appelle une « cafetière italienne ». Très pratique quand on n'a pas d'électricité, ricane-t-il en attrapant ledit objet.

— ... Sinon, dans le monde moderne, on a inventé le café soluble...

— Houla !!! Quelle infamie ! Ne compare jamais MON café à cette merde en dosette.

Cara rit et fouille dans les sachets posés sur le meuble. Elle en sort du pain brioché et un pack de jus d'orange.

Il lui indique :

— Les tasses sont dans le placard au-dessus de toi.

Comme elle marque une pause d'hésitation, il poursuit :

— Tu sais, les petits récipients avec des anses qui servent en général à...

Elle l'interrompt par une bourrade du coude dans le ventre avant d'aller placer le tout sur la table.

Il rit de sa boutade et laissant le café se faire, il rejoint Cara à l'extérieur. Concentrée, cette dernière remplit les verres. Il se cale derrière elle et glisse un bras autour de sa taille, sans qu'elle ne rechigne, avant de lui décaler les cheveux sur le côté. Avec beaucoup de douceur, il dépose ses lèvres sur son cou. Ce geste aussi intime que surprenant, la déroute totalement. Elle ferme les yeux et se livre à une véritable lutte intérieure. Son corps réagit et en redemande. Son esprit, lui, se révolte et tire la sonnette d'alarme.

Elle se plaint dans un soupir.

— Ne fais pas ça, Reed, s'il te plaît.

— Hum... Je ne fais absolument rien, murmure-t-il en souriant contre sa peau et continuant d'effleurer de sa bouche la courbe de son épaule.

— Reed ! Stop...

Elle le bouscule légèrement et pivote pour lui faire face. D'une petite mine contrite, elle se confie :

— Ce que nous avons fait hier soir, je préférerais l'oublier, même si c'était important à mes yeux parce que c'était toi. J'y ai pris du plaisir malgré l'enfer de la situation, je ne te le cache pas, mais... Nous ne sommes pas pour autant... « ensemble ». Tu comprends ce que je veux dire ? J'ai besoin de temps... Je ne te dis pas que je n'envisage rien entre nous, mais...

Elle se tait lorsqu'il lui attrape la main et qu'il s'assied en l'attirant vers lui.

— Assieds-toi, l'invite-t-il.

— Quoi ? Sur tes genoux ?

— Non, par terre ! Oui, évidemment, sur mes genoux.

Elle hésite.

— Allez, viens ! Je ne vais pas te manger !

Elle finit par obtempérer, non sans gêne. Il lui fait prendre position pour qu'elle s'adosse à son torse. L'entourant de ses bras, il pose son menton sur son épaule.

— J'ai bien compris tout ça. Et je t'ai déjà dit que je te laisserais tout le temps qu'il te faudra, d'accord ? Alors, n'aie pas peur de moi, de mes câlins, de mes baisers, s'il te plaît ! Je n'irai pas plus loin. J'ai attendu trente-trois ans, je peux bien attendre quelques jours de plus.

Elle le taquine :

— Quelques... jours, c'est tout ?

— Quelques semaines, si tu veux, dit-t-il en levant les yeux au ciel et en secouant la tête, faussement agacé.

— Hum... Ce n'est pas suffisant ! Que penses-tu de quelques mois ?

— MOIS !? s'exclame-t-il, horrifié.

— Attention ! Si tu râles, ça passera à des années...

Ils rient ensemble. Cara, jusque-là tendue, se relaxe et repose sa tête contre la sienne. Reed resserre son étreinte, plonge le nez dans ses cheveux et la berce tendrement en fermant les yeux. Il hume son odeur à pleins poumons. Il veut savourer ce moment tant de fois rêvé et enfin devenu réalité.

Durant tout le long de son retour en Géorgie, les gens n'ont cessé de l'observer comme une bête de foire à cause de son visage marqué par les multiples plaies et le sang séché sur sa peau et ses vêtements.

À l'aéroport d'Atlanta, Lucas récupère son pick-up, laissé sur le parking pour la durée de son séjour à New York, et rejoint Cornfield. Il rumine en roulant dans la pénombre de l'aube. Il est 06h27. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit. Il a erré pendant des heures dans les rues du Bronx, et s'est finalement décidé à rentrer dans son État natal. La grande ville n'est pas son univers. Il y a trop d'activité, trop de désordre et trop de monde. Revoir les routes de sa campagne, les bois et les fermes aux alentours de sa bourgade le rassure.

Il hait perdre le contrôle sur les situations, mais, ces derniers temps, rien n'était sous contrôle. Sans doute à cause de son manque d'organisation. Il doit l'admettre, se rendre à l'évidence, et surtout changer ses plans. Le visage grave, les yeux vides, son esprit aiguisé finit par entrapercevoir une première solution. Au lieu de prendre la direction de la maison, il bifurque sur l'avenue principale de Cornfield et se gare en face de l'annexe de la mairie.

— Lucas ! s'exclame Meredith, pétrifiée, en ouvrant la porte.

L'allure meurtrie du jeune homme l'effraie autant que les menaces qu'il avait proférées, il y a quelques semaines. Après être restée figée un instant, elle réagit et lui ferme la porte au nez.

— Va-t-en, je ne veux plus te voir...

Bloquant la porte de sa main et de son pied, Lucas force l'entrée et pénètre dans l'appartement en la bousculant. Meredith crie dans l'espoir d'alerter les voisins, mais la gifle magistrale qu'elle reçoit lui impose le silence et la fait vaciller. Elle tombe en arrière et percute violemment le coin de la commode.

La fraîcheur de l'eau devient de plus en plus supportable pour Cara. La douche est très spacieuse, cela dit, mais, tout comme le reste du chalet, l'intimité laisse à désirer. La guitare en main, Reed a eu la délicatesse de quitter l'unique pièce, non sans lâcher une de ses sempiternelles remarques bien pesées.

Elle se remémore ses mots : « *Si tu as besoin d'aide pour te froter le dos, n'hésite surtout pas et appelle-moi. Je me ferai un plaisir et un devoir de t'aider.* »

Elle rit en se frictionnant la peau de ce savon naturel sans odeur qui ne fait pas la moindre mousse, le seul et unique moyen de se laver ici. Déjà, son gel douche et son shampoing lui manquent.

De la douche, elle l'entend jouer un air qu'elle ne connaît pas sur sa guitare et tend l'oreille lorsqu'il fredonne quelques paroles :

« ♪♪ *Ce moment-là
Le seul instant que je désire.
J'ai le droit à ma chance.*

*La lune peut briller pour moi, ce soir.
Et si les étoiles s'inclinent devant son regard.*

*Moi, je ne tremblerai pas
À ce moment-là. ♪♪ ... »[1]*

Elle ferme l'arrivée d'eau et écoute attentivement, puis elle sourit, attendrie. La musique est mélodieuse. Sa voix est douce et rehaussée d'un léger timbre rauque.

Quand cet homme aux multiples facettes cessera de l'étonner ?

— Tu ne chantes pas si mal que ça, en fait. C'est quoi cette chanson ? Elle est magnifique !

N'obtenant aucune réponse, elle s'écrie en changeant de sujet.

— Reed ? Il faudrait peut-être trouver un endroit où acheter des vêtements... Je ne resterai pas plusieurs jours dans les mêmes fringues !

— Reste nue, raille-t-il de la terrasse avant d'enchaîner d'autres accords.

Évidemment ! Elle aurait dû s'attendre à cette réponse. Elle grogne.

— Je suis sérieuse !

— Moi aussi.

— Dans tes rêves ! Je ne te ferai pas ce plaisir-là !

— Dommage... J'aurai essayé, ricane-t-il.

Elle jette un coup d'œil autour d'elle et se rend compte qu'elle n'a pas de quoi se sécher. Elle se maudit. Pourquoi n'y a-t-elle pas pensé avant ? S'essorant les cheveux à l'aide de ses mains, elle s'écrie à nouveau :

— Reed ? Où sont les serviettes de bain ?

— Il n'y en a pas.

— Allez ! S'il te plaît ? Dis-moi où elles se trouvent.

Il pose la guitare contre la table, puis se lève, une idée derrière la tête. S'adossant à l'encadrement de la porte, il observe Cara d'un regard espiègle, lui décoche un demi-sourire et ne peut réprimer son désir en la voyant nue.

— Je n'ai aucune serviette, ici. Désolé !

— Vraiment ? Et je fais comment pour me sécher ? Tu te moques de moi, là ?

Il secoue la tête et refoule l'envie irrépressible d'éclater de rire à son air complètement paniqué.

— Tu n'as qu'à aller te sécher au soleil, sur les pierres plates au milieu de la rivière... lui propose-t-il, déjà alléché par l'idée d'admirer le spectacle.

Elle peste. Sans se démonter, elle sort de la douche d'un pas décidé. Le sourire narquois de Reed l'agace au plus haut point. Elle ne trouve pas cela drôle du tout. Sans le quitter une seconde des yeux, elle passe devant lui. S'il baisse le regard sur son corps ne fût-ce qu'un bref instant et s'il lui fait la moindre remarque désobligeante même la plus insignifiante, elle lui en colle une. Une demi-journée ici et, déjà, elle est à bout de nerfs. Il a finalement eu ce qu'il voulait : elle déambule nue sous ses yeux inquisiteurs, cependant elle mijote dès à présent sa vengeance et, pour commencer, elle l'allume

en ondulant les hanches de manière suggestive pendant qu'elle descend les marches menant à la berge. Les pieds au bord de l'eau, elle se penche afin d'en effleurer la surface de la main. Juste histoire de remonter les fesses pour qu'il ait un meilleur point de vue sur son postérieur et son intimité.

— Cara !

Elle se redresse et le regarde par-dessus son épaule.

— Quoi ? Y a-t-il un problème ?

Il se mord les lèvres et prend une profonde inspiration pour calmer le rythme effréné de ses pulsations cardiaques.

— Non, rien, rien...

À jouer avec le feu, on se brûle. C'est exactement ce à quoi pense Reed à ce moment précis. Son sang bouillonne et son instinct primaire reprend le dessus sur son discernement. La petite futée marque un point. Dans son esprit, il fantasme de la voir se trémousser nue, mais il n'avait pas envisagé les conséquences. Bon sang ! Il donnerait tout pour pouvoir se caler derrière elle, la frôler, la toucher, la... baiser... NON. Il doit se mettre un coup de fouet mental pour couper court aux images érotiques et bestiales qui défilent dans sa tête, sinon il va perdre pied. Il se passe les paumes sur le visage et rejoint à la hâte sa voiture, garée devant le chalet.

Le feu et la rage provoqués par son désir l'ébranlent. Se courbant sur le coffre, les mains à plat sur la carrosserie, il se contrôle. Il se répète sans cesse qu'il ne doit pas agir avec Cara comme avec les autres femmes croisées en chemin. Il doit museler cette brute sans cœur et égoïste, cet animal assoiffé et affamé de sexe. Cara n'est pas de cette race-là, pourtant son désir pour elle est bien plus puissant que ce qu'il a connu jusque-là. Il doit trouver un juste milieu entre la violence et l'amour. Hier soir, il a réussi à se maîtriser, mais y arrivera-t-il la prochaine fois ? Il se redresse et ouvre le coffre. D'un sac de sport, il sort une serviette, puis regagne l'arrière du chalet.

— C'est de ça, dont tu parl...

Il suspend son geste. Allongée sur l'une des pierres plates, les yeux fermés et le menton en l'air, elle se sèche tranquillement. Aucun des fantasmes les plus fous de Reed n'était à la hauteur de la réalité sublime dont il est l'unique et heureux témoin. Elle pivote la tête dans sa direction et, éblouie par le soleil, sa main en visière et sans un mot, elle lui fait un doigt d'honneur en accompagnant ce geste d'un large sourire. Elle se promet de ne plus croire à un seul traître mot sortant de sa bouche durant tout le séjour.

Été 2011 New York.

Reed a retrouvé la trace de Cara depuis bientôt deux ans grâce à un article du New York Times relatant les exploits de l'opération du Docteur Avery, le père de Cara.

Aujourd'hui, il a suivi son amie d'enfance à une soirée pour célibataires. Tapi dans l'ombre, il l'observe, comme à son habitude depuis ces quelques mois. Il est encore trop tôt pour qu'il se révèle à elle. Son dévouement envers San Do pourrait entraîner la jeune fille dans une infernale spirale d'ennuis, alors il patiente et l'épie en attendant le bon moment. Cara sort de plus en plus depuis sa rupture avec son dernier mec. Reed est bien forcé de le constater. Il remarque aussi

qu'elle enchaîne abruti sur abruti, et le type qui est en train de la draguer ne vaut guère mieux. Les deux samedis précédents, Cara et Jenyfer ont assisté au même genre d'événements dans des cafés branchés de Manhattan et, déjà, ce gars lui faisait la cour. C'est typique chez Cara. Elle attend toujours le troisième rendez-vous avant de s'engager. Reed l'a compris et s'est donc renseigné sur lui. Un avocat véreux, sans scrupule et divorcé depuis peu. Un trentenaire répondant au nom de Louis Cordola. Un pauvre mec, sans grand intérêt, en somme.

— À force de la regarder aussi intensément, vos magnifiques yeux vont s'enflammer, l'interrompt dans le fil de ses pensées une petite voix derrière lui.

Adossé contre un poteau, Reed jette un coup d'œil par-dessus son épaule et ne lui porte pas davantage d'attention. Cette jeune et jolie femme aux cheveux bruns insiste malgré tout.

— Vous savez, ce genre de soirée est fait pour discuter avec les gens qui nous plaisent, et là, en l'occurrence, elle semble vous plaire. Alors, qu'attendez-vous ? Allez-y, foncez ! Vous êtes bien plus mignon que l'homme avec qui elle discute. Vous avez sûrement toutes vos chances... Parole d'experte !

— Parole d'une experte en quoi ? En l'art et la manière d'accoster les gens et de les déranger ? maugrée-t-il. Parce que si c'est de la drague, revoyez vos classiques...

— Non, experte en homme amoureux...

Amoureux ! Voilà un terme qui a le don de le mettre hors de ses gonds. Il se déloge de sa planque pour s'en trouver une plus tranquille, et surtout loin de cette fille.

— Au risque de vous rendre encore plus désagréable, je peux vous donner mon avis sur cette fille ?

— Et, au risque de vous blesser... Et à vrai dire, je m'en branle ! Je me contrefous de votre avis.

Elle ricane et se poste à ses côtés en lui tendant une coupe de champagne qu'elle vient de happer sur le plateau d'un des serveurs qui font le tour de l'immense salle de réception.

— Vous êtes d'un prévisible affligeant...

Il saisit le verre et le boit d'une traite, puis le pose brutalement sur une petite table à ses côtés.

— Et vous, vous êtes... « chiante », répond-il, tentant de rester poli.

Concentré malgré tout sur sa conversation avec cette femme aussi culottée qu'agaçante, il perd Cara de vue. Il préfère quitter la soirée avant de s'énerver pour de bon. Garé à quelques mètres de là, il marche tranquillement jusqu'à sa voiture lorsqu'il entend des pas précipités derrière lui. Il ralentit.

— Hé ! Attendez !

Il lève aussitôt les yeux au ciel et, dans le même mouvement, il pivote en soupirant bruyamment.

— Vous allez me harceler encore longtemps ? Allez emmerder un célibataire. Je ne le suis pas.

— Je ne suis pas non plus célibataire, riposte-t-elle, ne croyant pas un mot de ce qu'il vient de dire. Enfin, si, je suis célibataire, mais ce n'est pas la raison pour laquelle je suis à cette soirée.

— Allez-y ! Lâchez le morceau...

Il espère qu'elle lui fichera la paix après lui avoir raconté les raisons de son acharnement. Hésitante, elle s'avance vers lui et lui tend la main.

— Heather Adams.

Levant un sourcil, intrigué, il lui serre la main.

— Je suis censé vous connaître ?

Elle secoue la tête et hausse les épaules.

— Non, mais faisons connaissance, voulez-vous ?

— Reed Hamilton. Et, non merci, je ne suis pas intéressé.

Il la détaille. Heather est une très belle femme. Tout à fait son genre, mince, brune avec de jolis yeux couleur or et un teint hâlé. Sa robe noire met subtilement ses voluptueuses formes en valeur, et Reed ne peut que le remarquer. Il serait de meilleure humeur, il l'aurait déjà prise dans le recoin d'une petite ruelle. Elle aurait été déroutée par sa violence, aurait peut-être aimé cela ou, au contraire, se serait débattue. Cependant, à l'heure qu'il est, il aurait été au moins débarrassé de son encombrante présence.

— Écoutez ! Je ne vous drague pas. Je ne suis pas à la pêche au « mari ». Je suis célibataire, mais aussi l'organisatrice de cette soirée. Je suis ici pour affaires tout simplement, pour faire tourner la boutique en d'autres termes, alors détendez-vous.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Rien. Vous m'avez intriguée depuis le début de la soirée. Je cherchais à comprendre...

— Comprendre quoi ? s'exaspère-t-il.

— Pourquoi assister à cette soirée et avoir envoyé balader toutes ces pauvres filles venues vous accoster ? Mais j'ai compris quand je vous ai vu observer cette fille.

Ça y est. C'en est trop ! Elle aborde le sujet sensible qui le met directement sur des charbons ardents. S'il n'avait pas une femme devant lui, il n'hésiterait pas à lui flanquer une sérieuse dérouillée.

— Écoute, ma belle, s'énerve-t-il en s'approchant dangereusement d'elle. J'ai passé un début de soirée à chier. Je n'ai aucune envie de « papoter » ou de passer aux confidences..... Alors, si tu ne veux pas baiser avec moi, passe ton chemin...

Ne reculant pas d'un pouce lorsqu'il se dresse à quelques centimètres devant elle, elle lui rit au nez.

— Non, je n'ai pas l'intention de... « baiser » avec vous.

— Parfait ! déclare-t-il en se préparant à rebrousser chemin. Au revoir.

Il n'a pas fait deux pas qu'elle lui avoue :

— Par contre, j'aurais besoin de vous, finalement...

Il ralentit, s'arrête et relâche la tête et les épaules, accablé par tant d'insistance. Puis, il finit par lever le bras pour lui signifier qu'il s'en fiche.

— Demain, je pars dans le Vermont chez ma tante, et j'aurais besoin d'un homme comme vous...

Il sort son trousseau de sa poche et ouvre la portière sans lui prêter plus d'attention. Elle continue malgré tout.

— Demain matin. Je vous attendrai ici, sur le coup des neuf heures.

Nageant dans la rivière, Cara profite du calme ambiant. La senteur des pins se mélangeant à celle de l'eau lui rappelle les étés de son enfance à Cornfield. Il lui semble presque pouvoir entendre les rires et les chamailleries des deux frères. Lors des journées caniculaires, ils avaient l'habitude d'aller piquer une tête tous ensemble dans le cours d'eau qui jouxte la propriété Hamilton.

Cara s'étonne que Reed ne se soit pas joint à elle. Ayant nagé un long moment sur plusieurs mètres et n'apercevant plus le chalet, elle fait demi-tour.

Quelle ânerie est-il en train de préparer cette fois-ci ?

Elle se hâte et active la cadence lorsqu'elle entend des bruits dans les buissons. Toujours totalement nue, elle n'a pas pensé à la présence potentielle de randonneurs. Reed lui a pourtant précisé que l'endroit était sauvage et qu'il n'y avait pas âme qui vive. Cependant, s'il ne s'agit pas de promeneurs, elle pourrait tomber nez à nez avec un ours ou toute autre bête sauvage.

Aux abords du chalet, elle se hisse rapidement sur la berge.

— Reed ?...

Elle ne reçoit aucune réponse. Sur la terrasse, elle s'enroule dans la serviette posée sur le dossier d'une chaise et gagne l'intérieur. Personne. Elle s'inquiète en ne voyant plus aucune trace de Reed. Ni vêtement, ni chaussures. Rien. Elle s'avance vers le coin cuisine et remarque deux bassines dont l'une est remplie d'eau troublée par du savon. Il a mis ses sous-vêtements à tremper. Elle sourit. Cette nouvelle attention l'attendrit. Elle plonge les mains dans l'eau, frotte ses vêtements, les trempe dans la deuxième bassine d'eau claire, puis les essore. Faisant le tour du chalet pour trouver un endroit où les étendre au soleil et vérifier si la voiture est encore là, elle s'aperçoit de l'absence de la Mustang. Il est bel et bien parti sans la prévenir. À nouveau irritée, elle regagne le chalet après avoir trouvé une corde à linge suspendue près d'un monticule de bois coupé pour y étendre ses affaires.

Elle s'assied en soupirant sur le rebord du lit et balaye la pièce du regard. Que peut-elle bien faire ici ? Il n'y a rien. Elle récupère son téléphone posé sur le matelas et souffle une nouvelle fois en constatant que le miracle auquel elle s'attendait ne se produit pas : toujours pas de réseau. Elle grommelle et se relève, puis découvre un coffre sous le sommier du vieux lit à baldaquin. Elle s'agenouille et s'étire pour s'en saisir. Elle le fait glisser jusqu'à elle et l'ouvre.

Tant pis ! Ce qu'elle fait n'est pas poli et fouiller dans les affaires des autres n'est pas son passe-temps préféré, mais elle se tranquillise l'esprit en maudissant Reed de l'avoir laissée seule. À première vue, il y a des vêtements, tee-shirts, jean, sous-vêtements. Toujours enveloppée dans la serviette, elle décide de se vêtir d'un de ses tee-shirts et d'un boxer, puis continue son exploration. Elle met ainsi la main sur un poste radio-CD et des piles. Elle sourit en récupérant le livre de Jack London, *The Call of the wild*. Au fond du coffre presque vide, elle entrevoit, sous une enveloppe contenant dix dollars, une pile de photos. Curieuse, elle les attrape et les passe une à une. Sur la première, c'est le chalet en ruines recouvert d'une végétation abondante. La deuxième, c'est Reed sur un bateau au milieu d'un lac. Égal à lui-même, charmant, sexy en diable avec ses cheveux mouillés, sa peau luisante et bronzée, vêtu uniquement d'un short de bain. Et son sourire... Bon sang ! Son

sourire ! se dit-elle. Il étreint une jeune et magnifique fille aux longs cheveux bruns. En scrutant avec plus d'attention, elle semble la reconnaître. Enfin... elle lui rappelle quelqu'un. Elle l'a déjà vue quelque part... Cara a beau réfléchir, elle ne trouve pas. Leur étreinte paraît amicale, cependant, Cara ne peut s'empêcher de ressentir une pointe de jalousie.

Ce constat est plutôt déroutant. Ce qu'elle ressent exactement, elle ne peut l'identifier ; un attachement puissant, une envie profonde d'être avec lui, un vide difficile à combler quand il n'est pas là... Comment peut-elle autant désirer sa présence, alors qu'il la met hors d'elle toutes les deux minutes ? La situation devient ingérable et a évolué. Elle s'en rend compte, or elle lutte. Pourquoi combattre ses propres émotions ? Elle n'a jamais éprouvé ce genre de contradiction. Elle aimerait pouvoir l'aimer, l'aimer d'un amour pur, celui qu'on ressent lorsqu'on rencontre l'âme sœur...

Elle rit à cette pensée. Comment pourrait-elle savoir ce que l'on ressent en rencontrant l'âme sœur, vu qu'elle ne l'a jamais vécu ? Cela dit, c'est peut-être ça l'amour véritable : se sentir dans un premier temps complètement dérouté, frémir dans le bon comme dans le mauvais sens du terme, mais aussi vivre intensément chaque seconde auprès de l'être aimé... Oui, se sentir vivant... Elle se sent vivante lorsqu'elle est à ses côtés, plus que jamais. Hormis cela, il représente un danger, un interdit. Pourquoi ? Elle n'en sait absolument rien, mais elle a un mal fou à s'imaginer avoir une histoire avec lui... Reed ? Son âme sœur ? Devenir sa petite amie ? Cette idée la trouble d'autant qu'elle se surprend à y réfléchir avec le plus grand sérieux...

Se secouant mentalement après avoir formulé toutes ces vérités qu'elle peine à admettre, elle passe à la troisième photo. Instantanément, son cœur se serre. Sa gorge se noue.

Mais qui est cet homme, en fin de compte ? Qui est réellement Reed ?

Comment a-t-il pu commettre toutes ces horreurs ? Comment a-t-il pu être à la fois l'homme abject, ignoble, obsédé, pervers et grossier, et celui qui, sur ce cliché, tient délicatement dans ses bras cette petite fille frêle et pâlotte, coiffée d'un foulard pour dissimuler pudiquement l'absence de cheveux sûrement due à une grave maladie. Cette enfant d'à peine six ou sept ans le regarde avec tant d'amour et de confiance que c'en est déconcertant. Ses yeux qui le fixent, brillent et pétillent de fierté et de joie. Charmeur comme toujours, Reed lui sourit avec une infinie tendresse et une affection surprenante. Le cliché est pris devant un chalet, bien plus luxueux et moderne que celui où Cara se trouve. Les grandes et larges baies vitrées derrière eux donnent une idée de la taille imposante de la bâtisse, mais le bois de la façade et la végétation ne dénotent pas de ceux du Vermont.

Détaillant la photo, elle entend le bruit du moteur de la Mustang. Calmement, elle range tout, sauf le poste CD, et remet le coffre sous le lit. Un peu de musique pourrait être agréable.

— Tu comptes me séquestrer ici ? dit-elle en voyant Reed pénétrer dans le chalet les bras chargés.

Posant un pack de bières sur le meuble de la cuisine, il aperçoit le poste que tripote Cara, puis, l'observant avec plus d'attention, il remarque qu'elle a revêtu ses propres affaires.

— Pourquoi, dis-tu ça ? Miss... la voleuse et la fouineuse...

Elle est magnifique dans cette tenue, certes décontractée, mais la découvrir dans son tee-shirt et son boxer la rend plutôt sexy.

— Je t'ai dit que je voulais aller en ville acheter de quoi me changer et, visiblement, tu y es allé sans moi !

Il s'adosse au meuble, décapsule une bière et, d'un sourire espiègle, il lui réplique :

— Tu nageais...

— Et il ne t'est pas venu à l'esprit de m'attendre ?

Il boit une lampée, puis rétorque :

— Tu boudais...

Exaspérée, elle penche la tête.

— Reed !

— Cara... rit-il en plongeant sa main dans un des sachets.

Il en sort une brosse à dents et lui jette sur les genoux.

— Tiens ! Ça pourrait t'être utile.

La dévisageant, Reed distingue le changement d'expression sur son visage. Le regard froid avec lequel elle l'a accueilli se fait mutin.

— As-tu pensé à mes tampons ?

Il recrache sa gorgée de bière.

— Quoi ? Quels tampons ? Tu... tu vas avoir tes... machins ?

Il se décompose à vue d'œil. Elle se contente de hausser les épaules et d'accompagner son geste par un sourire diabolique.

— Hors de question, je ne retourne pas à la supérette pour acheter des... des tampons !...

Cara se lève et s'approche de lui d'une démarche féline. Posant une main sur son torse bombé, elle insiste :

— Alors, c'est tout simple : emmène-moi !

Elle accompagne ses paroles d'un geste séducteur savamment orchestré : elle fait glisser ses doigts sur ses pectoraux et se mord la lèvre. Ce contact a l'effet escompté. Reed frémit et déglutit. Tous ses sens primaires se réveillent. Baissant le regard sur cette petite main qui le caresse et le provoque en rallumant son désir, Reed prend une forte inspiration et susurre, la voix légèrement vacillante :

— Cara... tu es encore en train de m'allumer, et ça va mal finir.

— Je ne t'allume pas. Je me sers des moyens à ma disposition pour obtenir ce que je veux.

Il sourit à son audace, mais son sourire s'évanouit lorsqu'elle enfouit ses petits doigts sous l'ourlet de son tee-shirt et qu'elle les pose à même sa peau, puis les remonte sur son abdomen. Essayant de reprendre le contrôle sur son désir, il ferme les yeux. Sa respiration s'accélère. Il les rouvre, se débarrasse de sa canette de bière et soulève brusquement la petite maligne qui s'esclaffe. Elle l'encercle de ses bras et de ses jambes. Il l'amène vers le lit et la laisse retomber, dos sur le matelas, puis, avant qu'elle puisse se redresser, il s'allonge sur elle.

— Dis-moi que tu en as envie et je te fais l'amour, là, maintenant.

Penchant la tête en arrière, elle ricane malgré l'excitation qui prend les commandes de son corps.

Elle ment.

— Je n'en ai pas envie...

— Et menteuse, en plus !... la réprimande-t-il en la sentant se tortiller contre son érection naissante.

— Emmène-moi d'abord faire les magasins !

Se redressant à l'aide de ses coudes et plantant ses yeux dans les siens, il s'agace :

— Il est bientôt vingt heures. Les magasins vont fermer.

— On ira demain matin, alors ?

Il s'extirpe de dessus ce frêle petit corps insolent, et se laisse retomber sur le côté.

— On verra...

Cara s'assied sur le bord du lit.

— Tu ne veux pas me montrer à la fille du bateau, c'est ça ?

Un sourcil relevé, il l'interroge :

— La fille du bateau ?

— Sur les photos dans le coffre sous ton lit.

Le visage du jeune homme se ferme aussitôt.

— Oh !... Heather ? Non, rien à voir. De toute façon, elle n'est plus ici.

— Ou alors... la petite fille...

Reed bondit du lit. Son humeur badine l'a déserté. Il s'empare d'une nouvelle bière avant de sortir sur la terrasse en crachant :

— Elle est morte.

Le suivant du regard, Cara se gifle mentalement. *Bon sang ! Bonjour, le manque de tact !* Elle aurait dû s'en douter. Cette petite fille avait l'air bien loin dans la maladie. Sa soif de savoir et de connaître le passé de Reed reprend le dessus sur sa maladresse. Elle se lève, se sert une bière et le rejoint dehors.

Assis sur une chaise, il sirote paisiblement sa boisson, le regard fixé sur un point à l'horizon. Arrivant derrière lui, Cara passe ses bras par-dessus ses épaules et vient déposer un doux baiser sur sa joue.

— Je suis navrée.

Tentant de se dérober à son geste tendre, Reed incline légèrement la tête.

— C'est rien.

— Je ne voulais pas te blesser.

— Arrête, Cara !

— Arrêter quoi ?

Elle se redresse et s'immobilise devant lui.

— Rien !

Durant leur enfance, elle a toujours eu cette putain de compassion ou de pitié pour lui. Il ne le supportait pas et ne le supporte pas plus aujourd'hui. Alors que lui a toujours souhaité partager bien davantage avec elle, des années plus tard, elle a toujours cette fâcheuse tendance à ne lui manifester de l'intérêt que lorsqu'il est en état de faiblesse.

Portant sa bière aux lèvres, elle lui demande :

— Qui était cette petite fille, Reed ?

— Ça me regarde, Cara ! Ne te mêle pas de ça, répond-il, plus sèchement qu'il ne le voudrait.

Vexée par son ton et le fait qu'il ne lui en dise pas plus, elle croise les bras contre sa poitrine.

— J'ai besoin que tu me racontes ce genre de choses, Reed ! Toi-même, tu voulais tout me dire de ton passé. Mais pourquoi j'ai l'impression que tu ne me confies que ce qui t'arrange ? Je ne connais que les épisodes les plus sombres de ta vie.

— Parce que tu crois que c'était une partie de plaisir, cette période de ma vie ?

— Reed ! Comment veux-tu que je le sache ? J'imagine vraiment ce que tu as pu vivre. Si, bien sûr, cette petite fille a énormément compté à tes yeux, et je suis très bien placée pour le comprendre. Cependant, tu persistes à me dissimuler la meilleure partie de toi. Je ne comprends pas pourquoi.

— Comme cette chanson, tout à l'heure, elle était magnifique. Ta voix faisait résonner ta tendresse, ta sensibilité, mais bien sûr lorsque je m'y suis intéressée : plus aucune réponse. Pourquoi Reed ?

— Parce que !... Parce que, quand tu fais le bien autour de toi, les gens te voient comme une personne fondamentalement bonne, ce que je ne suis pas et que je n'ai aucune envie de devenir sous peine de me sentir obligé de ne décevoir personne. Je refuse cette pression. J'en ai déjà assez sur le dos !

Dans un élan de sincérité, Cara s'indigne :

— Tu veux vraiment savoir ce que je vois en toi et ce que j'attends de toi ?

Vu son absence de réaction et son entêtement à détourner le regard, elle poursuit :

— Je vois quelqu'un d'une grandeur d'âme incommensurable, quelqu'un qui fait le bien autour de lui au détriment de son propre bonheur, et ça, c'est triste, car tu mérites mieux... Puis, j'attends de toi que tu t'ouvres et que tu puisses enfin accepter ce que tu es vraiment... tu comprends ? Tu peux te mentir à toi-même et mentir aux autres, mais pas à moi ! Car si tu veux que je fasse partie intégrante de ta vie, tu vas devoir me parler, tu vas devoir te mettre à nu, devoir me montrer ce qui fait de toi ce que tu es... D'accord ? Je suis passée outre ton passé sombre parce que je décèle en toi quelque chose de puissant, de grand, de bon, oui !... Mais jamais, tu m'entends, JAMAIS, je ne te demanderai d'être ce que tu n'es pas !

Sur ce discours bien pensé et pesé, elle le dévisage. Elle s'attend à une réaction, mais en vain. Le visage de Reed est impassible et son regard reste fuyant.

— D'accord ! ajoute-t-elle, dépitée et déçue, après un long silence. Tu ne me diras rien. Bien ! Alors, ne t'attends à rien de plus de ma part.

Elle regagne l'intérieur du chalet d'un pas décidé et s'allonge lourdement sur le lit avec l'envie de crier, de hurler, comme à chaque fois qu'elle se heurte à ce fichu mur de pierres qu'il s'est bâti autour de lui.

La nuit enveloppe peu à peu la vallée. Cara essaie de se plonger dans *The Call of the wild* de Jack London, mais l'ayant déjà lu et perturbée par sa discussion avec Reed, elle lit sans cesse le même passage.

Reed ne décolle pas de la terrasse où il fait bruyamment les cent pas. Il réfléchit au discours de Cara.

Agacée de ne pas pouvoir lire, elle se penche sur le poste CD posé au sol et allume la radio. Hélas, d'effroyables grésillements stridents en sortent à chaque fois qu'elle tente de caler la fréquence sur une station. Elle peste, puis ouvre le lecteur CD dans l'espoir d'en dénicher un, mais bien sûr, il n'y a rien dedans. Elle soupire.

— C'est cela que tu cherches ? intervient Reed en secouant les CD sortis de sa voiture à l'instant.

— Oui. Ce silence commence à me rendre folle.

— Tu as faim ?

— Oui.

Pendant qu'il s'affaire à préparer des macaronis, Cara écoute l'album de Muse : 2nd Law. Allongée sur le lit, elle contemple Reed en buvant une nouvelle bière. Les quatre qu'elle vient de s'enfiler commencent à embrouiller son esprit, et ce ne sont pas les verres de vin rouge qu'ils dégustent en mangeant qui vont améliorer son état.

Le repas se passe dans une atmosphère tendue. Ils échangent peu de mots, se limitant aux politesses d'usage. Une fois leur assiette terminée, Cara décide de mettre un peu de gaieté avec l'album des The Killers. Aux premières notes de Mr Brightside, elle se désinhibe en se trémoussant. Elle a envie d'évacuer cette tension. Elle danse, sautillant au milieu de la pièce. Achevant de nettoyer la vaisselle, Reed la scrute du coin de l'œil. Il aime la voir si libérée, si insouciante, à mille lieues des soucis de la vie. C'était le but de cette escapade. Il range la dernière assiette et la chanson qui avait mis Cara hors d'elle quand il chantait faux dans la voiture résonne. Il ne peut s'empêcher de reprendre le refrain. Amusée, Cara balance la tête en arrière et ricane. Ce qui encourage Reed à venir se déhancher à son tour, à ses côtés. Ils se remuent en cadence, tournent, se frôlent et se frottent impunément. Tous deux à des lieues de tout tourment. Leurs deux corps s'aguichent mutuellement au gré de leurs mouvements, ils s'attirent et se repoussent, se collent, se décolent, s'éloignent pour mieux se retrouver. Sans s'en rendre compte, leurs visages se rapprochent, et leurs lèvres se survolent, mais ne se touchent pas. Les yeux fermés, ils sentent leurs présences si proches, leurs souffles haletants. Une hésitation... puis, dans un grand éclat de rire, Reed s'éloigne pour la faire tourner puis virevolter. Elle finit sa course en s'asseyant lourdement sur le rebord du lit et s'allonge sur le dos, essoufflée.

— Tu es finalement un bon danseur. Rien à voir avec la soirée de la Fête du Printemps, où tu dansais d'une façon ridicule.

Adoptant la même position qu'elle, Reed lui avoue :

— Je voulais simplement te faire rire, cette fois-là.

Le regard jusque-là rivé au plafond, elle tourne la tête pour l'observer.

— Je suis désolée de t'avoir parlé de cette manière, tout à l'heure.

— Ne le sois pas. Tu avais raison.

Se scrutant, ils se sourient. Ils sont si proches l'un de l'autre que Cara sent le souffle rapide de Reed lui effleurer le visage. Bras contre bras, elle relève ses doigts et les entrelace aux siens. Ce geste provoque un long soupir à Reed et fait vibrer le corps de Cara.

— Elle s'appelait Molly, elle avait huit ans et... une leucémie, finit-il par dire, après un long silence.

— Mon Dieu, c'est horrible !

Il hausse une épaule.

— C'est la vie, lâche-t-il en reportant son regard au plafond.

— Elle représentait quoi pour toi ?

— Elle était un véritable rayon de soleil, la personne la plus forte que j'aie jamais connue. Elle

souffrait énormément, mais ne se plaignait jamais. Elle riait tout le temps.

— Tu l'as connue ici ? Comment ?

— C'était la cousine de Heather... la fille sur le bateau.

— Une... ex-petite amie ?

— Non, Cara. Je n'ai jamais eu ce genre de relation avec une fille, je te l'ai déjà dit.

— Jamais... Jamais ?

— La plus longue « histoire » que j'ai eue, c'est avec Meredith. Mais c'était uniquement pour toi, reconnaît-il.

Cara émet un petit rire gêné.

— Pour moi ?...

— Oui. Pour te prouver que je ne suis pas qu'un homme à prostituées.

— Je ne me souviens pas t'avoir vu avec une fille quand nous étions ados. Mais tu as bien dû avoir des premières petites amies de lycée ou autres ? Ta première relation sexuelle avec...

Ce qu'elle allait dire était totalement malvenu, vu qu'il a été violé, et préciser « avec une femme » est loin d'être subtil.

— Avec une femme ? finit-il à sa place en remarquant son malaise.

Elle hoche la tête.

— C'était le jour de mes dix-huit ans, un « cadeau » de Robert, une de ses prostituées... Il voulait réaliser un de ses fantasmes pervers : baiser une femme en double pénétration, alors il m'a attaché comme il avait l'habitude de le faire lorsque je me révoltais. Juste après m'avoir frappé et menacé une fois de plus de tuer Lucas, il m'a fait boire sa « potion » comme il l'appelait. Tu te doutes que c'était un puissant aphrodisiaque. Cette femme est venue et s'est empalée sur mon érection forcée pendant qu'il la sodomisait...

La main sur la bouche, écœurée et estomaquée par ces révélations, Cara ravale un haut-le-cœur.

— Oh, mon Dieu, mais c'est horrible !

Il rive à nouveau son regard au sien.

— C'est comme ça, Cara. C'est ma vie, mon passé.

— Et... ta première relation non... enfin... tu vois ?

— Ma première expérience consentie, devine-t-il. C'était à peu près un an après. Je venais de le tuer, de quitter Lucas et je venais de rencontrer Kuan Ti. Il m'a amené dans un bar à strip-tease où se mélangeaient prostitution et trafics en tout genre. Il m'a invité à entrer dans un salon privé où m'attendait une jeune femme prête et payée pour me recevoir. Le sexe, pour moi, était quelque chose de mal, d'insupportable. Je ne me masturbais pas, du moins je ne pouvais pas me toucher. Je calmais mes érections comme je le pouvais et ça finissait en pleurs. Je ne pensais pas pouvoir y trouver du plaisir, mais cette fille était vraiment très belle... Dès qu'elle a posé les mains sur moi et moi, sur elle, je me suis enflammé et, depuis cette nuit-là, je n'ai jamais plus arrêté. Finalement, abuser de sexe fut ma thérapie. On dit souvent qu'il faut combattre le mal par le mal. C'est ce que j'ai fait.

Il ponctue ses explications par un léger sourire. Cara ne dit plus un mot. Elle le fixe en imprimant tous ces aveux atroces et douloureux.

— Merci, dit-elle en bâillant.

— Merci pour ?...

Il recule la tête afin de mieux la jauger. Pourquoi le remercie-t-elle ?

— De m'avoir dévoilé ces choses-là. Ce ne doit pas être évident.

Lui passant son index sur la joue, Reed rétorque :

— Tout est plus facile avec toi.

Les lèvres de Reed s'élargissent en un nouveau et doux sourire. Elle le lui rend en clignant ses paupières lourdes de sommeil.

— Tu tombes de fatigue. On va dormir.

Elle hoche la tête en guise de réponse. Oui, elle est épuisée autant par l'alcool, la baignade de cet après-midi, leur danse et cette discussion délicate. Elle se hisse correctement sur le matelas et passe sous le drap, pendant qu'il éteint les lampes. Il ramène la lampe à huile près du lit et s'assied pour se déshabiller sous l'œil attentif de Cara. Elle fond littéralement en apercevant son dos musclé et elle se surprend à aimer la façon dont ses muscles roulent sous sa peau. Il se soulève partiellement pour ôter son jean. Elle reporte son regard sur son tatouage, puis ses multiples cicatrices, vestiges des tortures subies enfant. Ses doigts la démangent de pouvoir les tracer, mais elle ne peut pas, elle ne doit pas. Elle sait que cela engendrerait des gestes plus charnels et plus intimes, et elle ne veut pas succomber maintenant. Elle veut prendre son temps. C'est en tout cas ce dont elle essaie de se convaincre. Or quand elle s'autorise à repenser à hier soir et à leur première fois, elle s'enflamme, brûle et se consume. Dans un immense effort de volonté, elle se positionne sur le dos pour ne plus l'avoir dans son champ de vision.

La dernière lampe éteinte, Reed s'allonge sur le drap et se met sur son flanc gauche pour la contempler. Il aimerait pouvoir la toucher, la serrer contre lui et s'endormir de cette manière, mais il a bien compris la réticence de Cara. Elle veut y aller en douceur.

Il sourit. En douceur ? Est-il seulement capable d'y aller en douceur ? La douceur et lui sont deux concepts opposés.

— Bonne nuit, Reed, chuchote-t-elle en lui tournant le dos.

Puis, merde ! La prendre dans ses bras, c'est de la douceur, non ?

— Cara ?...

— Hum ?...

Il s'approche d'elle. Elle se tend.

— Je peux ? murmure-t-il en la survolant de ses bras pour l'étreindre.

Plissant les yeux afin de garder le peu de raison qu'il lui reste, elle hoche la tête. Bien sûr qu'elle souhaite cette étreinte ! Elle en frémit même d'avance. Il enlace sa taille de son bras droit, juste sous sa poitrine. Elle ne respire plus. Il enfouit son visage dans ses cheveux et en hume la douce fragrance qui lui est propre. Elle lutte de toutes ses forces pour ne pas se retourner et lui donner un baiser fougueux. Un de ceux l'ayant embrasée, hier soir. Elle expire tout l'air jusque-là bloqué dans ses poumons. Il lui embrasse les cheveux et la serre plus fort contre lui. Il mène un véritable combat intérieur pour ne pas succomber à la tentation de couvrir son corps de caresses et de baisers. Son désir enfle sous son boxer. Il la veut comme jamais il n'a voulu personne. Il ferme les yeux pour réfréner cette faim et recule le bassin. Frôler ses fesses rebondies est une vraie torture.

— Bonne nuit, Cara...

Perdue depuis quelques minutes dans un néant d'inconscience, Meredith reprend peu à peu connaissance. Son pouls cogne douloureusement contre ses tympans. Ce battement est accompagné par une oscillation plus sèche et moins régulière, provoquant un bruit anormal. Elle ouvre les paupières avec beaucoup de difficulté et essaie de visualiser d'où provient ce son insupportable.

Elle perçoit vaguement le mouvement de deux mains battant la mesure avec un objet brillant. Le geste est nerveux et répétitif. Meredith peine à se concentrer. Une intense douleur lui vrille le crâne et le tournis lui donne la nausée. Quelque chose bloque ses bras. La panique l'envahit. Elle commence à gigoter, mais en vain. Sa vision devient plus nette. L'odeur et l'atmosphère familière de son appartement la rassurent un instant. Elle est assise sur une chaise au milieu de son salon. Cependant, elle s'horripile en comprenant que ses mains et ses jambes sont ligotés aux barreaux par du ruban adhésif armé. Elle veut hurler, mais le foulard qui la bâillonne étouffe son cri qui meurt dans sa gorge.

— Enfin de retour parmi nous, ricane Lucas. Je commençais à m'impatisser.

Meredith s'agite, en proie à une redoutable angoisse. Dans la situation présente, le visage de Lucas est bien trop serein. Comme si l'avoir attachée à une chaise était normal, comme si l'avoir frappée était un acte anodin. Que lui arrive-t-il ? Que se passe-t-il ? Elle ne comprend absolument rien.

Assis sur la table basse en face d'elle, cette même table qui était cassée, qu'elle avait mise de côté et qui est maintenant miraculeusement réparée, Lucas la détaille, le couteau qui lui a servi à couper le ruban adhésif en main. Il sourit. Son regard est terne et inexpressif. Ses yeux pourtant d'un vert clair arborent une teinte plus sombre. La façon qu'il a de la dévisager glace chaque cellule de son corps. Elle reporte à nouveau son attention sur la table basse... Depuis combien de temps est-elle dans les vapes ?

Elle veut parler, elle marmonne. Des larmes de peur coulent sur ses pommettes. Elle gigote de plus en plus.

— Calme-toi, dit-il d'un air faussement compatissant avant de poser la lame du couteau sur sa cuisse nue. Je ne vais rien te faire.

Elle sursaute en sentant le métal froid tracer des lignes sur sa peau. La pression qu'il exerce avec le tranchant n'entaille pas sa chair. Cependant, lorsqu'elle s'entête à remuer, il appuie davantage.

— Je viens de te demander de te calmer, murmure-t-il d'un ton toujours aussi posé. Je t'enlèverai le foulard dès que tu te seras calmée et... là, nous pourrions discuter, d'accord ?

Elle persiste à vouloir crier et se défaire de ses liens.

— Ne m'oblige pas à sévir.

Il se désole en secouant la tête.

Pour rendre ses menaces plus convaincantes, il pointe le bout du couteau contre sa gorge. Ravalant sa salive, Meredith se fige.

— Bien !... Ai-je toute ton attention ?

Elle ne répond pas. Elle est bien trop tétanisée par la lame s'enfonçant peu à peu dans sa peau. Il

suffirait d'un petit mouvement brusque pour qu'il la lui tranche.

— RÉPONDS !

Elle sursaute et tremble de plus belle. D'autres grosses larmes se remettent à couler. Elle souhaite que ce cauchemar s'arrête.

Qui est cet inconnu devant-elle ? Où est passé son flirt de lycée ?

Elle hoche la tête, prête à obtempérer.

— Voilà ! Sage décision...

Il remonte la lame le long de sa mâchoire et l'enfouit sous le foulard et, d'un geste vif et peu précis, il le tranche. Elle tressaute et ne peut s'empêcher de lâcher un léger cri qu'elle ravale aussitôt. Elle pourrait dès à présent hurler pour qu'un voisin lui vienne en aide, mais quelle serait la réaction de Lucas ? Il aurait le temps de la poignarder et de s'enfuir, alors elle garde prudemment le silence.

— Bon, maintenant que les règles de ce petit jeu sont bien claires, voilà le deal : tu m'aides et, en retour, ... bah... je ne te tue pas.

Battant toujours nerveusement la mesure avec le couteau, Lucas se lève et fait le tour de la pauvre Meredith qui frissonne au moindre de ses gestes.

— Qu... que veux-tu que je fasse ?

— Je t'ai connu plus forte, ricane-t-il. Où est passée la petite merdeuse fourrant son nez partout ?

Dans un sanglot, elle lui avoue :

— Tu... tu me fais peur.

Il s'accroupit en face d'elle et passe le revers de la lame sur sa joue. Il penche la tête.

— Tu n'as rien à craindre tant que tu te comportes correctement, d'accord ?

Nerveusement épuisée, elle s'emporte :

— Que veux-tu de moi à la fin ?

— Du calme ! Du calme ! J'allais en venir aux explications...

Il se redresse et s'assied sur le sofa en croisant les jambes, tout à fait décontracté pour sa part. Il jette un coup d'œil sur le petit meuble où trônent une lampe et quelques cadres de photos de famille. Il attrape le cliché de ses parents et l'observe.

— Monsieur et Madame Dayle vont bien ? Cela fait un bon moment que je ne les ai pas vus en ville.

Meredith ne répond pas, elle renifle.

— Je t'ai posé une question, insiste-t-il. Va falloir que tu te montres un peu plus coopérante, si tu veux que tout se passe bien.

— Ils vont bien...

— Parfait ! s'enthousiasme-t-il. Donc, si tu veux que les choses restent telles quelles, tu vas m'aider à élaborer un petit plan de... vengeance.

— Ce sont des menaces ?

— Exactement ! chantonne-t-il joyeusement en claquant des mains avant de reprendre un visage froid. J'ai, comme qui dirait, un léger contentieux à régler avec mon connard de grand frère. Tu vois, il y a quelques années, il a fait quelque chose qu'il doit aujourd'hui payer d'une manière ou d'une

autre. Je veux en finir une bonne fois pour toute. Tu vois ? Il me pourrit la vie depuis que je suis né, et le savoir... en vie, m'irrite.

— Que vas-tu lui faire ?

— Faire de sa vie un enfer comme lui l'a fait de la mienne et après... qui sait ?

— Que t'a-t-il fait ?

— Tu vas être gentille et te mêler de ce qui te regarde, d'accord ?

— J'ai besoin de comprendre, si tu veux que je t'aide.

— Contente-toi de faire ce que je te demande, s'énerve-t-il.

Elle obtempère une nouvelle fois et hoche la tête.

— Première étape, dit-il, après un bref instant de réflexion. Tu vas organiser une petite réunion privée entre le maire, le shérif, toi et moi, et nous allons rouvrir le dossier de la disparition de mon... beau-père.

— Pourquoi ne pas le faire par toi-même ?

— Parce qu'à l'époque, j'ai fermé ma gueule en prétextant l'amnésie et j'ai besoin d'un nouveau témoin : toi, en l'occurrence !

— Moi ? Mais je ne connais rien à cette affaire...

— Boh! Avec mon frère, une petite confidence sur l'oreiller, c'est si vite arrivé !

— Tu veux que j'accuse ton frère de la disparition de ton beau-père ? s'épouvante-t-elle.

— Non. (Il secoue la tête.) De meurtre...

— Quoi ?

Après l'avoir détachée, il l'encercle d'un bras au niveau de la taille, et, lui appuyant la lame au niveau de la carotide, Lucas se cale contre le dos de Meredith afin d'écouter attentivement la conversation téléphonique entre elle et Monsieur Johnson, le maire de la petite bourgade de Géorgie.

— Serait-il possible de vous rencontrer avec le Shérif Snow en fin d'après-midi, avant la réunion ?

— Oui, bien sûr, Meredith. Pourquoi la présence de Snow ? s'enquiert-il, intrigué, d'autant que le shérif ne prend jamais la peine d'assister aux réunions municipales.

La voix de la jeune femme devient vacillante et fébrile. Lucas resserre la pression sur son cou et lui chuchote à l'oreille :

— Calme-toi et respire...

Elle ravale difficilement sa salive et se reprend en gonflant ses poumons. Sentir le souffle chaud et régulier de Lucas effleurer sa peau la rend d'autant plus nerveuse. Elle vit un véritable cauchemar et prie mentalement pour que cet enfer cesse au plus vite.

— J'ai besoin de vous parler d'une disparition qui s'est produite il y a quelques années et à laquelle je peux apporter de nouveaux éléments.

— Une disparition !?!

— Oui, je préférerais vous en parler de vive voix, si cela ne vous dérange pas ?

— Non, non, cela me va... Mais, vous êtes certaine que tout va bien, Meredith ? s'inquiète-t-il, tout d'abord à cause de sa petite voix et parce qu'elle est d'ordinaire un vrai moulin à paroles qu'il peine

à arrêter.

— Raccroche, souffle Lucas en resserrant son étreinte.

— Oui, oui, tout va bien, Monsieur Johnson. À ce soir !

Il la lâche lorsqu'elle met fin à la conversation.

— Bien, s'enthousiasme-t-il. Mais il te faudra être un peu plus convaincante, ce soir.

— Pourquoi fais-tu ça ?

Elle recule jusqu'à percuter le mur de son dos. Il claque la langue contre son palais et secoue la tête.

— Je t'ai déjà dit de te mêler...

Il s'interrompt lorsqu'un bruit provenant de la chambre attire son attention. À l'affût du moindre son, il tend l'oreille, puis relâche ses épaules d'une manière théâtrale au moment où Kitty, le chat de Meredith, pénètre dans le salon.

— Eh ben, Minou, ricane-t-il en le happant au passage. Tu te joins à nous ?

— Ne touche pas à mon chat !

Il s'assied sur le canapé, tenant le félin dans ses mains pour le caresser.

— Tu sais ce que j'aime chez les chats ?... Ils sont calmes, paisibles, voire même rassurants, mais ce sont des êtres vicieux et malfaisants prêts à te sauter au cou à la moindre contrariété sans que tu t'y attendes le moins du monde, et j'adore ça !!! Je me retrouve un peu en eux, tu vois ?...

— Tu es taré !

Elle se laisse glisser sur le mur afin de s'asseoir à même le sol, les jambes repliées sous son menton. Il ne relève pas l'insulte et poursuit calmement ses caresses sur le dos de Kitty, allongé sur ses cuisses ronronnant tranquillement.

— Je me souviens, à l'époque, quand on était gosses avec Reed, on s'amusait à leur attacher des pétards au bout de la queue. Ah ! Ah ! Tu aurais dû voir ça ! Ils bondissaient de deux mètres au moins et partaient comme des malades... et cette pauvre petite Cara qui pleurnichait, alors que nous, on se fendait la poire.

Il s'éclaircit la voix et singe :

— Gna, gna, gna, vous êtes cruels, méchants... pauvres chats,... je vous déteste, je jouerai plus avec vous... Cette tarte, elle finissait toujours par revenir nous coller aux basques.

— Laisse mon chat, réitère-t-elle désespérément sa demande de peur qu'il lui fasse du mal.

— Relax ! Meredith... Relax. Tu deviens pénible, là ! Tu ne voudrais pas que je me passe les nerfs sur Minou ?

Souriant d'une façon qui glace le sang de Meredith, Lucas empoigne la petite tête de Kitty.

— Ce petit être est si fragile. Ce serait bête de faire un faux mouvement qui lui briserait instantanément la nuque, non ?

— Non ! S'il te plaît, je t'en prie, ne lui fais pas de mal !

Relâchant sa poigne, il continue ses caresses.

— Le problème est que j'ai besoin d'un moyen de pression, sur toi, tu vois ? commence-t-il d'une voix tranchante. Je veux être certain d'avoir ton entière coopération et que tu ne me feras pas de coup

bas ?

Il se tait pour l'interroger du regard, puis reprend d'un ton calme et mesuré :

— Alors, voilà : j'hésite...

Se tenant le menton de sa main libre et faisant mine de réfléchir en levant les yeux de droite à gauche, il poursuit :

— Minou ou... tes parents ?

Il enserre à nouveau le cou de Kitty et le soulève à bout de bras. La bête commence à se débattre et donner des coups de griffes dans le vide.

— Tu n'as pas besoin de faire ça. Je te promets de faire ce que tu voudras, mais, s'il te plaît, épargne ma famille, je t'en supplie.

Un sourire en coin se dessine sur le visage de Lucas. Agrippant le chat entre ses doigts et plantant ses yeux dans ceux de Meredith, il ne lui faut qu'une fraction de seconde pour prendre une décision. Il jubile, il se sent puissant comme jamais. Briser la nuque de cet animal ne lui pose pas le moindre problème de conscience. C'est simple, il n'en est pas pourvu.

— Oh ! prononce-t-il en enfonçant ses doigts dans la chair tendre de Kitty, alors que la pauvre bête tente de se défendre et miaule à s'arracher les cordes vocales.

— Écoute, le doux son des craquements de ses vertèbres...

— Noooooon ! Lucas, je t'en prie, sanglote-t-elle.

Dans un bruit sourd, le corps sans vie du félin percute le parquet. Dévastée par le chagrin, Meredith fond en larmes.

— Bon, ben, c'était Minou en premier, se désole hypocritement Lucas en observant le cadavre de Kitty à ses pieds. Mais attention ! s'enthousiasme-t-il ensuite, à la manière d'un présentateur télévisé qui animerait un grand jeu de loterie. Pas de panique ! Il te reste encore un joker : tes parents. Youpi ! applaudit-il en battant joyeusement des deux mains.

Sous la douche, Reed se tourne en entendant craquer le plancher derrière lui. Arrivant de l'extérieur, Cara s'assied sur le rebord du lit. Elle profitait, sur la terrasse, des premiers rayons du soleil de cette douce matinée de juin. Ils se lancent de longs regards, mais n'échangent aucun mot jusqu'à ce que Reed finisse de se laver et sorte de la douche.

— Alors ? Tu m'emmènes faire les magasins ?

— Le premier village est à deux bonnes heures de marche en suivant l'aval de la rivière. Vas-y, je t'attends.

Il vient se planter devant elle, totalement nu et dégoulinant d'eau. Troublée par la beauté de son corps et ce que cela lui procure en sensations, elle déglutit et cligne nerveusement des paupières.

— Et en voiture ?

Elle se force à le regarder dans les yeux plutôt que de glisser sur la partie qui l'attire davantage et qui est à hauteur de son nez.

— Dix minutes, sourit-il en voyant qu'elle peine à maintenir son regard loin de son entrejambe.

— Tu sais que tu dégoulines d'eau et que tu es en train de bousiller le plancher ?

— Je sais...

— Bien !

Elle lui tend la main.

— Tes clés, s'il te plaît ?

— Quelles clés ?

— De voiture. Si tu ne veux pas m'y emmener, prête-moi au moins ta voiture.

Elle cesse de respirer un instant, lorsqu'il se penche sur elle pour attraper la serviette posée derrière elle. Avant de se redresser, il lui effleure l'oreille de sa bouche et murmure d'un ton ferme et lascif :

— Hors de question !

Il s'écarte et, d'un pas nonchalant, part se sécher sur la terrasse en sifflotant joyeusement. Elle ne rate rien du spectacle que lui offrent ses fesses et son dos musclés. Restée en apnée, elle expire enfin. Reportant son attention autour d'elle, son visage s'illumine. Elle remarque son jean plié sur le dossier du canapé et la petite bosse indique que les clés sont dans une des poches. Déjà fière du coup qu'elle s'apprête à lui jouer, son sourire s'élargit. Elle va sûrement le mettre dans une colère noire, mais s'il veut jouer, elle va jouer ! Elle enfle ses chaussures, se hâte pour récupérer les clés et sort tranquillement le rejoindre dehors. Elle n'est hélas pas très bonne comédienne. Reed capte que quelque chose se trame rien qu'en l'observant. Pourquoi n'insiste-t-elle pas ? Il la questionne du regard. Elle sourit innocemment et fait un petit pas sur le côté. Il fronce les sourcils et voit le sac à main qu'elle tient fermement. Elle fait une autre petite enjambée. Il s'avance vers elle en étrécissant les yeux.

— Cara ?...

— Reed !... surenchérit-elle, toute sourire.

— Qu'est-ce que tu mijotes ?

— Rien...

Jetant un bref coup d'œil à l'intérieur du chalet, sur ses vêtements, il percute. Ce moment d'inattention permet à Cara de pouvoir dévaler les escaliers sans qu'il ait le réflexe de lui barrer le chemin.

— CARA ! Si tu touches à ma voiture, ça va vraiment mal se passer pour ton matricule !

Cara ayant une bonne longueur d'avance, il se dépêche à aller enfiler un boxer et s'élanche, pieds nus, à sa poursuite. Elle a déjà pris place au volant et allumé le contact quand il arrive aux abords de la Mustang. Heureusement pour lui, elle doit effectuer un demi-tour afin d'accéder au chemin qui rejoint la route. Il tente d'ouvrir la portière conducteur, mais elle la verrouille. Il fait le tour. Elle n'a pas le temps de s'étirer pour fermer qu'il monte déjà dans le véhicule alors qu'elle entreprend la manœuvre, mais il tire sur le frein à main.

— Tu n'iras nulle part au volant de ma voiture, l'avertit-il sévèrement.

— Lâche le frein !

Elle accélère.

— Arrête d'accélérer, tu vas endommager le câble...

— Alors arrête de freiner !

— Non !

— Si !

Elle donne des à-coups sur la pédale. N'ayant pas anticipé qu'il lâcherait prise et rabattrait finalement le frein, elle accélère au même moment et envoie le pare-choc dans un buisson.

Elle grimace.

— Oups !

— Nom de Dieu ! Si tu as fait ne fût-ce qu'une légère égratignure sur la carrosserie, je... je... s'emporte-t-il en posant les mains sur sa tête avant de se triturer le cuir chevelu.

— Tu quoi ?...

Elle recule pour finir le demi-tour. Il ne répond pas et se contente de la fusiller du regard en serrant les dents.

— Tu n'as qu'à sortir vérifier que je n'ai pas abimé ton bébé...

Il étrécit les yeux.

— Pour que tu me laisses en plan ici et me piques ma bagnole ? Non ! Raté ! Je suis idiot, mais pas à ce point-là !

— Comme tu veux...

Victorieuse, elle s'engage sur le chemin et, une fois quelques mètres parcourus sur l'asphalte, Reed grogne en se cramponnant à la portière :

— Ralentis !

— Je suis à trente miles, tu abuses... Fais-moi confiance !

— Je n'ai aucune confiance en une femme qui conduit.

— Macho !

— Non, je suis simplement prévoyant et réaliste.

Elle secoue la tête, dépitée.

— Détends-toi, je ne vais pas te la casser, ta voiture, dit-elle en lui jetant un coup d'œil, amusée.

— Regarde la route !

Elle lève les yeux au ciel.

— La route !

— Bon sang ! Que tu es pénible.

Pour Reed, ce sont les dix minutes les plus longues de sa vie, mais ils arrivent sains et saufs sur le parking du port de pêche de Forest Lake, ce petit village de vacances et de loisirs nautique où se mêlent touristes et saisonniers.

— Tu ne vas pas me suivre pieds nus et en caleçon dans les magasins ?

— Regarde autour de toi ! On est dans un village de vacances au bord d'un lac. Tout le monde est en maillot. Celle qui fait tache dans le tableau, c'est plutôt toi avec ton jogging et... tes chaussures de randonnée.

Il n'a pas tort. Elle observe avec plus d'attention ce qui l'entoure pendant qu'il fait le tour de la voiture pour inspecter la carrosserie. Heureusement pour Cara, elle n'a rien, pas une seule rayure.

Il se poste devant elle et la plaque de tout son corps contre la carrosserie.

— Rends-moi mes clefs, maintenant !

— Le mot magique, d'abord ?...

Elle tend le bras de côté et secoue les clefs en lui décochant un sourire machiavélique.

— Le mot magique ?... Non, mais t'es sérieuse, là ?

— Oui, très !

— Tu sais très bien qu'il me suffit de te les arracher de force pour les avoir, alors si tu ne veux pas que je te fasse mal, donne-les-moi ?

— Le mot magique, d'abord. Sinon, à trois, je les jette à l'eau.

Les menaces ne produisant aucun effet, il passe à la seconde phase d'intimidation. Sa préférée : il la fixe d'un regard charmeur et d'un sourire tout aussi enjôleur en se pressant davantage contre elle. Il se frotte légèrement à elle. Il passe les bras au-dessus de ses épaules et pose ses mains à plat contre le toit du véhicule, derrière elle. Il l'encercle. Déjà, il sent la respiration de Cara s'accélérer et remarque la gêne dans ses yeux. Il jubile. Il baisse le menton et lui frôle le visage de sa bouche.

— Donne-moi... les clefs... de MA voiture, articule-t-il lentement.

Elle s'obstine sans se démonter.

— ... Non !

Malgré qu'elle soit déstabilisée par son petit manège de séduction, elle commence à compter.

— Un...

Il reporte son attention sur ses lèvres qu'elle se mordille, et il incline la tête.

— Deux... prononce-t-elle, la gorge nouée en lorgnant cette bouche qui se rapproche dangereusement de la sienne.

— Trois, susurre-t-il à sa place avant de l'embrasser avec douceur.

Cara ne cherche pas à l'éviter. Au contraire, elle gémit au plaisir et à la vive sensation de chaleur que lui procure ce simple baiser. Cependant, elle n'est pas prête à perdre à leur petit jeu, alors lorsqu'elle sent qu'il glisse ses doigts sur son épaule, le long de son bras, son coude, son avant-bras, elle sait pertinemment qu'il va tenter de lui prendre les clefs. Bouche contre bouche, souriant tous les deux, Cara envoie valser les clefs dans l'eau, par-dessus le petit muret de pierre. Reed essaye tant bien que mal de stopper le geste, mais en vain. Il quitte ses lèvres, se redresse, recule le buste et la regarde, stupéfait.

— T'as pas fait ça ?

Elle pouffe en hochant la tête et finit par éclater de rire. Il reste sans voix, recule d'un pas sans la quitter du regard et se baisse pour la porter à bout de bras.

— NON ! Reed ! Qu'est-ce que tu fais ? Repose-moi !

Tout en se débattant, elle crie. Il s'avance au bord du lac et la jette à l'eau telle une vulgaire charge en s'écriant dans le même élan :

— Retrouve-les-moi !

Remontant à la surface, furieuse, elle claque l'eau de ses bras et s'égosille :

— Bordel ! Tu étais obligé ?

Posant un pied sur le muret et se penchant pour caler ses coudes sur sa cuisse, il l'observe.

— Elle est froide ?

Elle l'éclabousse en tenant l'équilibre sur le bout des orteils.

— Viens les chercher toi-même, tes foutues clefs !

Elle nage quelques mètres afin de trouver un endroit où elle a pied. Sur un rocher au fond de l'eau, elle se tient droite et croise les bras contre sa poitrine pour lui signaler son mécontentement. Elle ne bougera pas d'un pouce.

Il s'impatiente.

— Cara ?... Tu comptes rester là tout l'après-midi ?

Elle détourne la tête en levant légèrement le menton, bien décidée à boudier.

— Tu boudes ? ricane-t-il.

Elle cille plusieurs fois et réprime son envie de s'esclaffer. Elle doit à tout prix lui tenir tête et ne pas flancher. Il va sûrement tenter de l'amadouer par tous les moyens. Il ne dit plus rien durant quelques secondes, elle s'en inquiète, mais, trop butée pour tourner la tête vers lui, elle ne bouge pas d'un pouce. Puis, elle sursaute lorsqu'elle l'entend plonger.

Une nouvelle fois victorieuse, elle sourit et reporte son attention sur les remous à la surface de l'eau. Elle s'attend à ce qu'il vienne jusqu'à elle, donc elle guette attentivement les profondeurs pour repérer des bulles ou toute autre trace de mouvement. Surgissant derrière elle et l'agrippant par la taille, il la fait basculer en arrière. Elle se laisse aller en riant.

Ils se chamaillent comme deux adolescents et y prennent autant de plaisir l'un que l'autre. Cela faisait une éternité que Reed n'avait pas ri de la sorte. Quant à Cara, cela faisait des mois qu'elle ne s'était pas sentie aussi... vivante et vibrante. Se cramponnant à ses épaules et l'entourant de ses jambes, elle lui passe une main sur le front pour lui dégager les mèches collées par l'eau.

— Tu as retrouvé tes clefs ?

Il émerge son bras de l'eau et secoue les clefs.

— Tu vas me la payer très cher, celle-là.

Le sourire rayonnant qu'il lui offre met Cara dans un émoi troublant. Elle se surprend à avoir envie de l'embrasser, mais elle résiste... encore.

— J'attends ta revanche avec impatience, le nargue-t-elle.

Rayonnant de gaieté et d'amusement, il dépose un baiser sur le bout de son nez.

Allongés l'un en face de l'autre sur deux bancs de ce ponton de promenade, Reed et Cara se sèchent tranquillement au soleil. Les mentons calés sur leurs mains, ils s'observent, les yeux dans les yeux.

— Comment as-tu découvert cet endroit ?

— Heather...

— Bien évidemment, suis-je bête ! La fille du bateau... dit-elle en levant les yeux au ciel. Qui d'autre ?...

— C'était une amie, Cara... simplement, une amie !

Elle rit.

— Toi ? Ami avec une fille ? Je n'en crois pas un mot !

Il sourit plus largement et lui adresse un clin d'œil.

— Ne sommes-nous pas AMIS tous les deux ?

Elle sourit à son tour, gênée. Il cherche encore à savoir ce qu'elle attend vraiment de lui et de leur relation plus qu'ambiguë. Ses yeux pleins d'espoir et d'interrogation la déroutent.

— On est... commence-t-elle, mais incapable de soutenir son magnifique regard ardent, elle se tourne pour s'allonger sur le dos. Elle sent le rouge lui monter aux joues.

— Je ne sais pas ce que nous sommes, mais... pas que de simples amis... C'est impossible d'être « amie » avec toi.

Reed refuse qu'elle se défile, alors, aussi entêté qu'elle, il se lève, la rejoint, lui soulève les jambes et s'assied à califourchon entre ses cuisses.

— Et ?... insiste-t-il en la fixant droit dans les yeux.

— ... Et... arrête de me regarder comme ça !

Elle se cache les yeux de ses mains.

— Regarde-moi !

— NON, ricane-t-elle. Je veux plus te voir.

— Ce n'est pas gentil, ça...

Il s'incline sur elle et, à demi-allongé sur son corps, il la force à enlever les mains de son visage, puis les lui passe par-dessus la tête, mais elle crispe les paupières.

La survolant de ses lèvres, il lui murmure :

— Toi, tu es en train de craquer pour moi...

Elle ouvre un à un les yeux et sourit de plus belle. Il se redresse, la lâche et l'interroge :

— J'ai tort ?

— Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat, glousse-t-elle en s'asseyant à son tour avant de poursuivre :

— Alors, c'était qui, cette fille ?

— Ne change pas de conversation, tu veux ?

Il lui appose les mains sur les hanches et l'attire sur ses cuisses. Elle s'enflamme.

— Je te rappelle que c'est toi qui as détourné la discussion en premier. Ce n'est qu'un simple retour à la conversation d'origine.

Il abdique.

— Elle s'appelait Heather Adams, et je l'ai rencontrée à New York...

— S'appelait ?

— Non, s'appelle, se reprend-t-il en jouant avec une mèche des cheveux détachés et emmêlés de Cara. Mais je n'ai plus de nouvelles d'elle depuis des années, depuis l'enterrement de Molly.

Le jugeant aux expressions de son visage, Cara cherche à décrypter l'attachement qu'il éprouve ou éprouvait pour cette Heather. Elle lui passe les bras autour de la nuque et demande :

— Tu couchais avec elle ?

Reed écarquille aussitôt les yeux, ahuri par la question et l'aplomb de Cara qui se lâche de plus en plus avec lui. Il ne peut que le remarquer, et cela lui fait vraiment plaisir.

— Non.

— Non ? fait-elle, estomaquée.

Il oscille de la tête en cherchant la meilleure façon de lui décrire la relation qu'il entretenait avec Heather.

— Disons que... nous ne sommes jamais allés jusqu'au bout, si tu vois ce que je veux dire ? Enfin, c'était... plutôt... dans un but pédagogique.

— Pédagogique !?!

Agacé de devoir tout détailler, il râle :

— Rhô !... Elle me taillait des pipes pour que je lui apprenne la meilleure manière de faire et moi, je lui brou...

Cara l'interrompt de sa main sur sa bouche.

— O.K. ! C'est bon, j'ai compris.

Il éclate d'un rire profond face à la petite bouille contrariée et écœurée de Cara.

— Tu avais des sentiments pour elle ?

— Nope. Je t'ai déjà dit que ce n'était qu'une simple amie et que, de ma vie entière, je n'ai éprouvé des sentiments que pour une seule et unique femme... ici présente, finit-il de lui expliquer en lui maintenant le menton pour capter son regard.

Attendrie et déboussolée par ses paroles, elle ravale difficilement sa salive. Elle peine à le croire, même si une partie d'elle essaie de s'en convaincre. Voyant qu'il la met de nouveau mal à l'aise, il s'extirpe de sa place et se lève du banc tout en lui tendant la main.

— Allez, on va les faire, ces magasins ?

— Allons-y, oui. Allons au moins te trouver un pantalon pour que tu sois décent.

Il passe son bras autour de ses épaules et ricane :

— Pourquoi t'entêtes-tu à vouloir m'habiller ? D'habitude, les femmes cherchent à me déshabiller. Je ne comprends pas...

Elle lui envoie un violent coup de coude qui s'abat en plein dans ses côtes.

Ils font les quelques boutiques qui longent le port et finissent leurs emplettes dans un magasin de sous-vêtements petit et étroit. Une épreuve que redoutait Cara aux côtés de Reed, cependant, c'est un passage obligé. Bien sûr, les remarques fusent dès le premier string qu'elle regarde, pourtant discrètement.

— Humm... Bon choix, même si un peu trop... strict à mon goût.

— Je ne t'ai pas demandé ton avis, il me semble... grommelle-t-elle.

Il lève les mains en l'air, de peur de se faire une nouvelle fois rembarrer.

— Je n'ai rien dit !

Il s'écarte et file dans un autre rayon en décochant des sourires en coin et des clins d'œil à toutes les filles qui croisent son chemin. Cara l'observe se pavaner au milieu des femmes. Étant le seul garçon dans la boutique et qui plus est très bel homme, il ne passe bien évidemment pas inaperçu. Heureusement, elle est arrivée à lui faire enfiler un pantalon en toile blanc, mais, à le détailler davantage, ce bas lui fait des fesses à s'en damner, et certaines l'ont déjà remarqué au vu de la direction de leurs regards. Une d'entre elles, une quarantenaire, se mord les lèvres pour signifier à son amie qu'elle en ferait bien son dîner. Cara essaie de faire abstraction et de se concentrer sur ses choix. Cependant, c'est difficile, surtout en voyant Reed en train de flirter avec la caissière. Le coude replié sur le comptoir, les jambes croisées, l'allure totalement décontractée et bombant son torse-nu, il papote. Il affiche son plus beau sourire, ce même sourire enjôleur qu'il a l'habitude de lui réserver à elle. *Bon sang ! C'est SON sourire... Aucune autre qu'elle n'y a droit !*

Un craquement de plastique la sort de ses pensées. Elle s'aperçoit qu'elle était en train de plier nerveusement le cintre du soutien-gorge.

Comment pourrait-elle se mettre avec lui ? C'est un coureur de jupons ! Sait-il au moins ce que veut dire le mot « fidélité » ? Il n'a jamais été en couple, donc, même s'il dit être amoureux d'elle depuis toutes ces années, saura-t-il contrôler ses pulsions pour la gent féminine et arrivera-t-elle à le satisfaire ?

— Je te prie d'acheter ça...

Elle sursaute et reporte son attention sur Reed qui lui tend un bout... de ficelle rouge. Sans vraiment réfléchir et simplement perturbée par ses dernières réflexions, elle lui rétorque :

— Je n'aime pas le rouge.

— Tu as tort... avec ta peau bronzée et tes cheveux bruns, ce serait un vrai délice pour les yeux...

Déstabilisée, elle en devient désagréable.

— Lâche-moi, je n'aime pas.

Attrapant des articles au hasard sur son chemin, elle se dirige vers la caisse. Elle veut en finir au plus vite avec cette séance shopping.

— Excusez-moi, mademoiselle, c'est votre petit ami ? l'interpelle la femme d'une quarantaine d'années en lui désignant d'un geste du menton Reed qui arrive à leur hauteur.

— Non ! rugit Cara, sans même lui prêter attention.

Elle donne les derniers sous-vêtements à la caissière et regrette déjà d'avoir dit non. Cette femme au brushing impeccable, fardée de fond de teint, d'un rouge à lèvres rouge vif, habillée d'un chemisier transparent et à la poitrine généreuse, s'avance d'une allure féline vers Reed. Ce dernier l'a repérée. Il adopte déjà une posture de mâle dominant en s'accoudant une nouvelle fois au comptoir de caisse à deux pas de Cara.

— Jeune homme, l'accoste-t-elle en lui tendant une carte. Je ne sais pas si vous restez longtemps dans le coin, mais si vous vous ennuyez, voici ma carte. Je suis au chalet trente-cinq sur les collines. Mon mari ne rentre que la semaine prochaine... Si jamais...

Elle ponctue son invitation d'un clin d'œil et, comme Reed ne bouge pas d'un pouce, elle enfouit la carte de visite entre l'élastique de son boxer, qui sort partiellement du pantalon, et sa peau. Observant la scène du coin de l'œil, Cara bout. Elle aimerait lui sauter à la gorge, mais, en jeune fille bien éduquée, elle ne bronche pas, récupère le sac que lui tend la caissière et file en direction de la sortie, furieuse.

— Cara ?? Oh ! Attends-moi...

Elle ne lui prête aucune attention, traverse la ruelle et longe le port à toute vitesse afin de rejoindre au plus vite la voiture garée non loin de là.

— Cara, ricane-t-il en la suivant de près. Tu m'expliques pourquoi tu t'énerves ?

Vu qu'elle ne répond toujours pas, il insiste, toujours aussi amusé :

— Youhou ? Je suis là...

Il allonge ses foulées pour marcher à ses côtés.

— Tu fais la tête ? Qu'ai-je fait, encore ?

Au comble de l'exaspération, elle s'arrête en plantant des yeux exorbités par la rage dans les siens, puis les reporte sur le petit bout de papier qui sort de l'élastique de son boxer. Elle l'attrape et le lui jette au nez.

— Ça !

Il regarde le morceau de papier s'envoler.

— Quoi ? Ça ?... Ça m'arrive souvent de me faire draguer, j'y suis pour rien, hausse-t-il les épaules avec une expression d'ange offensé.

Elle peste, puis reprend son chemin. Elle va l'étrangler si elle reste plus longtemps devant lui.

— Va retrouver ta cougar au chalet trente je sais plus combien...

— Trente-cinq, rit-il.

— Je m'en tape du numéro ! Va la baiser si ça te tente, et me fais plus chier !

Elle hurle si fort qu'une passante, mère de famille, couvre les oreilles de sa fille et la regarde, outrée.

Cara arrive devant la Mustang et s'y adosse, les bras croisés, attendant qu'il l'ouvre. Elle est consciente que son comportement est ridicule, mais c'est plus fort qu'elle. Elle ressent une douleur au niveau de l'estomac, elle est à vif. Elle aurait presque envie de pleurer, de taper sur tout ce qui bouge, à commencer par Reed. Il s'approche d'elle doucement, la tête penchée, les sourcils levés et un faible sourire aux lèvres.

— C'était quoi, cette petite crise de jalousie ?

— Ne rêve pas, ce n'était pas de la jalousie.

— Si !... Je crois bien... sourit-il plus largement en se plantant devant elle.

— Non !

Alors qu'elle tourne la tête, il colle son bassin contre son ventre, lui prend le visage de ses deux mains et la force à le regarder.

— Dis-moi ce qui se cache dans ta jolie petite tête d'entêtée. Je vois bien que quelque chose te tracasse.

— Arrête de draguer tout ce qui a une paire de seins, boude-t-elle.

Il émet un petit rire.

— Je suis seul, Cara...

— Seul ??

Et elle ? Elle ne compte pas, peut-être ? Il comprend sa réaction.

— Tu ne veux pas de moi, alors je continue ma vie de célibataire. Tu veux que je fasse quoi ?

— Je n'ai pas dit que je ne voulais pas de toi !

— Alors, pourquoi tu mets autant de barrières entre nous ?

Fébrile, elle sent monter en elle un fleuve de larmes. Elle se maudit, elle ne veut pas craquer devant lui.

— Sais-tu au moins ce que c'est que d'être en couple ? Enfin, je veux dire...

Il lui coupe aussitôt la parole et ôte ses mains de son visage.

— J'ai compris ce que tu voulais dire, te fatigue pas. Je ne suis pas débile, Cara ! Tu n'as pas confiance en moi ? C'est ça ?

— Tu te tapes des prostituées !... Désolée, mais tu n'es pas le meilleur exemple de fidélité !

Il baisse la tête, blessé par la remarque. Tout à fait méritée, cela dit.

— Je t'ai déjà expliqué pourquoi, non ?

— Oui, mais qu'est-ce qui me dit que tu changeras ta façon de vivre pour moi ? s'emporte-t-elle. Je meurs d'envie d'être avec toi. Je suis bien avec toi. Pour rien au monde, je ne voudrais quitter ton coin paumé. Je veux profiter de chaque minute, de chaque seconde avec toi, mais... Si je m'ouvre à toi, si je me laisse aller, je vais tomber raide dingue de toi, j'en suis certaine. Je t'aurai même tellement dans la peau que je ne pourrai plus me passer de toi. Et si toi, tu te rends comptes qu'en définitive, tu ne m'aimais pas tant que ça, et si je n'étais qu'un fantasme qui se réalise enfin ? Car, Reed, les fantasmes, une fois assouvis, deviennent beaucoup moins attirants, et je ne veux pas devenir moins attirante à tes yeux, je ne le supporterai pas. Alors, sois certain de ne pas vouloir faire machine arrière et revenir à ta vie de célibataire, car tu me briserais... Pourras-tu me rester fidèle ?

Elle se rend compte qu'elle pleure seulement lorsqu'il vient lui essuyer une larme sur sa joue. La tendresse qu'il met dans son regard et son silence la perturbent encore davantage.

— Dis quelque chose, s'il te plaît !

Il remonte à nouveau sa main vers son visage et, de son index, il le caresse en murmurant :

— Je ne peux pas te faire une promesse que je ne suis pas sûr de pouvoir tenir.

Elle fronce les sourcils.

— ... mais je peux te promettre d'essayer, si tu me laisses une chance de pouvoir le faire.

Elle sourit à nouveau, vaincue. Puis, elle laisse tomber ses sacs à terre et enroule ses bras autour de sa nuque. Attendrie par sa promesse et le trouvant si authentique dans son humilité, elle raille :

— Si tu n'existais pas, Reed Hamilton, il faudrait t'inventer.

Il lui enserre les deux bras et les lui ôte de sa nuque.

— Bon, allez, rentrons. Tu vas te changer et on ira manger un bout en ville ce soir, ça te dit ?

Elle hoche la tête et ramasse ses affaires. Il s'écarte d'elle et lui ouvre la portière. Commencant à se pencher pour gagner son siège, elle s'interrompt et se tourne à nouveau vers lui. Sans lui laisser le temps de réagir, elle lui prend le visage des deux mains et, se dressant sur la pointe des pieds, elle l'embrasse, chastement au départ puis, emportée par la fougue de son désir, elle cherche le contact de sa langue. Geignant contre ses lèvres, Reed ferme les paupières et accueille ce baiser comme un don du Ciel.

— C'était quoi, ça ? demande-t-il à l'instant où elle quitte ses lèvres.

Elle hausse une épaule et affiche sa petite bouille de maligne.

— Bah, quoi ? Je n'ai pas le droit d'embrasser mon petit ami ?

Ces trois derniers mots le mettent un peu mal à l'aise, mais lui réchauffent le cœur.

— Si... Allez, monte dans la bagnole avant que je te prenne sur le capot devant tout le monde.

— Reed !!! Bon sang... et le romantisme ?

Elle s'assied en pouffant.

— Je n'ai pas dit que j'allais changer comme par magie, non plus, s'esclaffe-t-il à son tour en gagnant le siège conducteur.

De retour au chalet, Reed ne loupe pas une seconde du spectacle que lui offre Cara en enfilant la sublime robe bleue. Ce tissu fin met toutes ses formes en valeur et, à cette vue, Reed n'est plus qu'un brasier en fusion. Chaque atome de son corps vibre et s'électrise. Oui, il la dévore du regard, il brûle de désir pour elle, ce qui n'échappe pas à Cara. Elle en joue et adopte certaines positions suggestives, histoire de l'aguicher. Elle aime tellement le voir dans cet état. Elle se sent belle et puissante.

Il s'approche derrière elle, son tee-shirt en main, puis se racle la gorge.

— Je ne vais pas tenir bien longtemps, à ce rythme-là !

Le pied sur une chaise, elle noue la lanière de ses chaussures à talons en remontant légèrement les fesses.

— C'est-à-dire ?

Il enfle son vêtement à la hâte et plaque ses mains sur les hanches de Cara qui sursaute à son manque de délicatesse en ricanant avant de se redresser et de pivoter pour lui faire face.

— Je crève d'envie de te faire l'amour.

Elle l'entoure de ses bras, dépose un rapide baiser sur sa bouche et, avec un sourire malicieux, elle secoue la tête.

— Tu attendras ton dessert, comme tout le monde.

Déçu, il esquisse une moue de petit garçon, mime une petite distance avec ses doigts, et la supplie :

— Même pas un tout petit morceau avant de partir ?

— Non ! Même pas...

Enfin prêts, ils rejoignent la voiture, mais loin d'être décidé à abandonner la partie, Reed lui happe le bras alors qu'elle se dirige vers le côté passager. Il l'attire avec force contre lui, la bloque de son corps contre la carrosserie et ne lui laisse pas le temps de rouspéter qu'il presse déjà ses lèvres sur sa bouche et l'embrasse avec une fougue désespérée. Il lui caresse les cuisses et remonte ses doigts sous l'ourlet de sa robe. Il s'enflamme, mais se contrôle, déterminé à ce qu'elle le supplie de continuer.

Sans plus aucune retenue, Cara se prend à ce baiser torride, enfouit ses mains dans ses cheveux, les lui agrippe et se frotte sur son érection naissante. Le corps de Cara prend le dessus sur sa raison en sentant son pénis durcir contre son ventre. Elle s'embrase telle une torche humaine. Elle cherche sa langue, sa saveur et gémit, transportée par les multiples sensations qui explosent en elle.

Relâchant la pression de sa bouche, Reed sourit, fier de l'avoir mise dans tous ses états. Il ôte ses doigts de dessous sa robe et s'écarte afin de rompre tout contact physique et d'ouvrir la portière conducteur.

— Reed ! peste-t-elle, pantelante. Tu n'as pas le droit de me faire ça !

Il feint l'innocence et lui retourne sa réplique.

— Quoi ? Je n'ai pas le droit d'embrasser ma petite amie ?

— Si ! Mais va jusqu'au bout des choses ! Sinon, je vais penser que tu m'allumes à ton tour.

— Tu en as envie ?

— À ton avis ?

Il referme la portière, un sourire en coin, triomphant.

— Je croyais que tu voulais attendre le dessert.

— Et toi, tu veux quoi ?

Doit-elle le supplier ? Se mettre à genoux pour qu'il daigne enfin lui faire l'amour sans qu'elle ait à le lui demander. Elle en a tellement envie.

Il incline la tête, amusé.

— Je veux ce que tu veux !

— C'est une conversation stérile...

— Je sais...

Il sourit plus largement et se presse à nouveau contre elle. Il enfouit ses doigts dans ses cheveux.

— Mais tu m'envoies des signaux contradictoires, Cara. Je suis un peu perdu.

Elle avoue :

— Je te teste.

Il hausse les sourcils, perplexe.

— Tu me testes ?

— Oui.

Le visage de Cara se fend d'un sourire taquin. Il étrécit les yeux.

— Je pense plutôt que tu joues avec moi, je me trompe ?

— Il se pourrait, oui, ricane-t-elle.

Se penchant vers elle, il glisse ses mains le long de son somptueux corps et lui agrippe les cuisses pour la soulever. Elle s'enroule automatiquement autour de lui.

— Tu sais ce que je fais aux petites malignes dans ton genre lorsqu'elles se jouent de moi et m'allument ?

— Non.

Il cale son nez contre celui de Cara et murmure lascivement, en survolant ses lèvres :

— Je les baise violemment et égoïstement.

— Oh ! Bon sang ! lâche-t-elle à haute voix, emportée par le désir qui lui foudroie le bas-ventre.

Effleurant cette bouche insolente lui faisant face, elle susurre, un brin gênée de devoir employer ses termes :

— Alors, baise-moi violemment et égoïstement sur le capot de ta voiture.

La tenant fermement dans ses bras, il recule le buste et arque un sourcil, ébahi par sa façon de parler, puis décide de l'emmener autre part.

— Non, le capot de ma voiture n'est pas pratique. J'ai déjà essayé...

— Bon Dieu ! Reed... Tais-toi ! Je n'ai pas besoin ni envie de savoir ça.

Montant les escaliers menant à la terrasse, il lui dépose un rapide baiser sur les lèvres.

— Désolé !

La bouille de petit garçon se faisant gronder qu'il adopte attendrit Cara. Il la pose doucement sur la table, lui écarte les cuisses pour s'y loger et lui ramène les fesses sur le bord. Il plonge délicatement une main sous ses cheveux.

— Cara, je sais que mon passé te dérange et te fais peur, mais...

Elle tente de lui couper la parole. Il l'en empêche en posant son pouce sur la bouche.

— Écoute-moi, s'il te plaît.

Elle obtempère, fascinée par son tendre regard et cette attirance indéniable qui les aimante lorsqu'ils se touchent.

— Mais... j'ai beau avoir posé mes mains sur de nombreuses femmes... aucune ne m'a fait ressentir ce que je ressens quand je te caresse...

Il passe ses doigts sur sa joue.

— Aucune ne m'a fait ressentir ce que je ressens quand je t'embrasse.

Il dépose un rapide baiser sur sa bouche.

— Je sais que tu es loin d'éprouver ce que moi, j'éprouve pour toi, mais... Cara, fais-moi confiance et aide-moi...

Elle fronce les sourcils et l'interroge du regard, perdue par cette dernière supplique.

Il continue :

— Aide-moi à devenir un homme bon. Celui qui pourra te rendre heureuse, celui que tu attends. Je suis un peu empoté à ce niveau-là. Je ne sais pas comment m'y prendre. Je commettrai sûrement des erreurs, mais je te prie d'avoir de la patience, car ce n'est pas inné en moi.

— Veux-tu réellement être... (Il hésite, se trouvant ridicule.) Être ma petite amie ? Souhaites-tu vraiment ce genre de relation avec moi ? Car moi, j'ai vraiment envie d'essayer.

Elle lui ramène le visage vers le sien pour lui frôler la bouche.

— Monsieur Hamilton, je serai fière de devenir votre toute première petite amie.

— Fière ? N'exagère pas...

— Tais-toi et fais-moi l'amour Reed !

Il sourit.

— C'est un ordre ?

— Exactement !

L'embrassant avec ardeur, il plaque ses mains sur ses hanches pour l'attirer contre lui. Elle accueille ce baiser fougueux en geignant. Elle savoure le contact et le goût de sa langue. Il la dévore. Elle en veut plus, toujours plus. Quittant ses lèvres, il lui adresse un petit sourire coquin. Elle fond. Cette partie de lui, obsédée, perverse et d'homme volage prêt à tout pour s'adonner au plaisir charnel la met dans un intense état d'excitation. Il recule en se léchant la lèvre inférieure. Elle ne rate rien de sa gestuelle. Il enfouit ses doigts sous sa robe et lui ôte délicatement son sous-vêtement en le faisant glisser le long de ses fines et divines jambes. Elle ferme les yeux, enivrée par toutes ces sensations. Elle brûle. Son sang pulse dans ses veines. Elle ne sait plus comment respirer tant elle est foudroyée par des vagues d'électricité à chaque fois qu'elle gonfle ses poumons. Son excitation est à son comble, et c'est à ce magnifique apollon qu'elle le doit. Elle rouvre les yeux et lorgne la bosse qui se forme sous son jean. Elle pince habilement le premier bouton de la braguette et tire dessus. Il

tressaille lorsque qu'elle le caresse. Elle baisse son pantalon et son boxer dans un même geste, libérant son pénis. Tel un ressort, il se dresse. Elle vacille et se mord une lèvre à la pensée qu'il va la combler et la posséder. Elle se liquéfie davantage.

Doucement, sans le quitter des yeux, elle enlève sa robe, puis son soutien-gorge et s'allonge sur la table. Elle s'offre à lui, impatiente. Il sort un préservatif de son portefeuille et l'enfile d'un geste sûr et précis. Il fait un pas, se cale à nouveau entre ses cuisses, puis se penche sur elle. Il dépose de lourds baisers sur sa poitrine, puis suçote, lèche, pince et chérit chacun de ses tétons. Elle gémit et se tortille pour venir à sa rencontre. Elle l'entoure de ses jambes afin de l'attirer vers elle. Il frémit.

— Cara, veux-tu que je te fasse l'amour ou... que je te baise ? lâche-t-il d'une voix rauque, la respiration sifflante.

— Baise-moi comme tu le ferais avec l'une de tes prostituées.

Il laisse s'échapper un son étranglé en entendant ces mots crus sortir de la bouche de Cara. Aussitôt, il plonge son index, puis son majeur en elle. Elle est prête, mais est-elle prête à ce qu'il soit brutal ?

— Tu es certaine ? Je pourrais devenir violent et égoïste.

Elle l'incite, n'en pouvant plus.

— Sois violent et égoïste, je m'en fiche.

N'en croyant pas ses oreilles, il secoue la tête, puis effleure son ventre de son nez. Bon sang ! Ces paroles l'excitent encore davantage. Il brûle, s'embrase. Ses doigts allant et venant, il la sent dans le même émoi que lui. Délicatement, il appose son pouce sur son clitoris enflammé pour exercer une pression tournoyante. Elle se resserre déjà autour de lui. Il embrasse et mordille sa peau d'un flanc à l'autre.

— Tu es tellement étroite et déjà sur le point d'éclater.

Ses oreilles bourdonnant, son sang et son cœur battant la chamade, il bloque sa respiration. Il cale son pénis entre les replis de son intimité luisants de désir pour lui. Il inspire profondément en empoignant sa hanche gauche et s'enfonce en elle, l'écartant de toute son épaisseur. Il n'est ni brusque ni doux. Il va droit au but, au fond, jusqu'à ce que leurs corps se percutent. Il s'immobilise et expire tout l'air de ses poumons, puis se retire entièrement. Puis d'une poussée sèche et rude, il l'emplit à nouveau. Elle crie et se tord. Il réitère son va et vient d'une façon brusque et inattendue pour qu'elle n'ait pas le temps d'anticiper le coup de reins suivant. Elle interrompt sa respiration et bascule la tête en arrière. Il la pilonne tellement fort qu'elle ressent une vive douleur se déployer au fond d'elle. Elle se crispe, plisse le front. Il s'en inquiète et ralentit, même si la sentir si étroite l'excite encore davantage et le met sur une pente raide.

— Cara, dis-moi si c'est insupportable...

— Non, souffle-t-elle. Continue. Je t'en prie.

— Tu as l'air d'avoir mal.

Bizarrement, la douleur se mue en plaisir. Un plaisir vif et troublant.

— Je... Je... Non... je...

Elle se tait et s'arque. Il poursuit sa poussée. Le corps de Cara semble vouloir le repousser ; il se contracte, pulse, se rétrécit en le comprimant fermement. Elle explose. Elle n'avait absolument pas mal. Elle était au bord d'un orgasme puissant, violent. La sentant jouir autour de lui, il relâche toute

la pression et, dans un dernier coup de reins aussi difficile qu'exaltant, il jouit à son tour en grognant, les paupières plissées et la bouche à demi ouverte.

À nouveau en position assise, elle l'enveloppe de ses bras. Il pose son front dégoulinant de sueur contre sa petite épaule. Souriant à s'en décrocher la mâchoire, il s'étonne :

— Wouah ! C'était quoi, ça ?

Elle recule le buste, amusée par son air ahuri.

— Ça ? répète-t-il estomaqué par la puissance de ce qu'il a ressenti.

— C'était nous.

Il se rhabille. Elle le regarde avec une telle intensité qu'il s'enquiert :

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Je suis d'accord.

Il ne comprend pas.

— Pour ?

— Pour t'aider à devenir, non pas l'homme que j'attends, mais celui que tu veux devenir.

— Oh ! prononce-t-il simplement avant de disparaître dans le chalet pour y jeter le préservatif.

À l'intérieur, il prend une minute pour lui. Il s'adosse au mur et se passe une main sur le visage, puis rive ses yeux au plafond. Une boule d'angoisse se forme dans son estomac. Il n'a jamais été chanceux. De toute sa vie, les moments heureux, il peut les compter sur les doigts d'une main. Il a toujours tout fait foirer. Sera-t-il à la hauteur, cette fois ?

— Reed ?

Cara apparaît dans l'encadrement, soucieuse de ne pas le voir revenir.

— Ça ne va pas ?

Il se reprend, se redresse et la rejoint.

— Si, si. Tout va bien, princesse, dit-il en l'enlaçant et collant un lourd baiser sur son front.

Tenir cette femme magnifique dans ses bras est la chose la plus délicieuse qu'il connaisse.

— Tu as déjà emmené une fille au restaurant ?

— Oui, quand je faisais le gigolo pour San Do, j'emmenais des femmes dans de grands palaces de New York et, après le repas, on baisait.

Elle fronce les sourcils.

— Pourquoi fronces-tu les sourcils ?

— Parce que c'est glauque, et que je ne comprends pas pourquoi tu as fait tout ça pour lui.

— Simplement parce que j'avais besoin d'argent, et que cela ne me déplaisait pas.

Il se recule et lui tend la main. Il accompagne ce geste d'un sourire timide et d'un regard profond.

— Allons manger, tu veux ?

— Avec plaisir.

Avancée sur le lac, la terrasse sur pilotis de ce snack-bar-restaurant familial est illuminée de centaines de petites bougies posées sur les balustrades. Ce qui confère au lieu une atmosphère calme et romantique, accentuée par ce magnifique coucher de soleil tirant sa révérence entre les deux

montagnes qui jouxtent le lac. Étant en début de saison, la moitié des tables sont vides, laissant le choix à Reed et Cara de s'installer où ils le souhaitent. Il l'amène au « Loop's » dans l'espoir d'y revoir Mira, la patronne.

À l'époque, elle lui a offert le gîte et le couvert en échange d'un coup de main au restaurant. C'est même grâce à elle qu'il a pu se trouver son petit coin de paradis, son chalet, juste après le départ de Heather.

Assis l'un en face de l'autre, Reed et Cara, yeux dans les yeux, trinquent avec leurs deux verres de vin rouge. Ils se fixent, s'observent, se séduisent, sans un mot. Ils se jaugent, se défient et se tentent.

— Tu vas réussir à tenir la fin du repas avant de me sauter à nouveau dessus ? demande-t-il en lui attrapant les doigts posés sur la table, près des couverts.

— Moi, oui. Mais toi, je ne pense pas !... Regarde, tu ne peux déjà pas t'empêcher de me toucher.

Aussitôt, il ôte sa main et la lève en l'air.

— D'accord ! Nouvelles règles : pas de contact.

— Parfait !

— Oui, parfait ! Il te reste plus qu'à baver, princesse, dit-il en enlevant d'un seul mouvement son tee-shirt. Il fait chaud ici, tu ne trouves pas ?

Elle s'avance sur le bord de la table et lui dévoile davantage son décolleté.

— Parce que tu crois que te voir torse nu va changer quelque chose ?

Il prend la même position en reluquant ouvertement sa poitrine.

— Je fais comme je peux, écoute !... Je me mettrais bien totalement nu pour te montrer à quel point tu m'excites, mais ce serait déplacé, ici... Alors, tant pis.

— Hum... C'est bien dommage, tu as raison.

Elle s'adosse à sa chaise, pivote et croise ses cuisses en les positionnant sur le côté, afin de lui donner une vision imprenable sur ses jambes nues. Puis, d'une main caressante, elle remonte sa robe sous l'œil attentif d'un Reed qui se mord une lèvre, affamé. L'envie de tracer le même parcours avec sa bouche lui noue l'estomac. Il serait prêt à envoyer valser cette fichue table qui les sépare. Or, il se contente d'agripper fermement les rebords.

Durant le repas, ils se parlent peu. La tension sexuelle qui s'émane de leur gestuelle suffit et remplace toutes paroles. D'une poigne tenace, elle attrape la bouteille de vin et lui prodigue des va-et-vient évocateurs. Du bout de la langue, il lèche délicatement ses couverts sans la lâcher une seule seconde du regard. Elle gigote sur sa chaise et prend des positions aguichantes. De ses jambes, il effleure les siennes sans vraiment les toucher. Aimantés, leurs doigts se frôlent. Tous deux vigilants aux moindres gestes de l'autre, ils mangent de minuscules bouchées. Ils perdent tout appétit pour la nourriture. Tout ce qu'ils veulent, c'est goûter à nouveau au corps de l'autre, et cette envie ne les quitte pas un seul instant jusqu'à la fin du dîner. Après avoir salué la propriétaire des lieux et échangé quelques petits souvenirs, ils quittent le restaurant.

Marchant côte à côte sur la promenade longeant le port, ils poursuivent leur petit jeu en évitant tout contact.

— Alors qu'as-tu pensé de Mira ?

— Elle semble gentille et beaucoup t'apprécier.

— Le chalet appartenait à son père. Elle me l'a vendu pour une bouchée de pain.

Elle ralentit et pivote légèrement vers lui.

— Je peux te poser une question ?

— Hum ?... Oui, bien sûr.

— En parlant de « père », as-tu déjà tenté de retrouver le tien ? Enfin, le vôtre ?

— Jusqu'à il y a deux mois, je ne savais rien de lui. Alors, la réponse est non.

— Jusqu'à il y a deux mois ? C'est-à-dire ?... Tu as du nouveau ?...

— Le soir où j'ai débarqué à Cornfield, tu sais, juste après t'avoir croisée au Joey... Il était tard et je ne me sentais pas prêt à affronter les reproches de Lucas, alors je suis allé à la pension des Shepherd. Tu te souviens de Rosie ?

— Oui, votre ancienne nounou et la dame qui s'est occupée de Lucas après ton départ.

— Oui, voilà. En me voyant, elle n'en a pas cru ses yeux. Non pas parce que j'étais revenu, mais parce qu'il lui a semblé voir un fantôme ressurgir du passé. Nous avons discuté un long moment, et elle m'a montré une photo...

Il se tait un instant et extirpe son portefeuille de la poche arrière de son jean.

— Tiens, regarde, dit-il en lui tendant une photo pliée.

Sur le ponton de promenade, elle s'assied sur un banc, la déplie et la scrute. Son cœur se serre au moment même où son regard est attiré par deux des six personnes présentes autour de la table.

— Ce sont mes parents, là, lâche-t-elle d'une voix mélancolique.

Resté debout derrière elle, il se penche par-dessus son épaule et lui indique les personnes suivantes :

— Oui, et là, ce sont les Shepherd, ma mère et...

— Ton père, le coupe-t-elle, stupéfaite par leur ressemblance.

— Voilà, et le bébé dans ses bras, c'est moi.

Les yeux pétillants, Cara sourit, attendrie.

— Tu avais déjà un petit air coquin..

Puis, elle demande plus sérieusement :

— Et Madame Shepherd ne t'a pas expliqué ce qu'il s'est passé ? Ce qu'il est devenu ?

— Elle m'a juste dit qu'après la naissance de Lucas, un beau matin, il a disparu en emportant sacs et affaires. Ils ne l'ont plus jamais revu. Un an après, ma mère se mettait avec Mc Garrett.

— Hamilton, c'était le nom de ta mère, c'est ça ? Ils n'étaient pas mariés ?

Il hoche la tête et s'assied à califourchon à ses côtés.

— Elle t'a dit son nom ?

— Jackson Leroy Miller.

L'attirant contre lui, il l'embrasse sur la tempe et l'étreint.

— Tu vas pouvoir essayer de le retrouver, lance Cara avec enthousiasme.

— Pourquoi veux-tu que je cherche un homme qui m'a abandonné pour me laisser sous l'autorité d'un pédophile ?

Elle repose lourdement sa tête sur son épaule et cale son front au creux de son cou.

— Tu as raison. Mais c'est dommage, tu pourrais en apprendre plus sur tes parents, sur ta mère. Tu pourrais peut-être découvrir ce que c'est que d'avoir un père digne de ce nom et, peu à peu, reconstruire votre famille. Qui sait ? Tu as peut-être d'autres frères et sœurs, une belle-mère, quelque part...

Elle lui montre la photo et ajoute :

— Regarde comme tu semblais heureux dans ses bras...

— Je n'étais qu'un bébé, Cara.

— Oui, mais il n'avait pas l'air méchant.

Mi agacé et mi amusé par son entêtement et son indéfectible optimisme parce que c'est un trait de caractère qu'il aime chez elle, il réplique en souriant contre ses cheveux.

— Il est peut-être mort.

— Oh ! Bon sang, Reed ! Tu débordes de joie de vivre ! C'est effrayant !

Se dégageant de ses bras, il se lève et lui tend la main, un sourire enjôleur aux lèvres.

— Bon, assez parlé de tout ça. Voulez-vous m'accorder cette danse, Mademoiselle Avery ?

Perdue, elle écarquille les yeux.

— Quoi ? Quelle danse ? Là ? Maintenant ?

Il fait mine d'écouter quelque chose, puis attrape la main de Cara et la soulève avec force. Elle atterrit directement contre lui.

— Oui, maintenant. Écoute cette musique, c'est un slow, non ?

— Je n'entends rien du tout ! Tu es timbré ! rit-elle

Passant une main le long de son dos et empoignant ses petits doigts, il se colle à elle en grimaçant.

— Boh ! C'est juste une tentative désespérée pour me frotter contre toi.

Elle bascule la tête en arrière en riant.

— Quoi ? Tu te moques de moi ? Remarque l'effort, s'il te plaît : le cadre est romantique... Un ciel étoilé, un lac tranquille et désert... Et un putain de beau gosse à ton bras.

Il la fait tourner sur elle-même et l'étreint à nouveau, puis d'une voix plus douce, il reprend :

— Et qui plus est... éperdument amoureux de toi. Que demander de plus ?

— Rien, Reed, rien. Tout est parfait, tu as raison.

L'odeur du café fraîchement passé fait frémir ses narines. Reed ouvre doucement les paupières. Le son lointain d'une musique finit de le réveiller. Il cligne des yeux, tentant de s'habituer à la clarté du matin. Il se retourne et passe son bras sur les draps froids à côté de lui. Cara n'est plus là. Il se redresse partiellement sur ses coudes et balaye la pièce du regard.

— Cara ?...

Apparaissant dans l'encadrement de la porte, rayonnante et esquissant un large sourire, elle le salue :

— Coucou, toi. Bien dormi ?

— À merveille, répond-il en s'étirant.

Elle se précipite sur le matelas et s'y laisse tomber sans la moindre délicatesse. Elle pète la forme et est de très bonne humeur. Sa jovialité se répercute aussitôt sur Reed. Il s'en étonne, lui qui est réputé pour sa mauvaise humeur au lever. Il se dit que c'est sûrement l'effet Cara. Rebondissant sur le lit, elle vient se lover contre son corps entièrement nu et glisse une main baladeuse sur son torse.

— Et toi ? Tu as bien dormi ?

Il colle un baiser sur son front.

— Oui, comme une marmotte. Ça faisait longtemps.

Avec force, il la soulève pour qu'elle passe par-dessus lui et s'assaye à cheval. Il replie ses jambes pour lui ménager un dossier et lorgne sa tenue aussi légère qu'affriolante. Vêtue d'un petit débardeur blanc ajusté épousant parfaitement sa poitrine nue et d'une petite culotte de dentelle rose pâle, il la trouve magnifique. Et ce n'est pas son entrejambe, déjà rondement enthousiaste, qui dira le contraire.

— Tu es déjà bien en forme à ce que je sens, raille-t-elle.

Il plaque ses mains sur ses cuisses et la maintient fermement, alors qu'il relève le bassin pour se presser contre elle. Elle tressaille et gigote pour l'exciter davantage.

— Mmm... plus que jamais, princesse.

Elle remarque une ombre traverser tout à coup son regard limpide.

— Qu'y a-t-il ?

— On a utilisé le dernier préservatif, hier soir, en rentrant.

Se penchant pour accéder à sa bouche, Cara plante un regard sensuel, mais toutefois solennel dans le sien.

— Eh bien, nous nous en passerons, voilà tout.

Il arque un sourcil, surpris.

— Tu es sérieuse ?

— Absolument ! Tout est O.K. de mon côté, et je pense que tu es assez consciencieux pour avoir pris suffisamment de précautions, malgré tes très très... très nombreuses...

Elle cherche ses mots.

— Parties de jambes en l'air ? Conquêtes ? Plans cul ? ricane-t-il, non sans fierté.

— Mouais !

Elle s'allonge sur lui et cale sa tête sur son épaule, puis trace de son doigt de petits cercles autour de son pectoral droit. Conscient de sa saute d'humeur, il lui attrape le menton et lui lève le visage.

— Ah, ça y est ! Tu boudes ?

— Je ne boude pas ! C'est simplement agaçant que tu aies eu autant de partenaires sexuelles.

— Pas tant que ça, réfléchit-il. À raison de deux à trois par jour, mais on va prendre une moyenne de deux par jour sur 365 jours depuis mes dix-neuf ans, ça équivaut à... (Il fait un calcul rapide) Dix mille deux cent vingt femmes...

Elle se redresse et plante un regard furieux dans le sien. Cette réflexion purement machiste ne fait que l'énerver davantage. Elle soupire et lui file un coup de coude dans les côtes, puis se laisse retomber sur le côté afin de fuir ses bras.

Il éclate d'un rire puissant.

— Je plaisante, Cara ! Je n'en sais rien. C'est sûrement moins.

— Je m'en fous royalement, et ça ne m'étonnerait pas que ton calcul soit exact, voire même sous-évalué !

Couchée sur le dos, elle fixe ses yeux au plafond et secoue la tête, vexée. Il se tourne sur son flanc gauche et lui passe le bras autour de la taille. Il la ramène contre son corps, puis frotte son nez contre sa joue.

— Hé, princesse, ne me fais pas la tête, s'il te plaît ! C'était pour rire...

Cessant toute tergiversation, il se hisse sur elle et tente de capter son regard fuyant. Hélas pour Cara qui souhaitait lui résister, à la seconde où il dépose ses lèvres contre sa peau, elle s'enflamme. Il s'immobilise et relève les yeux vers elle, puis sourit en remarquant que ses joues prennent une légère teinte rosée.

Depuis leurs retrouvailles, il a su quelle attraction il pouvait exercer sur elle, et il compte bien s'en servir une fois de plus afin de satisfaire son appétit matinal. Remontant ses mains sous son débardeur, il caresse sa poitrine, excite et roule ses tétons d'une douce pression avec la pulpe de ses doigts, puis les suçote et les lèche. Cara n'est plus que fournaise. Sa respiration se bloque. Elle ferme les yeux et profite des sensations que lui prodigue son amant expert. Il pose une main sur son ventre et ses doigts partent en exploration sous la dentelle de son sous-vêtement. Elle halète et gémit, puis retient un cri lorsqu'il glisse un doigt en elle et l'écarte en formant de petits cercles.

— Tu prends la pilule ? chuchote-t-il, concentré sur ses mouvements.

Incapable de parler, elle se contente de hocher la tête. Rassuré par sa réponse, il lui ôte sa culotte en accompagnant son geste de baisers et de morsures légères le long de ses jambes, sur la droite, puis sur la gauche, des cuisses aux chevilles.

Il se redresse, à genoux, et la contemple un instant. Leurs yeux se trouvent. Il lui décoche un de ses petits sourires sexy qu'elle aime tant. Elle lui répond d'un regard fiévreux qui le fait vibrer. Il se penche et se cale entre ses cuisses. Elle se cambre pour venir à sa rencontre. Son pénis bandé se presse contre son ventre. Il recule le bassin et, dans une douce poussée, il s'enfonce en elle, millimètre par millimètre. Leurs corps s'unissent et s'électrisent, provoquant à chacun de longs picotements d'extase et des grognements de plaisir. Il lui fait l'amour doucement, lentement, allant et

venant au plus profond d'elle et de son âme. La pièce n'est plus qu'une caisse de résonance reproduisant soupirs, halètements et petits cris d'exaltation.

— Oh, bordel, Cara ! lâche-t-il dans un râle puissant en la clouant de ses hanches au matelas.

Elle l'enroule instinctivement de ses jambes pour accentuer la pénétration et bascule la tête en arrière, bouleversée par son exquise possession. Il plisse le front et sa bouche s'ouvre à nouveau sur un Ah silencieux et retenu. Cara est au bord du précipice, elle tangue dangereusement. La sensation de l'avoir en elle, l'écartant, la comblant est succulente. Une vive chaleur se diffuse de son ventre à ses jambes. Enivrée par le désir et le plaisir, elle lui plante les ongles dans le dos et, lorsqu'elle éclate, son souffle se bloque et ses doigts s'enfoncent dans sa chair. La douleur des griffures et l'orgasme de Cara font aussitôt exploser Reed dans une jouissance qui le transporte au-delà de ce qu'il avait connu auparavant.

Tous deux la tête dans les étoiles, ils s'étreignent et se câlinent sans prononcer un mot durant un court instant.

— Ça va être comme cela tous les matins ? demande-t-il, brisant le silence, le visage fendu d'un sourire satisfait.

— Oui, jusqu'à ce que je devienne grosse, vieille et laide et que tu ne veuilles plus de moi.

Reed s'esclaffe, puis roule pour qu'elle se retrouve au-dessus de lui.

Plantant un rapide baiser sur sa bouche, il lui assure :

— Je te désirerai encore quand tu seras grosse, vieille et laide.

— menteur !

— Je me masturberai plus souvent, c'est tout.

— Quelle finesse ! le réprimande-t-elle.

— Bon, à cause de ton abus de pouvoir manifeste, j'en ai ravalé ma bonne nouvelle, s'enthousiasme-t-elle.

Il hausse un sourcil, amusé.

— Mon abus de pouvoir ?!? C'est fou comme j'ai ramé pour arriver à mes fins.

— Quelle bonne nouvelle ? ajoute-t-il ensuite, méfiant.

Se redressant partiellement en apposant ses mains à plat contre son torse, elle commence à tracer de petits dessins imaginaires sur ses pectoraux et s'explique tout en redoutant sa réaction.

— Tout à l'heure, pendant que tu dormais... Enfin plutôt pendant que tu ronflais...

— Je ne ronfle pas !

— Si, tu ronfles !

— Non !

— Bref, pendant que tu... *dormais*... je suis allée faire une petite balade. Je suis montée jusqu'à la route et je l'ai longée. Au bout de quelques mètres, par hasard... mais vraiment par pur hasard, mon portable était dans mes mains, ment-elle, un petit sourire machiavélique sur les lèvres. J'ai jeté un coup d'œil dessus et oh !... comme par magie, il y avait du réseau. Donc j'ai appelé Jenyfer pour la prévenir que j'étais encore vivante et ensuite je suis arrivée à capter internet... Et donc la bonne nouvelle est : j'ai retrouvé ton père !

Reed met un moment à réagir. Il semble réfléchir. Son regard s'assombrit. Cara s'en inquiète. Elle

n'a pas le temps de répliquer quoi que ce soit qu'elle est basculée sur le côté. Il se lève et enfle un boxer.

— Nom de Dieu, Cara ! Tu ne peux pas t'en empêcher...

— M'empêcher de ?

— Mêle-toi de tes affaires ! s'emporte-t-il se tournant vers elle et la fixant d'un regard furieux. Tu fais chier !

Vexée, déconcertée et sentant l'injustice lui enflammer les veines, elle fulmine à son tour :

— Désolée, VRAIMENT désolée de m'intéresser à TA vie ! Navrée de vouloir t'aider et de me soucier de toi !... ET, PAR-DESSUS TOUT, DE TE FAIRE CHIER !

Elle se lève à son tour, s'habille et file vers la terrasse, puis aboie :

— Ton petit-déjeuner est prêt !

Se passant une main dans les cheveux, décontenancé par le virage à 180° que vient de prendre la matinée, Reed tente de mettre de l'eau dans son vin. Il déteste voir Cara dans cet état. Elle, qui d'ordinaire, est si douce, si aimante et si agréable. Il est conscient d'avoir foiré et de s'être emporté pour rien. Il sort sur la terrasse et jette un coup d'œil sur la table dressée. Elle lui a préparé son café, son jus de fruits, mis deux tranches de pain brioché sur une assiette et cueilli de jolies fleurs pour la décoration. Jamais personne ne lui a fait montre d'autant d'égards.

— Cara... lance-t-il d'une voix lancinante, tant il regrette d'avoir tout gâché. Je suis désolé, j'ai réagi comme un abruti.

Assise sur les escaliers, le regard fixé vers l'horizon, elle ne bronche pas. Oui, il a réagi comme un abruti. Elle lui en veut. Elle était tellement heureuse d'avoir retrouvé leur père !

Il s'avance jusqu'à elle, s'accroupit et se penche pour l'enlacer, mais elle s'extirpe de ses bras pour descendre sur la marche suivante.

— S'il te plaît ! Cara...

— Va déjeuner, ton café va être froid !

Il réplique sans réfléchir :

— Pour l'instant, c'est toi qui es froide.

Il se maudit aussitôt. Il plisse le front et grimace. Ce n'était peut-être pas la chose la plus intelligente à dire. Elle se tourne vers lui d'un mouvement brusque et franc.

— Comment peux-tu être si adorable et aussi con l'instant d'après ?

Il hausse les épaules.

— Je suis comme ça.

— Ce n'est pas une excuse.

— Je ne cherche pas d'excuse.

— Moi, je t'en cherche et, finalement, tu as raison, je ne devrais peut-être pas.

Il incline la tête et sourit de manière angélique.

— On fait la paix ? lâche-t-il, tel un petit garçon dans une cour de récré.

Le visage de Cara passe d'une expression à une autre. Tout d'abord, l'incompréhension : pourquoi est-il comme ça, si troublant ? Ensuite, l'attendrissement : cet homme est d'une pure beauté et, malgré

son corps brut de mâle, dans ses yeux magnifiques brûle cette petite étincelle de petit garçon effrayé et égaré. Ce même petit garçon qui la taquinait quand ils étaient enfants. Puis, son visage prend un air résolu : à quoi bon se disputer pour si peu ?

Elle lui rend un timide sourire.

— On fait la paix.

Prenant sur lui au sujet de leur petit accroc, il demande :

— Bon, alors, Sherlock ? Tu m'expliques comment tu as retrouvé la trace de notre géniteur ?

— Allez d'abord déjeuner, Watson ! Je vous expliquerai ensuite.

S'asseyant à table, il invite Cara à venir s'installer sur ses cuisses. Il aime la tenir contre lui, et son corps lui manque déjà. Elle s'exécute après avoir récupéré son portable posé à côté de la cafetière. Se calant sur sa jambe gauche, elle s'adosse à son buste pendant qu'il l'entoure d'un bras. Il se sert son café, puis le sirote.

— Tu as fait une recherche internet, donc ?

— Je suis simplement allée sur Facebook, dit-elle en pianotant son téléphone. Attends, j'ai fait une capture d'écran.

— Sur Facebook ?

— Oui. Tu n'y avais pas pensé ?

— Je n'ai pas cherché à le retrouver, Cara. Puis, qu'est-ce que j'irai foutre sur Facebook ?

— Tu n'as pas de compte Facebook ?

— Non.

Elle lui tend le Smartphone pour lui montrer sa découverte. Il l'inspecte. Sur la photo de couverture de ce compte représentant une plage tropicale est bien inscrit le nom de Jackson L. Miller. Du pouce et de l'index, Cara lui agrandit le cliché pour qu'il ait une meilleure vue sur la petite photo de profil.

Elle sourit plus largement.

— Regarde, c'est toi en plus vieux avec des cheveux grisonnants.

— Arrête ! Je suis bien plus beau et sexy, raille-t-il en scrutant néanmoins l'image avec attention.

Se tenant devant le célèbre panneau de Las Vegas et étreignant une dame aux cheveux blonds, le père de Reed et Lucas pose fièrement.

— Tu comptes faire quelque chose ? l'interroge-t-elle avec beaucoup de flottement dans la voix.

Elle l'observe et perçoit, malgré sa persévérance à ne laisser fuser aucune réaction, qu'il est tout de même ému. Elle se tord légèrement et passe un bras par-dessus son épaule afin de pouvoir lui caresser la nuque et enfouir ses doigts dans sa chevelure ébouriffée. Il ferme les yeux un court instant, profitant de ce geste de pure tendresse et les rouvre.

— Même si je tentais quoi que ce soit, ce n'est pas parce qu'il est devant le panneau Las Vegas qu'il habite là-bas. Ça ressemble plus à une photo de vacances.

Cara émet un petit rire. Ne connaît-il donc rien aux réseaux sociaux ? Mais d'où sort-il ?

— D'une, on peut le contacter via Facebook, et de deux, glisse ton doigt vers le haut de l'écran.

Ce qu'il fait, intrigué.

— Qu'est-ce que je dois voir ?

— Lis, là ! dit-elle en lui montrant de l'index une petite inscription.

— Habite à Atlanta, lit-il, stupéfait.

Debout et déjà habillé d'un pull camionneur gris et d'un jean, Reed se penche sur Cara et retire une mèche qui couvre son visage, puis dépose un baiser sur sa joue.

— Princesse, réveille-toi, susurre-t-il au creux de son oreille.

Elle gigote mollement la tête, mais ne sort pas de son sommeil profond. Il sourit, émerveillé par la vision si douce de cette beauté plongée dans ses rêves.

Il s'assied sur le rebord du lit.

— Mon amour ?...

Il lui passe la main sur ses cheveux emmêlés.

— Debout...

Elle quitte sa position de chien de fusil pour s'allonger sur le dos en gémissant. Ouvrant peu à peu ses paupières, elle grogne en plissant le front.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle jette un coup d'œil autour d'elle en s'étirant, et remarque que le jour n'est pas encore levé, puis que le chalet est seulement éclairé des lampes électriques.

— Quelle heure est-il ?

— Quatre heures.

— Bon sang, Reed ! Pourquoi me réveilles-tu à cette heure-ci ?

Elle se met sur le ventre en bougonnant.

— J'ai une petite surprise pour toi. Je veux te montrer quelque chose.

Elle se couvre la tête de son oreiller.

— Ça ne peut pas attendre demain matin ?

— Techniquement, nous sommes déjà demain matin.

— Ne joue pas avec les mots de si bonne heure.

— Je voudrais bien jouer avec autre chose, mais mon jouet est ronchon et s'entête à ne pas vouloir se réveiller.

Il fait claquer une fessée au travers du drap. Ne pouvant pas s'empêcher de rire à cette petite allusion coquine qui la fait aussitôt frémir, elle se redresse à l'aide de ses coudes.

— Et tu aimerais lui faire quoi à ton jouet ? ronronne-t-elle en papillonnant des cils.

Reed secoue la tête, amusé.

— Rien ! Allez ! Hop ! Lève-toi.

D'un geste ample, il envoie valser le drap, se lève, puis se penche pour la soulever et la mettre hors du lit. Elle crie, mais son amusement est perceptible sur son visage rieur. Il la dépose doucement devant lui, s'écarte et se baisse pour ramasser le sac contenant les vêtements de Cara. Accroupi, il fouille à la recherche de vêtements. Il en sort un legging noir qui fera l'affaire, un débardeur, celui qui met divinement bien sa poitrine en valeur, des chaussettes, puis cherche un pull.

— Tu n'as pas de pull ?

En guise de réponse, elle hausse les épaules, bien décidée à ne pas obtempérer tant qu'elle n'en saura pas plus.

— Je vais t'en prêter un des miens.

Il s'étire sous le sommier, attrape le coffre qu'il fait glisser jusqu'à lui et y fouine un moment. Il joint un pull aux effets de Cara avant de se redresser.

— Allez ! Tu as cinq minutes pour te préparer et, s'il te plaît, bouge tes adorables petites fesses. Le temps presse !

— Et si je refuse, le défie-t-elle en croisant ses bras contre sa poitrine nue.

Il lève les yeux au ciel et grommelle, puis se tenant devant elle, il rapproche dangereusement son visage du sien. D'un regard menaçant avec une touche de sensualité dans la voix, il l'informe :

— Je t'emmène là où nous devons aller en te portant sur mes épaules comme un vulgaire sac de pommes de terre et dans ton plus simple appareil. Et, crois-moi, ce ne sera pas une partie de plaisir pour toi, d'autant plus qu'à cette heure-ci, il fait plutôt froid dehors.

Effrontée, elle relève le menton pour survoler sa bouche.

— Même. Pas. Peur !

Abandonnant la lutte, il recule et joignant ses mains comme s'il priait, il l'implore :

— Je t'en supplie, Cara ! Dépêche-toi ! Ça urge !

— Là, c'est mieux ! Je m'habille, dit-elle en sautillant, fière de l'avoir fait plier.

Exaspéré, il s'en va en levant à nouveau les yeux au ciel et en secouant la tête.

— Seigneur ! Les femmes !

— Je t'ai entendu...

— Habille-toi !

Une odeur de café frais et de pain grillé embaume le chalet. Elle constate que deux bols fumants et deux assiettes contenant des œufs au bacon sont déjà placés sur la table qui, d'ordinaire, se trouve sur la terrasse, mais qui, ce matin, a élu domicile dans le petit coin cuisine. Reed sort du chalet et revient muni d'un sac à dos qui, visiblement, a déjà été rempli.

— Où allons-nous ? Et pourquoi ce festin ?

Il s'entête dans son silence et lui fait signe d'accélérer la cadence. Une fois vêtue, elle le rejoint à la cuisine sans poser d'autres questions, puis s'assied devant son assiette en maugréant :

— Je n'ai pas faim ! Impossible d'avaler ça à quatre heures du matin !

— Mange ! lui ordonne-t-il, la bouche pleine.

— On ne parle pas la bouche pleine.

Il lui fait de gros yeux assassins.

— Mange, bon sang ! Tu vas en avoir besoin pour ce qu'on s'apprête à faire.

Elle jette un coup d'œil curieux au sac à dos posé devant la porte d'entrée.

— S'il te plaît, ne me dis pas que tu as prévu une randonnée !

Souriant, il se répète d'une voix plus douce.

— Mange.

La petite entêtée résiste. Il laisse tomber ses couverts dans son assiette presque vide et recule sur

son dossier, le visage grave.

— Tu es encore en train de me tester ?

— Moi ? Te tester ?... Jamais, dit-elle innocemment.

Elle plante sa fourchette dans sa nourriture et porte une petite bouchée entre ses lèvres qui s'élargissent sur un sourire malicieux.

— Tu fais ta petite peste pour voir si je ne vais pas partir en courant pour en baiser une autre ? C'est ça ?

Elle s'étouffe avec le bacon. Elle est quelque peu déroutée quant à sa façon de dire platement les choses, mais se reprend.

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non.

Il sourit.

— Allez, finis ton assiette. On va faire notre petite escapade, et puis on prendra la route pour Cornfield.

— Quoi ? Déjà ? Tu veux rentrer ?

— Tu n'as pas une maison à finir de retaper et à vendre ?

— Oui, si Lucas n'y a pas mis le feu, lâche-t-elle spontanément.

Elle se rend compte que c'est la première fois depuis ces quelques jours qu'elle reparle de Lucas.

— Il ne voudra sûrement pas finir les travaux.

Reed se lève et porte son assiette dans l'évier.

— Je les finirai.

Passant outre l'excitation que cette proposition fait naître en elle en l'imaginant torse nu, en sueur tout en bricolant, l'esprit de Cara cale sur un nouveau sujet qu'ils n'ont pas encore abordé et s'en enquiert.

— Je ne suis plus trop certaine de vouloir la vendre.

Il se tourne et s'adosse au petit meuble, la regardant avec beaucoup d'intensité. Il croise les bras et les jambes.

— Et que veux-tu en faire ?

— On pourrait peut-être y vivre, enfin... si, tu...

Va-t-elle trop vite pour lui ? Le visage de Reed reste impassible, il cligne simplement des yeux.

— Si c'est ce que tu veux, alors on s'installera là-bas. Finis ton bol.

— Reed, si je vais trop vite pour toi, dis-le-moi.

— En ce qui concerne ton bol, tu es désespérément lente.

— Reed ! Je ne parlais pas de ça...

— Je sais. J'attends !

Il pointe un doigt autoritaire vers son café. Elle le bascule et en boit une longue gorgée.

— Voilà ! Fini... Tu réponds à ma question ?

Agacé, il soupire en baissant la tête et relâchant les épaules.

— Ce qui me déroute, Cara, ce n'est pas que tu me demandes de vivre avec toi si rapidement. Non, c'est que je ne sais même pas ce que tu éprouves pour moi. Alors, oui, là, je pense que tu grilles une

étape. Je ne connais pas grand-chose aux relations amoureuses pour n'en avoir jamais vécu, mais je suppose que, dans l'ordre naturel des choses, les sentiments doivent être partagés avant d'envisager quoique ce soit d'autre, non, tu ne crois pas ?

— Je...

Elle ne sait plus que dire.

— Bon, allez ! Cette fois-ci, on y va.

Il récupère le sac à dos et se dirige dehors suivi par une Cara clairement perturbée. Il ferme la porte du chalet à clef et pivote face à elle. Le cerveau de Cara semble tourner à plein régime. Il appose son pouce sur sa joue et lui caresse.

— Hé, princesse ! Ne te prends pas la tête, tu veux ? Nous avons tout notre temps en ce qui concerne notre relation, d'accord ?

Elle le sonde d'un regard plein d'inquiétude.

— Mais, tu veux quand même vivre avec moi ?

En reculant, il écarquille les yeux, stupéfait, énervé, agacé. Cette fois, c'en est trop. Il s'emporte, fulmine :

— Non, mais... NON ! Mais... Bon sang, Cara ! Qu'as-tu ce matin ? Tu as tes règles ou quoi ?... OUIII, je veux vivre avec toi dans cette foutue baraque ou n'importe où sur cette putain de planète ! OUI, je veux la retaper avec toi, OUI ! OUI et OUI !... Je veux me trouver un travail honnête comme les gens NORMAUX pour pouvoir ramener un PUTAIN de salaire à NOTRE foyer. OUI ! Je veux t'épouser ! OUI ! Je veux avoir des enfants AVEC TOI ! OUI ! Je veux vieillir à TES côtés ! OUI, je ne veux plus baiser QU'AVEC TOI ! Même quand tu seras grosse, vieille et laide !... Alors, ARRÊTE de te poser ce genre de QUESTION, et pose-toi plutôt la question de savoir si TOI, tu le veux AUSSI !... (Il pointe un doigt accusateur sur elle) TOI, TOI et TOI ! Je ne sais même pas si tu m'aimes ! MERDE à la fin !... JE T'AIME, moi !... Tu le sais, non ? Alors, maintenant, pour l'amour du Ciel, BOUGE TES FESSES et suis-moi, on a de la route !

Le cœur palpitant, elle reste figée un instant, tandis qu'il lui passe à côté en lui jetant un regard furieux. Elle se secoue mentalement. Elle essaye d'assimiler ses paroles et finit par le suivre sur le petit sentier exigü longéant la rivière. Elle ressasse ses dires. Les pensait-il ? Sans doute, les mots ont-ils dépassé sa pensée. Il ne peut en être autrement. Vouloir se marier et avoir des enfants ne ressemble nullement à Reed et, pour ce qui est de ses propres sentiments, elle nage en pleine confusion.

Les mètres défilent, et Reed finit par se détendre. Il est conscient d'avoir été un peu brusque. Toutefois, elle a le chic pour le faire sortir de ses gonds. Elle n'a qu'à exercer une légère pression sur la carapace qu'il s'est forgée avec le temps pour qu'elle se désintègre aussitôt en une fine poussière. Et ce sentiment d'insécurité le trouble.

Les kilomètres se succèdent sans qu'aucun ne perturbe le fil de réflexion de l'autre. Cara marche en retrait derrière lui. Elle ne tente même plus de le rattraper. Il va bien trop vite de toute façon et ses pieds de citadine, peu acclimatés au terrain accidenté, lui font souffrir mille morts. Malgré tout, elle se concentre sur la nature dense, calme et paisible qui l'entoure. Croisant des fougères touffues et une flore abondante dont elle ne connaît pas le nom, elle les caresse de ses paumes et en arrache certaines tiges au passage en rêvassant.

En arrivant en haut d'une butte où le chemin escarpé devient plus dangereux, Reed s'arrête pour attendre la petite retardataire qui ne cesse de souffler et qui prend tout son temps en traînant des pieds. Lui passant devant, elle lui lance un regard hautain et plein de reproches.

— Avance, fainéant, dit-elle sur un ton sec, mais dégoulinant de sarcasme.

Amusé, il lui décoche un sourire narquois. Cependant, son attente était due à un raison bien précise. Alors, il s'élanche derrière elle afin de lui donner une petite leçon. Il lui agrippe fermement les épaules et la bouscule en avant sans la lâcher pour autant. Ce qui déclenche l'inévitable : le pied de Cara ripe sur le côté, emporté par la terre sablonneuse et sa jambe droite glisse vers le précipice.

— Attention où tu mets les pieds. Ici, c'est dangereux, la gronde-t-il en la retenant avec poigne.

Apeurée en voyant le gravier tomber dans le vide, elle s'accroche à lui. Elle met un petit laps de temps avant de reprendre ses esprits et, les jambes flageolantes, elle finit par se redresser.

— Mais tu es vraiment con ou quoi ? Qu'est-ce qui t'a pris de me pousser !

— Tu n'es pas assez attentive !

— J'aurais pu tomber !

— Tu ne risquais rien, je te tenais.

Se maintenant au bras de Reed, elle se baisse pour épousseter le bas de son leggings.

— Fais attention où tu mets les pieds, ne rêvasse pas le nez en l'air et marche devant moi que je puisse t'avoir à l'œil. Il doit nous rester une petite vingtaine de minutes de marche.

Avançant le menton pour effleurer le visage de Cara de ses lèvres, il lui demande avec plus de douceur :

— Et embrasse-moi.

— Non. Tu m'as fait peur, et tu m'énerves avec tes ordres et tes manières de brute.

Reed se recule et inclinant la tête, ses traits jusque-là tirés se détendent pour adopter une moue tendre.

— Pardonne-moi. Je voulais juste que tu te montres plus vigilante et, comme tu as tendance à ne pas m'écouter depuis ce matin, je voulais que la démonstration soit convaincante.

— Tu me l'aurais fait remarquer gentiment, je t'aurais écouté.

Ramenant une mèche de cheveux derrière l'oreille de Cara, il réitère ses excuses et lui promet d'être dorénavant plus doux. Elle l'embrasse et ils se remettent en marche.

Arrivés au sommet de ce sentier rocheux, une petite prairie vallonnée s'étend devant eux. Filant tous deux dans les herbes hautes et les fleurs des champs, ils voient peu à peu apparaître, tels de majestueux gardiens d'Éden, les pics de deux montagnes derrière une vaste forêt de sapins. À l'orée du bois, ils entament une descente abrupte. Cara s'émerveille. Le paysage est magnifique et revigorant. Les premières lueurs du matin s'élèvent pour donner un dégradé de rose au violet à l'immensité du ciel. Une légère brume recouvre le sol, se dissipant aux fils des minutes. Les premiers rayons du soleil qui filtrent au travers des arbres réchauffent leur visages et laisse s'évaporer l'humidité de la rosée du matin. Cara prend une grande bouffée d'air et ses narines frétilent aux émanations variées, telles la senteur de la mousse chatoyante sur les rochers, la terre, les feuilles séchées tapissant le sous-bois. Des effluves enivrants, empreints de douceur, se mélangent dans un festival d'odeurs. Les chants des oiseaux forment une cacophonie mélodieuse résonnant de part et

d'autre de la vallée.

L'aidant à enjamber un tronc abattu, Reed soutient Cara par le bras. À présent, la bonne humeur les submerge, certainement due à la sérénité et à la splendeur des lieux. Ils se sourient et se lancent de longs regards tendres et affectueux.

Après une dernière pente glissante, il se fraye un chemin au travers d'un épais buisson, pour ouvrir à Cara un passage et une vue imprenable sur un lac sauvage aux pieds des deux montagnes. Les yeux pétillants de Cara et son visage détendu le réconfortent. Il pense avoir bien fait de l'emmener à cet endroit qui a autrefois pansé toutes les plaies de son âme.

— C'est magnifique, Reed ! s'extasie-t-elle en avançant sur la berge.

— Bienvenue à John's Lake, princesse !

Elle reste sans voix. Aux abords de l'eau, elle se contente d'admirer ce paradis terrestre. Ce qui frappe Reed, ce n'est plus la beauté des environs, mais celle de sa petite amie qui reste béate face à ce tableau naturel digne d'un grand peintre. Il la rejoint et se cale derrière elle. L'entourant de ses bras, il dépose un baiser sur ses cheveux et resserre son étreinte.

— Ça te plaît ?

Elle hoche la tête en se laissant aller à ce câlin.

— C'est... Il n'y a pas de mots. Ça mérite largement le mal de pieds.

— Tu as mal aux pieds ?

Elle grimace.

— Oui.

S'écartant, il lui tend la main.

— Viens, asseyons-nous.

Assise, Cara ôte ses chaussures et, genoux repliés, elle enfouit ses orteils douloureux dans l'herbe fraîche. Reed se positionne à nouveau derrière elle et l'encercle de ses jambes et bras. Il appose sa joue contre sa tempe et lui glisse les mains sur les tibias.

— Comment as-tu découvert cet endroit ?

— Après l'enterrement de Molly. J'avais besoin de m'évader. J'ai longé le sentier devant le chalet, tracé tout droit, sans vraiment savoir où j'allais, et voilà... J'y suis revenu de nombreuses fois pour réfléchir et apaiser mon esprit tordu.

Elle émet un léger rire, puis se concentre à nouveau sur la magnificence des lieux en calant l'arrière de son crâne sur l'épaule de Reed. Emportés par le calme, ils se taisent et profitent du lever du soleil qui surgit d'entre les deux massifs. Cara détourne son regard sur la main caressante du jeune homme et l'observe attentivement effectuer de doux mouvements le long de ses jambes.

— J'aime tes mains, susurre-t-elle en brisant le silence.

— Ah bon ?... Pourquoi, qu'est-ce qu'elles ont ?

Elle hausse les épaules.

— Je ne sais pas... Tu as de longs doigts fins et magnifiquement sculptés, des ongles parfaits et malgré tout, elles semblent puissantes. Quand on les regarde, on n'a plus qu'une seule envie : qu'elles nous touchent.

— Elles te touchent, Cara !

— Je sais, et j'aime ça.

— Et tu n'aimes que ça chez moi ?

— Non. J'aime aussi tes yeux, ta bouche... ton cou. (Son intonation devient coquine.) Et ton joli petit cul musclé qu'on a envie de pincer lorsque tu marches.

Il arque un sourcil, amusé.

— Tu mattes mes fesses, toi ?

— Oh ! Que oui, et tout le temps, précise-t-elle avant de se mordre une lèvre.

Il rit.

— Donc, j'en conclus que tu ne m'aimes que pour mon physique ?... Qui, je l'admets, est irrésistiblement sexy et attirant.

Elle secoue la tête, exaspérée par tant de narcissisme.

— Reed !

— Je plaisante !... Et, donc ?

— Et, donc... réfléchit-elle en levant les yeux vers le ciel pour admirer les rapaces planer au-dessus du lac. J'aime aussi ton humour, même s'il est parfois un peu décalé. J'aime... ta sincérité, ta franchise, ton intelligence et, même si elle est profondément enfouie, mais je commence à la déceler, ta sensibilité.

— Et... ce que tu n'aimes pas ? demande-t-il d'une voix vibrante et hésitante.

— Sans aucune hésitation, toutes tes ex et tes parties de jambes en l'air antérieures aux nôtres.

Gloussant, il resserre son étreinte, il s'attendait exactement à cette réponse. Elle pivote afin de croiser son regard.

— Et, toi ? Qu'aimes-tu le plus chez moi ?

Claquant un baiser sur ses lèvres, il murmure :

— Tout.

Le visage de Cara se fend d'un large sourire.

— Et ce que tu n'aimes pas ?

Il lui rend son sourire.

— Rien.

Elle incline la tête, agacée qu'il ne joue pas le jeu des confidences.

— Allez, dis-moi, il y a bien quelque chose qui t'irrite chez moi ? Je ne sais pas moi, que je sois trop entêtée, par exemple ?

Il soupire et plante un regard pensif dans le sien.

— Que tu aies cette facilité déconcertante à me déstabiliser.

— Oh ! prononce-t-elle, étonnée en fronçant les sourcils.

Elle reste bouche bée un court instant.

— Te déstabiliser, c'est à dire ? Dans quel sens ?

— Tout à l'heure, tu m'as poussé à bout, et je t'ai sorti des choses que je ne me serais jamais cru capable de dire un jour.

Cara sourit de plus belle et ses yeux étincellent de malice.

— Comme quoi ?... Vouloir te marier et avoir des enfants avec moi ?

Mal à l'aise, il la réprimande :

— Cara !

— Quoi ? N'aie pas honte de vouloir ce genre de choses, c'est normal.

Il prend une longue bouffée d'air et détourne la conversation.

— Tes pieds vont mieux ?

— Oui.

Il s'extirpe de leur étreinte et se lève avec souplesse.

— Parfait ! Remets tes chaussures. Je vais te montrer autre chose...

Cachée dans une crique reculée, flotte, amarrée contre le bord d'un ponton en bois, une petite barque de pêcheur. Ils s'avancent tout deux sur la plate-forme flottante. Reed se baisse sur la corde, retenant le bateau à la bite d'amarrage et indique à Cara de monter dedans d'un mouvement de tête.

Elle sourit d'un air idiot.

— C'est très romantique, Reed.

— Ouais... Bah, tu gardes ça pour toi. J'ai une réputation à tenir.

Ne prêtant pas attention à son sarcasme, elle se renseigne :

— À qui appartient cette barque ?

Elle l'enjambe et s'assied. Détachant la corde, il la rejoint.

— Je n'en ai aucune idée. Je n'ai jamais vu personne, ici.

— C'est donc un vol ?

— Non. Un emprunt.

Elle l'observe s'affairer activement. Il soulève les pares-battages et les ramène dans la coque, puis attrape les deux rames pour les glisser dans les accroches destinées à cet effet.

— Tu as déjà emmené quelqu'un ici ?

Ramant pour les extraire du ponton, il l'interroge :

— Pourquoi aurais-je emmené quelqu'un ici ? Je venais à cet endroit pour être tranquille.

Elle hausse les épaules.

— Peut-être pour sortir le grand jeu.

Concentré sur les rames, il lui décoche un rapide regard en coin, taquin.

— D'ordinaire, je n'ai pas besoin de sortir le grand jeu. Ou elles tombent toutes à mes pieds ou je les paie.

— Mais, avec moi, tu te sens obligé de le faire, c'est ça ?

— Je ne me sens obligé de rien avec toi, Cara. Ça me vient naturellement et...

Son visage se ferme. Son regard devient plus sombre. Une pensée vient de lui traverser l'esprit. Oui, avec elle, ça lui vient naturellement. Il est loin de vouloir l'éblouir avec ce genre de broutilles. Non, il veut simplement partager ce qu'il aime. Une nouvelle fois, il est déstabilisé et déconcerté. Elle est encore arrivée à lui faire dire ce qu'il ressent au plus profond de lui.

— Et ?

— Et, rien, Cara.

Il rame en accélérant le rythme. S'exaltant à nouveau sur la beauté de la nature environnante, Cara est subjuguée et en oublie la pénible marche à travers bois. Puis, perdue dans ses pensées, elle reporte une nouvelle fois son attention sur Reed. Elle est émue et émoustillée par le spectacle inhabituel qu'il lui offre : sourire aux lèvres, sifflotant, intégralement détendu et contemplant le ciel à présent aussi bleu que ses yeux. Elle sent une bouffée d'amour monter en elle. Cet homme sublime et aux multiples facettes pourrait devenir le sien pour la vie. Il l'attendrit à un point tel qu'elle en oublie totalement les récents événements. Elle aimerait lui dire ce qu'elle a sur le cœur, mais elle est effrayée par ses propres sentiments. Cette passion qui déferle dans ses veines lorsqu'elle l'observe est un sentiment tellement troublant qu'il en devient presque effrayant.

La promenade sur l'eau se prolonge. Les rayons du soleil baignent à présent toute la vallée. Il commence à faire chaud. Elle retire son pull en dévoilant son débardeur aux bretelles à fine dentelle que Reed affectionne tout particulièrement. Il la scrute d'un œil rapide et discret.

À son tour, il se met torse nu. Tout en rêvassant, Cara porte inconsciemment son regard sur lui en action : son buste parfait est mis en valeur par le mouvement qu'il produit pour ramer : plaquettes de chocolat finement dessinées, pectoraux merveilleusement sculptés, bras puissants, muscles qui roulent sous sa peau, épaules carrées et robustes. Brusquement, le désir l'embrase. Elle se mordille les lèvres, les images qui flottent dans sa tête n'ont plus rien de bucolique. Elle le veut, là maintenant, sur cette barque. Reed sent sur lui son regard incandescent. Il pose les yeux sur elle, si désirable de l'autre côté de la barque.

Au bord du lac, il cesse de ramer. Un silence lourd de sens s'installe entre eux. Seul, le cri d'un faucon pèlerin s'élève tout à coup et rompt le calme ambiant.

Une vague de désir impétueux submerge Reed. Il retire les rames de l'eau et les range dans la barque sans mot dire. Son visage est désormais sérieux, tendu par son immense appétit sexuel. Elle le remarque et répond de manière tacite en ôtant lascivement son tee-shirt. Encouragé, Reed s'avance de manière féline à quatre pattes vers elle. À cette vue, le corps et le cœur de Cara s'emballent. Mon Dieu ! Qu'il est sexy. Il ne l'a pas encore touchée qu'elle est plus que prête à l'accueillir. Son désir pulse dans son bas-ventre. À sa hauteur, Reed se redresse en se glissant entre ses jambes et l'effleurant de toute la longueur de son buste. Maintenant, bouche contre bouche, elle accueille sa langue, mais ne lui laisse pas l'initiative. Elle y frotte et enroule la sienne avec langueur, la lui suce, ce qui ne l'en excite que davantage. D'un geste fébrile, elle pose sa main sur son entrejambe, elle veut le prendre en bouche.

Reed déguste ce baiser suggestif et les caresses tout en lui dégrafant avec lenteur son soutien-gorge. Puis il lui prend ses seins en coupe et les roule contre ses paumes. Elle geint, puis ôte ses doigts du renflement de son jean, lui passe ses mains dans les cheveux, puis les dirige sur ses épaules, sur son torse tout en reprenant lentement mais sûrement le chemin de sa braguette qu'elle fait sauter d'un coup sec. Elle s'empare de l'élastique de son boxer et lui descend sur les hanches, ce qui libère son impressionnant membre turgescent. Aussitôt, il halète d'anticipation.

D'une main, elle se saisit de son pénis dont elle titille le gland avec son index. Elle s'assied sur le fond de la barque en tailleur devant lui, se penche vers son membre érigé. À genoux, il est pétrifié tant le désir qu'il ressent est impérieux. Elle y dépose un baiser, puis un autre. Du bout de la langue elle le lèche dans un sens puis dans l'autre, s'attarde un instant sur le frein de sa verge. Elle le prend

en bouche, le gobe, l'avale et le suce sur toute sa longueur. Il en est tellement ébloui qu'il ressent comme un vertige. Ses jambes flageolent. Il se maintient fermement sur les deux bords de la barque et bascule la tête en arrière en lâchant un râle bestial.

— Merde ! Cara, tu fais ça si bien, lâche-t-il en frémissant, à bout de souffle et impressionné par sa dextérité.

Il va jouir. Il est sur le point d'exploser. De longs frissons lui parcourent le corps à la manière d'un courant électrique. Elle continue les va-et-vient de sa bouche en raffermissant davantage sa poigne. Une fine perle salée s'en échappe, elle la savoure. Elle s'en délecte.

— Cara, grogne-t-il. Cara, je vais... Oh ! Putain... Continue, baise-moi à fond avec ta bouche.

Sa voix décline. Ses lèvres forment un O d'extase, son front se plisse, ses yeux se ferment. Il lui agrippe la tête et la guide, accélérant le rythme par des mouvements de hanches. Il éjacule au fond de sa gorge dans un cri rauque. La pression s'évacue. Il rouvre les paupières et glisse un regard fiévreux sur Cara. Elle sourit, fière de lui avoir donné ce plaisir solitaire. Il halète encore, sa respiration peine à retrouver un rythme normal. Son buste se soulève par à-coups brefs et réguliers. Il lui rend un sourire satisfait et lubrique.

— À nous deux, petite dépravée, raille-t-il d'une voix sensuelle et papillonnant des cils.

Cara glousse et frétille, son corps s'embrase. Empressé de lui prouver à son tour la puissance de son désir et de lui démontrer l'ampleur de son amour, Reed se penche à son tour sur elle, la soulève et la rassoit sur l'assise en bois, empoigne l'élastique du legging et, sans réfléchir, se redresse d'un bond pour retirer d'un geste sec et efficace l'obstacle qui empêche leurs corps de ne faire plus qu'un.

À ce moment, la barque vacille puis chavire. Ils basculent dans l'eau saphir et fraîche du lac et refont surface dans un fabuleux éclat de rire qui s'interrompt brutalement lorsque leurs regards se croisent à nouveau. Ayant tous les deux pieds, Reed s'approche de Cara, lui rejette sa chevelure trempée en arrière, lui essore et les ramène en torsade sur son épaule. Il l'enlace tendrement par la taille et rive son regard au sien, en apposant sa paume sur sa joue.

— Je t'aime, chuchote-t-il en survolant sa bouche.

Elle ne détourne pas ses yeux des siens. Émerveillée, par leur tendresse et leur beauté, puis emportée par l'amour qui y rayonne.

— Je sais et je suis désolée.

Il fronce les sourcils, peu enthousiasmé à l'idée d'entendre son éternel refrain. Mais, contre toute attente, elle pose ses doigts sur ses lèvres.

— Non, écoute-moi. Je suis désolée de ne pas avoir ouvert les yeux plus tôt, parce que... (Elle hésite en réfléchissant à la meilleure façon de lui dire ce qu'elle ressent.) Je suis amoureuse de toi depuis un bon moment déjà. Oui. Je t'aime Reed. Je t'aime aussi.

À ces mots, elle l'entoure de ses jambes et l'embrasse passionnément. Il répond à ce baiser en assimilant sa déclaration. Son cœur s'enflamme. D'un pas lent et sûr, il les ramène vers le rivage, bien décidé à la posséder et à lui démontrer une nouvelle fois l'étendue que peut atteindre leur amour partagé.

Il s'avance jusqu'à la petite plage de sable, la traverse et allonge Cara dans les herbes hautes. Il finit de lui retirer ses vêtements trempés et se débarrasse à la hâte des siens. Tout en l'embrassant fougusement et de toute son âme, il cale son genou entre ses cuisses. Interrompant leur baiser, il la

regarde intensément en lui demandant silencieusement si elle est prête à le recevoir. Elle hoche la tête. Elle l'est plus que jamais. Jamais elle n'a ressenti une telle communion spirituelle et physique avec quelqu'un. Elle écarte les cuisses dans un lent mouvement, afin de l'accueillir au plus profond d'elle-même. Elle s'empare à nouveau de ses lèvres tandis qu'il se positionne et s'enfonce avec une infinie douceur et le cœur pétri d'un amour incommensurable dans la moiteur accueillante de son intimité...

Elle l'aime...

La communauté de Cornfield s'est rassemblée comme chaque dimanche pour écouter le sermon du pasteur Samuel Shepherd. Aux côtés de Rosie Shepherd, son épouse, et de Meredith, Lucas l'écoute attentivement en tenant fermement la main de Meredith, contrainte et forcée de l'accompagner. Cela faisait des années qu'il n'avait pas assisté à la célébration du culte. Le rituel religieux n'est pas quelque chose qu'il affectionne particulièrement, mais il a pris la décision de s'intégrer davantage auprès de ses concitoyens. Déjà, à la présidence du comité des fêtes, il vise l'étape supérieure : la mairie. Alors, la bonne figure est de mise, à commencer par se montrer tous les dimanche matin, attentif et réceptif au sermon du pasteur.

— Je suis contente de te revoir ici, Lucas, lui avoue Rosie en descendant les marches du temple, à son bras.

Il lui tapote affectueusement la main retenant son avant-bras. Rosie Shepherd a toujours été là pour lui. Cette petite dame d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris et aux grands yeux verts, lui apporte beaucoup de réconfort. C'est comme une deuxième mère.

— Moi aussi, Rosie, moi aussi. Je suis heureux d'être là.

— Tu n'es pas avec la belle petite Avery ?

Elle ponctue sa phrase en inclinant la tête vers Meredith qui marche non loin d'eux.

— Nous avons rompu.

— Oh ! Comme c'est dommage ! Vous formiez un si joli couple à la soirée du printemps.

Il lui sourit poliment sans rien laisser percer de son agacement.

— Tu es certain que tout va bien, mon grand ? Tu as une petite mine et regarde-moi toutes ces balafres sur ton beau visage. Que t'arrive-t-il ?

— Rien, Rosie, rien. Tout va bien, je vous assure.

Elle peine à le croire, mais décide de changer de conversation.

— Où est passé ton frère ? On ne l'a pas revu depuis des semaines.

— Avec Cara, je suppose, lâche-il, le regard sombre.

— Oh ! Je vois.

Elle se tait un instant en pensant à l'époque où les trois enfants étaient inséparables, puis ajoute :

— Le trio infernal est de retour...

— Hamilton ? les coupe le shérif Snow en les attendant au bas des escaliers.

De sa posture droite et de son regard professionnel, le shérif Edward Snow, vêtu de son uniforme, fait signe à Lucas de le rejoindre.

— Rosie, je vous laisse. J'ai vraiment été ravi de partager ce moment avec vous.

Lucas se penche et appose un baisemain courtois et charmeur à Rosie, puis dévale les deux ou trois marches restantes.

— Shérif !

— Lucas !... Bon, suite à notre discussion de dimanche dernier avant la réunion municipale, je me

suis renseigné auprès de mes supérieurs d'Atlanta et, comme je le prévoyais, les éléments sont légers. La disparition... ou le meurtre de votre beau-père date d'il y a quinze ans, ce qui est énorme. Nous n'avons que la parole de Mademoiselle Dayle. Nous n'avons ni corps ni preuves, et nous ne pouvons pas interroger votre frère uniquement sur base de la parole d'une seule personne, petite amie éconduite qui plus est. Alors, l'enquête ne pourra être rouverte. Il nous en faut vraiment davantage. Je suis navré.

— Bien. Je comprends, acquiesce Lucas en se frottant le menton et réfléchissant à une autre solution. Merci.

Lucas se tourne vers Meredith qui attend bien sagement à l'écart.

— Shérif ! prend-il congé en la rejoignant.

À sa hauteur, il lui empoigne le coude et l'entraîne dans un endroit plus calme, dans une ruelle adjacente au bâtiment.

— Il faut que tu appelles Reed.

Interloquée, elle refuse.

— Non. De toute façon, il ne répond pas. On tombe directement sur sa messagerie.

— Réessaie, bon sang ! Il finira bien par répondre.

— Et, je lui dis quoi ?

Lucas s'énerve. Il secoue la tête et les bras.

— Je n'en sais rien. Dis-lui que tu as envie de baiser et que tu le veux, lui, et qu'il rapplique rapidement ici.

— S'il est avec Cara, il n'en aura rien à foutre. Il va me rire au nez.

Lucas s'emporte. Il n'en a rien faire de tout ça. Il faut que son frère revienne ici, point barre. Il lui empoigne la gorge afin d'être plus persuasif et la plaque contre le mur de brique.

— Démerde-toi pour être convaincante.

— La seule personne qui pourrait le faire revenir ici, c'est Cara et tu le sais.

— La maison de ses parents, se dit-il à lui-même dans un éclair de lucidité.

Elle appose une main sur le bras qui l'étrangle et lui fait lâcher prise.

— Oui. Alors, sois patient. Ils reviendront, tôt ou tard.

La maintenant d'un bras sous les cuisses, il la cloue d'un mouvement brusque des hanches contre la paroi. Cara lâche un petit cri, néanmoins retenu et lui sourit. Reed lui rend son sourire et lui assène un autre coup de reins, puis un autre sous la lumière défectueuse et clignotante de cette cabine de toilettes. La tête penchée en arrière, elle lui agrippe les cheveux et les tire pour lui ramener ses lèvres contre sa peau, puis resserre l'étreinte de ses jambes autour de ses hanches. Il remue le bassin pour la sonder davantage au plus profond. Sur le point d'exploser, elle tressaille. Toutefois, il cesse tout mouvement et relève la tête. Haletante et à bout de souffle, Cara gémit et grogne, frustrée. Pourquoi ne poursuit-il pas ? Le regard amusé, il appose la paume de sa main sur sa bouche afin de la faire taire.

— Maman ! Je n'en ai pas besoin, je t'ai dit, se plaint une petite fille à la voix suraiguë.

— Si, fais un effort, ma chérie, nous avons encore deux bonnes heures de route. Papa ne s'arrêtera

plus.

Reed ôte sa main et lui colle simplement l'index sur ses lèvres humides de leurs baisers. Ils ne doivent plus bouger, plus faire un seul bruit. D'humeur badine, Cara lui mord le doigt, puis se met à le sucer d'une manière suggestive sans détourner son regard du sien. Il fronce les sourcils pour réprimander silencieusement la petite coquine. Or, elle continue.

Il lui murmure :

— Arrête ça de suite ou je te fais crier, et tant pis si on se fait arrêter pour attentat à la pudeur.

— Mmm, enfermée avec pleins de beaux mâles en uniforme autour de moi, dit-elle d'un air rêveur.

Furieux, il lui porte un coup de rein nerveux et sec. Elle lâche un cri étouffé. Le fait de l'imaginer aguicher d'autres hommes ne l'amuse pas du tout.

— Cara ! Ne joue pas à ça, la gronde-t-il.

Partis depuis cinq heures déjà, ils viennent de dépasser New York en direction de Cornfield. Ils font de petites haltes et ne peuvent s'empêcher de jouer à des jeux de séduction qui finissent par des ébats aussi passionnés qu'osés. Ils ont surnommé leur voyage *Sex road trip*.

Concentré sur la route Reed, jette un coup d'œil rapide sur Cara qui vient de lui placer la main sur sa cuisse droite. La petite ingénue glisse lentement ses doigts sur son entrejambe et commence à l'exciter en le pressant et le palpant délicatement. Ayant compris son envie soudaine, il met le clignotant.

— Non, ne t'arrête pas !

Il se racle la gorge, en sentant la pression l'envelopper.

— Si tu continues, je vais nous envoyer dans le décor.

— Ralentis et concentre-toi sur la route.

Il déglutit.

— Facile à dire.

Elle défait sa ceinture de sécurité et se penche sur lui. D'un tour de main, elle lui déboutonne la braguette.

— Oh ! Putain, Cara, qu'est-ce que tu fais ?

— Chut ! Regarde la route et laisse-moi faire. Lève un peu les fesses, s'il te plaît.

Il obtempère. Elle lui baisse partiellement le jean et le boxer, puis lui empoigne son membre érigé.

— Bon sang ! grogne-t-il, frémissant jusqu'à la racine des cheveux.

Il resserre sa poigne autour du volant et relâche tout l'air de ses poumons, lorsqu'elle l'avale. Il n'est plus certain de pouvoir conduire, tous ses sens s'affolent. Elle s'active, le gobant de sa petite bouche étroite. Le léchant du bout de la langue, elle ne rate aucune parcelle de sa peau si douce. Elle accompagne sa succion d'un mouvement de main ferme. Elle sent les jambes de Reed se contracter et trembler. Elle lève un œil espiègle et jubile de lui faire perdre les pédales. Ses traits sont tirés. Sa bouche est à demi ouverte et les muscles de sa mâchoire roule sous sa peau brunie d'une repousse de barbe. Ses yeux fixés sur la route sont larmoyants de désir, cependant son regard est dans le vague. Un instant, il ferme les paupières. Cara cesse tout contact. Il les rouvre.

— Reed ! Regarde la route ou j'arrête.

Souriant à pleine dents, il donne un brusque coup de volant et s'engage sur le parking d'un motel.

Cara est tout à coup propulsée sur lui.

— Patience, princesse !... Voyons ! Tu vas bientôt pouvoir finir, raille-t-il, amusé par sa position étalée sur ses jambes et se maintenant à la portière.

— *Gné...* ! Idiot ! prononce-t-elle en grimaçant avec dédain. Tu n'es pas drôle, c'était marrant...

— Et dangereux !

Il se gare, recule le siège et lève les paumes en l'air, avant de les mettre derrière sa tête.

— Voilà, je suis tout à toi.

Cara se redresse, la mine boudeuse. Elle trouvait cela bien plus excitant lorsqu'il conduisait.

— Non, non, non, Cara... Reviens ici, peste-t-il en la voyant sortir de la voiture.

Elle claque la portière. Marchant vers l'accueil du Motel, elle lui décoche un clin d'œil par-dessus l'épaule qu'elle accompagne d'un large sourire. Il se rhabille en quatrième vitesse et se lance à sa poursuite. Cara glousse, victorieuse de le voir frustré et gêné de devoir marcher avec son jean qui lui comprime son érection. Le tableau est tellement tordant de rire, qu'elle finit par vivement s'esclaffer.

Il bougonne.

— Et ça te fait rire ?

Elle hausse une épaule.

— On s'arrête ici pour la nuit ?

Il acquiesce et prépare dès à présent sa revanche.

Devant le comptoir de l'accueil, Reed se colle derrière elle et remue légèrement le bassin afin de se frotter contre le bas de ses reins pendant qu'elle discute le plus posément possible avec le réceptionniste. Dissimulé par le comptoir, il glisse ses mains le long de ses flancs et, à la lisière de l'ourlet de sa jupe, il les remonte pour enfouir ses doigts entre ses cuisses. Innocemment, il sourit bêtement au type, Barney, si l'on en croit son badge, qui leur explique le plus sérieusement du monde le règlement intérieur pour la location d'une chambre. Cara se tortille et tente de le repousser par de petits coups de fesses, mais en vain. Il la maintient fermement. Elle le maudit mentalement et n'a plus qu'une hâte : que Barney finisse les papiers et leur donne rapidement les clefs. Mais Barney, inconscient de ce qui se joue de l'autre côté du comptoir, récite tout son speech sur un ton monotone en prenant tout son temps.

Au moment du paiement, elle sort sa carte de crédit et la lui tend. Reed choisit cet instant précis pour lui passer une main sous sa culotte et l'exciter du bout de ses doigts experts. Elle hoquète, ses joues s'empourprent et la carte bleue tombe dans le mug de Barney. Cara s'excuse d'une voix étranglée. Barney lui lance un regard perplexe en arquant un sourcil. Se rend-il compte de quelque chose ? Cara n'a jamais été aussi mal à l'aise. Elle déglutit, la gorge nouée. Cara haletante, Reed décide que cela suffit et recule pour se placer à ses côtés. Les coudes sur le comptoir, il cherche à capter son regard et accentue bruyamment une succion de ses doigts. Cara lui lance un regard assassin. Il jubile à son tour.

Une fois le paiement effectué, ils emboîtent le pas du réceptionniste qui les amène devant la porte de leur chambre. Serrant la main de Reed, Cara lui murmure :

— Tu vas me le payer !

Sur le même ton, il lui réplique :

— Je n’attends que ça...

Enfin seuls, Reed ferme la porte et s’y adosse. D’une main derrière le dos, il verrouille le loquet, puis ôte son tee-shirt. Au milieu de la petite pièce décorée d’une tapisserie verte et d’une moquette ocre, Cara se tourne pour lui faire face. Il la fixe d’un regard de prédateur sur le point de sauter sur sa proie. Elle frémit et se mord une lèvre. Il avance. Elle recule. Il défait sa braguette. Elle baisse ses yeux sur le renflement de son boxer et frémit à l’idée de l’avoir en elle. Un long frisson parcourt son échine. Son bas-ventre pulse à un rythme effréné. Elle heurte le mur de son dos. La voilà prise au piège. Il esquisse un sourire victorieux et salace.

— Je vais te baiser, non pas une fois ni même deux, mais toute la nuit, Cara, siffle-t-il entre ses dents. Mais ne compte pas avoir du plaisir. Ce sera uniquement pour moi. (Il lui appose les poings de chaque côté de la tête et survole ses lèvres de sa bouche.) Je vais prendre mon pied égoïstement, et tu ne jouiras pas une seule fois, je t’en empêcherai. Il ne fallait pas m’allumer et me laisser en plan.

À ces mots crus et érotiques, Cara ravale difficilement sa salive et ne peut détourner son regard de ses yeux hypnotiques. Son corps n’est plus que fusion et, sans demander son reste, elle prend ses lèvres à pleine bouche. Reed la soulève par les cuisses et l’emporte près du lit. Là, il la lâche sans aucune délicatesse en cessant tout contact. Elle rit et remonte sur le lit. Il ôte en vitesse ses chaussettes, son jean et son boxer, puis rampe sur le matelas. Au-dessus de ses jambes, il lui passe les mains sous sa jupe et lui retire sa culotte, d’un geste encore une fois peu délicat. Elle tente de se redresser, mais il lui agrippe les chevilles, lui écarte les jambes et la tire jusqu’à lui. Et, sans aucun préliminaire, il s’enfonce en elle d’un coup sec et bestial. Elle s’arque et lâche un long râle. Il la pilonne, remue en elle et lui assène des mouvements de hanches de plus en plus profonds et rudes. Elle geint, se crispe et se relâche. Perdue entre la douleur et le plaisir. Il se perd en elle et éjacule dans un grognement. Il se laisse lourdement retomber sur elle et sourit béatement contre sa peau. Elle halète, frustrée.

— Ça va, princesse ?

— Non !

— Tu en veux encore ?

— Je veux jouir moi aussi... Et si tu ne me fais pas prendre mon pied immédiatement, je m’arrangerai toute seule pour le prendre.

Il s’accoude et plante un regard intéressé dans ses yeux emplis d’un désir désespéré.

— C’est une proposition ?

— Quoi ?

Il prend l’air ahuri d’un adolescent en rut.

— Tu te toucherais devant moi ?

Elle le bouscule d’une main contre son épaule et s’extirpe de dessous lui.

— Dans tes rêves ! Pervers !

Elle n’a pas le temps de s’asseoir qu’il lui happe le bras afin de la retenir et de la ramener contre lui.

— Hep ! Ne pars pas ! Je n’en ai pas fini avec toi !

Basculée en arrière, elle s’esclaffe.

Lovés l'un contre l'autre, ils reprennent peu à peu leur respiration. Le torse contre son dos et l'encerclant de ses bras forts, il la câline de petits baisers. Elle se laisse aller, heureuse et détendue en fermant les yeux. La journée a été longue entre la randonnée du matin et les cinq heures de route. Allongés sur le lit de cette chambre, ils se reposent après plusieurs ébats aussi bruts que passionnés. Le souffle chaud et calme de Reed lui effleurant la joue la fait frémir. Pour rien au monde, elle n'échangerait sa place. Cela dit, une pensée vient troubler sa sérénité. Demain, à cette heure-ci, ils seront de retour à Cornfield. Comment va réagir Lucas en sachant qu'ils sont ensemble ? S'est-il calmé ? Ce qu'ils ont fait devant ses yeux est atroce, elle l'admet, mais la gifle qu'il lui a donnée, elle ne pourra jamais la lui pardonner.

Malgré ses réflexions, un sourire lui fend le visage. Chatouillée par les légères petites morsures que lui inflige Reed sur le lobe, elle gigote et secoue la tête. Il resserre ses bras autour de sa taille et lui effleure de sa bouche le creux de l'oreille.

Il lui susurre :

— Épouse-moi...

Cara se raidit sous le coup de la surprise. Elle a un spasme nerveux, puis bondit hors de son étreinte pour le fixer comme s'il était tout à coup devenu fou. Elle s'assied sur le bord du lit.

— Non, mais, ça va pas ?

Le visage de Reed se ferme.

— Je m'attendais à une vive réaction, mais pas tout à fait à celle-là.

— Désolée, mais tu ne peux pas me demander ça, là, maintenant !

Il l'interroge du regard, un peu perdu et s'assied à son tour.

— Nous ne sommes ensemble que depuis cinq jours, Reed ! s'étrangle-t-elle.

— Nous nous connaissons depuis toujours...

— Oui, mais quand même, c'est trop tôt ! Je... je ne peux pas t'épouser sur un coup de tête. Tu...

— Je ? Quoi ?

— Rien.

— Si, vas-y, exprime le fond de ta pensée. Je quoi ? Cara ?

— Rien. Je n'ai pas envie de me disputer avec toi, maintenant.

Il se lève et enfile son jean à même la peau.

— Tu n'as pas envie de te disputer ou de me blesser ? en conclut-il. Je ne suis pas assez bien pour toi, c'est ça ?

Secouant la tête, Cara s'indigne :

— Arrête, je n'ai jamais dit ça.

— Tu le penses tellement fort que tu n'as même pas besoin de le préciser.

Il poursuit, sur un ton empli d'amertume, après un long regard.

— Tu ne veux pas devenir la femme d'un bon à rien...

Elle lui coupe vivement la parole.

— Ne dis pas ça !

— Avoue ? Cara ! s'emporte-t-il, les yeux exorbités par la colère. Forcément ! Que pourrais-je t'amener à par mon lot de misère... Je suis fauché. Je n'ai rien à part une cabane et une voiture.

Inclinant légèrement la tête, affectée par la vision qu'il a de lui, Cara murmure :

— Ne te dénigre pas. Tu es loin de n'être que ça.

Elle se hisse hors du lit et vient à sa rencontre.

— Je t'aime, Reed, alors...

Levant une main, il lui intime de se taire et de ne pas s'approcher.

— Non. Laisse tomber. Oublie.

Il tourne les talons, ouvre la porte et, disparaît en la claquant derrière lui.

La douce balade folk de *Run* du groupe anglais *Daughter* emplit l'habitacle de la Mustang. Pendant qu'*Elena Tonra* chante la fuite de deux amants tourmentés, sur un air de guitare électro-acoustique, Cara regarde défiler le paysage aux reliefs sauvages de la Caroline du Nord, tout en rêvassant.

Elle n'en revient toujours pas ; il lui a fait sa demande. Certes d'une façon inattendue et bien précipitée, mais il l'a faite. Après la dispute que cela a engendré, Reed a fini par revenir se coucher après de longues minutes à faire les cent pas dehors. Elle a tenté de lui présenter ses excuses, mais il était à ce point vexé et blessé qu'il lui a intimé le silence. Depuis, la gaieté n'est plus de la partie. Elle songe sincèrement à une vie avec lui. Elle lui a proposé de venir habiter avec elle, ce n'est pas rien. Or le mariage l'effraie, puis, dans leur cas, c'est tellement soudain ! Ils ont encore tant de choses à apprendre et à réapprendre l'un de l'autre. Puis, même s'il y met la meilleure volonté du monde, va-t-il lui rester fidèle ? Il dit avoir réussi à se construire malgré son passé, mais est-ce vrai ? Ne s'emportera-t-il pas à la première vraie grosse dispute ? Elle a beau avoir effleuré du bout des doigts son côté sensible et doux, qui est-il vraiment ? Le Reed impétueux ou l'amoureux transi ? Les deux ? Tout cela est réellement déroutant.

Mon Dieu ! Pourquoi ses parents ne sont-ils plus là pour la conseiller ? Réflexion faite, elle rit intérieurement en entendant la voix rassurante, mais quelque peu autoritaire, de son père :

« Ne t'engage pas dans cette relation, Cara. Cet homme est instable. La preuve ? Une demande en mariage au bout de cinq jours !?! Puis, même, il finira sûrement alcoolique comme l'était son beau-père et, de plus, violent. Ivre, il rentrera tard le soir et te frappera sans raison... Aussi attirant soit ce mauvais garçon, il est néfaste. Pour l'instant, il te fait te sentir vivante, vibrante, mais qu'en sera-t-il dans quelques années lorsque la routine se sera installée ? »

L'autre part de sa conscience, celle d'ordinaire plus optimiste, garde le silence, comme si ce qu'elle cherchait à se prouver était d'ores et déjà une évidence.

Sur ces réflexions, elle prend une longue bouffée d'air et pivote sur son siège.

— Oui, lâche-t-elle, en le dévisageant avec beaucoup d'intensité.

Il lui jette un coup œil perplexe.

— Gare-toi, là, sur le bas-côté, s'il te plaît.

Elle lui indique du doigt un terre-plein le long de la route traversant une vaste forêt de hauts sapins. Il s'exécute, coupe le moteur de la voiture, baisse le son de la radio et se tourne vers elle, intrigué. Qu'a-t-elle de si important à lui dire nécessitant un arrêt immédiat ?

— C'est la décision la plus irréfléchie de toute ma vie et paradoxalement la plus importante, mais oui, je veux t'épouser. Mais à une condition ! Faisons cela en bonne et due forme... D'abord, une bague, puis des fiançailles d'au moins un an. On a besoin d'apprendre à se connaître davantage, savoir si nous sommes bel et bien compatibles. Tu m'aimes et je t'aime, mais cela ne suffit pas pour s'engager toute une vie.

À première vue, il n'a pas de réaction. Il cligne des paupières. Ses traits sont tirés tant par la fatigue que par son humeur bourrue. Elle patiente.

— Je ne t'oblige à rien, Cara.

Sa voix est posée et un tantinet froide.

— Tu es dur de la feuille ou quoi ? Je viens de te dire que je VOULAIS t'épouser.

— J'ai entendu.

— Et c'est tout ce que cela te fait ? s'offusque-t-elle. Cache ta joie ! Sérieux !

Elle défait sa ceinture de sécurité, empoigne la portière et se hisse hors du véhicule. Elle a besoin d'air pur. S'adossant à la carrosserie, elle lève la tête pour scruter le ciel bleu sans nuage et la cime des arbres, puis soupire. L'endroit est magnifique et apaisant. Il n'y a pas un chat, pas une voiture. Elle n'est ni énervée ni vexée, elle est tout simplement perdue.

Au bout d'une petite minute, la voiture remue et la portière conducteur s'ouvre. Reed la rejoint. Il a réfléchi une bonne partie de la nuit. Il veut sincèrement l'épouser. Il n'a jamais aimé une femme avec autant d'enthousiasme. Il n'a d'ailleurs jamais aimé du tout, alors l'épouser est son souhait le plus cher. Même si cela ne représente que de la paperasse administrative, il y a là toute une symbolique. Il la veut pour lui et, avec cette demande, il voulait lui prouver à quel point il est disposé à mûrir et à avoir une vie saine et stable. Hormis cela, il comprend Cara. Elle a encore besoin de temps et, apparemment, il en conclut qu'elle aime les choses traditionnelles comme la demande romantique, le genou à terre, la jolie bague, les fiançailles, donc, encore une fois, il va devoir prendre sur lui et mettre un frein à son impulsivité.

— Tu fais un pas en avant, puis un pas en arrière Reed. C'est déroutant. Essaie d'avancer sur le même chemin et à la même allure que moi...

Elle se tait lorsqu'elle le voit se baisser devant elle et poser un genou à terre... Il relève de magnifiques yeux emplis d'amour sur elle et, lui tendant un anneau de porte-clés qu'il tient entre ses deux pouces et ses deux index, il lui demande d'une voix douce et incertaine :

— Cara Avery, voulez-vous devenir ma... fiancée ?... afin de m'empêcher d'avancer et de reculer trop souvent (il prend une voix grivoise.) Enfin, cela dépend dans quelle circonstance... J'exige une dérogation concernant les parties de jambes en l'air...

L'empêchant de dérapier davantage, elle lui appose les mains sur ses joues et lui coupe la parole.

— Oui ! Oui, je le veux plus que tout.

Les lèvres de Reed s'incurvent, puis s'étirent dans un sourire radieux. Il lui attrape sa main gauche et de manière conventionnelle, il lui passe l'anneau, dix fois trop grand, au doigt. Observant l'anneau, Cara glousse sur un ton sarcastique, mais pour le moins attendri :

— Il est magnifique. Merci.

Reed se redresse, non sans peine, à cause des interminables heures de conduite, et vient l'enlacer avant de déposer un doux baiser sur ses lèvres.

— On ira t'acheter une vraie bague à Atlanta, dans la semaine, d'accord ? (Il grimace en esquissant une petite moue adorable) Mais pas trop chère, s'il te plaît... Je suis fauché.

Du tac au tac et avec une arrière-pensée taquine dans la tête, elle lui suggère :

— Tu peux toujours vendre ta voiture...

Surpris, il recule le buste et son visage se décompose à vue d'œil.

— Euh...

Fière de sa boutade, elle rit.

— Relax ! Reed, je plaisante.

Elle esquisse un large sourire et lui passe les mains autour du cou.

— Je t'aime, chuchote-t-elle contre sa bouche.

D'un tour de bras, il la soulève par les cuisses et la plaque contre la Mustang.

— Et tu as intérêt parce que tu vas devoir me supporter durant tout le reste de ta vie !

— Je relève le défi, mon très cher futur époux.

Bon sang ! Ce qu'elle vient de dire est insensé : son futur époux... Reed ? Comment tout cela a-t-il pu arriver en si peu de temps ?... *Seigneur, ça va trop vite !*

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demande-t-elle en remarquant le changement d'expression sur le visage de Reed.

Il détourne le regard et scrute les alentours, de droite à gauche, en semblant prendre conscience de l'endroit où ils se trouvent : au milieu de nulle part.

Reportant ses yeux sur elle et avec un sourire lubrique, il s'explique :

— Tu as déjà fait l'amour sur la banquette arrière d'une voiture ?

— Reed ! le gronde-t-elle gentiment en levant les yeux au ciel. Tu ne penses vraiment qu'à ça !

— C'est juste histoire de fêter nos fiançailles, dit-il, d'un ton boudeur.

— On enterrerait quelqu'un que tu y penserais quand même. On n'a pas le temps, nous avons encore beaucoup de route à faire !

— Je serai rapide, promis, ricane-t-il, suivi de Cara qui secoue la tête en soupirant, dépitée.

Penchée sur l'îlot central de l'ancienne cuisine de ses parents, Cara passe en revue le courrier qu'elle vient de récupérer. Concentrée, elle tripote machinalement l'anneau d'attache du porte-clés maintenant enchaîné à son collier.

Ils sont arrivés à Cornfield tard dans la nuit. Les deux jours de route ont été épuisants, mais, ce matin, elle se sent bien, heureuse et légère. Elle sifflote au rythme de la musique diffusée à la radio. Son attention est attirée par une enveloppe marquée de son simple prénom. Il lui semble reconnaître l'écriture de Lucas, alors elle s'empresse de l'ouvrir.

Impatiente et curieuse, elle déplie la feuille et se rend rapidement compte qu'il s'agit de la facture des travaux déjà effectués. Elle retourne le papier à la recherche d'une petite note qui pourrait lui indiquer qu'il n'est pas si fâché que ça contre elle. Mais, non, c'est une facture terne et impersonnelle.

Elle souffle.

— De retour ? dit une voix qu'elle reconnaîtrait entre mille.

Adossé au chambranle de la porte-fenêtre qui mène à la véranda, Lucas l'observe. Son visage est impassible, ce qui dénote avec sa posture décontractée. Cara tressaute, surprise. Depuis combien de temps est-il là, à la regarder ?

— Lucas... Je... euh...

La bouche restée grande ouverte, elle ne sait que dire. La gêne ressentie en pensant à ce qu'il a pu voir l'autre soir après le combat lui noue gorge et estomac. Lucas glisse une main dans une des poches de son jean et en sort un trousseau de clefs. Il le jette sur l'îlot et il atterrit sous le nez de

Cara.

— J'ai vu la voiture de mon frère garée devant, s'explique-t-il en lui indiquant les clefs du regard. Elles lui seront plus utiles qu'à moi... maintenant.

Cara récupère le double des clefs de la maison et les pousse dans la poche arrière de son minishort.

— Lucas, je ne voulais pas qu'on...

Il lui coupe la parole. Il n'est pas venu ici pour entendre ses jérémiades.

— Pour ce qui est des travaux, tu comprendras que je ne souhaite plus les poursuivre ?

En guise de réponse, elle hoche la tête. Bien évidemment !

— Puis, reprend-il, tu as quelqu'un d'autre pour t'aider, à présent... Nous verrons si mon cher grand frère prendra la peine de verser une goutte de sueur pour ces travaux.

D'un air rêveur et sarcastique, il rive les yeux au plafond.

— Tiens donc ! J'ai hâte de voir ça !...

Puis il rit. Son regard trahit la dérision.

— Beauté ! s'écrie Reed en dévalant les escaliers. Tu saurais où j'ai mis mon portefeuille hier soir, je...

En bas des marches, il se fige, stupéfait. Son visage, jusque-là détendu, se crispe. Il fronce les sourcils en regardant tour à tour Cara et Lucas. Prudemment, il fait quelques pas en direction de Cara.

— Lucas ! le salue-t-il, incertain.

— Reed !...

Instinctivement, Cara se décale pour former une barrière entre eux. La pièce se charge d'une tension palpable. Sans détourner son attention de son aîné, Lucas se redresse. Un indicible sourire lui fend le visage. Quelque chose dans son expression glace le sang de Cara. Ce n'est pas de la colère ni de la tristesse, mais un mélange de mépris et de provocation.

— Bon ! dit-il en claquant ses mains. Ce n'est pas que je m'ennuie avec vous, mais j'ai une tonne de choses à faire, comme de la paperasse... une petite idiote à malmener et... Oh ! prononce-t-il en levant l'index en l'air, j'oubliais le plus important, une vengeance à préparer ! Je suis débordé, c'est fou !

À ces mots Reed bout, il est prêt à lui bondir dessus, mais Cara s'interpose et le retient. Lucas fait demi-tour d'une démarche nonchalante, les mains dans les poches. Il s'en va en sifflotant, adoptant une allure en total contraste avec la menace qu'il vient de proférer devant Cara et Reed, abasourdis.

Reed plante des yeux courroucés dans ceux de Cara qui peine à reprendre ses esprits tant elle a été perturbée par la conduite de Lucas.

— Pourquoi m’as-tu empêché de lui foutre une raclée ! (Il tend le bras vers la porte.) Tu as entendu comme moi qu’il voulait se venger ?

— Reed ! Calme-toi... La violence n’a jamais rien arrangé.

— Une bonne torgnole lui aurait remis les idées en place !...

— S’il te plaît, ne parle pas de ton frère de cette manière.

Il secoue la tête, révolté, et finit par s’asseoir lourdement sur la première chaise venue. Cela ne sert à rien de s’énervé contre elle.

— Puis, qu’est-ce qu’il foutait là, d’abord ?

Elle le rejoint et, debout devant lui, elle lui glisse les mains sur les joues.

— Il voulait simplement me rendre les clefs et me dire qu’il ne continuera pas les travaux, alors calme-toi, s’il te plaît.

Il l’enlace et l’attire entre ses jambes, puis soupire. Il semble tellement sous tension qu’elle se hisse à cheval sur ses cuisses et l’embrasse.

— Hey !... Mon amour, ce n’est rien, d’accord ?

Il arque un sourcil et son visage s’illumine.

— Mon amour ?...

Elle hausse les épaules.

— Je sais, tu n’es pas fan des petits surnoms affectifs, mais ça m’est sorti spontanément, sourit-elle.

Il resserre son étreinte et appose un rapide baiser sur le bout de son nez.

— J’adore ce petit surnom ridicule et mielleux, ma... ma... princesse...

— Waouh ! C’est très recherché et original, ricane-t-elle. Bon, tu cherchais ton portefeuille ? Il est sur la machine à laver dans la buanderie. J’ai mis nos affaires tourner pendant que tu te douchais.

Étirant un bras vers la table, il attrape le journal du jour.

— Et moi, pendant que tu prenais ta douche, j’ai trouvé du travail. Regarde !

Il déplie les feuilles et l’ouvre à la page des petites annonces, puis le retourne pour que Cara puisse lire. Il pointe l’une d’elles avec l’index.

Elle s’étonne.

— Ouvrier agricole pour le vieux Mc Pherson ?

— Ouai ! Par contre, ce n’est que saisonnier. Il a besoin de gars pour la moisson du blé et la récolte du maïs.

— Tu l’as appelé ?

Ramenant les cheveux détachés de Cara sur son épaule, il lui explique fièrement :

— Oui. Et il veut me rencontrer cet après-midi.

— C'est génial ! Reed, je suis si heureuse pour toi, s'enthousiasme-t-elle en les serrant dans ses bras.

— Pour nous, ma beauté. Sois heureuse pour nous.

Poitrine contre poitrine, Cara l'entoure avec force et amour en posant son front contre le creux de son cou et humant à plein poumons son parfum subtilement mélangé à la senteur de son gel douche. C'est la plus enivrante et la plus excitante des odeurs, se dit-elle. bercée par ce câlin, elle ferme les yeux. Il enfouit ses doigts sous son débardeur et les remonte en une douce caresse le long de sa colonne vertébrale.

— Et toi, tu as quoi de prévu, aujourd'hui ?

Elle se redresse, puis entortille le col de son tee-shirt autour de son doigt.

— Je vais devoir chercher un autre entrepreneur pour les travaux, car même si Lucas avait bien avancé, il en reste pas mal à faire.

— Ne te tracasse pas avec ça, je t'ai dit que j'allais m'en occuper.

— Oui, mais si tu travailles, tu n'auras plus le temps.

— Après le boulot... Ce n'est pas grave, puis nous avons le temps, non ? Vu que tu ne comptes plus la vendre.

Elle incline la tête, attendrie par sa bonne volonté.

— Tu seras bien trop exténué après tes journées de travail.

Il hausse les épaules.

— Je m'en occuperai durant mon jour de repos.

— Non ! Un jour de repos reste un jour de repos, point !

Affichant une petite mine déconfite, il avoue :

— Je n'ai pas envie de te laisser ici à te faire mater par un autre homme baraqué et luisant de sueur, pendant que tu remueras tes jolies petites fesses en passant l'aspirateur ou en faisant toute autre activité ! Ce genre de situation finit très mal, en général.

— Jaloux et possessif ?...

— Oui, très !

Trouvant cela adorable, elle abdique en lui glissant les mains dans les cheveux.

— Entendu. Pas de nouvel entrepreneur, alors. On s'en occupera tous les deux.

Ravi, il fait claquer un baiser sur sa joue.

— Merci.

D'un bond, il se lève en emportant Cara avec lui.

— Allez, je vais récupérer mon portefeuille. J'en ai besoin pour cet après-midi.

— Repose-moi, tu n'as pas besoin de moi, glousse-t-elle.

— Je ne sais pas où est la buanderie...

— menteur !

Il grimace, puis esquisse un magnifique sourire accompagné d'un regard énamouré.

— D'accord ! Tu m'as démasqué. J'ai juste envie de te prendre sur la machine à laver.

— Mon très cher futur époux, en plus d'avoir beaucoup de tact et de romantisme dans votre façon

de parler, vous êtes insatiable et un véritable obsédé ! s'esclaffe-t-elle en se cramponnant plus fermement à lui.

Aussitôt, il réplique, amusé et faussement consterné.

— Dit celle qui m'a réveillé ce matin en me taillant une pipe tout en me susurrant des mots cochons.

— Moi !?! s'offusque-t-elle en feignant l'innocence.

Il frotte son nez contre le sien.

— Oui. Toi. Petite coquine.

— J'adore te faire des fellations.

— Et j'en suis ravi et satisfait... Surtout, ne t'en prive jamais.

Retrouver sa petite voiture est une chose simple et anodine, mais être à nouveau libre de ses déplacements n'a pas de prix. Cara se gare le long du trottoir de ce quartier résidentiel, devant une charmante petite maisonnette en briques au jardin fleuri et arrangé avec goût. Glissant son doigt sur l'écran de son portable, elle vérifie une nouvelle fois qu'elle ne s'est pas trompée d'adresse.

Elle a profité de l'absence de Reed pour filer en douce à Atlanta. Faire des cachotteries n'est pas son genre, mais elle sait pertinemment que cette petite visite va mettre Reed hors de lui, et ne voulant pas gâcher sa belle humeur de ces derniers temps, elle ne lui a rien dit. Elle a trouvé l'adresse sur l'annuaire téléphonique et espère qu'il est à jour.

Le cœur battant à tout rompre, elle se hisse hors de sa Ford Focus, puis emprunte la petite allée menant au porche. Levant la main afin d'atteindre la sonnette, elle soupire, soulagée, elle ne s'est finalement pas trompée. La petite plaque lui indique qu'elle est chez la famille Miller.

Nerveuse, elle attend patiemment qu'on lui ouvre.

— Mademoiselle ?

Stupéfaite, elle glisse un long regard sur cet homme à la chemise blanche et au short beige qui se tient, intrigué par sa présence, dans l'encadrement de la porte. Cet homme est le reflet exact de Reed, dans un espace-temps futuriste. La couleur de ses yeux, son regard... *Waouh ! C'est réellement bluffant !...* Elle se secoue mentalement.

Dis quelque chose, Cara ! Présente-toi au moins.

Elle lui tend la main.

— Bonjour, Monsieur Miller. Cara Avery, enchantée.

Il attrape sa main tendue d'un air méfiant.

— Que puis-je faire pour vous ?

Mon Dieu ! Que peut-elle bien lui dire ?

Elle se lance malgré tout.

— Je suis venue pour vous parler de vos fils... Lucas et Reed qui sont mes amis... Enfin un peu plus que ça, mais... euh ! Bon sang ! Excusez-moi, je m'égare...

Elle se maudit. Il fronce les sourcils et son front se plisse. *Aïe*, se dit-elle. Sa réaction ne présage rien de bon. Il fait un pas à l'extérieur et referme la porte derrière lui. Elle recule.

— Je n'ai qu'un seul fils, dit-il d'un ton ferme.

— Reed et Lucas ont besoin de vous. Je suppose que vous avez refait votre vie depuis et que vous êtes l'heureux père d'un autre enfant, mais ils sont encore vos fils ! Ils le seront toujours et ont besoin de vous...

Il secoue la tête, agacé.

— Non, vous ne comprenez pas. Je n'ai qu'un seul fils, Reed... Lucas n'est pas mon enfant.

Putain ! Quoi ? ...

— QUOI ?

Le sol semble s'écrouler sous ses pieds. Elle peine à assimiler.

— Demandez à votre père, Cara. C'est lui, à l'époque, qui m'a aidé pour le test de paternité... Lucas est le bâtard de Mc Garret, comme je le présumais à l'époque lorsque je lui ai demandé son aide.

— Quoi ? s'étrangle-t-elle à nouveau. Un test de paternité ?

Lucas ? ... Mc Garret ? Ce n'est pas possible !

Elle reste muette, désemparée, perdue. Elle ne sait plus que dire et ne comprend plus rien. Elle finit par articuler :

— Vous connaissiez mon père ?

Puis, elle se souvient de la photo où ils étaient tous attablés autour d'un festin digne d'un repas de Noël.

— Oui, je le connais très bien. Enfin nous étions de bons amis à une certaine période et...

Elle lui coupe la parole. Il ne semble pas être au courant de leur tragique disparition.

— Mes parents sont décédés dans un accident de voiture, l'année dernière.

— Oh ! prononce-t-il, visiblement affecté par la nouvelle. Je suis navré, toutes mes condoléances.

— Merci.

Elle essaie de rassembler tous les nouveaux éléments et de les digérer : *Lucas serait le fils de Mc Garret ? Mon Dieu ! NON ! ...*

— Écoutez, Mademoiselle Avery, ma femme et ma fille ignorent tout de mon ancienne vie...

— Même l'existence de Reed ?

Une étincelle de regret mêlée à une profonde tristesse passe dans le regard de Jackson.

— Oui. Elles ne savent rien, vraiment rien. Alors, votre présence ici risque de soulever pas mal de questions. Je vous prierai donc de bien vouloir vous en aller afin de ne pas perturber notre paisible vie de famille. J'espère que vous comprendrez.

Il se tourne, hésite un instant, puis rouvre la porte.

— Je vais épouser votre fils, s'empresse-t-elle de mentionner dans l'espoir de le retenir.

Un pied à l'intérieur, Jackson lui jette un coup d'œil par-dessus son épaule et lui murmure avant de refermer derrière lui :

— Rendez-le heureux, Cara. Au revoir.

— Monsieur !... Att...

La porte claque.

Cara reste un bon moment dans sa voiture pour faire le point sur tout ce qu'elle vient d'apprendre. Reed semble avoir fini son entretien, au vu des nombreux coups de téléphone et SMS qu'elle reçoit. Elle ne lui répond pas, elle est bien trop perturbée. En plus, étant une piètre menteuse, elle sera peu convaincante et l'inquiétera plus qu'autre chose. Pour donner un alibi à son passage à Atlanta, elle décide d'aller faire les boutiques, mais l'esprit trop embrouillé, sa séance shopping vire au casse-tête. Rien ne lui plaît. Elle doit pourtant rentrer avec quelque chose. Finalement, elle file au rayon hommes et lui achète une chemise. Elle lui dira que c'est un cadeau pour le féliciter d'avoir décroché un emploi.

Quelle journée galère ! L'I-20 en direction de Cornfield est bondée à cette heure de pointe. Le trajet qui prend d'ordinaire trente minutes dure plus d'une heure, au grand désespoir de Cara.

Montant les marches du porche, elle râle en entendant le volume de la sono monté à son maximum. Ne peut-il pas écouter la musique doucement ? La moustiquaire déjà ouverte, elle empoigne la poignée de porte.

— Où étais-tu ?

Elle sursaute, surprise. Assis sur la balancelle du porche, une bière à la main, torse nu et le jean baissé sur les hanches, Reed la fixe d'un air sombre. Elle sourit en portant une main à sa poitrine.

— Seigneur ! Tu m'as fait une de ces peurs.

— Où étais-tu ?

Faisant un pas vers lui, elle répond calmement.

— Je suis allée faire quelques boutiques à Atlanta.

— On devait y aller ensemble, non ?

— L'un n'empêche pas l'autre, Reed ! s'agace-t-elle à cause de son intonation lourde de reproches. Je ne pensais pas que tu aimerais me suivre dans les magasins et...

Il l'interrompt.

— Pourquoi n'as-tu pas répondu au téléphone ?

— Je l'avais oublié dans la voiture.

Il se lève et Cara remarque qu'il chancèle.

— Tu as bu ?

Sa démarche instable et son regard brillant mettent Cara mal à l'aise. Elle le trouve intimidant et ses sens se mettent en alerte. La dernière fois qu'elle l'a vu dans cet état, c'était lors de la fête du printemps avec les prostituées.

Il rit sans joie.

— Quelle perspicacité, Cara ! Je tiens une bouteille de bière à la main, et tu me demandes si j'ai bu ?... Bingo ! Tu as gagné.

Elle recule lorsqu'il arrive à sa hauteur.

— Je n'aime pas te voir comme ça, tu... me fais un peu peur, avoue-t-elle prudemment pour ne pas le froisser.

La coinçant contre le mur, il survole ses lèvres de sa bouche. Elle détourne le visage en grimaçant tant il empeste l'alcool et appose ses mains sur son torse afin de le repousser.

— Reed, recule, s'il te plaît.

— Pourquoi es-tu allée à Atlanta ?

— Je te l'ai déjà dit. Je suis allée faire les boutiques et regarde, je t'ai acheté une chemise pour fêter ton nouvel emploi.

Elle secoue le sac contenant le vêtement. Il y jette un bref coup d'œil et avoue à son tour en baissant les yeux, comme si cela lui coûtait en fierté.

— Je n'ai pas eu le job.

— Quoi ? Mais, pourquoi ?

— Je me suis battu avec Barry Logan devant le vieux Mc Pherson.

Cara perd le peu de self-control qui lui restait et le pousse avec violence afin de s'extirper.

— BON SANG ! Pourquoi ? POURQUOI as-tu fait ça ?

Elle se place derrière lui. Il se retourne.

— Je lui en devais une, sourit-il niaisement.

— Tu agis comme un véritable gamin, Reed ! MERDE ! Mûris un peu !

Faisant un pas vers elle, il répète :

— Pourquoi es-tu allée là-bas ?

— Ah non, non et non ! Ne change pas de conversation !

Elle recule. Avec rapidité et sans la moindre délicatesse, il lui enserme le bras, puis hurle :

— RÉPONDS ET NE ME MENS PAS !

— Je suis allée voir ton père ! s'écrie-t-elle, apeurée.

Reed écarquille les yeux, puis fronce les sourcils, irrité. Il s'en doutait. Il resserre sa poigne autour de son bras et la tire à l'intérieur avec brutalité. Il est furieux. Il voit rouge. Dans un élan, il la bouscule contre le canapé. Il ne sait pas ce qu'il veut lui faire, la baiser violemment ou se défouler sur elle. Il a perdu tout sens commun. Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Une brute.

Prêt à bondir sur elle, il s'immobilise. Cara se redresse et s'impose courageusement devant lui.

— VAS-Y, vocifère-t-elle. VAS-Y ! Frappe-moi !... C'est ce que tu veux ? ME FRAPPER ? FAIS-LE ! Ou alors peut-être veux-tu me violer ? MAIS VAS-Y, PUTAIN ! Montre-moi à quel point tu n'es pas un homme !... Mais je te préviens, tu poses une seule fois la main sur moi, je vais directement voir les flics. Je ne deviendrai pas une de ces pauvres femmes battues par leur mari, tu m'entends ? JAMAIS !...

À bout de souffle, elle se tait. Emportée par son flot de paroles, elle n'a pas saisi le changement soudain d'expression sur le visage de Reed. Il est effrayé, perdu, dégoûté. Ses yeux jusque là voilés d'ivresse ont repris leur éclat naturel. Il recule jusqu'à percuter une chaise et s'y laisse tomber, abattu. Il fixe un point à l'horizon, le regard dans le vide. Haletante, Cara l'observe, tout aussi troublée.

— J'ai... J'ai failli te faire du mal... murmure-t-il en levant des yeux larmoyants et terrifiés sur elle.

Il paraît prendre conscience de l'atrocité de ce qu'il était sur le point de commettre. Elle lui demande d'une voix vacillante :

— Tu voulais le faire ?

— Je... je crois que oui...

Ce dernier aveu reste en suspens dans la pièce.

— Je n'arriverai jamais à devenir l'homme que tu veux, Cara, finit-il par dire, se rendant compte de ce qu'il est au fond de lui : une réplique de l'homme qu'il haïssait le plus au monde.

— Tu abandonnes à la première difficulté ?

Il plisse le front de douleur et hoche la tête, résolu.

— Oui.

— Je... commence-t-elle, mais s'interrompt lorsqu'il se lève mollement de son assise.

— Je vais m'en aller.

— Pour aller où ? s'enquiert-t-elle.

— Je ne sais pas.

— Tu peux rester là.

— Non.

— Si, ce...

Il lui coupe la parole.

— Cara, je ne peux pas rester ici... avec toi... je...

— Tu me quittes ? déduit-t-elle, d'une voix étranglée par la peine.

Le visage de Reed se crispe en une atroce souffrance.

— Oui. Nous deux, c'est fini.

Assise à même le sol, sur le plancher froid, au milieu du salon, Cara essaie de réaliser ce qu'il vient de se passer. Le peut-elle, seulement ? Oui, c'est la bonne question, rit-elle sans joie. À bien y réfléchir, non, c'est impossible. Pourtant, elle rit encore et encore. Est-elle devenue folle ? C'est sûrement la pression qui redescend. Oui ! Bon sang... Elle était à bout, il n'y a même pas deux minutes. Elle ressasse :

VAS-Y ! Frappe-moi !... C'est ce que tu veux ? ME FRAPPER ? FAIS-LE ! Ou alors peut-être veux-tu me violer ? MAIS VAS-Y, PUTAIN !

Seigneur ! Cela aurait été tellement plus facile de lui en vouloir s'il l'avait fait. Non, mais sérieux ?!? se réprimande-t-elle violemment. Qu'est-ce qui lui prend de penser une telle chose ?... Elle s'esclaffe une nouvelle fois. C'est ridicule. Elle est ridicule. Ils sont ridicules. Son rire muet se tord dans sa gorge. Il va revenir, n'est-ce pas ?... Il ne peut pas avoir abandonné si rapidement ? Son euphorie désespérée se mue en incertitude. Ensuite, elle réalise le calme environnant. N'y avait-il pas de la musique juste avant ? Elle reporte son attention sur le petit écran fluorescent bleu de la chaîne Hifi. Il lui indique que le CD est fini. Depuis combien de temps est-elle affalée ainsi, par terre ?

Stationné sur le bas-côté, au croisement de Cornfield, de la pension des Shepherd et de la ferme de son enfance, Reed frappe encore et encore contre le volant. Il hurle à s'en briser la voix. Il a foiré. Il a encore tout foiré ! Il se hait. Il était sur le point de lui faire du mal, de faire du mal à la femme qu'il aime, celle qui représente tout, absolument tout pour lui. L'amour de sa vie. Il lève les yeux vers le rétroviseur central et croise son propre regard larmoyant. La vision est insupportable. D'un coup hargneux, il le casse, le décroche, tire dessus, ouvre la portière et se hisse hors du véhicule pour l'envoyer de toutes ses forces dans le champ de maïs qui longe la route. Hélas, cela ne le soulage pas le moins du monde. Il se tourne et balance un coup de pied contre un pneu, puis cogne contre le capot et s'affaisse dessus, la tête appuyée sur ses bras croisés. Il s'effondre en larmes, seul, noyé dans sa propre honte.

Cara pleure. Elle sanglote, le regard dans le vide. Un vide aussi profond que celui dans lequel baigne son âme. Il n'a pas le droit d'abandonner. Il lui avait fait la promesse. Elle se le répète sans cesse. Non ! Il n'a pas le droit de la quitter au premier obstacle. La douleur est tellement vive qu'elle éclate. Elle se tord en deux et se laisse glisser sur le plancher en reposant sa tête devenue si lourde sur son bras. Elle n'est plus que spasmes, sanglots et soubresauts.

— Cara...

Elle plisse les paupières au son de cette douce voix qui, semble-t-il, la hante. Elle repart dans une crise de larmes en enfouissant son nez au creux de son coude.

— Cara, ma... mon amour...

Quand ce cauchemar cessera-t-il ? Elle sent une présence. Est-ce le fruit de son imagination désespérée ? Elle lève la tête et ose enfin ouvrir les yeux. Son cœur fait un raté. Accroupi devant elle, Reed l'observe, les yeux rouges et larmoyants. Il a l'air si dévasté.

— Je ne veux pas te quitter, dit-il, écorché par la tristesse. Pardonne-moi, pardonne-moi tout, je t'en prie, mon amour. Donne-moi une seconde chance... Je t'en prie...

Il cesse toutes paroles à cause du sanglot qui menace. Il baisse le regard au sol, attendant la sentence.

— Tu as fui... lâche-t-elle en reniflant.

— Je suis revenu.

Elle prend une grande bouffée d'air.

— On est misérables et pathétiques tous les deux.

— JE suis misérable et pathétique, princesse. Toi, tu n'es rien de tout ça.

Un faible sourire se dessine sur les lèvres de Cara. Elle constate.

— Je suis allongée sur le sol au beau milieu de mon salon, Reed !

— Et tu es magnifique, allongée sur ce plancher, observe-t-il sincèrement attendri.

Il s'agenouille afin de s'asseoir sur ses talons et craintivement, il réitère sa demande :

— Tu veux encore de moi ?

— Je n'ai jamais voulu que tu partes.

— C'est un oui ?

Elle hoche la tête.

— Viens dans mes bras, quémande-t-il.

Refusant, elle lui explique :

— Je n'ai pas la force de bouger.

— D'accord.

Il se penche et vient s'allonger à ses côtés. Hésitant, mais toutefois impatient, il l'attire contre lui. Avant de ramener sa tête contre son torse, il dépose un lourd baiser sur son front.

— Je t'aime, Cara.

— Lucas, quel plaisir de te recevoir chez nous, ce soir !

— Tout le plaisir est pour moi, madame Dayle !

— Oh ! S'il te plaît, appelle-moi Maddie.

— Oui ! intervient Monsieur Dayle d'un geste de bras lancé en l'air. Tous les amis de Meredith sont nos amis.

Sur le seuil du hall d'entrée de l'accueillante maison des Dayle, Lucas affiche son plus beau sourire hypocrite. Il serre avec poigne la main tendue de Conrad Dayle et le salue.

— Je vais aller nous choisir une bonne bouteille de vin à la cave, explique ce dernier.

— Vas-y, chéri, surenchérit Madison. Je finis la cuisson de la dinde. Installez-vous, les enfants. Meredith emmène donc Lucas au salon et sers-lui un apéritif. Nous n'en avons que pour quelques minutes.

Meredith sourit poliment.

— D'accord, maman.

Debout devant la cheminée, Lucas admire les photos de famille, posées sur le bandeau en marbre. L'air béat qu'il se donne est saugrenu.

— Pourquoi as-tu voulu rencontrer mes parents ? Je t'ai dit que je jouerais à ton petit jeu stupide.

Il pivote simplement la tête par-dessus son épaule et sans vraiment la regarder, il lui explique :

— J'active le plan B, vu que le plan A a été un échec sur toute la ligne. Mais, à bien y réfléchir, ajoute-t-il en rivant ses yeux au plafond en mimant la réflexion. Le plan A pourrait rejoindre le plan C... si le plan B marche comme prévu...

Il se tourne pour lui faire face. Un sourire niais lui fend le visage. Elle s'assied sur un des deux canapés en posant leur coupe de champagne. Elle a cessé de chercher à comprendre l'esprit malveillant de Lucas. Elle se contente d'obéir. L'avoir invité chez ses parents à dîner l'inquiète d'autant plus que les menaces qu'il a proférées à leur encontre l'effraient. Il est fou. Elle le pense psychopathe et sait que, pour s'en sortir indemne, il faut céder à tous ses caprices. Il finira bien par commettre une erreur qui le mènera à sa perte, et elle sera là pour lui jeter la première pierre.

— Tu m'expliques en quoi consiste ton plan B ?

— Patience, chérie, patience, lâche-t-il avec de grands gestes théâtraux.

— Cela implique mes parents, Lucas. Alors, je m'estime en droit de savoir !

Il réfléchit un instant, et s'assied en face d'elle en arborant une posture décontractée, les jambes croisées. Il voulait que cela soit une surprise. Il aime les surprises. Mais, finalement, la mettre au courant ne sera pas inutile.

— Nous allons leur annoncer nos fiançailles...

Il se tait, guettant sa réaction. Elle recrache sa gorgée de champagne, stupéfaite et horrifiée.

— Ta dam ! Surprise ! chantonne-t-il.

— Mais ça ne va pas ?...

Lucas sourit plus largement, fier comme un paon. Puis, il glisse une main dans la poche intérieure de sa veste pour en sortir une bague.

— Tiens ! Mets ça !

Il lui jette.

— Non !

Le sourire de Lucas s'évanouit en une fraction de seconde.

— On est où, là ? demande-t-il d'une voix tranchante.

Elle baisse les yeux sous son regard assassin. Elle murmure :

— Chez mes parents...

— Tu souhaites qu'il leur arrive des bricoles ?

— Non.

— Bien ! Alors, mets cette putain de bague. Tu es capable de jouer les femmes amoureuses. Tu nous l'as merveilleusement bien démontré avec Reed. Donc, démerde-toi pour être convaincante, ma jolie, sinon papa et maman...

D'un signe horizontal, il se passe le pouce sous la gorge.

— Couic !...

Elle obtempère, les doigts tremblants, et inspire profondément pour cacher sa détresse. Puis, elle bredouille :

— En quoi ces fausses fiançailles peuvent-elle t'aider ?

— Oh ! Tout de même ! Meredith ! Aie un peu plus de jugeote... Ta mère est connue pour ses délicieux et grandioses Barbecue Party pour fêter la moindre petite bonne nouvelle et...

Il s'interrompt. Conrad pénètre dans le salon en tendant une bouteille de vin rouge.

— Ce Bourgogne sera parfait, qu'en pensez-vous, les jeunes ?

— Oui. Parfait, Monsieur Dayle, s'enthousiasme Lucas.

— Bon sang ! Appelez-moi Conrad.

Conrad dépose la bouteille sur la table à manger, et les rejoint au salon. À ce même moment, Madison sort de la cuisine, un grand sourire aux lèvres.

— Voilà, le repas est bientôt prêt. Meredith, tu nous sers une coupe de champagne ?

— Évidemment Maman.

— Dis-moi, chérie ? poursuit Madison. Hier, en déposant les lasagnes à ton appartement, je n'ai pas vu Kitty et la fenêtre de ta chambre était close...

— Oh ! s'horripile tout à coup Lucas sans lui laisser le temps de finir. Meredith ne vous a pas appris la triste nouvelle ?

— Non.

— Je suis sincèrement navré de vous l'apprendre, mais notre cher et adorable petit Kitty s'est enfui. Nous l'avons retrouvé écrasé en bas de la rue. C'était abominable. (Affichant un air terriblement attristé, Lucas en rajoute une couche.) C'est un vide immense pour nous. Nous avons du mal à nous remettre de sa perte.

Désolée d'entendre cela, Madison s'assied aux côtés de sa fille et, portant une main sur sa joue, elle s'inquiète :

— Tu es bien pâlotte. Tout va bien, ma puce ? C'est à cause de Kitty ?

— Non, maman, tout va bien.

Meredith s'empresse de leur servir l'apéritif tandis que les deux hommes, côte à côte, engagent une nouvelle conversation en faisant abstraction du sort tragique de Kitty. Ils échangent leurs connaissances sur le vin français. Les discussions vont bon train. Lucas énumère ses bonnes actions auprès de la communauté et leur explique l'évidence de son choix pour l'entrepreneuriat dans le domaine de la rénovation. Madame Dayle est subjuguée par ses récits et totalement séduite.

— Et, s'exclame cette dernière, je ne voudrais pas vous mettre mal à l'aise, mais... Il y a quelque chose entre vous ? (Elle pose son regard tour à tour sur les deux jeunes.) Cela fait un petit moment que nous vous voyons ensemble.

Meredith pâlit aussitôt. Lucas affiche une expression des plus enjouées. Il est temps. Le sujet qu'il attendait arrive. Cela dit, il doit être plus que convaincant dans ses mimiques, alors il joue l'inconfort. Il se racle la gorge, toussote et ses yeux se voilent d'incertitude. Il se redresse pour avoir meilleure contenance.

— Chérie, montre-leur, dit-il en portant son regard sur la main de Meredith qu'elle se tripote nerveusement depuis un moment.

Hésitante, elle tend son bras gauche devant elle et remue ses doigts.

— Nous nous sommes fiancés, s'écrie joyeusement Lucas.

— Oh ! Mon Dieu, s'interloque Madison en prenant la main de sa fille pour observer l'anneau qui orne son annulaire. C'est si...

— Soudain, s'empresse-t-il de finir. Je suis navré, j'ai dérogé à la règle, poursuit Lucas en portant son attention sur Conrad qui peine à encaisser la nouvelle. Je ne vous ai pas demandé sa main, mais nous nous connaissons depuis des années. Nous avons flirté quand nous étions au lycée, mais nous étions trop jeunes, alors nous avons préféré vivre nos vies. Cependant, maintenant, nous sommes adultes et responsables, alors pourquoi attendre, vu que nous nous aimons plus que tout. (Il se tourne vers Meredith.) N'est-ce pas, chérie ?

Elle hoche la tête en accompagnant son mouvement d'un faible sourire.

— Je ne vois rien à redire, lance Conrad en direction de sa femme.

Maddie marque un temps d'arrêt en fixant Lucas. Ses traits se détendent.

— C'est une merveilleuse nouvelle ! Félicitations, les enfants !

L'annonce ayant engendré un léger malaise, Conrad décide de servir un nouveau verre à tout le monde.

— Aux futurs mariés, trinque-t-il en levant sa coupe en l'air.

— Oh ! s'emballe tout à coup Madison. Et si on organisait un barbecue dimanche pour fêter vos fiançailles avec les voisins ?

— Maman ! la gronde Meredith, gênée.

— Oh ! Quelle excellente idée ! s'enthousiasme Lucas, tout sourire, avant de caler un regard perfide sur Meredith. Je n'y aurais jamais pensé...

De son index, Cara lui replace une mèche rebelle tombante sur son front, puis appose ses mains sur ses joues avant de lui donner un baiser.

— Je n'en ai pas pour longtemps, répète Reed en lui rendant son baiser.

— Essayez de ne pas vous étrangler avec Lucas.

Il sourit contre ses lèvres.

— Promis.

— Tu es certain de ne pas vouloir que je t'accompagne ? demande-t-elle en lui entourant la nuque de ses bras.

— Je vais seulement récupérer quelques affaires à la ferme, Cara. J'en ai pour dix minutes, d'accord ?

Elle hoche la tête et affiche une petite moue. Elle redoute une nouvelle dispute entre les deux frères. Il lui enserre les poignets pour les lui retirer.

— Tu me laisses partir ?

— Hum... Je ne sais pas.

— Allez, Cara. Sois raisonnable.

Il fait claquer un baiser sur sa joue et s'extirpe de son étreinte. Le regardant partir, elle se mord une lèvre. Leur dispute de la veille s'est bien finie. Il lui a fait l'amour avec une infinie tendresse et des tas d'images lui reviennent en mémoire. Pourra-t-elle un jour se lasser de cet homme divinement sexy et expert en la matière ? Cet homme dégoulinant de sex-appeal sous ses airs de mauvais garçon, aux cheveux ébouriffés d'après baise. Mmm ! Cet homme qui lui appartient et qui deviendra son époux. Cet homme qui la fait fondre lorsque, comme maintenant, il la regarde par-dessus son épaule en esquissant ce petit sourire en coin qui fait ressortir ses petites fossettes sur la joue.

Une vive chaleur se diffuse dans son bas-ventre. Elle lève les yeux au ciel. Même loin d'elle, il lui fait cet effet. C'est grisant. Cela dit, elle a une mission ce matin. Profiter de son absence pour aller fouiner dans les anciens dossiers de son père au sous-sol pour y découvrir le fin mot de l'histoire. La Mustang déjà loin sur le chemin, elle s'y précipite.

Petite fille, elle détestait descendre ici. Ces trois grandes pièces égales à la superficie de la maison lui donnaient la chair de poule et, plusieurs années après, elle ressent la même sensation. Elle tire sur la chaînette en bas des escaliers afin d'allumer la lumière. Dans ses souvenirs, son père classait ses dossiers sous les étagères en fer au fond de la troisième pièce. Rien n'a changé ici. Elle a un pincement au cœur lorsque son regard se pose sur son petit vélo rose au guidon à franges.

Se faufilant entre les gigantesques et horripilantes toiles d'araignées, elle arrive enfin devant les cartons empilés à même le sol et commence ses recherches. Heureusement pour elle, son père était un homme méticuleux et organisé. Il archivait tout par année et ordre alphabétique. Lucas étant né en 1984, elle se saisit de la boîte correspondante. Le plus difficile maintenant est de savoir à quelle lettre, elle pourra trouver le dossier, si dossier il y a. Elle passe d'abord en revue le H et y trouve des documents médicaux sur Lucas, Reed et Viviana, leur mère, mais rien au sujet d'un test de

paternité donc elle se reporte directement au M. Une étiquette apposée sur un soufflet mentionne le nom de J.L. Miller. Elle l'ouvre et reste perplexe : il est vide, totalement et désespérément vide. Pas même une petite facture, un rapport d'analyse ou un compte rendu. Rien.

Cherchant une réponse qu'elle ne trouvera sûrement pas, elle sursaute au son de la sonnette d'entrée. Elle se dépêche à ranger tout le foutoir et remonte les marches à toute vitesse pour aller ouvrir.

— Monsieur Miller ?... s'étonne-t-elle.

Reed retire des tiroirs de la commode des sous-vêtements et des tee-shirts pour les mettre en boule dans son sac de sport. En arrivant à la ferme, le Pick-up de Lucas n'y était pas garé. Lucas absent, il en profite pour prendre son temps et choisir ce qu'il va emporter chez Cara... emporter chez eux. Le sac plein, il s'assied sur le rebord du lit et ouvre la table de chevet, puis soulève les trois livres pour en extirper une enveloppe où, les initiales C.L.R, sont manuscrites. Un sourire au coin des lèvres, il soupire en secouant la tête et l'ouvre. Il ne l'a jamais ouverte, pourtant elle l'a toujours suivi durant toutes ces années.

Dépliant minutieusement la feuille, son sourire s'élargit en revoyant les traits du portrait d'eux trois qu'il avait fait au fusain à l'époque. Ils devaient mettre dans une boîte la chose à laquelle ils tenaient le plus. Lui, tenait à son frère, à Cara et à leur amitié. C'est ce qu'il avait de plus cher, alors un dessin était la meilleure façon d'immortaliser cela, s'était-il dit. Juste avant sa fuite, il était allé déterrer la fameuse boîte pour emporter avec lui la photo et l'enveloppe.

Un raclement de gorge lui fait perdre le fil de ses pensées, il pivote sur lui-même et scrute d'un sourcil relevé son cadet appuyé à l'encadrement de la porte, les jambes et les bras croisés.

— Frangin ! le salue Reed en se redressant pour glisser la feuille repliée dans la poche arrière de son jean.

Lucas reporte son regard sur le sac de sport que Reed passe à l'épaule.

— Tu déménages une nouvelle fois ?

— Ouaip, je te laisse la maison !

— C'est vraiment aimable de ta part, se moque-t-il.

Reed ne veut pas d'embrouille. Il a promis à Cara de se tenir à carreau, alors il est temps pour lui de battre en retraite avant que la situation ne dégénère. D'un sourire poli, il se poste devant son cadet qui lui bloque la sortie et lui demande silencieusement de le laisser passer. Mais Lucas en a décidé autrement.

— Quoi ? Tu veux déjà partir ? Que c'est dommage... On pourrait papoter entre frangins, non, tu ne crois pas ?

Exaspéré par son comportement, Reed fait un pas, mais la main de Lucas se pose contre son torse. Reed baisse le regard sur l'obstacle, un bref instant, et recule en plantant des yeux sévères sur lui. Ce dernier, toujours aussi détendu dans ses mimiques, le contourne et pénètre dans la chambre en sifflotant, pendant que Reed le suit du regard. Puis, à hauteur de lit, Lucas s'élance sur le matelas pour prendre une position décontractée, les mains croisées derrière la tête.

— Alors, dis-moi. Ça te fait quoi de te taper la belle Cara ? Raconte-moi tout, j'aimerais avoir tes impressions... depuis le temps que tu attendais ça... Personnellement, ça me faisait ni chaud, ni

froid... Oh ! bien sûr, elle a un cul d'enfer !... mais je ne sais pas, réfléchit-il. Il lui manque un petit plus, quelque chose de plus bandant, tu vois ?

— C'est ça, ton super plan de vengeance ? Essayer de me mettre hors de moi ?

— Mais voyons, Reed ! NON ! se défend-il, faussement outré. Loin de moi cette idée... Je voulais simplement partager avec mon bon vieux frangin les anecdotes au sujet de cette... euh... *pute* ?... Ce n'était pas le petit surnom que tu lui donnais, il n'y a pas si longtemps... Rafraîchis-moi la mémoire ! J'ai encore certains problèmes d'amnésie.

Reed serre la mâchoire et les poings en tentant de repousser l'envie de se jeter sur lui et de lui en foutre. Il inspire profondément et fait volte-face afin de quitter la pièce au plus vite.

— Combien de temps vas-tu tenir avant de la tromper ou de lever la main sur elle ? Oui, parce que, finalement, Reed, tu n'es pas mieux que notre cher, tendre et regretté beau-papounet.

Reed ralentit sa marche, puis s'arrête devant la penderie au milieu du couloir, la rage au ventre. Il lutte, il lutte vraiment. Il bout en son for intérieur. Il l'a promis à Cara... il ne doit pas s'énerver contre lui. Il se répète sans cesse la même chose. Il doit tenir bon, mais il doit aussi évacuer cette hargne tapie au fond de lui. Alors, avec souplesse, force et maîtrise, il envoie un violent coup de poing contre le bois du placard qui se brise instantanément.

— La prochaine fois, c'est ta tête qui y passe, fulmine-t-il en reprenant sa marche sans se retourner.

Seul dans la chambre de son aîné, Lucas joue la frayeur en se secouant vivement.

— Oh mon Dieu !... J'ai peur...

Puis, il éclate d'un rire puissant.

— Monsieur Miller ! Allez-y, entrez, l'invite poliment Cara.

Elle s'efface pour le laisser gagner le hall.

— Mademoiselle Avery, je suis vraiment navré de vous importuner...

— Appelez-moi Cara, je vous en prie.

— D'accord, Cara. Voilà, je suis ici, car suite à votre départ, hier, j'ai beaucoup réfléchi à toute cette histoire...

Lui indiquant le salon, elle lui coupe une nouvelle fois la parole.

— Venez-vous asseoir.

— Merci.

Ils s'asseyent l'un à côté de l'autre sur le canapé et Cara l'interroge du regard, gênée et toujours aussi frappée et troublée par la ressemblance de cet homme avec Reed. D'autant plus qu'il est habillé d'un tee-shirt noir et d'un jean de même couleur, ce qui est en totale adéquation avec le style vestimentaire de son fils.

— Comme je vous disais, j'ai beaucoup réfléchi depuis votre visite et, hier soir, j'ai eu une longue discussion avec mon épouse.

— Vous lui avez appris l'existence de Reed ? se réjouit-elle.

— Oui, je lui ai tout avoué. Maggie, mon épouse, est une femme en or, vraiment. Elle est capable de tout gérer et fait preuve d'une compassion hors du commun. Je ne sais même pas pourquoi je ne le lui avais jamais dit... Soit. Elle a compris et m'a poussé à venir vous voir, aujourd'hui.

— Reed, n'est pas à la maison, mais il ne devrait pas tarder.

— Ce n'est pas grave, je tenais à vous voir, vous, en particulier, avant de l'affronter.

Cara sourit timidement et pense que le terme : affronter, est correctement choisi.

— Vous souhaitez un café, un thé ?... une bière, peut-être ?

D'un bond, elle se lève.

— Une bière, ce sera parfait. Merci.

— Alors ? poursuit Cara en se dirigeant vers le frigo. Cela ne me regarde pas, mais pourquoi êtes-vous parti si précipitamment, il y a trente ans ?

— Viviana et moi avions à cette époque énormément de problèmes, tant financiers que relationnels. Reed avait trois ans. Ce n'était pas un enfant facile à vivre, c'est vrai, mais Viviana le délaissait totalement. Je devais m'en occuper constamment. J'ai même dû quitter mon travail afin de ne pas rentrer le soir et retrouver mon fils dans son lit sans en avoir bougé, non changé de toute la journée et sans avoir ni bu ni mangé. Elle avait tendance à frôler la démence. Ce qui n'était pas une surprise en somme, sa mère ayant été internée dans un asile psychiatrique quelques années auparavant.

Subjuguée par le récit, Cara lui sert la bière et se rassoit bien sagement à ses côtés.

— Puis, un beau matin, elle a décidé de devenir plus responsable. Elle m'a suggéré de retrouver un travail et m'a promis de bien s'occuper de notre fils. Elle lui avait trouvé une place à la garderie de la paroisse et le déposait tous les matins au bus, propre et rassasié. À cette période-là, nous n'avions pas beaucoup de rapports physiques, mais quand elle est tombée enceinte de Lucas, je ne me suis pas posé de question, je n'ai pas cherché à me souvenir de la dernière fois où nous avons fait l'amour... Non ! Cela me paraissait normal. Puis, Lucas est né. N'ayant pu garder mon emploi à la fonderie, j'ai repris la ferme et cultivé les champs. Je n'étais pas très présent et le même cirque a recommencé. Elle délaissait à nouveau Reed. À ses yeux, il avait tout d'un cafard. Elle le regardait avec tant de dégoût... Par contre, elle m'interdisait d'approcher Lucas. Elle le maternait avec tant d'amour. Elle n'avait d'yeux que pour lui.

— Et comment en êtes-vous arrivé à douter de votre paternité ? s'enquiert Cara, troublée par cette triste histoire.

— Tout d'abord, parce que ce genre de chose, on le ressent. Vous verrez quand vous aurez des enfants. Je ressentais ce lien merveilleux et formidable avec Reed, mais avec Lucas, c'était le néant total. Au départ, je m'en voulais. Je ne comprenais pas. Étais-je devenu comme Viviana avec Reed ? Indifférent ? Je n'ai pas été éduqué de cette manière. C'était pour moi inconcevable d'être si peu attaché à son propre enfant. Je ressentais beaucoup de culpabilité quant au manque d'amour que j'éprouvais pour Lucas. Bref, plus les semaines avançaient, plus j'avais des doutes sur la fidélité de la mère de mes fils. Ta mère et Viviana étaient de bonnes amies depuis l'adolescence et, à cette époque, ta mère était enceinte de toi. Viviana partait tous les après-midi la rejoindre pour une balade. Mais, un jour, j'ai croisé ton père et, naturellement, je lui ai demandé des nouvelles de Katherine et de toi. Il m'a expliqué que ta mère devait rester presque immobile, car tu menaçais de montrer le bout de ton nez avant terme. Là, j'ai compris. Viviana me mentait. Je l'ai donc suivie. Et c'est là que j'ai découvert qu'elle me trompait avec le chauffeur de bus...

— Robert Mc Garret, finit Cara, consternée.

— Voilà, alors, j'ai demandé à ton père s'il pouvait faire un test de paternité.

— Et, hésite-t-elle de peur de le froisser et d’être à nouveau indiscreète, pourquoi lui avoir laissé Reed en partant ? Et ne pas avoir cherché à le revoir après le décès de Viviana ?

— Cara, puis-je te demander quelque chose en toute franchise avant de te répondre ?

— Oui, bien sûr, tout ce que vous voulez.

— A-t-il eu, malgré tout, une enfance heureuse ?

Cherchant les bons mots, elle peine à soutenir son regard empli d’espoir. Attristée, elle secoue la tête.

— Non. Elle a été horrible.

— D’accord... merci pour ta sincérité, Cara.

Il baisse la tête et inspecte le fond de sa bière, pensif.

— Cette nuit là nous avons eu une très violente dispute. Elle m’a mis à la porte comme un malpropre. Elle devenait hystérique. Je me souviens avoir Reed dans les bras, il était paniqué, il pleurait et hurlait. Ce pauvre petit bonhomme ne comprenait rien. Et je me rappelle l’avoir suppliée de garder au moins son fils, un temps, car je n’avais rien. Absolument rien. J’allais me retrouver à la rue, seul avec la vieille carcasse qui me servait de voiture à l’époque. Je ne pouvais pas le prendre avec moi. Alors, je l’ai posé à terre devant la maison pour qu’elle le récupère, avec la ferme intention de revenir dès que ma situation se serait améliorée. J’étais un bosseur, ce n’était qu’une question de jours, pas plus... Encore aujourd’hui, chaque soir avant de m’endormir, je revis cette nuit. Je revois mon petit gars, une main dans sa bouche, l’autre bras tendu vers moi et m’appeler en sanglotant, le regard terrifié, ses grands yeux bleus et ses petites joues noyées de larmes, seul, devant les marches du perron.

— Pourquoi n’êtes-vous pas revenu, alors ?

— Trois jours plus tard, je me faisais arrêter avec deux kilos de cocaïne dans le coffre de ma voiture. J’ai pris quinze ans de prison, Cara. Je n’ai jamais abandonné mon fils.

— Vous vous êtes mis à dealer ?

— Non. De toute ma vie, je n’ai jamais touché à la drogue. C’était même la première fois que je voyais de la cocaïne.

Cara s’efforce de rassembler ces nouveaux éléments et de comprendre, mais le claquement d’une portière à l’extérieur la sort de ses pensées.

Le sac à l’épaule, Reed monte les marches du perron en observant avec attention la Chrysler grise garée devant la grille du jardin. Les phalanges ensanglantées et douloureuses d’avoir frappé l’armoire, il plie et déplie nerveusement sa main.

Les sens affolés, Cara bondit de sa place, prête à essayer la réaction de Reed lorsqu’il découvrira son père dans le salon. Jackson se lève à son tour, tendu.

— Je ne veux pas vous créer de problème, s’excuse-t-il.

Intrigué, Reed gagne le hall et remarque, tout d’abord, l’état nerveux qui semble habiter Cara. Il s’en inquiète, mais naturellement, il l’étreint avant de l’embrasser. *Mmm*, c’est exactement ce dont il avait besoin. Puis, rouvrant les yeux, son regard est attiré par une présence inhabituelle debout au milieu du salon. Reed scrute tour à tour ces deux personnes qui l’observent avec crainte. Cara est très mal à l’aise, son visage paraît presque livide.

Elle reporte son attention sur sa main couverte de sang.

— Bon sang ! Reed, que t'est-il arrivé ? Tes doigts ? Vous vous êtes battus ?

— Non, secoue-t-il la tête agacé. J'ai frappé contre un meuble.

— Bonjour, mon... mon grand, s'exprime Jackson, les yeux larmoyants, en faisant un pas vers eux après s'être éclairci la gorge.

— Qu'est-ce qu'il fout là, lui ?

— Reed, s'il te plaît, le réprimande-t-elle gentiment. Ne te fâche pas.

Il se dérobe de ses bras et empoigne la rampe des escaliers.

— Je vais me désinfecter, lâche-t-il froidement avant de se rendre à l'étage sans un autre regard envers son père.

— Je suis navrée, se désole Cara. Il est assez bourru, par moment.

— Ne t'inquiète pas, Cara, je comprends. Je ne suis pas le bienvenu. Je vous laisse.

Il se dirige vers la porte et étreint affectueusement Cara avant de tourner des talons.

— Merci de m'avoir écouté.

— Monsieur Miller. Je suis certaine que tout s'arrangera. Il est intelligent, il finira par comprendre.

— Appelle-moi Jackson.

— D'accord.

S'engageant sur le perron, il se tourne pour la remercier une fois de plus, mais Cara ne le laisse pas parler et prend les devants.

— Que diriez-vous de venir dîner, ici, samedi soir, vous, votre épouse et votre fille ?

— Je ne suis pas certain que cela soit une bonne idée, il... il me hait.

— Je suis convaincue que c'est une excellente idée. Faites-moi confiance, monsieur Mi... Jackson.

Il ne vous hait pas, il a juste besoin de temps et d'apprendre les vraies raisons de votre... départ.

— Maggie sera sûrement ravie de venir.

— Parfait. Alors, à samedi, Jackson.

Il lui lance un dernier grand sourire avant de dévaler les marches et rejoindre sa voiture.

S'adossant à la porte d'entrée, Cara prend une minute pour elle. Elle encaisse tout ce qu'elle vient d'apprendre sur la tristesse de l'enfance de Reed. Il n'a pas eu une seule minute de répit dans sa vie. Une mère qui l'a délaissé dès sa naissance, l'abandon de son père, du moins, le départ précipité de son père, la mort de sa mère, la violence et les viols de son beau-père... Comment a-t-il pu survivre à tant d'épreuves et en être devenu l'homme qu'il est aujourd'hui ?

Une des portes de l'étage claque, Cara se ressaisit et essuie d'un revers de main les larmes qui coulaient sur ses joues. Reed descend souplement les marches, un bandage autour de ses doigts. Il passe à côté d'elle, sans un regard. Il est furieux.

Cara le rejoint dans la cuisine.

— Tu es fâché ?

Il sort une bière du frigo, la décapsule et se laisse aller contre un placard en la dévisageant d'un regard sombre.

— Est-ce que j'ai l'air fâché ?

— Oui.

— Et ben, tu as raison, je le suis.

— Contre moi ?

— Il est venu à ta demande ?

— Non.

— Alors, ce n'est pas contre toi.

Il boit une goulée de sa bière et se décale pour allumer la radio. Elle ravale difficilement sa salive, inquiète de devoir lui annoncer leur venue samedi soir.

— Reed... Tu devrais écouter ce qu'il a à te dire... hésite-t-elle.

— Il a dû prendre son pied à t'embobiner, alors vas-y, dis-moi ? Quelles sont les vaines excuses qu'il a pu trouver ?

— Ce n'est pas à moi de te les dire...

Il se redresse et file en direction du salon.

— Alors, je ne les connaîtrai jamais. Fin de la discussion.

Cara soupire, lève les yeux au ciel et a une soudaine envie de l'étrangler, tant sa façon de se comporter et de mettre un terme aux conversations l'insupporte. Elle le suit et se plante, déterminée, devant lui alors qu'il s'installe sur le canapé. Elle porte ses mains sur ses hanches. Il paraît davantage détendu et disposé à parler.

— Reed !

— Cara ?... dit-il en affichant un sourire benêt et en clignant plusieurs fois des paupières.

— Ne fais pas le pitre ! Ce n'est pas drôle.

Il rit.

— Ah, si ! Je t'assure, c'est drôle de te voir dans cette posture !

Reed s'étire pour lui cramponner une cuisse et l'attirer vers lui.

— Bats les pattes, ricane-t-elle en secouant la jambe, mais en vain.

Avec force, il la contraint à venir s'asseoir à califourchon sur lui.

— Tu m'agaces, je voulais te parler sérieusement !

— Vas-y, je t'écoute, dit-il en plongeant ses lèvres humides et fraîches d'avoir bu de la bière sur sa peau au niveau de l'épaule.

— Je t'avertis, ça ne va pas te plaire. Alors, si tu dois te mettre en colère, je préfère m'éloigner.

Resserrant son étreinte autour de ses hanches, il lui mordille le cou en grognant. Elle incline la tête pour lui donner un libre accès à sa gorge et frémit.

— Parle !...

Elle ravale toutes les divines sensations que lui procure Reed, plisse les paupières et le front, puis se lance :

— J'ai invité ton père à manger samedi soir...

Se crispant, elle attend la sentence. Il enfouit ses doigts sous son chemisier et, longeant son dos, il sourit contre sa peau.

— Je sais. J'ai entendu votre conversation.

Stupéfaite, elle lui agrippe les cheveux et, sans délicatesse, lui tire la tête en arrière afin de pouvoir jauger l'expression dans son regard.

— OUTCH !...

Elle glousse. Elle ne voulait pas y mettre autant de vigueur.

— Tigresse !

— Désolée. Tu n'es pas fâché ?

— Pour quoi ? Pour m'avoir tiré les cheveux ou pour avoir invité l'autre type qui se rappelle soudainement qu'il a des fils ?

Il grimace de douleur et se masse le crâne. Cara esquisse une petite moue contrite.

— Pour le repas.

— J'irai manger ailleurs.

— Reed ! Tu es désespérant, dit-elle déçue.

— Écoute, Cara, je ne t'empêcherai pas de le fréquenter si tu le souhaites, même si les raisons m'échappent, mais, de grâce, ne m'y oblige pas...

— On ne peut pas trouver un compromis ? minaude-t-elle.

— Laisse-moi réfléchir... euh... NON !

Il la soulève et la laisse mollement retomber sur le côté pour s'installer à l'autre bout du sofa contre l'accoudoir.

— S'il te plaît. Tu ne seras pas obligé de lui parler.

Elle accentue sa moue et affiche un regard de chien battu tout en papillonnant des cils. Il l'observe en secouant la tête. La petite maligne veut l'amadouer une fois de plus.

— Je t'en prie, je t'en prie, je t'en prie...

— J'ai. Dit. NON.

Elle relâche les épaules et souffle, mécontente, puis, agenouillée sur les assises, elle se penche et rampe jusqu'à lui. Elle lui passe ses mains sur le buste et se hisse jusqu'à sa bouche, lui mordille sa lèvre inférieure et vient à la rencontre de sa langue. Elle met beaucoup de douceur et de passion dans ce baiser.

Déjà rondement excité, Reed émet un son guttural et se redresse en l'emportant avec lui. Il l'allonge sur le dos sans quitter sa bouche. Un genou posé sur les assises et un pied à terre, il lui déboutonne son minishort avant de le lui ôter. Il passe ses doigts sous la dentelle de son string et s'introduit en elle. D'abord de l'index recourbé auquel il imprime un mouvement circulaire, ensuite du majeur. Il va et vient, puis, de son pouce, il inflige de douces pressions à son clitoris. Elle se courbe, gigote sous sa main et se cramponne à ses bras musclés. Elle est déjà au bord du gouffre.

Il retire son tee-shirt sous le regard fiévreux de sa belle qui halète. Il défait sa braguette et descend son jean ainsi que son boxer, libérant son érection. Il se penche, lui attrape les jambes et les décale pour se faire une place. S'asseyant, il lui somme de venir se mettre debout, devant lui. Elle s'exécute en se léchant les lèvres, puis elle déglutit et frémit d'excitation lorsqu'il lui enlève son sous-vêtement. Leurs regards rivés l'un à l'autre ne se quittent pas un instant.

Perdus dans leur désir mutuel, ils n'entendent pas la voiture du shérif Snow se garer devant la maison. Ils sont surpris par la sonnette qui retentit. Cara s'affole, à moitié nue et sur le point de lui monter sur les cuisses, elle se redresse, catastrophée. Reed peste aussitôt et voit la panique envahir Cara. Elle cherche désespérément ses vêtements.

— J'y vais, dit-il en remontant son boxer et son jean dans un même mouvement.

Patissant à la porte, le shérif Snow jette un coup d'œil attentif aux alentours. Edward Snow a toujours connu cette maison en délabrement. Il a obtenu son grade de shérif à Cornfield, il y a dix ans maintenant. Ce bel homme brun aux yeux noirs et à la carrure longiligne de quarante-cinq ans, divorcé et sans enfant est passé de nombreuses fois devant la demeure laissée à l'abandon des Avery. Son rôle était de vérifier si de jeunes rôdeurs ne la dégradait pas davantage. Il ne pensait jamais la revoir habitée.

— Shérif, le salue Reed en entrebâillant la porte.

Il lui tend la main pour une bonne poigne virile.

— Hamilton !

— Elle en a pour une minute, s'excuse Reed.

— Non ! Ce n'est pas la peine de la déranger. Je suis venu pour vous voir.

— Moi ?...

— Oui, pouvez-vous passer demain au poste ? J'aurais quelques questions à vous poser.

Intrigué, Reed fronce les sourcils et finit par mettre un pied à l'extérieur et refermer la porte derrière lui. Remarquant que le shérif scrute rapidement son torse nu et son pantalon débraillé, Reed affiche une grimace, puis un sourire fier signifiant très clairement : « *Et ouais, mec ! Tu tombes comme un cheveu sur la soupe. J'étais en train de baiser ma copine !* »

— Oui, bien sûr. Pour quelle raison ?

Snow recule, prêt à faire demi-tour.

— Oh ! Rien d'important, seulement quelques questions sur une vieille affaire.

— Une vieille affaire ?!

Edward Snow, du haut de son mètre quatre-vingts, lui rend son sourire empli de suffisance et tourne les talons.

— À demain, Hamilton !

— À demain ! dit-il d'une voix hésitante et méfiante.

— Joli tatouage, au fait !

Sur ces mots, le shérif remonte dans sa voiture et emprunte le chemin sous le regard inquiet de Reed. La porte s'ouvre sur une Cara essoufflée et ébouriffée.

— C'était qui ?

— Le shérif.

— Ah bon, pourquoi ? Que voulait-il ?

— Rien de spécial, surveillance de quartier, ment-il en l'étreignant et la contraignant à reculer pour qu'elle regagne le hall.

Il colle ses lèvres sous son oreille et la serre dans ses bras. Elle vacille.

— Reed ! glousse-t-elle alors qu'il lui mordille le lobe et presse ses fesses.

— Où en étions-nous, déjà ?...

Sur le trottoir d'une rue marchande d'Atlanta, Reed reluque une nouvelle fois la devanture avec de grands yeux exorbités.

— Euh... Tu es certaine de vouloir entrer ici ? C'est... C'est une bijouterie de luxe !...

— Détends-toi !... Je connais bien cette chaîne de magasins, on y trouvera notre bonheur et dans le respect de notre budget.

— Oui, dans le respect du tien, mais du mien qui s'évalue à presque rien, je ne suis pas certain...

— Tais-toi ou je vais finir par croire que tu m'épouses uniquement pour mon argent, se moque-t-elle gentiment.

Il l'attire contre lui et, frôlant sa bouche d'un petit sourire salace, il réplique en lui glissant les mains sur les fesses :

— Absolument rien à voir. Je t'épouse uniquement pour ton joli petit cul.

— Hum... Intéressant. Et, qui plus est, très romantique. C'est ce que tu comptes mettre dans tes vœux de mariage ?

Après un rapide baiser enflammé, il lui susurre :

— De suite, là et maintenant, je compte effectivement mettre quelque chose dans un endroit bien précis, mais cela n'a rien à voir avec mes vœux de mariage...

— Reed !... glousse-t-elle en frémissant. Tiens-toi bien et allons choisir cette bague. Tu as combien sur toi ?

Il affiche sa petite mine boudeuse.

— Cent cinquante dollars.

— Parfait, allons-y.

Après quelques chamailleries, au grand désespoir du vendeur, ils finissent par trouver la bague de

fiançailles parfaite, simple et au goût de Cara. Un anneau en argent orné d'une petite pierre semi-précieuse : un cristal de péridot d'un vert flamboyant.

Marchant et flânant l'un contre l'autre dans les rues, Cara ne cesse de l'admirer à son doigt. Elle n'en revient pas. C'est un rêve de petite fille qui se réalise enfin. Elle est heureuse, mais elle a tout de même un petit pincement au cœur de ne pas pouvoir partager cette nouvelle avec ses parents et de ne pas pouvoir être au bras de son père lorsque le grand jour viendra.

Reed remarque le changement soudain d'humeur de Cara et s'en enquiert.

— Que t'arrive-t-il, princesse ?

— Qui allons-nous inviter à notre mariage ?

— Euh... Nous deux et le maire, dit-il d'un ton ahuri.

— Le maire ?... Tu ne veux pas d'un mariage religieux ? Et tu ne veux pas organiser une cérémonie digne de ce nom ?

Elle s'immobilise au milieu du trottoir. Légèrement perdu quant à la tournure de la conversation, Reed se passe une main dans les cheveux et réfléchit.

— À vrai dire, je n'y ai pas pensé. Mais, si c'est ce que tu veux, on se mariera devant le pasteur Shepherd. Cela m'est égal.

Il ponctue sa phrase avec un haussement d'épaules. Elle baisse les yeux, affectée par quelque chose d'autre. Reed lui appose son index sous le menton et la contraint à relever la tête.

— Hé, beauté ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Dis-moi...

— Je n'ai plus de famille... murmure-t-elle dans un soupir.

Il penche la tête sur le côté, navré.

— Tu m'as, moi.

— Et tante Rebecca de Californie, ricane-t-elle tristement.

Songeur, il s'exclame :

— Ouais, cette pimbêche de Rebecca...

Il se tait et grimace. *Merde !* Il a parlé trop rapidement. Cara l'examine, intriguée et soupçonneuse.

— Comment connais-tu tante Rebecca, elle n'a jamais voulu mettre un pied à Cornfield de peur de se salir ses escarpins à 300 dollars ?

Sa grimace s'intensifie et il recule d'un pas. Elle affiche de gros yeux.

— Reed ?... Ne me dis pas que, toi et elle, vous...

Il s'empresse de plaider sa cause :

— Non, non, non, Cara. Je n'ai jamais baisé avec elle !

— Encore heureux !

Mal à l'aise, il se gratte la tête.

— J'ai failli...

— QUOI ?

Reed se protège de ses deux mains en avant, sentant la fureur ébranler Cara.

— On n'a réellement rien fait, je te promets.

— Où l'as-tu rencontrée et pourquoi ?

— À New York...

— À New York ? Mais elle n'y est venue qu'une seule fois, le... le jour de...

— De l'enterrement de tes parents. Oui.

Stupéfaite, elle fronce les sourcils.

— Tu y étais ?

— Oui. Donc tu vois, je ne me serais pas permis de le faire ce jour-là, cela aurait été indécent de ma part...

— Indécent ? Tu veux savoir ce qui est indécent, scandaleux, écœurant ? C'est que tu y aies pensé... C'est ma tante, bordel !

— Oui, mais j'ai eu la décence de ne pas le faire...

— Oh ! Et tu veux qu'on te décerne une médaille pour ça, peut-être ? Bravo, Reed ! Tu t'es servi de ton cerveau du haut, plutôt que celui du bas... pour une fois ! Je te félicite. Puis, elle a cinquante ans passés, Reed !

— J'en ai baisé des bien plus vieilles...

— Putain ! Sérieusement, ferme-la !

Sentant les larmes lui monter, elle fait demi-tour. Reed se précipite pour la retenir et la rattrape par la taille. Elle se débat.

— NON ! Reed, non !... Là, c'en est trop... lâche-moi, laisse-moi. J'ai besoin d'être seule.

— S'il te plaît, Cara...

— Non ! Je rentre en taxi. Lâche-moi ! Tu me dégoûtes.

— Je te... dégoûte ? s'étrangle-t-il. Bordel de merde, Cara ! C'est du passé !

Il la force violemment à se retourner.

— Du passé, du présent, du futur... Je m'en contrefous ! C'est ma tante !

— Et je t'ai dit que nous n'avons RIEN fait ! Écoute quand on te parle, bon sang ! crache-t-il en la secouant.

— Rien que le NOUS qui t'associe à ma tante me répugne !

Il perd patience.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? MERDE, à la fin !

Se dégageant de ses bras, Cara ôte la bague et la lui jette au visage.

— Rien ! Ne fais plus rien ! Tiens ! Prend ça ! Et va la revendre, fais-en ce que tu veux ! Je m'en vais !

Récupérant la bague de justesse, il marque un temps d'arrêt avant de s'élaner à sa poursuite. Il est enragé, à bout. Il l'attrape au vol avec brutalité et la traîne dans une petite ruelle, puis la plaque contre un mur. Il devient fou, en transe. Il hurle :

— Tu ne me quittes pas ! Tu n'en as pas le droit !

Il la secoue à nouveau. Elle pleure, terrorisée.

— Tu m'entends ! Tu n'as pas le droit ! Tu m'as dit que tu ne me quitterais jamais ! JAMAIS !

— Arrête, Reed ! Tu me fais peur et tu me fais mal !

— OH ! Lâchez cette fille, intervient un homme élégamment vêtu d'un costume gris.

Reed tourne lentement la tête, le regard sombre et rageur.

— Dégage !

— Non ! Vous lui faites peur, elle vient de vous le dire, insiste le jeune homme aux cheveux blonds et plaqués en arrière.

Relâchant Cara, Reed pivote pour lui faire face et, le torse bombé, il peste :

— De quoi tu te mêles, connard ?

— Reed, calme-toi !

Ils vont se battre si elle ne peut mettre fin à cette altercation. L'homme avance doucement. Reed fait les quelques pas qui le séparent de cet inconnu. Il a besoin de se défouler, et ce type ferait un parfait punching-ball avec ses grands airs de gosse de riches.

— Venez avec moi, s'inquiète l'homme en tendant la main en direction de Cara.

Reed se jette sur lui et le bouscule de ses poings contre son torse.

— Tu veux te taper ma femme ! Connard ! C'est ça ?

— REED ! vocifère Cara.

Elle se précipite pour lui enserrer le bras et le faire reculer, non sans crainte de s'en prendre une, mais elle doit l'empêcher de faire une connerie. Il essaie de s'extirper de sa poigne en secouant le bras.

— Cara ! lâche-moi !

— NON !...

L'inconnu revient à la charge et malgré son bras retenu par Cara, Reed envoie une droite bien placée contre la mâchoire du pauvre passant.

— REED ! STOOOP ! TU RECOMMENCES À ÊTRE VIOLENT !

Tel un déclic, les mots et la voix de Cara ramènent Reed à la raison. Il se statufie. L'inconnu se redresse et se passe la main sur sa lèvre qui saigne.

— Vous êtes tarés, lâche-t-il avant de s'enfuir.

Cara peine à reprendre son souffle et à apaiser sa panique. Elle ne peut pas quitter Reed du regard. Il est tout à coup perdu, loin de tout, les yeux dans le vide. Le seul signe de vie qui émane de son corps figé est le rythme effréné de sa respiration. Craintive et contre toute attente, elle décide de l'étreindre, lentement. Doucement, elle lui passe les bras autour de ses épaules et repose sa tête au creux de son cou. Il se laisse faire sans sourciller, mais ne répond pas à son étreinte. Les bras le long du corps, il ne bouge pas.

— Reed ? Dis-moi quelque chose.

Elle le serre plus fort encore.

— S'il te plaît ?

— Je suis désolé, murmure-t-il.

Il se déteste. Cara avait vu juste, il est dégoûtant. Jusqu'où peut-il aller lorsqu'il entre ainsi en transe ? Elle l'a mis hors de lui, mais il n'aurait pas dû réagir de la sorte. Il a toujours été plus ou moins violent, mais il ne se le pardonnerait jamais s'il s'en prenait à Cara. Encore une fois, il a frôlé la folie à cause d'une simple et anodine dispute de couple.

— Pourquoi m'aimes-tu, Cara ? Si, toutefois, tu m'aimes encore ? demande-t-il d'une voix lancinante.

Sans réfléchir, elle lui répond :

— Parce que, malgré ce qu'il vient de se passer et en dépit de tes mauvais côtés, je décèle les bons et je veux que tu t'y accroches. Tu as eu une enfance et une vie terribles, tu as aussi été quelqu'un d'horrible, mais je veux que tu sois enfin heureux. Tout le monde le mérite. Je veux... je veux te sauver.

— Me sauver ? rit-il sans joie.

— Oui, exactement. Et s'il te plait, prends-moi dans tes bras, j'ai l'impression d'étreindre un pylône électrique en béton armé.

Il émet un petit rire retenu et l'enlace avec force et amour en enfouissant son nez dans ses cheveux pour en humer ce parfum qu'il aime tant. Ce simple témoignage d'amour l'émeut.

— Je t'aime mon amour, chuchote-t-il, la gorge serrée.

— Moi aussi, je t'aime, mon cœur. Souviens-toi, c'est nous contre le reste du monde...

L'anse du panier autour du coude, Cara tripote nerveusement sa bague de fiançailles en patientant à la caisse de la supérette de Cornfield. Perdue dans ses pensées, elle gigote, un sourire radieux aux lèvres.

Ce qu'il y a de plus excitant avec Reed, se dit-elle, c'est qu'elle ne s'ennuie pas. Elle ne s'ennuie jamais. Une simple chose routinière devient exaltante, comme par exemple, ce matin, au petit-déjeuner, lorsqu'il a voulu réparer la fuite de l'évier... Qui ne fantasme pas sur le beau plombier bien bâti, torse nu, en train de revisser avec force un vis de la chape de liaison et voir rouler la tension de ses muscles sous sa peau, voir bouger ses hanches et ses abdominaux. Cara a eu droit à ce spectacle exclusif qui a débouché sur une délicieuse partie de jambes en l'air à même le plancher de la cuisine.

Ces derniers jours, ils ont frôlé la catastrophe à deux reprises, mais maintenant, elle sait. Oui ! Elle a trouvé le moyen d'éloigner l'orage. Elle doit être plus forte que lui, crier ou hurler avec davantage de violence que lui.

Aujourd'hui, elle est persuadée que Reed est l'homme de sa vie. Sa petite vie paisible jusqu'à l'ennui d'avant est loin derrière elle. Ils vont sûrement devoir faire face à d'autres épreuves, mais elle les affrontera pour lui, pour elle, pour eux. Oui, car même si elle lui procure une relative stabilité, elle est consciente que Reed lui apporte également ce qu'elle a toujours désiré : des frissons, de la passion, du danger et, par-dessus tout, un amour inconditionnel et viscéral. Puis, outre leurs violentes disputes, les réconciliations sur l'oreiller ou toutes autres surfaces de la maison sont des plus galvanisantes.

Sortant de la supérette, Cara respire à pleins poumons le grand air de cette magnifique journée d'été. Elle est heureuse, et rien ne pourra gâcher sa bonne humeur.

— Alors, on ne dit plus bonjour, Cara ?

Elle sursaute et se retourne à la hâte. Adossé au petit manège pour enfants devant les portes du magasin, Lucas l'observe d'un regard narquois, puis la rejoint d'un pas léger.

— Oh ! Vraiment navré, je t'ai encore surprise. Mais tu m'as l'air un peu sur le qui-vive, en ce moment... Je me trompe ?

Il penche la tête sur le côté mimant la sollicitude à la perfection.

— Peut-être parce que j'ai un ex complètement taré !

Portant sa main contre son cœur, il singe la peine.

— C'est blessant ce que tu me dis, mais... Hum... Tu sais quoi ? C'est génétique, je crois...

Ne pouvant plus rester en face de cet homme qu'elle a cru bon et qui, finalement, s'avère être une parfaite ordure, elle s'en va sans se retourner. Cependant, Lucas ne compte pas en rester là.

— Et, heureusement pour toi, je n'ai qu'un frère... Je dis ça, je dis rien, mais si ton objectif était de te taper toute la famille, je t'annonce que c'est fait !... Tu peux passer à autre chose...

Elle interrompt sa marche et ferme les yeux, vivement blessée par ses paroles, puis les rouvre en tentant de refouler la déception d'avoir fait entrer ce monstre dans sa vie à la place de l'homme

qu'elle aime aujourd'hui et qu'elle a autrefois dénié par sa faute.

— Qui es-tu, Lucas ?

Pivotant, elle lui jette un regard plein de mépris. Il s'avance avec un sourire machiavélique.

— L'homme qui t'a baisée, juste histoire de faire chier son grand frère !... Ouais ! Tu t'es fait baiser en beauté !... La *baisée* baisée... (Il rit de lui-même.) Oh ! Putain que je suis con...

— Espèce de... lance-t-elle en même temps que sa main qui devait normalement atterrir sur sa joue.

Lucas l'attrape de justesse par le poignet. Elle réitère le même geste du gauche, mais il l'anticipe à nouveau en riant. Il se moque ouvertement d'elle et prend un malin plaisir à l'outrager.

— Décidément, à force de traîner avec mon frère, il déteint sur toi. Quelle fougue ! raille-t-il encore, puis son regard est attiré par l'annulaire gauche de Cara.

Il bloque dessus un instant.

— Oh, le con !... s'exclame-t-il, dans un autre éclat de rire. Il l'a fait !... Je suis scié !

Regardant plus attentivement la bague, il poursuit.

— Tu vas épouser mon frère !?...

Cette fois, son ton est vraiment incrédule. Elle tente de se défaire de sa poigne.

— Cela ne te regarde pas !

— Non, mais permets-moi d'en rire tout de même ! C'est vraiment irrésistible et désopilant !

— Lâche-moi, Lucas ! Je me contrefous de ton avis...

— Quoi ? Vous n'avez pas l'intention de m'inviter ? Oh mais, comme c'est dommage ! Vous me décevez, vraiment ! Je me serais fait un malin plaisir d'être le témoin de la farce du siècle.

— Va te faire foutre, Lucas !

Elle se débat.

— Lucas ! Lâche-la immédiatement, intervient une puissante voix autoritaire.

Lucas reporte son attention sur l'homme. Son visage se ferme.

— Monsieur Miller !... Quelle bonne surprise !

Il chuchote pour lui-même.

— Comme si j'avais besoin de lui...

Puis, il pose à nouveau un regard moqueur destiné à Cara.

— Tu n'oserais pas te faire le père ?... Ah si ? Quand même !

Cara fulmine et tente à nouveau de se dégager. Il lâche prise. Elle en profite pour se décharger de sa rage envers lui, mais elle est tirée en arrière par deux bras puissants.

— Cara, laisse tomber, il n'en vaut pas la peine, lui déclare Jackson d'une voix rassurante au creux de l'oreille.

Elle se calme peu à peu, mais ne détache pas son regard haineux de Lucas.

— Lucas, fous le camp d'ici et laisse mon fils et sa copine tranquilles !

— Avec grand plaisir, ironise ce dernier en une révérence avant de filer la tête haute. De toute façon, elle me dégoûte.

Se retournant vers Jackson, elle affiche de grands yeux perplexes.

— Il vous connaît ? Vous vous connaissez ?... Il sait ?...

Octobre 2001, la ferme Hamilton.

Jackson a longtemps hésité à revenir devant cette maison qui était autrefois la sienne, celle qui lui rappelle tant de bons comme de très mauvais souvenirs.

Ayant purgé quinze ans en prison pour un crime qu'il n'a pas commis et condamné alors que son innocence était indéniable, il se devait de revenir ici pour régler ce qu'il n'a pas eu le temps de finaliser à l'époque. Durant ces années d'emprisonnement, il n'avait qu'un espoir et but uniques : revoir son fils. Aujourd'hui, il n'a plus aucune nouvelle malgré les innombrables lettres et appels téléphoniques.

Au fond de sa cellule lugubre avec pour seule compagnie la photo de son petit garçon au regard malicieux et empli d'une vitalité hors norme, il s'était imaginé ce qu'il avait pu devenir ; sûrement quelqu'un de bien.

La vie de Jackson s'est arrêtée le jour de sa condamnation. Il ne doit sa survie qu'à cette photo et à Maggie, l'infirmière pénitentiaire, sa femme désormais.

L'heure de l'affrontement est arrivée.

Frappant à la porte, il réprime un semblant de haut le cœur. Que va-t-il découvrir ? Et si c'est l'autre connard qui lui ouvre la porte, comment va-t-il se comporter ? Statufié, il patiente en se posant mille et une questions. Peu importe ! Il veut revoir et apprendre à connaître son fils.

Après quelques secondes, la porte s'ouvre sur un jeune adolescent frêle, mais imposant par sa taille.

— Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

Jackson hésite, stupéfait par ce regard sorti d'outre-tombe. Il voit les yeux de Viviana.

— Lucas, je présume ?

— Oui et vous êtes ?...

— Ton frère est-il là ?

Les yeux verts de Lucas prennent une teinte plus sombre.

— Non.

— Sais-tu où je pourrais le trouver ?

— Ceci est une excellente question, mais à laquelle je n'ai aucune réponse, navré.

Monsieur Miller sourit poliment et remarque l'irritation dans la voix de Lucas. Il fouille dans la poche intérieure de sa veste et en sort une carte qu'il lui tend.

— Si jamais tu le vois, peux-tu lui donner cette carte, s'il te plaît.

Lucas reprend un air courtois et attrape la carte de visite en la scrutant attentivement.

— Puis-je savoir ce que vous lui voulez, Monsieur... Jackson Miller ?

— Rien qui te regarde, Lucas.

— Qui êtes-vous ? insiste ce dernier.

Jackson met fin à la discussion.

— *Personne.*

Il tourne les talons pour rejoindre sa voiture.

— *Monsieur Personne, raille Lucas. Reed a déserté cette maison depuis plus d'un an. Vous devriez peut-être regarder au fond d'un caniveau, d'un ravin ou à la morgue. Vous trouveriez peut-être sa trace, qui sait ?...*

Son humour noir n'est pas au goût de Jackson, mais il préfère quitter les lieux. Ce qu'il cherchait ne s'y trouve de toute évidence pas.

— *Au revoir Monsieur... (Lucas lit à nouveau le nom sur le bout de papier cartonné) Monsieur Miller !*

Il regagne le hall après avoir suivi des yeux cet inconnu s'éloignant de sa propriété.

— *Qui était-ce, mon grand ? demande Rosie Shepherd en sortant de la buanderie, les bras chargés d'une corbeille remplie de linge.*

Il secoue la carte en l'air avant de la glisser dans l'une de ses poches.

— *Personne. Un représentant.*

Elle hausse les épaules.

— *Ils n'arrêtent pas en ce moment, même à la pension. Ils sont fatigués...*

— *Ta lessive a tourné, je vais aller te l'étendre, et après, je rentre. Tu as besoin de quelque chose d'autre ?*

— *Non. Non. Allez-y Rosie, et ne vous inquiétez pas. Je vais m'occuper du linge, posez-le sur la commode.*

Lucas file à la cuisine, préoccupé par cette rencontre. Soucieuse comme toujours, Rosie apparaît dans l'encadrement de la porte.

— *Mon grand, je t'ai mis les épinards au frigo pour ce soir, d'accord ?*

En guise de réponse, il hoche la tête et se sert un verre de jus d'orange.

— *Dites-moi Rosie, vous avez connu mon père ? Enfin... je veux dire, mon père biologique ?*

Le visage de Rosie blêmit. Pourquoi cette soudaine question ? Pourquoi maintenant ? Elle hésite.

— *Oui, bien sûr. Il s'appelait Jackson, c'était un bon ami de mon époux.*

— *Miller ? lâche Lucas, pensif.*

— *Euh... Oui... tu...*

Elle ne dit plus un mot lorsqu'elle aperçoit un large sourire se dessiner sur ses lèvres, accompagné d'un regard reflétant la jovialité.

— *Merci Rosie. Rejoignez votre mari, je me débrouillerai tout seul.*

Cara reste hébétée par cette autre nouvelle. Lucas leur a vraiment tout dissimulé. Pourquoi ?

— *Je l'ai revu, il y a peu. Je ne te l'ai pas dit lors de notre première rencontre parce que j'étais pressé de te voir partir. Maggie était à l'intérieur, je ne voulais pas m'éterniser.*

— *Quand l'avez-vous revu ?*

— *Il y a... un gros mois, il me semble, voire un tout petit peu plus, deux peut-être, réfléchit-il.*

— Et que voulait-il ?

— Comme toi. Des explications.

— Et vous lui avez dit pour... enfin... que vous n'étiez pas son père?

— Je n'en ai pas eu besoin. Il était déjà au courant. Je lui ai juste spécifié que Robert était son père. Enfin, du moins, que je le supposais.

— Oh, mon Dieu ! panique-t-elle en remettant toutes les pièces du puzzle en ordre. Ce qui veut dire que... que...

Elle se passe la main dans ses cheveux. La vengeance ? Évidemment, se dit-elle. Il s'agit de Reed et de Robert. Il était déjà au courant à New York ! Tout à coup les paroles de Lucas lui reviennent en mémoire, celles prononcées juste après le combat :

« Il t'a toujours aimé davantage que moi, de toute façon. J'étais insignifiant à ses yeux. » (...) *« J'ai jamais rien oublié... Je voulais que tu t'excuses, que tu te mettes à mes pieds, que tu me supplies de te pardonner. » (...)* *« Il t'aimait, et moi non ! »*

— Que quoi Cara ?

— Il vous a dit quoi de plus ?

— Il était hargneux et arrogant. J'y ai reconnu les traits de caractère de Mc Garret. Lucas m'a menacé, puis il est parti.

— Menacé de ?

— Il est devenu incohérent. Je n'ai pas tout compris, mais il voulait des preuves qu'il était le fils légitime de Mc Garret. Il m'a menacé de s'en prendre à Reed, à ma famille. Je l'ai trouvé très instable.

— Ma question est ridicule, mais avez-vous fait faire un test de paternité aussi pour Reed ?

— Comme tu le dis, oui, c'était ridicule au vu de notre ressemblance, même quand il était gosse. Mais oui, j'ai bien fait faire un test pour Reed. Cara, ton père doit avoir les résultats dans ses archives. Tu dois bien avoir un moyen d'accès, non ?

— Je vous crois, lâche-t-elle, affectée par quelque chose de plus profond.

— Qu'y a-t-il ?

— Les dossiers vous concernant sont vides.... Lucas a effectué des travaux chez moi...

— Tu penses qu'il les a dérobés ?

Elle hoche simplement la tête.

— D'accord, mais ce n'est pas bien grave, si ? Il lui suffit de retrouver Mc Garret et voilà, si c'est ce qu'il le perturbe.

Le visage de Cara pâlit davantage, elle se passe une main dessus et recule d'un pas.

— Vous avez sûrement raison, dit-elle en esquissant un sourire anxieux. Je... je dois vous laisser. Je vais retourner à la maison rejoindre Reed.

Elle fait un autre pas et ajoute :

— Vous venez toujours dîner demain soir ?

— Oui, bien sûr. Euh... Dis-moi la Mustang grise est bien celle de Reed ?

— Oui. Pourquoi ?

— Elle est garée devant le poste de police.

Cara se décompose à nouveau. Que fait-il là-bas ? Il lui a dit qu'il ne bougerait pas de la maison. Une nouvelle fois, elle essaie de garder une contenance digne et de réprimer son affolement.

— D'accord, merci à demain. (Elle rejoint sa voiture, puis...) Au fait, demande-t-elle en se tournant vers Jackson. Vous veniez faire quoi à Cornfield?

— Oh ! Euh... Juste rendre visite au Pasteur Shepherd.

Reed pianote tranquillement le bord du bureau du shérif Snow. Assis, la jambe droite sur sa cuisse gauche, décontracté, presque avachi, il affiche un sourire qu'il sait insupportable et mesquin. Celui qui fait rapidement sortir les gens hors de leurs gonds. Reed est un peu nerveux, mais ne le montrera pour rien au monde.

Derrière son bureau, Edward Snow clique plusieurs fois sur la souris de son ordinateur et reporte son attention sur Reed, puis lui décoche un sourire poli et professionnel.

— Donc ? s'impatiente Reed. Vous vouliez me voir, je suis là.

— Hum...

Le shérif jette un dernier coup d'œil impassible sur son écran avant de se procurer un bloc notes dans un des tiroirs. Pointant son stylo sur la feuille, il commence en s'éclaircissant la voix :

— Bien ! Voilà. Un nouvel élément nous a été divulgué sur une vieille affaire datant de quinze ans. (Il se racle une fois de plus la gorge.) Une disparition plus exactement...

— Oui. Et que puis-je pour vous ?

Reed se redresse sur son siège pour prendre une position plus convenable.

— Une personne colporte certaines rumeurs au sujet de votre implication dans cette fâcheuse... histoire.

D'une voix étranglée par la stupéfaction et la rage, Reed demande innocemment :

— Et puis-je savoir de quoi l'on m'accuse ?

— Vous auriez fait des aveux concernant un meurtre.

Reed prend un air outré et offusqué, alors qu'il ressent une vive angoisse.

— Et je peux savoir qui est la personne qui m'accuse de cela?

Le shérif passe outre cette demande et poursuit.

— Savez-vous ce qu'il est advenu de votre père, Monsieur Robert Mc Garret ?

— Beau-père, corrige Reed, la mâchoire et la gorge serrés.

— Votre... beau-père, rectifie Edward Snow.

— Je n'en ai aucune idée, shérif. Je suis parti de Cornfield à la fin de l'année 99. Demandez plutôt à mon petit frère, lui qui est resté dans le coin, toutes ces années.

— C'est ce que nous avons fait...

— D'accord.

— Donc ? Vous avez quelque chose contre moi ou je peux m'en aller ?

— Non. Si vous n'avez aucun aveu à faire sur la disparition de votre père, vous êtes libre, lance le shérif Snow en lui indiquant la sortie d'un geste demain.

— Beau-père, fulmine Reed en se levant les poings serrés autour des accoudoirs.
Le shérif sourit fièrement et le scrute. Aurait-il trouvé le point sensible ?
— Votre beau-père...

De retour à la maison, Reed est soucieux. Lucas lui aurait-il fait ce coup de pute ?

Il jette le trousseau de clés sur le petit meuble de l'entrée et gagne le salon. Cara est allongée sur le canapé, un livre à la main. Elle ne cille pas ni ne lève le bout du nez lorsqu'il la rejoint. Elle est tendue et Reed le remarque.

— De retour des courses, beauté ? s'exclame-t-il joyeusement en se hissant au-dessus d'elle.

Il pose le menton sur le livre afin de l'interrompre dans sa lecture et de le lui faire lâcher.

— Tu étais où ?

L'intonation de Cara est sèche, son regard, sévère. Elle pose le livre sur la table basse.

— Waouh ! Bonjour l'accueil ! relève-t-il en avançant tout de même le visage pour l'embrasser.

Il arrête son geste et la regarde, contrarié. Elle ne semble pas décidée à répondre à son baiser.

Elle répète d'une voix plus douce :

— Tu étais où, Reed ?

Il se redresse pour se mettre à genou, le corps de Cara entre ses jambes, et d'un mouvement souple, il retire son tee-shirt, puis retombe doucement sur elle.

Collant ses lèvres sur son cou, il murmure :

— J'ai envie de toi. Ça m'excite de te voir boudier.

Malgré sa vive inquiétude, elle frémit, puis soupire.

— Je ne boude pas et réponds-moi, s'il te plaît.

— Chez les flics...

Se laissant aller à ce corps divin qui remue contre elle et cette bouche qui lui donne une multitude de sensations, elle enfouit ses doigts dans sa chevelure épaisse et soyeuse.

— Pourquoi ? gémit-elle.

De longs frissons atteignent la racine de ses cheveux lorsqu'il lui mordille le lobe et lui parcourt l'arête de la mâchoire de sa langue. Elle plonge aussitôt dans un désir abyssal. Son entrejambe palpite et est fin prêt à être comblé. C'est l'effet Reed : un contact et son corps s'embrase.

— Le shérif voulait me voir...

Elle glisse sa main entre l'infime espace de leurs corps et tire sur sa braguette, puis se fraye un passage sous l'élastique de son boxer. Le prenant à pleine main, elle entame de lents et longs va et vient. Reed se soulève, pose son front contre le sien et fermant les yeux, il savoure.

— Pourquoi ?...

Il tressaille, cherche sa bouche. Elle vient à sa rencontre pour sceller ses lèvres aux siennes. Elles sont douces, humides et tendres, il vacille. Cara s'enflamme.

— On peut en parler... après...

Elle acquiesce. Il sourit alors qu'il est au bord du gouffre. Son visage se tend. Il plisse le front et les paupières. C'est l'effet Cara : ses caresses le mettent dans une transe libératrice de toutes tensions.

— Cara, si tu continues, je vais jouir...

Il se reprend. Il est hors de question qu'il jouisse sur elle, il veut jouir en elle. Il s'empresse de lui ôter son jean, son sous-vêtement et de se débarrasser des siens, puis, dans un coup de rein brusque mais maîtrisé, il s'enfonce en elle, encore et encore. Il marque une pause. S'il bouge davantage, il va éjaculer. Il se retire en grimaçant de douleur. Oui ! Ne pas poursuivre est une torture. Il voudrait continuer à se glisser dans sa moiteur, sentir son sexe parfaitement moulé dans l'étroitesse de son vagin, bel et bien apprêté à sa grosseur.

Il s'assied sur une assise et l'entraîne avec lui. Dos à lui, elle cale ses pieds de chaque côté de ses jambes et s'empale avec une lenteur insoutenable. Reed bascule la tête en arrière et finit un grognement par un Ah ! silencieux lorsqu'ils sont à la limite de leurs corps. Au bord de l'explosion, Cara peine à continuer ses mouvements. Ses cuisses tremblent, ses mollets la trahissent. Il la sent sur le point de non-retour, tandis qu'il glisse sur la pente raide de l'orgasme qui menace de déferler. À bout de bras, de ses mains sous ses fesses, il accompagne les dernières oscillations de son bassin. Et alors que les premiers spasmes de jouissance ébranlent Cara, il se cabre brusquement pour s'engouffrer davantage et lui asséner le dernier coup libérateur d'un orgasme puissant.

Nichés l'un contre l'autre sur le canapé, ils reprennent leur respiration. Caressant son biceps qui presse sa poitrine, Cara relève le menton pour trouver son regard. Les yeux mi-clos, il lui décoche un tendre sourire avant de déposer un baiser sur le bout de son nez.

— Il voulait me poser des questions sur la disparition de Robert, la devance-t-il en ayant compris qu'elle allait engager la conversation sur les raisons de son entrevue avec le shérif.

— Quoi ? Mais pourquoi ? Que t'a-t-il dit ? Il se doute de quelque chose ? Ils ont des éléments nouveaux ?

— Quelqu'un lui aurait dit quelque chose quant à mon implication...

Cara repose lourdement sa tête sur son torse et l'étreint avec davantage de force, puis, d'une voix à peine audible, elle tire une conclusion :

— Lucas...

Il hausse les épaules et, parcourant son bras du bout des doigts, il embrasse ses cheveux. Cara inspire profondément et ose poser la question qui l'a toujours perturbée depuis l'aveu du meurtre de Robert.

— Tu l'as mis où... enfin son corps... juste après... tu vois ?

— Ne t'inquiète pas, ils ne le retrouveront pas.

— Si je m'inquiète, Reed ! Je ne veux pas... je ne veux pas t'épouser en... prison ou devoir t'amener des oranges... jusqu'à ce que tu sois amené dans le couloir de...

Sa crainte est bien trop difficile à formuler. Il émet un léger rire étouffé, puis il la rassure du mieux qu'il le peut.

— Ça n'arrivera pas, d'accord, Cara ? Cette affaire est enterrée avec lui depuis quinze ans, et même s'ils faisaient des recherches, je doute qu'ils trouvent quoi que ce soit qui m'inculperait. Alors, ne prépare pas encore tes oranges, à moins que tu veuilles me faire un bon jus frais maintenant.

— Je me fais du souci, avoue-t-elle en relevant à nouveau la tête pour poser son menton contre son torse. Tout à l'heure, en parlant avec Jackson de Lucas, j'ai...

Elle se maudit. *Et merde !* Elle plisse les paupières.

— Tu l'as encore revu ? s'étrangle Reed en se décalant pour croiser son regard fuyant. Et vous avez parlé de Lucas ? Pourquoi ?

— Je les ai vus tous les deux, Lucas et Jackson... Plus exactement, Jackson a pris ma défense contre Lucas...

Il se redresse d'un coup.

— Attends ! Ils se connaissent ?... Et te défendre de quoi ?

Il se dérobe à leur étreinte pour s'asseoir, le regard sombre.

— C'est quoi cette histoire, Cara ?

— S'il te plaît, ne te mets pas en colère.

— Explique-moi Cara ! Que voulait mon frère et que voulait l'autre... l'autre... et puis que cherche-t-il en restant dans les parages, qu'il retourne de là où il vient...

— Lucas voulait simplement me mettre hors de moi avec ses remarques acerbes, rien de plus. Et ton père... euh... Jackson n'était pas là pour... t... vous...

L'observant avec beaucoup d'intensité, il déloge une faille dans son expression.

— Qu'est-ce que tu ne me dis pas, Cara ?

Elle soupire.

— Reed ! Je t'en prie ! Ce n'est pas à moi de te dire ce genre de chose. (Elle reporte son regard sur lui.) Parle avec ton père. Lui, seul pourra te donner des explications. Pas moi.

Il se lève et enfile son jean.

— Demain à ton petit repas « retrouvailles », tu n'as tout de même pas invité Lucas ?

— NON ! Non, bien sûr que non.

Refermant brusquement sa braguette, il crache :

— Très bien.

— Tu seras là ? essaie-t-elle, emplie d'un nouvel espoir.

— Non.

— POURQUOI ? s'emporte-t-elle alors qu'il se dirige vers la cuisine. Tu as besoin de savoir.

Secouant la tête, exaspéré, il se retourne vers elle.

— FACILE ! Dis-le-moi ! Dis-moi tout ce que tu sais et que tu n'oses apparemment pas me dire ! Ça a l'air SI important ! Vas-y, lâche le morceau, bordel !

— Lucas est ton DEMI-frère ! Vous n'avez pas le même père...

Sur cette réplique, Reed marque un arrêt.

— J'en ai entendu des conneries dans ma vie, mais, là, c'est l'apothéose !

Il se tait un instant.

— C'est ce que l'autre enfoiré t'a mis dans la tête ?

— Il y a des preuves ! se défend-elle. Des tests de paternité dans les dossiers de mon père...

— Ah bon ? Bah, vas-y, montre-les-moi.

— Ils sont vides ! Lucas a dû les prendre lors des travaux.

Reed s'éclate d'un rire froid.

— Évidemment !

Il secoue à nouveau la tête, dépité cette fois-ci. Il se passe les mains dans ses cheveux ébouriffés pour remettre de l'ordre dans ses épis. Son regard à la fois troublé, triste et coléreux se plante à nouveau sur Cara.

— Tu ne peux vraiment pas t'empêcher de fourrer ton nez partout ?

— Tu es injuste, dit-elle en enfilant son haut. Je fais ça pour toi.

— Je n'en ai pas besoin ! Quand est-ce que tu vas le comprendre ?

Sa voix se fait tout à coup plus rude, ses yeux sont assombris par un voile de nervosité. Cara le rejoint. Il recule au moment où elle s'approche de lui et chuchote :

— Tu as besoin de parler avec ton père.

Clignant nerveusement des paupières, il porte sa main sur son propre visage aux traits tirés. Il réfléchit un instant en la fixant de ses yeux d'un bleu glacial.

— Cara, j'ai passé trente ans de ma vie en pensant que mon géniteur était mort. C'était une manière pour moi de combler le vide que je ressentais en moi. J'ai perdu mon père, bébé. J'ai ensuite perdu ma mère, mon passé familial s'arrête là. Que mon frère soit mon demi-frère ou autre, je m'en fous ! Il reste mon petit frère.

Elle fait un pas de plus vers lui. Elle comprend. Puis elle lui appose sa main droite sur son torse qui se soulève par saccade. Il se laisse toucher, mais lorsqu'elle glisse ses doigts sur sa joue, il détourne la tête, se décale puis quitte la pièce.

Elle entend le cliquetis du porte-clés.

— Où vas-tu ? s'enquiert Cara, troublée.

— Prendre l'air. J'ai besoin d'être seul.

Elle soupire, attristée. La porte claque. Elle s'adosse à l'îlot central de la cuisine et s'entoure de ses bras en baissant le regard sur ses pieds.

Sa journée avait si bien commencé, pourtant...

Maggie Miller est une petite dame d'une cinquantaine d'années, mince et très soignée. Son visage reflète la jovialité et son regard pétille de douceur et d'amour, surtout lorsqu'elle pose ses yeux sur son mari et sa fille, Sarah. Après une étreinte chaleureuse avec Maggie, Cara reporte son attention sur cette jeune adolescente d'environ treize ou quatorze ans. Ses cheveux à la couleur du blé, ses joues rosies et ses grands yeux bleus identiques à ceux de son père et... ceux de son frère lui donnent un petit air de poupée Barbie.

— Cara, nous vous avons apporté une bouteille de vin et ce petit bouquet, indique Jackson en tendant les présents.

Cara s'en saisit.

— Merci de nous recevoir, précise Maggie dans un sourire chaleureux.

— Avec plaisir, Madame Miller.

— Oh ! Je t'en prie, appelle-moi Maggie, mon enfant.

— D'accord, Maggie. Allez vous installer au salon, je vais déposer le vin et le bouquet et apporter l'apéritif.

Maggie et Sarah s'exécutent aussitôt. Attristé, Jackson s'enquiert de l'absence de Reed.

— Il ne sera pas là, ce soir ?

Cara a bien tenté de le faire changer d'avis, mais ce fut peine perdue. Il est parti elle ne sait où, il y a une bonne heure. Évidemment, elle s'en inquiète. Elle lui a envoyé un SMS auquel il a répondu par :

Ne t'en fais pas pour moi. Je suis un grand garçon. Bonne soirée. Je t'aime. R. Ps: ne parlez pas trop de moi, je déteste avoir les oreilles qui sifflent.

Elle espère qu'il ne soit pas allé rejoindre Lucas à la ferme. Cela pourrait très mal tourner.

Jackson l'a suivie dans la cuisine. De sa petite mine navrée, elle lui avoue, gênée :

— Je suis vraiment désolée. J'ai vraiment essayé de le persuader, mais il est buté.

— Je comprends Cara, ne t'en fais pas, je...

Sa phrase est interrompue par l'ouverture de la porte de la véranda. Une boîte en carton de la pâtisserie de Cornfield à la main, Reed pénètre dans la cuisine.

— Désolé pour mon retard, je suis allé chercher un gâteau, lâche ce dernier en se raclant la gorge.

Cara et Jackson restent bouche bée. Ne prêtant aucune attention à son père, Reed s'avance vers Cara et dépose un baiser sur ses cheveux avant de se diriger vers le frigo. Cara et Jackson se lancent un long regard déconcerté avant que Jackson, déboussolé, mais heureux, rejoigne sa femme et sa fille au salon.

La porte du frigo grande ouverte, Reed installe la pâtisserie sur une étagère et reste un moment dans la même position. Cara sait qu'il prend sur lui et que cette situation le perturbe. Elle s'approche et

glisse sa main sur son dos. Il tressaute et se tend.

— Merci.

Il se tourne et plante un regard déroutant sur Cara.

— Je le fais pour toi... uniquement pour toi.

Elle le remercie une nouvelle fois et l'embrasse avec force et amour. Il l'avertit tout de même :

— Je ne suis pas certain de pouvoir tenir longtemps, Cara, je préfère te le dire.

Elle hoche la tête et lui passe la main sur sa joue.

— Tout ira bien, mon amour, tu as fait un pas de géant en changeant d'avis. Et si tu as besoin de t'éloigner, fais-le moi comprendre et viens te réfugier ici. On trouvera une parade, d'accord ?

À son tour, il hoche la tête et prend une profonde inspiration.

— Je t'aime, dit-elle, un large sourire aux lèvres.

— Je t'aime.

— Tu es prêt ?

Il acquiesce.

— Tu m'es désormais redevable d'une bonne baise torride et violente.

Ces paroles vont tout droit dans le bas-ventre de Cara. Elle rougit et frémit. Gloussant, elle lève les yeux au ciel et se réjouit.

— Avec grand plaisir.

— Tu as bu ? s'inquiète-t-elle après avoir senti son haleine alcoolisée.

D'une distance entre ses doigts et d'un sourire benêt, il précise :

— Un chouïa, pour me donner du courage.

Elle secoue la tête et préfère ne pas relever. Ce n'est pas le moment.

Pénétrant main dans la main dans le salon, les trois paires d'yeux se tournent sur eux. Cara passe outre la tension de Reed et, avec un sourire poli, elle fait les présentations.

— Oh, mon Dieu ! Quel beau jeune homme tu es, Reed ! s'extasie Maggie en l'étreignant. Ravie, de faire ta connaissance.

Reed lui rend une accolade qui se veut affectueuse, mais qui s'avère distante, puis reporte son attention sur la petite Sarah qui, la bouche entrouverte, papillonne des cils, totalement sous le charme. Elle semble en admiration devant lui. Elle en a même lâché son Smartphone, qu'elle pianotait constamment depuis leur arrivée. Ils se font la bise. Jackson se lève pour le saluer à son tour, lui tend la main, mais Reed l'évite, sans un regard, ni une parole. Jackson se rassied sans broncher. Il comprend.

Afin de détendre l'atmosphère électrique qui flotte dans la pièce, Cara annonce :

— Place à l'apéritif ! Je... je reviens...

Reed lui empoigne le bras.

— Laisse, j'y vais.

— Tu es...

— J'y vais ! dit-il d'une voix plus ferme.

Cara n'insiste pas et s'excuse poliment.

— Nous revenons, je vais l'aider.

Dans la cuisine, Reed ouvre les placards à la recherche d'une assiette pour les biscuits apéritifs.

— Ça va aller, mon amour ?

Il ne répond pas et fouille avec une telle ardeur dans le meuble qu'il fait tomber un plat au sol.

— Putain de merde ! jure-t-il. Va chier ! BORDEL !

Le saladier en pyrex se brise sur le plancher. Le rouge au visage, les veines saillantes au niveau du cou, Reed fulmine encore et encore en se baissant pour ramasser les morceaux.

— Hé ! Calme-toi...

Elle s'approche dans le but de l'aider. Relevant la tête, le regard assassin, prêt à s'en prendre à Cara, il se ravise.

— Laisse-moi faire, dit-elle en voyant la tension dans ses yeux.

Accroupi, il bascule en arrière et s'assied à même le sol.

— Tout va bien ? s'écrie Maggie.

— Oui, oui. C'est rien. Seulement du verre brisé, on arrive ! répond Cara, le plus joyeusement possible.

Ramenant ses genoux contre son torse et croisant ses bras au-dessus, Reed appose son front sur ses avant-bras. Il tente de se calmer. Le cœur de Cara fait un raté en le voyant aussi brisé. Elle se rend compte à quel point c'est dur pour lui d'être dans la même maison que son père. Le verre ramassé et balayé, elle s'accroupit à son tour devant lui et lui passe la main dans les cheveux.

— Reed ?... Tout ira bien. Si tu ne veux pas lui parler, ne lui parle pas, d'accord ? Si te tenir près de moi t'aide fais-le... si... partir maintenant pour toi est plus facile, pars...

À cette dernière parole, il relève la tête pour planter des yeux larmoyants de colère dans ceux de Cara. Son regard s'adoucit à la seconde où il croise celui de Cara.

La respiration affolée, il inspire profondément et murmure :

— Je reste.

Elle lui décoche un sourire radieux et se redresse en lui tendant la main.

— On y retourne ?

Il hoche doucement la tête.

De retour au salon, Cara fait le service : un whisky pour Reed et Jackson, un verre de vin blanc pour Maggie et elle, et un soda pour Sarah. Puis elle regagne le fauteuil sur l'accoudoir duquel Reed a négligemment pris place, un bras étendu sur le haut du dossier.

— Alors Cara, que fais-tu dans la vie ? s'enquiert Maggie pour engager la conversation.

— J'ai un cabinet de décoration d'intérieur à New York. J'avais pris des congés dans l'espoir de pouvoir retaper la maison de mes parents, mais je pense arrêter pour me diriger dans un autre domaine. Je ne sais pas encore lequel, vu qu'ici, à Cornfield, le marché du travail est totalement différent.

— Et toi, Reed ? demande prudemment Jackson.

Resserrant la main de Cara, Reed répond sèchement :

— Je me branle toute la journée...

— Il cherche du travail, le reprend aussitôt Cara.

Sarah glousse et manque de s'étouffer avec sa gorgée de soda. L'ayant amusée, Reed croise le regard de Sarah et lui décoche un clin d'œil. Elle ricane davantage, puis replonge son nez sur son Smartphone. Jackson abandonne et s'enfonce dans le dossier du canapé.

Cara essaie de rattraper le silence qui vient de s'installer.

— Et vous Maggie ?

— Je suis infirmière à l'U.S.P d'Atlanta.

— Le centre pénitentiaire ? relève Cara. D'accord, ce ne doit pas être évident tous les jours.

— Effectivement. Mais c'est aussi l'endroit où j'ai rencontré mon mari lorsqu'il était en détention, explique Maggie en joignant sa main à celle de son époux.

— Ouais, papa a fait de la taule. C'est vraiment la honte au collège quand je dis ça, s'exclame Sarah en direction d'un Reed qui pâlit.

Maggie le gronde gentiment.

— Sarah ! Ton père n'y était pour rien.

— Ouais, bah... N'empêche, c'est la honte... Toi, Reed, au moins, t'as pas eu à vivre ça !

Cara lève un œil craintif sur Reed. Comment va-t-il réagir à cette remarque ? Jackson toussote et Maggie la réprimande à nouveau.

— Oui, tu as raison, j'ai eu une enfance merveilleuse, loin d'un père inexistant ! lâche-t-il, d'une voix pleine de reproches et faussement enthousiaste.

Il se lève.

— Je vais chercher d'autres glaçons.

Cara se répète mentalement pour se rassurer que cela pourrait se passer plus mal, que ce ne sont que quelques petits accrocs sans importance.

— Je suis navrée, s'excuse-t-elle à nouveau, une fois Reed loin du salon.

— Nous comprenons, lance Jackson. Et toi, Sarah évite ce genre de commentaire, je te prie. Tout ceci est difficile pour ton frère.

Reed apparaît dans l'encadrement. Les quatre paires d'yeux se tournent vers lui. Pour la première fois de la soirée, il croise le regard de Jackson.

— Et tu crois que ce n'est pas difficile pour cette pauvre gamine qui, du jour au lendemain, apprend qu'elle a un frère de combien... dix-huit, vingt ans son aîné, sorti de nulle part ? Si t'avais assumé tes conneries, on n'en serait pas tous là.

Tout le monde se tait jusqu'à ce que Cara bondisse de son assise.

— Et si on passait à table ?

— CARA, BORDEL ! vocifère Reed. Ne détourne pas la conversation. Tu voulais que je lui parle, on va parler !

— Ne parle pas à ta fiancée de cette manière, s'interpose Jackson.

Lentement, Reed reporte son regard noir sur son père, puis affiche son sourire méprisant.

— C'est un peu tard, non, pour m'inculquer les bonnes manières ? ricane-t-il sans joie en s'avançant vers le canapé.

— Allons dehors nous expliquer et laissons les filles en dehors ça, tu veux ? C'est entre nous... fils.

Jackson se lève pour l'affronter.

— NE M'APPELLE PAS COMME ÇA ! Pourquoi t'es-tu barré ? fulmine Reed en se sentant délesté d'un poids.

— Sortons...

— RÉPONDS !

L'index pointé sur Jackson, le visage tiré par la haine, Reed fait un pas de plus.

— Pourquoi t'es-tu barré sans Lucas et moi ?

Maggie s'efforce d'apaiser l'ambiance.

— Les garçons ! Calmez-vous.

— VOUS, FERMEZ-LA ! s'égosille Reed sans lâcher Jackson des yeux.

— REED !

Cara le fusille du regard.

— Ta mère me trompait avec Mc Garret, obtempère Jackson en levant les mains en signe de reddition.

— Et c'est une raison suffisante pour fuir et laisser deux gosses entre les mains d'UN PÉDOPHILE !

— Quoi ? s'étrangle Jackson, les yeux révulsés. Je... je... Quoi ? Non, je...

Sous le choc, il ne trouve plus ses mots. Maggie porte sa main à la bouche, horrifiée. Reed l'empoigne par le col de sa chemise et le pousse contre la cheminée, faisant tomber un cadre qui se brise sur le sol. Apeurée que cela dégénère, Cara se précipite vers les deux hommes, mais Jackson tend un bras pour l'arrêter et lui signifier de ne pas s'en mêler. Elle obéit et recule.

— Pourquoi. N'es-tu pas. Venu. Nous. Récupérer ? crache-t-il chaque mot.

— Parce que j'ai été en détention pendant quinze ans.

— POURQUOI !?!

— Un complot contre moi. Je... j'étais innocent. Ils ont retrouvé un bon pactole de cocaïne dans mon coffre, le jour où j'étais censé venir te récupérer pour t'emmener avec moi. J'aurais pu avoir ta garde...

— Et Lucas ? s'adoucit légèrement Reed.

— Lucas n'est pas mon fils...

Reed ferme les yeux un instant, assommé, déboussolé, il le lâche et fait un pas en arrière.

— Fils, je t'en supplie, crois-moi. Je ne t'ai jamais abandonné, je t'ai envoyé des lettres, j'ai tenté de t'avoir au téléphone, j'ai même essayé de te retrouver à ma sortie de prison, mais...

Reed lève une main pour le faire taire. Il en a assez entendu. Son visage se tord de douleur et d'écœurement. Il passe tour à tour les personnes qui l'observent avec crainte et pitié, puis il s'arrête sur Cara. Elle réprime un haut le cœur. Le voir si mal est une torture. Que doit-elle faire ? Se jeter dans ses bras pour le consoler et lui rendre la chose moins difficile ? L'ignorer et le laisser seul ?

Elle ne sait plus... Aucune de ces solutions ne lui paraît assez puissante pour panser une plaie si profonde ouverte depuis trente ans.

— Je vais vous laisser, articule doucement Reed.

Jackson prend aussitôt la parole.

— Non, c'est nous qui allons vous laisser.

— Non, non, insiste Reed. Cara a passé l'après-midi à vous préparer le repas, je vais y aller. Cela vaut mieux.

Il tourne les talons et murmure :

— Navré, Cara.

Le regard dans le vide, Reed est assis sur le capot de sa voiture. Il contemple le paysage. Du haut de cette colline, il a une vue imprenable sur la bourgade de Cornfield, les champs et les fermes.

Il n'est pas fumeur, il hait même cela, mais, ce soir, il a sorti son vieux paquet de cigarettes de la boîte à gant. De temps en temps, cette drogue le détend. Il l'allume et prend une bouffée.

La nuit est claire. Les lumières de la ville scintillent à ses pieds. Il se demande pourquoi il n'a pas encore pensé à amener Cara, ici. La vue est magnifique ; elle lui plairait certainement.

Demain soir, peut-être ?...

Comme toutes les femmes, elle aime le romantisme et cette vue l'est. Enfin, il le suppose. Il ne l'a pas beaucoup été, ces derniers temps.

L'a-t-il déjà été ? Il sourit à cette pensée.

Moi, romantique ? Il ne manquerait plus que ça ?...

Il fixe ensuite la maison de Cara, illuminée au bas de la colline. Il espère ne pas lui avoir gâché son repas. Elle y a mis tant d'enthousiasme et d'amour. Il la revoit chantonner, remuer et danser au son du poste radio, tout en cuisinant. Elle était si radieuse cet après-midi. Il aime la voir heureuse. Mais son retour s'est avéré une très mauvaise idée. Il a essayé, pour elle. Il se remémore l'expression dans son regard lorsqu'il a quitté le salon, ce soir... Elle avait l'air si triste, si dévastée. Il s'en veut.

Il a entendu et écouté ce que son père avait à lui dire. C'est fait. Mais, il a besoin de temps, d'apaiser cette rage tapie au fond de lui. Un jour, il sera prêt, vraiment... Il le sent. Le bout du tunnel n'est pas si loin, il entrevoit la lumière. Il l'aperçoit parce que Cara guide son chemin.

Affichant, un sourire poli et toutefois navré que cette soirée ne se soit pas passée comme elle le souhaitait, Cara salue d'un signe de main la famille Miller qui s'éloigne sur le chemin.

Reed a fait un effort, il est venu, se répète-t-elle. Pour elle, lui a-t-il dit. Cependant, les espoirs de Cara ont été vains. C'était trop tôt. Comment a-t-elle pu croire qu'un simple repas aurait le pouvoir d'arranger trente ans de désillusion, de manque, de souffrance et d'abandon. Elle se rue sur son téléphone et l'appelle. Il ne répond pas. Elle lui envoie un SMS :

Reviens vite, tu me manques. La voie est libre, ils sont partis. Je te prie de m'excuser. Je t'aime.
C.

Ps : Je vais me mettre au lit. Je te dois une bonne baise violente, alors dépêche-toi.

Minuit. Elle ne trouve pas le sommeil. Elle s'inquiète. Il ne répond toujours pas. Deuxième SMS :

Où es-tu, mon amour ? Je suis au lit et j'ai froid. Je te veux contre moi. J'espère que tu vas bien ? Reviens vite.

Elle laisse tomber son Xperia sur le matelas et rive son regard au plafond. Pourquoi ne répond-il pas à ses appels et à ses SMS. Est-il si énervé ? Est-elle allée trop loin ?

Une demi-heure plus tard elle laisse un autre message, vocal cette fois :

— Reed, je suis vraiment désolée. Je ne voulais pas te faire de mal ou quoique ce soit d'autre en invitant Jackson. Je sais que tu souffres.... Je ne sais pas comment me faire pardonner, mais, s'il te plaît, reviens à la maison. Reviens... tu me manques. J'ai envie de te prendre dans mes bras, de sentir ton odeur, ton corps... d'entendre ta voix, ton souffle... Reed... s'il te plaît... Je t'aime.

Elle raccroche, les larmes inondant ses yeux.

Ouvrant ses paupières lourdes de ne pas avoir beaucoup dormi, Cara s'étire. La lumière a envahi la chambre. Le bras sur le côté droit, elle le glisse sur le drap. Un sanglot lui remonte à la gorge. Il n'est pas rentré. Quelle heure est-il ?

08 : 43.

Elle se lève le cœur lourd et les larmes aux yeux et regarde son portable. Rien. Aucun signe de vie. Après le petit-déjeuner se limitant à un café tant son estomac est noué et s'être douchée et habillée, elle décide de se rendre à la ferme Hamilton.

Il y a peut-être passé la nuit.

09 : 35.

Sur le porche, elle sonne.

— Cara, la salue Meredith en entrebâillant à peine la porte. Que fais-tu là ?

Surprise de se retrouver face à elle, Cara reste un instant sans voix.

— Salut, Meredith. Dis-moi, Reed serait-il ici ?

— Non, désolée. Je ne l'ai pas vu depuis un bon moment.

— D'accord, merci.

Meredith s'efface pour refermer la porte. Ce qui surprend Cara. Elle l'en empêche en arrêtant la porte de sa main.

— Ça va Meredith ?

Le teint pâle, les cheveux en désordre et l'absence de maquillage de son ancienne camarade d'école étonnent Cara. Elle qui est toujours tirée à quatre épingles, d'ordinaire...

— Tout va bien !

Le peu d'enthousiasme dans sa voix met la puce à l'oreille à Cara.

Elle insiste :

— Tu es certaine ? Où est Lucas ?

Meredith fait quelques pas à l'extérieure et referme doucement derrière elle.

Les traits tirés, elle murmure :

— Cara, ne reste pas là, s'il te plaît. Évite Lucas...

— Oh ! Mais qui voilà, s'exclame Lucas en apparaissant.

Meredith se renferme un peu plus sous l'œil perplexe de Cara.

— Tu aurais vu ton frère ?

Cara n'y va pas par quatre chemins. La seule chose qui lui importe est Reed. Lucas s'appuie contre un pylône du porche.

— Nope ! Pas vu, désolé ! dit-il avec un large sourire aux lèvres avant de jeter un coup d'œil insistant sur Meredith.

Cette dernière baisse les yeux.

— Quelques semaines ensemble et déjà, tu le cherches ? Comme c'est ironique !

— Va te faire foutre, Lucas ! réplique Cara en tournant les talons.

Elle abandonne. Elle ne le trouvera pas ici.

— Cara ? On fête nos fiançailles chez les Dayle à midi. Tu es la bienvenue si tu le souhaites, s'écrie Lucas.

Cara s'arrête, stupéfaite. *Leurs fiançailles ?* Elle reporte son regard sur sa propre main et scrute sa bague. Elle aussi devrait fêter les siennes. Elle déglutit et se tourne vers les deux jeunes gens, puis observe Meredith qui regagne la maison.

Quelque chose cloche, se dit Cara.

— Ce sera sans moi, Lucas...

Il descend les marches du porche en deux enjambées et la rejoint.

— Je conçois que tu sois bien plus préoccupée à retrouver mon lâche de frère. Mais ne gaspille pas trop d'énergie, la fuite est son sport favori.

— Il reviendra, susurre Cara autant pour s'en convaincre que par espoir.

— Tu devrais aller chercher du côté du Joey ou même du bar à putes... Qui sait ?

— Bonne journée, Lucas, souffle-t-elle avant de remonter dans sa voiture.

Elle n'a pas envie ni besoin d'entendre ses remarques. D'un regard menaçant, Lucas empoigne la portière de la voiture avant qu'elle ne la referme.

— Ouvre les yeux, Cara ! Cet homme t'entraînera dans sa chute. Il est néfaste, violent... (D'un sourire sardonique et baissant d'un ton, il ajoute.) Et c'est un violeur, un assassin...

— Tu ne vaux guère mieux ! Lâche la portière !

Il obtempère dans un rire puissant. Elle démarre à la hâte et quitte cet enfer.

09 : 55.

Cara se gare devant le Joey. De toute évidence, la voiture de Reed n'y est pas. Bon sang ! Que lui arrive-t-il ? Où est-il ? Il avait l'air si dévasté quand il a quitté la maison hier soir ? Est-ce que sa dernière parole — « navré, Cara » — voulait dire qu'il la quittait ? Non ! C'est impossible. Elle ne veut pas y croire.

Heurtant l'appuie-tête, elle réprime pour la millionième fois un sanglot. Elle se sent si vide. Elle inspecte son portable. Toujours aucun appel. Elle pianote un autre texto.

Même si tu es en colère, donne-moi au moins un signe de vie. Je vais devenir folle.

Résignée à ne pas avoir de réponse, elle gagne le bar. La peur, l'angoisse la rongent. Elle donnerait vraiment tout pour être dans ses bras à cet instant. Tout le monde l'indiffère. Elle se sent comme dans une autre dimension. Tel un fantôme, personne pour la voir, personne pour la toucher. Son ancre l'ayant quittée, elle dérive.

Comment en est-elle arrivée là ?

Elle s'assied au comptoir, au même endroit, où, il y a un peu plus de deux mois, elle flirtait avec lui sans s'en rendre réellement compte. Enfin... Cela l'excitait, la faisait vibrer. C'était l'interdit... le mauvais garçon à ne pas fréquenter.

Elle se souvient de ses mots, ce jour-là, après sa dispute avec Lucas :

« La différence entre moi et mon frère, est que, quoi que tu décides de faire ou quel que soit l'endroit où tu décides d'aller, moi, je te suivrai... Alors, réfléchis-y. »

10 : 03

Cara devrait quitter le Joey, indéniablement, Reed n'est pas là. Elle a demandé à la serveuse, mais personne ne semble l'avoir vu. Son inquiétude se mue en culpabilité, puis en déception, puis de nouveau en inquiétude. Serait-il reparti sans elle dans son havre de paix dans les Green Mountains ? Et si c'était plus grave ? Non. Elle se secoue mentalement pour ne pas penser à une chose aussi affreuse. Cela dit, il est tellement impulsif. Il aurait pu se bagarrer et...

Il faut qu'elle aille voir le shérif. Combien faut-il de jours pour pouvoir déclarer une personne disparue ? Elle n'en a aucune idée, mais tant pis. Elle ne patientera pas plusieurs jours.

— Mademoiselle Avery !

Elle se tourne en portant sa bière aux lèvres, puis la repose rapidement sur le comptoir.

— Monsieur le Maire...

— Aïe ! Une bière à dix heures du matin, remarque-t-il.

— Je peux ? poursuit-il en montrant le siège à ses côtés.

Matt Johnson est le maire de la petite bourgade depuis plus de dix ans. Élu très jeune, à trente ans, c'est un homme respectable. Il a amené jeunesse et activité à cette petite ville qui vieillissait. Aujourd'hui, à 41 ans, rien n'a vraiment changé, à part peut-être qu'il est maintenant l'heureux père de deux enfants et marié à une femme infidèle avec sur les épaules un divorce imminent. Il est un bel homme, grand, le mètre quatre-vingt-dix, châtain clair, les yeux verts, l'Américain typique, originaire d'une famille irlandaise venue conquérir le Nouveau Monde au dix-neuvième siècle pour fuir la grande famine.

— Allez-y, j'allais partir, s'excuse-t-elle.

— Oh ! Non, navré, je ne veux pas vous faire fuir...

— Non, non. Ne vous inquiétez pas. Ce n'est pas votre faute.

— Vous allez au barbecue des Dayle ? demande-t-il pour reprendre une conversation moins formelle.

— Non. Je...

Elle ne sait pas où elle va. Elle devrait rentrer. Il est peut-être revenu à la maison ?

Elle boit sa dernière gorgée de bière.

— Je... vous en paie une autre ?

Cara grimace. Ce n'est pas dans son habitude de boire si tôt. Il poursuit :

— Quelque chose de moins fort, peut-être ? Un café ? Et après, je vous laisse tranquille...

Oh ! Et puis après tout... Autant se changer les idées et passer le temps, se dit-elle.

— Une autre bière, merci.

— Je ne veux pas vous pousser à la consommation...

— Une bière, ça ira, le coupe-t-elle, décidée.

Il commande.

— Alors... Et vous ? vous n'allez pas à la grande barbecue party ?

— Si. J'y vais, mais je ne suis pas pressé. Je n'aime pas arriver le premier.

La serveuse leur amène leurs boissons, ce qui crée un nouveau blanc.

— Mademoiselle Avery...

— Cara...

— Cara... se rattrape-t-il. Vous étiez bien avec Lucas Hamilton récemment ?

Elle sourit, gênée.

— Effectivement.

Il fait tourner les glaçons dans son verre de bourbon, puis insiste malgré le malaise qu'il ressent à ce sujet.

— Vous saviez pour lui et Meredith ?

— Nope, rit-elle. Je l'ai appris, il y a à peine une demi-heure, tout au plus.

— Vous... hésite-t-il à nouveau en désignant la main gauche de Cara ornée de sa bague de fiançailles. Vous êtes maintenant avec son frère, si je ne m'abuse.

— Les nouvelles vont vite par ici, mais oui...

Elle reporte un regard triste sur sa boisson.

— Enfin... Je devrais l'être.

N'ayant pas envie de fondre en larmes devant le maire, elle se reprend.

— Pourquoi toutes ces questions ?

Il boit une autre lampée de son verre et le repose brusquement sur le comptoir.

— Hum !... Pour être honnête, quelque chose me chiffonne...

— Quoi, donc ?

— Lucas... Meredith...

Lorsqu'il prononce le nom de cette dernière, un voile de tristesse lui trouble le regard. Cara le remarque et s'interroge. Johnson continue, les yeux dans le vide :

— Leur fiançailles sont si... soudaines et...

Il s'interrompt.

— Et ?

— Désolé, je ne veux pas vous ennuyer avec cela.

Haussant les épaules, Cara lui sourit avec courtoisie.

— Je trouve cela aussi très rapide, mais je pense être très mal placée pour dire quoi que ce soit.

Elle ponctue sa phrase en agitant sa main gauche. Il lui rend son sourire et finit son verre d'une traite, sans commentaire. Mais son regard trahit son inquiétude. Il pivote vers Cara.

— Vous devriez faire attention, Cara.

Elle fronce les sourcils, un peu perdue quant à ce changement de comportement. Elle tire sa propre conclusion.

— Mon futur époux n'est pas commun, je sais, mais ce n'est pas quelqu'un de foncièrement méchant...

— Je ne vous parle pas de votre futur époux, mais de... Lucas.

Cara en reste sans voix.

Sur cet avertissement, le maire Johnson quitte son tabouret, prêt à partir. Cara lui agrippe le bras :

— Pourquoi dites-vous ça ?

La serveuse étant proche d'eux en train de nettoyer le comptoir, il invite Cara à le suivre hors de l'établissement.

— Qu'est-ce qui vous perturbe, Monsieur le Maire ?

Une fois bien à l'écart de toutes oreilles indiscrètes, Johnson s'explique :

— Il y a trois semaines, Meredith et moi, on a eu une... enfin, vous voyez ?... Une semaine après, Lucas et Meredith viennent me voir en convoquant le shérif pour nous dénoncer un aveu sur un meurtre impliquant votre futur époux. Depuis Meredith ne répond plus à mes appels, elle m'évite. Je l'ai croisée à la supérette l'autre jour, elle a fui. Elle n'est plus la même... Quelque chose cloche, Cara... Leurs fiançailles, maintenant... Vous comprenez ?

Bouche bée, Cara reste confuse. Meredith serait impliquée ? Apposant ses mains sur chacune de ses épaules, Johnson prend un air réellement soucieux.

— Ceci va vous paraître totalement insensé, mais j'ai grandi à Athens. À l'âge de treize ans, j'ai perdu ma sœur, une disparition et... regardez...

Il recule et extirpe son portefeuille de la poche intérieure de sa veste, puis en sort une photo qu'il lui tend. Elle s'en saisit.

— Vous voyez, là, c'est ma grande sœur. Elle avait vingt ans, mariée depuis peu avec...

— Mc Garret... s'étrangle Cara.

Sous le choc, Cara fait un pas en arrière. La ressemblance avec Lucas est aussi frappante que celle de Reed et Jackson.

— Mc Garret a été lavé de tout soupçon pour la disparition de ma sœur, mais je reste persuadé qu'il y est pour quelque chose. Je suis venu m'installer ici en retrouvant sa trace, il y a douze ans. Mais, il avait disparu lui aussi, et Lucas était comme par hasard atteint d'amnésie... Je m'inquiète pour Meredith... Elle a le même comportement qu'avait ma sœur à l'époque avant sa disparition.

— Écoutez, Monsieur Johnson, je... je ne peux pas vous aider. Lucas et moi avons grandi ensemble. Nous avons eu une brève relation, c'est vrai ! J'ai l'impression qu'il n'est plus tout à fait le même, c'est vrai aussi. Mais je ne pense pas qu'il puisse faire de mal à Meredith. Vous vous

inquiétez pour rien, j'en suis certaine.

Elle lui rend la photo et rejoint sa voiture.

— Pourriez-vous demander à Reed de venir me voir ? s'écrie-t-il.

La gorge serrée, elle esquisse un dernier sourire avant de se mettre au volant et partir.

Dans le jardin minutieusement décoré pour l'occasion de la maison des Dayle, les discussions vont bon train. Les enfants sautent et se baignent dans la piscine, sous l'œil vigilant de leurs parents qui boivent l'apéritif. Les hommes se sont approchés du barbecue, leur bière en main. Les conversations sont centrées sur les derniers résultats sportifs. Leurs épouses assises sur les bancs autour des tables papotent de leurs bambins et leurs maris.

— Besoin d'aide, Conrad ? lance Lucas.

Monsieur Dayle a pris les commandes du barbecue. Tournant un steak de bœuf, il tapote virilement l'épaule de son futur gendre.

— Ça ira, mon grand. Le barbecue, c'est une affaire d'homme marié ! Ça t'arrivera bien plus vite que tu ne le penses. Profites-en, tant qu'il en est encore temps.

— Je vais aller m'occuper de ma future épouse, alors...

— Vas-y ! Mais... Ne faites pas le petit maintenant, pas avant de manger...

Conrad ponctue sa phrase par un clin d'œil complice.

— Promis ! répond Lucas en esquissant un large sourire.

Quittant Conrad, Lucas se murmure à lui-même :

— Faudrait déjà avoir envie de la toucher, ta fille.

Il grimace et frissonne.

— Écœurant...

En croisant Maddie Dayle portant deux saladiers, la grimace de Lucas se mue rapidement en un sourire guilleret.

— Maddie, avez-vous vu Meredith ?

— Elle est à la cuisine, elle coupe les quiches. Pourquoi, mon grand ? Elle te manque déjà ?

— C'est exactement ça, belle-maman...

— Oh ! Petit charmeur ! File la retrouver et pas de cochonneries avant le repas, ironise-t-elle à son tour.

— Ne vous inquiétez pas, je sais me tenir.

Lucas ne pensait pas que ce serait si facile d'amadouer les Dayle, mais il est comme un poisson dans l'eau ou, comme il aime à se le dire, un loup dans la bergerie. Les gens sont si naïfs, il suffit de leur accorder un minimum d'intérêt et un peu d'attention et ils te tombent dans les bras. Une petite remarque sur la coiffure de ces dames, des félicitations sur leur augmentation au travail ou l'achat de leur nouvelle voiture pour ces messieurs, et l'affaire est dans le sac. Pathétique !

— Je peux t'aider... chérie ? chantonne gaiement Lucas en pénétrant dans la cuisine par la baie vitrée.

Meredith ne lui adresse pas le moindre regard et se contente de s'affairer en silence. Penchée sur

l'îlot central, elle coupe de petits carrés de quiches aux Cheddar. Se postant derrière elle, il lui passe ses cheveux détachés sur une épaule. Elle se fige ; ses veines se glacent. Il doit se montrer affectueux, alors il lui effleure le cou de ses lèvres sans réellement la toucher et lui susurre :

— C'est vraiment dommage que tu ne sois pas bandante. J'aurais bien besoin d'un petit coup vite fait.

Dégoûtée et apeurée, Meredith déglutit en tentant de ravalier sa haine.

— Démerde-toi tout seul !

Elle essaie de s'extirper, mais il se colle contre elle et l'enserme par la taille, puis se frotte à elle.

— Il y a vraiment rien à faire, t'es pas bandante. Je n'ai même pas une petite érection. Rien. Le vide total.

Il la lâche. Elle se retourne et le menace de son couteau. Faussement offensé, Lucas écarquille les yeux un instant en scrutant le couteau, puis bascule la tête en arrière et s'esclaffe d'un rire profond.

— Bordel, que tu es drôle ! reprend-il d'un ton plus sévère avant de lui caresser la joue.

Elle l'évite en tournant la tête.

— Ne me touche pas, connard !

D'un tour de main, Lucas lui agrippe fermement le poignet et y enfonce avec force son pouce pour qu'elle lâche prise. Le couteau tombe à terre lorsque la sonnette d'entrée retentit.

Il lui ordonne, le regard noir.

— Ramasse-le. Je vais ouvrir.

Elle s'exécute, la rage au ventre, pendant que Lucas se dirige vers la porte d'une démarche nonchalante en se recomposant un visage serein.

— Monsieur le Maire, l'accueille poliment Lucas. Bienvenue, allez-y, faites comme chez vous. Les festivités ont lieu dans le jardin.

Il s'efface pour le laisser entrer.

— Lucas...

Johnson, tendu, gagne le salon et croise le regard de Meredith. Elle se statufie instantanément avant de détourner les yeux. Lucas remarque aussitôt cet échange peu anodin et lourd de sens, puis il fronce les sourcils, suspicieux.

— Meredith ? s'enquiert Johnson en faisant un pas vers elle sous l'œil vigilant de Lucas.

— Nooon ! Ce n'est pas possible !... Oh putain, La bonne blague ! pouffe Lucas d'un ton moqueur. Pas vous deux ? Quand même ! (Il pointe un doigt accusateur sur eux, chacun à son tour.) J'hallucine !

Son euphorie passagère s'éteint brusquement et son visage redevient instantanément impassible. Il se tourne vers Meredith et aboie :

— Ta mère te cherche depuis un moment déjà. Tu devrais peut-être aller la voir.

Baissant la tête, elle obéit.

— J'y... j'y vais.

Meredith partie, Johnson s'élance sur Lucas.

— À quoi vous jouez, Hamilton ? Que lui faites-vous ?

— Je ne vous savais pas aussi engagé envers vos employés municipaux. C'est la petite promotion

canapé ?...

— Faites le malin. Mais vos fiançailles, je n'y crois pas une seconde...

Rassemblant toutes les pièces du puzzle, Lucas affiche un sourire insolent. Il ne met pas plus longtemps à comprendre ce qui se trame.

— Je suis certain que votre femme serait ravie de voir s'ajouter l'adultère au dossier de votre divorce...

— Ce sont des menaces ?

Lucas prend un air innocent et s'exprime avec une pointe de mépris dans la voix.

— Peut-être bien que oui... peut-être bien que non... À voir...

— Cela n'aura aucun effet vu qu'elle me trompait aussi.

— Vous savez... La justice à tendance à favoriser les mères de famille dans ce genre de cas, surtout si un témoignage bien ficelé est versé au dossier... ce qui serait terriblement dommageable, si vous comptiez obtenir la garde de vos chères petites têtes blondes... Comment s'appellent-ils déjà ?...

Avec force et hargne, Johnson le plaque contre un mur.

— Vous êtes aussi pourri que votre beau-père... ou devrais-je dire : votre père ?

Levant les yeux au ciel, Lucas papillonne des cils en inclinant la tête sur le côté, rêveur.

— Mon cher Papounet, qu'il repose en paix...

D'un air condescendant, il ajoute :

— ... auprès de votre sœur, n'est-ce pas ?

Johnson le lâche. Il voit rouge. S'il ne se contrôle pas, maintenant, il lui pulvérise la tête contre le mur.

Lucas continue dans la provocation.

— Quoi ? Vous pensez être le seul à avoir mené vos petites recherches ?

S'approchant pour lui remettre le col de sa chemise en place, d'un geste minutieux, Lucas poursuit :

— De toute manière, ce sont toutes des salopes, vous ne croyez pas, Monsieur le Maire ? Alors, pourquoi s'emporter pour si peu ?

Ce dernier recule pour éviter ce contact qui le répugne.

— Vous êtes complètement fou !

Lucas affiche à nouveau un large sourire, puis, une main sur le cœur, il jubile :

— Merci infiniment pour le compliment, cela me touche.

— Allez au diable !

En écoutant la sonnette d'entrée retentir à nouveau, il raille :

— Je vais d'abord aller ouvrir la porte, si vous me le permettez...

Se garant devant la maison, le cœur de Cara bondit dans sa poitrine en voyant la Mustang garée devant l'allée. Assis sur les marches du perron, Reed l'attend. Les coudes sur les cuisses, les mains entrelacées et le menton calé dessus, il la regarde descendre de la voiture. Il esquisse un demi-sourire paresseux. Cara s'avance doucement, incertaine. Son inquiétude de la nuit et de cette matinée s'évapore. Il est sain et sauf. Sans un mot, elle s'assied à ses côtés. Il se penche vers elle pour lui

donner une légère bourrade de l'épaule.

— Désolé d'avoir découché cette nuit...

— Tu étais où ?

D'un geste du menton, il lui montre l'horizon.

— J'ai passé la nuit sur la colline dans la voiture.

Ses cernes et son air las ne laissent aucun doute à Cara.

— Pourquoi ?

— J'avais besoin de réfléchir...

— Je me suis inquiétée. Je devenais folle sans nouvelle, Reed ! Et pourquoi n'as-tu pas répondu à mes messages ? Pourquoi ne pas m'avoir envoyé ne serait-ce qu'un petit SMS pour me dire que tu avais besoin de réfléchir ? J'aurais compris.

— Ça ne passe pas, là-haut...

Le regard suspicieux qu'elle lui lance l'oblige à se justifier :

— Je te promets Cara. Je t'y amènerai. Tu vérifieras par toi-même.

Elle baisse son regard sur ses mains.

— J'étais vraiment morte de trouille.

— Je me doute, Cara. J'aurais été fou furieux si tu m'avais fait ça.

— Et tu as réfléchi à quoi ?

Il se redresse partiellement pour s'étirer le dos, puis il lui attrape la main et la serre fermement.

— Tu sais... commence-t-il avant de s'éclaircir la voix. Lorsque j'ai été inconscient à l'hôpital, à New York... J'ai fait un rêve... Un rêve sublime. Physiquement, j'avais des fractures, des commotions, mais je crois que c'est la seule et unique fois où je me suis senti aussi bien... Bref, nous étions mariés. (Il se tait pour observer sa réaction, puis reprend en croisant son regard larmoyant.) Dans ce rêve, nous vivions dans une belle et grande maison qui ressemblait un peu à celle-là. Tu travaillais pour une galerie d'art, si je me souviens bien et moi, je ne sais plus trop, mais j'avais aussi un travail et nous avons un petit garçon, un magnifique fils de six ou sept ans qui avait ton sourire, ton visage, mais la couleur de mes yeux, il s'appelait...

— Noah, lâche tout à coup Cara, émerveillée.

Surpris, il la jauge du regard.

— Comment sais-tu ça ?

Elle entrelace ses doigts aux siens et lui avoue :

— Parce que je t'ai raconté cette histoire quand tu étais dans le coma. Je voulais que tu te raccroches à quelque chose, alors je nous ai inventé une vie. Je te savais amoureux de moi, alors je me suis dit pourquoi pas ?

Il émet un léger rire en secouant la tête.

— J'aurais pu m'en douter...

— Comment ça ? Tu étais inconscient ? Tu ne pouvais pas t'en douter.

— Parce que cela ne me ressemble pas, Cara... Je ne suis pas comme ça, à me faire des plans sur une vie parfaite, romantique... et...

— Et quoi ?... Tu viens de me dire que tu ne t'étais jamais senti aussi bien que dans ce rêve ?

— Et... J'ai peur ! Cara... Je ne suis pas à la hauteur, je ne le serai jamais, si je ne change pas...

Je ne suis qu'une brute égoïste et sans avenir... Je ne peux rien t'amener de bon dans ta vie...

— Arrête de dire ça ! C'est faux !

— J'aimerais pouvoir stabiliser ma vie.

Elle lâche sa main.

— Tu y arriveras. Je t'ai fait la promesse de t'y aider.

Craignant qu'elle s'éloigne, il lui passe le bras autour des épaules et la contraint à un câlin contre lui. Elle enfouit sa tête au creux de son cou et ferme les yeux, un instant, profitant de cette étreinte.

— J'ai besoin de régler mes soucis avec mon teigneux de petit frère, de renouer avec mon père...

Surprise, Cara relève la tête pour planter des yeux déconcertés dans les siens.

— Tu vas essayer ? C'est vrai ?

— Oui, et je compte bien y arriver, ma puce, dit-il en lui décochant un sourire timide. En même temps, je vais me trouver un travail ou, du moins, chercher un local...

— Un local ?

— Ouais, j'ai toujours rêvé d'avoir mon propre bar.

— C'est une excellente idée ! Et si tu as besoin d'argent, tu...

— Non, Cara, je vais me débrouiller seul, cette fois-ci, faire des emprunts... honnêtes.

— Tu peux m'emprunter et me rembourser comme avec une banque, c'est la même chose, sauf que les taux d'intérêt seront versés en nature, glousse-t-elle.

Il ricane en resserrant son étreinte, puis dépose un baiser sur son front.

— Va pour les taux d'intérêt en nature !

— Et... et nous deux ? hésite-t-elle.

Il enfouit son nez dans ses cheveux pour en humer le parfum et inspire profondément.

— On ne change rien. Enfin, si tu le veux toujours, ma puce.

— Attention, Reed ! Deux petits surnoms mielleux en l'espace de cinq minutes, tu deviens romantique !

— Moi ? Romantique ? Ne rêve pas... princesse, dit-il en la basculant en arrière pour l'allonger sur les planches du porche.

Agenouillé sur l'avant-dernière marche, il l'enjambe pour se mettre au-dessus d'elle. Elle s'esclaffe lorsqu'il la chatouille.

— Tu comptes me faire l'amour devant la maison ?

Faisant claquer un rapide baiser sur ses lèvres, il plonge un regard rayonnant d'amour dans le sien.

— Mmm... ne me tente pas !

— Je te dois une bonne baise violente de toute façon, ricane-t-elle.

— Et je compte bien en abuser.

Elle lui passe les mains sous son tee-shirt et lui caresse le dos. Il frémit.

— Je t'aime, Reed.

— De même.

— Hé ! se vexe-t-elle. Dis-le-moi !

Il l’embrasse.

— Je viens de te le dire, rétorque-t-il avec un sourire espiègle.

— Non.

— Si, rit-il, bien décidé à la taquiner.

Elle grogne et affiche sa petite mine boudeuse.

— Ah ! Enfin ! Tu boudes. Ce n’est pas trop tôt. J’adore quand tu boudes.

Il plonge ses lèvres au creux de son cou et le lui couvre de baisers. Elle s’embrase instantanément et se laisse choyer en fermant les yeux. Effleurant son oreille de sa bouche, il murmure :

— Je t’aime.

Elle sourit, victorieuse. Cessant tout contact, il se redresse.

— Au fait ! J’allais oublier, je voulais te montrer quelque chose.

Glissant une main dans la poche arrière de son jean, il en sort une feuille pliée en quatre. Il se rassied à ses côtés et la lui tend. Elle adopte la même posture et s’en saisit, quelque peu intriguée.

— Tu m’as écrit une lettre d’amour.

— Tu aurais aimé une lettre d’amour ?

Le regard incertain qu’affiche Reed attendrit Cara. Il semble gêné.

— Sincèrement, j’aurais été tellement surprise que j’en serais morte terrassée par une crise cardiaque, raille-t-elle dans un rire vif et clair.

Légèrement froissé, il lui envoie une faible bourrade du coude dans les côtes.

— Vas-y, fous-toi de moi.

Puis, il lui précise plus sérieusement :

— Je ne t’ai jamais dit ce que j’avais mis dans la boîte... C’était ça. Ouvre-la. Et je t’interdis de te moquer de mes talents de portraitiste, j’avais quinze ans.

Impatiente et vivement curieuse, elle la déplie et découvre un magnifique portrait d’eux trois adolescents, signé de Reed.

Sifflotant, Lucas se dirige vers la porte d’entrée et accueille la famille Logan, puis les invite à se joindre aux autres invités dans le jardin.

— Ton connard de frère est là ? crache Barry Logan d’une vois bourrue.

— Sois tranquille, il n’est pas présent. (Il reporte son attention sur sa petite sœur.) Melinda, finit-il par la saluer d’une voix de velours.

Les yeux pétillants et d’un sourire timide, elle le salue à son tour. Lucas les accompagne sans prêter plus aucune attention au Maire Johnson. Sur le seuil des baies vitrées, Lucas tape dans ses mains et tel un grand orateur, il déclare :

— Je vois que tout le monde est présent. Commençons les festivités ! Meredith, chérie, apporte-moi une bière que je trinque à notre union prochaine.

Elle s’exécute.

Enlaçant fermement Meredith contre lui, Lucas, un sourire ravi aux lèvres, lève sa bière en direction des convives qui ont arrêté leurs discussions pour honorer le futur époux.

— À nos fiançailles ! s'écrie Lucas avant de déposer un lourd baiser sur le front de Meredith qui peine à sourire et retenir son dégoût.

Les applaudissements et les cris jaillissent. Plissant les paupières pour donner plus d'impact à ce baiser, Lucas lui murmure :

— Mets-y du tien ou j'ajoute le maire à ma petite liste...

Meredith sourit plus largement. Il rouvre les yeux et son regard croise, un bref instant, celui de Melinda.

— C'est mieux, susurre-t-il en lui frottant le dos.

Passant d'un invité à l'autre, les deux fiancés reçoivent les félicitations et la petite fête commence. Conrad Dayle allume la sono et les conversations reprennent de plus belle.

Discutant avec Lucas, Meredith et son frère Barry, Melinda s'excuse. Gagnant l'intérieur, elle croise Maddie Dayle et demande poliment :

— Pardonnez-moi, mais où se trouvent les toilettes ?

Madison s'empresse de lui indiquer la salle de bain à l'étage. Refermant la porte derrière elle, Melinda s'appuie un instant dessus pour prendre une longue inspiration.

Elle est heureuse, impatiente. Tout fonctionne à merveille. Ils sont prêts du but... enfin ! Comme prise par un pressentiment, elle s'écarte de la porte. On frappe.

— Entrez !

Elle recule et n'a pas le temps d'anticiper. Lucas se jette déjà sur elle et la prend à pleine bouche en refermant la porte d'un coup de pied.

— Doucement, le réprimande-t-elle entre deux baisers fougueux. On va se faire chopper.

— J'en peux plus, gémit-il. Ton corps me manque.

Elle lui enfouit les doigts dans les cheveux et les lui tire pour qu'il relève la tête.

— C'est bientôt fini, mon amour. Ton plan est un succès.

Un an plus tôt. Juillet 2013.

Allongé, nu, dans l'herbe aux côtés de Melinda, Lucas lui caresse tendrement la joue.

— Tu m'as manqué, mon amour.

— Je ne suis partie qu'une petite semaine à New York.

— Je sais, mais c'était long. Bon, comment cela s'est passé, tout est O.K. ?

— Oui. Il a accepté les deux cents mille dollars, comme convenu.

Lucas cherche le regard de Melinda, inquiet.

— Il va le faire, n'est-ce pas ?

— Oui. Sa famille est dans une sacrée merde. Et, comme promis, je l'ai appâté avec les deux cents mille autres qui l'attendent, une fois l'accident provoqué et qui seront remis à sa femme en liquide.

— Tu lui as bien précisé qu'ils devaient à tout prix y rester ?

Elle se redresse, appose son bras sur son torse et entortille son doigt dans ses poils fins.

— Ne t'inquiète pas, j'ai été convaincante. Les parents de Cara mourront demain d'un accident de voiture, comme prévu.

— Ta copine à New York a repris contact avec elle ?

— Oui. Nous serons avertis de ses moindres déplacements. Elle s'occupe aussi de ton frère.

— Parfait !

— Ton plan est sans faille, alors ne t'inquiète pas, d'accord ? le rassure-t-elle. Refais-moi l'amour, Lucas. Oublie cette histoire. Cara et ton frère seront bientôt de retour à Cornfield.

À suivre...

Parole de :

ELLE

Ce moment-là

Le seul instant que je désire

J'ai le droit à ma chance

La lune peut briller pour moi ce soir

Et si les étoiles s'inclinent devant son regard

Moi, je tremblerai pas

À ce moment-là

Faut-il se taire et laisser faire

Saigner comme un glaçon en mer

Pleurer au loin le cœur que l'on aime

Le voir partir rester dans sa haine

Mais j'ai le droit à ma chance

Le seul instant que je désire

Je crois que j'ai le droit à son sourire

À ce moment-là

Toutes les lumières pourront s'éteindre

Et même le vent s'arrêtera

Elle sera là et je ne tremblerai pas.

Je lui dirai qu'elle est...

Cet instant-là

Ce moment-là

Cette vie-là.

Cédric Jeanjean

Remerciements

Je tenais à remercier mes lutins magiques qui sont depuis mes débuts toujours là. Sans eux l'aventure ne serait pas la même. Sylvie, Caro, Anne, Christine, Titia Jennifer DP, Jennifer LM, merci pour tout. Merci aux anciennes de MLW, je ne vous oublie pas ! Non jamais.

Merci à ma famille pour sa patience, j'ai toujours la tête ailleurs, dans mes écrits, mais je suis là, je vous écoute. Merci à Cédric, le beauf, pour tes paroles.

Merci à toutes celles et ceux qui m'ont suivie sur Fyctia et Wattpad. Vos encouragements, vos votes et vos commentaires me boostent énormément. Merci aux lectrices et lecteurs. Merci à celles et ceux qui me suivent sur Facebook.

Mes remerciements sont plus que banals mais que dire à part un énorme MERCI, je vous aime. J'espère vous retrouver bientôt pour de nouvelles aventures.

Bisous de moi.

Tout droits réservés ©2015 Alexandra Gonzalez

Graphisme ©Alexandra Gonzalez

Extraits coécrits avec Sylvie et refonte par Anne Ledieu.

ISBN : 9791094343098

Dépôt légal : Novembre2015

[1] Paroles écrites par Cédric Jeanjean. Suite en fin de livre.